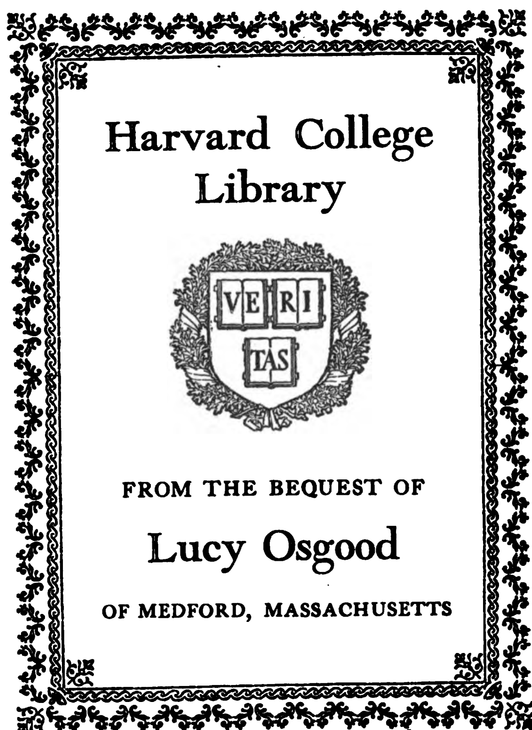



Harvard College
Library
VE
RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
Lucy Osgood
OF MEDFORD, MASSACHUSETTS

SAINTE BRIGITTE

DE SUÈDE

DU MÊME AUTEUR

Le Bienheureux Pierre Fourier. — Paris, Henri Plon, 1873.

Sainte Catherine de Sienne.

- *En préparation* : 3e édition, revue, corrigée et augmentée. — Paris, Mignard.

Catherine Noitessier

COMTESSE DE FLAVIGNY

SAINTE BRIGITTE

DE SUÈDE

SA VIE

SES RÉVÉLATIONS ET SON ŒUVRE

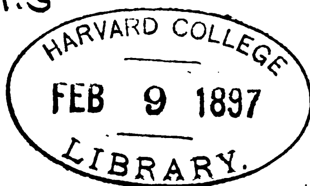
PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

J. LEDAY ET Cie, SUCCESSEURS

10, RUE DE MÉZIÈRES

1892


HARVARD COLLEGE
FEB 9 1897
LIBRARY.

APPROBATION

J'ai lu par ordre du R. Père Thomas Bourgeois, provincial des Dominicains de la province de France, **Sainte Brigitte, sa Vie, ses Révélations et son Œuvre**, par Sœur Vincent Ferrier de Flavigny, tertiaire de la Fraternité du Couvent de Saint-Jacques de Paris, et je déclare n'avoir rien trouvé dans ce beau travail, où l'érudition s'unit à l'élévation des pensées et à la noblesse du style, que de conforme à la foi chrétienne et de très capable d'édifier le lecteur.

Paris, le 1er *Mars* 1892.

A. VILLARD, des FF. Prêcheurs,
in Sacr. Theol. Mag.

LETTRE DE S. G. Mgr LAGRANGE

ÉVÊQUE DE CHARTRES

MADAME,

Vous n'en êtes pas à votre premier essai, et il y a longtemps que j'ai vu ce grand excitateur, ce grand éveilleur d'âmes, Mgr Dupanloup, vous exhorter, vous, dame du monde, à prendre courageusement la plume et à écrire des *vies* de saints et de saintes; et avec une docilité admirable vous avez obéi, suivant d'ailleurs d'illustres exemples placés bien près de vous; et vous n'avez point eu à vous en repentir. Votre vie du *Bienheureux Pierre Fourier* et celle de *Sainte Catherine de Sienne* ont déjà édifié, élevé et fortifié bien des âmes. C'est un apostolat aussi cela, et en ce temps ne faut-il pas que tous soient apôtres? Prévoyant que les fatigues de la prédication et du saint ministère ne lui seraient peut-être pas toujours possibles, saint François de Sales avait choisi pour lieu de sa future retraite ce délicieux petit coin de Savoie, Talloires, où nous pourrons encore, disait l'aimable saint, je cite de mémoire, servir Dieu avec notre plume, et là les bonnes pensées nous tomberont drues et menues comme la neige de ces montagnes. Bien qu'en plein Paris, les bonnes pensées vous sont tombées aussi drues et menues pour cette *Vie de sainte Brigitte*; difficile à écrire assurément, mais que vous avez pu achever, avec une érudition, pardonnez-moi de le dire, Madame, vraiment étonnante, votre étude sérieuse des sources, vos citations suédoises, latines, grecques et même

hébraïques me permettent de parler ainsi ; et avec une maturité, une fermeté, une expérience des choses de l'âme et de la vie, enfin une perfection de style qui, à mon humble avis, mettent ce dernier ouvrage au-dessus peut-être encore des précédents.

Le sujet eût pu effrayer les plus courageuses ; dans la vie de cette très grande dame, princesse, grande maîtresse du palais des rois suédois, vivant toujours à la cour ou au milieu du plus grand monde, épouse et mère tour à tour heureuse et éprouvée, non pas seulement la piété, la haute piété, mais le surnaturel le plus extraordinaire, l'extase, les visions, les révélations, sont à l'état continu, et se mêlent à la vie publique la plus active, aux préoccupations relatives aux événements religieux et politiques les plus considérables de son temps. A un point de vue, c'était là le grand intérêt de l'ouvrage ; à un autre point de vue, c'en était peut-être l'écueil, surtout quand il s'agissait d'un livre destiné à trouver beaucoup de lecteurs parmi nos frères séparés que votre but évident est d'attirer et non pas de repousser.

En fait de surnaturel il y a, de nos jours surtout, deux écueils à craindre : tout admettre, tout rejeter. J'accorde bien qu'il ne faut pas heurter de front et comme à plaisir un siècle incrédule en lui jetant à la face des miracles non constatés, et qu'il serait téméraire, je dirais même impie, de refouler dans l'incrédulité des âmes malades, par un zèle qui n'est ni selon la science ni selon la charité. Mais, en principe, je crois non seulement à la possibilité, mais à la fréquence de ces choses surnaturelles, et en fait je suis bien plutôt disposé à m'édifier et à accepter qu'à disputer ; et j'ai toujours été touché de ces paroles d'un auteur spirituel moderne, le P. Saint-Jure : « Il ne faut pas mesurer la bonté de Dieu à notre petite raison et à notre cœur étroit et rétréci ; les pères quoique sérieux jouent quelquefois et bégaient avec leurs enfants. On ne doit donc pas trouver étrange si Dieu, le vrai

père des hommes, a des bontés si aimables et des douceurs si charmantes pour les saints qui sont ses plus chers enfants, et pour juger de la sûreté des témoignages qu'il leur en donne, il faudrait avoir l'amour qu'il a pour eux et qu'ils lui rendent. »

Mais les mystiques rapports des âmes avec Dieu et de Dieu avec les âmes, est-il possible de les saisir ? N'échappent-ils pas par leur délicatesse et leur sublimité même à l'observation, à l'analyse, aux règles, aux procédés scientifiques ? Il n'en est rien, et de ces choses-là aussi il y a une science, une vraie science, ayant son objet propre, déterminé, ses principes posés par la sainte Écriture, sa partie expérimentale donnée par la vie des saints et la vie quotidienne des chrétiens; sa méthode par conséquent, et ses maîtres, cette grande école de théologie mystique qui a traversé les siècles [1].

Mais vous n'aviez pas, Madame, à revenir sur les constatations authentiques qui ont été faites et sur les débats qui ont eu lieu au sujet du surnaturel dont est remplie la vie de votre sainte. Le procès de canonisation, ses écrits qui ont tant occupé les théologiens, sont là; tout simplement vous aviez à les mettre en œuvre, et vous avez su les fondre dans vos récits avec un art que je ne puis ne pas louer, une mesure que les lecteurs compétents apprécieront, et une piété dont ne pourront manquer d'être édifiés ceux de vos lecteurs qui ne seront pas complètement étrangers aux choses chrétiennes. De ces derniers, en trouverez-vous ? Les autres ne seront peut-être pas sans éprouver certain étonnement; mais peu à peu le sens mystique en eux s'éveillant, le charme des choses divines les pénétrera : transportés tout à coup et sans effort sur ces hauteurs sublimes, ils y respireront un air si différent de celui qui s'appesantit sur

1. Un docte ecclésiastique de notre temps, M. l'abbé Ribet, ancien professeur de théologie, a publié, il y a quelques années, sur ces matières élevées, un ouvrage très remarquable, intitulé : *La Mystique divine*.

nos bas-fonds, que volontiers ils répéteront le mot de l'apôtre devant le Christ transfiguré sur le Thabor : « Il est bon d'être ici, dressons-y notre tente. » « Je me nourris, disait l'ange de Tobie, d'une nourriture que vous, mortels, vous ne connaissez pas. » C'est un peu cette nourriture céleste que vous offrez, Madame, à vos lecteurs, et que, si je ne craignais de mêler le profane au sacré, je comparerais volontiers à cette divine ambroisie dont parlait Platon et qui faisait pousser les ailes de l'âme. Ce sera moins le lait des enfants que le pain des forts. En tout cas : Otez, serais-je tenté de dire à vos lecteurs, les sandales de vos pieds, la terre que vous foulez est sainte. Et ceux qui, après avoir purifié leurs esprits et leurs cœurs, ne craindront pas de se laisser emporter par vous dans votre vol, je puis leur promettre de vraies et pures délices, et, avec le dégoût des vulgarités terrestres, l'attrait des choses saintes, des aspirations inconnues vers les hauteurs; grand secours assurément pour leur progrès dans la vie chrétienne.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon profond et dévoué respect en Notre-Seigneur ; et en nos communs souvenirs.

† Fr., *év. de Chartres.*

Chartres, le 19 mars 1892, fête de saint Joseph
et deuxième anniversaire de notre sacre.

AVANT-PROPOS

La Vie de sainte Brigitte fut écrite aussitôt après sa mort par deux de ses confesseurs, puis par l'archevêque d'Upsal son contemporain. Dans les siècles suivants, cette vie inspira au moine birgittin Berthold et à quelques pieux auteurs des travaux d'édification. On doit aux Bollandistes, et de nos jours à un protestant, M. Hammerich, des biographies critiques qui ont fourni la matière d'innombrables publications.

Nous croyons pouvoir reprendre un sujet si diversement traité. Les documents inédits ou nouveaux abondent ; il nous a été facile de nous en assurer lors de notre voyage en Suède. Deux manuscrits presque complets des procès de canonisation de Brigitte [1] et de sa fille Catherine [2] ont été publiés en partie, l'un par M. Annerstedt, l'autre par M. Silfverstolpe. A la requête de M. Léopold Delisle, M. Klemming, le savant conservateur de la bibliothèque royale de Stockholm, nous a

1. Cod. A. 14 de la bibliothèque royale de Stockholm, entré avec le fonds du monastère de Vadstena. La publication par M. ANNERSTEDT, conservateur de la bibliothèque universitaire d'Upsal (**Scriptores rerum Svecicarum Medii Ævi**, III, Upsaliæ, 1871), d'une partie de ce manuscrit comprenant la « Vita sanctæ Birgittæ », est pour nous une bonne fortune ; si elle nous ôte la joie de divulguer un document tout entier inédit, elle nous fournit les notes les plus intéressantes.

2. Ce manuscrit, que le Père Papebroek n'avait pas retrouvé chez les Dominicains de Cracovie, a été acquis par M. Klemming. Dans l'**Historiskt Bibliotek** (*Stockholm*, 1875-1876), M. SILFVERSTOLPE en a traduit et publié quelques fragments.

envoyé ces précieux manuscrits du xv[e] siècle; ainsi nous possédons la totalité des témoignages rendus en faveur des deux saintes et, chose plus importante, la première biographie de la vénérable veuve, que les jésuites hollandais cherchèrent en vain et que l'historien danois a négligée.

Si nous sommes mieux partagée dans le passé, grâce aux pièces dont nous venons de parler, nous ne le sommes pas moins dans le présent par tant d'études récentes sur le moyen âge suédois où nul biographe de Brigitte n'a encore puisé. Aucun non plus n'a résumé sa doctrine, sa morale et ses enseignements. Peut-être nous accusera-t-on de témérité. Nous groupons, en effet, les écrits de la sainte par leur objet, nous donnons la pensée du texte plutôt que la traduction. Mais si nous traitons avec liberté la version latine des Révélations [1], nous traduisons mot pour mot, ce qu'avant nous personne n'avait tenté, le principal des deux manuscrits originaux de sainte Brigitte [2].

En tête de cet ouvrage placer une bibliographie et une iconographie serait inutile, on ne retouche

1. Sauf quelques pages entrées avec le fonds du monastère de Vadstena à la bibliothèque royale de Stockholm, il ne reste rien des manuscrits de Brigitte. Les passages de ses écrits placés entre guillemets au cours de ce volume sont des résumés et non la traduction française du texte remanié par ses confesseurs Autant que possible même, nous tentons d'échapper à la rhétorique latine et de rendre à la pensée de la sainte sa forme germanique, en nous inspirant d'une ancienne version suédoise.

2. Ils sont écrits de sa main dans sa langue maternelle. Notre version du suédois ancien au suédois moderne a été soumise à M. Klemming. Avec la parfaite amabilité qu'il n'a cessé de nous témoigner, il l'a revue avant que nous en fassions la rédaction française.

pas ce qui est fait de main de maître [1]; d'ailleurs le caractère purement édifiant de ce livre exclut la

1. Dans son édition de l'ancienne traduction suédoise du texte latin des Révélations (**Heliga Birgittas Uppenbarelser efter gamla Handskrifter utgifna af G. E. Klemming** *Stockholm, Nordstedt och Söner*, 1883-1884), M. Klemming a publié (V[te] **Bandet. Tihang.** 179-264), sous le titre de « Birgitta Literatur », une bibliographie parfaite de tout ce qui concerne sainte Brigitte et sa fille sainte Catherine. A ce catalogue si complet nous ajoutons fort peu de chose : quelques manuscrits ou livres mentionnés au cours de nos notes et les indications suivantes :

1° **La profetia di Santa Brigida.** *Class. X. Cod. CCXCIX*, Bibliothèque Saint-Marc de Venise. Inc. :

Destati fier leon al mio gran grido
Che io ho preso la spada
Per far con quella strada
Al mio sermone.

Ce poème de cent strophes est presque incompréhensible,

2° Un livre latin in-4° de 35 pages (sine titulo, loco, anno et auctore) sur la canonisation de sainte Catherine que nous indique M. Klemming lui-même. La dernière date mentionnée dans ce précieux volume, dont on ne connaît que deux exemplaires, est 1490, et on suppose qu'il fut imprimé peu après.

3° **Birgittinischer Calender bestehend aus himmlischen Offenbarungen der Heiligen Birgitta,** *Ursprung. verfaszt für die Töchter der Heiligen Birgitta von* **Pater Simon Hörmann Ordensgeneral,** 1676. *München*, 1880.

4° **Himmlisches Manna für heilsbegierige Seelen. Aus den Offenbarungen der H. Birgitta gesammelt** *und nach der römischen Ausgabe vom Jahre* 1628 *aus dem Lateinischen ubersetzt von* **P. E. Schmöger** *aus der Congregation des allerheiligsten Erlösers. Regensburg. New-York and Cincinnati. Druck und verlag von Friedrich Pustet*, 1883. (Pet. in-8° de 432 pp., XVI-416.)

5° **Vita e rivelazioni di santa Brigida di Svezia principessa di Nericia pel prof. Salvatore Gaeta di Nicola, prete Napoletano.** *Napoli, Festa*, 1883. (Deux vol. in-12.)

6° **Gedenkblätter zum fünften Centenarium der Heiligsprechung S[t] Birgittas von Schweden. Zum Nutzen und Frommen ihrer Verehrer im Süden und Norden.** *Freiburg im Breisgau*, 1891

7° **G. Binder. Die heilige Birgitta von Schweden und ihr Klosterorden.** *Jubiläumsgabe zum fünften Centenarium der Canonisation der heiligen Birgitta. München*, 1891.

8° Sous presse. — **Lilla Birgittaboken.**

La série birgittine du R. P. Cahier dont M. Auguste Pécoul a bien

discussion sur tous les points. Nous renvoyons les érudits aux pièces et aux ouvrages indiqués dans les notes, les incrédules aux traités qui distinguent le surnaturel des troubles nerveux et, dussions-nous être accusée de pédantisme, nous citons les passages de l'Écriture en hébreu ou en grec, pour ne point soulever avec les protestants de débats sur la Vulgate.

Faire connaître un peu davantage par les Révélations de Brigitte l'amour personnel du Seigneur Jésus envers chaque âme, aider, grâce à cette grande sainte, à comprendre l'appel que le Maître adresse sous une forme particulière à chacun de nous et la manière spéciale dont nous devons y répondre, tel est notre but. Malgré notre extrême insuffisance, peut-être l'atteindrons-nous, tant les paroles, l'œuvre et l'histoire de cette courageuse servante de l'Eglise jettent une lumière vive sur la conquête des hommes par le Christ, leur victorieux libérateur.

En la fête du cinquième centenaire de sainte Brigitte,
8 octobre 1891.

---

voulu nous communiquer les pièces conservées par les Révérends Pères Jésuites de Paris dans leur bibliothèque de la rue de Sèvres, et même la collection du cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, renferment nombre de gravures qui ne figurent point parmi les **Bilder** dont M. Klemming donne la description dans sa Littérature Birgittine (265-275). Aucune de ces pièces n'intéresse l'histoire de la sainte à notre point de vue ; nous laissons donc au savant conservateur de la Bibliothèque de Stockholm le soin de compléter son œuvre.

Quoique les travaux généalogiques sortent également de notre sujet, pour l'intelligence de la parenté entre les personnages dont nous parlons au cours du récit, nous donnons à la fin de ce volume un tableau de la famille de Brigitte emprunté aux savantes recherches de Messieurs Claus Annerstedt et Hans Hildebrand.

CHAPITRE I.

1302 - 1328.

LA JEUNESSE DE BRIGITTE.

Les parents de Brigitte. — Sa naissance. — Ses premières années. — Mort de sa mère. — Son séjour à Aspenæs. — Ses fiançailles. — Son mariage. — Sa vie à Ulfâsa. — Son entrée dans le tiers ordre franciscain. — Son directeur Maître Matthias.

> Confluit ad libros, parvaque legit eos :
> Scriptos sanctorum de gestis atque triumphis
> Et gaudebat in his ocia vana timens.
>
> *Vita metrica S. Brigittæ.*

Au début du XIVe siècle s'élevait, à l'est du royaume de Suède, dans la province d'Upland, le château de Finstad. Il dominait une vaste plaine, non loin de la ville d'Upsal. Selon l'usage du pays, il était construit en bois. Des sapins, enlevés aux forêts voisines, joignaient leurs troncs immenses pour faire à l'édifice d'impénétrables murailles, que surmontait une charpente fine et svelte comme la carène des vaisseaux scandinaves. Le château avait une forte enceinte de blocs superposés et de vieilles pierres couvertes de caractères runiques ; ses ouvertures étaient d'autant plus étroites, les palissades et les fossés qui l'entouraient d'autant plus solides et plus profonds,

que la disposition du terrain n'offrait aucune défense naturelle. Pourtant ce n'était point une demeure triste; les murs, peints en rouge, s'harmonisaient avec le feuillage clair des bouleaux, et se détachaient sur les rameaux sombres des sapins. Des fenêtres on apercevait le lac Bjœrken. Entre deux collines plantées de trembles et d'aulnes, on voyait couler une rivière, qui tour à tour égayait la campagne par son murmure incessant, ou l'animait en faisant tourner la roue des moulins. Des bestiaux de toutes sortes parcouraient les prés. Partout on sentait la vie et la main laborieuse des vassaux. Etablis à l'ombre du manoir, ils cultivaient les terres du seigneur en temps de paix, et en temps de guerre ils marchaient, sous ses ordres, à l'ennemi.

Quand le maître de Finstad passait à la tête de ses hommes d'armes, on le reconnaissait à son écu [1], aux touffes de plumes de paon qui ornaient son casque, et qui semblaient le désigner au regard de tous et attirer sur lui les périls et la gloire. Il se nommait Birger Persson [2] et il appartenait à la vieille race des Ængels, alliée à la maison régnante des Folkungs. Cette alliance avait

1. Il portait deux ailes d'aigles liées, plumes baissées, avec une rose en pointe sur champ de sable. **Wapenboek de 1334 à 1372,** *par* **Gelre,** *hérant d'armes, publié par V. Bouton. Paris,* 1884, *III*, 347 *à* 348. — **Theatrum nobilitatis suecanæ** *fabrefactum* **J. Messenio.** *Holmiæ, MDCXVI, g. XLI.* — Les auteurs des généalogies ne sont pas d'accord sur le champ des armes. **Œrnevinge (Genealogia Brahæe.** *Holmiæ,* 1647) les veut sur champ d'azur. Nous nous rangeons à l'opinion de **Peringskiöld (Then fœrsta boken af Svea och Gotha Minnesmärken uti Upland.** *Stockholm,* 1710, 37) parce que la majorité des reproductions du sceau dont se servait le châtelain la favorise.

2. Les noms de famille n'existaient pas encore ; on se désignait en ajoutant le prénom de son père au sien. Persson signifie fils de Pierre.

encore été resserrée par son second mariage avec Ingeborge[1], fille de Benoît Magnusson, que les souverains suédois traitaient de cousine[2]. Plus illustre que ses ancêtres, Birger n'avait point à se parer de leurs services ou à chercher de l'éclat dans ses alliances avec la royauté. Après avoir gagné ses éperons de chevalier contre les

1. L'erreur évidente de la bulle de canonisation où la mère de Brigitte est appelée Sigride provient d'une faute de copiste dans la plus ancienne vie de la Sainte. — **Processus canonizacionis Dominæ Brigidæ de Swecia — Relatio Galhardi Episcopi Spoletaniæ de examinatione facta in Montefiascone an. 1373, d. 14 decembris præsentibus domino Gomecio de Albornotio, domino Birgero de Swecia cum pluribus aliis, cum qua est conjuncta illa narratio de Birgitta quam duo Petri confessores d. 17 decembris tradiderunt.** *Bibliothèque royale de Stockholm Codex A.* 14, *fol. XXVIII-XLI.* — Cette biographie, que nous citerons sans cesse, puisqu'elle est la source de toutes les autres, a été publiée et annotée par le conservateur de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal, M. C. ANNERSTEDT, sous le titre de : **Vita sanctæ Birgittæ auctoribus Petro primo confessore Vastenense et Petro priore Alvastrensi confessoribus Brigittæ**, au T. III des **Scriptores rerum svecicarum Medii Ævi** qu'il a édité. *Upsaliæ E. Berling*, 1871-1876.

2. Proc. Can. mss. *Art.* 1 et 2, f. 4, *verso. Dep. Hartlevi Episc. Aros. sup.* 1° *et* 2° *art. f.* 120 *recto. Dep. Katerinæ filiæ. Bir. et Alfonsi olim Episc. Giennensis, sup.* 17° *art. f.* 128 *recto et* 151 *recto. Dep. copiosissima Prioris de Alvastro sup.* 1° *art. f.* 200 *recto.* — Le **Chronicon de generibus et nepotibus sanctæ Birgittæ** écrit au XVe siècle **par Marguerite Clausdotter, abbesse de Vadstena** (édité 1° par *Benzelius Upsaliæ* 1721, *in-4°*, 2° par *Rietz* **Scriptores svecicarum,** *III. Lund.* 1843, 195-241. 3° par *C. Annerstedt. Scrip.* III, 207 à 216), les généalogistes Messenius, Œrnevinge, Guldenstiern et Oxenstiern, le biographe Olaüs Magnus et les historiens modernes, avides de trouver à Brigitte une royale origine, ont établi sa descendance des rois de Suède et de Danemark, par Magnus Minniskiöld et Benoît Magnusson, l'époux de *Sigride la Belle*, héroïne d'une curieuse histoire. La chronologie fait remonter Magnus Minniskiöld au milieu du XIIe siècle et donne à Brigitte comme grand-père un autre *lagman* ou sénéchal de Gothie Orientale, Magnus, père de Benoît, époux d'une noble Sigride. Cfr. **Diplomatarium suecanum** *collegit et edidit* **J. G. Liljegren** *Holmiæ. A. Norstedt et filii*, 1829, *I. An.* 1279, *nos* 671 *et* 672. *II. Holmiæ* 1834. *An.* 1292, *n°* 1066. — Nous renvoyons le lecteur que cette question intéresserait, aux explications absolu-

païens de Carélie, il avait occupé, dès 1295, les importantes fonctions de sénéchal [1] de Tiundaland. C'était la principale des trois provinces de l'Upland. Les sénéchaux se recrutaient par voie d'élection, et l'on désignait, en général, ceux des vassaux du roi qui se faisaient le plus remarquer par les exploits de leurs ancêtres, ou par leur bravoure et leur richesse personnelles. Ainsi cette charge n'était point héréditaire, mais elle ne sortait presque jamais des mêmes familles. Le sénéchal exerçait dans sa province les pouvoirs d'un petit souverain. Il la représentait auprès du roi, et la gouvernait à son gré.

Fort de l'autorité que lui donnait ce titre, Birger avait revisé l'œuvre du premier de ses prédécesseurs, le vieux poète païen Viger Spa, dont les poésies détachées [2] étaient la seule loi écrite de l'Upland. Avec l'aide des hommes les plus éclairés, Birger avait encore doté sa patrie d'un code, qui fut adopté par l'assemblée générale de la province. Bientôt après il entrait au conseil royal, et sa réputation était telle, que de nouveaux pays se placèrent d'eux-mêmes sous sa juridiction. On prévoyait

ment concluantes données par C. ANNERSTEDT, notes D et E de son édition de la *Vita Sanctæ Birgittæ*. — A l'étranger on a pourvu la sainte des distinctions honorifiques les plus bizarres. Non content de traduire son titre par celui de princesse, on l'a même qualifiée de reine !

1. Rendre *Lagman* par sénéchal est fort imparfait ; mais la langue française ne nous offre rien de plus exact. Le lecteur, averti de la différence des fonctions, préférera sans doute ne pas rencontrer à chaque ligne un mot suédois.

2. En suédois *flockar*. Cette collection de sept morceaux remonte à l'an 600 ; le mot « flockar » rappelle que ces poèmes étaient d'abord écrits sur des troncs d'arbre. Cfr. J. **Schefferi Argentoratensis, Suecia litterata** *Holmiæ. Keyser. MDCLXXX*, 5. — **Wieselgren Sveriges Sköna Litteratur.** *Lund.* **1834.** *II*, 70-71.

bien qu'il ne tarderait pas à devenir sénéchal d'Upland, titre d'autant plus important qu'il donnait une voix prépondérante dans l'élection du souverain.

La Suède traversait alors une période paisible de son histoire agitée et, s'il regardait en arrière, le sénéchal ne pouvait regretter le passé. Un siècle avant notre ère, était venu d'Orient le héros que les bardes ont divinisé et appelé Odin, et que les historiens désignent du nom de Sigge Fridulfsson. Avec lui, il amenait les premiers habitants des terres scandinaves. A sa mort, il divisa ses Etats entre ses trois fils, et de ce partage sortirent la Suède, la Norvège et le Danemark. De ces premiers temps, on n'avait guère conservé que le souvenir d'héroïques combats, dont les exploits des Vikings furent les derniers et brillants épisodes. Le christianisme ne s'était introduit qu'au IXe siècle dans les pays scandinaves. Il eut de la peine à s'y affermir. Les païens massacrèrent les premiers missionnaires. Ils n'épargnèrent même pas leurs souverains qui se convertissaient et qui avaient trop peu d'autorité pour aider à convertir leurs sujets. Le pouvoir royal, en effet, ne se transmettait pas par hérédité, mais par élection ; d'ordinaire il ne sortait point de la famille régnante, et l'on donnait la succession du roi défunt à l'aîné de ses enfants ; seulement, il était facile de désobéir à un roi élu et de le renverser. Upsal, la vieille métropole du paganisme, restait la capitale de la Suède ; a chaque conversion elle se révoltait, et le roi chrétien était souvent remplacé par un de ses rivaux.

Au milieu de ces luttes intestines soulevées soit par la transmission du pouvoir royal, soit par la religion,

quatre dynasties avaient successivement disparu. Aux descendants d'Odin succéda la postérité d'Ivar. Elle régnait au VIIIe siècle en Suède, en Danemark, en Angleterre et dans l'Allemagne du Nord. Ensuite vint la maison de Stenkil, qui ne dura pas longtemps, et le sceptre passa à celle de Sverker, d'où est sorti le roi martyr saint Eric, tué vers 1161 par les Danois. Enfin, au milieu du XIIIe siècle, cette dynastie s'éteignit à son tour. Le grand-père du roi dont Birger Persson était sénéchal, s'empara de l'autorité à la faveur du titre qu'il portait : il était *grand Jarl*[1] ou comme on eût dit en France quelques siècles auparavant, maire du palais.

S'il avait consulté l'histoire, ce prince aurait appris que partager un Etat c'est le vouer, presque toujours, aux guerres intestines. Mais il déposa dans la terre suédoise un germe vivace de discordes, en assurant à ses fils cadets d'immenses apanages. L'un d'eux, Magnus, détrôna l'aîné et commit la même faute que son père : il partagea ses Etats entre ses trois fils, sans stipuler que les deux plus jeunes, Eric et Valdemar, seraient les vassaux de l'autre, Birger Ier. Cependant les débuts furent heureux. Une sage régence donna au pouvoir plus d'autorité que par le passé, et rendit facile la tâche du nouveau roi.

Le seigneur de Finstad revint des fêtes du couronnement plein de calme et de sécurité. Il se livra tout entier à l'administration de ses vastes domaines et fut

1. Observationes nonnullæ de dignitate Jarlorum in Svecia. *Dissertatio quam præside H. G. Porthan publico examine submisit* E. J. Frosterus. *Aboæ*, 1798.

soutenu dans ces travaux par sa seconde femme, Ingeborge, à laquelle il devait encore le bonheur du foyer et les joies de la paternité.

En 1303[1], Birger avait déjà deux fils et deux filles, et il attendait avec ardeur la naissance d'un cinquième enfant. Il révéla à son frère Israël, curé de la cathédrale d'Upsal, et au chanoine André And, la cause de cette vive impatience. Par deux avertissements, qui lui semblaient avoir une origine céleste, le sénéchal prévoyait la gloire de celle qu'il nommait déjà sa fille. Le premier lui venait d'une Bernardine[2] de Skokloster, couvent restauré par ses soins à l'extrémité du cap qui s'avance dans le lac Mælar, entre Upsal et Stockholm.

La vénérable religieuse s'était empressée de lui raconter les détails d'un pèlerinage que, selon la coutume de toute la contrée, Sigride, mère d'Ingeborge, avait fait au monastère pendant le mois de septembre. La noble dame s'éloignait de la chapelle après avoir terminé ses dévotions, et les yeux fixés sur sa longue robe de soie, aux couleurs étincelantes, la cloîtrée

1. Il est impossible de fixer avec une exactitude absolue la date de la naissance de Brigitte. Nous suivons le **Diarium Wazstenense ab anno 1344 ad annum 1545** (édité par M. Fant, au T. 1 des *Scriptores rerum svec.* p. 1 à 224), **an. 1373**. — Les **Acta sanctorum, octobris IV, Com. præv. IV**, 382-383, supposent que la sainte naquit en 1302 ou 1303. La tradition (Cfr. **J. Messenius Scondia illustrata observationibus aucta a J. Peringskiöld**, *Stockholm* 1700, *II*, 78 *et seq.*) parle de 1304. La chronologie du moyen âge se complique par l'époque à laquelle chaque peuple faisait commencer l'année. Pour les Scandinaves c'était tantôt Noël, tantôt le 12 août.

2. Ou Cistercienne. Le lecteur n'ignore pas que le premier monastère de ces religieuses fut fondé pour les femmes dont les maris se faisaient moines à Clairvaux. Les Bernardines acquirent une grande célébrité à Port-Royal.

pensait que de telles parures convenaient mal à des chrétiennes. La nuit venue, l'Esprit-Saint qui, dans l'oraison, daignait parfois l'éclairer, lui adressa des reproches. « Pourquoi, disait-il, juger ainsi ma ser-« vante ? De sa postérité naîtra une fille avec laquelle « je ferai alliance ; les peuples n'auront point assez de « louanges pour cette nouvelle sainte. » Tel fut le récit merveilleux que Birger recueillit des lèvres de la Bernardine. S'il n'y avait pas ajouté foi, une vision qu'Ingeborge eut à la même époque aurait pu le convaincre de la véracité de ces paroles.

Le sénéchal et sa femme naviguaient sur les côtes de Suède, avec quelques membres de la famille royale. Peut-être revenait-on d'Irlande, où les Scandinaves faisaient maint pèlerinage au tombeau de sainte Brigitte la Thaumaturge [1]. En vue de l'île d'Œland, une violente tempête se déchaîna et les lames emportèrent Ingeborge. Aussitôt l'aîné des frères du roi, ce vaillant et doux Eric, que les courtisans comparaient aux héros des troubadours, fendit les flots et leur arracha leur proie. « Dieu t'a préservée à cause de l'enfant que tu portes dans ton sein, » dit un ange visible aux regards d'Ingeborge, comme l'étaient à ceux des patriarches les anges de l'ancien Testament ; « élève ta fille dans la crainte du Seigneur [2]. »

Le 14 juin, au moment même où naquit l'enfant, survint un nouveau prodige. Benoît, curé de

1. Elle vivait au ve siècle et fut sans doute la patronne de notre sainte.
2. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 1° *art. f.* 200 *recto.* — *Vita Sanctæ Birgittæ*, 189-190.

Rasbo[1], église voisine de Finstad, priait pour l'heureuse délivrance d'Ingeborge. Soudain il se trouva enveloppé d'une nuée lumineuse, d'où sortit la Vierge-Mère. « Il est né une fille à Birger, annonçait l'apparition, sa « voix sera entendue du monde entier[2]. »

Le sénéchal imposa le nom de Brigitte, dérivé du sien[3], à l'enfant prédestinée qu'il accueillait avec tant de joie. D'abord Brigitte parut privée de tout moyen d'exercer la mission qu'on lui prédisait ; ses lèvres ne balbutiaient aucune syllabe, et on la croyait muette, quand à trois ans, sans préparation, elle s'exprima avec une extrême facilité dans cette lyrique langue suédoise qui semble rendre poètes ceux qui la parlent[4].

Bientôt son éducation commença. Près de ses frères[5] elle apprit à lire et à écrire. Avec sa sœur aînée, Marguerite[6], elle devint habile à manier l'aiguille et

1. Il fut nommé évêque d'Abo en 1321, ce qui le fait confondre avec Hemming, l'ami de la sainte, par les historiens peu soucieux de la chronologie. Cfr. **Chronicon Episcoporum Finlandensium** *Scrip. III*, 138 — **Svenska Kyrkans Historia af Dr H. Reuterdahl.** *II. Lund*, 1850, *Gleerup*. 467.

2. Proc. Can. *Dep. P. de Alv. sup.* 1° *art. f.* 200 *verso*.

3. En suédois *Birgitta*. Traduire par Birgitte serait étonner le lecteur accoutumé à une autre version. Ce mot semble dérivé de l'ancienne racine gothique qui signifie : brillant, en anglais *bright*, et non du verbe *berga*, garder, qui donne l'allemand *burg*. Le moine birgittin **O. Megerle** traite cette question dans la préface de sa traduction allemande de la vie de la sainte par le R. P. Binet. (*Col.* 1652 *in*-12.)

4. Proc. Can. *Dep. P. de Alv. sup.* 1° *art. f.* 200 *r. et* 201 *recto*.

5. Pierre et Benoît, morts tous deux en bas âge.

6. Dans le *Chronicon* (209), il est dit qu'on ne sait pas si cette sœur de Brigitte atteignit l'âge nubile. Une note marginale du procès de canonisation et une généalogie manuscrite de Peringskiöld assurent qu'elle épousa Nicolas Ingewaldsson (Natt och Dag). Elle mourut avant ses parents, car elle n'est point mentionnée dans leurs testaments.

le fuseau. Cependant, développer l'esprit ou l'adresse de ses enfants n'était point le premier souci d'Ingeborge. Elle voulait, avant tout, leur former la conscience. Chaque matin l'aumônier du sénéchal disait la messe à la chapelle, située près du château, et construite en blocs de pierre d'une taille colossale [1]. La famille y assistait, entourée d'hommes d'armes, de vassaux, d'ouvriers de tous métiers et de nombreux serviteurs; mais on n'y voyait pas d'esclaves, car Birger, dans sa revision du code d'Upland, interdisait ce honteux trafic de l'homme « racheté, disait-il, depuis que Jésus-Christ a été vendu pour lui [2]. »

Durant le saint sacrifice, Brigitte témoignait la plus ardente dévotion. Elle suivait avec une piété et une joie profondes des cérémonies que ses jeunes amies trouvaient trop longues. En remarquant l'élan spontané de sa fille, Ingeborge devança l'heure des enseignements religieux, et non contente d'instruire Brigitte de nos dogmes et de notre doctrine, elle sut même l'intéresser, par ses récits, à l'établissement du christianisme en Suède. Toute jeune encore, l'enfant apprit l'histoire de saint Anschaire, ce moine de l'abbaye française de Corbie, qui était devenu archevêque de Hambourg. Son imagination vive lui représentait l'arrivée de l'apôtre dans la ville d'Upsal, où elle allait souvent. Elle croyait assister aux prédications, à la

1. La planche 103, du livre de **Dahlberg, Suecia antiqua et hodierna,** *J. V. d'Aveden, Holmiæ*, 1708, représente les ruines de la chapelle de Finstad ; les f. 101 et 102 sont consacrés aux environs du château.

2. L'esprit de la loi de l'Upland est commun à tous les peuples que les Romains désignaient sous le nom de barbares. Astolphe parle presque dans les mêmes termes.

conversion du roi et de toute l'assemblée du peuple. Avant même de pouvoir lire, la fille d'Ingeborge savait par cœur le martyrologe de sa patrie. Des traditions de famille affirmaient sa parenté avec la maison des Bonde, d'où sortait le roi-martyr saint Eric [1]; elle aimait à se sentir de sa race, à vivre dans sa familiarité quotidienne. Peut-être lui dut-elle de recevoir une communication directe du ciel, avant d'avoir rien pu comprendre des intérêts, des joies ou des tristesses de la terre.

Brigitte n'avait pas encore dix ans, quand une nuit Dieu l'appela, ainsi qu'il avait appelé Samuel et tant d'autres prédestinés de l'ancien et du nouveau Testament. Comme eux l'enfant répondit : « Me voici [2]. » Déjà elle ouvrait les yeux à des clartés plus intenses que celles dont jouissent les simples chrétiens. La lumière prophétique qui illumine l'Eglise semblait

1. **Sveriges Historia** *från äldsta tid till våra dagar författad af* **Oskar Montelius, Hans Hildebrand, Oskar Alin, Martin Weibull, Rudolf Tenberg, och Johan Hellstenins.** *Stockholm, Lindstræm* 1877. — *II*, 11.

2. הִנְנִי כִּי קָרָאתָ לִי. — I Reg., III, 6.

Les paroles surnaturelles se font entendre soit aux sens extérieurs, soit aux sens intérieurs, soit sans leur intermédiaire à l'entendement. On les divise donc en auriculaires, imaginaires et intellectuelles. Les paroles surnaturelles auriculaires retentissent aux oreilles du corps; ce sont des vibrations miraculeusement formées dans l'air par le ministère des anges. Les paroles surnaturelles imaginaires sont entendues dans l'imagination, soit à l'état de veille, soit à l'état de sommeil, et généralement pendant l'extase. Ce que nous faisons par la parole pour manifester notre pensée, Dieu l'opère sans retentissement extérieur. La parole intellectuelle se fait entendre directement à l'intelligence, à la manière dont les anges se communiquent leurs idées. Cfr. **Traité de la Vie intérieure,** *Petite Somme de théologie ascétique et mystique, d'après l'esprit et les principes de saint Thomas d'Aquin, par le* **R. P. Fr. André-Marie Meynard, des frères Prêcheurs,** *2e édition, Clermont-Ferrand,* 1889. *II*, 442 *à* 449.

tomber sur elle d'une façon sensible, extérieure [1]. Au sommet d'un autel, dressé dans la chambre de Brigitte, la très sainte Vierge apparaissait revêtue d'habits resplendissants, et lui disait « Viens ».

L'enfant s'élança, attirée par un charme irrésistible. La Vierge-Mère lui montrait une couronne : « La veux-tu ? » demanda-t-elle ? Brigitte inclina sa jeune tête en signe d'assentiment, et Marie la couronna.

La vision disparut, mais longtemps Brigitte sentit sur son front l'invisible diadème que Dieu lui avait préparé, et qu'il lui gardait pour l'éternité.

L'enfant prit sa mère pour confidente. Ingeborge possédait la connaissance de l'Ecriture sainte ; ses lectures et sa propre expérience l'avaient accoutumée à considérer comme possible le commerce des esprits célestes avec les hommes; elle trouva juste que sa fille vît plus haut et plus loin qu'elle-même. Au lieu de la railler ou de la réduire au silence, elle donna un aliment à la vie intérieure qui devançait les années, et laissa Brigitte assister aux sermons que le clergé régulier et séculier du pays prêchait en langue vulgaire.

Les frères Prêcheurs et les frères Mineurs unissaient leurs efforts à ceux des Bénédictins allemands amenés par saint Anschaire, à ceux des missionnaires anglais de Cluny, compagnons de saint Sigefrid, enfin à ceux des moines de Cîteaux qui venaient de s'établir en Suède. Au cours du carême de 1314 un

1. Deux sortes de lumières éclairent le monde, le lecteur ne l'ignore pas : l'une, la lumière prophétique, illumine les livres sacrés, l'infaillibilité du souverain pontife et, à un degré inférieur, les révélations privées des saints ; l'autre, la lumière de foi, est pour tous les chrétiens.

religieux des nouveaux ordres, le prieur franciscain d'Upsal ou peut-être le Dominicain Israël Erlandsson, provincial de Dacie et parent de Brigitte, lui fit pour la première fois, du haut de la chaire, le récit de la passion.

L'Edda avait formé une langue vigoureuse et poétique, merveilleusement propre à la prédication des souffrances du Christ, de la Vierge et des saints. L'orateur était éloquent, et ce sermon fut pour Brigitte la révélation d'un sentiment jusqu'alors inconnu: la douleur. Mais elle ne s'arrêta pas à discuter ce terrible mystère. Avant d'avoir subi la juste loi qui, depuis le péché originel, écrase les enfants d'Adam et reste souvent pour leur esprit une insoluble énigme; avant d'avoir entendu la symphonie universelle de plaintes poussées par la révolte ou la résignation vers le ciel parfois muet, Brigitte comprit l'infinie déclaration d'amour que le Christ faisait à l'humanité en s'incarnant pour vivre, souffrir et mourir comme elle. Elle vit l'éternel Amour supporter la vie et la mort, sans jamais dire : c'est assez. Elle vit Jésus-Christ s'immoler pour elle, avant qu'il lui demandât rien en retour, et elle l'aima. Déjà cette prédestinée ne pouvait plus connaître la lie amère du calice des douleurs, car verser des larmes que l'amour compte, porter des fardeaux que l'amour pèse, endurer des tortures que l'amour récompense en aimant, est une peine qui, plus que toute autre chose terrestre, ressemble au bonheur.

Tout le jour, Brigitte songea aux paroles qu'elle avait entendues, et la nuit venue elle ne put s'endormir. Son Dieu expirant absorbait toutes les facultés

de son être. Soudain, comme l'Apôtre sur le chemin de Damas, elle aperçut une grande lumière, puis une croix éclatante parut se dresser devant elle. Jésus-Christ y était attaché.

« C'est ainsi que j'ai été traité, » disait le Maître du ciel et de la terre.

« O mon doux Seigneur, qui vous a fait tant de mal ? » demanda Brigitte.

« — Ceux qui méprisent et oublient mon amour [1], » répondit Jésus. La vision [2] s'évanouit, mais cette enfant de dix ans porta désormais dans son cœur l'image des souffrances du Christ. A partir de cet instant elle suivit la vocation qui l'appelait au Calvaire, et sa route fut lumineuse. En courant embrasser la croix, elle ne traversa pas les ténèbres de Gethsémani.

Dès que Brigitte aima elle dut souffrir ; non point dans la solitude et l'angoisse, mais en union avec Jésus-Christ. Une fièvre lente, qui ne laissait aucun espoir, minait les jours de sa mère. Ingeborge s'était usée dans l'accomplissement de ses devoirs maternels, et elle avait connu le déchirement de rendre à Dieu plusieurs enfants ; puis les malheurs publics l'avaient presque autant affaiblie que les malheurs domestiques.

Quelque temps après le couronnement du roi, des discordes avaient éclaté. Elles affligèrent profondément la châtelaine de Finstad, non seulement dans l'intérêt qu'elle portait à son pays, mais dans son affection pour

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 29° *art. f.* 213 *recto.*

2. La vision est une grâce gratuitement donnée par laquelle Dieu manifeste surnaturellement un objet en réalité ou en représentation. Cfr. R. P. MEYNARD, *Theol. Myst.* II, 390.

son mari. Birger venait d'être élevé à ladignité de sénéchal d'Upland[1]. Partout on recherchait sa faveur et son alliance. Il ne savait trop que faire entre les exigences des paysans ses électeurs, les instances pressantes des frères du roi, ses suzerains directs, et les ordres de ce prince, qui voulait garder dans sa main un gouverneur aussi puissant. Quand les ducs Eric et Valdemar avaient conspiré contre leur frère aîné, à l'exemple des fils du premier Birger, le seigneur de Finstad avait refusé de leur obéir. Il les blâmait de fomenter ainsi la guerre civile, d'appeler en Suède des mercenaires étrangers, et de tenir le roi en prison. Il avait même négocié une paix, qui bientôt fut rompue par les rancunes fratricides des princes. Birger ne s'était donc point associé à leur révolte criminelle, mais il n'avait pas échappé aux capitulations de conscience. La prodigalité des ducs épuisait leur trésor. Chargé de le remplir, Birger n'eut pas honte d'accabler d'impôts ses paysans, faiblesse impardonnable pour un législateur et indigne surtout d'un chrétien[2]. Aussi, un jour vint où le sénéchal craignit les arrêts de la justice divine. Retiré dans son château de Finstad, il s'interrogea sur ses fautes et s'imposa de rudes pénitences. « Je me prépare le cœur aux épreuves que le Seigneur m'enverra, » répétait-il souvent à Ingeborge. D'où viendrait le coup

1. Il est difficile de fixer le moment exact où Birger porta le titre de sénéchal d'Upland. Dans la pièce 1980, T. III du Diplomatarium, 21 sept. 1314, Birger est qualifié « Uplandarium legifer », et dans le n° 1996, « legifer Swecie superioris », ce qui est la même chose.

2. **Berättelser ur Svenska Historien af A. Fryxell.** IV^de^ *Upp. Stockholm*, 1831. *II. IV. V* — **Svenska Folkets Sago-Häfder af A. Afzelius** *andra Upp. Stockholm*, 1844, *IV*, 5.

redouté du sénéchal? Mieux que lui cette courageuse femme le pressentait, et elle voulut elle-même l'en avertir.

Un matin du mois de septembre 1314, la châtelaine fit appeler son mari avec les trois enfants qui leur restaient [1].

« Je mourrai dans peu de jours, Dieu me l'a révélé, » dit-elle d'une voix calme. Les assistants ne purent retenir leurs larmes.

« Pourquoi pleurez-vous ? reprit Ingeborge, j'ai assez vécu. Vous devriez plutôt vous réjouir de ce que Dieu m'appelle [2]. »

Avant la fin de la semaine, un long cortège sillonnait la route qui conduit du manoir de Finstad à la cathédrale d'Upsal. Pour la dernière fois les portes s'ouvrirent devant la sénéchale d'Upland. Le talent de l'architecte Etienne de Bonneuil avait reproduit en plein monde scandinave la merveilleuse image de Notre-Dame de Paris. Son œuvre n'était pas terminée, mais déjà on pouvait célébrer l'office divin dans la cathédrale, et Birger y avait creusé la sépulture de sa famille. Plusieurs de ses enfants y reposaient ; c'était là qu'Ingeborge ressusciterait avec eux. Plein d'espoir en ce jour, Birger remplit tous les pieux désirs de la morte, puis il confirma le testament de sa femme par le sien. Restait un dernier et douloureux devoir: Finstad, privé de sa châtelaine, n'était plus une demeure pour de

1. Le testament de Birger, en date du 14 mars 1314 (*Dipl. III*, n° 2008), ne mentionne qu'Israel, Brigitte et Catherine.

2. *Vita S. Birg.* 189. Un acte du 21 septembre 1314 (*Dipl. III*, n° 1980) fixe l'époque où mourut Ingeborge.

jeunes filles. Birger confia donc Brigitte et Catherine à l'une des sœurs cadettes d'Ingeborge, qui s'appelait également Catherine [1]. Avec son mari Canut Jonsson, sénéchal de Gothie Orientale, elle habitait Aspenæs, vieux manoir heréditaire de la maison des Folkungs. Brigitte eut un serrement de cœur en quittant le toit paternel. Là chacun de ses pas se posait sur la trace des pas de sa mère, et elle se sentait encore guidée par celle qu'elle avait vu agir. Mais son père parlait, et sans un mot elle obéit.

La châtelaine d'Aspenæs accueillit les deux jeunes filles avec ce sentiment de tendresse inquiète que les femmes privées d'enfants ont pour leurs neveux. Elle les surveilla de toute la vigilance que donne la responsabilité du bien d'autrui. Quoique Brigitte et sa sœur fussent installées, avec leur propre maison, dans une des ailes du château, à tout moment du jour et de la nuit, leur tante se tenait près d'elles. Un soir qu'elle croyait les enfants endormies, elle trouva Brigitte à genoux au pied du crucifix. La jeune fille veillait et priait, alors que tous s'abandonnaient au sommeil. N'est-ce point là un caprice juvénile, ou l'une de ces dévotions nouvelles répandues dans le peuple, malgré les défenses de l'Eglise ? se dit la dame d'Aspenæs. Il faut châtier l'enfant afin qu'elle ne se livre point à de sottes pratiques. Selon l'usage du temps, la tante leva sur sa nièce une baguette d'osier. Avant d'avoir touché Brigitte la verge se brisa.

1. Nommée à tort Ingride par quelques historiens. Cfr. *Dipl. III*, n[os] 2145, 2206, 3689.

« Qu'est ceci? s'écria la châtelaine, tes femmes t'auraient-elles enseigné quelque sortilège? »

Brigitte rassura sa tante.

« Que fais-tu alors?

« — Je loue Celui qui m'assiste, répliqua doucement la servante de Dieu.

« — Qui est-ce?

« — Le Crucifié. »

Jamais aucun mensonge n'avait passé sur les lèvres de Brigitte; sa voix était si franche, son regard si pur, que sa tante n'ajouta point un seul mot.

Après avoir consulté le saint évêque de Skara, elle abandonna l'enfant à la direction de l'Esprit-Saint, et bientôt elle reçut la récompense de sa foi. On travaillait dans la grande salle du château. Dames et demoiselles filaient leur quenouille ou cousaient. Etablie près de la fenêtre dans une niche profonde, formée par l'épaisseur du mur, Brigitte brodait des ornements pour l'église paroissiale et, comme son aiguille se refusait à rendre sa pensée, elle implorait le secours de Celui qui n'avait jamais trompé sa naïve confiance. En venant surveiller ses dames, la sénéchale aperçut tout à coup, aux côtés et au métier de sa nièce, une belle inconnue qui disparut sans laisser d'autres traces de son passage que des fleurs et des fruits exécutés avec une rare perfection. « On t'a aidée? » demanda Catherine penchée sur l'ouvrage. « Non, » répondit Brigitte. L'enfant n'avait rien vu et la dame d'Aspenæs, n'insistant point, s'empara de la broderie qu'elle garda comme une précieuse relique. Cependant, plusieurs nobles dames et quelques

femmes de service avaient remarqué la présence de l'inconnue. Elles soupçonnèrent un miracle et en répandirent le bruit. Nul ne mit leur véracité en doute. Ce signe de la miséricorde de Marie affermit au contraire les espérances de tous, des grands et des petits, des suzerains et des vassaux. Incapables de comprendre les mystères que, dans tous les ordres de la création, Dieu cache à notre intelligence, trop actifs pour rêver aux questions éternelles qui ne seront jamais résolues sur la terre, ces hommes de foi ne mettaient point de bornes à l'infinie puissance du Créateur. Ils ne s'étonnaient pas que, de leur temps, le monde des vivants fût, comme au temps des patriarches et des apôtres, en relations familières avec celui des esprits.

Les faveurs célestes dont Brigitte était l'objet ne lui donnèrent pas d'orgueil. Dieu, qui la chérissait si visiblement, l'abandonna un instant à elle-même et lui fit sentir que seule elle ne pouvait rien. Il permit au démon de la tenter, et la préserva de la présomption par le ministère d'un esprit de ténèbres. Son instrument ne fut pas le séducteur Satan. Ce fut un de ces monstres que les Pères du désert eurent si souvent à chasser, et dont les sculpteurs avaient taillé partout la figure hideuse dans les murs de la cathédrale d'Upsal. Brigitte avait pu remarquer les chapiteaux autour desquels ils s'enroulaient. Un matin donc elle eut une vision épouvantable. Cent mains infernales se tendaient pour la saisir, cent pieds s'acharnaient à sa poursuite; elle s'enfuit loin de la société de ses compagnes et courut à l'ombre de la croix. Dompté, le démon s'arrêta. Les

femmes de service interrogèrent Brigitte sur cette course effarée et sur son effroi encore visible. « J'ai souffert du cœur, » répondit-elle simplement. Quelques jours plus tard, elle révélait à sa tante ce qui lui était arrivé. Catherine engagea l'enfant à garder le secret de ses relations avec les êtres surnaturels. Brigitte atteignait sa quatorzième année. Sa vie dans la société commençait, et il ne fallait point provoquer des regards curieux. Le monde sut seulement qu'elle était jolie, gaie, intelligente, instruite selon son rang, aimable pour tous, généreuse de son bien, de son temps et de son cœur, chrétienne à l'égal des saints, ses ancêtres [1].

Quelque temps encore la noble demoiselle vit s'écouler des jours remplis par ses devoirs envers Dieu et envers le prochain ; puis une nouvelle imprévue la troubla: son père voulait la marier. Un héritage venait d'obliger le sénéchal d'Upland à voyager en Gothie Orientale. Au manoir d'Ulfåsa [2] il avait reçu l'hospitalité de deux frères orphelins qui recherchèrent ses filles et dont l'alliance lui parut désirable : Ulf [3] et Magnus, tels étaient les noms de ces nobles Suédois issus, par leur mère, de la race des Folkungs. Leur père Gudmar, sénéchal de Néricie, comptait des reines parmi ses ancêtres. Quoiqu'ils n'eussent encore que 18 et 17 ans, ces deux jeunes gens étaient déjà

1. *Vita S. Birg.*, 190-191.
2. *Dipl. III*, *n°* 1999. *Ulfåsa*, 15. *Jan.* 1315.
3. En français *Loup*. Nous gardons la forme suédoise de ce nom, inusité chez nous, malgré la canonisation du saint évêque qui défendit sa ville contre Attila et la célébrité de l'abbé de Ferrières.

écuyers [1] et leur naissance, comme leurs grands biens, les autorisait à prétendre aux plus hautes charges du royaume. Des moines de Cluny leur avaient donné une forte instruction, aussi connaissaient-ils mieux les principes de notre foi, et observaient-ils la loi du Christ avec plus de fidélité, que les seigneurs leurs égaux. En un mot, ils inspiraient toutes les espérances qu'un brave chevalier, fervent chrétien, pouvait fonder sur ses gendres. Birger venait d'abandonner le titre et les fonctions de sénéchal d'Upland [2]. Dès son retour à Finstad, il rappela près de lui ses filles afin, leur disait-il, de préparer *la bière des fiançailles*. Catherine obéit volontiers ; mais Brigitte eût « cent fois préféré la mort » [3].

1. Ou *Vapensvenner*. Armigeri est la traduction de ce mot comme miles l'est, au dire des Suédois, de *riddare* ou chevalier. Il y avait plusieurs classes de svenner au-dessous desquelles se trouvait le hirddräng. C'étaient là les nobles qui ne payaient d'autre impôt que celui du sang, élite dont l'origine est difficile à définir, puisque son privilège ne ressort pas, comme en Norvège et en Danemark, de la possession du sol. Le nom, souvent emprunté au blason, se transmit fort tard. Jusqu'au XVI[e] siècle, on prit celui de la mère, s'il était le plus illustre. Pour faciliter l'étude des généalogies, les historiens ont dû mettre entre parenthèses, à la suite des noms de baptême, seuls usités au moyen âge, l'appellation future de la famille. Nous suivons cette coutume. Quant aux titres héréditaires, ils datent d'Eric XIV. — Cfr. **Sveriges Rikes Ridderskaps och Adels Wapenbok [Cedercrona]** *Stockholm Lars Salvius*, 1746. — **Sveriges Medeltid kulturhistorisk skildring af Hans Hildebrand.** *Stokcholm, Norstedt och Söners forlag* 1879-1881. *I*, 127, 158, 183. *II*, 207 à 209.

2. On ne sait trop la cause de cette retraite, qu'on peut attribuer aux scrupules de conscience de Birger. Au moment où il hérite de J. Ængel, il porte encore son titre. Lorsqu'en mai 1315 le duc Valdemar approuve les comptes de la succession, Birger n'est qualifié que de : « Nobilis vir » (*Dipl. III, n°* 2014). Au 3 juillet, il est de nouveau nommé lagman. (*n°* 2022). Dans les actes suivants (*n°s* 2032, 2034) de la même année, comme dans le contrat passé avec Ulf et Magnus le 20 septembre 1316 (*n°* 2064), il n'a plus de titre. Ce qui semble concluant, c'est que le 23 juin 1318 (*n°* 2154), il est désigné comme f. d. lagman, ex-sénéchal.

3. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 4° *art. f.* 125 *recto*. Brigitte avait

Cependant elle ne résista pas à son père. Il eût respecté sa liberté, si elle avait pu déclarer que Dieu l'appelait à vivre derrière les grilles du cloître ; mais Brigitte n'était point fixée sur sa vocation. Servir Dieu et les pauvres au sein de sa famille, libre de tout joug, sauf du joug du Seigneur, convenait à sa nature indépendante comme à sa piété. En se révoltant contre l'autorité paternelle, elle craignit de suivre sa volonté propre ; son confesseur lui conseilla de se soumettre, et les lumières de l'Esprit-Saint rendirent son obéissance silencieuse.

Confiante en la paternité céleste, Brigitte tendit à son père terrestre une main qui ne tremblait pas, et Birger mit cette petite main dans celle d'Ulf. Selon la coutume, le mariage devait avoir lieu l'année même des fiançailles. Brigitte attendit donc qu'Ulf vînt la chercher [1]. L'avenir n'attirait point la pauvre enfant par des espérances, et elle se fût rejetée vers le passé, plein pour elle de doux souvenirs, s'il ne lui avait pas fallu ouvrir le vieux manoir à des hôtes nombreux. Les tables étaient dressées et les coupes couronnées de fleurs au moment où le châtelain d'Ulfâsa, accompagné d'un magnifique cortège, se présenta aux portes de Finstad. La famille de l'époux amenait des otages, portait des gages de sa bonne foi, demandait un sauf-conduit et réclamait du châtelain la noble fiancée. Birger

treize ans et Catherine douze. L'étude des documents prouve que la sainte était l'aînée, bien qu'elle soit nommée après sa sœur dans le testament de Birger.

1. La fiancée sortait de la maison paternelle sous la garde de son futur époux, chez lequel avaient lieu les cérémonies nuptiales.

parut au seuil de sa demeure, prit sous sa garde les armes de ses hôtes, leur remit aussi des gages, et les invita à partager le pain et le sel. Quand Brigitte entra dans la grande salle de Finstad, ces descendants d'Odin, fiers de leur haute stature et de leur vigueur, crurent voir un être étranger à leur race. Mais si on les avait interrogés sur la taille de la jeune fille [1], chacun d'eux eût volontiers répondu avec le poète, et sans doute avec le fiancé : « Elle me vient au cœur [2]. » Petite, frêle, presque entièrement voilée par ses cheveux d'or, Brigitte courbait la tête sous la lourde couronne de pierreries qui, suivant l'usage, lui ceignait le front. Le teint pur et coloré, l'expression naïve du regard, conservaient encore tout le charme de l'enfance, tandis que les lèvres minces et bien dessinées et la ligne du nez aquilin, prêtaient à la physionomie une noble fermeté. Avec simplicité, elle consentit à suivre son futur époux.

Les accablantes chaleurs du mois d'août s'apaisaient, septembre allait venir, la route promettait de n'être point trop pénible. La jeune fille revêtit donc ses habits de voyage, et s'établit sur une haquenée de la belle race de Gothie. Des demoiselles d'honneur l'entouraient ; son père chevauchait près d'elle avec ses parents et ceux d'Ulf.

1. Une robe de Brigitte que le P. Burlamacchi vit chez les Clarisses de Rome prouve que la sainte était fort petite et confirme la tradition. **Vita della serafica e gloriosissima sancta Brigida dal P. G. Burlamacchi**, *Napoli, F. Mollo*, 1692, *in*-4°, 337.

2. Jaq. — What stature is she of?
Orl. — Just as high as my heart.
Shakespeare. As you like it, act. III, sc. VII.

On traversa sans peine le sud de l'Upland, on franchit le lac Mælar en laissant Stockholm à gauche, puis on passa de la Vestmannie dans la Gothie Orientale, et on atteignit la rive du lac Boren et le territoire d'Aska. Là le fiancé s'approcha de Brigitte et lui montra, au sommet d'une haute presqu'île, l'épaisse forêt de chênes, de trembles, de sapins et de bouleaux dans laquelle se cachait le vieux manoir d'Ulfåsa. Au milieu des arbres brillaient les couleurs vives des étendards, et bientôt Brigitte distingua les armoiries seigneuriales qui rappelaient celles des Folkungs, dont le châtelain était parent [1]. A l'entrée du pont-levis, jeté sur les douves, la parenté d'Ulf jusqu'au troisième degré, une partie de la noblesse de Néricie, et les vassaux du domaine, reçurent les fiancés. En leur présence, Birger s'avança solennellement vers Ulf : « Je te donne ma fille, « lui dit-il, comme épouse pleine d'honneur et de fidélité, « afin qu'elle partage ta couche et ton toit, qu'elle dis- « pose de tes clefs, qu'elle jouisse du tiers de tes deniers « et des droits qu'accordent le roi Eric et la loi de l'U- « pland. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. « Ainsi soit-il [2]. »

Dans la chapelle du château, les deux jeunes gens s'inclinèrent sous la bénédiction du prêtre. « Bénis- « sez, Seigneur, cet anneau, disait le célébrant ; que « celui qui le porte demeure en votre paix, vive selon

1. Ulf portait taillé de gueules sur azur au lion d'or (des Folkungs) armé, lampassé et denté d'argent brochant.

2. Le français ne saurait rendre ce que cette formule a de touchant en suédois, où le mot mariage, *giftermål*, implique l'idée de don et où *hustru*, épouse, signifie: fidélité de la maison. « Haustreue », dirait l'allemand, qui n'a cependant pas gardé ce mot charmant pour désigner l'épouse.

« votre volonté, et vieillisse dans votre amour... Que « votre Esprit consolateur descende sur cet anneau : « que celle qui le porte soit armée de force céleste « pour se défendre, et puisse marcher vers l'éternelle « béatitude. » Ulf prit la main droite de Brigitte, et lui passa au doigt une bague d'or, enrichie d'un saphir. La sainte messe commença. Ces enfants, vierges tous deux [1], venaient d'être enchaînés pour la vie, avant de connaître le prix de la liberté qu'ils sacrifiaient par le serment de s'appartenir l'un à l'autre. Mais un même amour, l'amour de Jésus, unissait leurs cœurs. Ensemble, ils confièrent à la Providence la destinée qu'on semblait remettre au hasard. Quand, selon le vieil usage, le prêtre bénit la maison et le lit nuptial, Brigitte obtint de l'austère jeune homme, agenouillé à ses côtés, qu'à l'exemple des chrétiens de la primitive Eglise, ils demanderaient à Dieu de les éclairer sur leur vocation véritable, avant d'entrer dans un état qui, peut-être, mettrait obstacle à leur salut.

D'un air calme et joyeux, la jeune mariée fit à ses hôtes les honneurs de sa maison. Fidèle aux coutumes traditionnelles, elle les servit, et d'une main libérale distribua ensuite aux pauvres le pain, la viande et le vin. Déjà elle avait quitté la riche ceinture brodée des filles suédoises et s'était revêtue d'habits plus simples, bien que conformes à son rang. Une coiffe serrée près des tempes cachait ses beaux cheveux, d'amples vêtements tombant jusqu'aux pieds lui prêtaient une singulière dignité. Quand, le lendemain du mariage, après la

1. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 4e *art. f.* 125 *recto.*

remise du douaire, on jeta dans la salle des festins une lance, emblème du concours que la femme suédoise doit apporter à la défense de son foyer, la petite main de Brigitte saisit l'arme avec un courage qui semblait défier les périls.

Durant plusieurs jours les fêtes se succédèrent à Ulfåsa. Sous les yeux de Brigitte, Ulf luttait en champ clos avec ses parents et ses amis. Après chaque tournoi, de longs repas, égayés par la présence de musiciens et de danseurs, réparaient les forces des combattants. Chacun mangeait le gibier des forêts et les truites du lac dans la même assiette que sa dame et buvait avec elle, dans le même verre, la bière ou l'hydromel du pays, le kirsch ou les vins allemands. Un soir, le silence se fit au château. Tous l'avaient quitté, et il n'y restait plus que les deux enfants, maîtres et seigneurs de ce beau domaine [1].

Brigitte ne tarda pas à prendre sur le cœur et l'esprit d'Ulf une sérieuse influence. Plus ardente encore que lui pour le service de Dieu et du prochain, plus intelligente peut-être, des moyens pratiques de faire le bien, elle avait l'initiative de leurs œuvres charitables. Tous deux ils secouraient les pauvres, unissant leurs richesses pour bâtir des écoles, réparer les hôpitaux déjà établis, en fonder de nouveaux et construire des églises. Le matin, à midi et le soir, les deux époux récitaient ensemble les heures de la sainte Vierge. Lorsqu'il leur était possible d'entendre prêcher l'Evangile, ils ne comptaient ni leurs peines, ni leurs pas, pour se ren-

1. AFZELIUS. *VI*, 224-235. — *Sver. Medel. Kulturhist. Sk.* 99-101.

dre au pied de la chaire. Le vendredi ils se confessaient au même prêtre et, n'ignorant point le don d'amour que fait le Verbe à ceux qui unissent leurs cœurs pour les jeter dans le sien, afin d'y éclairer, d'y réchauffer, d'y perpétuer leur mutuel dévouement, ils s'approchaient ensemble le dimanche de la table sainte. Les défauts qu'ils voyaient l'un en l'autre n'affaiblissaient point leur mutuelle tendresse. Ils se regardaient tous deux dans la vérité, sans les illusions qui créent des idoles. Chacun cherchait à prier, à souffrir, à mériter, pour que l'autre devînt meilleur. Ulf apprit de Brigitte l'usage de la haire et du cilice, les bienfaits de la discipline. Déjà, et il n'était pas besoin d'être fort avancé dans la vie spirituelle pour le comprendre, il savait qu'il n'y a pas de jeunesse pure sans austérité corporelle. L'intimité de sa femme avec le ciel était pour lui un sujet de joie. Il retrouvait en elle les caractères du mysticisme vrai qu'il avait remarqués chez les bénédictins. La jeune femme ne s'occupait jamais d'elle-même, sauf quand elle s'examinait sur ses péchés. Elle ne contemplait que Jésus-Christ, et dans le prochain elle considérait seulement ce qu'elle pouvait imiter ou secourir. Son mysticisme réformant sa nature, la portait à l'humilité, à la soumission ; il ne l'empêchait point de montrer une singulière aptitude pour ses devoirs d'état, fussent-ils le gouvernement de sa maison ou même l'administration de ses grands biens. Aux yeux de cette Scandinave élevée sous le règne des lois germaniques, la propriété n'était qu'un fief, prêté par Dieu et protégé par les commandements divins. Le pouvoir que la châtelaine exerçait sur ses biens lui paraissait une puis-

sance morale destinée à servir des intérêts élevés. Si les étudiants que la Suède envoyait s'instruire à Bologne lui avaient parlé de la possession selon le code romain, de la domination physique que l'individu s'arroge sur la terre, de la liberté qu'il s'attribue d'en jouir pour son seul intérêt, elle eût été singulièrement surprise. Posséder supposait des obligations plutôt que des droits, et ces obligations elle s'appliquait à les remplir de son mieux. Toujours elle commandait avec douceur, mais elle savait se faire obéir. Quoiqu'elle usât surtout de son pouvoir pour le salut des âmes dont elle se sentait responsable, elle s'entendait à diriger les travaux de ses nombreux serviteurs. Ses *rosaies* étaient les plus fleuries de la contrée, les fruits de son jardin les plus savoureux. A l'exemple des moines de Cîteaux, elle s'efforçait d'acclimater en Suède les plantes du centre de l'Europe. Ses houblons étaient productifs, son colombier bien tenu, sa basse-cour approvisionnée ; sous son toit nul ne manquait de rien, et son ordre lui permettait de joindre à la libéralité de la grande dame, l'inépuisable charité de la chrétienne. Si l'hospitalité d'Ulfâsa ne connaissait point de limites, les pauvres étaient encore les hôtes favoris des châtelains. Avant de se mettre à table, Brigitte en servait douze de ses mains. Le jeudi elle leur lavait et leur baisait les pieds, à l'exemple de Notre-Seigneur. Ensuite elle recevait volontiers les parents d'Ulf, ses amis, la noblesse, le clergé du pays, les voyageurs et les moines mendiants pour qui le pont-levis s'abaissait au premier appel. Selon l'usage, la noble dame multipliait devant ses hôtes des mets choisis, servis sur

de massifs plats d'argent; mais, habituée à se mortifier, jeûnant dès que les fêtes de l'Eglise n'étaient pas joyeuses, elle s'arrangeait pour manger de grossiers aliments, et cela même en petite quantité. Son riche gobelet, au couvercle finement ciselé [1], ne contenait qu'un peu d'eau, et le soin qu'elle mettait à cacher ses pénitences en augmentait le prix devant Dieu. Affable envers tous, indulgente pour le pécheur quoique sévère pour le péché, Brigitte défendait sa réputation avec un soin jaloux, comme le bien de ceux à qui elle devait l'exemple. Parmi ses servantes elle n'admettait que des filles aux mœurs pures. Pour amies, elle eut des chrétiennes dont le nom et la vie étaient sans tache. Ulf la dirigeait dans ses choix. Le serment qu'il avait fait devant Dieu de protéger sa femme ne lui semblait point une vaine formule. Le toit conjugal était pour Brigitte un sûr asile, et son mari la gardait des familiers du vice, ainsi qu'il l'eût gardée de plantes vénéneuses ou de bêtes de proie.

Bientôt, dans la grande salle où elle dirigeait les travaux de ses femmes, Brigitte put réunir sa sœur Catherine, mariée au frère d'Ulf, Magnus de Loo, ses deux tantes maternelles la châtelaine d'Aspenæs et celle de Svanhals, enfin sa belle-sœur Catherine, femme de Gustave Tunesson (Sparre). A des degrés différents, toutes ces nobles dames se conformaient, selon leurs dispositions et les dons de la grâce, aux plus austères conseils évangéliques. Leurs époux étaient les premiers

1. *Diar. an.* 1416. Au XVIe siècle, ce gobelet vint aux mains de l'évêque de Rœskilde, qui le donna au couvent birgittin de Mariboo.

à les en louer. Attirées vers ce groupe de ferventes chrétiennes, les voisines d'Ulfâsa accouraient. C'étaient Ingeborge Eriksdotter, Marguerite (Bjelke) de Broby, Christine et Ingeborge, filles du sénéchal de Gothie Orientale. Cette dernière passait pour savante. Tandis qu'on faisait des travaux d'aiguille, à l'usage des églises et des pauvres, elle lisait à haute voix les *Passions* des saints, le *Speculum virginum* [1], livre fort goûté des âmes dévotes, ou des parties de l'Ecriture sainte, traduites en suédois vers 1300, par les soins des Cisterciens. Entre toutes, cette dernière lecture plaisait à Brigitte. Elle n'y cherchait point un aliment pour sa curiosité ou son imagination, elle n'entendait pas y trouver des sujets de discussions stériles, mais elle espérait apprendre dans l'Evangile la science qui purifie et soutient la vie terrestre, en même temps qu'elle prépare à la vie éternelle.

Ulf appelait parfois au dehors la châtelaine et ses amies. La pique en arrêt ou le faucon au poing, dames et chevaliers chevauchaient. Tantôt ils battaient la plaine guidés par les oiseaux qui volaient devant eux ; tantôt ils couraient dans les bois à la poursuite des ours, des loups, des élans, des martres et des hermines. Le soir on se récréait en dansant. On chantait aux doux sons du luth, et l'on écoutait la lecture des romans de chevalerie que la belle-mère du duc Eric avait fait

1. Ingeborge savait sans doute le latin, car le : **Dialogus Peregrini et Theodoræ de Speculo Virginum** ne fut traduit en suédois qu'au XV[e] siècle, par un moine birgittin, chapelain du roi Charles VIII, Cfr. **C. Silfverstolpe, Klostret i Vadstena** *Historiskt Bibliotek. Stockholm, Klemming,* 1875, 35.

traduire en suédois. A ces divertissements, Brigitte apportait un visage joyeux. Sa présence empêchait le rire de devenir grossier. Elle arrêtait la joute d'armes avant qu'on en fît un combat sanglant, le festin avant l'heure de l'ivresse. Se plaire au milieu des plaisirs d'Ulf était un devoir imposé par la volonté divine, et si de tels amusements mortifiaient ses penchants, elle bénissait Jésus-Christ de mettre la croix dans la voie large et douce où il la faisait marcher [1].

Brigitte et Ulf vécurent ainsi deux ans [2]. L'amour surnaturel qu'ils se portaient les unissait plus qu'aucun attrait humain ne l'eût fait. Qu'étaient l'émotion terrestre, le sentiment sensible né de la beauté périssable, auprès de leur pure tendresse que l'âge devait cimenter, la résurrection épanouir en Dieu. Le respect spiritualisait leur amour, et dégagés de toute passion éphémère, ils étaient restés libres de se choisir un état. Après avoir beaucoup prié et réclamé l'avis de leur confesseur commun, les deux jeunes gens comprirent que, puisque Dieu ne les destinait pas à une vocation plus haute, ils devaient le servir dans le saint état du mariage, où ils étaient appelés pour leur sanctification, afin d'engendrer et d'élever des générations de saints. Avec simplicité ils avaient cherché à connaître la volonté divine; avec simplicité ils s'y conformèrent.

Ce que la terre donne de joie et le ciel d'espérances, Brigitte et Ulf le possédaient, quand une nouvelle terrible les contraignit à se séparer. Des estafettes parcou-

1. Proc. Can. *f.* 23 *à* 26.
2. Proc. Can. *Art.* 23, *f.* 8. *Dep. Kat. sup.* 4° *art. f.* 125. — *Vita S. Birg.* 191.

raient le pays de toute la vitesse de leurs chevaux. Elles s'arrêtaient dans les villes et les villages et lisaient des harangues sur la place publique. Les unes réclamaient au nom du roi Birger l'obéissance de tous. Les autres appelaient les fidèles des ducs à combattre. Attirés à Nykœping, où le roi tenait sa cour, par des démonstrations amicales, Eric et Valdemar avaient été saisis pendant leur sommeil, chargés de chaînes puis jetés au fond d'un cachot. Tandis que Birger se disait le maître du royaume, les sénéchaux de ses frères se préparaient à les délivrer.

Le père de Brigitte ne manqua point à son serment de fidélité envers le roi, mais il se signala par son zèle pour rendre aux ducs la liberté. Déjà il était en marche avec les vassaux de Valdemar. Ulf ne mit aucun retard à le suivre. Sans une larme, la jeune femme vit armer son époux. Ce cœur intrépide éprouvait une invincible confiance dans le Dieu des armées ; elle l'inspirait au guerrier qu'elle suivait du regard. Son souvenir ne l'abandonna pas alors que ses yeux ne l'apercevaient plus, car dès que le seigneur d'Ulfåsa eût franchi le dernier fossé du château, et que la châtelaine eut levé les ponts et garni les murailles, elle s'enferma dans son oratoire. Là sa prière fut aussi longue que la nuit. Implorait-elle le succès des combattants, leur heureux retour ou seulement le salut de leurs âmes ? Dieu seul le savait. Tout le temps que dura l'absence d'Ulf, elle ne dormit qu'au pied de la croix, et ses servantes avaient grand'peine à lui faire prendre quelque nourriture. Déjà les prières écrites ne suffisaient plus aux élans de son âme. Elle demandait

à Notre-Seigneur et à la très sainte Vierge de lui donner des formules d'oraison qu'elle put réciter en leur honneur, dans les sentiments où eux-mêmes ils louaient Dieu durant leur vie terrestre. Le ciel l'exauça. Ainsi qu'aux jours de sa pieuse enfance elle connut l'extase. Ses lèvres articulaient d'admirables litanies. Elle rendait gloire à Dieu de toutes les perfections de Jésus et de la Vierge, de chacun des actes de leur vie. La lecture quotidienne de ces prières la laissait toute remplie des consolations du Christ [1].

Cependant la guerre civile continuait autour des ducs. Leur frère les fit expirer dans les tourments de la faim. Alors les habitants de Nykœping traînèrent aux portes les cadavres et les montrèrent aux assiégeants. « Retirez-vous, leur disaient-ils ; vos seigneurs ne sont « plus, et le roi, leur héritier, reste maître de la Suède. » Indignés, les sénéchaux des provinces ducales répondirent qu'on ne pouvait s'emparer d'une succession par un meurtre, et qu'ils serviraient l'enfant nouveau-né d'Eric, le petit prince Magnus.

Les maux de sa patrie avaient rempli le seigneur de Finstad d'une profonde tristesse. La mort de ses amis le plongea dans le chagrin, et leur salut éternel dans l'inquiétude. Les ducs l'avaient désigné comme leur exécuteur testamentaire. Sans perdre une heure, il écri-

1. Le texte latin (**Revelationes S. Birgittæ**, *Antwerpiæ apud J. Keerber*, 1611, 673 *à* 680), ne mentionne pas le moment où la sainte formula ces prières, mais la traduction suédoise du XIVᵉ siècle retrouvée et publiée par le savant conservateur de la Bibliothèque royale de Stockholm (**Heliga Birgittas Uppenbarelser** *utgifna af* **G. E. Klemming.** *Ur en pergament Handskrift kong. Biblioteket. A.* 36. *A.* 27. **Samlingar utgifna af Svenska Fornskrift Sällskapet**, IV. 136) dit que ce fut en l'absence de son mari. Or Ulf et Brigitte se quittèrent peu par la suite.

vit à quatorze évêques, et fit assurer des indulgences aux nobles défunts, service qui ne fut pas le moindre de ceux qu'il leur avait rendus [1].

En apprenant ce drame, Brigitte sut aussi quels dangers menaçaient Ulf et Birger. Au début des hostilités, Magnus, le fils du roi de Suède, était entré dans sa patrie à la tête d'une armée danoise. Avec elle il occupait la forteresse de Stegeborg, et autour de ce point ses troupes luttaient avec entrain contre les vengeurs d'Eric et de Valdemar. La châtelaine d'Ulfåsa traversa des temps cruels, s'efforçant d'apaiser son âme et de la garder soumise à Dieu. Enfin Stegeborg se rendit, le fils du roi Birger fut fait prisonnier, et le pouvoir civil tomba entre les mains de cet oncle de Brigitte qui l'avait reçue à Aspenæs. La puissance militaire et la garde de l'enfant d'Eric demeurèrent au sénéchal de Gothie Occidentale, Matthieu Kettilmundsson.

Birger avait repris ses fonctions de sénéchal d'Upland. En juillet 1319, il rassembla dans les prairies de Mora, non loin d'Upsal, une diète qui pour la première fois réunit les représentants de la noblesse, du clergé, des marchands et du peuple. Matthieu y parut, tenant dans ses bras l'enfant de trois ans qu'on voulait faire souverain, et il le plaça sur l'antique pierre où, de temps immémorial, on couronnait les rois. Cependant le sénéchal d'Upland invitait les Suédois à se donner pour maître le fils du chevaleresque duc Eric. L'assemblée répondit par d'unanimes accla-

1. Voir dans les **Cantiones Historicæ**, publiées par **G. E. Klemming**, *Nordstedt et filii Stockholm* 1887, 100 *et* 102, l'intéressante complainte intitulée : **Cantio de nece ducum Erici et Waldemari.**

mations. Magnus II fut proclamé roi de Suède, et la mort de son grand-père maternel Haquin le fit, peu après, hériter du trône de Norvège.

Le nouveau pouvoir craignit les derniers partisans du pouvoir déchu. Il continua les traditions sanguinaires des Folkungs et fit décapiter le jeune prince Magnus, fils unique de Birger Ier. Des engagements solennels garantissaient cependant au vaincu de Stegeborg la vie et la liberté. Aussi en les voyant trahir, en voyant tomber la tête innocente de ce prince de dix-neuf ans, Brigitte déclara hautement que le parti vainqueur commettait un crime. Les conséquences de cette politique de représailles n'échappaient point au sens droit de la jeune femme, et elle ne se laissait pas entraîner, comme son père et son oncle, par les calculs de l'intérêt ou l'ivresse du succès [1].

Ulf vivait trop de son bonheur présent pour chercher des leçons dans le passé ou concevoir des craintes au sujet de l'avenir. La naissance d'une fille vint bientôt ajouter à l'union des châtelains d'Ulfåsa ce je ne sais quoi d'achevé que la paternité donne au mariage chrétien; désormais ils voyaient une héritière à leurs bonnes œuvres et ils savaient qu'elles seraient continuées.

Même les biens temporels prenaient une autre valeur pour les deux jeunes gens. Planter des arbres, défricher des forêts, faire fructifier des champs, creuser des mines, échanger des terres, tout cela leur fut un travail quotidien. Ils chevauchaient ensemble à travers leurs domaines, présidant à chaque affaire avec justice. Si la

1. *Sver. Hist. I.* 441-445. — AFZELIUS, IV, 171-178.

course était lointaine, un traîneau ou une barque les emportait, selon les saisons, sur les flots glacés ou limpides du Boren.

Un jour d'automne, les devoirs du châtelain l'appelèrent au nord du lac, à Krigsberg. L'orage menaçait, et le jeune seigneur, inquiet pour Brigitte, s'embarqua seul. Au retour, la brise s'éleva tout à coup et souleva les flots. Le bateau n'obéissait plus au gouvernail. Une dernière rafale consomma le naufrage. Se noyer dans les lacs suédois est chose fréquente. Ulf allait périr, quand les vagues le portèrent au lieu de l'engloutir. Brigitte, venue à sa rencontre jusque sur la plage, priait tout près de lui et il crut à un miracle. Peut-être lui était-il doux de devoir la vie à celle qu'il aimait. Peut-être ne pouvait-il douter de l'action de sa femme sur les éléments. En tous cas, il promit à Dieu de bâtir une église à la place même où il avait abordé. Mais comment retrouver ce lieu ? Il y était tombé presque sans connaissance. En vain parcourut-il avec Brigitte les bois touffus qui descendent jusqu'au lac, cherchant quelque indice sur le sol. Découragée par une course longue et sans fruit, la jeune femme s'écria : « Je jette cette branche en l'air, nous verrons pousser un chêne où elle tombera, et là nous bâtirons notre église. » Le prodige s'accomplit. Bientôt le sanctuaire d'Ekeby se mira dans les flots du Boren. En haut de sa plus grosse tour, Brigitte disposa une sorte d'oratoire, où souvent elle remerciait le Seigneur d'avoir sauvé son mari de la mort[1].

1. DAHLBERG, I, 198. Ekeby vid Boren devint Ekebyborna. On y montre

Elever des demeures au Fils de l'homme, qui sur la terre n'avait point eu de lieu où reposer sa tête, était plus digne des jeunes époux que de se bâtir un somptueux château. Il fallut cependant reconstruire Ulfåsa. Le manoir de bois, où le châtelain avait reçu sa fiancée, n'était pas de ceux qu'on transmet à ses enfants. Après la naissance de sa fille, nommée Marthe, Brigitte avait donné le jour à deux fils, et il était nécessaire de préparer une demeure à la jeune famille. Des architectes furent donc appelés à Ulfåsa, et on dressa le plan d'un *Gård* dont les murs et les fortifications devaient être de pierre. Absorbé par le soin de ses terres, Ulf laissa la châtelaine diriger la construction. Avec une rare intelligence, elle s'acquitta de cette tâche qui lui plaisait. Faite pour le commandement, elle ne craignait point de l'exercer, et bien diriger une armée d'ouvriers lui fut facile. Puis elle tenait à sa race plus qu'à aucune autre chose sur la terre. Dans son nouveau manoir elle se proposait de rassembler les souvenirs du passé. Déjà elle voyait sa postérité y apporter des gages de vaillance et des trophées de victoire.

Peut-être Brigitte fut-elle entraînée par la joie de bâtir et de meubler son château, au delà des bornes du devoir. Toujours est-il que le Maître se plaignit à elle dans ce langage intime qu'elle connaissait bien. Près de la haute cheminée de sa chambre, elle avait fait poser un lit magnifique. Sur le chevet tombaient des draperies d'étoffes précieuses. D'épais lambris, d'amples

la fontaine où la sainte venait boire, et la large pierre où elle s'asseyait pour réciter l'office de la sainte Vierge. Dans l'église, transformée en temple protestant, on voit l'oratoire de Brigitte, un calice et une patène donnés par elle.

courtines, défendaient contre le froid. Les plus fins draps de Hollande, de riches courtes-pointes doublées de fourrure couvraient le matelas de satin vermeil. Brigitte regardait ce beau meuble, quand soudain elle ressentit d'intolérables souffrances. Une voix intérieure lui disait : « Sur la croix, ma tête n'avait point de « lieu où se reposer. Toi, au contraire, tu cherches le « repos et l'aise. » Brigitte fondit en larmes, et ses pleurs emportèrent son mal ; mais à partir de ce jour, durant les courtes absences d'Ulf, l'avent, le carême et la vigile des fêtes, elle se plut à coucher par terre, jusqu'à ce que le premier chant du coq l'appelât à ses devoirs [1].

La magnificence était imposée aux châtelains par la dignité du rang. Mais ils avaient renoncé à tout luxe personnel et embrassé le culte de la pauvreté, en se faisant admettre dans le tiers ordre de Saint-François. Cette famille religieuse s'était fondée à la prière de deux époux chrétiens, désireux de servir Dieu aussi parfaitement que leur état le permettait. La règle exigeait des habits sans éclat, « comme le plumage de l'alouette, » et des ameublements simples. Pourtant les frères et les sœurs observaient les convenances de leurs conditions, selon l'avis de sages confesseurs.

Deux tiers ordres, régulièrement constitués, existaient en Suède. L'un avait pour fondateur saint Dominique, l'autre saint François. Le chanoine d'Osma, fils de la vieille noblesse espagnole, était un docteur, un

1. Proc. Can. *Dep. prioris de Alvastro sup.* 8° *art. f.* 203 — *Rev. Extrav. LIII.*

prédicateur, un génie tout intellectuel, ayant Dieu pour objet. A l'exemple du Verbe Incarné, il avait apporté la vraie lumière aux hommes de son siècle. C'étaient souvent des hérétiques, aussi les prenait-il par l'intelligence, le raisonnement, et ne s'adressait-il pas droit au cœur. Membre de l'Eglise enseignante, descendant des apôtres, il avait tiré sa règle du droit canon. Les hommes et les femmes qui s'y pliaient faisaient tendre leurs efforts vers la connaissance de la vérité, vers l'apostolat surtout. Le don de soi pour le prochain était exigé de chacun d'eux. Le laïque italien, bourgeois d'Assise, était un poète. Son génie résidait en l'ardeur de sa volonté, dont tout acte tendait à Dieu par l'amour; son langage était le langage de la charité. Entraînant les hommes d'un mot, il ne s'arrêtait pas à les convaincre. Membre du corps enseigné de l'Eglise, descendant des disciples, il bornait sa règle à des observances monastiques. Aussi la vie des Franciscains était à l'extérieur plus pauvre, plus mortifiée que celle des Dominicains ; mais le devoir d'état ne les députait pas nécessairement aux œuvres apostoliques.

La jeune châtelaine préféra le tiers ordre des Mineurs. Peut-être y fut-elle entraînée par l'exemple de sa mère et de plusieurs membres de la famille royale des Folkungs. Peut-être trouva-t-elle qu'une loi destinée à élever, à purifier la vie chrétienne, sans en changer les conditions ordinaires, concordait mieux avec ses devoirs d'état que l'étude et l'apostolat dominicains.

Brigitte fut une tertiaire zélée, tout en ne portant point à son ordre cette tendresse qu'il est plus facile de

comprendre que de définir, et qui eût entravé les desseins de Dieu sur elle. Malgré ses liens avec les frères Mineurs, elle se donna également à tous les monastères dont Ulfåsa était entouré et qui contribuaient à la gloire du Seigneur. Non loin d'elle, dans la ville de Skeninge, située au milieu de plaines fertiles qu'une forêt de chênes abritait du Nord, s'élevaient le couvent, le noviciat et la maison d'étude des Prêcheurs, dirigée par des maîtres en théologie, gradués de l'Université de Paris et formés par le célèbre disciple d'Albert le Grand et de saint Thomas : Pierre de Dacie. Sachant qu'on augmente en soi la connaissance de Dieu par le commerce de ses docteurs, la sainte venait demander aux Dominicains d'éclairer son intelligence, de développer et de discipliner sa raison. Du vivant même de saint Bernard, ses fils s'étaient établis sur les bords de l'immense lac Vetter qui, pareil à une mer intérieure, étend ses eaux vertes et claires entre les quatre plus belles provinces du royaume de Suède. Au fond de la vallée se cachaient deux de leurs abbayes : Alvastra, et Vadstena dont Ulf était patron. A quelque distance de ces moines, vivaient leurs sœurs les Bernardines de Vreta et de Risaberg. Tous trouvèrent en Ulf et en Brigitte de généreux bienfaiteurs. Non contents de cette union avec le clergé régulier, les deux époux se mirent en relations avec le clergé séculier. Fréquemment ils se rendaient chez le sage évêque de Linkœping [1] et près de celui qu'ils avaient choisi pour diriger leur conscience. C'était un homme célèbre dans le royaume entier,

1. Charles Båth. Cfr. Chronicon Rhyt. Episc. Lincopen. *Scrip. III*, 106.

par sa science, ses écrits, ses discours et ses vertus. On le nommait maître Matthias. Il était chanoine de la cathédrale et il consacrait les loisirs que lui laissait son ministère à des études sur le Pentateuque. Brigitte portait le plus vif intérêt à ce travail. Le savant chanoine lui communiqua ses notes, et elle fut prise d'un si grand désir de lire toute l'Écriture sainte, qu'elle pria maître Matthias de traduire la Vulgate en suédois [1].

La direction n'établit point cependant entre Brigitte et son confesseur l'amitié qui, souvent, unit deux saints au tribunal de la pénitence. Autant la noble dame gardait en dépit de tous ses efforts les traditions de sa classe et sentait de répugnance à considérer les roturiers comme ses égaux, autant elle éprouvait de vénération pour les ministres de Dieu. Le sacrement de l'Ordre, dont sa foi lui révélait tout le prix, donnait, à ses yeux, une telle supériorité aux prêtres, qu'elle ne pouvait voir en eux que des êtres infiniment au-dessus d'elle, que des arbitres ou des juges. Du reste, elle avait plutôt besoin d'un maître que d'un ami. La pratique de l'obéissance était pour elle un effort. Elle ne trouvait pas, comme les faibles, que se décharger de la responsabilité de ses actes compense, et au delà, le sacrifice de la liberté. Elle n'était point avide de consolations comme ceux dont Jésus-Christ brise le cœur pour y entrer, comme ceux dont la foi vacille, dont la charité défaille, dont l'espérance meurt sous le poids de la souffrance.

1. *Vita S. Birg.* 192. Dans ses publications sur les travaux bibliques du moyen âge : **Svenska Medeltidens Bibel Arbeten**, (I-575-597), M. Klemming prouve que le chanoine de Linkœping termina seulement le Pentateuque.

C'était un cou altier que la jeune femme pliait au joug, une tête frémissante d'audace qu'elle inclinait devant Matthias; mais il n'avait qu'à la guider dans la voie où elle s'élançait pleine de forces. A la manière des saints qui ont le sentiment de la pureté baptismale, elle discutait tous les actes de sa vie. Jugeant ses fautes à la mesure de sa charité envers Dieu, elle les croyait de véritables crimes, et ne trouvait jamais assez dures les austères pénitences qu'on lui imposait. Le directeur sentait la trempe de cette âme et la regardait avec calme se former à la vertu, en pleine lumière et en plein bonheur. Dieu, se disait-il, peut combler Brigitte des joies de l'amour et de la maternité, des dons de la nature, des faveurs de la fortune, des satisfactions du succès. En ces choses, elle ne voit, elle n'aime que Jésus-Christ. Il est la source et l'objet de ses tendresses, la fin de ses actes. S'il l'invite à monter avec lui sur la croix, elle abandonnera tout. Comme aux jours de son enfance, elle accourra en s'écriant : « Me voici, Seigneur, parce que vous m'appelez. »

CHAPITRE II

1328-1344.

BRIGITTE A LA COUR DE SUÈDE.

Mort de Birger Persson. — Ulf est armé chevalier et nommé sénéchal de Néricie. — Brigitte le seconde dans ses travaux. — Leurs enfants. — Nicolas Hermansson précepteur des aînés. — Magnus II appelle Brigitte à Stockholm. — Elle est chargée de recevoir Blanche de Dampierre en Suède. — Ses fonctions auprès de la jeune reine. — Mort de son fils Gudmar. — Pèlerinages du sénéchal et de la sénéchale de Néricie. — Leur retour. — Ulf entre au monastère d'Alvastra et y meurt pieusement.

Nun thet S. Birgitta drauff dichtn
Wie sie mit lieb beschaidenlich
Kœnt Iren man vernunfftiglich
Von dieser wellt Irrdischen sachen
Abwendig und in selig machn.
Wolff Grün Hiltmar.

La miséricorde divine semblait attendre que Brigitte eût pris confiance en ses affections nouvelles, pour la priver du protecteur de sa jeunesse ; aussi reçut-elle avec courage le dernier soupir de son père, soutenue qu'elle était par l'amour de son mari et la tendresse de ses enfants. Le vieux sénéchal avait profité des derniers jours de paix dont le régent faisait jouir la Suède, pour entreprendre, vers 1321, un pèlerinage

à Jérusalem. Arrivé à Rome [1], le pèlerin fut arrêté par le légat pontifical qui lui donna l'absolution de ses fautes, et lui assura qu'en retournant à Finstad remplir ses devoirs d'état, il serait plus agréable à Dieu qu'en visitant les Lieux saints. Birger dut obéir. Il rentra dans sa patrie, y vécut quelques années encore, et le 25 mars 1328, plein de jours et de mérites, il rendit son âme au Créateur.

Quand son corps quitta le château, toutes les cloches de la province sonnèrent le glas funèbre. A la tête du cortège, un chevalier, armé de pied en cap, portait avec l'écu du mort, son épée, dont la pointe était inclinée vers la terre, en signe de deuil. Une dernière fois le clergé régulier et séculier du diocèse d'Upsal, le peuple des contrées voisines et la noblesse du royaume rendait à Birger les honneurs dus à son rang et au mérite avec lequel il l'avait tenu. On ouvrit le sarcophage de pierre noire où étaient gravées son image, celle de la sénéchale et de leurs enfants. Lorsqu'on y eut descendu le corps, on inscrivit sur la dalle du tombeau [2] :

HIC JACET
NOBILIS MILES DOMINUS BIRGERUS PETRI FILIUS
LEGIFER UPLANDIARUM
ET EJUS UXOR DOMINA INGIBURGIS
CUM FILIIS EORUM
QUORUM ANIMÆ REQUIESCANT IN PACE
ORA PRO NOBIS.

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvast. sup.* 1° *art. f.* 200 *verso.*
2. On voit encore ce tombeau dans la cathédrale d'Upsal. Brigitte est

Les grands biens du défunt furent ensuite partagés entre ses deux filles et son fils. Ulf et Magnus respectèrent les intérêts de leur beau-frère Israël, qui était encore mineur, et auquel revenait de droit le château, puis chacun des héritiers prit les fermes, les moulins ou les forges, situés le plus près de sa demeure [1].

L'héritage du seigneur de Finstad, qui ajoutait de nouveaux domaines à ceux des châtelains d'Ulfåsa, accrut leur influence avec le nombre de leurs vassaux, et bientôt Ulf fut armé chevalier. Dans son oratoire, Brigitte fit, elle aussi, la veillée des armes. « Seigneur, « disait-elle à son Dieu, chevalier qui avez conduit la « grande phalange humaine des ténèbres de la peine à « la joie éternelle, vous avez, par le sang de votre cœur, « ouvert le paradis à ceux qui exposent leur vie afin « de redresser les torts. Nu, humble, patient, vous êtes « allé au combat. La chevalerie, triomphante au ciel « ou militante sur la terre, vous répète : Marchez à notre « tête ! Vous avez accompli les actes les plus grands, « souffert les peines les plus cruelles ; votre bannière, « c'est l'amour que vous portez aux hommes. Vous fûtes « le premier à la suivre. Elle flottait au faîte de la croix « lorsque vous disiez : *Consummatum est*, après avoir « sauvé les hommes en laissant briser votre cœur [2]. »

représentée sur le bas-relief avec ses frères et ses sœurs. Comme sa tête n'est point nimbée, on a la preuve que le monument fut entièrement achevé avant sa canonisation.

1. *Dipl. IV. an.* 1328, nos 2658 et 2660.

2. Nous résumons ici des fragments retrouvés par M. Klemming dans une traduction suédoise du XIVe siècle (*Hel. Birg. Uppen. IV*, 142) Ces documents, où se trouvent des allusions de Brigitte à son mari, sont antérieurs à ses révélations Ils manquent au texte latin, mais ils ont un caractère absolu d'authenticité.

Alors que sa prière montait vers le premier des chevaliers, Brigitte songeait à ceux de ses ancêtres qui jadis gagnaient leurs éperons d'or au tombeau de Jésus-Christ. Son père, privé d'un si haut honneur, avait cependant reçu l'accolade à la frontière païenne de sa patrie, où il combattait afin de répandre la foi parmi les hordes orientales. Maintenant les Suédois ne s'armaient plus que pour les luttes fratricides. Tout ce qu'on pouvait attendre d'un chevalier, c'était le dévouement aux grandes causes, la droiture d'âme, la pureté, le renoncement, la générosité et la bravoure. En jetant ses regards sur le vaillant Ulf, Brigitte sentit qu'il ferait revivre le type du guerrier scandinave, qu'au courage de ses aïeux il ajouterait la foi et la vertu du soldat chrétien. C'était une âme loyale qui avait prêté serment de fidélité à l'Église et à son roi; c'était un cœur aimant qui, au nom de la Vierge et de saint Eric, avait juré de défendre les faibles; enfin Brigitte était la seule *dame des pensées* du nouveau chevalier, elle le savait bien.

Deux ans plus tard, dès 1330, Ulf fut appelé à faire partie du conseil royal ; puis élu sénéchal de la province de Néricie [1], dont son château était proche. Brigitte le pressa aussitôt de ne rien négliger pour se rendre digne de sa charge. Avec lui elle étudia la loi écrite, rédigée par Birger, avec lui elle voulut prendre connaissance d'un nouveau code, que le clergé rejetait comme contraire au droit canon [2]. Ulf n'entendait point que la lecture annuelle des lois à la diète provin-

1. *Dipl. IV. an.* 1331, *n°* 2838.
2. Le Medellagen. FRYXELL II, 93.

ciale fût une simple formalité. Il comprenait mieux la bulle d'Innocent III, qui imposait cette obligation aux sénéchaux suédois ; il comprenait mieux aussi ses devoirs envers le peuple dont il était l'élu. Aidé de la studieuse Brigitte, il s'instruisait de l'histoire générale du monde, grâce aux manuscrits que lui prêtaient les riches bibliothèques cisterciennes d'Alvastra et de Vadstena. Il lisait celle de son pays dans les vers de la Grande Chronique, dont les premiers chants passaient de main en main[1]. Avait-il quelque question ardue à résoudre, le sénéchal n'hésitait point à la soumettre à sa jeune femme. Brigitte était de bon conseil, car après avoir demandé aux hommes tout ce qu'ils pouvaient lui enseigner, elle implorait et obtenait par surcroît les lumières de l'Esprit-Saint. Ulf apprit d'elle à faire régner l'harmonie entre sa foi et ses mœurs, à juger les hommes et les choses, non pas suivant les préjugés de classe, mais suivant la loi divine, ce qu'il prouva en protestant contre les charges exagérées imposées aux paysans par les pompeux voyages des seigneurs laïques ou ecclésiastiques, auxquels le commun peuple devait l'hospitalité. Loin de s'enorgueillir de ses richesses, il sentait sa responsabilité et s'interrogeait avec rigueur sur l'usage qu'il faisait de ses biens. Si le roi le mandait à Stockholm pour siéger au conseil,

1. **Gamla eller Eriks Krönikan, 1229-1319** *efter Handskrifter utgifven af* **G. E. Klemming**, *Stockholm*, *Nordstedt* 1865. — WIESELGREN (II, 490) assigne à cette chronique la date de 1319. Dans les annotations à la suite de ce poème (**Nya Krönikans fortsättning eller Sture krönikorna**. 1867–1868. 51-53, 283-288), il est dit qu'on ignore le nom de l'auteur des vieilles chroniques; mais il était, on le voit, témoin oculaire des faits qu'il raconte, et dont il termina la rédaction en 1320.

il y paraissait avec la magnificence que voulait son rang, sans tomber dans les excès de luxe trop ordinaires à la noblesse et même au clergé, excès qui étaient une cause de colère pour les supérieurs, et de gêne pour les inférieurs. Partout, aux côtés du sénéchal, on voyait sa jeune épouse. Elle montrait une habileté et une intelligence du gouvernement telles, que les vieux conseillers royaux eux-mêmes en étaient frappés. Sa vertu, dont l'austérité ne paraissait point au dehors, son visage d'une grâce parfaite, attiraient vers elle la cour et le roi. Sans cesse Magnus se plaisait à rappeler les liens de parenté qui unissaient la sénéchale aux Folkungs [1].

Cependant, Ulf était appelé à prendre part aux débats fort importants de l'assemblée convoquée à Calmar en 1332. Il s'agissait de réunir à la Suède les provinces de Scanie, de Halland et de Blekingie qui imploraient le secours de Magnus. Ces pays avaient été cédés à prix d'argent par le roi de Danemark au duc de Holstein, et leurs habitants, traités avec despotisme, s'étaient vengés par un massacre général des oppresseurs. Décidés à repousser pour l'avenir le joug dont ils venaient de se délivrer, ils se donnaient au roi de Suède. Le nouveau souverain respecterait leurs lois et désintéresserait les créanciers de la couronne de Danemark. Brigitte vit avec joie son mari et son frère Israël, alors sénéchal d'Upland, contribuer de leurs personnes au succès des négociations et se faire les protecteurs de l'ambassadeur danois, Charles

1. AFZELIUS *IV*, 176.

Ericsson Röd, archevêque de Lund [1]. Israël se porta même caution d'une partie de la somme exigée [2]. Un peu plus tard, ces deux fidèles serviteurs de la couronne accompagnèrent Magnus II dans un voyage à travers ses Etats. C'était le plus puissant monarque du Nord. Il régnait du Sund à la mer Glaciale et de la Néva à l'Islande, avec le titre de souverain de Suède, de Norvège et de Scanie, et il pouvait étendre à son gré ce voyage que les rois de Suède avaient coutume de faire à leur avènement [3].

L'intérêt que prenait Brigitte aux affaires de l'État ne l'empêchait point cependant de se consacrer tout entière à ses devoirs, et au plus cher de tous, l'éducation de ses enfants. Pour celle de ses fils aînés, elle avait appelé à Ulfåsa un jeune homme de famille noble, Nicolas Hermansson, qui lui-même terminait ses études avant de recevoir les ordres sacrés. Le précepteur était instruit et pas pédant. S'il connaissait bien la littérature ancienne, il ne négligeait pas celle de son pays; en suédois comme en latin il faisait facilement des vers,

1. *Primas Sueciæ ;* les Suédois supportaient avec peine cette suprématie religieuse du Danemark. Les archevêques d'Upsal s'en affranchirent de fait en obtenant l'envoi direct du pallium. Dès la seconde moitié du XIVe siècle, ils étaient considérés comme indépendants et chefs de l'Eglise suédoise, quoique leur voisin de Lund gardât le titre de primat. Le premier archevêque d'Upsal nommé primas Sueciæ dans une lettre du pape, est le fameux Jöns Oxenstiern.

2. Une pièce du 22 août 1334 (*Dipl. IV, n°* 3078), prouve qu'Israel Birgersson paya 450 marks pour la Scanie; une autre de même date (n° 3079) le déclare libéré de sa caution.

3. *L'Eriksgata.* Ce mot vient sans doute de *Æ* qui signifie tout, et *rike* royaume. C'était une coutume de la monarchie élective. On n'en trouve pas trace avant l'établissement de ce régime au XIe siècle, ni après sa chute au XVIe.

dont la forme élégante n'était pas le seul mérite. S'il s'entretenait des choses de Dieu, il mettait la science de la théologie au service de la morale évangélique et préférait aux subtilités stériles les préceptes féconds [1].

Charles n'était point un enfant facile à diriger. Impétueux, ardent, gouverné par des fantaisies changeantes, qui lui tenaient lieu de volonté, il résistait à l'empire de la raison et à la voix du devoir. Incapable de se faire aimer, il connaissait le moyen de plaire et d'échapper à de justes châtiments, grâce aux saillies d'un esprit vif et gai. Dévot plutôt que chrétien, il se répandait en effusions pieuses devant un Dieu dont il n'observait guère les lois. Pour le dominer, il fallait s'adresser à sa sensibilité, agir sur sa tendresse. L'instinct maternel de Brigitte l'avertissait qu'un tel moyen, périlleux à l'heure présente, serait insuffisant si on voulait assurer l'avenir; aussi versait-elle des larmes sur ce fils qu'Ulf croyait charmant et pour lequel il se montrait d'une extrême faiblesse.

Birger était doux, raisonnable et sensé. Occupé des autres, soucieux de remplir sa tâche quotidienne, il semblait suivre les traces de son père et ne causait à sa mère aucune inquiétude. Deux autres fils plus jeunes, Benoît et Gudmar, n'étaient pas encore sous la garde de Nicolas Hermansson; leur travail se bornait à bégayer leurs prières à genoux près de Brigitte. Elle retenait aussi à ses côtés Marthe et les deux cadettes,

1. *Diar. an* 1391. — **And. Ol. Rhyzelii Episcoposcopia Sviogothica.** *Lincöping* 1752, 12.

Catherine [1] et Ingeborge. Marthe ne subissait pas, comme on l'eût imaginé, l'influence de sa mère, et son caractère altier n'acceptait point le joug qu'on voulait lui imposer. Déjà Brigitte se sentait plus heureuse avec ses deux autres filles, bien que Catherine marchât à peine et qu'Ingeborge fût au berceau. Des grâces singulières, de ces grâces naïves dont la Providence se plaît à entourer l'entrée des saints en se monde, signalaient les premières années de Catherine. Brigitte n'avait pu la nourrir elle-même, et au moment où elle la remettait à une étrangère, elle vit l'enfant se détourner avec un vif dégoût. Une autre femme fut amenée: aussitôt Catherine lui tendit les bras. Cette espèce de discernement étonna d'autant plus la mère, que l'enfant le témoignait à un âge où d'ordinaire on n'a aucune connaissance. Elle observa donc sa fille, et s'aperçut que d'instinct, elle recherchait les serviteurs de Dieu et fuyait ses ennemis.

Dès qu'ils purent marcher, les enfants de Brigitte l'accompagnèrent dans les écoles, où elle instruisait elle-même ses paysans, et chez les pauvres, à qui elle donnait du pain, des vêtements et une dot pour leurs filles. Plus tard ils la suivirent dans les hôpitaux, afin d'aider aux pansements qu'elle faisait d'une main habile, et de seconder les soins qu'elle rendait avec une grâce joyeuse. Des personnes du siècle, plus lâches que les païens eux-mêmes, déclaraient que la vie est

1. Aucun document ne dit l'année où naquit Catherine. Son procès de canonisation porte qu'elle vint au monde vers 1333. — **Processus canoniz. beatæ Katerinæ.** *In art.* 1° *Dep. Fr. Johannis f.* 19 *r. et Fr. Martini f.* 44 *verso.*

le premier des biens, et la blâmaient d'exposer ses enfants au mauvais air et aux épidémies; mais elle se préoccupait peu de leurs réflexions indiscrètes, et lorsque, chose peu commune, on osait lui faire des reproches, elle répondait que Dieu avait mis ses fils et ses filles dans une condition où ils seraient appelés à l'honneur de faire vivre leurs semblables, et qu'elle voulait leur apprendre, dès l'enfance, à servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres et des malades, dont ils seraient les trésoriers [1].

Brigitte attendait la naissance d'un huitième enfant quand, pour la première fois, Ulf lui fit verser des larmes amères. Pressé par le roi et par la noblesse de Scanie, avec laquelle il s'était lié à l'assemblée de Calmar, le sénéchal entendait marier sa fille Marthe à un seigneur de ce pays, nommé Sigvid Ribbing. Peu importait à Brigitte que Sigvid fût d'une ancienne race, et possédât une autorité absolue sur le Halland méridional. Elle savait que sa fille ne connaîtrait ni bonheur ni respect, si on l'unissait à un homme qui manquait également de moralité et de grandeur d'âme. Mais on n'écouta point la sénéchale. Le désir secret de Marthe conspirait avec les volontés de son père, et tout se prépara pour la fête des fiançailles. Les hôtes remplissaient la maison, seule la châtelaine ne paraissait point; cachée au fond de son oratoire, elle ne pouvait retenir ses sanglots. Tout à coup, comme saint Jean à

1. Proc. Can. *Dep. Kater. et P. de Alvastro sup.* 20° *art. f.* 129 *v. et* 153 *v.* — Proc. Can. beatæ Kater. *In* 1° *art. dep. Fr. Olavi de Bringatomptom, f.* 32 *recto.*

la rencontre de la très sainte Vierge, l'enfant que Brigitte portait tressaillit dans son sein. « Ma mère bien-aimée, dit une voix, ne me tue pas! » La mère fut aussitôt rappelée au sentiment de son devoir. Elle nuisait à l'enfant qu'il était en sa puissance de protéger, et elle n'avait point de confiance en la paternité divine pour l'enfant qui lui échappait. « Être chéri, répondit-elle à l'invisible inconnu, ce n'est pas moi qui t'enlèverai la vie que tu tiens de Dieu! » Brigitte parvint à dominer sa tristesse. Elle revêtit ses habits de fête, et, à défaut de gaieté, elle apporta aux hôtes d'Ulfåsa la sérénité chrétienne, « cette lumière des yeux qui, selon la Bible, réjouit le cœur [1]. » Son âme surmonta l'épreuve, mais son corps en fut brisé. On dut l'emporter mourante des fêtes du mariage. Sous l'étreinte des douleurs de la maternité, elle se débattait contre la mort. Si l'énergique femme se remettait elle-même en toute paix à la volonté de Dieu, elle éprouvait de vives angoisses pour l'enfant menacé de périr sans baptême, avant d'avoir vu le jour. Pressées autour d'elle, ses femmes lui prodigaient des soins peu efficaces. L'apparition lumineuse d'une grande et belle dame les rendit immobiles de surprise: « Je suis Marie, disait la céleste vision à l'agonisante en la bénissant; je viens à ton secours. » Le premier cri d'un nouveau-né répondit à la voix de la Vierge Mère. Brigitte était accouchée d'une fille et renaissait elle-même à la vie [2].

1. מְאוֹר-עֵינַיִם יְשַׂמַּח-לֵב Prov. xv, 30.
2. *Diar. an.* 1399. — *Chron.* 210. — Une tradition de l'ordre fondé par la

Le secours que venait de lui porter Marie encouragea Brigitte à l'implorer. Elle avait donné le nom de Cécile à l'enfant qui, par miracle, venait d'échapper à la mort, et assise près de ce dernier berceau, elle suppliait sans cesse la Mère du Christ de la guider pour l'éducation des huit chrétiens confiés à sa charge. Résolue à ne point suivre les règles de la politique de ce monde, qui croit avoir atteint la perfection lorsqu'elle a développé l'intelligence et cultivé la mémoire, elle répétait volontiers que Dieu ne se contente pas de verser la lumière à l'esprit : « Il en veut au cœur, » disait-elle avec un de nos grands génies, et c'est le cœur des enfants qu'il s'agit surtout de former. Dès qu'il commence de battre, il est exposé à recevoir certaines aspirations et certaines souillures, aussi la vigilance des mères ne saurait s'exercer trop tôt. Pénétrée de ces principes, la sainte ne se lassait point, durant le jour, d'encourager, de reprendre et au besoin de châtier ses enfants. Le soir venu elle se jetait aux pieds de la justice divine, avec ses prières, ses austérités et ses pénitences, avide d'expier les fautes de sa famille. Devant son crucifix, qui semblait lui retracer toutes les scènes de la passion, on l'entendait dire à voix basse :
« Mon Seigneur Jésus-Christ, nul n'est assez pécheur
« pour n'être pas exaucé de vous, quand il vous prie
« de l'aider à s'amender. Dieu vrai, qui écoutiez la
« prière du larron, embrasez mon cœur ! Marie, con-
« çue sans péché, obtenez-moi des grâces par celles de

sainte, fait naître Cécile en 1338. L'erreur est évidente, puisque l'accouchement de Brigitte suivit immédiatement le mariage de Marthe.

« votre maternité! Anges, créés sans corps, au nom
« de votre félicité lorsque vous fûtes confirmés dans la
« justice, priez pour moi! Patriarches, prophètes, gran-
« de phalange de la race d'Adam, qui avez prévu l'heure
« de votre délivrance par le Messie, obtenez-moi le par-
« don de mes fautes, l'amour pour Dieu! Apôtres et
« Évangélistes, vous tous, que l'Esprit-Saint remplit de
« force au Cénacle, obtenez que cet Esprit recherche
« mon cœur et par son souffle en chasse toute faiblesse.
« Martyrs et confesseurs, âmes délivrées du purga-
« toire, au nom de votre joie quand pour la première
« fois vous vîtes l'humanité du Christ, mettez en moi
« l'amour que chacun de vous, durant sa vie, portait
« au Maître! Trinité sainte, une similitude grossière,
« celle de la poudre, bruyante, puissante, active lors-
« qu'elle s'enflamme, donne à mon entendement l'im-
« parfaite image de votre divinité, une en trois person-
« nes. Manifestez-moi votre vertu! Mon cher Seigneur
« Jésus, le mouvement des planètes dans les cieux vous
« offre d'admirables harmonies et les êtres animés que
« renferment les mondes devraient rendre honneur à
« votre humanité rédemptrice. Moi je suis une âme
« rachetée par votre mort. Quel sera maintenant mon
« secours? J'ai agi contre vos commandements. J'ai
« mérité l'enfer. Dans mes bonnes actions j'ai connu la
« vanité, la satisfaction coupable de moi-même. Avant
« que votre mort eût effacé le péché d'Adam, on ne
« pouvait entrer au ciel. De même, il m'est impossible,
« sans votre aide, d'échapper à l'enfer. Arrachez l'or-
« gueil de mon cœur, que ma cupidité des biens ter-
« restres s'efface devant l'intelligence de votre service.

« Otez-moi l'amour tout humain que je porte à mon « mari, à mes enfants, à mes amis, à mes parents. « Convertissez cet amour, en un amour surnaturel « pour les âmes [1]. »

Le Seigneur traita la vaillante sénéchale comme d'ordinaire il traite ceux qui s'offrent à lui sans réserve. Elle craignait l'orgueil : il parut anéantir ses œuvres et la rejeta loin d'Ulfâsa. Elle se plaignait d'aimer les biens de se monde : il la sépara de son château et de ses terres. Sa famille absorbait les forces vives de son cœur : il l'éloigna du foyer de ses affections.

Le roi Magnus venait d'atteindre sa vingtième année quand, répondant au désir de ses sujets, il épousa, par procuration, la princesse Blanche de Dampierre, le dernier des neuf enfants de Jean I[er], comte de Namur, et de sa seconde femme Marie, fille de Philippe d'Artois [2]. Dans l'attente de la jeune Blanche, qui était une enfant, Magnus formait sa maison, et nulle ne lui parut aussi propre à remplir les difficiles fonctions de grande maîtresse du palais que la sénéchale de Néricie. Il aimait Brigitte comme une amie, il la vénérait comme une sainte, et par le dévouement passé de Birger il se sentait assuré de celui de sa fille. En refusant, la sénéchale eût craint de se dérober à un devoir et même d'oublier une dette de reconnaissance, puisque sa mère avait été sauvée des flots par le père du roi. Elle con-

1. *Hel. Birg. Uppenb. IV*, 142-144.

2. **Chronicque** *contenant l'estat ancien et moderne du pays et comté de Namur, la vie et les gestes des seigneurs, comtes, marquis d'icelluy, par* **Paul Croonendael,** *publiée intégralement pour la première fois par le Comte de Limminghe. Bruges* 1879. 461-463.

sulta, réfléchit, pria Dieu, et accepta cette charge avec la sérénité qui ne la quittait point aux heures des décisions graves. Seule elle connaissait le prix de son sacrifice, seule elle put apprécier l'excès de sa souffrance, lorsqu'elle conduisit ses filles Catherine et Ingeborge au couvent de Risaberg, où les Bernardines promirent de les former à la vertu et à l'étude. Personne ne sut avec quelle peine elle confia sa petite Cécile aux soins des Dominicaines de Skeninge. Charles et Birger restèrent sous la garde de Nicolas Hermansson. Les Cisterciens d'Alvastra ouvrirent leurs portes à Benoît, auquel on pressentait la vocation religieuse. Gudmar dont la santé était délicate dut suivre sa mère à Stockholm, où il put être instruit, selon son rang, dans l'école de Saint-Nicolas placée sous la direction du clergé séculier [1].

Lorsque tout fut réglé, Brigitte dit adieu à ce beau château d'Ulfâsa, où le Seigneur lui avait accordé les meilleures joies de ce monde, l'amour dans le mariage et la maternité. Depuis dix-neuf ans, la Providence l'y avait préservée de toute douleur digne de ce nom ; sa part des souffrances de l'humanité avait été si légère, qu'elle semblait destinée seulement à faire ressortir, par des ombres fugitives, la lumière dont la vie de la jeune femme était inondée. Maintenant il fallait s'arracher de cette terre bénie, prendre racine dans un sol nouveau, partager « le pain d'autrui » et vivre sous un toit étranger.

De telles amertumes eussent écrasé un cœur faible.

1. *Sv. Hist.* II, 122.

Celui de la sénéchale était intrépide. Bien qu'elle entrât dans sa trente-troisième année, rien ne lui avait encore apporté le dégoût des luttes de la vie. Elle gardait la vigueur d'âme, la plénitude de forces, le désintéressement, la confiance en soi de la jeunesse. Supérieure, jusqu'à ce moment, aux tâches dont la Providence la chargeait, elle avait toujours vu le succès répondre à son effort. Sauf pour le mariage de sa fille, dont la destinée restait incertaine, personne ne s'était soustrait à son influence, tous en avaient éprouvé les effets salutaires. N'ayant point encore connu les déceptions ni les échecs, elle se préparait sans crainte à pénétrer dans une vie nouvelle. Mais eût-elle même soupçonné le labeur ingrat que Dieu lui réservait au sortir d'Ulfâsa, elle serait partie d'un pas aussi ferme, et sans doute encore plus rapide, avide qu'elle était de s'élancer dans la voie du sacrifice. Seulement, au seuil de sa demeure, elle se serait retournée, et elle aurait jeté sur le doux abri de sa jeunesse un de ces regards qu'on ne saurait définir, mais qu'elle avait remarqués dans l'œil des vieux matelots de sa patrie, alors que levant l'ancre, ils s'éloignaient du port pour braver les tempêtes.

Magnus s'était établi dans son château de Wardberg, sur les côtes de l'Océan. Il attendait la jeune reine au milieu de sa cour et, pendant l'hiver de 1335, Brigitte recevait l'enfant jetée sur une terre étrangère dès l'âge où l'Église autorisait le mariage des femmes. Ce fut un peu en gouvernante que la grande maîtresse du palais accueillit la petite Flamande, pour laquelle il lui avait fallu quitter sa famille. Dans leur isolement réciproque elle chercha le lien d'une amitié solide, et cette

mère privée de ses enfants, adopta l'enfant séparée de sa mère. Cependant la jeune reine, fêtée à Wardberg, acclamée au cours de son voyage des plages de l'Océan à celles de la Baltique, arrivait à Stockholm pour y être couronnée avec son époux.

Blanche fut charmée à l'aspect de cette ville neuve. Stockholm datait d'un siècle à peine, et déjà elle était parvenue à se faire accepter comme la capitale de tout le royaume. Sa position justifiait ce choix. Située au point où la longue série des lacs intérieurs est mise en communication avec la mer Baltique, la nouvelle ville pouvait entretenir des rapports également faciles avec l'étranger et avec l'intérieur. Elle n'en était pas moins une place forte du premier ordre, protégée d'un côté par les eaux de la mer, de l'autre par celles du lac, dans lequel baignaient les îlots et les pilotis qui lui servaient de fondement. Du côté de la terre, une large rangée de collines en fermait l'accès. Toute récente qu'elle fût, elle cherchait à rivaliser avec Upsal par le nombre et la beauté de ses monuments. Ses tours, ses ponts, ses couvents, ses églises, le palais royal, témoignaient de l'activité avec laquelle ses habitants s'efforçaient de l'agrandir. On prévoyait qu'un jour elle deviendrait le centre intellectuel du pays, et on se plaisait à montrer les manuscrits suédois, latins et allemands que Magnus y rassemblait à grands frais. Les joûtes qui eurent lieu en l'honneur de la jeune reine n'eussent point été indignes de la cour de son cousin le roi de France, ou de son oncle le fastueux Robert de Naples.

Au milieu de ces plaisirs, la grande maîtresse du

palais s'appliquait à connaître les deux enfants, dont dépendaient la grandeur et la prospérité de la Suède. Elle s'aperçut aisément que Magnus héritait de l'esprit frivole et crédule de sa mère, la reine Ingeborge, et qu'en prenant au roi Matthieu Kettilmundsson, la mort lui enlevait un guide indispensable. Facile à séduire, dénué d'idées personnelles, impuissant à se gouverner, il restait par coutume, plutôt que par conscience, dans la voie droite où le maître de sa jeunesse l'avait laissé. Il fallait remplacer le régent et mettre le roi sous une heureuse influence. Blanche de Dampierre unissait à l'audace de sa famille paternelle, des grâces insidieuses, et tout faisant présumer qu'elle gouvernerait un jour le faible Magnus, Brigitte se consacra d'abord à l'éducation morale de la reine. Comme le roi, Blanche avait dans les veines, avec le sang des saints, ces germes de péché que des races telles que les Folkungs et les Valois lèguent à leurs descendants. Aussi, dans l'âme des jeunes époux, la lutte du bien et du mal fut-elle plus visible, en quelque sorte, que chez le commun des chrétiens. D'un côté, les élans du cœur vers l'infini, de l'autre des désirs coupables dont ils se sentaient prisonniers. Brigitte parla du ciel comme elle en savait parler. Si elle ne donna point à la vie de sa jeune parente la direction qu'elle eût souhaitée, elle sut du moins l'intéresser et lui plaire. La belle et robuste fille des Flandres considérait d'un œil surpris cette femme blonde et mignonne que les glaces du Nord, selon leur coutume, gardaient éblouissante de jeunesse même après trente ans révolus. Avec son éclatante robe de brocart, son man-

teau de pourpre, son bandeau de pierreries, son étincelant collier, sa lourde ceinture d'argent[1] et ses petits souliers brodés, Brigitte ressemblait à quelque reine des fées, sortie de son fantastique royaume. Puis les récits qu'on faisait à la princesse sur l'austère vertu de la sénéchale et les faveurs célestes dont elle était l'objet, excitaient sa curiosité d'enfant. Ne prétendait-on pas que les splendides toilettes de la grande maîtresse du palais, en tout conformes aux devoirs de sa charge, couvraient un rude cilice ? Ne disait-on pas que ce corps frêle et gracieux résistait aux veilles, aux jeûnes et qu'il portait la trace de sanglantes disciplines ? Ne s'apercevait-on pas que si cette jolie bouche avait proféré une parole de médisance ou d'orgueil, elle se punissait en broyant durant la journée entière des tiges amères de gentiane? Ne savait-on pas que Dieu permettait à Brigitte de percevoir par l'odorat la corruption des pécheurs[2]? Enfin ces visions, que tous racontaient, fallait-il les croire? Et les miracles? Avait-elle sauvé le sénéchal des eaux du Boren? Devait-elle sa vie et celle de sa petite Cécile à l'intervention surnaturelle de la très sainte Vierge? L'heure n'était pas venue où Dieu entendait que la cour de Stockholm connût la sainteté de sa servante ; mais il permit à Blanche de

1. Près des reliques de la sainte, on garde à la cathédrale d'Upsal, où nous les avons vus, une guirlande enrichie de pierreries, un tablier, un étui et une pelote. Quand on fit l'inventaire des richesses contenues dans la maison de Brigitte à Rome, on y inscrivit une ceinture d'argent qu'elle avait portée. Cfr. **Den Svenska kolonien i Rom under Medeltiden af E. Hildebrand.** *Historisk Tidskrift* 1882, 231.

2. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 36 *art. f.* 227 *r.* L'action du péché sur la création est parfois sensiblement perçue par des êtres très purs.

s'assurer que les yeux de Brigitte, fixés sur elle avec sollicitude, voyaient des choses cachées au vulgaire.

La reine avait apporté de Namur un coffre sculpté qui contenait plusieurs reliques, et en particulier un fragment du précieux corps de son grand oncle, saint Louis. Des serviteurs négligents laissèrent le reliquaire dans une galerie obscure du palais, que la grande maîtresse vint à traverser. Soudain d'éclatants rayons de lumière se projetèrent hors du coffre, et frappèrent les regards de Brigitte : « Voici que le trésor de Dieu, si honoré dans le ciel, est méprisé sur la terre, » dit la voix mystérieuse que la sainte femme avait coutume d'entendre depuis son enfance. Brigitte se prosterna devant les restes du dernier héros des croisades, et les porta sur un autel. La reine fut instruite de ce fait. Quand elle sut que sa grande maîtresse découvrait les ossements des saints, comme les premiers chrétiens trouvaient le corps des martyrs, à la faveur de clartés célestes, elle la jugea plus digne qu'elle-même de posséder son reliquaire, et elle l'obligea à le garder [1].

Cependant la sainte était déçue dans son espoir de faire le bien, qui seul l'avait décidée à quitter son foyer, ses enfants, ses vassaux et ses pauvres. Le roi et la reine l'aimaient ; en 1337, ils lui donnèrent même une preuve publique de respect, lorsqu'ils lui demandèrent de tenir sur les fonts baptismaux l'aîné de leurs enfants, le prince Eric [2]. Si elle s'était prêtée à leurs caprices, ils eussent fait d'elle une favorite toute-puis-

1. *Extrav.* 59. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 32 *art. f.* 221 *r.*
2. **Com. super nonnullis revel. S. Birgittæ de rege Magno Erici et successoribus ejus.** *Scrip. III*, 19.

sante ; mais ses conseils souvent réclamés, et toujours gracieusement reçus, n'étaient jamais suivis. Le couple royal, couple d'enfants volontaires et étourdis, se refusait à comprendre qu'il y a une convenance nécessaire entre les mœurs des chrétiens et les dogmes du christianisme. Magnus II remplaçait ses vieux conseillers par un essaim de jeunes courtisans, qui n'avaient d'autre titre à sa faveur que l'art de le flatter. Blanche, reine, épouse et mère avant l'âge de quinze ans, se montrait avide de luxe et de fêtes. S'autorisant du désordre déjà ancien des finances, les jeunes souverains vivaient sans compter et sans administrer. Magnus, qui jadis avait aboli l'esclavage et délivré ses sujets de charges onéreuses, frappait à présent le peuple d'impôts excessifs. En 1339, il demandait au pape Benoît XII de le confirmer avec toute sa postérité dans la possession de la Scanie [1], que le régent avait achetée au Danemark sept ans auparavant ; mais il négligeait de payer sa dette, et il laissait emmener à Copenhague les fidèles sujets qui s'étaient portés caution de sa parole. Brigitte les vit partir pour l'exil au milieu des festins et des jeux du palais et elle désira aussi s'éloigner de Stockholm pour quelque temps. Il n'était pas dans sa nature d'infliger un blâme public aux princes dont elle déplorait la conduite, encore moins prétendait-elle s'attirer, par sa retraite, les louanges des ennemis du roi. Elle entendait seulement ne pas consumer ses forces dans des efforts stériles, et se refusait à prêter l'appui de son nom sans tache à cette cour, d'où la vertu semblait prête à s'enfuir.

1. Le pape refusa. *Dipl. IV. an.* 1339, *n°* 3110.

Brigitte eut bientôt une raison de demander un congé, et ce fut un chagrin assez amer pour faire supposer que, privée d'action sur l'esprit de ses jeunes parents, la vaillante femme s'offrait à Dieu en victime expiatoire. Le lien si fort qui attache les mères au plus chétif de leurs enfants, liait la sainte à son fils Gudmar. Soudain Dieu rappela l'écolier des enseignements des hommes à ceux des anges. Sans révolte, quoique baignés de larmes, les yeux de Brigitte se levèrent vers le ciel, comme pour y chercher celui qu'elle était sûre d'y retrouver un jour. Puis elle voulut ensevelir sa douleur, ses inquiétudes et ses déceptions, dans un de ces sanctuaires où de puissants avocats vous obtiennent, sinon le succès, du moins le courage nécessaire pour supporter les revers de la vie.

De tous les saints du Nord, celui qui, avec Eric, roi de Suède, semblait chargé de protéger les terres scandinaves, était Olaf II de Norvège. Ce prince, que les Norvégiens reconnaissants avaient proclamé le *Roi Perpétuel* de leur patrie, était tombé en martyr à la bataille de Sticklarstad. Autour de ses reliques, exposées sous la garde des Dominicains, dans la cathédrale qu'il avait lui-même élevée à Drontheim, se rassemblaient les fidèles de tous les Etats scandinaves[1].

La sainte femme se dirigea vers ce lieu avec son époux, qui emmena des chevaux, des porteurs chargés de litières, de nombreux serviteurs, en un mot, tout ce qui convenait à leur rang. Mais par mortification

1. **De Norske Folks Historie fremstellet af P. A. Munch.** *Christiana* 1853. II. 811, III, 1019.

ils mettaient le plus souvent pied à terre, et ce fut ainsi que, pendant trente-cinq jours, ils parcoururent la route qui mène de Stockholm à Drontheim. Cette route convenait bien à des pèlerins. Elle était longue, dure, difficile et quelquefois périlleuse. En effet, si la Suède présente sur une assez vaste étendue le même aspect, les mêmes lacs, les mêmes ondulations de terrain, à mesure qu'on avance vers la Norvège, le spectacle change. Tantôt on rencontre des rochers aux pentes abruptes d'où se précipitent d'écumantes cascades, tantôt on se trouve en face de ravins insondables, creusés par les torrents. Il fallait un certain courage pour marcher en avant ; mais l'obstacle, de quelque nature qu'il fût, à quelque ordre qu'il appartînt, attirait Brigitte, et elle mettait sa joie à le vaincre. Toujours en tête de la petite troupe, elle gravissait les montagnes à travers des forêts vierges, dont les sapins séculaires semblent dater de la naissance du monde et pouvoir assister à sa fin. Sur quelques troncs d'arbres, jetés en guise de ponts d'un bord à l'autre des abîmes, elle franchissait d'invisibles rivières, que seul le bruit de leurs eaux impétueuses révélait aux voyageurs. Son intrépidité se communiquait aux moins braves, son énergie aux plus lâches. Ne marchait-on pas pour la gloire de Dieu lorsqu'on allait vénérer ses saints ? Enfin, au détour d'une falaise, Brigitte aperçut éparses, sur la côte finement découpée, les maisons de bois de Drontheim. Plus loin le fjord étendait en tous sens ses bras capricieux, enserré dans une chaîne de montagnes aux cimes bleuâtres qui semblaient le séparer de l'Océan.

En 1328, les flammes avaient ravagé la cathédrale ou,

pour mieux dire, le groupe splendide de trois églises dont l'une renfermait le tombeau de saint Olaf. Le désastre n'était pas encore réparé quand Brigitte vint s'agenouiller devant la châsse du roi norvégien [1]. Sous les voûtes du sanctuaire, cette fille des Vikings entendait en imagination les chants guerriers qui avaient excité les chrétiens à vaincre ou à mourir; la Saga lui retraçait l'histoire du héros, et elle répétait avec l'Eglise les louanges du martyr. Au-dessus de toutes choses, la noble Suédoise mettait les intérêts de sa patrie et, durant son pèlerinage, Magnus, le successeur du roi martyr, fut sans cesse présent à sa pensée.

La grande maîtresse du palais regagna Stockholm avec la conscience d'avoir agi au mieux de son devoir. Elle ne s'était point démise de sa charge. Fidèle à ses fonctions, elle suivit donc la cour à Åkersborg, la demeure favorite du roi, qui s'élevait à l'ouest de Stockholm, au milieu des montagnes d'Arboga. Chaque jour prouva davantage combien était inutile la présence de Brigitte à la cour. Rien ne changeait; le couple royal, s'excitant à la poursuite des plus folles joies, ne vivait que pour le plaisir. Retourner à Ulfåsa, c'était abandonner des souverains qui avaient perdu l'appui d'une foule d'hommes de bien, c'était se fermer les portes d'un palais où quelque jour on pouvait faire pénétrer le repentir. Ulf, d'ailleurs, n'aurait pas cessé d'être sénéchal de Néricie; si par cette retraite il venait à

1. La cathédrale de Drontheim a subi de nombreuses restaurations; il nous est impossible de nous figurer son aspect au XIVe siècle. Quand, en 1541, les luthériens prirent le reliquaire du martyr, ils trouvèrent son corps dans un état parfait de conservation. Vingt-sept ans plus tard, on l'enleva à la vénération des fidèles.

perdre la faveur royale, il en deviendrait moins apte à protéger sa province des exactions du prodigue Magnus. Les époux se concertèrent, et virent que sans nuire à leurs devoirs, ils pouvaient cependant quitter la Suède. A l'exemple de leurs ancêtres, ils résolurent donc d'entreprendre de lointains pèlerinages. Volontiers le roi et la reine leur accordèrent un nouveau congé. La présence de sages conseillers, qu'ils aimaient trop pour les contrister, et dont ils n'avaient pas le courage de suivre les avis, devenait une gêne. A l'heure du départ, Brigitte remit au jeune souverain un manuscrit de la Bible. Magnus le reçut avec respect et ne s'en sépara jamais.

La dévotion de Brigitte envers le saint-siège, son enthousiasme pour tout ce qui rappelait les croisades, l'eussent volontiers entraînée jusqu'à Rome et à Jérusalem; mais un tel voyage aurait trop éloigné le sénéchal de ses vassaux, et il fut entendu qu'on ne dépasserait point Saint-Jacques de Compostelle. Ulf et Brigitte voulurent que leur pèlerinage se fît dans l'austérité et la pénitence. Ils jurèrent d'observer désormais certains conseils de la perfection évangélique, et de ne plus s'aimer sur la terre que de l'amour céleste et impérissable qui survit à la mort[1]. De plus, ils convinrent que leur nourriture serait frugale, et qu'ils endureraient les tourments de la soif, en souvenir de

1. La vie de la sainte (192-193) dit : « Redierunt ambo in patriam qui « mutuam inter se tenentes continentiam statuerunt intrare monasterium ; » mais dans sa déposition (*sup.* 23° *art. f.* 212 *r.*), le prieur d'Alvastra ajoute en parlant de l'action de Brigitte sur Ulf : « Ad castitatem eum adduxit et « sic vixerunt per plures annos. » Cela fait supposer que les époux se conformèrent pendant leurs pèlerinages à une coutume du temps, et confirmèrent ensuite cette coutume par le vœu dont les confesseurs font mention.

la passion du Sauveur. Pour vêtements, ils auraient le chapeau à larges bords, le froc brun et la pèlerine chargée de coquilles. Hors de leur patrie, rien ne les obligeait à garder le luxe du rang, et ce serait le bâton à la main qu'ils iraient d'un sanctuaire à l'autre.

Ils partirent à l'automne de l'année 1341 [1], emmenant une pieuse phalange de fidèles des deux sexes : laïques et ecclésiastiques, moines [2] et prêtres séculiers, frères mendiants de divers ordres. Afin de se placer sous la garde d'un saint de leur pays, ils s'arrêtèrent à huit milles de Stockholm, sur un cap du lac Mælar, et entrèrent dans l'église du vénérable martyr Botvid, qui avait, au onzième siècle, arrosé de son sang la terre suédoise. Brigitte méditait devant les reliques de l'homme de Dieu; soudain elle perdit le sentiment des choses extérieures et, dans une sorte d'extase, elle aperçut le bienheureux. « Moi et d'autres saints, lui dit-il, nous t'avons mérité la grâce de voir et d'ouïr les choses spirituelles ; l'Esprit du Seigneur enflammera ton âme [3]. »

La première halte des pèlerins fut à Cologne, devant

1. Le Diplomatarium (*IV* nos 3412 *et* 3519) publie des pièces du 13 février 1339 et du 20 septembre 1340, signées d'Ulf; alors il était encore à Ulfâsa. Du 22 mai 1341 au 19 mars 1343, on ne trouve aucune trace de sa présence en Suède.

2. Le P. Burlamacchi et M. H. Hildebrand assurent que le prieur d'Alvastra fit le pèlerinage de Compostelle ; c'est contredit par le procès de canonisation (*Dep P. de Alvastro sup.* 13e *art. f.* 202 *v.*)

3. *Rev. Extr. LXXII. Vita sanctæ Birg.* 194. Une erreur de certaines éditions des *Revelationes* fait reporter cet entretien de Brigitte avec le martyr à une époque postérieure. Le texte, confirmé par la vie de la Sainte, dit : Quarto anno ante mortem viri, sanctus quidam, etc., et les leçons fautives : Quarto anno ante mortem, vir sanctus quidam.

la châsse des rois Mages. Puis on les retrouve à Aix-la-Chapelle, et sans savoir quel chemin ils suivirent, on les voit à Tarascon au sépulcre de sainte Marthe. Sous l'ardent soleil de Provence, ils gravirent à pied la montagne de la Sainte-Baume, et pénétrèrent dans la grotte de Marie Magdeleine. « Jésus, loin de mépriser « la pécheresse, pensait Brigitte, l'a aimée autant « que son ami Jean-Baptiste, et, pour répondre à tant « d'amour, Magdeleine s'est lavée de larmes, couverte « de bonnes œuvres, transformée par la patience, le « travail, l'amour, la sainteté, au point que les démons « n'osaient plus la regarder [1]. » Le lieu d'une telle pénitence était sacré. Longtemps les voyageurs y demeurèrent prosternés. Comme au sanctuaire de saint Olaf, ils retrouvaient près des sœurs de Lazare cet ordre des Prêcheurs répandu partout pour la défense de la foi. Le prieur du couvent de Saint-Maximin fit entrer Brigitte et sa suite sous les voûtes de la basilique élevée par les comtes de Provence. L'édifice était encore inachevé, mais l'architecte voulait que ses trois longues nefs fussent inondées de lumière, comme il convient au reliquaire d'une telle sainte [2]. Après avoir écouté d'un Dominicain le récit de la mission apostolique de Marie Magdeleine, mission qui l'avait fait choisir pour

1. *Rev. IV*, 108 *et* 109. — *VI*, 22 *et* 119. Nous citons ici les quelques paroles qu'on rencontre dans les Révélations sur sainte Marie Magdeleine.

2. **Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence, etc. par M. Faillon.** *Paris*, 1848, *in-4°*, *Migne*, *I*, 691, 692, 944. — **Le couvent royal de Saint-Maximin, par l'abbé Albanès**, *Draguignan*, 1880. *Bulletin de la Société d'études scientifiques de Draguignan*, *t. XII*, 1878-1879.

patronne par l'ordre apostolique des Prêcheurs, les Scandinaves s'embarquèrent à Marseille. Ils arrivèrent par mer sur les côtes espagnoles que leurs ancêtres, les Vikings, avaient jadis dévastées; puis, le bâton de pèlerin à la main, ils parvinrent à Compostelle.

Malgré sa dévotion aux reliques vénérées sur sa route, Brigitte vivait dans l'attente de ce jour. Elle fut introduite sous les voûtes du sanctuaire par les chevaliers de Saint-Jacques. Leur vocation, monastique quant aux vœux, militaire quant à la défense de la foi, répondait à l'idéal de vie que la pieuse femme rêvait pour ses fils. Elle supplia saint Jacques le Majeur, qui était si souvent apparu aux chrétiens espagnols pour les défendre des Maures, de protéger la chrétienté et de réveiller chez les fidèles la volonté de reprendre le sépulcre du Christ. Enfin Brigitte confia au saint apôtre ses tristesses et ses joies, ses craintes et ses espérances. Voyant tout en Jésus-Christ, il pouvait lui obtenir la grâce d'agir selon ses intérêts éternels [1].

Avant que les pèlerins eussent quitté Compostelle, il arriva, par la permission de Dieu, que l'un d'eux, contemplatif entre tous, reçut des lumières spéciales sur les destinées de Brigitte. Les Suédois étaient sortis de la chapelle souterraine, où la lumière des cierges se joue dans les innombrables pierreries dont l'autel et les

1. **Historia y descripcion arqueologica de la Basilica Compostelana por el Dr D. J. M. Zepedano y Carnero.** *Lugo*, 1870, 235. — *Sver. Hist. II*, 75-76. On s'étonne que la sainte n'ait rien écrit sur son voyage, alors que les pèlerins du moyen âge traçaient leur itinéraire. Il en existe de nombreux. Pour le lecteur français, celui du **Seigneur de Caumont: Voiatge en saint Iaques en Compostelle, en l'an 1417, publié par le marquis de la Grange**, *Paris*, *Aubry*, 1858, a un intérêt particulier.

statues sont couverts. Aux pieds de l'apôtre restait Dom Svenung, de l'ordre de Cîteaux, que minait un mal chronique. La figure pâle du moine, sa longue robe blanche, se confondaient avec l'architecture du sanctuaire, au point que ses compagnons n'avaient pas remarqué sa présence. Le Cistercien était plongé dans la douceur d'une solitude que Dieu remplissait, quand l'image de Brigitte frappa ses yeux. A la lueur d'un jour éclatant, il apercevait la sainte femme couronnée de sept diadèmes. Soudain le soleil disparut, son disque noirci s'effaça comme par une éclipse, tandis qu'une voix du ciel frappait les oreilles du moine et lui expliquait sa vision : « Le soleil figure Magnus, roi de Suède, « disait la voix. Ce prince, après avoir brillé d'un « vif éclat, sera en mépris et en opprobre aux hommes. « Les diadèmes qui brillent au front de la grande maî- « tresse du palais, signifient les grâces septuples que « Dieu lui accordera. Comme preuve de la vérité de « cette vision, tu seras guéri de ton mal et tu retourne- « ras à ton monastère pour y occuper une haute digni- « té [1]. » Le Cistercien se releva de sa longue prière, plein de santé. Si la vision, dont il ne fit pas mystère, étonna peu ses compagnons, accoutumés à voir les fils de saint Bernard en communication directe avec le ciel, elle augmenta le respect que les pèlerins portaient à Brigitte.

Pour rentrer dans leur patrie, les voyageurs traversèrent la France. Sans doute la guerre de Cent Ans, qui

1. *Rev. VI*, 36. Fr. Svenung, qui avec le Fr. Guido, confessa Brigitte durant son pèlerinage, en raconta les détails au prieur d'Alvastra Svenung devint abbé de Warnhem. (Proc. Can. *Dep. prioris de Alvastro sup.* 13° *et* 22° *art. f.* 203 *et* 211 *recto et verso.*)

remplissait les routes de bandes armées, les priva du pèlerinage de Montmartre, car on ne les retrouve qu'à Arras [1], où Ulf tomba malade. Les pèlerins logeaient rue des Lombards, quartier populeux de la ville; mais l'hospitalité française ne souffrit pas que le sénéchal demeurât dans une auberge, et l'un des chanoines de la cathédrale, qui appartenait à la maison artésienne des Bazentin, le fit porter chez lui [2].

Seule de sa famille dans ce pays étranger, dont elle ne comprenait pas la langue, Brigitte traversa des angoisses que presque tous connaissent par expérience, et que nul ne saurait exprimer. Penchée sur celui qu'elle aimait de l'amour fort et tendre entre tous que les époux chrétiens se jurent pour les bons et les mauvais jours, elle suivait la marche terrible de la fièvre. Au médecin succéda le prêtre, et l'évêque de Tournay [3] voulut apporter à l'étranger les consolations de la foi. L'huile sainte passa sur les yeux d'Ulf; ils n'avaient point eu de ces regards superbes qui sont l'abomination du Seigneur, et ils se baissèrent doucement. L'onction sacrée toucha les lèvres qui n'avaient pas menti, et elles se

1. En 1341, dit la vie de sainte Brigitte (193). C'est donc à tort que le P. Buæus suppose la date de 1339.

2. Rue de Baudimont dans une maison que Louis XI, roi de France, voulut occuper en 1477. — **Mémoires manuscrits du diocèse d'Arras, par le P. Ignace**, II, 109, n° 945. — **Les rues d'Arras, par d'Héricourt et Godin.** *Arras*, 1886, I, 174. Quoique ces auteurs commettent des erreurs au sujet du séjour de Brigitte dans leur ville, et que M. l'archiviste du Pas-de-Calais nous ait mis en garde contre eux, nous espérons, sans pouvoir l'affirmer, qu'ils sont exacts quant aux détails topographiques.

3. André Ghini. Ce prélat fut évêque d'Arras de 1331 à 1334, et occupa ensuite le siège de Tournay. Il mourut en 1343. Peut-être était-il momentanément chargé du diocèse d'Arras? Peut-être connaissait-il le sénéchal de Néricie? Les documents font défaut sur cette question.

fermèrent au signe de la croix. Les mains qui ne s'étaient point paresseusement croisées retombèrent dans un plein repos. Les pieds qui couraient sur la voie du bien s'arrêtèrent. Le cœur qui jamais n'avait conçu une pensée d'iniquité s'apaisa : « — Que votre volonté soit « la mienne, mon Père et mon Dieu, » répétait l'agonisant au Seigneur. Mais malgré sa soumission, Ulf ne faisait à l'amie de son père saint François, à notre grande sœur la mort corporelle, qu'un accueil résigné. Son regard brillant de fièvre cherchait la patrie. Ne devait-il plus la revoir ? abandonnerait-il sa bien-aimée Brigitte sur cette terre de France ? ne bénirait-il pas ses enfants, et surtout n'expierait-il pas ses péchés ? Cette dernière pensée dominait toutes les autres. Du fond de son âme, Ulf supplia le Seigneur de le laisser vivre. Les années de grâce qu'il demandait, il les emploierait à servir Dieu dans un monastère. Il quitterait le siècle, les honneurs mondains, les joies de la famille, il se préparerait à la séparation qui brisait son cœur et au jugement qui terrifiait son âme.

Brigitte se répandait en larmes et en prières. A son entrée dans le royaume de Philippe de Valois, elle s'était recommandée aux patrons de la France, et elle les invoquait pour Ulf, que la vie et la mort se disputaient. L'un d'eux l'écouta et lui apparut : « Je suis Denis, dit « l'apôtre des Gaules à la sainte suédoise ; c'est moi « qui fus envoyé de Rome pour prêcher l'Evangile « dans ces contrées. Je te prédis que Dieu te chargera « aussi de le faire connaître à l'univers. » Le patron de la France montra ensuite à Brigitte le chemin des deux villes qu'elle désirait connaître entre toutes, Rome

et Jérusalem, lui annonçant qu'elle les verrait un jour. Marie, Mère de Dieu, daigna également se rendre visible à l'affligée et lui parler : « Tu visiteras les lieux où « j'ai vécu, dit-elle, l'œil de ton esprit contemplera « mon Fils dans son humanité, et tu sauras com- « ment il souffrit sur la croix. » Enfin, au delà de la Jérusalem terrestre, saint Denis indiquait la Jérusalem céleste, but suprême de tous les pèlerinages. « Tu as été placée sous ma protection, » déclarait l'auteur de la théologie mystique à la contemplative, « et pour « t'en donner la preuve, je te promets que ton mari ne « mourra pas [1]. »

Ulf guérit. Il revit sa patrie et ses enfants, puis, fidèle à sa parole, il alla frapper à la porte du couvent de Sainte-Marie d'Alvastra. Après s'être incliné sous la bénédiction de l'abbé, il demanda au prieur, son ami, de lui permettre de commencer son postulat. Les moines reçurent volontiers ce chrétien plein de la crainte du Seigneur.

Mais avant que le sénéchal pût dire un adieu définitif au monde, il devait, comme homme d'État et père de famille, mettre ordre à ses affaires temporelles. Les électeurs de Néricie, le roi lui-même, se séparaient à regret d'un magistrat instruit de la loi du pays, dont l'intégrité était au-dessus de tout soupçon. Son fils Charles qui, par le désir de tous, devait le remplacer dans sa charge, semblait jeune d'années et encore plus de caractère. Ulf n'avait point secondé la fermeté de Brigitte dans l'éducation de cet enfant, dont les folies

1. *Rev. IV.* 21. — *Extr. XCII*, 193-194. — *Vita S. Birg.*, 193-194.

ne connaissaient d'autre frein que les trop rares réveils d'une conscience formée par sa mère. Le sénéchal siégea donc encore au conseil de novembre 1343 ; puis il remit sa province au roi et lui rendit ses comptes en bon ordre [1].

Le parti que prenait Ulf entraînait en quelque sorte Brigitte vers le cloître. D'ordinaire elle avait l'initiative de leurs décisions. Elle subit celle-ci, plutôt qu'elle ne la provoqua. Simplement, sans hâte, attendant l'inspiration divine, elle se soumit, et ensemble les deux époux réglèrent leurs affaires. Selon l'usage, ils avaient fait leurs testaments avant d'entrer dans le tiers ordre de Saint-François ; mais, depuis ce jour, des enfants leur étaient nés ; une fille mariée, deux fils majeurs, mariés eux-mêmes [2], avaient droit à leur légitime. Il fallait assurer le sort d'Ingeborge, novice au couvent de Risaberg [3], préparer l'avenir de Benoît et de Cécile, et établir Catherine. Un seigneur d'Eggertsnæs, Edgard de Kyrn [4], allié à la maison royale, l'aimait et demandait sa main. La vaillance d'Edgard, son air de noblesse, attiraient sur lui les faveurs de la cour, et pourtant son austère vertu avait triomphé des séductions de Stockholm. Il était digne de Catherine. Le mariage des deux jeunes gens fut résolu et célébré.

1. Au mois de mars 1343, Ulf remplissait encore les devoirs de sa charge. (*Dipl. V. n°* 3689.) Le 18 novembre, il siégeait au conseil royal (*Dipl. V. n°* 3743) et était signataire d'une convention entre Magnus II et le roi de Danemark Valdemar.

2. Charles venait d'épouser la fille du chevalier Gisla, et Birger celle du chevalier Glysing.

3. Une ferme fut donnée en dot à Ingeborge au moment de son entrée au couvent. (*Dipl. V. an.* 1341, *n°* 3558.)

4. Nous adoptons l'orthographe du nom de Kyrn telle qu'elle est donnée

Enfin les portes du cloître se refermèrent sur celui qui se séparait violemment du siècle, et s'arrachait, le cœur sanglant, aux affections du foyer. La santé du novice déclinait. Il donna tout ce qui lui restait de forces à se former à l'obéissance de sa règle. De jour en jour on le vit s'affaiblir ; puis, trois ans après sa guérison miraculeuse, il tomba pour ne plus se relever [1]. A cette heure suprême on le revêtit de l'habit blanc des moines de Cîteaux. En présence de la famille militante de l'ordre, le prieur d'Alvastra reçut ses vœux [2], avant que saint Benoît, saint Bernard et saint Robert l'accueillissent dans le ciel. Près de lui il avait appelé sa bien-aimée Brigitte. L'abandonner était le plus grand des sacrifices qu'il pût offrir à Dieu, et avant de tout quitter, ce fut vers elle qu'il tourna son dernier regard. Au seuil de la mort, il remercia celle qui avait guidé, soutenu et charmé sa vie. Tirant de son doigt un anneau d'or, il le lui offrit et la pria de se souvenir de lui. Vingt-huit ans auparavant ils échangeaient, sans se connaître, la bague des fiançailles, symbole de leur union terrestre ; maintenant ils s'unissaient, s'aimant d'un grand amour, pour toute l'éternité. C'était le 12 février 1344.

par le Diplomatorium (*VII, an.* 1316, *n°* 2060) et le procès de canonisation de Catherine ; cette sainte déposant au procès de sa mère (*Sup.* 29° *art. f.* 132) et parlant de son mari, le nomme « consanguineus regis ipsius regni ». Un acte passé le 22 août 1344 entre Brigitte et son gendre (*Dipl. V. n°* 3822) prouve que le mariage eut lieu avant cette époque.

1. *Vita S. Birg. p.* 194.

2. Dans sa déposition au procès de Brigitte, le prieur d'Alvastra, après avoir parlé de l'engagement d'Ulf, ajoute : « In proposito ipso mortuus est in monasterio presente isto teste. » Henriquez se trompe donc lorsque dans le Ménologe de Cîteaux, il inscrit le B. Ulf d'Ulfåsa comme *Monachus Alvastræ*.

On ne renouvela point en l'honneur d'Ulf Gudmarsson les pompeuses funérailles faites à son beau-père. Le sénéchal de Néricie n'était plus qu'un humble moine; on l'enterra dans le cimetière du couvent cistercien de Vadstena [1], voisin d'Alvastra; mais en parlant de lui, ses frères l'appelaient le *bienheureux Ulf,* et aucun de ses titres ne valait celui-là.

Brigitte sentit que son dernier lien avec le passé était rompu. L'amour, qui avait été la douceur de sa jeunesse et la joie de son âge mûr, l'attirait à présent vers l'autre monde. Quitter le siècle, marcher vers le ciel, vers l'amour infini qui les contient tous, c'était marcher vers son époux. La veuve, vouée au cloître du vivant même de celui qu'elle pleurait, regardait les monastères de son beau pays. A sa famille franciscaine elle n'appartenait que par la communauté de prières et de bonnes œuvres. Son union intime avec Jésus-Christ absorbait aux yeux de tous, et aux siens propres, non seulement ses tendresses naturelles, mais encore ses tendresses surnaturelles, et elle n'éprouvait pas l'attrait de passer du tiers ordre de Saint-François « à l'ordre complet, comme on passe de la jeunesse à la virilité [2] ». Elle n'alla donc point frapper à la porte des pauvres Clarisses. Elle ne s'unit pas non plus à ses amies les vaillantes Dominicaines, ou aux savantes Bernardines, sœurs des moines d'Alvastra. Aucun institut ne l'attirait, et il lui semblait parfois qu'elle était destinée à fonder un ordre nouveau. L'obéissance seule pouvant la gui-

1. La pierre sépulcrale d'Ulf fut transportée de ce monastère au musée royal de Stockholm.
2. *H.-D. Lacordaire, O. P.* Vie de saint Dominique, c. XVI.

der, elle remit son sort aux mains de maître Matthias. Ce qu'il ordonnerait, Brigitte était résolue à le faire. Nouvelle épreuve ! Le directeur n'ordonna point, ou, du moins, il laissa subsister pour la veuve les peines de l'incertitude. Dieu ne lui demandait que de rester dans la dépendance extérieure du couvent d'Alvastra, où, durant la maladie d'Ulf, la tolérance de l'abbé et la charité du prieur l'avaient admise, avec une servante, contre la coutume sévère qui éloigne les femmes des monastères de moines [1].

Cette vie d'attente, ce manque d'occupation définie dans une position fausse aux yeux des hommes, étaient durs au caractère ardent et actif de Brigitte ; mais les résolutions ne se prennent point au choc des grandes douleurs, et elle réfléchissait, en priant pour celui qui l'avait quittée. Sa soumission lui mérita une grâce dont la douceur ne saurait s'exprimer. Le cœur sacré du Rédempteur réunit ceux que la mort séparait. L'âme d'Ulf devint présente et visible aux yeux de Brigitte. Malgré ses vertus et ses mortifications, le sénéchal de Néricie expiait en purgatoire sa faiblesse envers son fils Charles et quelques autres péchés : « J'étais « insensé, gémissait-il ; j'applaudissais aux sottises « de mon enfant, je me délectais dans ses folies ! » Puis le mort s'accusait d'avoir nui à ses créanciers par négligence, au roi par légèreté, au prochain par manque de miséricorde. Ce qui avait plaidé devant Dieu en sa faveur, c'était sa justice comme magistrat, l'ordre de ses

1. *Vita S. Birg.* 194. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 34ᵉ *art. f.* 133 *verso.*

affaires pécuniaires et des affaires publiques, sa charité envers les pauvres, le soin avec lequel il avait tout réglé en se démettant de ses charges, son ferme propos de s'amender et la pratique des chastes vertus dont sa femme lui donnait l'exemple. Il demandait qu'on offrît le saint sacrifice pour le repos de son âme, et qu'on distribuât aux malheureux les chevaux, l'argenterie et le luxueux appareil auquel sur la terre il s'était trop attaché. Quant à ses biens, ses enfants pouvaient les posséder en toute sécurité de conscience. Jamais, de fait ou de désir, il n'avait rien acquis injustement.

Celui qu'elle aimait se tournait vers elle dans sa souffrance, et Brigitte sentit qu'elle pouvait le soulager. Pauvre créature d'un jour, elle possédait la merveilleuse puissance d'agir sur la justice éternelle par le don de soi. Aussi elle se lança tout entière dans les balances mystérieuses où Dieu pesait les mérites et les fautes de son bien-aimé. Elle fit parler avec elle l'Eglise triomphante, la Mère des Miséricordes, le sang du Sauveur. Le poids de son amour, ce poids admirable qui entraîne des mondes, fléchit le Juge céleste. Arraché aux peines de l'expiation, Ulf apparut à Brigitte. Penché vers celle qui venait d'acquitter sa dette et de briser le dernier obstacle entre lui et le ciel, il la remerciait[1]. Il l'attendait dans la patrie. Il l'y recevrait. Là leurs âmes s'uniraient, se pénétreraient, avec l'intimité parfaite dont leur tendresse terrestre n'était qu'une ombre.

1. *Rev. Extrav. LVI.*

CHAPITRE III

1344-1345.

LES RELATIONS SURNATURELLES DE BRIGITTE.

Le monastère d'Alvastra. — Grâces exceptionnelles que Brigitte reçoit de Dieu. — Ses révélations sur la sainte Trinité, les anges, les démons, les élus et les âmes du purgatoire. — Notre-Seigneur lui ordonne de retourner à la cour.

Post mortem viri penitus
sponso Christo subiecta.
Br. Linc. L. V.

Le monastère d'Alvastra, ouvert à Brigitte, était une retraite où la nature porte l'âme vers le Créateur. Les fils de saint Bernard avaient appuyé leur demeure au penchant solitaire du mont Omberg pour être défendus contre la bise, et sur le flanc de la montagne tourné vers le Midi, ils cultivaient des plantes de l'Europe méridionale. Les eaux du Vetter et d'un autre lac, des bois touffus de hêtres et de sapins, encadraient le paysage. Là, on se sentait isolé du monde.

Brigitte voulut se tenir seule et silencieuse, sous le fardeau que Dieu lui imposait [1]. La terre s'effaçait

1. יֵשֵׁב בָּדָד וְיִדֹּם כִּי נָטַל עָלָיו. Threni. III, 28.

à ses regards. Ses passions étaient dominées, la fierté et l'audace naturelles de son âme vaincues. Avec résignation, elle envisageait les douleurs du veuvage, qui ne cessent de s'accroître quand on s'aime. Loin de rester anéantie ou passive, elle faisait fructifier en elle la grâce sanctifiante de l'épreuve. Puisqu'une vocation nouvelle de Dieu l'appelait dans le groupe protégé et pénitent que l'Eglise place après ses vierges, et au-dessus de ses saintes femmes, elle entendait que son veuvage fût non seulement un accident ou une douleur, mais un état. Maintenant que son sort était fixé pour toujours, le Maître divin lui faisait mieux comprendre que le mérite ne réside pas dans la virginité, le veuvage ou le mariage, qu'il réside dans la charité avec laquelle on en remplit les devoirs [1] ? Les aspirations de sa jeunesse vers le plus parfait de ces trois états laissaient à Brigitte comme un vague regret. Il cessa, et sa fidélité à la grâce du sacrement de mariage lui valut une faveur qui, d'ordinaire, suit l'entier détachement des biens terrestres : le don de contemplation.

Pour cette âme, prévenue dès l'enfance de grâces particulières, la contemplation ne suivit pas la marche ascendante et progressive qui commence au recueillement et atteint l'union parfaite en traversant des états graduels. Un jour que Brigitte faisait oraison, son âme se retira des choses extérieures et s'écoula en

1. Proc. Can. *Dep. domini P. de Alvastro sup.* 18e *art. f.* 207 *r.* Cette pensée revient souvent dans les révélations. Cfr. *Extrav. XCVI.*

Dieu. Elle jouissait des douceurs de l'extase[1]. Alors elle vit des nuées lumineuses d'où partait une voix : « Femme, écoute-moi, » lui disait-on. Plus humble que dans sa jeunesse, parce qu'elle comprenait mieux son néant, la pieuse veuve ne s'élança point vers le Seigneur. Qui était-elle, pour que le Tout-Puissant lui fît entendre la voix qui créa des mondes ? Croyant à une de ces apparitions imaginaires qui ne dépassent point la puissance diabolique[2], elle s'enfuit au confessionnal, reçut l'absolution, et chercha le secours du Christ dans l'Eucharistie. Quelques jours plus tard, une vision semblable ravissait de nouveau ses regards, et une voix semblable retentissait de nouveau. A cet appel, que la sainte considérait encore comme une tentation, elle apporta le même remède. Une troisième fois la voix répéta à Brigitte : « Femme, écoute-moi ! « Je suis le Créateur de toutes choses. Sache que je « ne te trompe pas, et que je ne te parle pas pour toi « seule, mais pour tous les chrétiens. Va trouver Maître « Matthias ; il connaît l'Ecriture sainte depuis la pre- « mière parole jusqu'à la dernière ; il sait discerner « le conflit de l'esprit de vérité et de l'esprit de men- « songe[3], car il a éprouvé leur lutte et il a vaincu

1. L'union extatique est une élévation surnaturelle de l'âme vers les biens célestes qui a l'Esprit-Saint pour principe, et qui suspend l'action ordinaire des sens. *Cfr. S. Thom.* 1ª 2dæ *q. III, art.* 5 *et q. CLXXV, art.* 1, 2. 2da 2dæ *q. CLXXX, art.* 2, 3, 7. Les visions de Brigitte durant son enfance ne supposent pas l'extase.

2. *Cfr. S. Thom. p. I, q. CXIV, art.* 4.

3. Le discernement des esprits est la connaissance des pensées du cœur communiquée par Dieu à ses serviteurs pour confirmer la doctrine de la foi. Entendu d'une façon plus large, c'est un mouvement particulier du Saint-Esprit qui nous fait apprécier à leur juste valeur les personnes et les phénomènes.

« par mon secours. Révèle-lui de ma part ce que je te « dis : — Tu seras mon épouse [1] ; tu verras les choses « spirituelles et tu pénétreras les secrets célestes, mon « esprit demeurera avec toi jusqu'à ta mort. Celui « qui te parle est le Verbe, né de la Vierge, qui a « souffert, qui est mort pour le salut de toutes les « âmes, qui est ressuscité et monté au ciel [2]. » Brigitte demeura abîmée dans la confusion. Comment le Seigneur choisirait-il pour épouse une pauvre veuve, à peine dégagée des liens du monde, alors que l'Eglise est pleine de docteurs, de vierges, d'apôtres et de martyrs, plus dignes de ses préférences, plus ardents à seconder l'œuvre de la rédemption? La Bible rendait familière à Brigitte cette parole de tendresse infinie : mon épouse, que Jésus-Christ adresse aux âmes fidèles. Elle la recueillait des lèvres du prophète Osée [3], elle la

1. Le Seigneur préparait Brigitte à l'union parfaite et consommée par les ravissements sublimes des fiançailles spirituelles qui disposent l'âme à contracter alliance avec Dieu. (*Cfr.* P. Meynard, 358, II) afin qu'elle ait le courage de s'unir à un si grand Seigneur. « Para que tenga animo de juntarse con tan gran señor ». Obras de santa Teresa de Jesus, *Madrid* 1851, *II, IV,* 74. El Castillo interior; moradas sestas.

2. *Vita S. Birg.* 193-195. — *Extravagantes XLVII et XLVIII.* Dans ces chapitres des révélations extravagantes, ainsi nommées d'après un terme de la loi canonique, parce que leur sujet ne fait pas corps avec les huit autres livres, il est dit que la vision de Brigitte eut lieu « transactis aliquibus « annis post mortem mariti », et que Pierre d'Alvastra en fut « in 30 annis « usque ad mortem ipsius Birgittæ » le « scriptor », ce qui donnerait la date de 1343. Mais le prieur d'Alvastra lui-même (Proc. Can. *sup.* 29° *art. f.* 213 *v.*) assure que la sainte fit ses premières révélations en 1346. Le dernier confesseur de Brigitte, Alphonse de Vadaterra, dans l'*Epistola solitarii ad reges* qui sert de prologue au VIII[e] livre des Révélations, écrit : « Tunc..... maritus migravit ad Dominum. Ipsa Christo se totaliter tradidit « qui eam illico in sponsam, etc. ». Le *Diarium* donne la date de 1344, que le détail des faits nous engage à croire la vraie. *Cfr.* Annerstedt 194. *note* K. de la *Vita S. Birgittæ.*

3. וְאֵרַשְׂתִּיךְ לִי לְעוֹלָם. Hosea, II, 21.

lisait dans les lettres de saint Paul aux Corinthiens[1] elle croyait à l'alliance de Dieu avec les âmes, fiancées à lui par le Baptême, vivifiées par l'Eucharistie et, après la mort, unies éternellement à lui au sein de la gloire[2]. Mais la sainte voyait ici une faveur spéciale, une manifestation sensible, éclatante, de la grâce que le Verbe accorde à certains privilégiés. L'entretien de Maître Matthias, les livres de mysticité et surtout la science infuse de Brigitte, lui révélaient qu'il s'agissait de l'union parfaite et consommée de l'intelligence et de la volonté humaines avec la Divinité, dans l'acte contemplatif le plus élevé. De cet acte, elle le savait, dérive ensuite une certaine union stable et permanente, et elle n'ignorait pas que, faute d'un terme pour s'exprimer, la théologie mystique nomme *mariage spirituel*[3] cet acte et cette union.

Brigitte suivit l'ordre du Saint-Esprit et s'ouvrit à son confesseur au sujet de la communication surnaturelle qu'elle recevait, sans oser décider si la voix, perceptible à son esprit et point à son oreille, venait de Dieu ou du diable. A sa science de docteur en théologie, Maître Matthias joignait les inspirations intérieures

1. Ἡρμοσάμην γάρ ὑμᾶς ἑνὶ ἀνδρὶ. II. Cor. XI, 2.

2. « Verum inter te, ô anima mea, et Deum matrimonium, » dit saint Thomas (*Opusc. LXI*, 13) « quod in baptismo initiatum, in bona vita « ratum, in patria fuerit consummatum. »

3. Voici la définition de saint Jean de la Croix : « El matrimonio espiri- « tual es el beso del alma a Dios donde no la desprecia ni se le atreve nin- « guno : porque en este estado ni demonio, ni carne, ni mundo, ni apetitos « molestan... En este estado de matrimonio espiritual con gran facilidad y « frecuencia descubre el Esposo al alma sus maravillosos secretos como su « fiel consorte, porque el verdadero y entero amor no sabe tener nada encu- « bierto al que ama » S. Juan de la Cruz. Obras espirituales. *Madrid*, 1872, *II*, 241-242. Declaracion del Cantico espiritual. XXII-XXXIII.

qui éclairent la lettre de la loi. Comme ceux que Dieu appelle à diriger l'âme des autres, il avait longtemps et cruellement souffert dans toutes les parties de son être. On pouvait, à juste titre, nommer sa foi une vertu, tant il défendait, en lui-même, ce don de Dieu, contre la fausse science du monde, les révoltes de son orgueil et les suggestions du démon. Avec lui on n'avait donc point à redouter l'ignorance ou le manque de discernement. Après avoir écouté le récit de Brigitte, il écarta, de sa part, toute pensée d'imposture; il la savait incapable de mentir. Il comprit aussi qu'elle n'avait pas l'imagination troublée par des songes, que ses extases étaient un repos mêlé d'action et point du tout une défaillance corporelle, *non elevatio, sed depressio* [1], conséquence des jeûnes et des veilles. Reconnaissant dans la vision [2] de sa pénitente un phénomène surnaturel, le sage directeur n'admit pas l'idée d'une illusion diabolique. Malgré la puissance d'éprouver les justes, accordée aux démons, l'éternelle Sagesse ne pouvait tromper une créature avide de vérité, obéissante, pauvre, chaste, et si vraiment humble, qu'au lieu de s'enorgueillir des faveurs divines elle en concevait de l'effroi. D'un mot plein d'autorité il la tira du doute, qui use les forces, et lui ordonna de croire à la réalité de ses entretiens avec le Verbe. Comme Linkœ-

1. *S. Thom. in Pauli.* XII.
2. La vision est une grâce *gratis data*, c'est-à-dire participant à la nature de ces grâces qui sont données pour le bien d'autrui plutôt que pour celui qui les reçoit. Par la vision, Dieu manifeste surnaturellement un objet en réalité ou en représentation. Il y en a de trois sortes : les corporelles, qui s'adressent aux sens extérieurs ; les imaginaires, qui s'adressent à l'imagination, et les intellectuelles, qui s'adressent directement à l'intelligence.

ping était trop loin d'Alvastra pour permettre de fréquentes rencontres, Brigitte se confesserait chaque matin à Maître Pierre de Skeninge [1], homme d'une vertu égale à sa science théologique ; elle recevrait la sainte Eucharistie toutes les fois qu'il l'y autoriserait. Fidèle aux ordres de ce confesseur et à la direction du sous-prieur d'Alvastra, Pierre Olafsson, elle pratiquerait les plus dures pénitences extérieures et intérieures, afin de poursuivre la perfection de la charité par la perfection du sacrifice.

Brigitte ne se contenta donc plus des austérités passées. Des cordes serrées autour de la taille et des genoux, meurtrirent ses chairs, et de chacun de ses mouvements firent une mortification. Aux jours fixés par l'Eglise et par la règle du tiers ordre, elle jeûnait avec plus de rigueur que le commun des fidèles, car elle se mettait au pain et à l'eau ; souvent, elle éprouvait toutes les révoltes de l'appétit. Son imagination lui représentait les mets délicats qu'elle refusait jadis à Ulfåsa et que, maintenant, elle désirait au point de ne pouvoir songer à autre chose. La nature semblait revendiquer ses droits contre la grâce, et livrer Brigitte au péché honteux de gourmandise [2]. Rien n'affranchit la sainte de cette tentation, avant le jour où Dieu, exauçant ses prières, l'en délivra sans qu'elle y eût succombé. Le vendredi, la pieuse veuve buvait du fiel, puis elle versait sur sa chair la cire des cierges allumés devant le tabernacle et, comme avide

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 29e *art. f.* 214 *r.*
2. *Vita S. Birg.* 204, 199.

de souffrances, elle élargissait d'une main vaillante ses brûlures et ses plaies. Des vêtements secs et grossiers remplaçaient les parures d'autrefois ; elle ne portait que de la laine, et après avoir connu l'usage du linge, luxe nouveau dans sa patrie, elle se le refusait. Dans la chapelle du monastère, elle assistait au chant des heures canoniales. Le jour, la nuit, on la trouvait prosternée au pied de l'autel, et si l'extrême rigueur du froid la contraignait à se refugier dans l'*æstuarium*[1], elle y récitait le Psautier. Le plus souvent, c'était sur un pavé de dalles, les bras étendus en croix, qu'elle prenait son court repos. A ceux qui s'étonnaient qu'elle supportât les glaces de l'hiver, elle répondait, avec David : « Mon cœur est chaud en moi, dans mes pensées le feu s'est allumé[2]. » Les directeurs entendaient cependant que la mortification fût une discipline dont ils resteraient les maîtres. Après l'avoir laissée se précipiter dans les joies du sacrifice, ils l'obligèrent à des tempéraments durs à sa générosité. Voyant qu'elle se privait de boire, au point d'être sans voix, Matthias la força d'adoucir ces rigueurs ; comme elle souffrait d'y renoncer, le Christ éclaira sa conscience et lui défendit de ressembler aux pharisiens[3]. Peu après, Brigitte tombait malade, et les médecins lui prescrivaient de remplacer ses ablutions froides par des bains chauds. Jadis elle se fût montrée rebelle à pareille délicatesse, mais toute résistance était brisée : « Parlez, disait-elle

1. Proc. Can. *Dep. Kater. supra* 10e *t. f.* 126 *v. Dep. P. de Alvastro sup.* 4e *art. f.* 201 *v. et sup.* 10e *art. f.* 203 *r.*
2. חַם-לִבִּי בְּקִרְבִּי בַּהֲגִיגִי תִבְעַר-אֵשׁ. Ps. XXXVIII (Hebr. XXXIX), v. 4.
3. *Rev. VI*, 3 *et* 91. *Extrav. CXI.*

« à Matthias, et j'obéirai sans remords. Je suis heureuse « de faire ce qu'on m'ordonne, pour l'amour de Celui « qui a obéi à son Père jusqu'à la mort [1]. »

Aux pénitences corporelles, que Brigitte aimait parce qu'elles affranchissent l'âme, au sacrifice de celles qu'on lui interdisait, elle joignit l'immolation absolue de la volonté. Quoique de fait elle possédât encore de grandes richesses, puisqu'elle n'avait point achevé les comptes de la succession d'Ulf et terminé le partage de ses biens entre ses enfants et les pauvres [2], elle ne disposait pas d'une obole de son propre mouvement. Ses aumônes étaient contrôlées comme ses mortifications. Elle dut même rendre compte de ses oraisons et de ses larmes. Si l'orgueil, péché de sa jeunesse, se réveillait en elle, aussitôt elle disait au démon tentateur : « Sans « Dieu je n'aurais même pas la faculté de penser. — Pour« quoi t'éloignes-tu de ta nourrice la superbe ? » reprenait l'esprit de ténèbres. Avant que Brigitte pût parler, elle entendait un ange répondre au diable : « L'Epouse « suit le Seigneur selon son pouvoir. » En effet, l'attention de la sainte ne se fixait plus que sur Jésus-Christ et le règne de Dieu [3].

Quand Brigitte eut épuisé tous les abandons, elle én fit un suprême. Elle tenait à l'anneau qu'Ulf lui avait donné. Il fallait briser cette dernière entrave, la plus

1. *Rev. VI*, 49. *Extrav. LX et LXI.* — *Vita S. Birg.* 200 *et* 201.

2. Page 198 de la vie de Brigitte par ses confesseurs nous lisons: « Mortuo marito, statim distribuit omnia bona sua inter filios et pauperes ; » mais il est question d'une décision et non d'un fait, puisque le Diplomatarium (*VI*, n° 4350) publie, en date du 29 juillet 1348, une pièce dans laquelle Brigitte fait acte de propriétaire.

3. *Rev. VI*, 27. *Extrav. LXXII.* — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 19° *art. f.* 206 *recto.*

forte peut-être, tant ses sentiments se concentraient sur ce pauvre objet que ses mains pouvaient étreindre alors qu'Ulf lui-même avait disparu. Ceux que la Bible nomme « le nombre infini des insensés » murmurèrent contre la sénéchale. Elle faisait preuve d'une rare indifférence, en se séparant ainsi de ce dernier gage de tendresse, disaient-ils. Quelques-uns d'entre eux osèrent même le lui reprocher. Brigitte répondit que la bague d'Ulf la retenait sur terre, et que maintenant elle entendait se passer d'anneau et d'époux [1].

Les dialogues de la sainte et de Celui qui est un en divinité avec le Père et l'Esprit devinrent fréquents. Ce n'étaient pas, comme aux jours de son enfance ou de sa jeunesse, de rapides appels du Seigneur, des passages sur son âme de la puissance divine extraordinairement manifestée. C'était un état où le Maître apparaissait à sa servante, non en songe mais durant la veille, comme il était apparu à Moïse [2]. « Je suis ton Dieu », disait le Seigneur à Brigitte, « et je veux t'entretenir sans paraboles « et sans énigmes. La voix qui du buisson ardent par- « lait à Moïse, est cette même voix qui te parle. Jean l'a « écoutée au bord du Jourdain, Pierre sur le Thabor [3]. « Moïse se voilait la face; toi tu ne dois pas le faire, car « j'ai ouvert tes yeux spirituels afin que tu voies ce qui « est de l'Esprit, tes oreilles spirituelles afin que tu en- « tendes ce qui est de l'Esprit. Il t'enseignera à voir, à

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 5ᵉ *art. f.* 202 *v.*
2. Dans une contemplation éminente et familière qu'il faut placer immédiatement au-dessous de la vision de l'essence divine. P. MEYNARD. II. 92.
3. *Rev. VI.* 62.

« entendre et à sentir. A entendre mes paroles, à voir « des figures, à sentir son action avec joie et piété. Je « te montrerai l'effigie de mon corps mortel, sembla- « ble à ce qu'il fut avant et pendant la passion. Je te « montrerai aussi l'effigie de ce corps glorieux que « Marie Magdeleine, Pierre et d'autres ont vu après la « résurrection. Ton cœur sera mon cœur. Honore mon « Père, aime-moi, obéis à mon Esprit, rends honneur « à ma Mère, vénère tous mes saints. » Et Brigitte ouvrait ses yeux spirituels aux visions célestes, elle entendait de ses oreilles spirituelles les révélations divines [1]; dans ses extases, elle sentait son cœur battre plus fort sous l'action de l'Esprit-Saint. Cherchant un sentiment humain comparable à cette impression surnaturelle, elle ne trouvait que la joie mystérieuse de ses premières espérances de maternité [2].

Bien que la sainte fût appelée à jouir, jusqu'à un certain degré, de la vue de Dieu, retenue par les liens du corps, elle ne pouvait saisir, comme un pur esprit, ce que le ciel manifestait. Ses visions étaient une ombre de la réalité, ainsi que le Seigneur le lui expliquait. Quand, par sa permission, elle assistait à la fois à ce qui se passait au paradis, au purgatoire et en enfer, aucun membre de l'Eglise souffrante ou de l'Eglise triomphante, aucun

1. C'est-à-dire la manifestation surnaturelle d'une vérité cachée ou d'un secret divin, faite par Dieu en vue du bien général de l'Eglise ou l'utilité particulière de ceux qui en sont favorisés. Les révélations s'accomplissent soit par des visions, soit par des paroles ou des instincts surnaturels. Les révélations sont donc quelquefois des visions ; les visions ne sont des révélations qu'autant qu'elles découvrent des choses cachées présentes ou passés. P. Meynard. II. 461.

2. *Rev. VI.* 88. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 15e *art. f.* 204 *v.*

damné ne venait réellement devant elle. Rien de son être ne se transportait dans ces mondes. Son âme, élevée vers les choses surnaturelles, son corps saisi par l'extase dans l'attitude où il se trouvait, restaient unis sur la terre, tandis que l'Esprit-Saint lui montrait l'invisible [1].

« Seigneur, s'écriait-elle alors, comment daignez-« vous demeurer avec une misérable veuve ?

« — Si je t'ai choisie, répondait Jésus-Christ, ce « n'est pas que tu dépasses mes amis en mérites ou « même que tu puisses leur être comparée. C'est parce « que je l'ai voulu ainsi. Humilie-toi et trouble-toi « seulement de tes péchés. »

Dès le début de leur union surnaturelle, l'Époux blâma l'épouse de ses perplexités :

« Pourquoi crains-tu mes paroles ? lui dit-il ; pour-« quoi te demandes-tu si elles viennent du bon ou du « mauvais esprit ? T'ai-je commandé quelque chose « que ta conscience réprouve, quelque chose qui soit « contraire à la raison ?

« — Seigneur, j'ai failli, je le confesse, s'écria Brigitte.

« — Que t'ai-je ordonné, sinon d'honorer Dieu, de « croire que rien n'existe sans lui, et d'aimer avec me-« sure ce monde fait pour l'homme? L'esprit de ténèbres

1. Les théophanies sont des faits incontestables. L'ancien et le nouveau Testament en contiennent un grand nombre, et les vies des saints de très authentiques. Ces apparitions sont elles *personnelles*, ou bien Dieu manifeste-t-il sa présence par le ministère des anges ? L'opinion commune de l'Eglise est favorable au second sentiment. Cfr. P. MEYNARD. II. 395-396. Brigitte ne s'explique pas à ce sujet ; cependant (*Rev*. I. 8. et II. 10) elle semble admettre des apparitions personnelles de Notre-Seigneur, très possibles depuis l'Incarnation.

« t'enseignerait le contraire. Discute ta conscience. « Ouvre-la aux sages, mais ne doute plus de posséder « en toi l'Esprit de Dieu. Par ma permission le démon « peut éprouver mes serviteurs, jamais il ne dominera « les âmes qui croient en moi et qui me donnent leur « amour. Comment d'ailleurs confondre l'action de « l'esprit de lumière avec celle de l'esprit de ténèbres ? « L'Esprit incréé ne laisse place à d'autre amour qu'à « celui de Dieu, en qui sont absorbés tous les amours « durables. Sa douceur, sa pureté, sa chaleur sont telles « qu'il faut les avoir éprouvées pour se le figurer. « L'esprit créé brûle l'âme des désirs mauvais dont il « est animé; il la plonge avec lui dans l'amertume. Il « prêche le néant des joies futures, la vanité des biens « éternels, il noie l'âme dans l'impureté où il se plaît. « Au contraire, l'Esprit-Saint révèle la vanité de ce « monde au point que l'homme voudrait fuir les souil- « lures de la terre, et s'élancer vers moi. Ici-bas « l'âme ne voit plus que son prochain à aimer, ses « ennemis à plaindre, ses propres tribulations à sup- « porter, comme le moyen de se glorifier en Celui qui « les envoie. Toute jouissance terrestre lui semble vile, « tout honneur mondain pesant. Une force, que nulle « adversité ne peut atteindre, que nulle prospérité ne « saurait amollir, la pénètre. Autour d'elle les lumières « de la foi dissipent les ténèbres. Elle possède Dieu, « et plus elle le possède, plus elle reconnaît que, sans « lui, elle ne serait que néant. »

Après avoir prouvé à sa servante qu'elle était éclairée du Saint-Esprit, le Maître l'obligeait à constater elle-même sa fidélité à l'appel divin.

« Veux-tu être riche ou pauvre ? lui demanda-t-il ?

— « Etre pauvre, Seigneur, s'écria Brigitte. Les ri-« chesses m'empêchent de m'appliquer à votre service.

— « Préfères-tu les jouissances humaines, telles que « tu les a connues, à la joie de l'esprit que tu goûtes « maintenant ?

— « Je rougis de ces jouissances passées, répondait-« elle. Plutôt que de les connaître encore, je préfé-« rerais mourir ! La joie spirituelle ne saurait leur « être comparée. »

Ainsi, en formulant chaque réponse, la sainte rendait compte de ses progrès dans la voie qui mène au suprême degré de la perfection.

Suivant les traditions de la théologie mystique, le mariage de Brigitte s'était conclu avec le Verbe, celle des trois personnes divines que l'Incarnation rapproche le plus de l'humanité [1]. Parfois Jésus-Christ renouvelait, pour elle, les joies mystérieuses de leur première union.

« Mon épouse, lui disait-il alors, afin de te pré-« parer au mariage spirituel où Dieu goûte une joie « suave en l'âme chaste, ne te laisse pas éloigner de « mon amour par ton attachement pour ta famille ou « tes biens. Châtie avec joie ceux de tes membres qui « m'ont offensé, car ma miséricorde ne peut agir contre « ma justice. Soumets-toi aux autres, à moins que leur « volonté ne soit contraire à la raison ou au salut de « ton âme. Abandonne-moi ton libre arbitre, sans au-

1. Cfr. *S. Thom. p. III. q. III. art.* 8.

« cune réserve, comme le fit ma Mère. A cause même de
« l'union spirituelle, il faut être humble. Ma grâce te fera
« fleurir et fructifier. Un grand nombre d'âmes te devront
« la vie. Mais il convient que tu travailles avec moi, si
« tu veux te reposer dans mes bras. Moi qui sous les
« espèces du pain, vrai Dieu et vrai homme, suis im-
« molé tous les jours, je verse mon Esprit dans le tien
« ou je t'attire dans le mien et je te révèle mes secrets.
« Que pourrais-tu craindre, de quoi manqueras-tu,
« lorsqu'en toi réside le souverain bien ? Tu as mérité
« que j'eusse soin de toi quand, à la mort de ton mari,
« tu as remis ta volonté entre mes mains. J'aime ton
« âme d'un amour infini. Plutôt que de m'en priver je
« me ferais, si cela était possible, crucifier de nouveau.
« Je t'aime comme un bon maître aime son serviteur,
« comme un père aime son fils, comme l'époux aime
« son épouse. Le maître dit au serviteur : Je te vêtirai,
« je te nourrirai, et tu travailleras raisonnablement. Le
« père dit à son fils : Tout ce que je possède t'appartient.
« L'époux dit à son épouse : Mon repos est ton repos,
« ma consolation est la tienne. La femme répond à son
« mari : Ainsi que je vis du fruit de ton travail, je vis
« de la chaleur de ta poitrine. Je trouve ma consolation
« dans tes paroles. S'il fallait me séparer de toi je pré-
« férerais mourir [1]. »

Brigitte remerciait le Verbe par des prières aussi humbles que brûlantes de charité : « Je vous rends
« grâces de votre miséricorde, disait-elle. Elle dépasse

1. Nous ne comprenons pas comment M. Fr. Hammerich (Den Hellige Birgitta og Kirken i Norden. *Kjœbenhavn* 1863, 53-54) peut mettre ces paroles dans la bouche de Brigitte et les lui faire adresser à Ulf.

« tout ce qu'on m'avait appris. Vous assoupissez mon
« corps dans le repos spirituel, non dans le som-
« meil corporel. Vous réveillez mon âme pour qu'elle
« entende, sente et vive spirituellement. O Seigneur
« Dieu, les paroles de votre bouche sont douces. J'en
« suis rassasiée et affamée. Mon ardeur pour vous croît
« sans cesse ! »

A cette nouvelle épousée, Jésus-Christ montrait des demeures magnifiques, sous une forme compréhensible aux sens. Là elle recevait, outre la nourriture surnaturelle de l'âme, des vêtements mystiques et éclatants, symboles de la robe nuptiale qui l'attendait au ciel.

« Crains d'affaiblir en toi ma grâce, disait le Maître ;
« vibre au souffle divin comme un instrument de mu-
« sique résonne sous les doigts de l'artiste. Dès l'aurore,
« lève-toi pour le service du Seigneur et, le soir venu,
« repose-toi dans la contemplation. »

Au sein du monde surnaturel où elle vivait par l'extase, Brigitte percevait non seulement le Verbe, mais le Père et l'Esprit. Celui-ci l'instruisait. Le Créateur la reconnaissait pour l'épouse du Christ. Parfois c'était ensemble que les trois personnes divines lui apparaissaient et lui parlaient.

La vénérable femme se trouvait à d'autres moments environnée de la cour céleste, qui rendait gloire à l'Eternel ; Notre-Seigneur interrogeait les anges de lumière, la très sainte Vierge, les apôtres et même les démons : « Que mérite la terre ? demandait le Tout-Puis-
« sant. — Elle est digne du feu, » répondait le chœur des esprits. Mais l'amour de Jésus-Christ tempérait cette juste sentence, et promettait la miséricorde au repentir.

Lorsque la voyante, entraînée au delà des bornes de l'intelligence humaine, réclamait un guide, c'était la Vierge Marie qui l'instruisait en interrogeant Dieu dans un langage compréhensible aux hommes. Puis la Reine du ciel attirait Brigitte sous les plis de son manteau symbolique : « Viens, ma fille, disait Marie ; « cache-toi sous le manteau de mon humilité. Il « protège des tempêtes, c'est-à-dire des injures et des « opprobres du monde, qui ne sont que du vent. Il dé- « fend contre la gelée dévorante, c'est-à-dire contre les « amours égoïstes et passagères qui fondent comme la « neige. Enfin mon manteau abrite des pluies, vapeurs « de la terre, par lesquelles il faut entendre la soif de « posséder, de jouir et de se reposer. » Et Brigitte sentait la miséricorde émaner de Marie comme la chaleur émane du soleil.

La sainte contemplait parfois l'Eglise militante. Elle voyait la cité de Dieu attaquée par les impies, et elle entendait la Mère des Miséricordes inviter les habitants de la terre à lever les yeux vers le ciel. Marie avertissait, elle suppliait en mère, elle dirigeait en maîtresse. Si le pécheur repentant se tournait vers le bien, elle regardait sa bonne volonté et non ses offenses : « il n'est pas « de fange d'où Marie ne retire les malheureux, il n'est « pas de lèpre qu'elle ne guérisse ! »

Jésus-Christ, qui n'a qu'un cœur avec sa Mère, la nommait la princesse victorieuse des démons, la reine des anges, la consolation des âmes souffrantes au purgatoire, le bonheur des âmes voyageuses sur la terre, et même la joie des élus. Sous les regards de l'extatique, les esprits bienheureux environnaient leur

reine ; comme aux jours de Job, les démons comparaissaient en présence de l'Éternel. Ces êtres, dans la création desquels Dieu manifeste le degré suprême de sa puissance, et qu'il a voulus plus nombreux dix fois que ne le seront jamais toutes les générations humaines, se montraient à Brigitte, mais non pas sous la forme de purs esprits, *formæ subsistentes* [1]. La vue des uns l'eût fait mourir de joie, celle des autres l'eût brisée de douleur. Elle contemplait les anges tels que jadis ils conversaient avec la Vierge et les saintes femmes, revêtus d'un corps humain. Les démons lui apparaissaient sous l'aspect d'hommes affreux, d'animaux fantastiques ou immondes, et parfois sous celui de cadavres ; non pas qu'ils ne soient immortels, mais parce qu'ils sont sans cesse mourants, dans leur vie qui n'aura pas de fin [2].

La nature même des anges était révélée à la voyante. Elle comprenait que dès leur création ils avaient senti ce qu'est Dieu, dans la pleine lumière de leur conscience. Les uns, par amour du Seigneur, étaient restés

1. *S. Thom. p. I. q. L. art.* 1, 2, 5.

2. Les apparitions de la Vierge sont généralement impersonnelles, comme celles de Notre-Seigneur après son Ascension. Dieu se sert alors du ministère des anges pour représenter Marie auprès des hommes. Les anges et les saints peuvent apparaître aussi ; ils se montrent ordinairement sous une forme humaine. Ces corps prennent, par miracle, certaines dispositions extérieures ; ils se meuvent, pourtant les anges et les saints ne les vivifient pas comme fait l'âme dans le corps. On peut en dire autant des âmes du purgatoire. Avec la permission de Dieu, les mauvais anges nous apparaissent ; c'est un fait incontestable ; ils le font ordinairement sous des formes immondes et effrayantes, mais ils se transforment aussi en anges de lumière. Quant aux apparitions des damnés, elles sont possibles ; néanmoins, comme ces sortes d'apparitions sont capables de porter la terreur dans les âmes, elles sont fort rares. Cfr. P. MEYNARD. II. 400-402.

soumis à sa volonté. Les autres, épris de leur propre beauté, cédant sans lutte à leur première mauvaise pensée, envieux de la gloire du Seigneur, jaloux de sa puissance, s'étaient révoltés pour l'en dépouiller. Leur chute ne laissait aucun espoir de salut. Nul ne les ayant invités au mal, il ne peut pas y avoir de Rédempteur pour eux.

Dans l'infinie multitude des anges fidèles, qui remerciaient Dieu de les avoir créés, le louaient de conserver la création, lui rendaient grâces de leur révéler le passé, le présent et l'avenir, dans le chœur céleste qui célébrait l'incarnation du Verbe, en demandant que la charité divine demeurât sur l'homme, Brigitte discernait son ange gardien :

« J'ai amené vers vous celle que vous m'aviez con-« fiée, dit au Maître l'esprit de lumière ; je vous la « rends. » De nouveau le Christ remit son épouse à l'ange :

« — Quelle est la volonté de cette femme? deman-da-t-il.

« — Seigneur, elle n'a d'autre volonté que la « vôtre.

« — C'est ce que je cherche, ce que je veux, ce qui m'est « le plus agréable dans mes créatures, » continua le Christ. Il expliqua ensuite à l'Ange les trois sortes de miséricordes de Dieu envers l'homme. L'une accorde sur la terre les forces de l'intelligence, les satisfactions de la volonté et les joies du cœur à ceux qui font quelque bien, mêlé à de grands crimes. L'autre frappe le corps des fidèles afin qu'il porte la peine de leurs péchés, tandis que, dès cette vie, leur âme jouit, dans un

corps souffrant, d'un avant-goût des béatitudes éternelles. La troisième afflige l'être entier afin qu'il arrive au seuil de l'éternité pleinement purifié.

L'ange gardien de Brigitte ne la consulta pas. Il implora pour elle les peines qui brisent l'âme avec le corps, et laissent l'amour de Dieu subsister seul en nous.

Bien que le père du mensonge ne puisse instruire, le Christ voulut qu'au cours de ses visions l'extatique conversât avec l'esprit du mal. « Au moment de sa chute, la mémoire de Lucifer a été envahie par les ténèbres. Il ne se souvient pas de la bonté de Dieu, de celle qui réside dans les créatures. Il ne se souvient que des iniquités humaines dont il tient registre. Le bien, la justice ne lui apparaissent plus au sein de la lumière ; il les perçoit en sa conscience, ainsi qu'un homme, dans l'obscurité d'un cachot, saurait ce que contient une lettre qu'il a lue avant sa captivité et qu'il possède sans pouvoir la relire. Mais la nature du démon n'a point changé quant à ses connaissances naturelles. » Il n'ignorait pas le lien d'amour qui unissait la pieuse veuve au Rédempteur et il dut lui avouer qu'il n'avait aucune puissance sur elle. Le cœur de Notre-Seigneur, dont les hommes ne comprennent pas l'infinie miséricorde, s'ouvrit alors à Brigitte, pour lui faire deviner d'insondables secrets d'amour.

« Pourquoi, dit le Sauveur à Lucifer, ne demandes-« tu pas miséricorde ?

« — Je préférerais souffrir davantage encore, plutôt « que d'implorer mon pardon ou de fléchir le genou « devant toi, » répliqua l'ange déchu. Par cette expression tout humaine de son aversion, il donnait l'idée

du mouvement immuable qui le détourne de Dieu.

Après ces révélations sur les esprits, Notre-Seigneur voulut montrer à Brigitte ce qu'est l'humanité, depuis son origine jusqu'à son terme, et la faire assister au terrible jugement que chacun de nous affronte à son tour. D'abord, elle contempla le Tout-Puissant créant l'homme doué de libre arbitre, afin qu'il pût peupler le ciel au lieu des anges déchus. Cette créature nouvelle se serait reproduite, grâce à une chaste union que l'amour divin eût fécondée, mais le démon la tenta par le spectacle de destinées supérieures à sa vocation. Sans haine contre Dieu, sans rivalité avec sa toute-puissance, elle tomba en se détournant de lui. Après leur chute, Adam et Ève n'eussent point osé engendrer et concevoir d'enfants, si la miséricorde divine ne les y avait pas encouragés. Privée du ciel par le péché, sauvée de l'enfer par le repentir, leur race était, sur terre, dans l'affliction. Satan la portait à douter des paroles de l'Eternel, à désespérer de son salut. Abraham, Moïse, les prophéties messianiques ranimèrent la foi. Le tentateur prétendit alors prouver à l'humanité que la loi divine n'était pas tolérable, que les espérances de rédemption étaient mensongères. Au moment où l'homme allait peut-être briser le joug divin, le Sauveur parut. Pourtant le démon ne se rend pas. Il souffle à l'oreille des hommes l'oubli des bienfaits de la rédemption. Dieu lui suscite des rivaux : ce sont les amis du Crucifié et parmi eux, Brigitte.

Elle n'ignorait plus rien de la destinée humaine. Alors Dieu lui fit contempler une âme que les anges de ténèbres entraînaient devant le souverain Juge.

« Cet homme, disaient les démons, est à la fois
« notre inférieur, notre supérieur et notre égal. Il est
« notre inférieur par la dissimulation et l'hypocrisie,
« bassesses dont notre nature même nous rend incapa-
« bles. Il est notre égal par l'orgueil, la cupidité et l'en-
« vie, ces trois vices qui causèrent notre chute. Enfin il
« est notre supérieur, car il est prêtre et, sans trembler,
« il a tenu en ses mains indignes et reçu dans son cœur
« corrompu le corps et le sang du Christ. »

L'ange gardien du mort n'avait rien à dire. Pour l'instruction de Brigitte, le Seigneur contraignit l'âme elle-même à parler.

« Ma volonté, dit-elle, fut de pécher jusqu'à ma
« dernière minute.

« — Ta conscience te condamne, répliqua le Juge;
« quel doit être ton châtiment?

« — Le plus dur et le plus amer, » s'écria ce prêtre indigne, et les puissances infernales l'enlevèrent aussitôt.

Dans une nouvelle vision, Brigitte discerna l'âme d'un noble seigneur qu'elle connaissait. Ce chevalier était mort en blasphémant le nom sacré de Dieu et en injuriant les saints.

« Pourquoi es-tu morte? disait le Juge à l'âme immortelle.

« — Parce que je ne vous ai point aimé. Quand
« finira mon supplice?

« — Il ne finira jamais; le principe de toutes choses
« n'a pas de fin. » Tourné vers les élus, le Maître ajouta:
« O mes amis, si toutes les étoiles, si toutes les planètes
« étaient changées en langues; si tous les saints me

« suppliaient, je ne ferais pas miséricorde à cette âme,
« parce que la justice veut qu'elle soit damnée. »

L'âme disparut. Déjà, au milieu des démons, l'extatique en contemplait une autre.

« Cette âme nous est semblable, assuraient à Dieu
« les esprits infernaux; comme nous elle reconnaît
« que vous êtes le souverain bien, et elle se détourne
« de vous. »

L'ange gardien du mort intervint.

« J'ai suivi votre créature depuis le jour de son
« entrée dans la vie, dit-il. Sa dévotion était hypocrite
« et superstitieuse. Elle a plus reçu de vous, Seigneur,
« qu'elle ne vous a donné. La santé, de beaux enfants,
« des richesses, des honneurs ont été son partage, et
« vous l'avez gardée des souffrances. Le bien qu'elle
« a fait est récompensé au centuple. »

Directement interrogée par Jésus-Christ, l'âme coupable blasphéma.

« Afin que vous n'ayez de moi aucune consolation,
« vociféra-t-elle, je préfère les peines de l'enfer aux
« joies du ciel. Je vous hais au point que mes tour-
« ments me seront moins cruels si je ne vous cause pas
« d'allégresse. »

Le démon s'approcha.

« O Juge, dit-il, cette âme est comme un autre moi-
« même; décrétez qu'elle doit m'appartenir.

« — Si tu consentais à t'humilier, répondit le Rédemp-
« teur à Satan, je te donnerais la gloire, et si à son
« dernier instant cet homme avait imploré mon par-
« don avec le ferme propos de s'amender, il ne serait
« point entre tes mains. Même à cette heure, ses quel-

« ques bonnes actions le défendent contre ta méchan-
« ceté, et tu ne peux le faire souffrir au degré où tu
« le souhaiterais. Je suis plein d'amour au point
« que, si c'était possible, j'endurerais pour chaque
« damné et chaque démon le supplice de la croix, et
« cela jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul en
« enfer. »

Brigitte, encouragée par tant de miséricorde, osa confesser au Sauveur qu'elle se sentait l'esprit troublé à la pensée des peines éternelles. De son cœur sortit cette terrible question que, depuis le premier péché, l'humanité pose à la Providence. « Comment, demanda-
« t-elle à son Époux, punissez-vous d'un châtiment
« sans fin ceux qui ne peuvent pécher durant l'é-
« ternité ?

« — Je suis la vérité et la justice mêmes, je vois les
« cœurs et les volontés, et je donne à chacun selon ses
« œuvres, répartit le Maître. Mes voies et mes juge-
« ments sont différents des intelligences humaines.
« Ceux qui voudraient toujours vivre et toujours
« pécher ne sauraient entrer dans mon éternité infini-
« ment pure. Jamais je ne fais justice sans miséricorde.
« J'en use même envers les damnés. L'homme est mon
« frère par l'humanité dont je me suis revêtu, et c'est
« en frère que je le juge. Sa conscience seule dicte sa
« peine. Moi, je lui dis : J'ai porté ta souffrance et
« j'ai expié la faute, que tu étais impuissant à racheter.
« Je t'ai préparé les voies ; je t'ai manifesté mon
« amour ; mais tu m'as fui. Tu es digne de ma justice,
« parce que tu as méprisé ma miséricorde ; cependant,
« s'il m'était possible de mourir de nouveau pour toi,

« plutôt que de te juger, je préférerais souffrir encore « tout ce que j'ai souffert. »

Brigitte obligea la miséricorde divine à se répandre sur les agonisants qu'elle aimait ou qu'on lui recommandait. Pour soutenir et récompenser sa foi, le Seigneur les lui montrait, comme il lui avait montré l'âme d'Ulf. Elle les voyait arrachés à l'enfer et sauvés, grâce à l'acte de contrition sincère que leurs lèvres, glacées par la mort, avaient articulé, grâce surtout au ferme propos de s'amender qui était le dernier sentiment de leurs cœurs. Ils entraient au purgatoire, dont les supplices dépassent la pensée des mortels. Là, chacun de leurs péchés était châtié d'une peine spéciale, et cela plus sévèrement, s'ils n'avaient pas subi les tribulations d'ici-bas. Il leur fallait entendre des plaintes, rencontrer des misères, éprouver des douleurs, jusqu'à ce que la Mère des Miséricordes adoucît leurs souffrances. A l'intercession de Marie, à celle des saints, s'ajoutaient les mérites de l'Eglise militante : les héritiers scrupuleux restituaient le bien mal acquis ; de fidèles amis accomplissaient des actes expiatoires ; leurs prières, leurs aumônes jetaient au purgatoire les indulgences octroyées par les souverains pontifes ; le saint sacrifice de la messe répandait sur les âmes exilées le sang de Jésus-Christ. Portées ainsi par l'amour des vivants et des élus, offertes par la Vierge Immaculée, elles montaient vers les clartés de l'aurore céleste. Brigitte entendait des voix sortir du purgatoire : « Seigneur Jésus-Christ, disaient les captives, envoyez « votre amour aux vivants qui ont une puissance spiri- « tuelle, récompensez leurs prières, leurs sacrifices.

« — Seigneur Dieu, s'écriaient les âmes délivrées, « payez au centuple ces êtres dont les œuvres nous élè- « vent à votre divine lumière, à la vision de votre « face [1]. »

Un mois [2] après son arrivée à Alvastra, la pieuse veuve invoquait le Christ pour la sœur d'Ulf, Catherine, que Dieu venait de rappeler à lui. Durant sa veille, Brigitte vit passer cette âme éprouvée par les peines du purgatoire. D'abord la morte promit à sa belle-sœur l'intelligence des choses spirituelles. « Vous ferez de longs voyages, lui dit-elle ensuite, et vous mourrez à Rome. » Après avoir recommandé entre toutes les vertus l'humilité, elle disparut. Plus tard Dieu lui permit de revenir exposer les tourments qu'elle éprouvait pour s'être abandonnée à jouir de ses richesses et à en convoiter de nouvelles. Elle réclamait des messes ; elle suppliait Brigitte d'offrir en son nom

1. Pour tout ce qui précède, Cfr. *Rev.* I. 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 16, 20. 22, 23, 28, 30, 33, 34, 36, 38, 39, 42, 45, 47, 49, 50, 52, 54. — II. 2, 10, 11, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 33, 52. — III. 10, 20, 30. — IV. 7, 10, 11, 23, 29, 31, 63, 67, 74, 77, 82, 87, 92, 93, 98, 100, 106, 110, 123, 134, 138. — VI. 2, 10, 13, 14, 17, 21, 28, 30, 31, 38, 39, 42, 53, 56, 62, 75, 85, 88, 117. *Extrav.* L, LVII, LXXII, LXXIV.

Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 31 *art. f.* 131 *r. et v.* La fille de la sainte nomme une noble dame, Marguerite de Vourvourk, qui obtint de Brigitte des révélations au sujet des morts de sa famille.

Cfr. *S. Thom. p. III. q. VIII, art.* 9, *q. LXII, art.* 1. *q. LXIII, art.* 2, 56, *q. LXIV, art.* 1, 3, *q. LXXX, art.* 4, *q. CVII, art.* 4. *q. CXII, art.* 2; 1da 2dæ, *q. XIII, art.* 6, *q. CLXXV, art.* 2. *P. III, q. IV, art.* 1. *q. VI, art.* 2. *q. XVIII. art.* 4. *q. XLVI. art.* 1. *q. LXXXIX, art.* 6. *Suppl. q. XCIX, art.* 7.

2. *Vita S. Birg.* 197. — Le Diplomatarium (V. an. 1344, n° 3778) prouve que Catherine vivait encore le 1er mai. Ainsi que nous l'avons dit, les débuts divers de l'année dans les provinces d'un même pays expliquent ces contradictions apparentes.

des calices d'or, d'où coulerait sur son âme le sang du Rédempteur. La vénérable veuve pria et obtint des prières ; elle se dépouilla de ses derniers bijoux et acheta des vases sacrés. De nouveau l'âme de sa belle-sœur lui apparut. « Je jouis de Celui que j'aime et je « lui appartiens, s'écria-t-elle : Obéis au Maître ; « tu auras ta place parmi les plus grands d'entre « nous [1]. »

Brigitte concevait quelque idée de l'enfer et du purgatoire. Désireuse de l'aider aussi à deviner le sentiment des élus, la très sainte Vierge la mit en présence d'Ingeborge.

« Aimes-tu ta fille Brigitte ? » disait la Mère de Dieu à cette mère tendre entre toutes.

« — Madame, répondait la bienheureuse, vous sa« vez notre condition : Si elle aime le Seigneur, elle « m'est chère ; si elle ne l'aime pas, elle m'est haïs« sable [2]. »

Avec la simplicité qui devenait en elle une seconde nature, Brigitte s'agenouilla un jour aux pieds du sous-prieur d'Alvastra et lui dit : « Voici les ordres du « Christ : Recueillez, frère Pierre, les révélations « que le Verbe vous adresse par la bouche d'une « femme. Elles briseront les chaînes de certains captifs « du démon. Vous les traduirez en latin, et pour chaque « lettre vous recevrez, non point de l'or et de l'argent, « mais un incorruptible trésor. » Le moine ne répondit pas. S'il croyait aux relations surnaturelles de la sainte, il ne se jugeait pas digne de les faire connaître aux chré-

1. *Vita S. Birg.* 198.
2. *Chronicon*, 209.

tiens, et, après mûre réflexion, il se décida à repousser la requête de Brigitte. A ce moment, Pierre Olafsson sentit ses forces l'abandonner ; comme un corps dont la vie s'échappe, il tomba sur les dalles de la chapelle. Cependant il conservait sa pleine connaissance. Il voyait les moines qui priaient au chœur s'approcher de lui, le prendre dans leurs bras et le porter sur son lit. D'où vient cette étrange souffrance? pensa-t-il ; peut-être est-ce le châtiment de ma résistance aux ordres célestes. Seigneur mon Dieu, s'il en est ainsi, pardonnez-moi, j'écrirai tout ce que votre servante me dira! La volonté du sous-prieur ne se fût pas plus tôt soumise à celle de Dieu qu'il se releva guéri et se mit à la disposition de la voyante. Déjà, surnaturellement éclairée, elle savait la désobéissance et la punition du Cistercien. Pour lui donner une sorte de gage sensible des ordres divins, elle le délivra d'intolérables douleurs de tête dont il souffrait depuis son enfance, et elle lui transmit des instructions du Verbe. « Dis-le au moine Pierre, commandait le Seigneur, « il aura des coadjuteurs dans cette œuvre, entre « autres Matthias, qui est passé maître en ma loi ; et « afin qu'on ne croie pas que tes paroles procèdent « du malin esprit, j'en prouverai la vérité par des « faits. » A partir de ce jour, Pierre Olafsson, que Brigitte, éclairée par une vision, prit pour directeur, accourait dès que la sainte entrait en extase. Il écrivait sous sa dictée, puis il traduisait ses révélations [1].

Plus le moine cistercien et le chanoine de Linkœping

1. *Extrav. XLVIII, CIX.* — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup. 29 art. f. 214 r. et sup. 34e art. f. 224 r.*

méditaient les paroles de leur fille spirituelle, plus ils voyaient clairement que Brigitte recevait des leçons utiles à la théologie dogmatique comme à la théologie morale. Dans ses visions, qu'elle-même distinguait surtout en corporelles et intellectuelles, ils retrouvaient l'office distinct soit des sens, soit de l'intelligence, défini par saint Thomas d'Aquin [1]. Ils sentaient que Dieu avait choisi cette femme pour continuer au sein de l'Eglise la grâce des révélations privées. Ils ne jugeaient point ses révélations infaillibles, mais ils admettaient qu'en leur donnant son assentiment on faisait un acte méritoire, et ils se réjouirent lorsque Brigitte déclara, selon l'ordre de Dieu, que les manuscrits de Pierre Olafsson devaient être examinés par l'archevêque d'Upsal, et par deux évêques d'une haute vertu, avant qu'elle-même les portât au souverain pontife.

Les trois prélats partagèrent les sentiments du sous-prieur d'Alvastra et du chanoine de Linkœping. La pensée d'une supercherie ne leur traversa pas l'esprit. Ils ne purent croire à des rêves, la sainte répétant qu'elle veillait et ne dormait pas, au point que le traducteur supprimait ces paroles comme des redites inutiles [2].

1. Cfr. *S. Thom.* 2[da] 2[dæ] *q. CLXXV. art.* 3, 4. — Le lecteur n'ignore point que les trois degrés de visions reconnus par la théologie ont pour principaux exemples : 1° La vision de Balthazar, qui de ses yeux discerna les caractères tracés sur le mur ; 2° celle d'Isaïe contemplant en esprit le Seigneur assis sur un trône élevé, ou celle de saint Jean dans son Apocalypse ; 3° celle de saint Paul ravi jusqu'au troisième ciel et voyant Dieu comme le voient les élus. Brigitte ne semble pas avoir eu de visions imaginaires.

2. Cfr. le Mss. autographe publié par M. Klemming (*Uppen. IV,* 177) avec le texte latin des Révélations, IV, 49. Le prieur d'Alvastra donne (Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 15° *art. f.* 204, *r. et v.*) les détails suivants :

Le surnaturel reconnu, ils admirent avec maître Matthias que ces révélations ne venaient point de l'ange de ténèbres, car on ne peut croire que Satan réchauffe la charité et contribue à la gloire de Dieu. Le docte théologien leur démontra que lorsque l'esprit mauvais prend l'aspect d'un esprit de lumière, c'est afin de pousser les hommes aux vices qui préparent leur mort éternelle ; que l'influence du démon attache à la vaine gloire, rend pusillanime pour la défense de la justice, attise le faux zèle, et fait juger sévèrement le prochain. Quel contraste avec le portrait que Matthias traçait de Brigitte! Stable dans son humilité, indifférente à sa propre gloire, sereine à l'exemple de Jésus-Christ par l'union à la volonté du Père, veuve, pénitente, pauvre, détachée de tout, sauf de l'honneur de Dieu et des souffrances à soulager, douce envers ceux qui la méconnaissaient, la sainte leur apparaissait comme un de ces êtres privilégiés auxquels le Rédempteur daigne se montrer sous la forme qu'il revêtit sur terre. « Cette « apparition du Verbe incarné excite la surprise, as« surait le chanoine de Linkœping, car le cœur humain « a peu de capacité quand il s'agit de comprendre un « tel prodige, on l'a vu lors de la résurrection même « du Christ ; mais en se manifestant à Brigitte, le Sei« gneur atteste sa miséricorde pour le monde vieilli et « porté au désespoir. » Le savant docteur prouvait

« Elle recevait, dit-il, les révélations divines non point endormie, mais éveil« lée, durant son oraison. » Puis il ajoute ces paroles précises : « Corpore ma« nente vivo, sensibus rapta et alienata a sensibus sui corporis in extasi in « visione supernaturali et intellectuali. » Interrogée par lui, Brigitte avait déclaré que ses visions étaient intellectuelles.

ensuite que rien dans les écrits de la servante de Dieu n'est contraire à la vérité ou à la doctrine catholique, et que repousser de telles révélations serait repousser la miséricorde divine [1]. L'archevêque d'Upsal et ses suffragants furent donc les premiers à prononcer les paroles qu'on adressa souvent à la pieuse veuve : « Tout ce que tu as dit est vrai, et il n'y a rien à reprendre dans tes discours ; tu es une femme sainte et craignant le Seigneur [2]. »

L'approbation des prélats ne surprit pas Brigitte. N'était-ce point la parole de Dieu qu'elle répétait? Quant à éprouver de l'orgueil, elle n'y songea pas. Sa vie entière s'appuyait au cœur du Verbe incarné; pensant uniquement à lui, elle pensait peu à elle-même. Une joie plus pure que toutes les joies de sa jeunesse transformait son deuil, sans le détruire. Son amour pour Ulf ne s'effaçait point, bien au contraire, et lorsque Notre-Seigneur voulait lui faire comprendre les plus touchantes manifestations de la tendresse divine, il les comparait à l'amour de l'époux pour l'épouse aimante et fidèle. Maintenant la veuve retrouvait son bien-aimé en ce cœur infini de Jésus qui nous rend présents tous nos amours vrais. Volontiers elle se serait cloîtrée dans le monastère dont le séjour lui avait d'abord semblé singulièrement pénible. Il ne lui fut pas plus permis de se reposer en Dieu qu'il ne lui

1. Prologus in lib. Revelationum cœlestium, beatæ memoriæ Dominæ Brigittæ de Suetia, divinitus sibi factarum. Editus per venerabilem virum magistrum Matthiam de Suetia. Ce prologue est en tête de toutes les éditions des Révélations.

2. Judith. VIII, 28-29.

avait été permis de s'arrêter à l'amour des créatures. Dans la contemplation de la sainte Trinité, dans les révélations de Jésus-Christ, dans ses entretiens avec la Vierge-Mère, les anges et les bienheureux, elle prenait des forces pour sortir d'elle-même et pour agir sur le prochain. Sans préparation, le Maître l'arracha aux douceurs de la solitude et lui ordonna de retourner à la cour du roi Magnus, non point en dame d'honneur, en amie ou en parente, mais en conseillère, presque en prophétesse.

Brigitte éprouva une profonde douleur. Tout son être protestait contre cette nouvelle mission. Les instincts de son sexe et de sa race se révoltaient à la pensée de livrer au monde le secret de ses rapports avec Dieu. Fallait-il sortir de la place que le ciel lui avait assignée par sa naissance, de la retraite où s'abritait son deuil, et s'immiscer dans les affaires d'autrui? Cette tâche singulière n'attirait pas plus la chrétienne que la châtelaine féodale. Quelle autorité avait-elle pour élever la voix, flétrir le vice et exhorter à la vertu? Elle se croyait encore tout à apprendre, et son humilité s'effrayait d'enseigner. Son Maître lui commanda d'obéir sans comprendre.

« Que dirai-je au roi? s'écria-t-elle alors.

« — Parais devant Magnus, lui répondit le Verbe, « et moi, je parlerai par ta bouche [1]. »

1. *Vita S. Biry.* 198. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro, sup.* 15ᵉ *art. f.* 205 *et sup.* 29ᵉ *art. f.* 213.

CHAPITRE IV.

1346.

RÉVÉLATIONS AU ROI MAGNUS ET AU CLERGÉ SUÉDOIS.

Retour de Brigitte à la cour. — Ses prophéties. — Ses conseils à Magnus II. — Ses rapports avec les évêques et les prêtres. — Ses discours aux frères Prêcheurs. — Mort de son fils Benoît. — Influence de la sainte sur les Cisterciens.

Tu noua lux ecclesie,
esto tutrix,
esto nutrix.
Brev. Birg. K. ij.

La rentrée de Brigitte au palais de Stockholm fut un singulier spectacle pour les courtisans qui entouraient le roi et la reine. Ils reconnaissaient sous la bure grise, sous le long voile noir des veuves, cette femme qu'ils n'avaient vue qu'en habits de cour. Ses traits, que la douleur avait touchés, leur semblaient plus nobles encore. Que la sainte était changée depuis le jour où, dans la joie de l'amour partagé, de la maternité heureuse, elle était arrivée au milieu d'eux, poussée par l'espoir de faire le bien, confiante en ses efforts désintéressés et presque certaine du succès! Maintenant elle comprenait que la prière et le sacrifice silencieux de soi-

même sont plus puissants que toutes les énergies humaines ; cependant, par ordre de Dieu, il lui fallait agir, et pour ainsi dire, dévoiler son âme. L'obéissance était douloureuse. Elle ne s'y refusa pas. Au roi qui l'accueillait avec courtoisie, à la reine qui l'embrassait, aux grands du royaume rassemblés autour d'eux, elle annonça les colères du Seigneur. Sans réfléchir, sans penser même, elle unit les exhortations aux prophéties ; ses prières furent éloquentes, ses prédictions terribles : « J'ai vu le soleil et la lune « briller dans un ciel troublé, dit-elle un jour. Leur « lumière éclairait l'espace au delà du firmament. Un « terrible dragon traversa le ciel ; les deux astres lui « donnèrent leur puissance et leur splendeur. Aussitôt « le soleil s'obscurcit, la lune disparut derrière notre « monde. J'aperçus une myriade de reptiles et de ser- « pents. Ils dévoraient la surface de la terre et tuaient « les hommes à coups de queue. Enfin le soleil « tomba dans l'abîme et la lune s'effaça sans laisser de « traces [1] ».

Nul ne comprit le sens de cette prophétie, dont la forme rappelait la vision d'Ezéchiel et l'Apocalypse ; mais la foi restait encore assez maîtresse des esprits, sinon des actes, pour que la cour éprouvât un profond malaise. Chacun se sentait jugé et condamné. Il n'était pas besoin, on le savait, d'intervention surnaturelle pour que Brigitte, toujours grande maîtresse du palais, connût l'état de sa patrie. Son frère, le sénéchal d'Upland, faisait partie du conseil de régence qui avait

1. *Rev. VIII*, 31.

gouverné la Suède pendant le récent voyage du roi, et il ne dissimulait pas le désordre des finances, causé par le luxe insensé de la maison royale, par la prodigalité de la reine envers ses frères [1]. Souvent, on n'en pouvait douter, Brigitte avait pleuré sur les plaisirs des jeunes souverains, d'autant plus que son fils Charles les partageait avec l'ardeur d'un tempérament fougueux. Enfin Birger, le second fils de la sainte, déplorait la faiblesse du roi, près duquel il était retenu par une charge de cour. Docile à toute flatterie, le pauvre prince semblait plutôt le complice que l'auteur du mal fait en son nom. A l'heure présente, cette faiblesse même aida la mission de Brigitte.

Magnus se sentait environné d'un réseau de difficultés, œuvre de ses favoris ; ceux qui avaient causé le mal étaient impuissants à le combattre, et la sainte, dont le jeune souverain n'ignorait ni l'intelligence, ni l'énergie, fut bientôt une confidente et une conseillère. Magnus convint que si les paysans refusaient de travailler et laissaient les champs en friche, c'était que le fisc dévorait tout leur salaire. Brigitte lui démontra l'iniquité de transformer en impôts réguliers les taxes levées dans un moment de nécessité. Elle lui fit sentir combien il était criminel de falsifier les monnaies. Elle lui rapporta les paroles mêmes du Christ et l'accusa de se conduire comme un manant, lui qui dépouillait les voyageurs à main armée et qui permettait, sur les côtes de ses États, d'enlever aux naufragés les épaves de leurs biens. « Ajouter l'affliction à l'affliction, quelle

1. CROONENDAEL, 508.

cruauté impie![1] » s'écriait-elle; enfin elle le pressa d'exempter d'impôt foncier, pendant dix ans, quiconque reprendrait la charrue et ensemencerait le sol natal. Grâce à ses manières douces et insinuantes, le prince avait gardé quelque popularité. Pour apaiser ses sujets il consentit à reconnaître ses torts avec franchise et le fit par une lettre publique.

La noble femme avait obtenu un effort vers le bien. Par tous les moyens en son pouvoir, elle garda son cousin dans cette voie nouvelle. Capricieux et frivole, Magnus entendait se soustraire à l'étiquette comme à un joug. De la part de Dieu lui-même, elle le retint dans le respect du cérémonial qui servait de frein à ses fantaisies. Chaque fois qu'il assistait aux offices des grandes fêtes chrétiennes, qu'il rendait la justice ou qu'il créait des chevaliers, elle le contraignit à paraître plein de majesté aux yeux de ses sujets, à fuir avec soin les modes étrangères et inconvenantes. Elle ne voulait pas le laisser manger seul. Il devait employer l'heure du repas à s'entretenir avec ses conseillers du bien de l'Etat; puis elle l'encourageait à se faire lire la vie des grands hommes, avant de s'abandonner au repos. Passant des actes extérieurs à des devoirs d'un ordre plus élevé, la sainte l'engageait encore à rendre et à faire rendre la justice avec une équité tempérée de miséricorde. « Le juge intègre, disait-elle, doit écouter, discerner, « s'informer, éviter les délais, confronter les témoins, « tout peser avec sagesse. Il ne se soucie ni des « prières, ni des dons, ni des personnes, et il a sur « toutes choses la volonté de se conformer à la vérité. »

1. *Rev. VIII*, 6.

Pour les hommes appelés à participer à son pouvoir, elle entendait que Magnus les choisît parmi les plus désintéressés du royaume, et qu'il nommât de préférence aux charges de l'Etat, des seigneurs nourris dans la tradition du devoir qu'elles imposent, les fils de pères célèbres par leurs services [1].

Sa connaissance de la cour aurait suffi pour dicter à la sainte ces sages avis. Cependant ils avaient une source surnaturelle, l'éternelle Sagesse d'où Brigitte les puisait. Selon la promesse divine, Jésus-Christ lui-même s'adressait au roi par la bouche de sa servante. Le roi l'écouta· et des conversions affermirent sa confiance.

Parmi ses plus chers amis était un parent de Brigitte, Magnus d'Eka. Ce chevalier, riche, beau, heureux, marié à une femme qu'il aimait, père de robustes enfants, s'abandonnait au bonheur et perdait peu à peu le goût des biens éternels. L'austère Prophétesse le fit appeler : « Tu verras mourir ta femme et tes fils, lui dit- « elle, tu seras prêtre, et prieur d'un monastère. » L'âme qu'elle frappait de tels coups, elle le savait, était préparée à les recevoir. Le jeune courtisan se soumit aux arrêts divins. Dans la pénitence, il attendit les malheurs qui devaient ranimer son énergie [2].

Le gendre de Brigitte avait un compagnon d'armes, capitaine des troupes de son château de Falkenberg, qui se mourait alors, non loin de la cour. Depuis trois

1. *Rev. IV*, 102. — *VIII*, 3, 4, 18.
2. *Diar. an.* 1400. — **Gesammelte Nachrichten über die einst bestandenen Klöster vom Orden der Hl. Birgitta.** *G. Schuh und Cie in München.* **34.**

jours il résistait au prieur d'Alvastra accouru pour le confesser. Sous le faux prétexte qu'il venait de recevoir l'absolution, il refusait tout secours religieux. Brigitte intervint. Contemplant en une vision les sept démons dont le capitaine de Falkenberg était possédé, elle lui dévoila tout ce qu'il voulait cacher. Le moribond chercha d'autres arguments. N'avait-il pas trop offensé Dieu pour en espérer le pardon ? Soudain des larmes interrompirent ses discours, le repentir pénétra dans son âme, et il consentit à recevoir la sainte Eucharistie. « Pourquoi Dieu s'est-il tourné vers ce brigand ? » disaient le roi et les courtisans. Brigitte put leur répondre. Notre-Seigneur lui avait révélé que malgré son manque de foi et de vertu, le vieux pécheur gardait une sorte de compassion filiale pour les douleurs de la très sainte Vierge. Marie avait offert à son Fils ce faible mérite, et l'immense miséricorde du Sauveur daignait l'accueillir[1].

De tous les triomphes de la sainte, quelques-uns frappèrent plus vivement l'imagination de Magnus. Elle en remporta surtout d'imprévus dans les repaires où règne le vice. Là Brigitte exhortait à bien mourir et, chose plus difficile pour des femmes « viles et abjectes entre toutes », à bien vivre. Une belle créature, « pécheresse dans la cité », suivit un jour l'épouse du Christ comme la Magdeleine avait suivi le Maître. La lumière divine avait éclairé la pauvre fille, elle contemplait l'amour vrai, elle l'aimait, et cette résurrection morale fut

1. *Rev. IV*, 97. — *Diplom. V, an.* 1344, *n°* 3721. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 34° *art. f.* 226 *v.* 227 *r.*

un témoignage d'autant plus éclatant pour l'apostolat de la sainte, que la pénitente avait paru plus souillée [1].

Le changement survenu dans les mœurs du roi, le soin jaloux avec lequel il rendait lui-même la justice [2], l'ordre qu'il prétendait rétablir dans les finances, toutes ces réformes soulevèrent beaucoup de colères. On les aurait fait retomber sur Brigitte, si Magnus, dominé par l'influence qu'il subissait, n'avait prouvé qu'il défendrait sa nouvelle conseillère.

Le roi était dans un de ses châteaux. On vit paraître certain collecteur de taxes que des malversations venaient de faire révoquer. Cet homme regardait, à bon droit, la grande maîtresse du palais comme la cause de sa disgrâce, et il osa la maltraiter. Aussitôt le roi intervint avec sévérité. Les courtisans jugèrent diversement cette affaire. Ceux qui sentaient leurs intérêts menacés blâmèrent le roi ; d'autres l'approuvèrent. Mais dans toute la contrée les esprits furent frappés par la nouvelle qui se répandit trois jours après. L'officier du fisc s'était éloigné du château la rage au cœur, et la mort venait de le saisir en pleine santé ; cependant, avant d'expirer, il avait déploré ses torts à l'égard de Brigitte et déclaré que sa fin était une juste punition [3].

Au cours de la lutte que la sainte entreprenait pour

1. *Rev. VI*, 15. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 31° *art. f.* 229 *recto*.
2. **Om Svenske Konungens domsrätt. F. Odberg, II, 203.**
3. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 19° *art. f.* 207, *r. et v.* Sur la foi d'une note ajoutée en marge à cette page du procès, on a supposé qu'il s'agissait de Charles Näskonungsson. Nous trouvons (*Dipl. VI*) des pièces signées de ce chevalier postérieures au départ de Brigitte pour Rome.

défendre le pauvre peuple, d'autres interventions providentielles affermirent le roi dans ses désirs de réforme. Magnus avait quitté Åkersborg et séjournait sur les rives du lac Hielmar, où le collecteur d'impôts était un prêtre indigne de la confiance royale. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même avait, révélé à Brigitte la corruption de cet homme. « Lorsqu'il se prépare « à célébrer le saint sacrifice de la messe, disait « le Verbe, les démons l'accompagnent. Au moment « où l'amict couvre ses épaules, ils jettent de telles « ombres sur son âme qu'il ne pense point combien « il faut être pur pour monter à mon autel. Avec l'aube « il revêt la dureté du cœur. Son étole est le joug « de Satan. En prenant le manipule il trouve lourdes « les œuvres qu'on fait pour Dieu. Sa ceinture lie sa « volonté à celle de Lucifer. Quand il dit le *Confiteor*, « les démons répondent : Nous sommes témoins que « cette confession est celle de Judas. Quand il consacre « mon corps, les anges déchus s'enfuient, mais son « âme reste morte à mes yeux. Pourtant je suis misé- « ricordieux au point que s'il s'écriait : Seigneur, ayez « pitié de moi ! je me tournerais vers lui. »

Brigitte rapporta au prêtre coupable les paroles du Rédempteur, et s'efforça de le faire renoncer à sa place, origine de ses péchés. Puis, jugeant l'exhortation inutile, elle s'entremit auprès du roi, afin qu'il donnât les charges fiscales à des séculiers. Magnus répondit aux désirs de Brigitte. En quittant Œrebro, elle rencontra l'officier du fisc révoqué.

« Qu'avez-vous gagné à me priver de mes hon- « neurs ? lui dit-il rudement.

« — Ce que le roi a fait, je le lui ai conseillé pour le « salut de votre âme.

« — Laissez-moi traverser ce monde comme je peux, « mon âme saura se plaire dans l'autre.

« — Cependant, répliqua Brigitte, il est hors de « doute que si vous ne changez pas de vie, les juge- « ments de Dieu vous condamnent à une mort et à un « châtiment étranges. »

On s'interposa. La conseillère de Magnus continua sa route, et le pécheur ne s'amenda point; il se fit interdire, chasser de son église, et la fin prédite par Brigitte fut de nature à frapper l'imagination du roi comme l'imagination du peuple. Le prêtre indigne regardait fondre une cloche : soudain le métal en fusion brisa le moule, et le malheureux fut englouti [1].

Tout ce qui aspirait au bien dans l'épiscopat suédois se tournait alors vers la sainte : elle poursuivit de son zèle ceux qui s'éloignaient du Seigneur. Par ses premières révélations, elle était connue du savant archevêque d'Upsal, qui les avait approuvées. Tout entier aux devoirs d'une charge dont il eût volontiers repoussé les honneurs, ce prélat, ardent à sauver les âmes, qu'il allait chercher jusqu'en Laponie, s'occupait des intérêts politiques de sa patrie et secondait l'action de la sainte sur tous. Ses suffragants étaient aussi en rapport avec Brigitte, dont la science surnaturelle fut, par miracle, révélée à l'un d'eux, l'évêque d'Abo. Mandé à Stockholm pour traiter des affaires de son diocèse, il mangeait à la table royale près de la

1. *Rev. VI*, 19. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 29e *art. f.* 217 *r.*

noble dame qu'il connaissait depuis leur commune jeunesse et, en silence, il regrettait de ne plus la voir jeûner. Aussi prompte que sa pensée elle y répondit, lui fit comprendre qu'elle pénétrait son âme, l'exhorta à modérer ses propres pénitences, incompatibles avec la vie apostolique, et lui transmit des promesses qu'elle reçut pour lui du ciel[1]. Les autres prélats suédois n'étaient pas pour Brigitte d'anciens amis ; pourtant elle se trouvait en relation avec eux. Grâce à son influence, les évêques de Linkœping et de Vexiœ se rendaient dignes de l'épiscopat où ils étaient entrés sans les vertus de leur état, et celui de Strengnæs marchait dans le chemin de la perfection ; mais il semble que les pasteurs de Vesteras et de Skara étaient trop occupés de leurs intérêts matériels et de luttes contre leur clergé pour chercher la direction d'une main aussi ferme[1].

Tout à coup Dieu ordonna à son humble servante de parler aux « anges » des sept Églises de Suède comme saint Jean avait parlé aux anges des sept Églises d'Asie. Dans une vision il les fit passer sous ses yeux. Elle ne les vit pas, comme l'apôtre, sous l'aspect de chandeliers, elle les vit sous celui d'animaux fantastiques.

La première des apparitions figurait Thomas de Malstad, évêque de Vexiœ, fier de sa race et attardé par l'orgueil dans la voie du bien. La seconde représentait le chaste évêque de Linkœping, trop altier pour un serviteur du Crucifié. La sixième le docte et humble archevêque d'Upsal. La septième l'évêque d'Abo, l'ami

1. *Vita S. Birg.* 199. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 30° *art. f.* 218 *v.* — *Rev. VI*, 87. *Extrav. LXXIX, CIV.*

de Brigitte. Pour les autres, les lumières de la sainte étaient sans doute aussi nettes, mais elle ne voulut pas laisser voir sur qui tombaient de graves reproches. Instruite par cette vision, éclairée par une suite d'entretiens surnaturels avec Notre-Seigneur et la très sainte Vierge, Brigitte s'adressa sans crainte aux évêques suédois.

« Le sacerdoce n'est point un emploi qu'on puisse « souhaiter pour les honneurs qu'il donne, » répétait-elle à ces hommes que le siècle tentait encore par l'appât de l'or, de l'ambition, du progrès dans les dignités ecclésiastiques ; « c'est une charge, et si on ne « la porte pas sur la terre elle accablera durant l'éter- « nité. » Pour tous les actes de la journée, Brigitte traçait aux prélats une règle propre à leur garder ce qu'elle nommait « la vigueur du sacerdoce ». — « L'évêque, « leur disait-elle, est le *guetteur* mis en faction par Dieu. « Il veille sur les âmes, il les entoure de sa charité. « Ainsi qu'un bon pasteur attire ses brebis en leur « présentant une gerbe de fleurs odorantes, l'évêque « attire son peuple par des paroles d'amour ; pour « leur salut il souffrirait tout, les tribulations de la vie « et la mort. Sa carrière s'achèvera peut-être d'une « manière vulgaire aux yeux des hommes ; mais lors- « qu'un tel évêque ira, selon la parole de saint Paul, « recevoir l'honneur qui lui est dû, les anges, les saints « et le Sauveur lui-même se porteront à sa rencontre [1]. »

1. *Rev. III*, 1, 2, 3, 4, 10, 13, 19.— *IV*, 97, 125, 126.— *VI*, 22, 53. *Extrav. LXXIX.* — *Sver. Hist. II.* 14. — *Hist. metrop. eccles. Upsal.* Scrip. III, 49, 50. — **Chronicon de Archiepiscopis Upsaliensibus — Chr. Episcoporum Finlandensium — Continuatio Chronici Episcoporum Wexio-**

Les simples prêtres n'étaient pas, pour Brigitte, l'objet d'une moins vive sollicitude. Comme à l'évêque, elle traçait au curé un règlement de vie plein de sagesse. Si elle l'entretenait surtout du spirituel, des mérites qu'il amassait, même quand sa paroisse semblait sourde à sa voix, elle n'oubliait pas l'administration du temporel. Payer ses dettes était, à son avis, un devoir absolu au point qu'il fallait faire passer les droits des créanciers avant ceux des pauvres.

Ce que Brigitte ne se lassait pas de répéter au clergé, c'était l'adorable confiance du Christ en ses ministres. « Les prêtres font une chose que tous les prophètes et les anges [1] seraient incapables d'accomplir. Leur parole appelle le Rédempteur sous les espèces sacramentelles; aussi comment comprendre que des prêtres aient la lâcheté de le trahir alors qu'il se livre sans défense? Leur trahison est de toutes la plus perfide, puisqu'ils sont liés au Christ par un indissoluble lien d'amour. »

Avec un élan où l'on sentait l'inspiration divine, Brigitte insistait sur les grâces infinies que le ministre de l'autel reçoit dans la célébration des mystères sacrés. Fût-il indigne du respect des hommes et de la miséricorde céleste, ne crût-il même plus en Dieu, dès qu'il prononce les paroles *Hoc est enim Corpus meum* [2], les

nensium. — *Chron. Rhytmicum Episc. Lincopensium.* — Chronicon Episcoporum Arosiensium — Chron. Rhyt. Episc. Scarensium. *Script. III.* 100, 101, 133, 131, 106, 124, 118. — *Rhyzel. Episcopos.* 331.

1. Cfr. *S. Thom. p. III. q. LXIV, art.* 7.

2. Cfr. *S. Thom. p. III. q. LXXXII. art.* 6. — En ce temps où les mœurs du clergé étaient corrompues, Brigitte ne se lasse pas de répéter que les vices du ministre n'empêchent pas la consécration des saintes espèces.

démons tentateurs perdent leur pouvoir sur lui. Il recouvre le libre exercice de sa volonté ; il peut, s'il ne garde pas d'affection à son péché, offrir son repentir à Celui qui le sauvera. Mais pour nombre de prêtres, l'Éternel est une idole qui leur sert à exploiter la piété des fidèles. Brigitte rappelait encore au clergé suédois, difficilement plié au célibat par l'Église, que la chasteté est indispensable aux ministres des autels, comme elle le fut aux apôtres ; puis elle leur prouvait que leurs mauvais exemples perdaient les âmes, et souvent elle répétait : « Dieu vous fait des médiateurs « entre lui et l'homme. Vous possédez les clefs qui ou- « vrent le ciel, et vous le fermez en répandant le mal « au lieu du bien. »

Terrible, foudroyante, comme si le dernier jour du monde était venu, la menace du Juge suprême traversait l'extase de Brigitte. « Maudits soient ces prêtres « infidèles, disait le Seigneur ; maudit soit le pain « qui nourrit leurs corps destinés aux flammes de l'en- « fer ; maudite leur entrée dans la vie ! Malheur à eux « de ce qu'ils ont été prêtres ! nul ne souffrira davan- « tage durant l'éternité. C'est par mon clergé et mon « autel que je commencerai mon jugement. L'Église « s'éloigne du Christ, et sans les prières de la très sainte « Vierge il n'y aurait pas, pour elle, de miséricorde. »

Au cours de ces révélations, qui ne s'adressaient à aucune personne particulière, Brigitte en reçut de spéciales sur certaines âmes que le Seigneur poursuivait de son adorable tendresse. Un jour, la sainte entra chez un ecclésiastique dont la vie était pour la ville de Stockholm un véritable scandale.

« Le Christ, lui dit-elle, me révèle que votre âme se « dérobe à l'amour divin et se donne au monde. Vous « croyez pouvoir offenser Dieu ; mais moi j'ai assisté « à votre jugement. J'ai vu votre âme réclamée par « Satan et défendue par la miséricordieuse Mère du « Rédempteur. Repentez-vous. »

Le prêtre sourit avec dédain. Brigitte ne se laissa point intimider, et lui raconta la condamnation d'un chanoine à laquelle une vision l'avait fait assister. C'était un homme d'illustre naissance. Il venait de se marier, grâce à une fausse dispense. Brigitte ne révéla point son nom; elle répéta seulement l'arrêt porté contre lui. « Malheur à cet homme d'avoir été créé ! » disait Dieu le Père; Jésus-Christ regrettait que sa passion ne rachetât point le pécheur, et le Saint-Esprit déclarait n'avoir pu pénétrer le cœur rebelle du mort. Puis les trois voix, fondues en une seule, proclamaient qu'on ne devait pas le ciel à l'âme jugée. La Mère des Miséricordes se taisait, les élus s'éloignaient, et les âmes du purgatoire repoussaient le damné, qui disparaissait en blasphémant. L'abandon final dans lequel reste la créature tant aimée, tant disputée au mal jusqu'au moment de la damnation, était bien fait pour émouvoir et frapper d'effroi. Les arguments ne manquaient pas d'ailleurs à Brigitte; mais son ardente charité resta impuissante contre les habitudes perverses du pécheur. Il mourut peu après. La foudre tombant sur lui consuma le corps souillé qui offensait Dieu, tandis que, ravie en extase, la sainte entendait l'âme coupable se juger elle-même et se déclarer digne du feu éternel.

Les deux terribles sentences auxquelles assista Brigitte l'eussent découragée de sa mission, si le Seigneur ne lui avait adressé pour le clergé des paroles d'amour, dont rien dans l'Écriture ne surpasse l'infinie tendresse. « Courez avec moi, disait le Bon Pasteur à ses prêtres « et même aux chrétiens de bonne volonté; relevons, « réchauffons les brebis que j'ai portées sur mes épau- « les meurtries, que j'ai payées d'un si grand prix. O « mes amis ! j'aime si tendrement mes brebis que pour « n'en être point privé je les rachèterais une à une au « prix de ce que j'ai souffert pour toutes sur la croix. « Mon cœur crie à mes amis, n'épargnez ni vos forces « ni vos biens à mon service, puisque l'amour m'a fait « tout souffrir pour vous. J'ai supporté l'opprobre « afin de proclamer la vérité ; ne craignez pas de subir « des injures pour me rendre témoignage. J'irai au- « devant de ceux qui travaillent avec moi et portent « mes brebis. Je les secourrai, et comme salaire je me « donnerai à eux [1]. »

Mieux encore que vers les prêtres, Brigitte se sentait attirée vers les ordres religieux. Elle comprenait, de plus en plus, que Dieu l'appelait par une vocation semblable à la leur, aussi était-elle portée à parler de Jésus-Christ à ces intimes amis du Maître, à leur redire les révélations qu'elle recevait du ciel. Lorsque, dans un cloître, il fallait ranimer les défaillants et prévenir les chutes, on y appelait la sainte. Elle ne semble pas s'être occupée des frères Mineurs ; l'hum-

1. *Rev. I*, 28, 47, 48, 49, 59. — *II*. 2. — *IV*, 41, 43, 58, 59, 61, 62, 63, 65, 80, 132, 133, 134, 135. — *VI*. 26, 29.

ble tertiaire franciscaine n'eût sans doute pas été prophète en son pays. Elle se tourna vers l'ordre des Prêcheurs, alors le plus influent de Suède, et devint l'amie des couvents de Stockholm, de Skokloster, de Skara, de Skeninge et de Calmar. Son action s'étendait même aux groupes répandus sur les vertes îles du Mælar, aux lointaines fondations de Visby, d'Arno et d'Abo, aux Dominicains norvégiens et danois. Mais elle fut surtout en rapport avec deux maisons : celle de Skara et le grand couvent de Sigtuna, fondé du vivant même de saint Dominique, et placé par l'autorité royale sous la protection du frère de Brigitte : Israël, lagman d'Upland [1].

Au couvent de Skara, la fille de Saint-François retrouvait la pauvreté, qui ne connaît d'autre négoce que celui des âmes. Les cellules des religieux, dans lesquelles ils consacraient avec amour la nuit au Seigneur, après avoir donné le jour au prochain; leur salle de chapitre où, par la pénitence, ils effaçaient, dès ce monde, la peine du péché ; leur réfectoire dont l'abstinence était la règle et le jeûne la coutume; leur cloître, qui même dans ce climat respirait le parfum de l'arbre de saint Dominique, toute la maison enfin, avait un aspect d'austère dénuement. Mais l'église offrait au Dieu de l'Eucharistie une demeure où l'architecture traduisait, en quelque sorte sous sa forme propre, l'esprit de l'ordre, où le génie de l'artiste, comme la fantaisie de l'ouvrier, portait le sceau dominicain. Les sveltes ogives, forçant les pierres elles-mêmes à monter, s'élan-

1. *Diplom. V. an.* 1344, *n°* 3798.

çaient vers le ciel ; et les forêts de colonnes présentaient l'ordre et l'harmonie sans lesquels il n'y a pas de majesté. Pour Brigitte, la chapelle se peuplait des nombreux saints, qu'en un siècle, la jeune famille avait donnés à l'Eglise. Elle les connaissait grâce aux livres et aux sermons, et elle avait été éclairée au sujet de saint Dominique par la Reine du ciel. Marie lui confirmait ce qu'on raconte de la mort du bienheureux.

« Dominique a regardé mon Fils comme son « Maître, disait la Mère de Dieu, et moi il m'a aimée « plus que son propre cœur. Sa règle combat les trois « vices qui déplaisent le plus au Seigneur : l'orgueil, « l'avarice et la concupiscence de la chair. Le signe « spirituel qu'il imprima au bras gauche de ses frères « est une mystique croix rouge destinée à leur rappeler « la passion du Christ, et leur devoir de prêcher l'Evan- « gile. Il leur a mis sur les lèvres la vérité, il leur a « ordonné de l'aimer. Quand l'heure vint pour Domi- « nique de recevoir son salaire, quand Jésus l'avertit « qu'il allait l'appeler, le mourant se tourna vers moi « et me dit : — Marie, Reine du ciel, que Dieu lui-même « a choisie pour unir sa divinité à son humanité, vous « êtes la Vierge et la Mère par excellence : la Toute- « Puissance est née de vous ; écoutez donc celui qui « vous supplie, vous sachant toute-puissante. Adoptez « les frères que j'ai réchauffés sous mon étroit scapu- « laire ; que votre ample manteau les protège. Gouver- « nez-les, embrassez-les de telle sorte que l'antique « ennemi ne puisse prévaloir contre eux. Empêchez le « démon d'arracher la vigne nouvelle plantée par la

« main de votre Fils. En attirant les âmes, nuit et « jour je priais Dieu pour elles. Maintenant je vous « confie mes fils, portez-les, instruisez-les comme une « mère. »

Avant d'entrer dans la gloire éternelle, Dominique fut honoré d'une réponse de la Vierge. Se servant des mêmes images que le moribond, Marie lui avait dit: « O Dominique, mon très cher ami, puisque tu m'as « aimée plus que toi-même, je soulèverai mon man« teau, je défendrai et je protégerai tes fils. Tous ceux « qui persévéreront dans ta règle seront sauvés. Mon « manteau figure ma miséricorde, que je ne refuse à « nul de ceux qui l'implorent. »

Cette protection de la Vierge-Mère s'étendait tout particulièrement sur le couvent de Skara. La sainte le sentait chaque fois qu'elle pénétrait dans le monastère. Elle y venait souvent s'édifier au contact des vertus du prieur, frère Algot, qui subissait depuis trois ans les tortures de la pierre. Ses yeux, usés par les veilles, ne voyaient plus, la volonté de souffrir subsistait seule en son être. Un jour pourtant, tandis que Brigitte l'entretenait, il désira quelque répit à ses douleurs et la pria d'en obtenir l'allègement. « Algot est une « étoile brillante, répondit le Sauveur à celle qui l'in« voquait. Il ne convient pas que la santé de son corps « ternisse l'éclat de son âme. Sous peu son combat « finira et il sera couronné. » Puis, ému de compassion, le Maître ajoutait : « Afin de te prouver la vérité de mes « paroles, j'adoucirai les peines d'Algot et j'accroîtrai son « amour pour moi. » Le religieux souffrit moins et aima plus encore le Seigneur Jésus, jusqu'au moment où la

mort mit le sceau aux douleurs de son corps et délivra son âme. Brigitte priait près de lui. Elle fut ravie en extase et le contempla qui montait vers le ciel pareil à un astre au moment de son lever. « Vois, dit le Maître « à sa servante, durant sa vie cette âme brillait, « se consumait et m'aimait. Elle a subi le purga- « toire dans la prison de son corps; maintenant « elle demeure en moi, et moi en elle pour son éter- « nelle joie [1]. »

Les frères de Sigtuna ne vivaient point sous une direction aussi sainte et dans un esprit aussi conforme à la règle que ceux de Skara. Depuis 1265, le souverain pontife permettait aux Dominicains suédois de posséder. *Le Grand Couvent*, devenu la résidence ordinaire du provincial de Dacie [2], s'enrichissait ainsi par des dons successifs, au point de ne plus comprendre la pauvreté. La partie de édifice habitée par les religieux ne ressemblait guère à la « maison humble et modeste » exigée par les constitutions. L'église n'était pas, comme celle de Skara, l'acte de foi visible et tangible de l'ordre envers Dieu. Fastueuse, banale, elle respirait un luxe qui occupait les regards et troublait la prière. Ses voûtes immenses, ses nefs trop vastes lui donnaient l'aspect d'une grande solitude que les fidèles avaient de

1. *Rev. VI*, 31, 35.— *Vita S. Birg.* 195.— Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro, sup.* 29° *art. f.* 214 *v.* Algot n'appartenait pas à l'ordre de Saint-François, comme le veut Wadding, dont l'erreur est reproduite par les auteurs modernes. Les confesseurs de la sainte disent qu'il était prieur du couvent des frères Prêcheurs, et dans sa déposition Pierre d'Alvastra déclare que l'histoire d'Algot lui a été racontée par le provincial des Dominicains.

2. Le lecteur n'ignore point que l'ordre de Saint-Dominique est divisé en provinces; celle de Dacie comprenait tous les couvents scandinaves.

la peine à remplir. Ils accouraient en foule aux offices, quoiqu'ils n'y fussent point attirés par des apôtres dignes de prêcher l'Evangile et d'en faire pratiquer la morale. On les y appelait par de pompeuses cérémonies ; par la beauté des chants, dans lesquels le musicien cherchait bien moins la gloire de Dieu que son propre succès ; par des prédications savantes, qui n'étaient plus un effet de la grâce, mais un effet de l'art, où l'éloquence, toujours mondaine, triomphait parfois plus que la doctrine. En reprochant ces choses aux Prêcheurs, Brigitte ajoutait :

« La Mère de Dieu me révèle que dans ce vaste temple « elle aperçoit des corps, mais pas de cœurs. Il y a moins « d'âmes sous son large manteau qu'il n'y en avait « naguère sous l'étroit scapulaire de Dominique. » Pour être mieux comprise, la protectrice de l'ordre avait parlé à Brigitte en parabole : « Vois cette vallée, « lui disait-elle, les brebis de Dominique y paissent, un « larron les attaque et le saint vient du ciel au secours « de sa famille. Ce troupeau est à moi, assure-t-il, je « l'ai nourri, élevé, formé et enseigné. Mais le voleur « lui répond : Tu conduisais tes brebis suivant la volonté « divine, moi je leur ai appris à n'aimer que leur volonté « propre. Mes flatteries l'emportent sur ton austère « bonté ; maintenant elles écoutent ma voix et recher- « chent mes pâturages. Leur libre arbitre m'a choisi. « Je les tiens pour mes brebis. — Voilà ma marque, ré- « plique le saint. — Reconnais aussi la mienne, répond « Satan ; et Dominique ne retrouve que bien rarement « sa croix rouge au cœur des brebis. Elles ne veulent « plus chercher leur bonheur dans une vie pauvre et

« chaste ; aussi le chasseur les percera de ses flèches et
« les pâturages demeureront aux plus fidèles. O mes
« bien-aimés! s'écrie alors le père de l'ordre, souvenez-
« vous que l'honneur céleste récompensera votre humi-
« lité, la richesse éternelle votre pauvreté, la possession
« de Dieu votre chasteté, et la vie bienheureuse votre
« mépris du monde. Mais peu d'âmes, hélas! écoutent
« Dominique et se résignent à ne posséder que ce que
« la règle permet. Le démon est là avec l'or, les volup-
« tés et les joies du temps présent ; il les tente, il les
« entraîne.— Regarde, continuait la très sainte Vierge,
« les enfants de mon illustre ami Dominique sont peu
« nombreux à suivre la règle, moins nombreux encore
« à s'élancer sur les traces de leur père. Tous n'enten-
« dent pas la voix du Fils de Dieu qui répète : Venez
« à moi, et je vous soulagerai en me donnant à vous. »

Du général, la sainte passait quelquefois au particulier. Sans le nommer elle donna des nouvelles d'un pauvre mort. Elle avait assisté en esprit à son jugement et à sa condamnation. Appelé par la même vocation qu'Algot, ce malheureux était cependant plongé pour jamais dans la honte et les maux de l'enfer, au lieu de partager avec lui la gloire et la béatitude éternelles. Sept démons lui avaient inspiré la superbe, la cupidité, la rébellion, la gourmandise, la vaine gloire, l'esprit de propriété et le mépris de la religion. Il s'était soumis à leur empire durant sa vie, maintenant il leur appartenait. Brigitte révéla aussi le sort d'un frère qui expirait peu de jours auparavant d'une manière étrange. Depuis trois ans les infirmités l'accablaient. Son corps tombait en corruption et il ne

savait plus que répéter avec patience : « Seigneur « Jésus, ayez pitié de moi ! » L'approche de la mort lui fit trouver d'autres paroles : « Je désire... articulaient « ses lèvres, je désire... je désire...viens, ô mon désir ! » Interrogé sur ce qu'il souhaitait, il répondit : « Dieu ! « Je me réjouis tant de le désirer et de le voir, ajoutait-« il, que s'il fallait vivre cent années en cette infir-« mité, je vivrais content. » Minuit sonna et, entraînée par un élan de joie, l'âme du convers abandonna son corps. « O ma fille, dit l'Epoux divin à son épouse, les « seigneurs et les maîtres ne veulent pas se faire « petits et venir à moi ; aussi je recueille les pauvres et « les simples d'esprit. Ce pauvre, ce simple a trouvé « une sagesse supérieure à celle de Salomon, des ri-« chesses qui ne vieilliront point, et une couronne qui « augmentera toujours dans la durée éternelle. Dis au « frère qui faisait pénitence en le servant, que par ce « service il a mérité d'être délivré de ses tentations, « d'avoir la force spirituelle et de mourir joyeusement[1]. »

Les frères Prêcheurs, que les souverains pontifes érigeaient sans cesse en réformateurs des autres ordres, se recueillirent à la voix de l'humble tertiaire. Selon ses conseils, le prieur rappela le couvent à « l'obser-« vance de la paix, à la garde de l'unité ». Le provincial, frère Katilmond, revint le premier à la pratique de la règle. Cet habit « ni trop fin, ni trop rude », que Marie montrait à sa servante au cours de leurs entretiens, ne lui plaisait pas. Il obéit pourtant aux ordres de la sainte et se dépouilla des vêtements riches qu'il portait, malgré

1. *Rev. III*, 14, 15, 16, 17, 18. — *VI*, 35.

son vœu de pauvreté ; il ne voulut plus désormais d'autre parure que son scapulaire, d'autres adoucissements aux rigueurs primitives des constitutions que les adoucissements permis par le pape. Il demandait en même temps des conseils et des lumières à l'extatique. « Votre volonté n'est pas assez unie à celle du « Christ, lui dit-elle. La Mère des Miséricordes, « voyant votre péril, vous a appauvri en biens, en santé, « en intelligence, afin que votre soumission vous valût « l'éternelle richesse, l'éternelle vigueur, la connais- « sance et la vision de Dieu. Mais vos prières réclament « ce que le Seigneur vous ôte et, pour votre malheur, « vous l'obtenez. Abandonnez-vous, au contraire, à votre « frère, le Verbe Incarné, et ne désirez que lui. » L'obéissance de Katilmond fut si complète, sa pénitence fut si sincère, qu'elle lui valut la grâce d'une admirable vision. A la clarté des lumières célestes, il aperçut la réformatrice de son couvent. Le feu sortait des lèvres de Brigitte, il enflammait le Nord, le Sud, l'Orient et l'Occident, tout le vaste champ de travail que la famille dominicaine arrose de ses sueurs ou de son sang, et il fécondait les travaux des Prêcheurs [1].

Parmi les religieux, il y en avait d'incrédules aux révélations de la sainte, de rebelles à ses conseils. On remarqua qu'ils périssaient misérablement ; punition de Dieu ou coïncidence, ces morts extraordinaires frappèrent les esprits et augmentèrent le prestige que la vénérable veuve s'était acquis par ses vertus.

Les Dominicains suivirent les inspirations de Bri-

1. *Rev. IV*, 30. — Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 31° *art. f.* 134 *r.*

gitte sur un sujet qui occupait singulièrement les chapitres généraux. Il s'agissait de l'élévation des membres de l'ordre à l'épiscopat. Depuis sa fondation, le couvent de Sigtuna était une pépinière de prélats. Son premier prieur, frère Jean, avait été appelé successivement aux sièges d'Abo et d'Upsal. Un provincial de Dacie, parent de Brigitte, venait de mourir dans cette dernière charge, en odeur de sainteté. Pour la seconde fois, le siège de Vesteras appartenait à un dominicain. Cette participation aux honneurs de l'Église n'était point approuvée des pères primitifs. A l'opinion du bienheureux Jourdain de Saxe, il valait mieux porter en terre un religieux que de le voir sacrer évêque ; ni lui ni ses successeurs ne permirent jamais aux Dominicains d'accepter l'épiscopat par l'élection des chapitres ; il fallait que la volonté du souverain pontife les y contraignît. Même en ces conditions, le religieux, devenu prélat, était comme étranger à la famille ; une grâce du chapitre général pouvait seule lui rendre l'entrée de son cloître. C'était là une situation complexe, et la sainte transmit aux frères Prêcheurs les enseignements de leur Reine. « Ceux qui désirent l'épiscopat « pour l'amour du monde ne sont pas dans la règle « de saint Dominique, déclarait Marie. Ceux qui « l'acceptent pour un motif raisonnable n'en sont point « exclus. Si, à l'exemple du bienheureux Augustin, ils « ajoutent l'austérité de la règle à la charge de l'épis« copat, ils méritent même une double récompense. « Malheureusement la plupart des frères oublient le « cloître et sa loi, non point à cause des travaux, mais « à cause des honneurs de leurs fonctions. » Afin de

mieux définir sa pensée, la très sainte Vierge montrait à l'extatique deux évêques de l'ordre. L'un, entré dans l'épiscopat pour y parvenir aux dignités, pour commander au lieu d'obéir, cachait sa cupidité sous des dehors pauvres et humbles; il voulait qu'on le supposât un saint. L'autre acquérait de grands biens, et les distribuait d'une main libérale, espérant qu'on célébrerait sa miséricorde et sa charité. Ces Dominicains, l'un vieux, l'autre jeune, n'étaient point des êtres fictifs, mais bien des prélats contemporains. Le plus coupable méprisa les avis de Brigitte, et l'on assure qu'il mourut au moment où, durant une extase elle l'entendait condamner par l'éternelle justice. Quel était-il? Vivait-il en Norvège, en Danemark ou dans quelque pays parcouru autrefois par la sainte? On ne sait; seulement on a la preuve qu'il ne résidait point en Suède. A cette époque, le seul prélat qui appartînt à l'ordre était l'évêque de Vesteras, et ses contemporains ne purent le considérer comme le coupable désigné, puisqu'il resta, longtemps encore, à la tête de son diocèse [1].

Sur ces entrefaites, un message de Pierre Olafsson rappela Brigitte au monastère d'Alvastra. Elle se hâta d'accourir, croyant retrouver la paix de sa cellule. C'était la croix qui l'attendait. Son fils Benoît faisait ses études parmi les écoliers du couvent. Dès son entrée, on l'avait, suivant l'ancien usage bénédictin,

1. *Rev. III.* 3, 15, 16. — *Chron. Episc. Finland. et Arosien.* — *Chron. de Arch. Upsal. Scrip. III,* 133, 124, 48 *et* 100. — *Diplom. V.* nos 4002, 4003, 4010. — **Ericus Benzelius, monum. veter. Eccles. Sveogoticæ.** *MDCIX, III.* 40. — *Quetif et Echard. I.* 25 *et* 26.

revêtu de l'habit de l'ordre, pieuse cérémonie qui n'engageait point l'avenir; mais Benoît ne semblait pas devoir quitter le froc blanc des Cisterciens. Par sa piété, sa mortification, sa charité, il appartenait à saint Bernard, et maintenant la mort menaçait cette jeune vie. En qui espérer, sinon en Brigitte dont les prières étaient si souvent exaucées? Lorsque la pauvre veuve, rentrant à Alvastra, vit son enfant torturé par la maladie, elle se troubla. Pourquoi cet innocent, pur comme au jour de son baptême, souffrait-il ainsi? Et le problème de la douleur, le plus redoutable que Dieu présente à l'homme, et que l'homme ne résoudra jamais par ses propres lumières, se dressa devant elle. Benoît n'avait mérité du ciel aucun châtiment. Expiait-il donc les péchés de sa race? A cette pensée, la malheureuse Brigitte se frappait la poitrine, elle s'offrait à la place de son fils en victime expiatoire. Soudain Satan lui apparut sous une forme visible. « Femme, disait l'esprit de ténèbres, pourquoi « t'affaiblis-tu la vue en versant des larmes? Crois-tu « donc que l'eau monte au ciel? » Brigitte se détourna du séducteur. Elle redoubla ses prières à Jésus-Christ, et il lui fut donné de contempler le corps ressuscité du Fils de Dieu. « Je vais mettre un terme aux souf- « frances de cet enfant, qui seront éternellement récom- « pensées, dit le Maître à sa servante. Tu appelais « ton fils Benoît, le béni de Dieu; appelle-le main- « tenant le fils de tes prières. » En même temps une douce harmonie remplissait la cellule de l'enfant et berçait ses maux. Il entendait l'écho des chants célestes, il sentait tomber sur lui l'ombre de l'éternelle paix, toute

souffrance avait cessé ! Cinq jours après, sans lutte et sans angoisse, il s'endormit dans les bras de sa mère et s'éveilla dans ceux de la Mère de Dieu [1]. Brigitte ferma doucement les yeux dont elle avait vu le premier regard, la bouche dont elle avait entendu la première parole, et ne murmura point. Les déportements de Charles, son fils aîné, lui faisaient connaître des douleurs pires, des séparations plus complètes que les douleurs et les séparations causées par la mort.

La sainte resta au monastère d'Alvastra. Notre-Seigneur l'avait avertie qu'elle y demeurerait pour un temps, non point en dépit de la règle bénédictine, mais grâce à une exception favorable aux décrets providentiels. « Ne voit-on pas, même dans l'ancien Testa-« ment, disait le Christ, la lettre de la loi se plier à la « nécessité, et David n'a-t-il pas été nourri des pains de « proposition ? » Cependant, si le sous-prieur Pierre et les anciens compagnons de Brigitte à Compostelle jugeaient sa présence un sujet d'édification, plusieurs moines étaient scandalisés. Tant qu'on avait supposé que la veuve s'éloignerait du tombeau de son mari, ses premières larmes séchées, on avait gardé le silence ; mais en la voyant s'installer près du couvent, les murmures éclatèrent. « Cette femme est folle ! » s'écriait Dom Paul, exprimant la pensée d'un grand nombre de religieux. Un jour on lui rapporta ces propos. « Béni « soit Dom Paul ! répliqua-t-elle. Il me connaît « bien. Oui, j'ai été folle, j'ai aimé le monde plus que « mon Dieu. Demandez-lui de prier pour moi ; main-

1. *Vita S. Birg.* p. 194.

« tenant je désire aimer Dieu seul et ne plaire qu'à « Dieu. » Eclairés par tant d'humilité, les moines reconnurent que si la recluse d'Alvastra était folle, c'était de la folie de la croix prêchée par l'Apôtre. La vertu de la pauvre veuve suffisait à la faire tolérer. Notre-Seigneur entendit que son épouse ne fût point subie, mais vénérée.

Il y avait au monastère d'Alvastra un saint homme, Dom Gerekin, qu'on savait en relations surnaturelles avec la Vierge-Mère et les neuf chœurs des anges, et qui voyait, assurait-on, l'hostie sacrée s'animer en ses mains. Il gémissait lui-même devant le Saint-Sacrement de ce qu'au mépris des anciens usages, on souffrait la présence d'une femme dans l'enceinte du monastère. « Brigitte est l'amie du Seigneur, dirent les « anges au religieux, leur familier ; elle est venue près « de ton couvent afin de cueillir, à l'abri de la monta« gne, des fleurs qu'elle emportera au delà des mers, « pour guérir les peuples. » Ces paroles, qui prêtaient aux fleurs du mont Omberg comme un parfum mystique, destiné à répandre au loin l'esprit de saint Bernard, retentissaient encore aux oreilles de Dom Gerekin, lorsqu'il aperçut la pieuse veuve dans la chapelle. L'extase soulevait Brigitte de terre et la soutenait au centre de la belle nef romane de l'édifice. Mille rayons lumineux jaillissaient de ses lèvres entr'ouvertes. « La sagesse sort « de la bouche de cette femme, continua la voix des « anges ; comme signe de la vérité de ce que tu en« tends, sache qu'elle t'annoncera l'heure de ta mort, « de la mort que tu désires, et qui t'emportera afin que « tu ne voies pas les maux prêts à fondre sur cette mai-

« son. » Au sortir de son ravissement, Brigitte prédit à Gerekin que la suprême libératrice l'attendait. Sans hésiter, le vieillard appela trois de ses frères : « Venez, Pierre, venez Olaf et Thordo, hâtez-vous, » s'écria-t-il, cédant volontiers à la mort. Ceux qu'il appelait à l'éternelle vie, le suivirent joyeux.

Brigitte lisait dans l'âme des Cisterciens qui traversaient le chœur de l'église. Parfois elle constatait que les trois vœux de religion n'étaient pas observés de tous les moines, et si la souffrance du corps, les doutes de l'esprit ou les défaillances de l'âme assaillaient les moins courageux, elle les invitait à lui demander du secours.

Frère Nicolas ne pouvait plus, depuis de longues années, croire à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ni aux faveurs célestes prodiguées à la très sainte Vierge. Brigitte lui parla du Dieu vivant en termes de feu. Nul ne le pouvait mieux faire ; car, le jour de la Pentecôte, elle avait vu l'hostie sous la forme d'un agneau environné des flammes que seul l'Esprit-Saint allume. Après avoir raconté cette vision, elle lui rapporta aussi qu'un autre matin elle avait contemplé, au moment de l'élévation, le Christ ressuscité. « Je vous bénis, croyants, « disait l'apparition, je serai le juge de ceux qui ne « croient pas. » Grâce aux raisonnements et aux récits de la sainte, le moine retrouva la foi et mourut dans un élan de charité. Pendant la nuit de Noël, Brigitte obtint la guérison d'un infirme attristé de ne plus pratiquer sa règle. Quant à ses visites aux malades, leurs fruits ne se comptaient plus. Frère Pierre, le portier du couvent, avait atteint un haut degré de vertu.

Naïvement il demanda à la vénérable femme s'il valait mieux souffrir pour Jésus-Christ, ou mourir afin de s'unir à lui. Aussitôt Brigitte prédit que le soir même l'éternelle Sagesse l'appellerait, et le soir même il mourut. Le lendemain on mena la sainte auprès d'un convers dont l'agonie semblait ne pas devoir finir. On ne comprenait point comment la vie pouvait lutter ainsi contre la mort. C'était la miséricorde divine qui disputait le malheureux frère au démon. Brigitte le décida à se confesser de péchés qu'il cachait depuis longtemps, et il expira en disant: *Benedictus Deus qui te misit ad me*. Un vieux moine finissait sa vie comme un hérétique. Pendant dix-huit années il s'était tenu loin de son couvent, oublieux de sa règle, et il y avait rapporté une foi vacillante et faussée. La terreur des jugements divins lui faisait prétendre qu'il n'y aurait point de damnés. Incapable de concevoir les visions des âmes pures, il assurait que Dieu ne parlait à aucun vivant, et que les hommes ne le verraient point avant la fin du monde. Brigitte trouva des arguments que le Cistercien goûta. Elle lui prouva la toute-puissance divine et, hardiment, elle lui parla de la mort. D'abondantes larmes inondèrent le visage du vieillard ; les ténèbres dont son orgueil l'avait enveloppé se dissipaient. Lorsqu'on lui apporta les derniers sacrements, il réunit ses frères et leur dit avant de mourir : « Dieu m'a fait miséricorde. Il a reçu « ma contrition. Priez pour moi, je crois tout ce qu'en- « seigne la sainte Eglise notre mère[1] ».

Vers cette époque, un grand seigneur fut enterré

1. *Rev. IV*, 121. — *VI*, 86. *Extrav. LV*. — *Vita S. Birg.* 194. — Proc. Can.

dans la chapelle d'Alvastra. On demandait aux belles cérémonies des moines de jeter un dernier éclat sur ce pauvre corps, usé au service du monde. L'office touchait à sa fin, quand Brigitte apprit par révélation surnaturelle que l'homme auquel on accordait les prières solennelles de l'Eglise était excommunié. Le prieur, qui ne l'ignorait point, consentait, pour de l'argent, à enfreindre les lois ecclésiastiques ; aussi le Verbe disait avec sévérité : « Ce prieur pèche contre Dieu le Père, « qui défend de faire acception de personnes et d'ho- « norer le riche. Il pèche contre l'Esprit-Saint qui est « la communion des fidèles, puisque parmi eux il en- « terre un impie. Enfin il me méprise, puisqu'il rend des « honneurs à un homme que l'Eglise a condamné. La « mort va châtier ce religieux indigne ; la première « fosse ouverte après celle de l'excommunié sera la « sienne. » Pressée par la charité, la sainte rapporta cette vision et d'autres encore qu'elle avait eues à son sujet, au coupable prieur. Il se repentit. Quatre jours après son dernier péché, il quittait la terre dans les sentiments auxquels le Rédempteur promet le pardon [1].

Dom Pierre fut alors nommé prieur d'Alvastra. Sans tenir compte des changements que les défaillances, suivies de réformes, avaient apportés à la règle de saint

Dep. P. de Alvastro sup. 17e *art. f.* 206 *r., sup.* 30°, 34°, 35° *et* 37e *art. f.* 218, 223, 225 *v. et* 227 *r.*

1. *Rev. I,* 13. — *IV,* 14, 23. — *Vita S. Birg.* 197-201. Les textes disent simplement, « Prior Ordinis Cisterciensis ; » mais l'ensemble des documents fait supposer qu'il s'agit du prédécesseur de Pierre comme prieur d'Alvastra.

Benoît, Brigitte entretint le monastère des révélations de la très sainte Vierge sur leur premier fondateur, le patriarche des moines d'Occident. « Le bon abbé Benoît, « déclarait la Reine du ciel, aurait pu se sanctifier dans « le monde ; mais le Seigneur l'appela sur la montagne « afin d'exciter d'autres hommes à la perfection, « par son exemple. Pour qu'il devînt un foyer, la « Providence entoura Benoît de nombreux compagnons, « Il leur écrivit une règle, qui guidait chacun selon sa « disposition, fût-il confesseur, ermite, docteur, ou « même martyr, de sorte que plusieurs moines devin-« rent parfaits à l'égal de leur père. Maintenant, on « juge l'ordre de Saint-Benoît en décadence ; sa lumière, « sa chaleur, son parfum, disparaissent sous les fumées « de la luxure et de la cupidité ; ses torches dispersées « sont éteintes, mais si on les réunissait, elles repren-« draient leur ancienne ardeur [1]. »

Joignant la prophétie à l'exhortation, Brigitte annonçait aux moines d'Alvastra que, ravie par l'extase, elle avait vu dans l'avenir la mort de trente-trois d'entre eux. Ils vont partir. Notre-Seigneur les lui désigne ; les simples, les purs s'envolent vers le ciel sous la forme de blanches colombes, d'autres, moins parfaits, traversent le purgatoire [2].

Le monastère accepta l'arrêt de la Providence. Serrés sous l'étendard de la croix, tous les moines attendirent l'appel, afin que les élus de la mort fussent prêts à lui

1. *Rev. III,* 20 *et* 21. Il semble que certaines de ces paroles aient trait aux divisions de la famille bénédictine.
2. *Rev. VI,* 113.

faire accueil et à l'embrasser, lorsque sonnerait l'heure prédite par la sainte.

C'était aussi au grand départ que Brigitte préparait les souverains, la cour et le clergé suédois, quand elle les exhortait à la pénitence. En voyant se réaliser à bref délai sa prophétie aux Cisterciens et trente-trois tombes s'ouvrir à la fois, chacun repassa dans son cœur les conseils que la prophétesse lui avait donnés.

CHAPITRE V.

1346.

BRIGITTE FONDATRICE DE L'ORDRE DU SAINT-SAUVEUR.

Le Christ révèle à Brigitte la règle d'un ordre nouveau. — Dons du roi et de la reine pour l'érection d'un monastère à Vadstena. — Dernière visite de la sainte à ses domaines. — Le livre des Questions.

....non solum appelleris
sponsa mea, sed tu eris
mater Watztenensium.
Oracio de S. Birgitta, VI Pars.

Brigitte ne cherchait plus sa voie. Pourquoi l'eût-elle fait? Notre-Seigneur lui-même était son guide, et ainsi que les apôtres suivaient le Maître, sans demander où il les conduisait, la sainte marchait dans la vie, n'ayant d'autre but que le ciel. Elle vivait à Alvastra, devant le Saint-Sacrement, comme si elle eût fait partie d'un ordre contemplatif. Au milieu de son oraison, une lumière l'éblouit et deux êtres d'une rare beauté apparurent. C'étaient le Sauveur et la Vierge Marie, non point tels qu'ils sont dans la gloire, mais tels qu'ils vivaient sur terre.

« J'avais des vignes qui me donnaient de bon vin, dit

« le Maître à sa servante. Ces vignes étaient les ordres
« religieux. Maintenant elles demeurent stériles. J'en
« planterai donc de nouvelles. Tu y porteras de jeunes
« ceps, et mon ami, le prieur d'Alvastra, les mettra en
« terre. Ma grâce les fera fructifier. J'enverrai à cette
« vigne de fidèles gardiens, je l'environnerai, comme d'un
« mur, par mon amour. Sois forte, toi qui dois porter
« les ceps. Sois persévérante, empressée, fidèle et pré-
« voyante, afin que le démon ne te trompe pas. Aime-
« moi, fuis la vanité, garde pur ton être tout entier,
« consacre-le à mon honneur. Discute avec ta con-
« science. Si tu tombes, relève-toi ; viens à moi sans
« souci du monde ou de ses amis. Quand je serai avec
« toi, quand tu m'aimeras parfaitement, tout ce qui
« est hors de moi te semblera amer. »

Le champ de travail que Dieu avait préparé à Brigitte de toute éternité, s'étendait devant elle. C'était le sol vierge de sa patrie. En l'honneur du Christ et de sa Mère, elle allait créer un institut suédois : l'ordre du Saint-Sauveur, destiné à sauver les peuples scandinaves, puis à se répandre dans le monde afin d'y étendre le règne de Dieu. Sauf quelques lois générales empruntées à la règle de saint Augustin, sauf quelques détails laissés à l'initiative du prieur d'Alvastra, que dans ses entretiens avec Brigitte Notre-Seigneur appelait son ami, le divin Maître poussait la sollicitude pour l'institut nouveau jusqu'à lui dicter ses constitutions. Il n'agissait pas sur Brigitte par une inspiration intérieure de son Esprit, comme il l'avait fait à l'égard d'autres fondateurs d'ordres. Il communiquait ses volontés par une révélation que l'intelligence

de la sainte concevait, non point successivement, mais d'une manière instantanée ; car il n'y a rien de successif dans les actes spirituels, où l'âme vit en dehors des lois que lui impose son union avec le corps. D'un seul coup d'œil, bien qu'elle discernât séparément chacune d'elles, l'extatique embrassait les questions dont le Verbe l'entretenait [1]. « La ferveur de mon cœur était si grande, « disait-elle, que je le sentais prêt à se briser de joie. » Cette allégresse dura tout le temps que Brigitte mit à collationner avec Dom Pierre la *règle du Saint-Sauveur*. Selon les ordres divins, le prieur d'Alvastra devait rédiger les divers articles en latin, sans rien ajouter ni retrancher aux communications du Christ, que sa fille spirituelle lui répétait.

Les constitutions peuvent se résumer ainsi : Chaque monastère sera consacré à la Mère de Dieu ; il renfermera des hommes et des femmes. Les deux couvents éliront l'abbesse avec le conseil de l'évêque, et les convers ne pourront être exclus du vote. De préférence on choisira une vierge, mais ce choix n'est pas nécessaire. Au milieu des moines, l'abbesse occupera le même rang que la Vierge Marie au milieu des apôtres et des disciples. Elle fera des admonestations, expliquera la règle et dirigera le temporel du monastère ; tous devront lui obéir. Lorsque les sujets se présenteront, on s'assurera qu'ils ne viennent point par crainte des adversités de la vie ou des poursuites de leurs créanciers. On se contentera de dons volontaires et on n'exigera

1. « Cum Deus aliquid revelat (dit le cardinal Bona), non loquitur « humano verbo unum verbum post aliud proferens, sed plures simul sen- « tentias brevi momento promit. » *De disc. Spir.* 17.

aucune dot. Le noviciat sera précédé d'une année de postulat ; mais les personnes dont le passé garantira l'avenir, pourront être reçues après six mois d'attente. Il n'est pas permis aux sœurs de prononcer de vœux avant dix-huit ans, ni aux religieux avant vingt-cinq. Les femmes porteront des vêtements de bure grise doublés, l'hiver, de fourrure commune. Leur tête sera couverte d'un long voile noir, retenu par une sorte de couronne en toile blanche, marquée de cinq morceaux de drap rouge pour rappeler les cinq plaies du Sauveur. Ce signe distinctif de l'habit nouveau se retrouvera sur le manteau des religieux et dans le costume des convers. Les religieuses de chœur seront soixante par couvent. Les religieux se classeront ainsi : treize prêtres en l'honneur des apôtres, deux diacres et deux sous-diacres, afin de rappeler les quatre grands docteurs de l'Eglise latine ; plus huit laïques. Le nombre total des frères et des sœurs sera donc égal à celui des treize apôtres, parmi lesquels on compte saint Paul, et des soixante-douze disciples du Maître. Jamais ce chiffre ne sera dépassé. Les postulants prendront rang pour remplacer les morts. Vingt-cinq frères lais cloîtrés et tonsurés, des converses et quelques adjutrices seront chargés du service. Quatre frères lais *ab extra* veilleront au temporel. A l'exemple de la Vierge Marie, les sœurs partageront leurs journées entre la prière vocale et la prière mentale, le travail manuel et le travail intellectuel. Néanmoins elles ne négligeront pas leur corps et compatiront à ses besoins, « comme à une bête malade, » selon l'expression même de la règle. Elles recevront la sainte com-

munion les jours de fête, et le samedi si leur confesseur les y autorise. Le Saint-Sacrement sera toujours exposé sur l'autel [1]; elles pourront prendre l'ostensoir et le porter chez les malades. Nulle d'entre elles, même l'abbesse, n'ira inutilement au parloir; aucune ne restera oisive. Les moines diront la sainte messe et réciteront le bréviaire. Les dimanches et fêtes ils prêcheront en langue vulgaire sur l'Evangile. Sans trêve ils se livreront à l'étude. Les sœurs ne sortiront de la clôture que si elles sont appelées à entreprendre des fondations. Les frères quitteront leurs couvents, soit pour les affaires temporelles de l'ordre, soit afin de convertir les idolâtres et les hérétiques, soit à la réquisition de l'évêque du diocèse. La communauté de femmes, soumise aux moines quant au spirituel, n'aura pas de rapports avec eux, en dehors de ce qui concerne la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Elle leur passera par un tour ce qui leur est nécessaire et ne les recevra dans la clôture que pour administrer les malades et faire la levée du corps des mortes. L'humilité régnera sur le monastère. L'abandon à Dieu y sera complet; on travaillera pour lui par pur amour. La pauvreté sera absolue ; même l'abbesse ne saurait autoriser à posséder : « La propriété étant « à la damnation ce que l'étincelle est à l'incendie. » Toutes les semaines, la règle prescrit trois jours d'abstinence et des jeûnes obligatoires le vendredi et le sa-

1. Sacramentum corporis mei super altare suum jugiter positum habeant, in vase decenti saphirico, vel cristallino, ut me quem quotidie speculantur sub aliena forma ferventiùs desiderent donec rerum veritate satientur. *Extrav. XXXVII.*

medi. La santé étant nécessaire, il faut la conserver par une nourriture suffisante et par des bains. Chaque monastère sera confié à la garde du roi dans les Etats duquel il se trouvera, et soumis à la juridiction de l'ordinaire. L'évêque du diocèse sera pour lui un père, un visiteur et un juge ; le pape un tuteur et, s'il y avait lieu, un défenseur. On n'entreprendra aucune fondation sans l'aveu du Saint-Siège [1].

Dès que Brigitte et le prieur d'Alvastra eurent achevé leur rédaction, ils la lurent à maître Matthias et à un savant abbé de l'ordre de Cîteaux. Puis ils la présentèrent à l'archevêque d'Upsal et à trois de ses suffragants, avant de réclamer l'approbation du souverain pontife. On pouvait prévoir que la règle ne serait pas blâmée, car elle ne contenait rien qui fût nouveau dans l'Eglise. Des couvents où se réunissaient les deux sexes existaient déjà du temps de saint Basile et se perpétuaient dans l'ordre de Saint-Benoît [2]. Les religieux et religieuses du nouvel institut empruntaient leur cérémonial aux Bénédictins. Ils devaient être humbles dans

1. REGULA SANCTI SALVATORIS, DATA DIVINITUS AB ORE JESU CHRISTI DEVOTÆ SPONSÆ SUÆ S. BRIGITTÆ. *Rev.* 638, 651. *Extrav. IV, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XX, XXI, XXXIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XL, XLV, XLVI.* Les paroles « in dominio regis Norwegiæ », qui se trouvent en tête de la règle, ne peuvent être qu'une figure de rhétorique du traducteur; il désirait ajouter : « ad septentrionem omnium regum ultimus. » Tous les historiens indiquent Alvastra comme le lieu où le Christ dicta les constitutions de son ordre.

2. Les abbesses fontevristes gouvernaient le temporel du double couvent comme celles de l'ordre nouveau ; la soumission de ces dernières aux évêques, visiteurs de droit des couvents, donnait aux moines de l'ordre du Saint-Sauveur, plus d'indépendance de la crosse abbatiale que n'en avaient les Bénédictins.

leurs chants à l'exemple des Chartreux [1], se livrer à l'étude comme les fils et les filles de saint Bernard, et puiser au cœur de saint François l'amour passionné de la pauvreté, le zèle de la prédication populaire. Cependant, le Verbe, pour qui Brigitte était un instrument nouveau, destiné à révéler des choses neuves [2], entendait qu'elle fût elle-même, selon la parole de saint Paul, le *type* [3] de sa famille religieuse. Les prélats chargés d'examiner les constitutions s'attendaient à y trouver le sceau de la fondatrice, et au cours de la lecture, leur attente ne fut point trompée. Quant à leur essence, les trois vœux sont communs à tous les ordres, ils le savaient, mais ils n'ignoraient pas qu'en chacun ils ont un caractère propre et une singulière différence d'intensité. La lecture de la règle fit comprendre aux évêques que la pauvreté du nouvel institut serait portée aux plus extrêmes limites. Examinant ensuite les observances, ils purent prévoir que l'Eglise accorderait des louanges aux filles de la sainte, pour « la par« faite constitution de leur clôture [4] ». Enfin ils devinèrent qu'autour des futurs couvents régnerait l'atmosphère d'intelligence, de culture et d'honneur chevaleresque, dans laquelle s'était épanouie la jeunesse de Brigitte.

La sainte avait appris par l'histoire des institutions monastiques, qu'elles demandent plutôt à l'Eglise le

1. Brigitte ne connaissait les Chartreux que par ses voyages. Leur premier couvent en Suède date de 1496.

2. *Extrav. XLVI.*

3. Cfr. *Thess. I*, 7. Ὥστε γενέσθαι ὑμᾶς τύπους πᾶσι τοῖς πιστεύουσιν.

4. Analecta Juris Pontificii. 5a *Serie* 1861. — LES VŒUX SOLENNELS DANS LES MONASTÈRES DES RELIGIEUSES. RÈGLE DE SAINTE BRIGITTE, X, 545.

droit de subsister que celui de naître. Elle se crut donc autorisée à suivre son inspiration et à fonder sur l'heure un monastère qui serait son dernier asile, comme le berceau de sa famille spirituelle. L'aumône avait fait de larges brèches à ses grands biens, et les droits de ses enfants à leur héritage étaient trop sacrés, pour qu'elle pût bâtir ce monastère en comptant uniquement sur ses propres ressources. Elle s'adressa donc à Magnus II : « Si vous édifiez un monastère pour expier « vos péchés, lui dit-elle de la part de Jésus-Christ, « l'amour divin augmentera en vous et en vos coopé« rateurs ; si vous refusez, la justice divine vous châ« tiera [1]. » Le Sauveur désignait le lieu de la fondation. C'était le bourg de Vadstena, dont Brigitte avait la suzeraineté, et où les Cisterciens, établis depuis longtemps, accueilleraient avec leur générosité habituelle les frères et les sœurs de l'institut du Saint-Sauveur.

Le roi et la reine portaient à leur parente une affection mêlée de crainte. Cette prophétesse, pensaient-ils, pouvait les servir et aussi leur nuire devant Dieu et devant les hommes. De plus, il était dans le faible caractère de Magnus, comme dans la nature mobile de Blanche, d'aimer à suivre deux maîtres. Faire parfois un pieux usage de quelque domaine, rassurait leur conscience sur le luxe effréné de la cour; jamais semblable occasion ne s'était offerte à leur générosité. Jusqu'ici les monastères scandinaves avaient été fondés par des étrangers. Un esprit différent de celui du pays les animait et inspirait les hautes

1. *Extrav. LXXIV.*

études que les moines seuls savaient enseigner, et la littérature sur laquelle ils régnaient tout-puissants. Prendre dans les conditions les plus diverses des Suédois et des Norvégiens pour en recruter un ordre national ; implanter cet ordre dans le sol natal et, grâce à une confraternité de frères et de sœurs *ab extra,* étendre ses racines dans la société laïque, ce projet parut aux souverains une œuvre politique autant que chrétienne. Ils répondirent donc à la requête de leur cousine par le présent d'un domaine royal, situé à Vadstena [1], sur le bord du lac Vetter. Ils ajoutèrent même une autre munificence, sans exemple dans l'histoire du pays, et donnèrent six mille marks d'argent afin qu'on posât tout de suite la première pierre du couvent. En retour de telles faveurs, ils y demandaient [2] une sépulture. Au moment de signer la donation, Brigitte vit la Vierge Marie et le démon se disputer devant l'Eternel la possession du domaine : « Ce lieu m'appartient par triple droit, » disait Lucifer, qui montrait les restes de la forteresse de Susenborg et les ruines du château élevé par les Folkungs. « Mes amis l'ont édifié ; là ils sui-
« vaient ma loi, ils punissaient et opprimaient leurs

1. L'étymologie de ce nom vient, suppose-t-on, d'un gué pierreux, « Stenigt Vad, » situé près du monastère. On croit qu'avant l'introduction du christianisme il se trouvait dans ce lieu un château nommé Susenborg. Le roi Valdemar ou ses ancêtres en avaient élevé un second. Au temps de Magnus, il ne restait que des ruines, et Vadstena était simplement un domaine royal. **Vadstena och dess Minnesmärken**, *erinringsblad för Främlingen utarbetad af* **Axel Ripa**. *Vadstena. Axel Bundels förlag* 883, 5, 6.

2. Par leurs testaments, l'un du 1er mai 1346, l'autre du 15 juillet 1347 (*Diplom. V.* nos 4062 *et* 4200). Haquin, roi de Norvège, confirma le testament de ses parents, mais les circonstances ne lui permirent pas de rapporter leurs corps à Vadstena.

« vassaux sans miséricorde. J'avais ma demeure parmi « eux. » Marie prouvait que le cœur des habitants ayant changé, ils pouvaient changer de maître. A la place des gémissements, monteraient désormais vers le ciel les louanges du Seigneur. Au lieu de mériter la vengeance céleste, on attirerait les bénédictions de Dieu ; on apaiserait sa colère contre le royaume de Suède. L'arrêt céleste condamna le démon et il s'enfuit des rives du Vetter, où la Mère des Miséricordes établit sa suzeraineté. Comme les murailles de Jéricho étaient tombées devant l'Arche d'alliance, ainsi la demeure élevée par l'orgueil des riches et au prix de la sueur des pauvres faisait place à d'humbles amis de Dieu [1].

Afin d'être en mesure d'entrer dans l'institut nouveau, Brigitte voulut visiter une dernière fois ses terres et mettre ordre à ses affaires temporelles [2]. Ses partages, ses dons et les prêts sans usure que, selon le conseil du Seigneur, elle accordait en prenant sur son superflu [3], rendaient la liquidation difficile. Ses directeurs l'encouragèrent d'autant plus à faire ce voyage qu'ils avaient la preuve de son indifférence pour la fortune. Peu de temps auparavant, un messager était venu de Fundia, annonçant à la recluse que le feu dévorait ses moissons et ses fermes : « Béni soit le Sei« gneur qui me donne mon juste salaire, avait-elle ré« pondu sans se troubler ; souvent j'ai abusé des grâces « divines, je n'ai point assez remercié le Dispensateur

1. *Extrav. XXIV et XXV.*

2. Divers actes prouvent que Brigitte n'avait pas cessé de gérer sa fortune. Le 22 août 1344, nous lui voyons signer à Linkœping un échange avec le chapitre de la cathédrale. (*Diplom. V.* n° 3822.)

3. *Extrav. LXXXVIII.*

« de tout bien, je n'ai pas suffisamment prié pour ceux « qui m'ont légué ces richesses. Béni soit le Seigneur « de m'en avoir délivrée. » Comme maître Pierre lui demandait si c'était bien là son sentiment intérieur, elle ajoutait : « De tout cœur je désire être pauvre. Je « voudrais même mendier mon pain pour l'amour de « Dieu. Il viendra un jour où je serai forcée d'aban- « donner toutes choses ; il y a plus de mérite à s'en « détacher [1]. »

Brigitte partit donc d'Alvastra avec de fidèles amis, parmi lesquels on remarquait le prieur du couvent, le saint prêtre maître Pierre et un chapelain, Magnus de Motala. Tous les pas de l'ancienne sénéchale dans les provinces où, jadis, elle entreprenait tant d'œuvres, furent marqués par un bienfait. Depuis qu'elle ne disposait plus de ses trésors temporels, elle jetait à pleines mains les richesses spirituelles de la Providence. A l'exemple de son divin Epoux, elle passait répandant la paix sur les affligés, guérissant les malades, délivrant les possédés du joug des esprits mauvais, car Dieu était avec elle [2].

On avançait lentement tant qu'on ne quittait pas les voies de terre, si accidentées, pour voyager par eau, agrément facile dans ce pays, où des rivières rapides coupent partout le sol et relient entre eux d'innombrables lacs. Embarqués sur les gracieux bateaux que les Scandinaves excellent à construire, les voyageurs dé-

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 19° *art. f.* 208 *r.*

2. Ὃς διῆλθεν εὐεργετῶν καὶ ἰώμενος πάντας τοὺς καταδυναστευομένους ὑπὸ τοῦ διαβόλου ὅτι ὁ Θεὸς ἦν μετ' αὐτοῦ. *Acta* x, 38. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 34° *et* 35° *art. f.* 223 *r. et* 225 *r.*

ployaient une large voile. Si le vent était contraire, on avançait à la rame. Certain soir ils abordèrent à une île où la sainte possédait des domaines. Les paysans endormis ne répondirent point à leur appel et ils durent rester exposés au froid de la nuit. Les compagnons de Brigitte frissonnaient sous leurs fourrures; elle-même n'avait que sa robe de bure pour se couvrir, mais, par l'extase, le Seigneur l'arrachait aux misères d'ici-bas. Il lui montrait la vanité de ceux qui cherchent à se réchauffer et à se parer, grâce à des vêtements superflus, sans penser que toute chaleur et toute beauté viennent de Dieu. « S'ils mettaient leur espoir en moi, disait le « Christ, je leur donnerais la chaleur du corps et celle « de l'âme; je les rendrais splendides devant mes saints. « Maintenant ils sont difformes parce qu'ils ne se con« tentent pas du nécessaire et préfèrent les créatures « au Créateur [1]. »

Aux heures difficiles la sainte devenait une providence. On traversait des forêts vierges, infestées de bêtes sauvages et habitées par des voleurs, quand de cruelles souffrances mirent en péril la vie de Magnus de Motala. Rester, avancer, tout avait ses dangers. La plus grande perplexité régnait autour du malade. Brigitte s'approcha, plaça ses mains sur la tête de Magnus, le guérit et le fit monter à cheval [2]. Alors, au milieu des rochers, les voyageurs suivirent les eaux impétueuses du fleuve Gotha et parvinrent à son embouchure. Là, un des vassaux arrêta la suzeraine sur le chemin. Il se plaignait de ne pouvoir marier sa fille,

1. *Rev. VI*, 84.
2. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 34e *art. f.* 133 *verso.*

faute d'une dot : « Compte l'argent de ta bourse, dit « Brigitte à son intendant ; j'en donne le tiers à cet « homme : sa fille sera joyeuse et priera pour nous. » On apercevait le clocher de Lœdese. C'était un port habité par de nombreux marchands ; aussi l'entrée de la noble dame ne demeura pas ignorée. Le lendemain, des gens de toute condition étaient, à l'aube, assemblés devant l'hôtellerie où logeaient les voyageurs. Brigitte les rencontra en se rendant à la messe, et comme les pauvres formaient la majeure partie de la foule, elle leur fit distribuer des aumônes. L'intendant protesta : « Voulez-vous, Madame, vous réduire à la mendi- « cité ? Donner d'une main pour tendre l'autre, est-ce « donc le comble de la perfection ? »

« — Donnons tant que nous possédons, répliqua la « veuve ; nous avons un Maître bon et libéral. J'appar- « tiens à ces pauvres : ils n'ont que moi dans leur mi- « sère. Moi je m'abandonne à la volonté divine. » Puis, reprenant sa marche, elle entra dans l'église de Saint-Pierre et s'agenouilla au pied du tabernacle. « Tu es « l'épouse qui oublie tout pour chercher son époux, « lui dit le Dieu présent en l'Eucharistie ; aussi, à cause « de ta charité, ton Époux aura soin de toi et des tiens. « De même que mon amour m'a jeté dans le sein de « la Vierge, la charité de l'homme me fait entrer dans « son âme. »

L'intendant de la sainte était indigne de sa confiance : elle en eut la preuve, et Notre-Seigneur lui reprocha son manque de surveillance. « Tu aimes autour de toi les « visages agréables, lui dit-il ; tu ne reprends pas tes « amis de peur de leur déplaire, souviens-toi qu'il ne

« suffit pas à la perfection de se corriger soi-même. Le « devoir est de faire suivre son exemple à ceux dont « on est chargé. » En même temps le Christ lui révéla les vices cachés du serviteur infidèle. Pour le convertir, elle eut recours à tout : prières, conseils, menaces ; mais le malheureux repoussa les efforts de la miséricorde divine. La mort le frappa d'un coup rapide. Il expira seul, sans consolations ; « le diable, assura le « peuple de la contrée, ne faisait que reprendre ses « droits anciens sur cette âme ; elle s'était livrée à lui « par un pacte [1]. »

L'idolâtrie avait tout récemment disparu des terres où se trouvaient les voyageurs, et l'on y croyait encore à la présence habituelle du démon. Soit qu'il se montrât comme le Seigneur l'a parfois permis, soit qu'invisible il tourmentât les hommes, l'esprit du mal perpétuait son règne, commencé sous les faux dieux scandinaves. Par le conseil de Brigitte, le prieur d'Alvastra réunit à l'église les habitants des campagnes et des forêts voisines. « Il n'y a, leur dit-il, qu'un seul Dieu en « trois personnes. Toutes choses ont été faites par lui. « Le démon ne peut, sans sa permission, agiter un « fétu de paille sous vos pieds ; mais comme vous aimez « les créatures plus que Jésus-Christ, la justice divine « permet à Satan de posséder vos âmes et de faire pros- « pérer vos affaires temporelles. Croyez en Dieu, ces- « sez d'offrir aux idoles les prémices de vos troupeaux. « Ne dites plus : Voilà ce que fait la fortune ! dites :

1. *Rev. VI.* 76. *Extrav. LXX.* — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 20° *art. f.* 210 *r.*

« Voilà ce que Dieu permet. Ne prétendez pas qu'à l'au-
« tel on immole un peu de pain. Croyez fermement que
« c'est le corps de Jésus-Christ crucifié sur la croix.
« Ayez foi aux sacrements ; alors le démon s'enfuira
« loin de vous. » D'une seule voix, ces pauvres gens s'écrièrent : « Nous croyons! nous jurons de nous amender ! » Dès lors les oracles du démon cessèrent dans ce pays [1].

A l'exemple des apôtres, Brigitte dominait l'enfer; on lui amena donc des possédés. La délivrance d'un moine, d'un prêtre et d'une femme, au monastère d'Alvastra [2], donnait une entière confiance à ses compagnons. Ils l'encouragèrent à demander au ciel des lumières spéciales sur l'action du diable. Notre-Seigneur désigna à sa servante trois genres distincts d'énergumènes. Les premiers voient le démon s'emparer de leurs corps, et par le corps lier l'entendement. Les seconds, plus malheureux, sentent l'enfer troubler leurs consciences. Mais ni les uns ni les autres ne sont coupables ; leurs souffrances, au contraire, augmenteront leur couronne. Les troisièmes, par un acte du libre arbitre, ont livré l'accès de leurs âmes au démon, qui n'y peut pénétrer contre leur volonté ; ils méritent donc d'être châtiés. Désignant à l'extatique des infortunés qu'elle connaissait, le Verbe précisait ses leçons par des exemples.

Brigitte interrogea aussitôt le divin Maître sur les

1. *Rev. VI*, 78. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 17°, 29° *et* 35° *art. f.* 215 *r*, *f.* 225 *r. et* 226 *v.* Quelques auteurs ont imaginé, on ne sait pourquoi, de placer ce fait en Italie, près d'Ortone, où Dom Pierre aurait eu quelque peine à être compris.

2. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 34° *art. f.* 223 *v. et* 224 *r.*

causes de la possession. Il lui désigna parmi les principales les péchés des parents et les insondables desseins providentiels ; puis il indiqua, comme moyens de faire cesser le mal, la prière, l'expiation et les exorcismes. Les âmes viriles luttent victorieusement contre le démon, sans qu'il l'emporte jamais sur elles. Quant aux mauvais esprits, on expulse les uns sans difficulté : ce sont ceux qui, par une action sur les sens, excitent le corps au mal. Les démons habiles à troubler la conscience et à porter au dégoût de la vie sont plus opiniâtres. Enfin la résistance de Satan est très forte s'il s'agit pour lui d'abandonner des énergumènes dont il occupe l'être entier.

Au cours de son voyage, la sainte guérit d'innombrables possédés. A Vexiœ ce fut en présence de l'évêque Thomas de Malstad ; à Linkœping, sous le paternel regard de maître Matthias qui déjà lui devait la guérison d'un célèbre prédicateur, son concitoyen. Toujours elle se faisait assister du prieur d'Alvastra, et bientôt il suffit au Cistercien d'exorciser au nom de sa fille spirituelle, pour que l'enfer fût vaincu. Les compagnons de Brigitte s'aperçurent alors qu'elle-même entrait en lutte contre le démon. Parfois les énergumènes se jetaient sur elle, dans le dessein de la tuer. On cherchait à parer le coup, déjà ses prières l'avaient défendue ; les armes roulaient à terre, et les mains prêtes à la frapper se joignaient afin d'implorer son pardon. D'autres fois, les diables possédaient la monture de Brigitte qui ne s'en étonnait pas, sachant qu'ils peuvent pénétrer dans le corps des animaux ; mais une chute de cheval faillit lui coûter la vie en Upland, non loin de

la demeure d'un malheureux qu'elle allait délivrer des obsessions diaboliques.

Brigitte chercha une défense contre les esprits de ténèbres dans la conversation des élus. Aussi voulut-elle passer les fêtes de la Purification à Skara, près des reliques d'un évêque du diocèse, Brynolf, qu'elle avait connu et dont elle vénérait la mémoire. Agenouillée sur la tombe du prélat, la sainte fut ravie en extase. Ses yeux ouverts sur l'éternité, apercevaient le pasteur, revêtu des ornements sacerdotaux. A ses côtés se tenait la Vierge. Marie se plaignait au divin Maître de l'abandon dans lequel gisait le corps de son serviteur. « Le peuple de Skara est indigne de le posséder, répon-« dit Jésus-Christ. La pureté du bienheureux n'a rien « de commun avec la fange qui l'entoure ; il est mieux « au sein de la terre qu'en de telles mains. » Brigitte rapporta ces paroles. On crut d'autant plus à son sentiment sur les vénérables reliques que, peu auparavant, elle avait reconnu, grâce à des lumières intérieures, une parcelle de la vraie croix [1], et on commença des démarches pour la canonisation de l'évêque.

Avant de retourner au monastère d'Alvastra, Brigitte s'était arrêtée dans la ville de Linkœping, où l'appelait maître Matthias. A cette époque, un moine, dont les arguments commençaient à ébranler la confiance du savant docteur, attaquait les révélations de la sainte.

1. *Rev. I*, 16, 32, — *III*, 31, — *II*, 30. — *VI*, 3, 80 *et* 81. *Extrav. LI, CVI et CVIII.* — Proc. Can. *Dep. Magni Petri, Petri Johan. curati Norcopiensis, et Kater. sup.* 35° *art. f.* 113 *r.*, 136 *v.*, *et* 196 *r. Dep. P. de Alvastro sup.* 29°, 32° *et* 35° *art.* 215 *f.* 221 *r. et* 225 *r. II*, 30. — Vita S. Brynolphi Episc. Scarensis cum Proc. ejus canonizationis. *Scrip. III*, 107, 178.

Surnaturellement avertie, celle-ci rassura son défenseur et prédit à son adversaire une punition, dont Dieu le frappa sur-le-champ. Cette circonstance ne fut pas la seule où la fille spirituelle lut dans l'âme de son directeur comme en un livre ouvert. Matthias prêchait à la cathédrale sur la vision béatifique telle que l'ont définie les papes Jean XXII et Benoît XI. Il fut interrompu par les blasphèmes d'un auditeur qu'exaspéraient ses paroles. Le prédicateur descendait fort troublé de la chaire, quand Brigitte vint, de la part du Verbe, le confirmer dans sa doctrine par de nouveaux arguments, et l'exhorter à en continuer l'exposition. Éprouvant la supériorité de la science infuse sur la science acquise, le théologien s'empressa d'associer la sainte à ses travaux. Avec l'Apocalypse il touchait au terme de ses gloses sur l'Écriture sacrée. Pourtant, des doutes s'élevaient en lui au sujet de l'authenticité de cette dernière partie du nouveau Testament. Il ne comprenait pas la signification des sept tonnerres, et comme il soutenait des discussions avec un hérétique, il aurait voulu, pour en finir, préciser l'époque où naîtrait l'Antechrist. Afin de s'éclairer, il interrogea Brigitte et apprit que saint Jean lui avait révélé qu'il était le seul auteur des prophéties destinées à préparer les chrétiens aux malheurs des derniers temps. Quant au tonnerre, il figurait les menaces proférées par les persécuteurs de l'Église. L'image était suffisante pour causer la crainte. Si l'apôtre avait exprimé la réalité, les hommes eussent péri d'effroi. Aux enseignements sur l'Apocalypse le Seigneur ajoutait ces paroles terribles : *Durant la vie de ceux qui vivent maintenant, de tels tonnerres, de*

tels éclairs tomberont sur mon Église, que beaucoup désireront la mort, mais elle s'enfuira loin d'eux. A la troisième question, la réponse céleste semblait moins claire. Divers Antechrists devaient naître, et plus tard il serait donné à l'extatique de faire connaître à son directeur celui de l'Apocalypse. Le Verbe rendait un éclatant hommage aux gloses de Matthias; il les déclarait pures de toute hérésie et inspirées de l'Esprit-Saint [1]. Dans cet échange d'une mutuelle confiance entre la mystique et le docteur, on ne put plus dire qui enseignait et qui était enseigné. Si on lisait les écrits de Brigitte avec ceux de Matthias, on remarquait de frappantes similitudes entre certains passages des Révélations, et l'Introduction que le commentateur de la Bible a mise en tête de ses travaux d'exégèse [2].

Lorsqu'il vit Brigitte, jadis défiante de ses lumières surnaturelles, les invoquer sans crainte, le sage directeur voulut s'assurer que tout orgueil, même spirituel, était mort en cette âme privilégiée, et du haut de la chaire il fit l'éloge de sa pénitente. Parlant des grâces dont Dieu la comblait, de ses vertus héroïques, il l'appela une lumière nouvelle de l'Eglise. Dès que l'office fut terminé, Brigitte s'approcha de l'orateur. « Mon Père, lui dit-elle, je vous supplie de ne « rien dire de moi. Que suis-je devant Dieu, sinon une « fourmi ? Quand un grand seigneur envoie un vil « messager à ses amis, loue-t-on le seigneur ou le « messager ?

1. *Rev. VI*, 67, 75, 89, 90 *et* 110.
2. *Sv. Medelt. Bib. Arb.* 580-581. Cfr. HAMMERICH. *Den. H. Birg.* 79.

« — Ne vous étonnez pas de mes paroles, ma fille, « répliqua le chanoine ; il faut exciter au bien par « l'exemple des hommes vertueux et des saintes « femmes.

« — Ma barque vogue encore sur les flots, reprit « Brigitte, j'ai besoin de prières. Nous ne voyons que « le commencement de ma vie. Attendons le terme « pour savoir si elle est digne de louanges [1]. »

La fondatrice de l'ordre du Saint-Sauveur rentra dans sa retraite d'Alvastra, et ne songea plus qu'à préparer le berceau de sa future famille religieuse. Sans cesse elle se rendait au bourg de Vadstena. L'hiver, elle passait sur les glaces du lac par un chemin plus direct que les terres ensevelies sous la neige. Au printemps, quand l'eau claire du Vetter s'agita entre ses rives, où le givre faisait place aux fleurs, les paysans s'appelèrent souvent les uns les autres pour voir un prodige sans exemple. Le redoutable lac, maudit des matelots, continuait à porter Brigitte comme un esclave docile. A chaque instant on craignait qu'elle ne disparût dans l'abîme ; mais sa foi, plus robuste que celle de saint Pierre, ne l'abandonnait pas. Soutenue par le flot qui s'affermissait sous ses pieds, elle s'avançait et atteignait la plage. Pourtant la sainte ne marchait pas d'ordinaire sur les eaux. Elle emmenait le prieur d'Alvas-

1. Proc. Can *Dep. P. de Alvastro sup.* 17° *art. f.* 205 *v.* Le témoin assistait à ce sermon. Sur la foi de la pièce 3681 du Diplomatarium M. C. Annerstedt 191-192 (*note A*, *Vita S. Birg.*) assure que Matthias mourut en 1343. Nous ne pouvons partager cette opinion, contredite par le procès de canonisation. Il nous est plus facile d'admettre que le chanoine de Linkœping, dont les neveux se partagèrent les biens le 25 janvier 1343, était un autre Matthias.

tra et d'autres personnes dont la présence lui était utile pour les plans du monastère, les transactions avec l'autorité civile ou religieuse, et il fallait suivre une route accessible aux simples mortels. Elle trouvait du charme à ces courses. Autrefois, absorbée par sa vie active, tout entière au but qu'elle poursuivait, elle poussait son cheval sous les forêts sonores, sur les prairies pleines d'animaux, ou au bord des lacs, dont les flots purs reflètent si bien le ciel, qu'ils semblent le faire descendre au sein des terres suédoises. Les yeux fixés sur les objets qu'elle se proposait d'atteindre, ne suivaient pas les jeux du soleil septentrional avec la vague, tantôt rose comme l'aurore, tantôt bleue sous le ciel de midi, et parfois de feu aux ardeurs du soleil couchant. A Ulfåsa, durant les soirées claires de l'été du Nord, pleines d'un charme indéfinissable, alors que la lumière du jour, voilée des premières ombres transparentes de la nuit, laisse deviner des horizons, et crée des profondeurs, tandis qu'en silence les êtres animés s'endorment tous, la châtelaine sentait encore sa tâche inachevée et n'abandonnait pas ses travaux. Au début de son séjour chez les Cisterciens, les regards de Brigitte ne se portaient plus en avant. Sur le seuil de ce cloître, elle se retournait afin de chercher les traces du passé, la route qui l'avait conduite à Alvastra. Maintenant, recueillie dans le présent, indifférente à ce qu'atteint la main de l'homme, cette contemplative admirait l'œuvre du Tout-Puissant.

Les astres, les nuages, les montagnes, les vallées, les torrents, les plantes, les fleurs, les animaux de sa patrie, personnifiaient pour elle les sentiments abstraits

du cœur humain, la lutte du bien et du mal. Ils étaient des figures sensibles de la bonté divine se manifestant aux hommes, de la grâce ou de la colère céleste. De même qu'au cours de leurs entretiens surnaturels le Christ se servait du monde visible pour lui faire concevoir l'invisible, elle remontait de la création au Créateur, afin de le mieux comprendre et de le faire comprendre à ses compagnons de voyage [1].

Vers la fin de l'été 1346, Brigitte se rendit à Vadstena. Il s'agissait sans doute de poser la première pierre du couvent. Elle emmenait des amis et une suite nombreuse. Chemin faisant, ses compagnons causaient avec elle. A l'une de leurs demandes elle cessa de répondre. Ravie en extase, elle n'appartenait plus à ce monde et les rênes tombèrent de ses mains. Un serviteur mit pied à terre, et dut la guider entre les chaumières de pêcheurs groupées autour des ruines du château. Quand on arriva au monastère de Sainte-Marie, où les Cisterciens offraient l'hospitalité à leur suzeraine, son extase, qui durait depuis près d'une heure, n'avait point cessé. Il fallut l'en arracher violemment. Affligée, elle se tourna vers son confesseur ; on lui faisait quitter un entretien céleste où Dieu répondait à des questions qu'elle n'eût point osé formuler, comme jadis il répondait aux questions de Job [2].

Durant cette vision, Brigitte apercevait une échelle

1. *Rev. I*, 9, 21, 22, — *II*, 2, 13, 15, 17, 22, 28, 29. — *III*, 9, 14, 15, 30, 31. — *IV*, 12, 14, 16, 21, 22, 25, 47, 67, 68, 79, 81, 112, 114. — *VI*, 32, 35, 44, 45. *Extr. XCI*.

2. *Rev. Prol. libri quæst.* 361. — *Vita S. Birg.* 197. — Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 29e *art. f.* 132 *r.*

qui, de la terre, montait jusqu'aux pieds du Juge suprême. Près de son Fils se tenait la Vierge-Mère, entourée d'anges et d'une foule de saints. Sur les degrés l'extatique discernait un religieux suédois, qu'elle croyait intelligent des choses de Dieu et savant théologien [1]; mais dans sa vision, il ressemblait plutôt à un démon qu'à un moine. Plein d'orgueil et de ruse, le docteur interrogea seize fois son Juge, et seize fois le Juge daigna répondre.

I. — « Pourquoi, disait le moine, m'avez-vous donné « des sens, si ce n'est pas pour faire leur volonté ?

« — Mon ami, répondait le Maître, les sens ne sont « pas les instruments du bon plaisir de l'homme ; ils « doivent servir au bien de son âme. »

II. — « Pourquoi, continuait le théologien, n'est-il pas « permis de s'enorgueillir, puisque votre passion a « expié nos fautes ? Pourquoi n'est-il pas permis de « se venger, de jouir ou de se reposer ?

— « L'orgueil éloigne du ciel, l'humilité y conduit, « répliquait le Juge. Le rôle du corps de l'homme et des « biens temporels est de faire acquérir à l'âme les biens « éternels. La source de la justice n'est pas la vengeance, « mais la charité. On ne doit prendre le repos néces- « saire à l'infirmité humaine que si la pénitence a châtié « l'insolence de la chair. »

III. — « Pourquoi notre chair a-t-elle des appétits « qu'il nous est interdit de satisfaire ? Pourquoi la « nourriture nous est-elle offerte, si nous ne pouvons

1. Dans sa déposition (*sup.* 3° *art. f.* 228 *v.*), le prieur d'Alvastra dit : « Ce religieux est vivant. » Peut-être est-ce le moine Augustin dont la sainte décrit le jugement au IV[e] livre, chapitre 102, de ses Révélations.

« nous rassasier ? A quoi nous sert le libre arbitre, si « nous n'en faisons pas usage ? L'instinct de la re- « production, s'il doit être combattu ? Le cœur, si nous « réprimons son amour pour ce qui nous cause des « jouissances ? »

— Le Juge reprenait : « L'homme est doué d'intelli- « gence afin de conduire ses sens dans la voie de la vie « et de les arrêter sur la voie de la mort. La nourriture « soutient les forces ; mais, prise avec excès, elle les « épuise. Le seul usage raisonnable du libre arbitre est « de renoncer à sa volonté propre pour la soumettre « à la volonté de Dieu. L'union de l'homme et de la « femme n'a d'autre but que la transmission légitime « de la vie. Le cœur humain est destiné à renfermer « ma divinité ; il doit avoir en moi ses délices. »

IV. — « Pourquoi, demanda encore le moine, cher- « cher la sagesse divine quand je suis doué de sagesse « humaine ? Pourquoi pleurer lorsque je nage dans la « prospérité, et me réjouir en l'affliction de la chair ? « Pourquoi craindre si je suis fort ? Pourquoi soumet- « tre ma volonté, dont je suis le maître ? »

Le Juge parla ainsi : « Le sage selon le monde « est aveugle selon Dieu. Il faut donc rechercher hum- « blement la sagesse divine. Les honneurs du siècle « conduisent l'homme à sa perte s'il ne les porte pas « dans la prière et les larmes. Au contraire, l'afflic- « tion et l'infirmité de la chair mènent au bonheur. « La force humaine n'est rien devant la force divine. « Le libre arbitre privé de guide ne peut être qu'une « source de péchés. »

V. — Le moine continua : « Pourquoi avez-vous

« créé les vers de terre et les fauves dangereux ?
« Comment permettez-vous les infirmités, les juges
« iniques et les affres de la mort ? »

— Le Juge répliqua : « Depuis la désobéissance par
« laquelle l'homme s'est élevé contre son Dieu, je me
« sers des animaux pour châtier les méchants, éprou-
« ver les bons, et inspirer de l'humilité aux uns et aux
« autres. L'infirmité frappe le corps, afin de le conser-
« ver chaste et de le réduire à la patience. L'iniquité
« des juges est tolérée pour l'avancement des justes.
« A l'heure de la mort, il est équitable que l'homme se
« purifie par des souffrances expiatoires. »

VI. — Le moine reprit : « Pourquoi, parmi les en-
« fants, les uns meurent-ils avant de naître, quoique
« doués d'une âme, et les autres reçoivent-ils le bap-
« tême ? Pourquoi permettre la ruine du juste et la
« fortune de l'impie ? Pourquoi la peste, la famine, la
« mort imprévue et le meurtre ?

« — L'enfant meurt avant de naître, répondit le Juge,
« soit à cause des péchés des parents, soit par l'inter-
« vention de ma justice. Quoiqu'il ne puisse pas jouir
« de la vision béatifique, je le traite avec miséricorde.
« Les justes doivent désirer l'affliction, à l'égal d'un
« bien. S'ils la tolèrent sans en comprendre l'effet, il
« viendra un jour où, comme l'enfant devenu homme,
« ils verront la nécessité de la discipline qui les a for-
« més. La tribulation épargne les impies, parce qu'elle
« les rendrait plus méchants encore. Les hommes sont
« frappés par la peste et la famine, afin que ceux qui ne
« confessent pas le Seigneur dans la joie le confessent
« dans l'adversité. Si les mortels savaient l'instant de

« leur mort, ils serviraient Dieu par crainte, au lieu de
« le servir par charité. D'ailleurs, n'est-il pas équitable
« que la créature soit frappée d'incertitude, puisqu'elle
« s'est éloignée de la certitude ? Quant aux meurtres,
« ils sont permis pour l'épreuve des justes ou pour la
« damnation méritée des serviteurs de Satan. »

VII. — « Pourquoi, ajouta le religieux, y a-t-il au
« monde des choses belles et d'autres viles ? Pourquoi
« moi qui suis beau, riche et de sang noble, ne pour-
« rai-je pas suivre le sentiment du monde, et m'élever
« au-dessus du vulgaire ? Pourquoi ne pas me préférer
« à autrui, puisque j'ai droit à plus d'honneurs ? Pour-
« quoi ne pas rechercher la gloire que je mérite ? Pour-
« quoi ne pas demander un salaire, si je rends
« service ?

« — Les biens de ce monde ne sont utiles qu'à ceux
« qui les méprisent, répondit le Juge. Tout homme
« est conçu dans l'iniquité. Sa volonté ne peut rien au
« sang dont il naît. Si le noble est supérieur au rotu-
« rier, il doit craindre que le jugement suprême ne
« soit d'autant plus rigoureux à son égard qu'il a reçu
« davantage; en dehors du nécessaire, l'homme ne
« possède que pour donner. S'enorgueillir de richesses
« prêtées par la Providence serait une usurpation, et
« rechercher sa propre louange une tromperie; Dieu
« seul, source de toute bonté, est bon par essence. Si
« l'on réclame une récompense temporelle pour des
« services de charité, on se prive du salaire éternel. »

VIII. — « Pourquoi, argumenta le docteur, permet-
« tez-vous le culte des idoles ? Pourquoi ne pas révé-
« ler votre gloire à l'homme afin qu'il vous désire

« Pourquoi ne pas lui montrer les anges, les saints,
« les démons et les peines éternelles? Cela le porterait
« au bien.

« — En foudroyant les idoles, répliqua le Juge,
« j'attenterais à la liberté de l'homme et lui ferais une
« injure indigne de ma justice. Si je lui apparaissais
« dans ma gloire entouré de ma cour, il mourrait de
« joie. Mes saints se révèlent à lui sous un voile con-
« forme à son infirmité, afin que leur beauté ne le
« distraie pas du culte de Dieu. La vue de l'enfer le
« laisserait en proie à une terreur qui détruirait sa
« charité. D'ailleurs, s'il contemplait le monde futur,
« où serait le mérite de sa foi, le travail de son amour ? »

IX. — « Pourquoi, poursuivit le moine, l'inégalité des
« dons divins? Pourquoi Marie est elle préférée aux
« autres créatures? Pourquoi l'ange, pur esprit, vit-il
« dans la joie, tandis que l'homme passe son existence
« à souffrir, sous une enveloppe de terre? Pourquoi
« la raison accordée à la race d'Adam est-elle refusée
« aux animaux? Pourquoi la vie donnée aux bêtes
« manque-t-elle aux créatures insensibles? Pourquoi
« la lumière du jour fait-elle place à la nuit?

« — La prescience divine, dit le Juge, n'est pas
« cause de la perte des hommes. Nul n'égale Marie
« en gloire, parce que nul ne l'a égalée en amour. La
« révolte de quelques-uns des esprits créés avant le
« temps[1], a introduit le mal dans la création. Parmi les

1. Brigitte n'entend pas par là que les anges soient co-éternels à la sainte Trinité. Elle dit seulement avec beaucoup de théologiens qu'ils furent créés avant notre monde. Saint Thomas, sans se prononcer d'une façon absolue, n'est pas de ce sentiment. Voici la conclusion (*P. I, q. LXI, art.* 3)

« anges, les superbes que rien n'excitait au mal, sinon « le dérèglement de leur volonté, sont punis sans ré« mission ; les humbles jouissent de Dieu dans la sta« bilité, qu'un acte irrévocable de leur volonté leur « assure à jamais. Les souffrances imposées à l'homme « par son enveloppe corporelle lui inspirent l'humilité « et l'aident à mériter la gloire éternelle. Les animaux « n'ont point de raison, afin que l'homme puisse les « dominer. Tout ce qui vit et doit mourir se meut, s'il « n'en est empêché par quelque obstacle. La matière « inanimée n'a point de mouvement volontaire, parce « qu'elle se révolterait contre les fils d'Adam. La nuit « invite au repos, sans lequel l'âme infatigable brise« rait le corps. La lumière figure le jour éternel des « élus et aide l'homme à supporter ses peines. Par son « péché il avait perdu les clartés du paradis ; les ténè« bres de la terre le lui rappellent. »

X. — « Pourquoi, continua le théologien, avez-vous « revêtu votre divinité de la nature humaine ? comment « peut-elle contenir et ne point être contenue ? Pour« quoi n'êtes-vous pas né dès la conception, et dans la « maturité de l'âge ? Ayant été conçu sans péché, « pourquoi fûtes-vous circoncis et baptisé ?

« — Le mode de rédemption devait être semblable « à la faute, répartit le Juge. La forme, perdue par la « nature humaine, lui fut restituée grâce à la charité « divine qui, faisant Dieu visible à l'homme, scella leur « réconciliation dans l'amour. C'est parce que ma divi-

sur cette matière : « Cum angeli ad universi perfectionem creati fuerint, pro« babilius est illos fuisse a Deo creatos cum ipso universo, quam ante. »

« nité contient tout, qu'elle ne peut être contenue. Je « me suis revêtu d'humanité, selon les lois naturelles, « afin qu'on ne prît pas mon corps pour un fantôme. « J'ai grandi à la manière des autres enfants, pour ne « pas séduire les esprits par un prodige qui eût inspiré « la crainte, non la charité. Je me suis fait circoncire, « bien que seulement par ma mère je fusse de la race « d'Adam sans quoi mes ennemis auraient dit : Il « ordonne ce qu'il ne veut pas pratiquer. Mon bap- « tême est un exemple, et montre à l'homme le ciel « ouvert sur lui, comme il le fut sur moi. »

XI. — « O Juge, continua le questionneur, pour- « quoi n'avez-vous pas manifesté votre divinité avec « votre humanité ? Pourquoi n'avez-vous pas révélé en « une fois votre parole, fait votre œuvre en une heure, « et montré votre puissance à l'instant de votre mort ?

« — A la vue de ma divinité, dit pour la seconde « fois le Juge, les hommes eussent été consumés, « annihilés par la joie. Ma parole : *Non me videbit* « *homo et vivet*, doit rester vraie. Les prophètes eux- « mêmes n'ont point contemplé la nature divine. Quand « j'ai voulu me montrer à l'homme, j'ai pris sa propre « forme. La nourriture de mes paroles ne saurait être « distribuée en une fois ; elle convient aux besoins « successifs de l'âme, comme le pain quotidien convient « aux besoins du corps. Quoique le temps n'existe pas « pour moi, j'ai voulu une succession de périodes dé- « terminées dans ma vie terrestre, ainsi que dans la « création du monde. Environné, d'une part, de croyants, « de l'autre, d'incrédules, je devais soutenir la foi des « fidèles par des enseignements ou des exemples venant

« à leur heure, et tolérer mes ennemis autant qu'il con-
« venait à ma justice. Si je m'étais révélé aux hommes
« en un instant, ils m'eussent suivi par crainte, non
« par amour, et le mystère de la rédemption ne se fût
« point accompli. Selon les prophéties, mon corps inno-
« cent était semblable à celui qui pécha en Adam,
« afin que je fusse pareil à ceux que je venais racheter,
« que je pusse travailler du matin au soir, d'année en
« année jusqu'à ma mort. A ma dernière heure, je n'ai
« pas manifesté mon pouvoir, pour accomplir les pro-
« phéties, et laisser un exemple de patience. En quittant
« la croix, je n'aurais pas converti les impies. Ils
« s'indignaient lorsque je guérissais les malades et
« ressuscitais les morts. Ils eussent attribué mon
« miracle à la magie. »

XII. — « Pourquoi, dit le moine, êtes-vous né d'une
« vierge? Pourquoi n'avez-vous révélé par aucun signe
« sensible la virginité de votre mère? Pourquoi n'a-
« vez-vous fait connaître votre naissance qu'à un très
« petit nombre d'hommes? Pourquoi avez-vous fui en
« Egypte et permis le massacre des innocents? Pourquoi
« souffrez-vous le blasphème et laissez-vous le men-
« songe l'emporter sur la vérité?

« — Je suis né d'une vierge, répliqua le Juge, parce
« que la virginité est ce qu'il y a de plus pur sur
« terre. Un miracle prouvant la virginité de ma mère
« n'eût point convaincu les blasphémateurs, qui résis-
« tent aux prédictions des prophètes et au témoignage
« de Joseph. J'ai laissé à Marie le mérite d'être igno-
« rée et à ma naissance le caractère d'humilité qui
« confond la superbe humaine. J'ai caché le moment de

« ma venue en ce monde pour que le démon, mon ad-
« versaire, ne le connût point avant le temps fixé, ni
« les hommes avant l'heure voulue de la grâce. La
« fuite en Égypte est une manifestation de mon infir-
« mité. Elle doit aussi enseigner à se soustraire à la
« persécution, pour la plus grande gloire de Dieu. Le
« massacre des innocents, figure de ma passion, révèle
« le mystère de l'appel divin. Je souffre les blasphé-
« mateurs dans l'attente de leur conversion. C'est
« l'homme qui veut le règne du mensonge en préférant
« le faux au vrai. »

XIII. — « O Juge, reprit le questionneur, pourquoi
« laissez-vous votre grâce à certains pécheurs et l'en-
« levez-vous à d'autres? Pourquoi prévenez-vous parfois
« l'enfance d'un homme de grâces que vous refusez à
« sa vieillesse? Pourquoi l'inégalité des épreuves, l'i-
« négalité de l'intelligence, l'inégalité de l'entendement?
« Pourquoi appelez-vous les uns dès le commencement
« de leur carrière, les autres à la fin? »

Le Juge reprit : « L'homme, enivré de sa volonté
« propre, doit apprendre que tout lui vient de Dieu ;
« aussi la grâce lui est tantôt accordée, tantôt refusée.
« Le Seigneur, prévoyant la fidélité de certains enfants,
« la résistance de certains vieillards, fervents à leur
« début dans la vie, donne sans compter les lumières
« utiles, ou les retire si elles doivent augmenter la sé-
« vérité de son arrêt. L'impie ne porterait souvent
« pas la souffrance sans murmurer ; s'il y échappe en
« ce monde, il est à craindre qu'il ne soit damné dans
« l'autre. L'intelligence et l'entendement ne sont rien,
« comparés à l'esprit de conduite. Chacun possède les

« connaissances qu'il lui faut pour se sauver. Par-
« fois peu de lumière éclaire; davantage éblouirait
« l'esprit et le porterait à douter. Ceux qui abusent de
« leur raison seront châtiés. Bien écrire, bien dire est
« vanité, si l'on ne vit bien. La mesure des grâces ré-
« pond à l'usage que l'homme fait de son libre arbitre.
« La prospérité des méchants témoigne de la patience
« du Seigneur, qui les entretient dans l'espoir. L'ad-
« versité des justes, du souci que Dieu garde de leur
« prouver l'instabilité des joies terrestres. L'heure de
« la vocation de l'homme est celle où il est le mieux
« disposé à entendre l'appel divin. »

XIV. — Le moine ajouta : « Pourquoi les animaux
« souffrent-ils, puisqu'ils ne jouiront pas ? Pourquoi,
« venant à la vie sans péché, sont-ils enfantés dans la
« douleur? Pourquoi le nouveau-né, ignorant du mal,
« porte-t-il la responsabilité des fautes de son père ?
« Pourquoi l'imprévu déjoue-t-il la prévision? Pourquoi
« la mort de l'impie paraît-elle parfois glorieuse, et
« celle du juste infâme ?

« — Les animaux, dit le Juge, naissent dans la dou-
« leur et vivent dans la peine, comme la race d'Adam,
« parce qu'en toute la création l'ordre a été troublé
« par le péché originel. L'homme, auteur de leurs
« maux, doit y compatir. L'enfant porte le péché du
« père, parce que rien de pur ne sort du monde ; mais
« le baptême affranchit le chrétien. On reste libre de ne
« pas suivre les funestes exemples qui perpétuent les
« châtiments dans les races ; grâce à la Rédemption,
« chacun ne répond que de ses actes. Dieu cache ses
« desseins aux hommes afin de tempérer de crainte

« leur amour, et d'amour leur crainte. Il en est de l'is-
« sue de la vie comme des prospérités et des adversités
« qui marquent son cours. Souvent la récompense ter-
« restre précède le châtiment céleste, et le châtiment
« terrestre la récompense céleste. Le démon peut en-
« tourer de vaine gloire la fin de ses serviteurs, et les
« justes entrer au ciel par une porte honteuse à voir.
« Qu'on ne discute pas mes arrêts. Ceux qui ont voulu
« les comprendre par leur propre sagesse ont souvent
« perdu l'espérance. »

XV. — Cependant le moine continuait de parler :
« Pourquoi avez-vous créé les choses inutiles? Pourquoi
« ne voit-on pas les âmes? Pourquoi n'exaucez-vous
« pas les prières de vos amis ? Pourquoi n'a t-on pas
« la liberté de faire tout le mal qu'on veut ? Pourquoi
« les maux immérités? Pourquoi ceux qu'anime l'Es-
« prit-Saint conservent-ils la puissance de pécher ?
« Pourquoi le démon tente-t-il toujours les uns et ja-
« mais les autres?

« — Je n'ai rien créé d'inutile, déclara le Juge ; mais
« par le péché originel l'homme s'est privé de voir les
« choses dans leur verité. De même qu'un enfant élevé
« dans un cachot ne comprendrait pas la lumière du
« jour, il ne comprend plus les clartés célestes. L'âme
« est trop supérieure au corps pour être aperçue par des
« yeux corporels. Dieu n'exauce pas toujours les prières
« de ses amis, parce qu'il voit mieux le bien réel. La
« justice divine soustrait, pour un temps, les impies
« au démon et s'efforce de les détourner du mal ;
« elle leur offre l'exemple des justes que l'épreuve
« excite à de grandes entreprises. En passant par la

« tentation, les fidèles comprennent l'efficacité de la « grâce qui, sans un effort personnel, ne pourrait ce- « pendant pas les sauver. L'âme qu'inspire l'Esprit-Saint « garde, avec le libre arbitre, la faculté de pécher. Si elle « s'éloigne de Dieu, Dieu s'éloigne d'elle. Le démon est « le bourreau des justes, dont il augmente la gloire « éternelle. Il est aussi le bourreau des méchants, qu'il « châtie parfois dès cette vie. Son action est dans les « secrets de la Providence. »

XVI. — Pour la dernière fois le moine prit la parole: « Comment aurez-vous les brebis à votre droite et « les boucs à votre gauche ? Pourquoi, si vous êtes égal « à Dieu, est-il écrit que ni vous ni les anges ne savez « l'heure du jugement? Pourquoi y a-t-il désaccord « dans les récits des évangélistes, tous quatre inspirés « de l'Esprit-Saint? Pourquoi avez-vous si longtemps « différé votre incarnation ? Pourquoi, après avoir dé- « claré qu'une seule âme vaut plus que le monde, n'en- « voyez-vous pas partout vos prédicateurs ?

« — La droite et la gauche de Dieu, répartit le « Juge, ne peuvent s'entendre qu'au sens spirituel de « lumières et de ténèbres, de gloire sublime et de « privation de tout bien. Les brebis et les boucs ne « sont que les symboles de l'innocence et du péché. « J'ignorais l'heure du jugement, cachée à toutes les « créatures, en tant qu'homme et non en tant que « Dieu [1]. L'Esprit-Saint diffère en ses œuvres et en ses « inspirations. La vérité complète est dans la réunion

1. C'est-à-dire que le Christ ne connaissait pas le temps du jugement par la science humaine qui grandissait en lui au cours des années, mais par l'éternelle science divine.

« de tous les Évangiles ; certains d'entre eux entendent « la lettre, d'autres l'esprit de mes leçons. Mon incar- « nation arriva en son temps, après que la loi naturelle « eut témoigné du penchant de l'humanité au bien, et « que la loi écrite eut montré à l'homme la misère hu- « maine. Fait à l'image de ma divinité, l'homme est, « sur terre, ce qu'il y a de plus noble. Mais s'il abuse « de sa raison et de mes dons, le temps de ma justice « remplace celui de ma miséricorde ; il n'est plus digne « d'écouter les messagers de salut, et je ne charge point « mes serviteurs de travaux inutiles. »

A son tour le Juge interrogea celui qui, détestant la vérité, parlait en pharisien, non pour s'éclairer, mais pour exercer sa malice.

« Tu as l'intelligence du bien et du mal, lui dit le « Rédempteur ; pourquoi donc préfères-tu les richesses « périssables aux biens éternels ?

« — Parce que, répliqua le moine, l'entraînement de « mes sens l'emporte sur la voix de ma raison. »

Plein de miséricorde, le Christ se tourna vers l'âme en péril : « A la fin de ta vie, déclara le Sauveur au « pécheur, tu verras ce que valent ta vaine éloquence « et la faveur du siècle. Que tu serais heureux, si tu « étais fidèle aux devoirs de ta profession ! »

Le Juge et le religieux disparurent ; ces paroles furent les dernières que Brigitte entendit. Durant sa vision, l'Éternel, le Verbe, la Vierge Marie, s'étaient plusieurs fois adressés à elle afin de l'éclairer sur ce qu'elle écoutait. Le Christ lui faisait remarquer qu'il répondait en paraboles aux questions insolubles pour l'homme avant sa mort. Cependant il

engageait sa servante à songer au monde incompréhensible, afin de le désirer. « Ton cœur, disait-il, était « jadis comme un acier froid, dont sortait parfois « quelque étincelle d'amour. La douleur de perdre ton « mari, que tu aimais plus que tout sur terre, y al« luma le feu de ma charité. Remettant ta volonté « entre mes mains, tu n'as plus désiré que moi. Tu « m'as cherché dans la pénitence et la conversation de « mes docteurs, guidée par ton maître[1] dont la science « humble et sûre offre un contraste absolu avec la vaine « curiosité du moine que tu viens d'entendre. Maintenant « je me révèle à toi; je te désaltérerai, je te réchauf« ferai, je te guérirai et je t'enseignerai à instruire les « hommes. »

Les discours que l'extatique entendait à la fois, ainsi qu'on voit un tableau, traitaient sans ordre et sans méthode, avec de certaines redites, les questions qui agitent la pensée, troublent la raison et torturent le cœur de l'homme. Ils se gravèrent au plus intime de la mémoire de Brigitte. De retour au monastère d'Alvastra, la sainte les écrivit dans sa langue aux nuances non moins variées que les teintes changeantes du ciel sous lequel on la parle[2]. Dom Pierre traduisit le manuscrit[3], l'intitula *Liber quæstionum*[4], et l'envoya

1. Matthias.

2. Les fragments des Œuvres de Brigitte écrits de sa main et publiés par M. Klemming (*Uppenb. IV*, 177-186), prouvent la supériorité littéraire du texte sur la traduction.

3. Le prieur d'Alvastra (Proc. Can. *Dep. sup.* 30e *art. f.* 228 *v.*) dit avoir écrit cette révélation sous la dictée de Brigitte. Peut-être fut-il aidé dans sa version par maître Pierre de Skeninge.

4. *Quintus liber Revelationum*, 362, 409. Les notes de l'évêque Gon-

aux évêques du royaume, appelés à reconnaître que la fondatrice de l'ordre national dissertait en théologie comme peu de docteurs.

salve Durant prouvent l'accord de la sainte avec les Pères, les docteurs et les théologiens. Signaler sur presque tous les points les doctrines thomistes de Brigitte serait une étude intéressante.

CHAPITRE VI.

1346-1349.

BRIGITTE PRÊCHE LA PÉNITENCE.

Lettre de la sainte au pape Clément VI. — Magnus rappelle sa cousine à la cour. — Elle y est persécutée. — Guerres contre les Russes. — Prophéties de Brigitte. — Sa retraite au monastère d'Alvastra.

Sancta Birgitta lefde än tha
Med henne lät gud honom (*) förstaa
Huru han sik skulle regera.
Han ville en resa till rytzlandh fara
Jomfru Maria loth honom aathvara
Ath vilden lydha honom radha.
Rimkrönikan.

La règle de l'institut du Sauveur était écrite ; les évêques suédois l'approuvaient. Brigitte dotait, pour soixante frères et vingt-cinq sœurs, le monastère de Vadstena [1], dont elle avait posé la première pierre. Déjà elle s'y voyait consacrée à Dieu. Ainsi, non loin du tombeau de son mari, dans des lieux témoins de sa

(*) *Magnus.*

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup. art.* 20, *f.* 209, *et Alfonsi Episc. Gien. sup. art.* 20, *f.* 153 *v.*

vie, elle attendrait la béatitude éternelle de l'âme. Là, son corps ressusciterait à la voix du Christ. Les nuits de la sainte s'écoulaient à veiller et à prier. N'ignorant point que notre sommeil, si différent de celui d'Adam avant le péché, est une des suites de notre chute, elle tendait à s'y soustraire. Prosternée aux pieds de Jésus vivant dans le tabernacle, elle écoutait, selon la parole du Psalmiste, « la nuit révéler à la nuit la connaissance de l'Eternel [1], » puis elle était ravie en extase et transportée au-dessus des soucis humains. Le jour, son âme s'apaisait dans la solitude. Dégagée de tout commerce avec ceux dont les amours, les aspirations et les vœux avaient un autre objet que les siens, délivrée de la pesante conversation des mondains, où les mots mêmes prenaient pour elle un autre sens que pour eux ; soutenue, ranimée, consolée par son entretien avec le ciel, patrie de toutes ses tendresses, elle se croyait à la veille de se reposer au couvent de Vadstena. Jésus-Christ, qui sans trêve pousse ses fidèles hors de leurs abris terrestres, la rejeta sur les voies de l'action et du sacrifice. « Ta règle est écrite, lui dit le Maître au « cours de l'année 1346 [2], les couleurs et les fleurs s'y « trouvent. Le fruit viendra en son temps ; il s'échap- « pera de l'épi et l'on recueillera le grain. Pars pour « Rome. Là les rues sont pavées d'or et rougies « du sang des martyrs. Là les indulgences obtenues « par les saints abrègent la route qui mène au ciel [3]. »

1. לַיְלָה לְּלַיְלָה יְחַוֶּה-דָּעַת. Ps. XVIII (Heb. XIX), v, 3.

2. Proc. Can. *Dep.* : *P. de Alvastro sup. art.* 5, *f.* 202 *r.*

3. *Rev. Extrav.* 8 *et* 41. — *Vita S. Birg.* 202. La version latine rendrai

Maintenant que la douleur, la fondation de son monastère, ses sollicitudes maternelles enracinaient Brigitte au sol natal, il lui fallait le quitter. Sans hésiter elle accepta la séparation d'avec tout ce qu'elle aimait. Ce voyage de Rome, tant souhaité autrefois, lui était imposé, à présent qu'il ne lui semblait pas une joie, mais une pénitence ; elle adora les incompréhensibles desseins providentiels, son humilité toucha le Verbe, et il la fit parler comme nulle femme n'avait encore parlé au sein de l'Église.

« Ecris de ma part au pape Clément [1] ce que je « te dicte, » ordonna le Seigneur. La sainte obéit et écrivit :

« Moi, Jésus-Christ, je t'ai exalté. Je t'ai fait passer « par tous les honneurs. Lève-toi afin de mettre la paix « entre les rois de France et d'Angleterre ; ce sont des « bêtes dangereuses qui dévorent les âmes. Puis viens « en Italie contempler les lieux arrosés du sang de mes « saints. Si tu prêches ma parole, l'année de salut [2] et « l'amour de Dieu, je te donnerai une récompense

avec plus d'élégance la pensée de Brigitte si le traducteur s'était souvenu des beaux vers :

> Ære atque argento sternunt iter omne viarum
> Largifica stipe ditantes ; ninguntque rosarum
> Floribus umbrantem matrem, comitumque catervas.
>
> *Lucretii*, lib. II.

Nous avons séparé en deux parties distinctes le récit des *Extravagantes*, Catherine de Suède (Proc Can. *Dep. sup. art.* 32, *f.* 135) et Magnus Persson (*Dep. sup.* 29° *art. f.* 1102) assurant que Brigitte eut, à Rome, la révélation qui concerne le pape et l'empereur.

1. Sixième du nom. Élevé au trône pontifical le 7 mai 1342, il appartenait à la famille de Roger de Beaufort.

2. Le jubilé.

« éternelle. Souviens-toi du passé, tu as suivi ta vo-
« lonté, opposée à ton devoir, tu as provoqué ma
« colère, et j'ai été patient. Maintenant mon temps est
« proche. Le tien va finir. Je te demanderai compte de
« tes négligences, de l'audace de ta vie. Si tu n'obéis
« point, tu descendras tous les degrés spirituels que tu
« as montés. Ton corps et ton âme sentiront l'épreuve :
« ta langue ne parlera plus avec facilité, ton nom, que
« tu as fait résonner sur terre, sera en opprobre devant
« ma face et devant celle de mes saints. C'est par ma
« permission que tu as monté tous les degrés; mais je
« te demanderai compte de l'avoir fait sans en être
« digne. Je rechercherai ta lâcheté à négocier la paix,
« ta partialité pour l'une des deux causes. Je me sou-
« viendrai que sous ton règne, l'ambition, la cupidité,
« florissaient dans l'Eglise. Tu pouvais réformer, amé-
« liorer beaucoup de choses, tu ne l'as pas voulu ! Avant
« ta dernière heure, anéantis tes fautes passées par
« ton zèle final. Si tu te demandes quel esprit inspire
« de telles paroles, sache que tu connais celle qui t'é-
« crit, ainsi que le royaume où j'ai accompli des pro-
« diges. Ta conscience d'ailleurs te déclare que la raison
« dicte mes avertissements, la charité mes exhorta-
« tions. Si ma patience ne t'avait point soutenu, tu
« serais descendu plus bas qu'aucun de tes prédéces-
« seurs. Scrute le livre de ta conscience et reconnais
« que je dis la vérité [1]. »

1. *Rev. VI.* 63. Les paroles de Brigitte à son propre sujet sont obscures dans la version latine : « Ecce regnum et persona nota sunt in quibus mira- « bilia et stupor facta sunt. » La traduction suédoise du XIVe siècle, publiée par M. Klemming, n'est pas plus claire que le texte.

Quelque inattendues que fussent pour Brigitte les paroles du Christ, elles ne touchaient point à des sujets inconnus d'elle. Par ses relations avec le haut clergé régulier et séculier de la presqu'île scandinave, par ses fréquents rapports avec la cour de Stockholm, il lui avait été donné de connaître l'histoire de l'Eglise et de l'Europe. Elle savait le mal incalculable qu'avait fait Clément V à la chrétienté, lorsque, refusant d'habiter la ville des Apôtres, lui, successeur de Saint-Pierre, évêque de Rome, il s'était mis, à Avignon, sous la suzeraineté de la France. Elle avait vu avec tristesse Jean XXII, Benoît XII et Clément VI se succéder au trône pontifical et préférer la patrie de la terre à la patrie spirituelle. Elle reconnaissait les funestes perturbations que l'exil de la papauté avait produites dans le monde chrétien. Le vicaire de Jésus-Christ était en quelque sorte le prisonnier du roi de France, dont l'influence s'étendait comme une ombre sur Avignon. La vénérable femme sentait que l'autorité du Saint-Siège n'était plus respectée, que sa médiation entre les princes ennemis n'avait plus de force, et que les guerres et les désordres se multipliaient à la face de l'Europe.

Brigitte s'intéressait à toutes ces luttes; pourtant il y en avait une qui l'occupait davantage, celle-là même dont parlait le Christ à Clément VI : la guerre entre les rois de France et d'Angleterre. Un oncle de la reine de Suède, Robert d'Artois, avait été mêlé d'une manière grave à l'origine de ces hostilités; aussi lorsqu'elle était à la cour de Stockholm, la noble Suédoise suivait avec attention les vicissitudes des partis. Dans l'espoir

de se faire rendre des biens qu'il disputait à sa tante, Robert avait d'abord soutenu les droits de Philippe de Valois à la succession de Charles IV droits fondés sur le mode d'hérédité de la couronne, qui passait exclusivement de mâle en mâle. Mais le nouveau roi lui ayant laissé perdre son procès, Robert, pour se venger, était passé en Angleterre et avait encouragé Edouard III à élever d'injustes prétentions au trône de France. Avec l'Église et tous ceux que l'intérêt n'aveuglait point, Brigitte condamna la trahison que le prince venait de commettre, l'année même du mariage de sa nièce Blanche de Dampierre. Par rancune il avait, en effet, provoqué une guerre meurtrière à laquelle nombre d'étrangers prirent part dans l'un et l'autre camp. Après le désastre des Français à l'Écluse, Brigitte espérait le rétablissement de la paix. Au contraire, les hostilités furent rallumées par l'ouverture de la succession de Bretagne, dans laquelle les deux rois soutenaient des droits opposés à ceux qui les divisaient. La sainte était plus favorable à la cause de Philippe de Valois, le roi de la noblesse, qu'à celle d'Édouard III, qui recrutait son armée parmi les roturiers et faisait alliance avec les brasseurs de la ville de Gand. Mais avant tout elle désirait la fin des hostilités. De nouveau elle crut ses aspirations satisfaites, après la mort de Robert d'Artois sous les murs de Vannes. A la voix du pape Clément VI les deux partis avaient déposé les armes. Une bulle pontificale, signe d'espérance et de pacification, réglait le retour des grands jubilés, établissait qu'ils auraient lieu tous les cinquante ans, et convoquait à Rome pour celui de

1350 les fidèles de la chrétienté. On attendait même la rentrée prochaine du Souverain Pontife dans la ville de saint Pierre. Brigitte apprit avec douleur la rupture de la paix et, contrairement à ses espérances, Clément VI continua de tenir dans Avignon une cour dont les premiers chrétiens se seraient enfuis comme d'un lieu de scandale. La bataille de Crécy venait de mettre en deuil la France et la chevalerie de toute l'Europe, lorsque le Christ dicta sa lettre au pape. Pierre d'Alvastra la traduisit en latin, puis afin de la remettre à Clément VI, il partit pour Avignon en compagnie de Hemming, évêque d'Abo.

La sainte transmit à chacun de ses deux ambassadeurs les instructions précises qu'elle recevait du ciel pour eux. La mission spirituelle appartenait au moine cistercien ; la négociation politique au prélat. Des paroles de la Reine du ciel à l'extatique faisaient présager une victoire difficile à remporter : « Quand bien même Lucifer occuperait le saint-« siège, disait-elle, les volontés de mon Fils s'ac-« compliront [1]. »

Le pape Clément VI était un grand seigneur ; ses qualités, comme ses défauts, tenaient plus de sa condition que de son état. Lorsque le prieur cistercien et l'évêque finlandais parurent devant lui, il les reçut en prince qui connaissait son empire et le détail des affaires de la chrétienté. Quelques années auparavant, il avait écrit à Magnus II une lettre empreinte d'une paternelle sollicitude pour les faibles que le roi opprimait. Souvent

1. *Rev. VI*, 34.

il avait reçu la visite de membres du clergé scandinave[1] et les révélations de la noble veuve ne lui étaient point inconnues. Il prit le parchemin, rompit le sceau[2] et lut la lettre avec respect en présence des messagers. Sans ironie, sans révolte, il accepta sur des matières de discipline les conseils d'une femme ignorante, lui qui frappait des foudres de l'Eglise les moindres erreurs dogmatiques. Il montra même une déférence particulière aux désirs de Brigitte en chargeant Hemming, l'ambassadeur de la sainte, d'aller rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre. L'évêque ne réussit point dans la tâche ardue que lui confiait Clément VI, et découragé, il se dit que Brigitte lui avait imposé un exil et des travaux sans fruit. Au fort de son abattement il reçut la visite de sa vénérable amie. Grâce à une faveur spéciale de Dieu, elle avait connu l'échec et la tristesse de l'évêque, et participant à un privilège des élus, elle était à la fois en Suède et près de lui. « Pourquoi êtes-vous troublé ? disait-elle. Vous re- « viendrez dans votre patrie et vous aurez été utile au « salut des âmes. Sachez cependant que les malheurs « de ceux vers qui vous êtes envoyé ne vont pas finir. « Leurs cœurs fermés à Dieu seront dans l'angoisse « jusqu'à ce qu'ils s'humilient. »

Hemming n'ignorait pas que saint François et d'autres

1. *Diplom.* V, n° 3719. Ce volume contient de nombreuses lettres du pape Clément VI.

2. Depuis la mort d'Ulf, Brigitte avait adopté de nouvelles armes. Elle écartelait le lion d'or des Folkungs avec la croix, la couronne d'épines et les cinq plaies du Rédempteur. Les abbesses Birgittines se servent encore d'un cachet semblable.

serviteurs de Dieu, doués de bilocation [1], avaient ainsi consolé leurs disciples dans les jours d'épreuve. Il crut à la parole qu'il entendait et obéit en toutes choses aux ordres du souverain pontife [2].

Cependant des messagers accouraient d'Œrebro à Alvastra. Magnus II arrivait d'un long voyage dans ses Etats d'Islande, de Norvège et de Finlande, et il désirait que sa cousine se rendît promptement à la cour.

Le prieur du monastère se chargea de transmettre le message royal à Brigitte. S'approchant de l'autel où elle était agenouillée, il l'appela. La voyante, dont l'extase tenait les sens captifs, ne semblait pas l'écouter. Il lui prit les mains sans parvenir à attirer son attention. Enfin, quand le ravissement cessa, elle dit qu'elle entendait, mais qu'il lui était impossible de répondre [3]. Le prieur exprima le désir de Magnus et ordonna le départ de sa fille spirituelle.

Brigitte, renonçant au voyage de Rome, accepta les nouveaux décrets de la Providence. Depuis longtemps, elle avait donné sa volonté à Dieu. « Ainsi que la créa-

1. « Les apparitions corporelles de personnes vivantes peuvent avoir lieu « soit par translation, soit par bilocation. Il y a deux manières d'expliquer « le fait de bilocation : la première, suivie par l'école aristotélicienne et « thomiste, n'admet pas la possibilité d'une bilocation véritable et réelle, et « explique le fait de la double présence simultanée par une représentation « angélique à l'un des deux endroits. La seconde manière d'expliquer la « bilocation, soutenue par les scotistes et par les partisans de la théorie « leibnitzienne sur l'étendue des corps, trouve tout simple d'admettre qu'un « corps soit réellement présent, simultanément en l'un et l'autre endroit. » P. Meynard, II, 403-404.

2. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 29° *art. f.* 214. Nous ne comprenons pas pourquoi Alphonse de Jaen assigne à cette ambassade la date de 1378.

3. L'extase enlève parfois l'usage de certains organes, tout en laissant librement fonctionner les autres.

« tion inanimée se meut selon l'ordre du Créateur, di-
« sait-elle, les créatures raisonnables doivent lui sou-
« mettre leur libre arbitre, sous peine d'en abuser. » Prendre le chemin de Rome ou celui de Stockholm, peu lui importait, pourvu qu'elle marchât dans la voie de l'obéissance.

A son arrivée, elle apprit du roi lui-même pourquoi il l'avait mandée. Il méditait une expédition contre les païens d'Esthonie et de Livonie, qui persécutaient ses sujets de Finlande, et il voulait appuyer l'exécution de son entreprise sur les lumières et l'influence religieuse de sa vénérée cousine. Sachant qu'il était retombé dans l'ornière d'où elle l'avait tiré l'année précédente, la sainte soupçonna aussitôt tout ce que cette guerre cacherait de politique coupable. La trêve de dix ans conclue entre la Suède et la Russie expirait. Le prince ruiné et impopulaire allait imaginer une croisade contre les schismatiques. Sous ce prétexte, il obtiendrait l'abandon des deniers destinés à la Terre Sainte. De plus, il s'enrichirait en dépouillant les Russes. Enfin, il éloignerait de sa capitale les nobles, qui cherchaient à opprimer la royauté, après avoir, à son aide, opprimé le peuple. Brigitte n'avait pas à divulguer ses propres sentiments. On lui demandait des prières, non des avis. Elle pria, et transmit au roi de sa patrie les paroles mêmes du Roi des rois. Sans commander la guerre, Dieu la conseillait à des conditions définies. Le prince devait interroger sa conscience et savoir si vraiment il attaquait les Russes pour le seul amour du Christ et le salut des âmes. Puis il se préparerait à combattre en accoutumant son corps au jeûne et au travail, en dressant son âme à la vertu.

Pourrait-on ouvrir le ciel aux autres si l'on ne commençait point par se corriger de ses propres défauts ? Les soldats de Magnus seraient tous ses sujets, et il ne les emmènerait que s'ils le voulaient bien. Avant de quitter son royaume, le monarque devait le parcourir, se rendre compte de l'équité des juges, de l'administration des deniers publics, et exhorter tous au bien par son exemple [1].

Après cette révélation, volontiers la sainte se serait éloignée. La charité la retint. Parvenu à l'âge où l'on ne connaît plus les incertitudes des premières années de la vie, et où l'on ne craint pas encore l'affaiblissement des dernières, le roi restait le jouet de ses caprices et des volontés d'autrui. Toutes les voix se faisaient écouter. Peut-être Brigitte parviendrait-elle à faire prévaloir celle de Dieu, et, sous l'inspiration du Saint-Esprit, elle traita avec son royal cousin des questions les plus importantes. Celle qui semblait dominer les autres était l'état du trésor. Sentant Magnus incapable de raisonner et tenté de remplir ses coffres par de honteux trafics, elle s'efforça d'agir sur son cœur : « Voici mes fils, dit-elle au jeune prince, et sa main « désignait Charles et Birger ; prenez-les, livrez-les « comme otages aux créanciers de la couronne jusqu'à « ce que vous puissiez acquitter vos dettes, au lieu « d'offenser Dieu et d'attirer sur vous ses châtiments « en pressurant vos sujets [2]. »

Le frère de Brigitte avait déjà servi de caution envers

1. *Rev. VIII*, 6 *et* 39.
2. *Vita S. Birg.* 199. — Proc. Can, *Dep. Alf. Ep. Gien. sup.* 20e *art. f.* 153 *v.*

le Danemark. La noble dame n'ignorait donc point le sacrifice qu'elle imposait à ses enfants. C'était peut-être la ruine et la perte de la liberté. Mais le naufrage même des finances de Magnus sauva les jeunes gens. Leur fortune n'eût été qu'une goutte d'eau dans l'immense océan de ses dettes, et le roi repoussa leur dévouement, dont il ne pouvait tirer aucun profit. Ce même jour Brigitte, ravie en extase, recueillait de la bouche du Christ les paroles suivantes : « L'amour d'un seul homme « peut sauver sa patrie. Les fautes d'un seul homme « peuvent perdre des empires. Si le roi désire prospé- « rer, qu'il accomplisse ses promesses envers moi ; qu'il « garde aux autres rois la foi jurée ; qu'il ne cherche « pas de nouvelles inventions, de nouvelles taxes, de « nouvelles subtilités. Il vaut mieux supporter l'adver- « sité en ce monde que de pécher sciemment contre « moi et contre son âme [1]. » La sainte rapporta ces avis. Elle s'efforça de faire concevoir la solidarité qui existe entre un monarque et ses sujets, et combien les mérites du chef militent devant la justice céleste en faveur du peuple. Puis elle ajouta : « Quatre généra- « tions de rois ont gouverné le pays. La justice éter- « nelle a supporté la première à cause de ses rares « bonnes œuvres et de ses iniquités mêmes, car en op- « primant le peuple elle était l'instrument des colères « divines. La miséricorde de Dieu humilia la seconde, « perdue de débauches et de crimes, avant l'heure où « elle aurait dû rendre ses comptes. La troisième fut « punie, dans le temps, de sa cupidité et de son égoïsme

1. *Extrav. LXXIII.*

« afin de ne pas l'être dans l'éternité. A la quatrième, « injuste, orgueilleuse et cupide, Jésus-Christ offre par« don et miséricorde. Si elle n'écoute point les avis du « Seigneur, elle deviendra un exemple de sa justice. Il « daigne honorer Magnus en l'appelant son fils. Que « cette douce parole n'inspire point au roi une présomp« tueuse confiance! Toute résistance à l'action pater« nelle de Dieu le priverait d'en recevoir l'effet[1]. »

Le jeune souverain était trop léger pour comprendre les leçons de la divine sagesse, ou même les avis de la prudence humaine. Effrayé du langage prophétique de sa parente, il interrogea sur l'avenir les devins et les sorcières dont les prédictions, du moins, flattaient ses espérances. Brigitte intervint encore : « Ces oracles, di« sait-elle au prince, sont rendus par l'enfer. Grâce à sa « nature angélique, le démon, quoique déchu, est ca« pable de prédire la vérité. Mais il se trompe souvent, « et lorsqu'il nous communique sa science, c'est tou« jours au prix dont la payèrent nos premiers parents. » Il importait donc de se défier de la sorcellerie et de s'en écarter avec soin[2].

Vainement Brigitte essaya son action sur l'esprit du roi. Elle espéra obtenir davantage de la reine, et, guidée par le Saint-Esprit, elle lui dit : « Dès « votre enfance vous avez été transplantée dans une « terre étrangère pour y donner d'heureux fruits. Mais « vous préférez le siècle à Dieu ; aussi vos fils

1. *Rev. VIII.* 49. Dans les quatre races Brigitte ne compte pas celle d'Odin, qui était païenne. Elle désigne les descendants d'Ivar, de Stenkil et de Sverker, puis la maison régnante des Folkungs.
2. *Rev. VI.* 82.

« seront funestes à leurs sujets. » A ces paroles de sa vénérable amie, Blanche répondit par de singuliers aveux. L'orgueil et l'imagination ardente de la jeune souveraine la poussaient à toutes les extrémités. Elle ne remplissait point les préceptes divins et, malgré les défaillances de sa volonté, elle prétendait observer des conseils évangéliques, austères entre tous. Alors c'étaient des mortifications plus éclatantes qu'efficaces, des vœux imprudents et rompus aussitôt que faits, enfin tout un mélange bizarre de cérémonies religieuses et de fêtes mondaines dans lequel se complaisent d'ordinaire certains vicieux. Après la naissance de leurs fils, le roi et la reine s'étaient engagés à pratiquer les avis de l'apôtre saint Paul aux plus parfaits des époux chrétiens. Infidèles à leur promesse, ils entendaient la renouveler, maintenant que deux filles complétaient la famille royale. Brigitte déclara que pour s'engager dans une telle voie il fallait y être appelé de Dieu, et sans hésiter elle blâma ses cousins. « Soyez « fidèles aux saints préceptes du mariage, » dit-elle au couple royal, qui n'était point un couple de saints ; « souvenez-vous que la volonté de l'homme ne doit « pas séparer ce que Dieu unit. Le mariage est indisso- « luble. Son lien ne saurait être rompu. Si parfois les « corps s'en affranchissent, c'est parce qu'il resserre « plus fortement les âmes et les attache l'une à l'autre « d'un ardent amour spirituel. Vous n'êtes point appelés « à cet état particulier. Dans un élan de ferveur indis- « crète, vous avez prononcé un vœu imprudent ; vous « n'avez agi ni avec charité ni avec raison. Et vous, « Madame, ajoutait la sainte, vous étiez même poussée

« par la crainte des souffrances de la maternité. De peur « de succomber au mal, cessez d'aspirer à une perfec- « tion pour laquelle vous n'êtes point faits. L'humilité, « la compassion envers les malheureux, voilà les « vertus qui vous conviennent. N'en cherchez point « d'autres. Il n'y a pas de péché à rétracter sagement « ce qu'on a follement promis [1]. »

Brigitte avait reconnu ce qui inspirait aux deux époux l'hypocrite et dangereux désir de s'éloigner l'un de l'autre. Dès son retour, elle fut frappée de la présence d'un jeune courtisan intelligent et beau. Il s'appelait Benoît Algotsson. Son père, qui était allié aux Folkungs [2], venait de l'envoyer à la cour. En lui Brigitte devinait cette ambition dont parle saint Grégoire, tremblante tant qu'elle cherche le pouvoir, effrontée quand elle y est parvenue. Souple dans sa conduite et ses manières, peu à peu il exerçait son empire sur le roi et ses séductions sur la reine. On eût dit que déjà Brigitte entendait le favori se vanter d'être le seul arbitre de leurs volontés, et le peuple répéter tout bas que « le couple royal achetait par une complaisance « réciproque la plus honteuse des libertés ». La voyante semblait lire à l'avance dans les chroniques futures que « parler des vices de cette cour, y songer « même, souillait les lèvres et la pensée d'un chrétien [3]. »

Malgré le jugement qu'elle portait sur cette périlleuse

1. *Rev. VIII.* 11 *et* 12.
2. Quelques historiens prétendent que Benoît Algotsson était de basse extraction. Il appartenait au contraire à une famille parente de la maison régnante de Danemark et portait le lion des Folkungs dans ses armes.
3. Olaï Petri, Svenska Chrönica. *Scrip. I.* 268. — Munch, II. 251.

situation, elle resta bien en cour. Magnus et Blanche étaient trop dissimulés et le favori trop habile pour se séparer d'une femme estimée dans tout le royaume. Ils gardèrent une attitude dont le respect voilait l'ironie. Seulement, lorsque le prince et ses courtisans, étendus sur d'épaisses fourrures ou sur des jonchées de feuilles aromatiques, devisaient aux pieds de la reine et de ses dames d'honneur, ils tournaient en dérision les prophéties de la sainte. Selon l'humeur du moment, ils la traitaient de sorcière, d'impudente ou de folle. On accueillait sa venue par des éclats de rire, dont Magnus donnait le signal en disant à Charles et à Birger, qui frémissaient d'indignation : « Nous allons voir ce qu'a rêvé notre bonne cousine [1]. » Blanche laissait si bien percer ses sentiments, que ses fils eux-mêmes osaient se moquer de leur parente. Pendant l'été, ils la rencontraient souvent dans les jardins du palais, lorsque la cour venait habiter les bords du Gotha, et d'un air railleur ils lui demandaient : « Fera-t-il beau, cousine? Pleuvra-t-il ? » A ces enfantines méchancetés, Eric ajouta une injure. Répétant les calomnies perfides de certains courtisans, il lui cria un jour : « Tes fils seront-ils bientôt rois ? Nous enlèveront-ils bientôt le trône? » Silencieuse, triste pour cet enfant à qui on avait mis l'insulte à la bouche, elle le regarda un instant avec compassion : « Si tu ne « te gouvernes pas mieux, dit-elle enfin, tu ne « seras pas roi , tu ne vivras pas longtemps , tu « ne verras ni la première ni la seconde génération,

1. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 19e *art. f.* 128 *recto.*

« ta mère ne recevra de toi aucune joie, et tu ne « laisseras pas un long souvenir. Humilie-toi afin de « trouver miséricorde devant Dieu. » Le jeune prince baissa la tête et s'éloigna tout bouleversé [1].

Docile à l'inspiration du Saint-Esprit, Brigitte étendit bientôt ses conseils aux courtisans. « Vos efforts, « leur disait-elle, tendent à vous enrichir, vous et vos « enfants. Vous faites passer en eux votre cupidité. « Si tu avais tel domaine, insinue la mère à son fils, tu « serais semblable à ton père. Vous leur soufflez l'am- « bition des honneurs. Vous leur persuadez de tout « sacrifier, fortune, forces, santé, pour acquérir une « renommée toute terrestre. Vous leur enseignez « que l'humilité est un déshonneur, et que chercher le « ciel est une folie. Alors le jeune homme exerce sa « violence sur les faibles qu'il opprime. Il injurie et « tue ses ennemis, les puissants du siècle. Son audace « s'accroît par le succès, et il ne craint pas de « s'attaquer à l'Église même. Quant à son salut, il ne « s'en inquiète point. Travestissant le dogme de la pré- « destination, il prétend que la prescience divine a fixé « son sort éternel; mais le châtiment céleste tombera, « dès ce monde, sur le royaume de Suède. Repentez- « vous, amendez-vous de vos péchés [2]. »

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 29° *art. f.* 215 *v.* Il est évident qu'une erreur de copiste suivie par les historiens de la sainte a substitué le nom d'Haquin à celui d'Eric. Le texte de la déposition du prieur d'Alvastra dit : « Ex verbis domine Brigide misericors factus est et non diu vivens de- « cessit sine generacione et sine regno, ut predictum fuit ei a domina Brigi- « da. » Au temps où Dom Pierre parlait ainsi, Haquin et son fils Olaf vivaient encore, tandis qu'Eric était mort sans avoir régné et sans laisser de postérité.

2. *Rev. VI.* 27 *et* 28.

Si la sainte apercevait autour du roi les habits de cour qu'on nommait *costumes de folie*, les étranges découpures auxquelles les prédicateurs faisaient allusion en les qualifiant de *fenêtres d'enfer*, si elle remarquait la confusion des vêtements des deux sexes condamnés par l'Eglise [1], elle ne gardait point en silence les leçons qu'elle recevait du ciel à ce sujet. « Dépouillez-vous de vos ajustements somptueux, disait-« elle aux courtisans. Que les hommes ne s'habillent « pas comme les femmes et les bouffons. Laissez votre « corps tel que Dieu l'a créé, et ne cherchez à le « faire paraître ni plus grand ni plus mince. Que les « femmes ne se parent point de robes indécentes, afin « d'éveiller les pensées mauvaises et les désirs coupa-« bles. Expiez votre avarice par la charité en répan-« dant avec joie de riches aumônes. Expiez vos impu-« retés par la prière, votre gourmandise et votre « ivrognerie par l'abstinence, votre orgueil par l'humi-« lité. Que les évêques ordonnent des offices solennels « en l'honneur de la sainte Trinité, que tous les fidèles « y assistent. Depuis mille ans, le Seigneur n'a pas « éprouvé une telle colère contre le monde. »

Brigitte cherchait souvent à éclairer ses avis d'exemples qui les faisaient comprendre. Sans préciser, elle montra l'action de Dieu sur trois Suédois dont ses auditeurs crurent deviner les noms. Le premier refusait de servir le Seigneur : il jouirait ici-bas de tous les biens de ce monde, mais il serait privé des biens éternels. Le

1. **Histoire du luxe, par H. Baudrillart**. *Paris, Hachette*, 1830. *III*, 288, 289.

second serait sauvé de l'abîme où il courait, par les infirmités qui frappaient son corps. Le troisième eût préféré subir toutes les tortures, plutôt que d'offenser Dieu, aussi la souffrance purifiait-elle sa chair, et la douleur son âme à la veille de son entrée dans la gloire.

En présence des travaux apostoliques de Brigitte, le clergé se divisa. La partie qui pactisait avec les vices de la cour et trouvait des accommodements entre la morale de l'Evangile et celle de Magnus, commença contre la sainte la plus perfide des luttes, celle qui se cache sous un zèle apparent pour le bien. Ce fut dans l'un des sermons prêchés à la chapelle du château royal qu'eut lieu la première attaque. Devant cet auditoire, dont le secret sentiment conspirait avec le sien, certain moine, infatué de son éloquence, exprima la crainte que Brigitte ne fût, comme plusieurs Pères du désert, trompée par Satan. Douce, simple, telle que Dieu la voulait, l'épouse du Verbe baissait la tête. Aussitôt il lui apparut : « Ce « bavard parle selon sa volonté et non selon son « devoir, disait l'éternelle Vérité ; jamais mes humbles « amis ne sont trompés. L'illusion est pour ceux qui « s'enorgueillissent de leur vertu et refusent d'obéir. « L'homme qui se glorifie de sa propre sagesse compa« raîtra devant la mienne. Il verra que pour être sage « il faut avoir une conscience pure et une humilité « vraie. La sagesse ne consiste pas en paroles sublimes. » L'extatique ne révéla qu'à ses confesseurs les leçons célestes, et elle laissa les courtisans applaudir aux sarcasmes du moine [1].

1. *Rev. I.* 36. — *IV.* 91. 92, 134. — *VIII.* 57. *Extrav. LXXIV.*

Voilà qu'on peut injurier Brigitte impunément, pensa-t-on dans la ville lorsqu'on y apprit l'incident du château. Sans tarder, un indigne neveu du saint évêque Brynolf prétendit se venger de la noble femme dont l'influence avait ruiné son crédit à la cour. Il guetta l'instant où elle passait sous ses fenêtres, et l'inonda d'un déluge d'eau glacée. « Dieu soit béni de m'avoir envoyé une si bonne mortification, s'écria-t-elle avec gaieté, pourvu que Canut n'en soit pas puni ! » Puis elle secoua sa robe de bure, entra dans la cathédrale et assista aux offices. Présent sur l'autel, Notre-Seigneur lui parla : « L'homme qui t'a insultée, disait le Maître, est « altéré de sang; qu'il prenne garde de mourir bai- « gné dans le sien. » Prompte à rendre le bien pour le mal, Brigitte envoya son frère Israël prévenir Canut du châtiment dont il était menacé. « Je ne m'oc- « cupe pas de vains rêves, répliqua le noble seigneur; « Dieu est miséricordieux et ne damne personne. » Peu après, un simple saignement de nez lui faisait perdre la vie qu'il aimait avec passion. Sa renommée était si triste, que le peuple de Skara enleva les restes de Brynolf du sépulcre de famille, lorsqu'on y apporta le corps de son neveu : « Protégeons, disait- « il, les reliques du saint évêque, éloignons-les de ce *porc fangeux* [1]. »

Les chaleurs de l'été décidèrent la cour à quitter Stockholm et la poussèrent sous les bois humides et frais qui entourent Arboga. Là, dans ce lieu d'un séjour

1. *Rev. IV.* 122. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 19° *art. f.* 207 *r.* Le nom de « Kanut Folkasson » a été ajouté dans la marge de cette page du procès. *Vita S. Brynolphi. Scrip. III,* 147.

agréable, Magnus invita toute la noblesse de Vestmannie à de splendides festins. L'assemblée était nombreuse. Le favori s'efforça donc de mettre la circonstance à profit pour traduire Brigitte en ridicule et ruiner son prestige. Au milieu du repas, un convive, feignant de s'être enivré avec l'excellente bière de cette contrée, se tourna vers elle : « Femme, lui dit-il à haute voix, « vous veillez et vous rêvez trop. Il faut boire, manger « et dormir davantage, car vous ne ferez pas croire que « Dieu abandonne ses serviteurs du cloître pour s'en« tretenir avec les orgueilleux du siècle. On serait fou « d'ajouter foi à vos discours. » Ces paroles trouvèrent de l'écho chez les ennemis de Brigitte. Elle en comptait parmi les courtisans, qui l'eussent volontiers tuée s'ils avaient osé frapper une personne d'aussi haute naissance ; mais elle ne manquait pas de défenseurs. L'impétueux Charles tira l'épée. Birger et Israël, suivis de plusieurs chevaliers, saisirent le soi-disant ivrogne. Brigitte les arrêta : « Dieu m'est témoin, déclara-t« elle avec fermeté, que pour lui je préfère supporter ces « dérisions et ces mépris à sentir toute ma vie sur ma « tête la couronne royale! » Puis elle ajouta doucement : « Laissez parler Nicolas, le Seigneur me l'en« voie afin de me punir. N'ai-je pas cherché la vaine « gloire, et blasphémé le très béni nom de Dieu ? Ses « reproches sont fondés [1]. »

L'instrument des rancunes de Benoît Algotsson était le seigneur de Hammerstad, mari de la sœur aînée de Brigitte. S'il avait cédé à une colère que déjà il regret-

1. *Rev. IV.* 113. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 19ᵉ *art. f.* 207 *v.*

tait, c'est que la majeure partie de la famille blâmait l'attitude de la vénérable veuve. Sa sainteté était chère quand elle attirait le respect des hommes. Elle effrayait maintenant qu'elle faisait redouter la disgrâce royale. Les parents de la noble femme l'accusaient donc de s'abandonner aux fantaisies d'une imagination surexcitée par les austérités corporelles. Les insensés allaient jusqu'à lui conseiller de se remarier! Ce fut alors que la veuve d'Ulf souffrit de son isolement. Au monastère d'Alvastra, elle était abritée contre les jugements du siècle. Rejetée dans le monde, obligée de défendre ses actes, elle regrettait, malgré l'intrépidité de sa nature, le soutien de celui qu'elle aimait par-dessus toutes les créatures de Dieu; elle cherchait à ses côtés l'ami qui, souvent guidé par elle, l'avait toujours protégée de la main et du cœur. Jadis il portait la moitié de ses fardeaux, aujourd'hui elle marchait seule. Comme le Cyrénéen avait secouru Notre-Seigneur, Ulf l'avait secourue; mais Ulf, lui aussi, disparaissait avant la fin de la route et avec lui tout auxiliaire humain. Brigitte s'impatienta, s'attrista des sots discours qui l'assiégeaient; aussitôt le Christ lui rappela sa propre patience au prétoire et au Calvaire. A partir de ce jour elle écouta tout en paix. Quand on lui répétait qu'elle était téméraire d'entreprendre des choses qui glacent le cœur d'effroi, que sa faible nature serait contrainte d'y renoncer, elle répliquait avec simplicité qu'elle s'arrêterait si elle ne pouvait aller plus loin. « Je « n'ai pas commencé pour vous à mener cette vie, ajou- « tait-elle, ce n'est pas pour vous que je changerai. J'ai « promis dans mon cœur de supporter le blâme, de-

« mandez à Dieu de me faire persévérer. » Les prêtres indignes, les orgueilleux, les incrédules, l'attaquèrent alors au sujet du sacrifice coupable, prétendaient-ils, qu'elle faisait de ses richesses, de ses honneurs et de ses forces. Ne lui restait-il pas des devoirs à remplir au milieu du monde ? N'en avait-elle pas de sacrés à l'égard de ses enfants ? C'était affectation et folie que de s'en créer de nouveaux. Brigitte laissa parler, et ne fit autre chose que la volonté de Dieu.

Magnus revint d'ailleurs à des procédés plus courtois, à mesure qu'avançaient les préparatifs de guerre. Heureux d'échapper aux difficultés du gouvernement, il entendait commander l'expédition et, comme il l'avait fait lors de son départ pour la Norvège, remettre le pouvoir aux mains d'un conseil de régence, où le sénéchal d'Upland aurait joué un rôle prépondérant. Mais celui-ci préférait suivre la croisade plutôt que de rester aux prises avec d'insolubles problèmes financiers. Il fallait donc que sa sœur le décidât à demeurer en Suède. De nouveau le roi eut recours à Brigitte, et Brigitte, persuadée qu'elle servait les intérêts de l'État, intervint en sa faveur. Au fort des hésitations d'Israël, elle lui répéta des paroles de la Vierge Marie : « Que de-
« viendra le royaume, disait la Mère de Dieu à l'exta-
« tique, si ceux qui aiment la justice et peuvent
« l'exercer, se refusent à porter des charges, à tra-
« vailler pour l'amour du Seigneur ? La Suède ne sera
« plus qu'une caverne de voleurs et de tyrans, où les
« impies fouleront les justes aux pieds ! C'est à
« ceux-ci de remplir les charges de l'État, de faire
« le bien, et d'être utiles au grand nombre. Que mon

« ami Israël accepte la dignité de régent. Que la « vérité soit sur ses lèvres, le glaive de la justice en « ses mains. Qu'il ne fasse aucune acception de per- « sonnes. Qu'il ne compte ni avec ses parents, ni avec « la faveur des hommes. Plus tard son tour viendra. « On dira de lui : Ce citoyen a courageusement com- « battu loin de sa patrie. Il a honoré la Mère de son « Dieu et s'est montré fidèle au Seigneur. Je le « conduirai à moi par un autre chemin [1]. » Le séné- chal prit avec soumission des engagements envers le roi [2].

Il importait fort à Magnus d'accentuer le caractère religieux de la guerre qu'il voulait déclarer aux Russes. Dans ce but, il fit partir des ambassadeurs pour la ville hanséatique de Novgorod, avec cette singulière re- quête : « Envoyez vos théologiens, et j'enverrai les miens. Ils raisonneront ensemble sur la foi. Si la vôtre est meilleure, je m'y convertirai. Si c'est la nôtre, vous viendrez à nous. Si vous refusez, je marche sur vous avec toutes mes forces. » Le grand prince de Russie, Siméon Ivanovitch, ne voulut point se mêler de cette affaire. Les autorités religieuses et civiles de Novgo- rod, quelque peu surprises de cet accès de théologie du souverain suédois, le prièrent d'adresser sa proposition au patriarche de Constantinople de qui ils tenaient leur doctrine. « Nous n'entendons point, répliquèrent-ils, disputer avec toi. Si nous t'avons offensé en quelque

1. *Rev. VI.* 95

2. Israël porta le titre « d'allmän embetsman », qui suppose un pouvoir fort étendu.

chose, nous consentons à un congrès. » Magnus répondit par une déclaration de guerre[1].

Brigitte ne considéra pas avec confiance l'armée réunie sous l'étendard de la croix. L'exemption d'impôts, attachée au service militaire, avait attiré beaucoup de paysans dans les rangs des hommes d'armes. Un certain nombre de Suédois et de Norvégiens poussés par un mobile religieux étaient venus prendre part à une campagne utile à leur patrie et à leur foi. Seulement ils se perdaient au milieu d'une foule de mercenaires danois et allemands, rassemblés au hasard, troupeau d'hommes de toute nation qu'aucune pensée commune n'unissait. La vaillante chevalerie scandinave entraînerait-elle cette horde à la victoire ? C'était possible. Mais si de tels soldats pouvaient remporter un succès, ils ne lutteraient pas avec persévérance, pendant toute une campagne, et manqueraient de l'énergie morale nécessaire pour réparer un revers.

Par commandement exprès du Seigneur, la sainte s'efforça d'animer ces bizarres croisés et leur singulier capitaine, du souffle divin qui transforme le caractère des hommes. D'abord elle parla aux hospitaliers de Saint-Jean, moines guerriers de l'ordre de Saint-Benoît, qui ajoutent aux trois vœux de religion, celui d'être prêts à répandre leur sang pour Jésus-Christ. Bien qu'en Suède leur renommée ne fût plus ce qu'elle était au siècle précédent, ils devaient avec leurs frères les chevaliers Porte-glaives et les Teutoniques marcher à la

1. Istoria rossii s drevnieichix vremen. Sotchinenie Sergieia Solovieva. *Moskva*, 1858. *III*. 322.

tête de la chevalerie. Partout leur manteau rouge orné de la croix de Malte serait au poste le plus périlleux. « Le Seigneur m'a révélé, leur écrivit Brigitte, qu'il « vous aime entre tous les ordres, parce que vous avez « juré de donner votre sang pour son sang. Il a formé « de vous un faisceau. Jadis votre nom était une dignité, « votre habit le signe extérieur de l'anéantissement de « votre volonté, de vos serments envers la foi ; vous « étiez fortifiés contre votre faiblesse par le vœu d'o- « béissance ; vous preniez soin de vous purifier par « l'observance de votre règle et la charité ; vous n'a- « viez point confiance en vous, mais en la miséricorde « divine. Si vous persévériez, vous seriez parmi mes plus « chers amis ; seulement vous ne suivez plus votre divin « Maître, ce chevalier généreux qui sortit de Jérusalem « afin de livrer un fort et rude combat. Vous ne donnez « plus votre vie pour la justice et la vérité, vous la « donnez par cupidité dans des guerres que l'orgueil « fait entreprendre. Vous livrez votre âme à l'éternelle « honte, sans recevoir d'autre salaire que de vaines « paroles [1]. »

Brigitte étendit ensuite ses révélations à toute la chevalerie et rapporta les avis de Celui qui affirmait sa présence en répétant : *C'est moi Jésus-Christ qui parle. Moi, vrai Dieu et vrai homme, un et éternel avec le Père et l'Esprit-Saint.* « Autrefois, leur écrivit-

1. REUTERDAHL II. 497, 498. Ces révélations de Brigitte firent supposer qu'elle avait fondé un ordre militaire. **Hermant, Histoire des ordres militaires** (XLI, 293) le dit institué en 1366 et en donne les constitutions. **Schoonebech** (II, 47) ajoute le cérémonial de la réception de Brigitte. Justice est faite de ces romans par HÉLYOT, VI, 46.

« elle, le Seigneur se plaisait à regarder vivre ses « chevaliers. Ils étaient pleins de foi en la présence « réelle dans la sainte Eucharistie, ils renonçaient aux « honneurs, aux biens de ce monde et à leur volonté « propre. Ils se faisaient les *porte-épée* de Dieu à « l'exemple de saint Georges. Leurs armes étaient la « mortification de la chair et la contrition. La cuirasse « de la sagesse et de la charité les défendait. Maintenant « ils donnent l'exemple de l'apostasie et passent sous « la bannière de Satan. Ils ne croient plus au secours « céleste, ils se fient en la noblesse du sang et en « l'effort personnel. »

Quand elle s'apercevait que les leçons abstraites de la morale ne pénétraient pas l'intelligence, Brigitte cherchait à frapper l'imagination par des tableaux et, dévoilant ses visions, elle faisait en quelque sorte assister les chevaliers au jugement suprême porté sur deux des leurs, l'un infidèle, l'autre fidèle à ses serments. L'orgueilleux qui a quitté la milice du Christ pour celle du diable, voit se reconstituer au fond de l'enfer l'armée où il combattait. A mesure que chaque damné rentre dans le rang, sa misère se greffe sur la misère des autres. Dieu et les saints se détournent du traître. Cependant la sainte Trinité appelle son chevalier endormi dans les bras de la mort. « Viens à « ton Créateur, lui dit Dieu le Père, l'héritage éternel « est dû à ton obéissance. — Je te reconnais comme « mon frère, continue le Christ. Tu m'as rendu vie « pour vie, entre dans mon éternelle joie. — O mon « généreux défenseur, ajoute l'Esprit-Saint, que mon « repos te délasse des fatigues de ton corps, que mes

« consolations effacent les peines de ton intelligence, « que le don éternel que je te fais de moi-même ré- « ponde à ta charité ! » Cinq légions d'anges environnent l'élu. « Bénie soit l'heure de ma naissance ! » s'écrie-t-il. La gloire céleste est son partage, il possède tout ce que son cœur a désiré et il en jouit à jamais.

Magnus restait étranger à l'action de Brigitte. Derechef, elle lui rapporta des paroles du Christ et de la Vierge-Mère. « Le roi est un enfant, disait le Verbe, il « se confie en soi et non en moi. Il met sa force dans « le nombre des mercenaires étrangers, dans l'argent « qu'il extorque. Il n'aperçoit pas la famine, la misère, « les angoisses qui planent sur sa grande armée. Une « poignée d'hommes humbles de cœur et pleins d'es- « poir en Dieu, voilà ce qui donne la victoire. Nul ne « peut vaincre sans ma permission. Si Magnus gouverne « avec des juges intègres, s'il soulage les pauvres, s'il « récite l'office de la sainte Vierge, s'il construit le mo- « nastère de Vadstena, s'il désire la conversion, non « les richesses des infidèles, s'il est prêt à donner sa « vie pour l'honneur de Dieu, s'il se prépare à la mort « par la contrition de ses péchés et la réforme de ses « mœurs, le Seigneur protégera ses armes. » La Vierge Marie ajoutait : « Que Magnus tienne ses engage- « ments envers moi, et je ne me séparerai point de lui. « S'il me méprise, il sera lui-même méprisé. » Le Christ voulait donner deux drapeaux : celui de la miséricorde et celui de la justice, à la troupe d'élite qu'il jugeait digne de prendre la croix. Le drapeau de la miséricorde couvrira les païens disposés à la paix. On leur offrira le baptême et la liberté. De savants clercs, des religieux fidèles

à leurs vœux, de zélés évêques les instruiront, on leur bâtira une église. Des prêtres resteront parmi eux, et au cas où ces serviteurs de Dieu mourraient avant d'avoir établi son règne, leur bonne volonté leur tiendra lieu de succès. Sous l'étendard de la justice on combattra sans reculer. Si le roi ne se juge pas le cœur assez haut pour braver le danger en tête de son armée, qu'il garde la paix. Avant de se jeter dans une entreprise, il faut être sûr de ses forces. Heureux les soldats qui succomberont pour Dieu! Ils seront récompensés au centuple, car leur Maître ne laisse point sans salaire même une fugitive pensée d'amour [1].

Magnus n'écouta rien. Il s'élança comme un fou sur les Russes, mit le siège devant Nœteborg, s'empara de la ville, fit une foule de prisonniers, relâcha au prix d'une rançon ceux qui se laissaient baptiser, et emmena les autres en esclavage. C'était une singulière façon d'entendre la croisade; mais c'était le succès de ses armées. Il riait des prophéties de Brigitte quand une *droujina* de Novgorodiens tomba sur lui et tua cinq cents soldats suédois en ne perdant elle-même que trois hommes. Déjà le roi était las de la campagne. Quoique Nœteborg fût un point stratégique important, dont la possession permettait de couper la communication entre la Néva et Novgorod et de ruiner le commerce de cette république, il l'abandonna sous la garde d'une garnison insuffisante que l'ennemi tailla en pièces dès le mois de février 1349 [2].

1. *Rev. I.* 5, 6. — II. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13. — III. 13. — IV. 89, 95. — VI. 26, 41, 43. — VIII. 2, 32, 33, 40, 43, 45, 46. *Extr. LXXIII.*
2. La chronologie des divers historiens variant d'environ une année, nous avons suivi celle qui nous paraît la plus exacte.

Déshonoré par sa conduite, et chargé de dettes nouvelles, le prince se présenta devant sa cousine. Elle lui déclara aussitôt de la part du Christ que ses soldats avaient péri parce qu'il les menait non point à la croisade, mais à la conquête des terres russes. D'un ton sévère, elle lui répéta les reproches de la très sainte Vierge. « Le démon a conduit le roi; disait Marie, per-
« suadé que les amis de Dieu n'ont point la science
« des combats, il s'est environné d'impies, qu'il juge
« meilleurs hommes de guerre. Ainsi il a repoussé les
« conseils célestes pour suivre ceux de l'enfer. Devant
« lui étaient des schismatiques qu'il fallait convaincre
« et attirer. Près de lui se trouvaient des fils de saint
« Dominique, de saint François, de saint Bernard, doc-
« tes et pieux. Au lieu de les envoyer sur les terres
« que je voulais lui donner, il a jeté au milieu des
« Russes un clergé ignorant et cupide. Une dernière
« fois je m'adresse à Magnus et je lui dis : Mon fils,
« tourne-toi vers moi, je reviendrai vers toi. »

Le roi, qui roulait dans son faible cerveau de nouveaux projets de guerre, prêta une attention distraite aux révélations de la sainte. Soudain elles devinrent terribles et menaçantes. « Le prince pour lequel tu pries,
« déclarait l'apôtre saint Jean à Brigitte, est un voleur,
« un prodigue qui dissipe ses richesses. C'est le pire des
« traîtres, car il trahit son peuple, et le livre au mal en
« exaltant les impies. C'est le pire des voleurs, car il
« prend ce qui lui est confié et dépense les biens du
« Seigneur, non pour les intérêts de Dieu, mais contre
« eux. Qu'il imite l'enfant prodigue. Qu'il retourne à
« son Père, et s'élance sur les traces du Crucifié. » En

« même temps le Christ disait : « Les démons établis-
« sent ici leur règne, ils allument dans les créatures le
« feu de la gourmandise et de l'ivresse. Ils possèdent les
« corps et les âmes, et les poussent aux vices abomina-
« bles entre tous par lesquels ont péri Sodome et Go-
« morrhe. Aussi je retournerai cette terre en l'accablant
« de tribulations jusqu'à ce que ses habitants implorent
« ma miséricorde. Je me lèverai dans ma majesté. Je ne
« pardonnerai ni au jeune homme ni au vieillard, ni au
« riche ni au pauvre. Chacun sera jugé suivant ses
« œuvres, et mourra dans son péché. Ma charrue pas-
« sera sur le monde. Elle déracinera les chaumes et les
« arbres. Les maisons resteront sans habitants. Les
« peuples seront décimés. Les puissants tomberont,
« et les oiseaux de proie s'engraisseront de leurs dé-
« pouilles. » Brigitte voyait la colère du Tout-Puissant s'abattre sur la terre. La peste noire qui de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi fauchait les hommes comme des épis trop mûrs, marchait à grands pas vers la Suède. En vain la sainte supplia le Christ de faire avertir d'un tel danger tous les peuples de l'univers. Dans des termes qui rappellent la parabole du mauvais riche, il lui répondit : « Les hommes ont les prophéties, les Evan-
« giles, les exemples des docteurs ; ils sont doués d'in-
« telligence et de raison. Vous ne pourriez, toi et mes
« amis, crier assez haut pour être entendus. » Et le Tout-Puissant ajoutait : « La mémoire de Magnus ne
« sera pas en vénération comme celle de mon bien-
« aimé Olaf ; il ne sera pas couronné dans l'éternité
« comme mon bien-aimé Eric ; il ne fera point, à l'exemple
« de David, une fin pénitente ; et les mains qui travaillent

« au scandale ne m'édifieront point une maison ainsi « que l'a fait Salomon. Celui qui bâtira mon monastère, « tu le connaîtras plus tard. Peut-être verras-tu ces « choses ici-bas, peut-être de l'autre monde [1]. »

La révélation du Christ était précise. Un terrible fléau allait tout briser sur son passage, tout jusqu'à la première pierre du couvent de Vadstena qui portait les dernières espérances terrestres de Brigitte. La sainte fit connaître à son roi et à son peuple les terribles châtiments que la justice divine suspendait sur leurs têtes, puis elle quitta la cour. Elle avait prêché la pénitence, et aucun repentir ne jaillissait du cœur de la Suède. Son énergique volonté accepta donc, comme s'ils eussent été siens, les péchés de tous. Chargée de ce lourd fardeau, elle rentra dans la solitude d'Alvastra où, derechef, elle trouvait un refuge, et elle s'offrit en victime expiatoire pour sa patrie.

1. *Rev. IV.* 1 *et* 37. — *VI.* 80. — *VIII.* 47. *Extrav. XXVII, LXXIV, LXXVII.*

CHAPITRE VII.

LE JUBILÉ DE 1350.

1349 - 1350.

Bulle du 18 août 1349. — Brigitte hésite à quitter ses enfants. — Sa vision. — Son départ pour Rome. — Stralsund. — Mayingen. — Milan et saint Ambroise. — Quarto. — Gênes. — Ostie. — Arrivée à Rome.— Entretien avec l'apôtre saint Pierre. — Mission de Brigitte dans l'Eglise. — La maison du cardinal de Beaufort.— Ouverture du jubilé. — La sainte apprend le latin. — Ses lettres au vicaire apostolique et au cardinal légat du jubilé.

Natos, Deus quos donauit,
tam sincere educauit,
quos per doctos informauit
vita, fide, moribus.
Deum fortiter amare,
matrem Christi honorare,
sanctos omnes collaudare
votis et operibus.

Oracio de Sancta Birgitta. II Pars.

Au mois d'août 1349, une bulle du pape arriva en Suède et fut publiée dans toutes les paroisses. De nouveau Clément VI annonçait le jubilé de 1350 et appelait les fidèles à Rome.

Brigitte fut troublée par cette invitation, à laquelle rien ne l'empêchait de répondre. Ne se sentait-elle pas impuissante à fonder le monastère de Vadstena, ou à tourner les Suédois vers la pénitence ? Dans ce naufrage

de ses désirs, Rome n'était-elle pas un port où l'appelait Jésus-Christ ? Cependant, pour la première fois, sa volonté hésitait à se soumettre à celle de Dieu. La prophétesse voyait déjà sa patrie dépeuplée par la peste, désolée par la guerre civile et étrangère. Que deviendront mes enfants ? se demandait-elle. Les reverrai-je jamais ? S'ils échappent à la peste, peut-être ne garderont-ils la vie du corps que pour exposer celle de l'âme aux vices de la cour, à la violence et aux injustices qu'engendrent les discordes dont le royaume est agité. Jeunes, riches, puissants, ils seront plus tentés que d'autres. Les laisserai-je orphelins ? Et pleine de ces sentiments, elle en concluait que partir serait une désertion [1].

Les destinées des enfants de Brigitte étaient diverses ainsi que leurs natures. Sa fille aînée, Marthe, avait trouvé dans son alliance avec Sigvid Ribbing les honneurs et la richesse. Mais, au contact de cet être indigne d'elle, sa force d'âme, sa vertu et sa charité s'étaient affaiblies. Son jugement suivait celui du siècle, sous le toit de Falkenberg, où Sigvid, devenu gouverneur du Halland méridional, s'efforçait, par tous les moyens, de se créer un royaume indépendant.

Combien souvent Brigitte n'avait-elle pas mêlé à ses prières le nom de ce pécheur et réclamé sa conversion de la Mère des Miséricordes ! Plusieurs fois elle avait contemplé son gendre tel qu'il était devant l'éternelle justice : coupable de calomnies, de vols, de meurtres, voluptueux, fier de ses vices, chargé de désirs

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 20° *art. f.* 209 *v. et* 210 *r.*

coupables et d'iniquités. La Vierge Marie rappelait au Dieu juste l'éducation de Sigvid, tout entière tournée vers le mal, son désir de mieux vivre et d'être sauvé. Elle obtenait que ce « larron » reçût de nouvelles lumières, de nouveaux secours célestes. Sous l'influence de sa belle-mère, il se repentait, se confessait, s'approchait de la table sainte, et jurait de vivre en chevalier chrétien. Pourtant Brigitte n'avait pu lutter toujours contre les séductions du mal. « Votre abus « de la grâce sera rigoureusement châtié, » lui répétait-elle, et il ne l'écoutait plus. Le Rédempteur déplorait la perte de cette âme. « Ma justice, disait-il, « le frappera, ses jours seront abrégés, sa posterité « périra ; d'autres dissiperont les biens qu'il s'est acquis, « et il sera condamné comme un fils rebelle[1]. » En 1346, on avait vu prendre d'assaut et détruire le château de Falkenberg. Sigvid était mort ; mais Marthe ne se courbait pas sous la main de Dieu. L'humble état de veuve ne convenait point à son ambition. Par un second mariage avec Canut Algotsson, le frère du favori, elle accroissait sa richesse et son crédit à la cour. Cet attachement extrême aux biens du monde venait-il de son éducation ? Brigitte le craignait. « Dans ma jeunesse, « disait-elle à la Vierge-Marie, je supposais que mes « parents ayant pratiqué la vertu sans renoncer à « leurs biens, je devais les imiter. Ma mère marchait « de pair avec les premiers du royaume, elle était

1. *Rev. VI.* 23, 24, 25. — *Diplom. IV an.* 1336, n° 3254. — MUNCH, II, 234, 262, 265. Les fils de Sigvid ne laissèrent point de postérité, et deux enfants en bas âge, derniers de la race, furent égorgés par ordre de Christian II.

« somptueusement vêtue ; elle entretenait un nom-
« breux domestique, et nous élevait dans la splendeur.
« Je croyais donc qu'il devait en être ainsi de mes
« filles. Je leur apprenais à tenir leur rang au sein
« du luxe. Je pensais qu'à leur tour elles hérite-
« raient de moi et mourraient environnées d'honneurs et
« de respect [1]. » Maintenant la sainte veuve était convaincue qu'il n'est point d'orgueil légitime pour une créature tirée du néant. Elle désirait donc convertir sa fille, la porter à l'abandon de ce qui passe, à l'amour du seul bien qui reste et puisse remplir le cœur : le Seigneur Jésus.

Si Brigitte se tournait vers son fils Charles, c'étaient des soucis plus sérieux encore. Elu sénéchal de Néricie, le jeune courtisan de Magnus se dérobait aux labeurs dont Ulf avait porté dignement le poids. Il se laissait même armer chevalier [2] par son compagnon de plaisirs, sans avoir fait briller sa valeur hors du champ clos des tournois. Cette légèreté causait des inquiétudes à Brigitte. Mieux encore qu'au jour où son noble époux avait reçu l'accolade, elle comprenait les devoirs du chevalier, le Christ l'en avait instruite. « Celui qui est
« fidèle à l'esprit de son ordre, lui avait-il dit, s'en-
« gage à mener une vie plus dure que celle du cloître.
« Il combat les ennemis du dehors, tandis que le moine
« ne combat que lui-même. Il dort sous les armes, et le
« moine a un grabat. Il expose son corps à la mort, le

1. *Rev. VI.* 52.
2. Eq. auratus 1347. Il est probable que Charles succéda immédiatement à son père comme sénéchal. On a la preuve qu'il exerçait cette charge en 1348. *Scrip. III*, 211.

« moine ne fait que dompter le sien par la pénitence. » Durant la *veillée* de Charles et sa *prise d'armes*, Brigitte demeura en oraison, et l'adorable Trinité daigna lui expliquer la signification de ces belles cérémonies[1].

Le jeune sénéchal traversa les rites dont sa mère mieux que lui comprit le sens. Mais le Seigneur et l'Église ne reçurent qu'un stérile respect. S'il accordait à la veuve et à l'orphelin ce secours accidentel qu'un homme brave ne refuse jamais à la faiblesse opprimée sous ses yeux, il ne les recherchait pas dans leur abandon pour faire valoir et triompher leurs droits. Charles ne ressentait aucun amour profond. Dès sa tendre jeunesse il avait épousé Catherine, fille du noble Gisla (Sparre), et ainsi resserré l'alliance de son père avec la famille royale des Bonde. La mort ayant brisé cette union, il en contracta une seconde et choisit la princesse norvégienne Gitzla, femme belle, intelligente et vertueuse, qu'on jugeait digne de remplacer Brigitte au château d'Ulfåsa. Ni Catherine, ni Gitzla n'avaient subjugué l'inconstant sénéchal, et il jetait sa vie en proie aux plaisirs. Eclairée par les lumières

1. *Rev. III.* 27. — *II.* 13. Dans son intéressant ouvrage sur les mœurs suédoises au moyen âge (*Kultur. historisk Skildring. II*, 174), M. Hans Hildebrand prouve que le cérémonial des peuples du Nord ne suivait pas absolument pour la réception des chevaliers celui des méridionaux. Puis (180, 183) il fait un très curieux rapprochement entre ce cérémonial et les révélations. M. Hildebrand trouve cependant dans les allégories mystiques de la sainte un indice de l'affaiblissement de l'esprit chevaleresque, et il s'étonne de lui voir regarder comme la qualité maîtresse du chevalier, la piété qui porte l'homme à confier au Seigneur le succès de ses efforts. Il semble superflu de rappeler au lecteur catholique, d'une part que l'allégorie ajoute à la lettre (Cfr. *Isaias.* LIX, 17. *Thess. I.* 8. *Eph.* VI, 14-17), et de l'autre que la dépendance du Créateur est la seule manière d'être de la volonté d'une créature qui permette à celle-ci de se mouvoir librement.

célestes, sa mère lisait dans sa conscience : « Va, lui « dit-elle un jour, confesse le péché mortel que tu « viens de commettre. » Le seigneur d'Ulfåsa se révolta ; il nia sa faute. Plus majestueuse sous ses vêtements de bure qu'elle ne l'avait jamais paru à son fils sous ses habits de cour, la veuve se redressa ; ses yeux rencontrèrent ceux de Charles. Il ne put supporter un regard qui rappelait le regard de Notre-Seigneur à saint Pierre ; convaincu de mensonge, il s'humilia et obéit. Dominé par sa mère, le voluptueux compagnon des plaisirs royaux faisait même pénitence. Elle lui avait enseigné à jeûner avec l'Eglise en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et au milieu des festins de la cour, Charles n'oublia qu'une fois la vigile du 24 juin. Cette nuit-là, Brigitte pleura assez amèrement pour toucher de pitié le Précurseur. Il lui apparut, sécha ses larmes, et lui assura qu'elles rachetaient la négligence de son fils.

Près d'une telle mère, la foi ne pouvait se perdre. Les passions entraînaient le jeune homme, mais le mal restait le mal, dont il fallait rougir quand on l'avait commis. Charles croyait fermement que le Christ viendrait au dernier jour juger les vivants et les morts, et aux côtés du Dieu juste il espérait trouver la seule dame qu'il n'eût jamais trahie, le premier amour que sa mère lui eût mis au cœur, l'Immaculée Vierge Marie. C'était vers elle qu'il se tournait, lorsque son âme mobile aspirait à une vie pure. Il aimait plus que la sienne propre la gloire de la Reine du ciel. Il lui rendait un culte, il jetait à ses pieds des impuissantes résolutions et des promesses stériles. Brigitte

recueillait ce faible hommage; elle y ajoutait ses trésors d'amour, de vertu, de pénitence, d'œuvres fécondes, et elle l'offrait à la grande Consolatrice des angoisses maternelles.

Après un retour de Charles à Dieu, Brigitte ravie en extase contempla son fils au jour des lumières divines. Il gisait infirme d'âme et désarmé pour le combat spirituel. Attiré par le mérite des ancêtres de Charles, par la dévotion que le jeune homme lui avait témoignée, saint Jean-Baptiste se pencha sur lui et le revêtit de la robe mystique des vrais chevaliers; il lui inspira le repentir de ses péchés et l'amour de Dieu. Saint Pierre vint ensuite lui donner une cotte de mailles spirituelle, faite d'abandon de sa volonté propre et d'esprit de sacrifice. Saint Paul lui mit sur la poitrine la cuirasse de la charité. La très sainte Vierge s'abaissa aussi jusqu'à son chevalier. Elle lui couvrit la tête du casque symbolique de l'obéissance, elle compléta son armure pour la défense de la justice et la conquête du suprême bien. En présence des confesseurs et des martyrs, elle remit au jeune soldat un bouclier couvert du sang répandu sur la croix, afin qu'il pût abriter son cœur contre les amours coupables. Comme arme elle lui donna le glaive de la confiance en Dieu, glaive tranchant dans la bonne et la mauvaise fortune, et assez trempé pour briser tout ce qui résiste à la justice. Puis elle jeta sur lui le manteau de pureté et d'amour qui couvre la multitude des péchés. Non loin du chevalier se tenait un cheval de combat sellé et bridé. Il figurait le baptême, la rédemption et les dons du Saint-Esprit qui portent l'homme dans la lutte et le mènent à la victoire. Ainsi

Charles était protégé du ciel[1] ; sa mère espéra mieux de cette conversion que des précédentes ; elle se sentait de l'influence sur lui et ne se résignait point à l'abandonner.

Pour Birger, la vénérable femme éprouvait des inquiétudes tout à fait différentes. Il ne s'agissait pas de provoquer le repentir dans son âme, de le rappeler à Dieu, il s'agissait de défendre son innocence et sa pureté, de protéger contre le mal la dignité de cette jeune vie où la vertu régnait en maîtresse. Au milieu de la cour corrompue de Stockholm, Birger avait su se garder du mal et commander le respect. Tous s'inclinaient devant l'austère jeune homme, qui pour la bravoure et l'intelligence n'avait pas beaucoup d'égaux. Mais sa manière de penser et de vivre le condamnait à un isolement d'esprit et de cœur lourd à porter dans l'âge des enthousiasmes et des ardeurs. Sa mère était une confidente. Si, volontairement, elle allait trop loin pour qu'il pût la trouver aux heures de faiblesse, vers qui se tournerait-il ? Brigitte se posait en tremblant cette question.

Il y avait un être avec lequel la sainte ne faisait qu'un : sa seconde fille. Ni l'éducation de Catherine au couvent de Risaberg, ni son mariage n'avaient pu éloigner l'un de l'autre deux cœurs qui se rapprochaient dans celui de Jésus. Leur tendresse y puisait ce je ne sais quoi d'infini que n'ont jamais les affections bornées par

1. Proc. Can. *Dep Kater. sup.* 29ᵉ *art. f.* 131 *v. Rev. II.* 13.— IV. 73 *et* 74. Ces deux dernières révélations sont un peu postérieures, mais nous avons réuni tout ce qui a trait à Charles en tant que chevalier.

l'horizon terrestre. Chez les deux femmes, la diversité de nature et de vocation formait un contraste merveilleux. Avec le poète on aurait pu dire en les comparant :

O matre pulchra filia pulchrior!

car leur beauté n'était point la même. Brigitte charmait par sa grâce fière et délicate. Catherine se distinguait par sa taille, par sa majesté, et par des traits si nobles, si réguliers, qu'elle semblait la vivante image de quelque divinité scandinave. Le visage calme et énergique de Brigitte faisait ressortir la physionomie mobile de sa fille, où se reflétaient les sentiments d'une âme attirée par les créatures et toujours en lutte pour se tourner vers le souverain bien. Le Seigneur ne s'était pas révélé extraordinairement à Catherine comme à sa mère. Jamais il n'avait pris possession de ses facultés en l'appelant à lui dans l'extase. De tout le monde surnaturel, les diables étaient les seuls êtres dont il lui eût donné une vision particulière. Ce qu'elle faisait pour le Christ réclamait un effort, tandis qu'un élan spontané et joyeux portait sa mère vers Dieu. On sentait en Catherine la crainte instinctive de la vie; le travail d'un être qui cherche à se fortifier contre soi-même et contre les entraînements de sa nature. A l'exemple de Brigitte, elle accompagnait ses prières de rudes pénitences. La mère y trouvait un attrait, la fille y cherchait un rempart pour abriter sa faiblesse. Lorsqu'elle méditait la passion, elle s'unissait aux souffrances de Dieu fait homme, mais elle n'était pas, comme Brigitte, emportée par un élan d'amour jusqu'au sommet du Calvaire. Elle restait toute tremblante près du Maître

dans les angoisses et les ténèbres de Gethsémani. De peur d'oublier au milieu des joies du temps celles de l'éternité, Catherine avait persuadé à son époux bien-aimé de rester son fiancé, jusqu'à l'heure où ils célébreraient leurs noces éternelles. Dans le château d'Eggertsnæs environné de forêts presque désertes, ils menaient la vie du cloître avec sa paix, sa régularité, ses tendresses profondes et ses hautes aspirations. Ensemble ils récitaient l'office de la très sainte Vierge, ensemble ils assistaient au sacrifice de la Messe et faisaient oraison, ensemble ils secouraient le pauvre et l'affligé, et sans vouloir accepter pour eux-mêmes le témoignage de la reconnaissance, ils le renvoyaient à Dieu, qui seul peut donner. Le soir venu, ils s'offraient tous deux, comme un unique holocauste, au Christ mort en croix pour l'amour de leurs âmes. Veilles passées en prières sur la terre froide et nue, jeûnes, pénitences, haires, cilices, disciplines, ils ne trouvaient rien de trop austère; à ce rude apprentissage du renoncement ils s'habituaient à briser ce qui passe comme de vaines idoles. La racine de leur amour était en dehors d'eux-mêmes. Ils s'aimaient donc sans défiances, sans craintes, sans cette lassitude et ces désillusions que ferait éprouver la créature la meilleure, si on ne la voyait pas se perfectionner chaque jour, et si l'on ne savait point qu'au dernier, Dieu achèvera l'œuvre à son image et ressemblance. Pour un désir de sa bien-aimée, Edgard sacrifiait ses plus légitimes plaisirs. On en avait mille preuves, et l'une d'elles fut racontée de chaumière en chaumière.

C'était au début de l'automne. De joyeux bruits égayaient les bois. Des chiens, des cavaliers lancés à la

poursuite d'un élan, passaient sous la haute futaie. Soudain la meute cessa de crier. La chasse s'arrêta. La bête avait disparu. On mit pied à terre, et dans une clairière, éclairée par le soleil, Edgard aperçut Catherine. La belle jeune femme lui montrait l'élan réfugié sous son manteau. Comme aux jours d'innocence du paradis terrestre, comme aussi pendant le passage sur terre de saint François d'Assise et de ses compagnons, c'était près d'un être pur de la corruption du péché que l'animal cherchait asile et secours. « Ne refusez pas la liberté à mon captif, » s'écria Catherine le sourire aux lèvres. La bête s'enfuit, mais les chasseurs ne songeaient plus à la poursuivre, aucun d'entre eux n'aurait voulu résister à l'empire de la douce châtelaine.

La vie claustrale du manoir ne convenait pourtant point à tous. S'il y avait là des vassaux d'Edgard qui servaient Dieu à son exemple, des femmes qui abandonnaient le monde, ses parures, ses fêtes et son esprit à la suite de Catherine, il y avait aussi des écuyers et des demoiselles d'honneur, dont le rang du jeune couple exigeait la présence. Cette jeunesse connaissait les plaisirs de la cour, elle se sentait en exil au fond des forêts, elle attendait un changement et vivait de cet espoir. L'arrivée du sénéchal de Néricie et de la princesse Gitzla sembla présager des jours plus joyeux. Charles avait à peine franchi les ponts-levis qu'il connaissait les austérités pratiquées à Eggertsnæs. Dès l'aurore, il pénétra le lendemain chez sa sœur sans se faire annoncer. Etendus à terre sous le cilice et la bure, les jeunes époux rêvaient du ciel. Charles ne leur épargna ni les

sarcasmes ni les conseils. « Un tel mode de vivre, di-
« sait le courtisan de Magnus, tient de la folie et de la
« superstition. » Edgard et Catherine eussent ri de cette
scène, si Charles ne les avait point quittés sur l'heure [1].
Pour lui-même, le sénéchal ne redoutait guère la contagion de tels exemples, mais il ne voulait point y exposer la princesse Gitzla. Déjà il se plaignait hautement de l'influence que sa sœur exerçait sur elle, de leurs bonnes œuvres, des pèlerinages qu'elles entreprenaient ensemble, et surtout de la simplicité de leurs ajustements.

Un voyage fait à Calmar avec Catherine avait, en effet, laissé des empreintes ineffaçables sur la vie de Gitzla. Dans un sanctuaire vénéré de cette ville, la princesse norvégienne crut que la sainte Vierge lui reprochait son luxe, bien différent de la pauvreté pratiquée par la châtelaine d'Eggertsnæs. Sa douleur fut assez vive pour rompre ses dernières attaches au monde. Mais elle ne se crut pas la force de marcher seule, de renouveler à toute heure le sacrifice de sa liberté, et elle se donna une règle en s'enrôlant parmi les Sœurs de la Pénitence. Des Dominicains de Calmar elle reçut la ceinture du tiers ordre, symbole visible du lien éternel et indestructible qui l'attachait à des générations passées, présentes et futures de saints, de martyrs, de vierges, de docteurs et de confesseurs. Sitôt qu'elle mit la pauvre lanière de cuir des Prê-

1. Proc. Can. Beatæ Katerinæ. *Dep. F. Johannis et Marg. Clausdotter in 2° art. f. 20 v. et 50 v.* Vita siue legēda cū miraculis dne Katherine sancte memorie filie scte Birgitte de regno Suecie (245-246). Nous citons l'édition de M. C. Annerstedt publiée dans les *Scrip. Rer. Suec. Med. Ævi* (244-263.)

cheurs, elle éprouva que c'était vraiment pour elle « la ceinture de la justice et le cordon de la pureté ; « que désormais elle pourrait réunir les affections mul- « tiples de ce siècle en l'amour de Dieu seul, et contenir « ses penchants rebelles sous le joug de la raison et « l'empire de la volonté ». La profession que le Dieu vivant et l'immortelle cour céleste avaient écoutée et ratifiée ne l'effrayait pas ; saint Dominique promettait de veiller sur elle ; les martyrs de l'ordre s'engageaient à laver son âme dans leur sang ; les docteurs s'efforceraient de la défendre du doute ; les saints sauraient lui enseigner à vivre patiente et à mourir joyeuse [1]. Charles l'avait bientôt tournée en ridicule. Il trouvait tout naturel de l'abandonner dans son château désert, sans amour, sans état, sans enfants, sans devoirs et sans joies. Mais il s'étonnait que cette vie où tout était vide, manque et délaissement, s'abritât près du cloître ; il eût préféré voir la princesse Gitzla anéantie, sous sa lourde couronne d'or, au sein d'une oisive tristesse. Avec plus de calme, il l'aurait trouvée pleurant près de leur foyer, dont nulle flamme n'avait jailli, et contemplant dans un rêve douloureux l'image d'enfants désirés et aimés qui ne naîtraient jamais. « Voyez ces sottes béguines [2], » s'écriait l'élégant chevalier quand passaient Catherine et Gitzla ; « tout le peuple se moque d'elles [3] ! » Brigitte défendait les deux belles-sœurs. Elle

1. *Cérémonial de la prise d'habit et de la profession. Manuel des frères et sœurs du tiers ordre. Paris*, 1879, 413-437.

2. Disciples de sainte Begga. A cause des Béguards, ce mot était devenu un terme de mépris.

3. *Vita S. Kater.* 247. **Om S. Katharina af sverige efter C. 58 på Kong. Bibliotheket. Ett Fornsvenskt Legendarium, 521, 526.**

connaissait la mobilité du caractère de son fils, et elle comptait sur un prompt apaisement. Si elle partait, les liens qui unissaient ses enfants ne pouvaient-ils pas se rompre à jamais ?

La vénérable veuve soutenait même celles de ses filles que gardait le cloître. L'ordre de Cîteaux subissait quelque relâchement. Le désir d'avoir plus de ressources pour leurs aumônes entraînait les abbesses à oublier la règle de saint Bernard. Elles possédaient et se laissaient parfois corrompre au contact des richesses. L'habit, la nourriture, les conversations n'étaient point ce qui convient à des épouses de Jésus-Christ. Ingeborge, dont la santé délicate réclamait des dispenses, pouvait mener à Risaberg une vie molle et stérile. Tant que sa mère resterait en Suède, elle n'y serait pas exposée, car l'abbesse et certaines religieuses écoutaient les conseils de Brigitte. Quant à la vocation de Cécile, elle semblait incertaine. L'enfant était entrée avec regret au couvent de Skeninge ; les Dominicaines hésitaient sur son avenir. Peut-être serait-elle rejetée dans le siècle. Sa mère devait donc se trouver près d'elle pour la recueillir.

Brigitte attendit. Notre-Seigneur ne lui donnait pas d'ordres précis ; ses confesseurs ne lui indiquaient point le parti à prendre. Un monde de pensées, d'hésitations, d'élans et de retours s'agitait en elle, quand une singulière vision frappa ses regards. Elle apercevait des broussailles placées sur quelques charbons ardents. Un jeune homme voulait les enflammer, et soufflait le feu avec persévérance.

« Pourquoi tant d'efforts? lui demanda la sainte.

« — C'est afin que l'amour de tes enfants s'accroisse « en toi et t'embrase, répliqua l'apparition.

« — Qui donc es-tu?

« — Un marchand d'âmes. »

Déjà Brigitte avait reconnu le perfide. Déjà éclairée par une vive lumière, elle comprenait sa résistance au Seigneur. Etait-ce ainsi qu'elle protégerait ses enfants? Elle ne pouvait rien pour eux sans le Christ, tandis que sans elle il les garderait, il les dirigerait et les sauverait. D'ailleurs la Vierge Marie lui avait promis qu'elle serait leur mère. La dernière attache de la sainte à ce monde était rompue[1]. Elle avertit son confesseur Pierre de Skeninge, ses aumôniers Gudmar et Magnus de Motala, son amie d'enfance Ingeborge, femme de Nicolas Dannæs, et un petit nombre de serviteurs qui voulaient la suivre; puis elle sollicita la bénédiction du prieur d'Alvastra et l'on partit[2].

L'acerbe critique du siècle accusa la noble veuve

. *Rev. VI.* 98 *et* 99. *Extrav. LXIII. XCV.* — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 5• *art. f.* 202 *r.*

2. La plupart des auteurs confondent l'époque où Notre-Seigneur dit à Brigitte qu'elle irait à Rome avec celle du départ de la sainte, et ils lui font quitter son pays dès 1346. Cependant, au procès de canonisation (*Attestationes trium seniorum monachorum Alvastrensium an.* 1377 *coram Waldemaro Episc. Oltoniensi Vastenis redditas*, etc., *f.* 26 *r.*), les Cisterciens assurent que la vénérable veuve demeura quatre ans à Alvastra après la mort d'Ulf. Un acte de vente du 29 juillet 1318, passé entre Brigitte et les Dominicaines de Skeninge (*Diplom. VI. n°* 4350), prouve qu'à cette date elle était en Suède. On pourrait ajouter à ces témoignages celui d'Alphonse de Jaen qui, dans son commentaire sur l'élection d'Urbain VI, déclare que Brigitte arriva vers la fin de 1349 à Rome. On pourrait aussi rappeler les termes du passeport (*Cod.* 86 *de la Bibliothèque d'Upsal*), où il est dit qu'elle parut au tombeau des Apôtres « anno videlicet proximo jubilei » et ajouter à ces preuves une foule d'autres. Quant à l'erreur des historiens qui donnent à Brigitte plusieurs de ses enfants comme compagnons de voyage, elle est réfutée par tous les documents anciens.

d'aller chercher des émotions nouvelles, un vaste champ d'action, un auditoire flatteur. Le ciel voulut qu'une voix protestât et la défendît. Au couvent du Mont-Sainte-Marie une Bernardine, vénérée de la contrée entière, réunit deux évêques, le prieur d'Alvastra et maître Pierre devant sa grille, et leur dit : « Brigitte « est méprisée sur terre, mais elle sera honorée dans les « cieux. Ceux qui sont à naître célébreront sa gloire. « Encouragez-la à persévérer [1]. »

Sur le passage des pèlerins, tout ce qui priait ou faisait pénitence, pleura en voyant s'éloigner Brigitte. « L'ange gardien du royaume prend son vol, « s'écriait-on. Il part pour la terre étrangère. Il nous « abandonne au courroux divin. »

Les voyageurs pacifiques qui se rendaient au tombeau des Apôtres suivaient d'ordinaire le *chemin du Midi*. La mer Baltique les portait à Lübeck, puis par Eisenach, Augsbourg, Inspruck, Vérone, Bologne, Florence et Sienne, on arrivait à Rome. Soit que les ravages de la peste eussent jeté des obstacles sur cette voie, soit que la sainte eût le désir de voir ou de revoir certains lieux, elle ne se conforma pas à l'itinéraire accoutumé des pèlerins. Ce fut dans le beau port de Stralsund qu'elle débarqua. Après un séjour chez les habitants de cette ville libre, dont le duc de Poméranie était le souverain fictif, elle suivit la route qu'elle avait parcourue avec Ulf, huit ans auparavant. Malgré les fidèles compatriotes qui l'environnaient, elle se sentait isolée

1. *Vita S. Birg.* 195. — Proc. Can *Dep. P. de Alvastro sup.* 22° *art.* *f.* 211 *r.*

et cherchait, près d'elle, une tendresse humaine. Le Christ lui promit, dans son exil, une amie capable de comprendre sa vie, d'en partager les souffrances volontaires et les joies surnaturelles. Cette amie il ne la nommait pas. Peut-être le cœur maternel de Brigitte devina-t-il ce que Dieu lui cachait encore.

Quoiqu'ils fissent à cheval, ou même à pied, la plus grande partie du chemin, les voyageurs traversèrent rapidement l'Allemagne. La porte des couvents s'ouvrait devant eux, le pont-levis des châteaux s'abaissait à leur approche. S'il fallait recourir à l'hospitalité des bourgades, Brigitte, selon l'usage des pèlerins, cachait son rang, mais sa libéralité le révélait. En Souabe, non loin de Mayingen, il y avait une claire fontaine où depuis plusieurs siècles les voyageurs s'arrêtaient pour se désaltérer, eux et leurs chevaux. Ils campaient ensuite dans les prairies environnantes, et au moment du départ ils offraient un léger salaire aux habitants. Après avoir bu l'eau de la fontaine et nourri sa monture de l'herbe des prairies, Brigitte fit venir les anciens, leur acheta ce domaine et le donna aux pauvres [1]. C'est le seul souvenir de son passage sur les terres germaniques. Bientôt on la retrouve à Milan près des reliques de saint Ambroise. Les écrits de saint Paulin de Nole avaient appris à Brigitte que le grand docteur, élevé miraculeusement à l'épiscopat, était, au dire de l'empereur Théodose, le seul prélat de ce temps honoré à juste titre du nom d'évêque. Grâce aux enseignements surnaturels qu'elle

1. C. F. Freiherr von Nettelbla. Vorläufige Kurzgefasste Nachricht von einigen Klöstern der H. Schwedischen Birgitte. *Frankfurt und Ulm Wohler* 1764. 93-94.

recevait de la Vierge Marie, la sainte savait le degré héroïque auquel le serviteur de Dieu poussait la pratique de ses devoirs d'état, aussi, dès sa première visite à la basilique d'où il chassa Théodose, elle l'invoqua pour le clergé défaillant et coupable du XIVe siècle. Le prélat se rendit visible ; du haut de la gloire, il veillait sur son diocèse, il voulait donner des conseils à son successeur Jean II, prince plus célèbre par ses talents militaires que par ses vertus ecclésiastiques, et en Brigitte il espérait trouver un interprète. « L'évêque qui abandonne son diocèse, « assurait-il, est semblable à un époux infidèle. Il « quitte l'Eglise de Dieu à laquelle il a promis son « amour, et il prend le monde pour maîtresse, lui sa- « crifiant tout, jusqu'à son âme. Si le monde pouvait « durer toujours, il n'aurait nul désir des béatitudes « éternelles. Ses quelques bonnes œuvres n'ont plus « pour mobile la charité, mais la crainte de l'enfer ! » Saint Ambroise encourageait Brigitte à l'apostolat, il la chargeait de porter ses conseils à l'archevêque. Elle parla et fut peu écoutée, malgré l'appui d'un théologien du chapitre à qui elle avait transmis des révélations du Christ [1].

Cependant, Notre-Seigneur demandait à sa servante le tribut qu'il impose pour le rachat des âmes : il l'obligeait à un sacrifice. Depuis son départ avec le pèlerinage, Ingeborge éprouvait d'incessantes tortures d'esprit et de corps. Elle s'était crue libre de quitter la demeure conjugale, où partout elle se sentait de trop,

1. *Rev. III.* 5, 6, 7. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 13e *art. f.* 125.

où sa présence jetait une ombre sur les beaux jours et, peine plus amère, ne consolait pas les mauvais. Maintenant elle craignait que son absence ne favorisât le péché et n'introduisît le désordre sous son toit. Le chagrin et les fatigues de la route épuisaient sa santé. Jésus-Christ répondit à Brigitte, qui l'interrogeait sur les peines d'Ingeborge : « J'abrégerai le chemin de cette femme. Je préparerai son corps, et lorsqu'il sera usé, je remplirai son âme de douceur. » Puis, rappelant l'aversion que Nicolas Dannæs éprouvait pour la malheureuse créature unie à lui, le Sauveur ajoutait : « Le désir de son mari s'accomplira. » En effet, au moment où les pèlerins songeaient à quitter Milan, Dieu trouva qu'Ingeborge avait assez souffert. La pensée inquiète de la malade cessa de s'agiter. Ses membres lassés s'étendirent en repos. Mais pour Brigitte la séparation d'avec cette amie de jeunesse, loin de leur patrie commune, fut une épreuve. Elle hésitait à laisser la morte dans cette terre étrangère, lorsque ravie en extase elle entendit les plaintes du démon à qui Ingeborge échappait : « Je l'ai purifiée par l'affliction, répondait le souverain Juge à Lucifer, maintenant je la possède et je l'honore[1]. » Au jour du jugement, les yeux de cette femme, qui n'avaient rencontré qu'indifférence et dédain quand ils cherchaient affection et secours, regarderont les yeux de Jésus pleins d'infinies tendresses, et l'amour essuiera pour toujours leurs larmes[2].

1. *Extrav. Cl.* — Proc. Can *Dep. de Alvastro sup.* 29° *art. f.* 215 *v.*
2. Καὶ ἐξαλείψει ὁ θεὸς πᾶν δάκρυον ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν αὐτῶν. Apoc. XXI, 4.

Le sacrifice consommé, Brigitte reprit son bâton de pèlerin. Après un arrêt à Pavie où elle vénéra les reliques de saint Augustin [1], on traversa les fertiles plaines lombardes et les Apennins. Cette nature exubérante, riche, variée dans ses aspects, cet éclatant soleil, n'avaient point pour la Scandinave le charme de la nature voilée et mystérieuse du Nord ; elle regrettait les forêts immenses, les grands lacs, et surtout le ciel de la Suède avec ses rares mais lumineux sourires, et ses étranges clartés. Il lui semblait plus voisin de notre terre que les hautes voûtes d'azur qui dominent l'Italie et se reflètent dans les eaux de la Méditerranée [2].

Près de Gênes, les voyageurs s'installèrent au village de Quarto, sur l'une des montagnes qui s'avancent vers la mer, et se courbent autour du port comme pour le protéger contre la fureur des vagues. Quelques chaumières, voisines d'un ermitage où l'on conservait certaine peinture célèbre du Christ en croix, s'ouvrirent et leur semblèrent le gîte qui convenait à des pèlerins. Pleine de dévotion envers la sainte image, Brigitte passa devant elle les jours et les nuits, en oraison ou en extase [3]. Elle songeait peu à la vieille cité de Gênes. Le Seigneur ne lui avait pas donné la mission de réconcilier les Guelfes de cette république avec le doge qu'ils venaient d'exiler. Elle n'avait point reçu

1. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 13° *art. f.* 125 *v.*

2. Les descriptions de la nature, si fréquentes dans les écrits de Brigitte, ont toutes trait à des paysages du Nord.

3. Le R. P. Burlamacchi (*Vita della Ser. S. Brigida*, 138 et 398) visita la demeure de la sainte, autour de laquelle s'était élevé un monastère olivétain.

de révélations au sujet des guerres de Gênes avec Venise. Rien ne l'attirait donc dans les palais des Doria et des Fieschi, rien ne l'appelait sur le port magnifique où l'on préparait tant d'expéditions commerciales pour les contrées lointaines. Cependant les pèlerins qui ne devaient faire à Quarto qu'une simple halte, y prolongèrent leur séjour. L'un d'eux étant tombé malade, il fallut attendre sa guérison.

De Gênes à Rome, le voyage des Scandinaves ne laisse pas de traces. Il semble bien qu'on monta sur un bateau et qu'on débarqua dans le *port de la grande ville*, à Ostie. Sur la route de Rome, Brigitte se trouva environnée d'innombrables pèlerins qui arrivaient avant les fêtes de Noël, désireux d'assister à l'ouverture du Jubilé [1]. Seigneurs et nobles dames chevauchaient au milieu de moines, de clercs, de marchands, de paysans et de vagabonds. Pour les uns le voyage avait été facile. D'autres le faisaient au prix de longues fatigues. Tous bravaient un redoutable ennemi, la peste noire, qui couvrait l'Europe de cadavres. Ces êtres de toutes conditions, de tous pays, qu'attirait un même objet, le tombeau des apôtres, portaient en eux des sentiments divers. Celui-ci repassait la longue suite de ses péchés. Celui-là marchait courbé sous le poids d'un seul forfait. Ici l'élan de la ferveur poussait l'innocence à devancer le crime sur la voie de l'expiation. Chacun s'accusait et priait tout haut dans l'idiome de sa patrie. Parfois ces étrangers dont le seul lien était une foi

1. Les Romains commençaient l'année à Noël. Il est dit au procès de canonisation (*Dep. dni Laurencii de Egidiis sup.* 5° *art. f.* 179 *v.*) que Brigitte était alors à Rome.

commune, réunissaient leurs voix, et un chœur harmonieux empruntait la langue de l'Eglise pour louer l'Eternel. Après quelques heures de marche, Brigitte aperçut l'antique cité des Martyrs, et tombant à genoux elle s'unit au cri : *Sancte Petre ! Sancte Paule ! Misericordia !* qui s'élevait de la multitude comme un gémissement de l'humanité coupable vers le ciel clément.

La foi, l'espérance, l'amour, se partageaient l'âme de la sainte quand elle entra sous les voûtes de la vieille basilique de Constantin. Par ses matériaux, ses antiques inscriptions, ses colonnes de marbre et de granit, elle rappelait le cirque de Néron, où tant de martyrs avaient versé leur sang. La foule était partout. Agitée ou recueillie, elle se pressait autour des reliques de saint Pierre. Brigitte dut attendre de longues heures avant de pouvoir descendre dans la chapelle souterraine où, fidèles à une pieuse tradition, les pèlerins adressaient leurs requêtes au chef de l'Eglise par une ouverture pratiquée entre les dalles de son sépulcre.

Brigitte avait atteint le terme du pèlerinage, mais elle n'y trouvait pas, pour la bénir, le successeur de l'apôtre. Rome était veuve de son évêque, l'Église semblait abandonnée de son Pasteur. Alors, la volonté soudaine de ramener le Souverain Pontife dans sa ville épiscopale, domina Brigitte. Elle sentit que telle serait sa mission dans l'Église, et que pour l'accomplir Dieu l'avait éloignée de sa patrie comme de ses affections. Pénétrée de son indignité et de son insuffisance, elle adressa au premier des papes une ardente prière. Elle espérait obtenir des forces surnaturelles contre les plus invincibles obstacles terrestres, et surtout le don de

mémoire qui laisse subsister en l'intelligence une seule idée, celle de la tâche imposée par Dieu [1].

« Tu me demandes le don de mémoire, lui répondit « l'apôtre ; n'as-tu pas ouï dire que j'étais oublieux, « qu'instruit des voies divines, j'ai juré de demeurer près « du Sauveur et de mourir avec lui, qu'interrogé je l'ai « renié par un faux serment ? Dieu m'avait abandonné « à moi-même. Comprenant mon néant, je m'élançai « vers la vérité divine. Elle imprima son nom dans « ma mémoire, je ne l'oubliai plus, ni devant les tyrans, « ni au milieu des supplices, ni en présence de la mort. « Demande la mémoire à Celui qui est le maître de te « l'accorder. Je t'aiderai. » Puis, comme s'il voulait établir la sainte dans l'espérance, il ajouta : « Tu en- « tendras crier dans cette ville : Vive le successeur de « Pierre ! et tu l'y verras de tes yeux. »

Brigitte quitta la basilique pleine de joie et de reconnaissance. Elle sentait que le succès couronnerait son effort. Elle n'attendait plus sa tâche, elle la commençait. Elle allait travailler pour l'Église et la relever, en ramenant le pape où l'appellent sa dignité et son devoir.

La grande maîtresse de la cour de Stockholm était recommandée à la Curie romaine. On voulut donc la loger et on lui offrit le palais du frère de Clément VI, Hugues de Beaufort, cardinal du titre de Saint-Laurent *in Damaso*. Cette maison s'appuyait à la basilique même que les chrétiens des premiers temps élevèrent

1. « Memoria intellectiva, » dit saint Thomas (*P. I. q. LXXIX. art.* 7 *et q. XCIII, art.* 7), non differt realiter ab intellectu possibile, sed est habi- « tualis retentio ejus cujus actus est intelligentia quæ oritur ex memoria « sicut actus ex habitu. »

au diacre martyr. Brigitte entra aussitôt dans l'église. Le saint, qui est au nombre des patrons de la Suède, lui apparut avec la Mère des Douleurs et le Christ. A l'heure où son champ de travail s'ouvrait devant elle, ils lui rappelèrent qu'au service du Crucifié tout se commence, se poursuit et s'achève au moyen du sacrifice, dont la pénitence est la forme extérieure [1].

La pénitence était, en effet, le caractère propre du *Jubilé de rémission* accordé par Clément VI, et Rome devait s'humilier plus encore que le reste du monde. Elle portait des signes visibles de la colère divine. Partout la trace de dévastations barbares, partout la marque de guerres civiles, à peine apaisées par l'intérêt qu'on avait à maintenir la paix pendant le jubilé. L'écho résonnait encore des cris si souvent entendus d'*Orsini* et *Colonna;* maintenant l'ours et la colonne, emblèmes de ces factions ennemies, s'agitaient ensemble sur les étendards qui surmontaient le Capitole, mais en flottant réunis ils semblaient se jeter de futurs défis.

Pour Brigitte, citoyenne d'un État nouveau où tout parlait d'avenir, où le passé ne se montrait que sous la forme de solides blocs de pierre, aux mystérieuses inscriptions runiques, cette décadence de la capitale du monde chrétien offrait une indéchiffrable énigme. Ce qu'on lui expliqua du gouvernement, où la suzeraineté pontificale n'était qu'une ombre de puissance, ce qu'on lui rapporta des querelles des partis, l'étonna plus encore. Elle ne pouvait se figurer un régime aussi compliqué

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 32e *art. f.* 220 *r. et v.* — *Rev. II.* 26. *I.* 23.

que celui de deux sénateurs rivaux, exposés aux attaques du peuple, et soutenus par des mercenaires étrangers. En Suède, la guerre civile était simple, brutale. La puissance militaire résidait entre les mains du roi, soutenu de ses chevaliers. Le peuple, maintenu dans le rôle qu'il jouait aux assemblées électives et législatives, ne songeait point à exercer l'autorité souveraine. Aussi quand les Romains racontèrent à la noble Suédoise la romanesque histoire de Rienzi, l'élévation de ce fils de cabaretier au pouvoir suprême, l'influence qu'il avait prise sur toutes les classes, elle crut entendre une monstrueuse légende. Cette femme, qui se disait si naïvement d'une autre argile que le roturier, parce qu'elle se sentait appelée à de plus onéreuses charges, à de plus grands sacrifices que ses vassaux, ne comprenait pas comment le plus vieux sang romain s'était, par peur ou par basse ambition, livré au tribun. Rienzi expiait maintenant son fol orgueil dans les cachots d'Avignon, Clément VI songeait à l'y faire mourir, et Brigitte ne doutait pas que ce ne fût justice.

La veille de Noël arriva, et à l'heure de vêpres les quatre grandes basiliques situées aux quatre coins de la Ville Eternelle s'ouvrirent aux pèlerins venus de tous les points du globe. Brigitte était au Vatican; ses yeux y cherchaient en vain l'hôte auguste qui offrait cette fête de réconciliation à la chrétienté, et qui aurait dû lui dire: « L'Esprit du Seigneur « est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint pour prêcher « la bonne nouvelle aux doux. Il m'a envoyé pour « panser les cœurs brisés, pour annoncer la liberté aux « captifs, pour donner aux prisonniers de revoir la lu-

« mière, pour proclamer l'an de pardon [1]. » Le pape Clément VI, rebelle aux conseils que la sainte lui avait donnés par sa lettre de 1346, n'était point à Rome.

Le vicaire pontifical, Ponzio Perotti, évêque d'Orvieto, ouvrit la basilique de Saint-Pierre. Alors l'homme disparut, et Brigitte ne vit plus que le Dieu, mort pour elle, qui lui tendait les bras du haut de la croix. Plus près du Seigneur que tous, par l'inexprimable grâce de l'union mystique, victime expiatoire volontaire des vices de l'Église, choisie de Dieu pour prêcher au pape le retour à Rome, la sainte pria, comme elle seule pouvait prier, durant les onze milles que les pèlerins parcoururent afin de visiter les quatre basiliques *intra muros* [2]. « O Marie, disait-elle à la « Mère du Tout-Puissant, secourez cette noble ville. « On m'assure que chaque jour de l'année on peut y « célébrer la fête de sept mille martyrs, et je vois leurs « ossements abandonnés dans des églises dévastées « ou laissés aux soins d'un clergé sans mœurs et sans « piété. Quoique la gloire de ces élus n'en souffre point, « arrachez leurs reliques à l'oubli, réveillez la dévotion « du peuple. » La Reine des Martyrs apparut à Brigitte; elle lui montra, sous le symbole d'un vaste champ d'épis mûrs, les innombrables chrétiens qui à l'exemple de saint Pierre, souffrirent à Rome et eussent volontiers donné leur vie, non point une fois, mais toujours, pour le salut de chaque âme qu'ils aspiraient à gagner. Ce-

1. Cfr. *Isaias* LXI, 1 et 2, *Luc.* XVIII, 19.
2. Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure et Sainte-Croix de Jérusalem.

pendant, l'écho des ruines qu'on traversait, portait aux oreilles de l'extatique les lamentations des prophètes Isaïe et Jérémie. « O Rome! Rome! pleurait une « voix, tes murailles sont détruites, tes portes brisées, « tes autels désolés! » La vision de Brigitte était douloureuse, et Notre-Seigneur vint accentuer plus encore le contraste entre l'ancienne ville des papes et la ville privée du successeur de Pierre. Comme sa très sainte Mère, le Christ faisait épanouir aux regards de la voyante les plus belles plantes de l'Eglise primitive, réunies en un jardin mystique. Les roses rouges, emblèmes du martyr, s'y mêlaient aux lis, qui symbolisent les confesseurs, et aux épis dorés, image des pénitents. « A cette époque, assurait le Maître, la justice régnait « à Rome. Maintenant, ce lieu choisi par mon amour, « est devenu l'écume de la terre. Les défenseurs de ses « portes se sont laissé acheter. On vend les sacrements, « et c'est au milieu du monde où habite son âme, que « le clergé dresse mon autel. » L'espérance de Brigitte défaillait devant ce tableau de l'heure présente. Son Maître ajouta : « J'ai encore ici de fidèles amis. Il faut « leur venir en aide : ils crieront vers le Seigneur et « obtiendront miséricorde. »

Au sortir de l'extase, la sainte comprit que pour ranimer la foi et grouper les âmes autour de ces amis du Christ, il fallait se prodiguer par la charité. Sur-le-champ elle se mêla aux pèlerins, les exhorta au repentir, secourant les pauvres et les malades, excitant les riches et les valides à l'imiter. Malgré l'hospitalité des couvents, des confraternités, de la noblesse et du peuple romain, malgré la charité du clergé, qui répandait d'une

main l'aumône qu'il recevait de l'autre, les étrangers ne trouvaient pas tous un abri. Le soir on voyait des masses d'hommes, de femmes et d'enfants se rassembler autour d'immenses feux, qui les aidaient à braver les rigueurs d'un hiver exceptionnellement froid. Si, dans ces groupes, Brigitte entendait la langue de sa chère patrie, elle accourait, et de la part de Dieu même, elle assurait à ses concitoyens que les indulgences du jubilé purifient les âmes repentantes encore plus qu'elles ne le croient. Comme celles des apôtres, ses leçons étaient appuyées par des miracles ; elle guérissait les malades en leur présentant quelque objet béni ou même par la simple imposition des mains. L'une de ces guérisons eut de nombreux témoins. Brigitte quittait l'église Sainte-Praxède où, près de la colonne de la flagellation, elle avait vénéré le Suaire du Christ, exposé au culte des pèlerins. En descendant la pente de l'Esquilin, elle cherchait à convaincre un seigneur de son pays de la vérité de la tradition concernant Véronique, que Jésus-Christ lui avait affirmée [1] ; le chevalier l'arrêta et lui montra une Norvégienne qui se débattait dans la plus terrible crise d'épilepsie. Aussitôt la vénérable femme releva l'infortunée et la délivra, par un signe de croix, de ce mal sans remède [2].

Avec le titre de *confesseur* des fidèles scandinaves, maître Pierre avait reçu du vicaire pontifical l'autorisation d'absoudre les pèlerins de sa patrie. Aucun d'eux n'ignorait donc la présence à Rome de la sainte du Nord. Parfois même, lorsque les Suédois trouvaient le prêtre

1. *Rev. III.* 27, — IV. 81. — VI, 102.
2. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 34° *art. f.* 136 *v.*

trop sévère, ils venaient se consoler chez elle. Un courtisan du roi Magnus avait accusé au tribunal de la pénitence de si honteux péchés, que maître Pierre crut devoir lui refuser l'absolution. Le pécheur consentait à attendre; mais il fallait réformer sa vie, et il se mit sous la direction de Brigitte. Elle eut pitié de lui, invoqua le Verbe, et apprit par révélation qu'en dehors des pécheurs frappés de censures publiques et des criminels notoires, qui doivent être jugés par les évêques, le Tout-Puissant exigeait de Pierre Olafsson qu'il purifiât de leurs fautes les coupables humbles et contrits; si jamais le divin Maître voulait lui faire repousser des impies, une voix intérieure l'avertirait de ne pas prononcer les paroles sacramentelles. Sur ces entrefaites, le *confesseur* se trouva aux prises avec une singulière difficulté. Devant lui était un Finlandais, venu du diocèse d'Abo, dont il n'entendait pas la langue. Que faire? Consultée, Brigitte répondit de la part du Rédempteur : « La bonne volonté suffit. Si cet homme retourne dans « son pays, il s'y soumettra au directeur de sa con- « science. S'il meurt en chemin, le Christ lui dira comme « au bon larron : Aujourd'hui tu seras avec moi en « paradis! »

Pécheurs, malades, pauvres, tout ce qui souffrait dans la nation scandinave vint donc consoler sa peine sous le toit de Brigitte. Sa demeure hospitalière était peu meublée et frugalement approvisionnée; mais la pensée du Dispensateur de tout bien y maintenait, avec l'esprit de pauvreté, la reconnaissance envers Celui qui accorde le pain de chaque jour. Dans le moindre objet de ménage, le plus simple aliment, Brigitte voyait

la figure des dons invisibles que Dieu fait à l'âme. Avant d'en user, elle récitait à haute voix des prières que son Maître lui enseignait. Elle avait soumis sa propre vie à la règle ; elle y trouvait un frein pour sa nature indépendante. Chaque matin elle se levait à quatre heures, se confessait, entendait la messe, puis, quel que fût le temps, elle sortait afin d'assister à Saint-Pierre ou dans les autres basiliques aux offices sacrés. Les dimanches et à de nombreuses fêtes elle communiait. Vers neuf heures, les Suédois se réunissaient au réfectoire. Ils prenaient leur repas en silence et se contentaient de la nourriture la plus grossière et la plus indispensable. Le repas achevé, la sainte faisait oraison, et souvent elle se confessait de nouveau. Jusqu'à l'heure des vêpres son temps se partageait entre la prière et le travail manuel qui laisse la pensée unie à Dieu. Si l'organisation intérieure, établie par maître Pierre, l'obligeait à garder d'assez nombreux serviteurs, elle trouvait néanmoins une grande joie à s'employer aux plus humbles ouvrages. Elle raccommodait les vêtements de tous, même ceux de ses femmes, et elle se joignait aux mendiants pour demander l'aumône à la porte des monastères. Le soir venu, elle allait dans une des grandes basiliques réciter vêpres et complies. Selon les jours, les Suédois soupaient ou collationnaient ensemble. Quelques entretiens sur des sujets édifiants étaient la seule distraction qu'on se permît, avant de se séparer à huit heures. La sainte commençait alors ses pieuses veilles. Mais tout était réglé par maître Pierre ; prières, pensées, paroles, sorties, aumônes, il contrôlait tout. Cette femme énergique, pleine d'initiative et de

spontanéité, ne levait même plus les yeux sans permission. Quand elle avait failli, elle demandait pardon à deux genoux, et quand maître Pierre exigeait d'elle quelque action particulièrement pénible, c'était alors qu'elle obéissait avec le plus de diligence [1].

Au moment où Brigitte prouvait sa docilité à la conduite du Seigneur et se courbait sans réserve ni regret sous la main des divers confesseurs que la Providence lui imposait, Dieu exigea d'elle un sacrifice nouveau. Elle priait devant les reliques des apôtres pour maître Matthias, qui le premier l'avait formée à la vie intérieure. Ravie en extase, elle apprit par des voix célestes l'entrée de cet élu dans la gloire, l'union éternelle du docteur de l'Église avec la Vérité. Brigitte se plaignit de sa douleur à ses amis, et bientôt des messagers envoyés de Suède confirmèrent la vision [2].

Dieu mortifia aussi Brigitte dans son esprit, et il lui imposa un travail qu'elle n'avait pas prévu. A la veille de parler des enseignements du Christ à des gens de divers pays, il lui ordonna d'apprendre la langue de l'Église, répandue dans toute la chrétienté, et de se faire enseigner le latin par maître Pierre. Aussitôt, cette femme de quarante-cinq ans s'appliqua, comme un écolier, à décliner des noms, à conjuguer des verbes, à se familiariser avec de nouveaux mots. Tandis que les pèlerins visitaient les sanctuaires et vivaient, par la foi, avec les martyrs, elle

1. *Rev. II.* 27. — *IV.* 94 *et* 115. — *VI.* 71, 114 *et* 115. *Extrav. LXV.* — Proc. Can. *Dep. Magni Petri sup.* 18° *art. f.* 106 *v. et* 107 *r. Kater. sup.* 15°, 16°, 17° *et* 18° *art. f.* 127, 128. *Laur. de Egidiis sup.* 4° *et* 5° *art. f.* 149 *r. et v. Alf. Gien sup.* 12°, 15°, 17°, 18° *art. f.* 149 *v.*
2. *Rev. I.* 3 *et Declaratio.*

devait rester dans sa cellule penchée sur une grammaire. Si elle se plaignait au Seigneur ou à la Vierge Marie, elle n'était point écoutée. Ils la renvoyaient à des études qui eussent charmé sa studieuse jeunesse, mais qui lui semblaient arides dans la maturité de son âge, forcée qu'elle était d'y appliquer son intelligence, toujours absorbée par la connaissance de Dieu [1]. Pourtant, son maître applaudissait à ses progrès. Il lui donnait surtout à traduire des sujets d'oraison. « Que signi- « fie : *melius est promerere quam promereri ?* » lui demanda-t-il un jour. — « Mieux vaut mériter qu'obtenir, » répondit la sainte à qui cette morale était familière. Peu à peu elle par la correctement, *congrue*, comme disaient ses maîtres [2] ; elle put lire le texte de la Vulgate, les œuvres des Pères de l'Eglise latine et les livres de mysticité. Un opuscule écrit par saint Bernard pour sa sœur : *Liber de modo bene vivendi*, ne la quitta plus [3] et de-

1. *Rev. IV.* 105. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 38e *art. f.* 227 *v.* Dans la vie de Brigitte écrite par ses confesseurs (202) il est dit : « Egressa « de patria preceptum est sibi divinitus in visione.... addiscere grammaticam « ubi beata Agnes data est sibi in solacium et Magister Petrus... in magis- « trum... tantum autem profecit in scientia grammaticali quod scivit pro « parte legere, intelligere et proferre sermonem latinum. »

2. *Rev. IV.* 74 Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 38e *art. f.* 227 *v.*

3 Ce manuscrit enregistré : Cod. Teol. 8, à la bibliothèque d'Upsal, a 13 c. 1/2 de haut. sur 9 de large et contient 131 feuillets reliés en parchemin. L'écriture est de la première moitié du XIVe siècle. Feuillet 3 on lit ces paroles : « Aqst. libro ordeno sant Bernard ap. qarias de una sua hermana aloor di Jhesu Christo. » Elles prouvent que le copiste était espagnol, car il est facile de les reconstituer ainsi : « Aquesto libro ordeno san Bernardo a question de una suya hermana a laude de Jesus Christo. » Le plat porte l'inscription suivante : « Hunc librum qui intytulatur doctrina Bernardi ad sororem portauit beata « mater nostra saucta Birgitta continue in sinu suo ; ideo inter reliquias suas « servandas. » Entré à Upsal avec d'autres dépouilles de Vadstena, ce volume n'est pas désigné par des lettres et des numéros comme les manuscrits ayant

vint le complément de ce qu'elle avait appris chez les Cisterciens d'Alvastra. Sous ses yeux se succédèrent les riches manuscrits des bibliothèques romaines. Mais pour cela encore elle avait trop vécu. Jadis la jeune chatelaine d'Ulfåsa, avide de s'instruire, aurait passé les jours et les nuits courbée sur ces in-folios aux larges lettres, encadrés de miniatures. Maintenant, tout intermédiaire entre elle et son Dieu lui pesait. Qu'étaient la science, la sagesse humaines, auprès des leçons qu'elle recevait du Verbe? La théologie dogmatique, morale ou même mystique en comparaison de la voix de l'éternelle Vérité? Certes son professeur n'ignorait pas que la science acquise est inférieure à la science infuse. Il n'ignorait point non plus que dans la vie spirituelle, comme dans la vie terrestre, l'amour ne peut se mesurer à la connaissance. Il voyait des docteurs descendre de la chaire afin de se faire apôtres, il ne rencontrait jamais d'apôtres jetant le bâton et la besace pour solliciter le bonnet de docteur. Cependant il comprenait que le Tout-Puissant obligeât Brigitte à suivre le chemin frayé où la raison, guidée par la foi, cherche Dieu. Au moment où elle venait de quitter sa terre natale, son clergé et ses proches afin de parler en pays étranger à des inconnus, il semblait

appartenu au monastère; les moines le regardant comme une relique, il était conservé non dans la bibliothèque, mais à la sacristie. Nous devons ces renseignements à M. C. Annerstedt, conservateur de la bibliothèque d'Upsal (Lettre du 5 juin 1888). Les conseils de saint Bernard à sa sœur ont été souvent imprimés sous le titre de : **Liber de modo bene vivendi scriptus ad sororem**, et en particulier dans la Patrologie latine de Migne (1854, CLXX, XIV, 1199-1306). Le manuscrit d'Upsal témoigne en faveur de l'authenticité de cet écrit parfois mise en doute. Cependant le mot *ordeno* convient plutôt à une compilation qu'à une œuvre originale.

nécessaire qu'elle eût assez de sens critique pour combattre ses détracteurs, et les empêcher d'attribuer à l'ignorance ou à la naïveté certains passages de ses écrits. Du reste, Dieu ne laissait pas la sainte au seul enseignement des hommes. La Vierge Marie, Reine des Docteurs, l'avertissait que le latin de maître Pierre n'était point un langage magistral, et la plus charmante des martyres romaines, Agnès, une des premières épouses de l'Agneau, apparaissait à la nouvelle épouse du Verbe afin de lui enseigner la langue universelle des chrétiens.

Quelques semaines suffirent pour que Brigitte pût se faire comprendre des plus grands personnages de Rome : du vicaire pontifical et du cardinal légat, chargé des pèlerins pendant le Jubilé.

Celui qui tenait la place de Clément VI, Ponzio Perotti, ne l'écouta pas. « La terre, dit Jésus-Christ « à sa servante, cache le ciel au prélat. Comme une « brute se prend aux amorces d'un piège, il se laisse « séduire par l'appât de richesses que la mort ne tar- « dera pas à lui ravir [1]. »

Quant au cardinal Annibaldo Gaetani, Brigitte lui adressa une longue lettre. Afin de gagner sa confiance, elle l'entretenait de ses révélations, de l'examen et de l'approbation dont elles avaient été l'objet. L'avertissant d'une vision qu'elle venait de contempler à Sainte-Marie-Majeure et de l'ordre de lui écrire, donné par la Reine du ciel, elle lui reprochait de ne point relever l'Église vivante du Christ, qu'elle comparait à un sanctuaire en

1. *Extrav. LXIII, CII, CXIII.*

ruines; elle lui montrait la mort qui le menaçait; enfin de la part du Seigneur elle lui faisait une prophétie, dont le sens échappa pendant le Jubilé : « *Avant de mourir*, disait le Juge suprême, *beaucoup de vivants verront le soleil partagé et les étoiles obscurcies. La sagesse deviendra folie, les humbles enfouiront le feu en terre, les audacieux prévaudront. Que les sages comprennent et interprètent mes leçons*[1]. »

Mieux que la voyante elle-même, Annibaldo avait des grâces d'état pour comprendre et interpréter cette révélation terrible. Il ne fut point un sage, ne pénétra pas le sens de la prophétie et laissa l'amour du plaisir, des richesses et des honneurs l'entraîner à sa perte[2].

Le terme de *simia*, singe, que Brigitte lui appliquait dans ses lettres, dépeignait d'un seul mot le cardinal légat ; c'était un tout petit homme, aux yeux louches, qui s'entourait d'un luxe royal et cherchait à imposer par la dignité du maintien. Bientôt le peuple chansonna Annibaldo et les lazzis devinrent amers lorsque celui-ci, voyant s'accroître la foule des pèlerins, réduisit à vingt-quatre heures la station de quinze jours prescrite pour la visite des églises. Un incident ridicule, la présence de quelques chameaux dans les jardins du Vatican, fit éclater des émeutes. Le peuple environna le palais, dont Nicolas III avait fait un chef-d'œuvre des arts, et sur les murs et les tours élevés par de célèbres architectes dominicains, tombèrent des projectiles plus

1. Ces paroles sont considérées comme une prophétie du grand schisme d'Occident ; elles complètent la révélation faite par Brigitte à Linkœping trois ans auparavant. (Voir chapitre V, pages 162 et 163.)

2. *Rev. III.* 10, 11, 12. — *IV.* 78. Une partie de cette dernière révélation reproduit le chapitre X du livre III.

lourds que des chansons. Le cardinal répondit à l'attaque par le châtiment, et diminua de huit jours la durée du Jubilé. C'était faire souffrir les Romains dans leurs intérêts matériels, aussi bien que les chrétiens dans leurs intérêts spirituels. Les colères s'aigrirent; le second légat pontifical s'enfuit devant elles, mais plus courageux, le cardinal les brava. Un matin qu'il entrait avec une procession solennelle dans la basilique de Saint-Paul, son chapeau rouge fut perçé d'une flèche et on ne retrouva pas le coupable, avec lequel conspiraient les rancunes populaires. Alors Annibaldo jugea que de tels scandales réclamaient une éclatante punition. Il frappa la ville d'interdit durant huit jours. Les pèlerins accouraient, croyant trouver la rémission de leurs péchés, les joies de la table sainte, et nul ne pouvait les absoudre ou les nourrir du corps sacré de Jésus. De nouveau les Romains s'insurgèrent. Le cardinal dut quitter leur ville; il se dirigeait vers Naples quand, chemin faisant, il mourut empoisonné. Chassé de Rome, l'évêque d'Orvieto rendit le dernier soupir à Avignon, en regrettant les richesses qui charmaient sa vie [1].

Le pape Clément VI, dont l'absence causait ces désordres, échappait, pour un temps, à la justice de Dieu. Mais avant la fin du Jubilé Brigitte voyait s'accomplir avec tant d'exactitude ses propheties, que, pleine de crainte, elle attendait l'exécution des menaces du ciel contre l'orgueilleux pontife.

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro, sup.* 29e *art. f.* 226 *r.* — *Extrav. CII.* F. Gregorovius Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter. *Stuttgard,* 1876, 1882. *VI,* 312-314.

CHAPITRE VIII

1350-1351

APOSTOLAT DE BRIGITTE ET DE SA FILLE CATHERINE A ROME.

Séjour de Brigitte chez les Bénédictins de Farfa. — Catherine vient retrouver sa mère en Italie. — Mort de son mari. — Vie des deux saintes à Rome. — Des gens de toute condition recherchent leurs conseils.— Action diverse de Brigitte et de Catherine sur les âmes.

Brigida sancta, o degna Principessa
Hor ti rallegra di questa Bambina
Di te uscita o magna Profetessa.
Laude della B. V. Chaterina. Mss. del xv[e] *secolo.*

A l'annonce de l'interdit, des milliers d'étrangers s'étaient éloignés de la ville. Sur l'ordre du divin Maître, Brigitte aussi l'avait quittée, pour aller, comme autrefois les apôtres, à la conquête des âmes. Le Seigneur l'envoyait chez les Bénédictins de Farfa et lui révélait qu'elle y trouverait « une chambre préparée ». Sans hésiter, elle prévint ses familiers, et tous la suivirent, sauf maître Pierre. On partit à pied. Les voyageurs traversèrent la campagne Sabine sous les ardeurs du soleil de juillet, que nulle ombre ne venait tempérer, et après avoir marché tout le jour ils s'arrêtèrent sur les rives de la Farfa. Devant eux se dressait

un immense château fort, environné de somptueuses dépendances.

Brigitte n'ignorait point que l'ordre auquel appartenait ce monastère, avait donné à l'Église vingt-quatre papes, des centaines de cardinaux, des milliers d'évêques et des millions de religieux, parmi lesquels on comptait de nombreux saints. Elle savait aussi combien la faveur des hommes et l'abondance des biens nuisaient à l'antique vertu des *moines noirs*. Selon les instructions précises du Christ elle sonna la cloche du couvent et demanda l'hospitalité. Sa renommée la devançait et elle fut mal reçue; les pénitents n'étaient point en honneur à Farfa. Le frère portier refusa même de l'admettre, la règle interdisant, assurait-il, de recevoir des femmes. Après mille détours on daigna enfin lui assigner un logement dans une misérable cabane, qui offrait le plus étrange contraste avec l'abbaye. Les chiens et les faucons du seigneur abbé avaient un meilleur gîte que la grande maîtresse de la cour suédoise ; mais c'était « la chambre de salut » que le Sauveur offrait à son épouse. Emue de pitié pour les Bénédictins, Brigitte accepta le sacrifice en expiation de leurs jouissances et de leur orgueil. A la splendeur du monastère elle avait deviné leur genre de vie et se demandait si elle devait les exhorter à la réforme. Au lieu de les amender, ses avertissements ne les rendraient-ils pas plus coupables? Dieu la reprit. Est-ce que les Apôtres convertissaient tous les hommes? Ils avaient cependant sauvé des âmes et acquis des mérites par leur prédication. Voici ce qu'elle devait dire à ses hôtes : « Le Seigneur a détourné les yeux de

« cette maison parce que les moines s'y glorifient de « leurs péchés et travaillent les uns les autres à leur « perte. Mais la sainte Vierge a touché le cœur de son « Fils. Il veut sauver le petit nombre de ceux qui sont « restés fidèles, et aussi ramener les coupables. Il faut « s'humilier, et chercher la miséricorde divine prête à « vous accueillir, sinon vous serez châtiés comme des « voleurs de l'habit religieux, que vous avez pris sans « volonté de bien vivre. »

L'abbé fut obligé d'accorder une audience aux importunités de la grande dame. Il s'appelait Dom Arnold, et bien qu'il ne fît qu'entrer en charge, depuis quinze ans il administrait l'abbaye. Venu de Cluny pour remplir cet office, il n'avait apporté ni l'esprit de réforme ni les mœurs pures, d'un Pierre le Vénérable. Rarement il célébrait le saint sacrifice de la messe. Sous l'habit séculier, il poursuivait le plaisir, la richesse et les honneurs. Dieu avait fait de lui un ange de lumière, comme Lucifer il apostasiait.

« Seigneur abbé, » lui dit Brigitte qui, au cours de ses extases, avait été éclairée sur Dom Arnold et le connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même, « au « lieu d'être un miroir de vertu pour vos moines, vous « fréquentez de viles courtisanes. Vos fils, les enfants « de votre honte, grandissent à vos côtés. Trésorier des « pauvres, vous les pillez, et loin de votre cloître dépen- « sez dans les camps les aumônes qui leur sont desti- « nées. N'espérez pas retourner en France. Si votre « repentir tarde, Dieu vous enlèvera vos dignités, nul « religieux ne conservera de rapports avec vous, et

« vous serez exclu de la patrie céleste [1]. » Dom Arnold écouta les leçons que Dieu lui donnait par la bouche de la sainte, et un souffle purifiant passa sur l'abbaye de Farfa.

Le Ciel sembla même prêter un secours inespéré à Brigitte, en mettant sous les yeux des Bénédictins l'image de la virginité, éclairée par la grâce divine : la belle châtelaine d'Eggertsnæs qu'on croyait dans sa patrie se présenta au monastère. Le sentiment de vénération que Brigitte éveillait en Dom Arnold fit recevoir Catherine avec empressement [2], et Brigitte reconnut l'auxiliaire que Jésus-Christ lui avait promis à Stralsund. Désormais Catherine serait sa compagne d'âme, de vie et de travaux. Elle la trouvait au premier pas de son apostolat en Italie, et dès que sa mission fut terminée à Farfa, elle l'emmena près du tombeau des apôtres. L'interdit était levé, les étrangers accouraient, et maître Pierre, qui avait quitté Rome pour escorter la châtelaine d'Eggertsnæs, devait y reprendre ses fonctions de confesseur.

Sous le ciel bleu de la Sabine, marchant vers la Ville éternelle, Catherine racontait le début de son pèlerinage. Après le départ de Brigitte, elle était tombée dans un

1. *Rev. III*, 22. — *VI*. 5, 7, 8. *Extrav. XCVII et CV*. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 18° *art. f.* 207 *r. et sup.* 31° *art. f.* 219 *v.* 220 *r.*

2. Il est difficile de se prononcer absolument sur le sort de Dom Arnold. Les chroniques bénédictines disent peu de chose à son sujet. La phrase par laquelle le prieur d'Alvastra termine sa rédaction de la CV° révélation des Extravagantes ferait supposer que l'abbé de Farfa mourut dans l'impénitence finale et serait le pécheur mentionné par la déclaration ajoutée au chapitre XXII du livre III des Révélations. D'autre part, le moine Birgittin Ulf, dans sa vie de Catherine (*Scrip. III*, 248), rapporte que la jeune sainte fut bien reçue par Dom Arnold « propter devotionem dominæ Birgittæ, cujus exhortationibus sanctis ad meliorem vitam jam conversus fuerat ».

état d'invincible tristesse qu'elle ne put cacher aux regards attentifs de son mari. Il fallut avouer qu'elle se sentait poussée vers Rome par un désir plus fort que sa volonté, plus fort que les liens qui l'attachaient à son foyer et à sa patrie. Pour l'amour d'elle, Edgard avait renoncé au monde, à l'ambition et même aux joies de la paternité. Il se résigna aussitôt à sacrifier le bonheur de la voir, de l'entendre, de vivre à cœur ouvert dans son intimité. Le devoir et une maladie qui minait sa jeunesse le retenaient en Suède, mais sa bien-aimée était libre ; elle pouvait faire son lointain pèlerinage, il l'approuvait, il la bénissait, sa sollicitude, ses vœux la suivraient. Sur ces entrefaites, un messager du sénéchal de Néricie était arrivé à Eggertsnæs portant des lettres qu'une erreur ou un calcul firent remettre à Catherine. Charles écrivait à son beau-frère avec la plus excessive vivacité et s'opposait, par tous les moyens en son pouvoir, au départ de sa sœur. Le voyage d'une belle dame de dix-huit ans à travers l'Europe était une folie telle que si Edgard y consentait, il le tuerait ! La jeune châtelaine scella le pli et l'envoya sur l'heure à son oncle Israël, dont l'autorité n'était point discutée dans la famille. Ce chrétien sage et fervent prit le pèlerinage de sa nièce sous sa protection. Gustave Tunesson[1] (Sture), oncle paternel de Catherine par sa première femme [2], et beau-frère d'Edgard par la seconde [3], par-

1. Ce noble seigneur est qualifié de *Riksmarsken*, ou connétable, dans les déclarations des Révélations et par **Olof Dalin** (**Svearikes Historia**, *Stockholm*, *Salvius*, 1750, II, 499). Cette opinion ne s'appuie sur aucun document contemporain.
2. Catherine Gudmarsdotter.
3. Mechtilde Lyddersdotter.

tait pour Rome. Quelques nobles dames dont l'une, Ingeborge [1], appartenait à la société intime d'Eggertsnæs, lui étaient confiées. Sous aussi bonne escorte, rien n'empêchait Catherine d'aller gagner les indulgences du jubilé.

La volonté du sénéchal d'Upland prévalut. Sa nièce partit donc, accompagnée de deux dames d'honneur, de serviteurs et de servantes. Les vœux de la jeune femme étaient exaucés. Mais, bien qu'elle ne partageât pas les lugubres pressentiments d'Edgard, elle éprouva une poignante douleur quand, sur le bateau appareillé pour Lübeck, il fallut se séparer de son meilleur ami, qui n'espérait plus la revoir. Le voyage sur mer fut dangereux, et le trajet au travers de l'Allemagne pénible. En arrivant à Rome, où elle croyait se jeter dans les bras de sa mère, Catherine éprouva la déception de ne point l'y trouver. Huit jours entiers elle erra çà et là, avant de rencontrer, dans la basilique du Vatican, maître Pierre, qui la guida vers Farfa [2]. Bientôt Dieu prouvait à la jeune femme que le cœur ne se repose point en l'amour terrestre. Dès qu'elle eut gagné les indulgences du jubilé, elle désira retourner en Suède avec une impatience, une ardeur, égales à celles qui l'avaient fait partir. Brigitte fut avertie que les desseins providentiels s'opposaient à ce voyage. Une vision lui montrait son gendre au seuil de l'éternité, et le Christ déclarait que désormais il dirigerait Catherine, la ferait rentrer dans sa patrie et en sortir

1. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 31? *art. f.* 134 *r.*
2. *Vita Kat. Scrip. III*, 248. — *Om. sk. Katarina*, 527, 53.

pour l'accomplissement d'une œuvre à laquelle il la destinait [1].

La sainte plaignit sa fille et fut tentée de rappeler au divin Maître, avec le bienheureux Henri Suso, que la manière dont il traite ici-bas ses amis n'en accroît pas le nombre [2]; pourtant elle n'hésita pas à retenir la pauvre enfant. Sans l'avertir du malheur qui la menaçait, elle lui ordonna, au nom de Dieu, de rester à Rome. Déjà la voyageuse était sortie des murs de la grande cité, comme d'une prison, déjà elle s'élançait vers sa terre natale, vers ses vertes forêts, vers sa chère demeure, vers celui qu'elle aimait plus encore que sa mère. Quand elle reçut l'ordre céleste, la belle vierge laissa errer ses regards sur l'horizon. Enfin elle se retourna, et d'un pas lent et lourd elle se dirigea vers le campo di Fiore. Dans les rues et les carrefours romains elle ne voyait plus couler le sang des martyrs ; la voix des saints ne s'échappait plus, pour elle, de leurs sanctuaires ; la lumière de midi ne l'éclairait plus ; le soleil ne la réchauffait pas ; elle laissait tomber des regards voilés sur cette terre étrangère ; elle s'efforçait de ne point entendre les paroles italiennes qui lassaient son oreille. Peu à peu elle hâta sa marche, elle ne suivait plus sa mère, elle la devançait. Arrivée au terme, le visage transfiguré, radieuse de l'austère joie du sacrifice, elle énuméra tout ce qu'elle quittait pour l'invincible amour : richesses, honneurs, amis, parents, patrie, et surtout son jeune époux ; puis, d'une voix assurée, elle déclara qu'elle restait à Rome.

1. *Rev. VI*, 118.
2. *Dass Buch der Ewigen Weisheit, X.*

Les pèlerins suédois s'éloignèrent donc sans la pauvre châtelaine d'Eggertsnæs [1] et sans Ingeborge, qui, après avoir vécu dans l'intimité de Brigitte, ne voulait plus se séparer d'un tel guide [2]. Ils laissaient aussi à Rome ce beau-frère de la sainte, qui l'avait naguère injuriée à l'instigation de Benoît Algotsson; repentant et absous, il était mort au début du jubilé. Gustave (Sture) partait à regret ; sur le point de quitter Brigitte, dont les révélations l'avaient converti, le vieil homme de guerre, moins brave contre lui-même que contre les ennemis de la Suède, se voyait avec terreur exposé aux tentations qui l'attendaient dans sa patrie. A Rome il avait expié ses fautes. A la cour de Magnus peut-être retomberait-il dans ses anciens errements. « Plutôt ne jamais revoir mon pays que d'y offenser « Dieu ! » s'écriait-il, et du fond de l'âme, il préférait la mort au péché. La sincérité de ce ferme propos fut récompensée. Bien près du tombeau des apôtres, à Montefiascone, Gustave tomba malade, reçut les derniers sacrements, et s'endormit dans le Seigneur. Brigitte apprit par des révélations de la Vierge Marie comment le repentir l'avait purifié.

Parmi les pèlerins qui regagnaient la Suède, beaucoup d'autres occupaient singulièrement la pensée et les prières de leur éminente compatriote. Elle avait relevé l'âme de trois preux chevaliers en la détachant des voluptés et des richesses [3]. Malheureusement un

1. Dans sa déposition (*in* 3ᵉ *art. f.* 51 *r.*) au procès de Catherine, Fr. Clément Persson ne place le retour des pèlerins suédois dans leur patrie qu'après la mort d'Edgard de Kyrn. Cette supposition manque de vraisemblance.
2. Proc. Can. *Dep. Ingeburgis Ericii*, *f.* 25 *r.*
3. *Rev. IV*, 34, 81, 113. — *VI*, 20.

officier du fisc, converti en 1346 par ses exhortations, quittait Rome plus dépravé qu'il n'y était venu. A l'ouverture du jubilé, le Suédois s'était présenté dans le palais du cardinal de Beaufort et avait adressé à la sainte une impertinente question : « Quel est l'esprit qui vous anime ? Est-ce l'Esprit de Dieu ou l'esprit du démon ? » Brigitte se détourna ; l'odeur de corruption qu'exhalait le pécheur rendait pour elle l'air fétide. « Vous répandez la pourriture, Birger, » répliqua-t-elle. L'officier du fisc s'éloigna fort irrité ; cependant il se confessa, et sut se faire admettre dans la colonie scandinave. La Mère de Dieu avertit Brigitte qu'elle introduisait le loup parmi les brebis : Birger n'apportait point aux exercices du jubilé la droiture qui obtient le pardon du ciel. « Il ne suffit pas de confesser ses « fautes, déclarait Marie, on doit se corriger, se réconcilier avec ceux qu'on a offensés, restituer le bien « mal acquis et vivre soumis à la volonté divine. L'in« dulgence du jubilé est à ce prix. Se flatter de « recevoir le pardon céleste, sans abandonner les « richesses volées, les vanités du siècle, le luxe qui « énerve la chair, les affections déréglées du cœur, « serait folie! » En vain Brigitte avait cherché à vaincre la dureté d'âme de son hôte. Tandis qu'il partait de Rome, la voyante pressentait les exactions nouvelles qu'il allait commettre, sa ruine, son exil et sa mort impénitente [1].

La fin du jubilé livra Rome à l'anarchie. Les nou-

1. *Rev. I*, 32. — *IV*, 16. — *Extrav. LXXXI*. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 36° *art.* 227 *r.* — *Vita S. Birg.* 203.

veaux sénateurs manquaient d'autorité ; les Romains, guidés par Savelli, chassaient le vicaire pontifical ; la noblesse, confiante en ses mercenaires allemands, ne connaissait de loi que ses fantaisies ; les rues n'étaient pas sûres. Brigitte interdit donc à sa fille, dont la beauté captivait les regards, de sortir du palais Beaufort. Enfermée tout le jour, isolée, solitaire, Catherine se « rongea le cœur ». « Mes frères, mes sœurs servent Dieu en « Suède, disait-elle, et moi malheureuse, qu'est-ce que « je deviens? Ne vaudrait-il pas mieux mourir que d'être « inutile de corps et d'âme? » Ses œuvres inachevées, les malheureux qu'elle soutenait de la main et du cœur à Eggertsnæs, remplissaient son imagination. Elle entendait des voix la pleurer, la rappeler. L'action extérieure, cette illusion de la jeunesse, l'attirait. Elle ne sentait pas qu'une seule seconde d'abandon à la volonté de Dieu, de cet abandon du présent et de l'avenir qui semblait à son âme un martyre, lui acquerrait plus de mérites, et était plus efficace devant le Seigneur, que des siècles d'efforts et de travaux personnels. Exaltée, irritée, elle se révolta. Moins énergique que sa mère, elle était moins soumise aussi. Elle ne se courbait pas sous la main de son directeur comme un arbre plein de sève, qui croît et se développe dans la forme où on le plie ; elle s'inclinait et se relevait pareille au roseau mobile. L'esprit d'obéissance l'avait retenue à Rome. Il ne put la garder au fond de sa cellule.

Un matin du mois de janvier, où Brigitte était occupée à d'importantes affaires, la jeune femme se dirigea vers les catacombes de Calixte avec ceux qui allaient vénérer les reliques de saint Sébastien. La présence de

l'étrangère fut remarquée et un puissant baron, que sa beauté séduisit, voulut s'emparer de sa personne. Il se préparait à la saisir quand un cerf, traversant à l'improviste la campagne, rompit les rangs de ses hommes d'armes. La nouvelle proie leur fit oublier la première : Catherine s'échappa. Instruite par une vision, Brigitte reçut sa fille au seuil du palais Beaufort en lui disant : « Béni soit le cerf, qui t'a délivrée de ton ennemi [1]. » La terreur dominait la pauvre enfant et cette terreur ne s'évanouit point avec le péril. Une tentative d'enlèvement, durant la nuit, acheva de l'effrayer, et bien qu'en cette nouvelle occasion elle fût encore protégée du ciel, elle passa de l'audace à la peur déraisonnable ; sans consulter sa mère ou son directeur, elle s'enfuit chez les Clarisses du monastère de Saint-Laurent *in Panisperna*, sur le Viminal, où la psalmodie franciscaine remplaçait les cris de *pane* et *perna* poussés jadis, en ce lieu, pendant les fêtes de Jupiter [2].

Les pieuses cloîtrées ne purent garder derrière leurs grilles une femme qui appartenait au siècle par les liens du mariage ; Catherine dut retourner au palais Beaufort. Courroucée contre des charmes qui étaient pour elle un péril, et pour autrui une tentation, elle résolut de les détruire. Avec des herbes vénéneuses elle prépara une liqueur destinée à flétrir la fraîcheur de son teint, à diminuer la pureté de ses traits, et elle ne cacha point à Brigitte et à maître Pierre

1. Proc. Can. *Dep. Dnæ Fr. Papuzeræ sup.* 29° *art. f.* 190 *v.* En souvenir de cette aventure et de la chasse d'Eggertsnæs, on se plut à représenter Catherine avec un cerf à ses pieds.

2. D'autres auteurs font dériver ce nom du préfet Perperna Quadratus.

qu'elle s'en oindrait le visage. Ceux-ci lui interdirent aussitôt de porter une main téméraire sur l'œuvre du Créateur. La jeune femme ne répondit pas. Elle connaissait une grotte solitaire où nul ne pouvait la surprendre ; elle s'y réfugia toute disposée à exécuter son travail de destruction. Un instant encore, et elle allait se défigurer. De la voûte, une pierre se détacha, brisa la fiole de poison et renversa la belle pénitente sur le sol en la frappant au front. L'intervention providentielle fut évidente pour Catherine ; elle se soumit. Cependant la cicatrice, marque du châtiment qu'elle emporterait au tombeau, ne lui rappela pas qu'aucun sacrifice n'égale celui de la volonté ; loin de se plier à l'existence qui lui était faite, elle languit et se laissa mourir. Déjà Brigitte pleurait près des médecins sans espoir ; le Christ la consola : si son enfant demeurait à Rome, elle vivrait. Catherine s'engagea par une promesse et guérit ; mais respirer cet air étranger était pour elle une souffrance ; ses forces renaissantes lui servaient à lutter contre l'irrésistible volonté du Tout-Puissant, qu'elle subissait sans l'accepter ; parfois elle regrettait la fièvre qui use l'énergie et éteint les désirs.

Un soir, au retour de vêpres, Brigitte surprit sa fille sous l'empire de sentiments amers. La vie semblait à la jeune femme un poids trop lourd, et elle ne voyait pas son Rédempteur prêt à porter la croix dont il la chargeait. Elle se demandait si elle ne retournerait pas en Suède. « Qu'as-tu ? » dit la sainte. Catherine garda le silence. Brigitte insistant, la malheureuse ne put qu'articuler : « Il m'est impossible de répondre ! »

Comme son divin Maître, Brigitte savait attendre; elle se retira et laissa le sommeil apaiser la souffrance de Catherine. Celle-ci s'endormit et eut un rêve. Eperdue au milieu des flammes, elle cherchait à s'échapper, sans trouver d'issue; devant elle se dressa la très sainte Vierge : « Aidez-moi, ma bien-aimée maîtresse, » s'écria la jeune femme. Mais Marie s'éloigna en disant : « Puis-je t'aider alors que tu n'as qu'un « désir, celui de revoir la Suède ? Tu es infidèle à « tes engagements envers le Seigneur. « Catherine s'élança vers la Reine du ciel : « Vierge sainte, « lui répétait-elle, je me soumets à tout ce que vous « m'ordonnerez. — Obéis à ton confesseur et à ta « mère, » répondit la Consolatrice des affligés. Le rêve fut interrompu par un brusque réveil. Catherine rouvrit les yeux aux tristesses de la vie, et se précipita chez sa mère, pour lui déclarer qu'elle préférait l'exil à la patrie et qu'elle obéirait jusqu'à la mort. Brigitte était ravie en extase ; l'immortel Amant des âmes lui révélait la destinée de sa fille. « Cette « vierge est veuve, lui déclarait-il, je lui conseille de « demeurer près de toi. Moi-même je veux en avoir « soin. »

Le vendredi saint rappelait aux chrétiens l'amour infini du Rédempteur lorsque Catherine connut cette révélation. Elle y crut et ne discuta rien : Edgard était mort. Dès cette heure, son propre sort lui parut fixé jusqu'au jour de la résurrection [1]. Mais l'amertume de n'avoir pas reçu la dernière parole, le dernier regard de

1. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 29ᵉ *art. f.* 132 *v.*

son bien-aimé, ne s'adoucissait point à la pensée qu'il voyait tout dans l'éternelle vérité, qu'il l'attendait au sein de clartés sans ombres, l'aimant de l'amour réservé aux tendresses que rien de périssable n'a effleuré. Même les promesses du Sauveur, même l'espérance que Jésus-Christ remplacerait tout secours auprès d'elle, ne parvenaient point jusqu'à son cœur. Elle oubliait que, de sa misère, Dieu pouvait faire jaillir une joie intense ignorée des heureux de ce monde. Elle ne sentait qu'une chose, la souffrance présente et future. Cette vocation, elle l'entendait, comme Notre-Seigneur à Gethsémani, résonner au sein des ténèbres. Avec l'humanité du Christ « elle s'effrayait, elle s'ennuyait, elle sentait son âme triste jusqu'à la mort [1] ». Les yeux de l'entendement se fermaient aux espérances de sa vocation, à la connaissance de l'héritage infini de gloire qui l'attendait. Que deviendra ma fille si Dieu l'abandonne durant cette agonie ? se dit Brigitte. Et la pauvre mère songeait à tant de créatures que leur désir passionné d'échapper à la douleur porte à l'abdication de la vie. La foi préservait Catherine du suicide ; mais elle pouvait laisser mourir son âme. Ne serait-elle pas bercée par la voix énervante qui abaisse l'homme jusqu'au niveau des bêtes destinées à périr [2], qui lui enseigne à se diminuer afin de moins souffrir, et qui le mène à l'insondable abîme d'une éternité sans amour ? Brigitte secourut sa fille, non

1. Καὶ ἤρξατο ἐκθαμβεῖσθαι καὶ ἀδημονεῖν. — Καὶ λέγει αὐτοῖς· Περίλυπός ἐστιν ἡ ψυχή μου ἕως θανάτου. *Marc.* XIV, 33-34.

2. אדם ביקר ולא יבין נמשל כבהמות נדמו Ps. XLVIII (Heb. XLIX), 21.

par des paroles, mais par le spectacle d'une vertu forte et vaillante. L'indifférence où plonge la douleur, rendait la jeune femme docile aux exemples ; l'instinct plutôt qu'un acte de volonté lui fit suivre ceux de sa mère. Dans la mortification extérieure elle rencontra le soulagement que la tristesse du cœur trouve au milieu des souffrances du corps. Bientôt des motifs meilleurs encouragèrent ses pénitences. Elle voulait être pure aux yeux de Dieu ; puis, il lui était doux, lorsqu'elle mourait de douleur, de soulager la peine d'autrui, de jeter, par ses austérités, la grâce des indulgences divines dans les tourments du purgatoire. Semblable au roi de France saint Louis, elle ne se contentait pas de prendre en secret de sanglantes disciplines, elle se précipitait aux pieds de son confesseur et, aidée de Brigitte, elle obtenait de lui qu'il fît couler le sang qui, uni à celui du Rédempteur, expie les fautes et rachète les âmes. Toujours elle encourageait maître Pierre à frapper. Pourtant un jour, le visage joyeux, elle l'arrêta. « C'est assez, s'écria-t-elle, je sens mon cœur changé, toute tentation a cessé. »

Pendant la nuit, les deux saintes femmes se rejoignaient devant le tabernacle du Dieu vivant; avec une touchante sollicitude, la fille attendait l'heure où sa mère s'endormait, prosternée sur le pavé, pour la couvrir de son propre manteau [1]. Pendant le jour elle l'accompagnait au lit des malades et l'aidait à leur donner des soins ; elle pénétrait même, à sa suite, chez les lépreux. Les larmes qu'elle avait répandues sur ses

1. Proc. Can. *Dep. Kater. et Pr. de Alvas. sup.* 7° *art. f.* 126 *r. et* 202 *v.*

tristesses lui laissaient dans les yeux une douceur consolante. Ainsi que les apôtres, elle disait aux âmes éprouvées : « Je connais votre souffrance, moi-même je l'ai ressentie [1]. » Au terme de chacune de ses journées, Catherine acceptait avec résignation l'inconnu du lendemain et les angoisses qu'elle y pressentait.

Soit que la très sainte Vierge voulût encourager Brigitte à exercer envers la jeune femme des actes d'humilité ; soit qu'elle voulût lui rappeler que la vertu ne réside pas dans les faveurs extraordinaires du ciel, mais dans l'abandon complet à la volonté divine, elle intervint d'une façon singulière entre les deux saintes. Un matin elle arracha l'épouse du Verbe à l'extase pour lui dire : « Ta fille préfère la bure aux étoffes pré« cieuses ; va recoudre sa robe. En décidant Edgard « à leur union virginale, Catherine s'est immolée « pour Jésus-Christ ; en se séparant de celui dont l'âme « lui est plus chère que leurs deux vies, elle s'est sacri« fiée. Elle a renoncé à la présence de ses frères et de « ses sœurs et les soutient de ses prières. Ses péchés lui « sont remis ; si elle persévère, le ciel lui sera donné « en échange de la terre. »

Catherine s'était relevée de son abaissement. Elle devint la première disciple de sa mère. Brigitte la façonna non point à sa propre image, mais dans la forme où Dieu la voulait. D'abord elle l'obligea de nouveau à s'assurer de sa vocation. Plusieurs Romains, séduits par l'incomparable beauté de la noble Suédoise, osaient solliciter sa main. Par ordre du ciel, Brigitte força la

1 Ημεῖς ὁμοιοπαθεῖς ἐσμὲν ὑμῖν. *Acta*, XIV, 15.

jeune vierge, veuve de son seul amour terrestre, à écouter les voix qui l'appelaient au mariage et à la maternité. Les rôles avaient changé : maintenant Catherine se cachait au fond de sa demeure, et c'était la mère qui entraînait sa fille au dehors ; avant de sortir, celle-ci forçait Brigitte à interroger le ciel, à répondre de la sûreté des chemins, et même l'habitude de se rendre à Saint-Pierre en traversant le pont Saint-Ange, ne familiarisa point Catherine avec la trop ouverte admiration que lui témoignait la garnison groupée autour du môle d'Adrien. Elle plaignit peu ces pauvres soldats, lorsque Brigitte prédit que des étrangers les chasseraient du château [1].

Les jours de fête, qui réunissent les fidèles dans les sanctuaires des saints, étaient pour Catherine des jours de terreur. Le 10 août elle refusa de se rendre hors des murs de Rome à la basilique de Saint-Laurent. Ses démarches, elle le savait, étaient épiées par l'un des Orsini de Rome, puissant seigneur qui prétendait l'épouser; ne chercherait-il pas à l'enlever à la faveur de l'espace désert dont l'église est environnée ? Brigitte n'écouta rien. « Dieu et saint Laurent sauront nous défendre, » dit-elle à sa fille, qu'elle entraîna. Le pèlerinage des Scandinaves n'était point un secret et les craintes de Catherine se réalisèrent. Pendant la nuit, le prince remplit de mercenaires allemands les vignes

1. *Rev. VI.* 118 *et* 120. *Extrav. LIX.* — *Vita Kater.* 255. — *Om. sk. Kater.* 543. — Proc. Can. *Dep. Fr. Papuzeræ sup.* 29 *art. f.* 191 *r. et Alf. Ep. Gien. sup.* 23° *art. f.* 154 *v.* Les mercenaires bretons appelés en 1375 à Rome par Grégoire XI occupèrent le fort Saint-Ange après en avoir expulsé la garnison.

qui séparent la basilique de la ville; avec eux il se proposait d'emporter la belle veuve, et nul n'oserait la reprendre. Cependant les pèlerins passaient recueillis dans leur oraison; sans rien deviner, Catherine traversait le danger. Arrivée au sanctuaire, elle y priait depuis de longues heures, quand les serviteurs du prince interrogèrent leur maître sur la durée de la faction. Le soleil de midi brûlait la terre; pourtant le Romain répondit qu'il attendait l'aurore. Comme aux impies dont parle l'ancien Testament, « les ténèbres « lui cachaient le jour; à midi il tâtonnait dans la « nuit [1]. » Averti de son erreur, il comprit le châtiment du ciel. N'était-ce point ainsi que les persécuteurs païens des vierges chrétiennes étaient frappés d'aveuglement? Conduit par ses soldats, le jeune chevalier alla s'agenouiller près des saintes, s'accusant et demandant miséricorde. Rendre le bien en échange du mal fut une infinie douceur pour les servantes du Christ. A leur prière les yeux du coupable se rouvrirent; mais son regard n'était plus le même. Avec le grand poète de sa patrie l'Italien pouvait dire de sa bien-aimée :

..... Fa gentile ciò ch' ella mira.....
E cui saluta fa tremar lo core.
Sicche bassando il viso tutto smuore,
E d'ogni suo difetto allor sospira [2].

Les religieux qui gardaient les reliques de saint Laurent exerçaient l'hospitalité à l'égard des pèlerins.

1. יוֹמָם יְפַגְּשׁוּ־חֹשֶׁךְ וְכַלַּיְלָה יְמַשְׁשׁוּ בַצָּהֳרָיִם *Job*. v, 14.
2. Dante. *Vita nuova, XXI.*

Guéri et repentant, l'aveugle d'un jour apprit d'eux que le martyr apparaissait en ces lieux à Brigitte, et lui révélait l'état d'âme des pécheurs [1]. Mais le miracle dont il était lui-même l'objet, bien plus que les récits des moines, fit du noble romain le disciple de la sainte et le zélé défenseur de Catherine. La liberté de la jeune femme était abritée contre la violence grâce à sa vaillante épée, et par lui les deux Suédoises furent introduites dans le cercle de famille des fiers Orsini.

Tout d'abord, le Seigneur manifesta la puissance de Brigitte par un de ces prodiges qui frappent les sens. Le comte Latino, chef des Orsini qui régnaient en maîtres au Campo di Fiore, était la proie d'une fièvre maligne. Emue des prières de sa femme Golizia, une Orsini comme lui, la sainte se pencha sur le lit du malade : « Dieu ne veut pas que vous mouriez au« jourd'hui, » dit-elle à voix basse. Le comte Latino se redressa ; il était guéri. Outre ces deux époux que la reconnaissance attirait vers Brigitte, d'autres membres de la famille recherchaient sa société. De ce nombre était Nicolas Orsini, comte de Nole. Avec sa jeune femme Gorizia de Sabran, il venait de Naples pour les fêtes du jubilé et prolongeait son séjour à Rome. Il comptait à peine vingt ans ; malgré l'intimité de Boccace, il avait conservé des mœurs chrétiennes, et dans le commerce de Brigitte, il puisa de nouvelles forces pour résister aux séductions qui l'attendaient à la cour de Jeanne Ire. Sa cousine Selena, la compagne de son pèlerinage, se plaisait aussi près de la

1. *Rev. I.* 23. — *VI.* .9.

sainte [1]. Bientôt tous les Orsini prièrent Brigitte de faire cesser le scandale que donnait un de leurs parents en gardant des richesses mal acquises.

« Seigneur, écrivit la noble Scandinave au baron « romain, je vous avertis du danger de votre âme. Ne « la perdez point pour des choses périssables, rendez « pleinement ce que vous avez pris. Dieu m'est témoin « que je ne vous écris pas ceci de moi-même, je ne vous « connais pas. Mais une personne qui veillait et ne « dormait point a, durant son oraison, entendu ces « paroles d'un ange : — *Ursa*, quelle audace contre « Dieu et sa justice! La volonté a vaincu en vous « la conscience; au jugement de Dieu elle se taira, « et ce sera votre conscience qui vous jugera selon « l'équité [2]. »

Parmi les femmes et les filles des Orsini, Catherine semblait une de ces chastes figures voilées que l'art antique a léguées aux palais romains. Si la puissance de sa mère éclatait par des paroles et des actes, la sienne reposait tout entière dans son attitude et son silence recueilli, dans les grâces miraculeuses qu'on voyait descendre du ciel sur elle comme des rayons de lumière, destinés à éclairer ceux qui la regardaient. Sa présence était singulièrement douce, et ses nouveaux amis l'associaient à leurs pèlerinages et parfois même à leurs promenades. La veuve ne quittait ni son deuil

1. Proc. Can. *Dep. Latino Orsini Baronis Romani sup.* 34° *art. f.* 148 *r. Test. Nicolai Comitis de Nola sup.* 3 *art. f.* 92 *r. et v.*— C[te] **Pompeo Litta famiglie celebri italiane.** *Milano*, 1844. VII. XI. XX.

2. *Rev. IV.* 46. Ursa, ourse, est l'étymologie du nom des Orsini, et l'animal figure sur leur blason.

ni ses voiles noirs pour suivre les nobles femmes, parées de vêtements somptueux aux mille couleurs. Brigitte n'avait pu les décider à répudier ce luxe éclatant. Un miracle leur en montra la vanité. Le soleil avait disparu; partout, selon l'ordre du pape Jean XXII, les cloches de l'*Ave-Maria* « semblaient pleurer le jour mourant ». A cette minute qui, au dire de leur poète, attendrit le cœur, les Italiennes entraînaient hors des rues de Rome la princesse suédoise. En passant sous des vignes, suspendues aux branches d'un ormeau, on désira cueillir quelques grappes de raisin, et comme, par sa haute taille, Catherine dominait ses compagnes, elles la prièrent de prendre les fruits placés hors de leur portée. La belle jeune femme se dressa sur la pointe des pieds, puis, se rejetant en arrière, elle arracha les grappes. Tous les yeux, captivés par sa grâce, suivaient son mouvement, quand il parut aux dames romaines que toute brillante de pourpre, tout étincelante de pierreries, Catherine éclairait le crépuscule et faisait reculer les premières ombres du soir. « Sainte Vierge, s'écrièrent-elles, quels ajustements ! » Aussitôt elles reconnurent que le Seigneur seul en revêtait Catherine. Tel, au matin, le soleil jette les feux du prisme sur les herbes lourdes de rosée.

Ce mirage ne fut pas le seul dont Jésus-Christ se plut à environner la tertiaire franciscaine, qui pratiquait le détachement des biens d'ici-bas à un degré héroïque. Elle était malade; l'un des Orsini, torturé de cruelles angoisses, insistait pour lui parler. On ne voulut point le contrister, pourtant il sembla pénible aux femmes de Catherine de montrer leur maî-

tresse sur le grabat où elle gisait. D'un œil humilié elles regardaient la botte de paille qui lui tenait lieu de lit, le manteau rapiécé qui lui servait de couverture. Cependant le noble baron était entré avec son escorte. Il vit la jeune femme sur une couche somptueuse, ensevelie dans des tapis d'or et de soie. « C'est singulier, « dit-il ; ces dames étrangères passent pour pauvres, « parfois même elles empruntent leurs grossiers ali« ments ; ne feraient-elles pas mieux de vendre ces « merveilles ? » Mais déjà les merveilles s'évanouissaient et le riche seigneur devait reconnaître qu'on ne vend ni n'achète les dons du ciel [1].

Les amis, les alliés des Orsini ne tardèrent pas à former autour des deux saintes un groupe uni de désirs et d'efforts, auquel une très jeune femme, Françoise des Papuzeri [2], donnait l'exemple de la vie chrétienne et mortifiée. Pour cette élite de l'aristocratie romaine, les mœurs ne répondaient pas à la foi. Brigitte connaissait la lâcheté, la cupidité, l'hypocrisie qui se cachaient au fond des consciences. Son langage vigoureux le faisait sentir. « Vous qu'on appelle nobles, disait« elle, humiliez-vous devant le Seigneur ; si vous « l'invoquez sans charité, vos prières lui sont en abo« mination. Seule, la Providence a désigné les parents « dont vous sortez ; vous êtes de même nature que « votre prochain, quoique de qualité plus haute. « Purifiez votre corps par l'abstinence discrète qui « tue le péché, non la chair, et ne détruit pas la

1. Proc. Can. Beatæ Katerinæ. *Dep. Fr. Johannis in art.* 3e *et* 9e *f.* 21 *r. et v.* 22 *r. et* 30 *r.*
2. Proc. Can. *Dep. Fr. Papuzeræ sup. art.* 3o *f.* 188 *r.*

« force de l'Esprit. Ne tendez pas où vous n'êtes pas « appelés ; si certains êtres se dépensent sans compter, « c'est que Dieu les soutient miraculeusement. Il vous « permet les richesses, les honneurs, le mariage ; usez-« en selon sa loi. Purifiez votre âme ; confessez-vous, « communiez souvent. Le corps du Christ est un remède « et une nourriture ; les sens ne le comprennent pas, « mais l'esprit le conçoit. Entrez à l'école du Seigneur, « où l'on reçoit des lumières spéciales. Saint Jean et « saint Paul ont su des choses qu'ignoraient Aristote et « Salomon. Avec le mot aimer on a tout appris : à vivre « et à mourir. Vous vous prétendez chevaliers et vous « combattez le bon combat à l'arrière-garde ! Quelle « misérable folie est la vôtre quand vous dites : la « dernière place au paradis me suffit, je ne veux pas « être parfait. Comment y aurait-il quelque chose d'im-« parfait au ciel ? Tout être sauvé doit être purifié par « la pénitence ou par les flammes du purgatoire. Pré-« parons-nous à mourir comme le Christ : innocents, « patients et consentants. »

Deux exemples vinrent augmenter la confiance que Brigitte inspirait et prouver qu'elle recevait des révélations surnaturelles au sujet des âmes. « Vous me « paraissez médisante, coquette, curieuse, avide de « louanges, personnelle, avare, éprise de la beauté « créée, indifférente à la beauté du Créateur, » avait-elle dit à une grande dame qui réclamait ses prières. Cette pécheresse, terrifiée de se voir comme dans un miroir, déclara qu'elle s'entendait dire la vérité pour la première fois et se réforma. En même temps, la sainte ne cessait de répéter à un familier des Orsini : « Vous

« mourrez au milieu des rires et des jeux. » Il ne la crut pas, et un soir qu'il rentrait après avoir soupé avec ses compagnons de plaisir, des assassins se jetèrent sur lui et le tuèrent [1].

Le cercle d'action des saintes scandinaves ne tarda pas à s'élargir. Comme au début de son apostolat en Suède, la vénérable veuve éprouvait de la répugnance à enseigner les gens d'un état différent du sien ; son Maître fit cesser cette répugnance en lui prouvant que si elle possédait la sagesse, son devoir était de la répandre partout sans distinction de personnes. Elle éclaira donc tous les malheureux que la Providence plaçait sur son chemin. Les êtres confiés à ses soins formaient trois groupes. Le premier reconnaissait la toute-puissance divine, mais ne demandait au ciel que les biens de la terre ; Dieu exauçait ces pécheurs : après les avoir récompensés ici-bas de leurs pauvres petites vertus, il les privait de leur héritage éternel. Ceux du second groupe s'inclinaient sans charité et par la seule peur du châtiment, sous la loi du souverain Juge ; leur éternité, exempte des peines afflictives, se passerait encore dans la damnation. Le troisième groupe, épris de charité, travaillait pour Dieu seul ; là, selon les vocations, on usait avec retenue des biens temporels, ou l'on s'offrait sans réserve au Crucifié ; aussi, à l'appel de la mort, on trouvait le chemin facile et court. C'était moins à ce troisième groupe que la sainte devait parler qu'aux autres : « Va, lui ordonnait la très sainte

1. *Rev. I.* 33.— *III.* 28, 33. — *IV.* 13, 26, 27, 29, 30, 40, 53, 85, 108, 115. — *V. Rev.* 5 *int. VII, resp. int.* 2. *Rev.* 7. *int. XII, resp. int.* 4. *Extrav. LXXV.*

« Vierge, agis, persévère, il faut du temps pour « accomplir l'œuvre de Dieu. »

Jamais, dans ses conseils ou ses exhortations, Brigitte ne se fiait à ses lumières personnelles. Si, pressé par quelque trouble de conscience ou par le désir de connaître la volonté de Dieu, on venait la trouver, elle répondait: « Rectifiez votre intention et priez comme Notre-« Seigneur nous a enseigné à prier; dites au Verbe « présent sur l'autel: que votre volonté soit faite et non « la mienne. Bien que pécheresse indigne, je réfléchi-« rai et je ferai ce que je pourrai pour votre âme. » Après deux ou trois jours, ou même, selon l'urgence des avis demandés, après quelques instants, elle rappelait ses visiteurs. Elevant les mains au ciel elle répétait: « Je suis une misérable pécheresse, » puis elle ajoutait: « Voici ce que le Seigneur vous fait dire. » C'étaient alors des décisions précises imposées par les besoins de chaque personne. Si elle était malade, si on lui écrivait de loin, maître Pierre rédigeait ses révélations, les lui relisait et les transmettait. Aux uns elle traçait un règlement de vie, aux autres elle montrait la nécessité de la persévérance. Des pécheurs furent convertis par ses lettres; des possédés qu'elle n'avait jamais vus se trouvèrent délivrés du joug de Satan.

Brigitte ne se demandait pas quel serait l'effet de ses prières près de Dieu, ni l'action de ses paroles sur les hommes. Prêcher est en soi-même un mérite, elle le savait, et sans y rien changer elle répétait les leçons qu'elle avait reçues du ciel. Sur les points de doctrine et de morale, elle disait peu de choses que les Pères et les docteurs n'eussent pas dites avant elle ; mais sa cha-

leur d'expression était unique quand elle dépeignait la justice et la miséricorde divines, le feu de l'Esprit-Saint, l'amour du Rédempteur ; sa logique semblait merveilleuse quand elle montrait la prise de possession par Dieu de l'intelligence humaine, lors même qu'en dehors de la révélation on se tourne vers lui afin de le chercher. Puis l'originalité, l'abondance des images dont se servait la sainte aidaient puissamment la compréhension de ses auditeurs [1].

Le séjour de Brigitte à Rome durait depuis une année à peine, et déjà, dans cette grande ville, son influence s'exerçait à tous les degrés de l'échelle morale ou sociale. Comme à Stockholm elle s'était penchée vers les êtres faibles que la misère porte au vice. Elle recueillait les pauvres créatures qu'elle trouvait au coin des rues et des carrefours, prêtes à vendre leur honneur pour s'assurer le pain quotidien. Si le démon, maître de leurs sens, les empêchait de voir le bien, elle les délivrait d'un signe de croix. Sa prière les jetait dans les bras de Marie, leurs larmes effaçaient la honte de leur passé. Rendues à la foi, à l'espérance, au véritable amour, elles étaient, selon leur vocation, guidées par Brigitte vers la purification de l'âme dans le cloître ou le dévouement au sein de la famille.

La sainte redisait aux époux chrétiens les longs enseignements qu'elle recevait au cours de ses extases

1. *Rev. I.* 14, 19, 21, 22, 25, 29, 41, 43, 44, 49.— *III.* 26, 35.— *IV.* 2, 15, 17, 20, 24, 28, 39, 54, 66, 76, 79, 80, 90, 92, 95, 96, 101. 116, 117, 118, 120. 133.— *V.* 2, 3, 12.— *VI.* 4, 17, 21, 29, 47, 50, 65.— *Extrav. LXXXVI, LXXXVII, LXXXIX.* — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 34e *art.*— *Vita S. Birg.* 196.

sur le sacrement de mariage. Elle rappelait l'état de nos premiers parents, leurs corps purs et beaux, temples d'esprits dont la force et la vertu égalaient presque celles des anges ; leur réciproque amour qui, uni à la charité, aurait donné naissance à des êtres comme eux. Brigitte décrivait la miséricorde divine, permettant le mariage à l'homme déchu et assurant ainsi l'avenir de la race humaine, dont naîtrait le Sauveur. « La crainte « et l'amour de Dieu, le désir de lui obéir doivent por- « ter au mariage, disait-elle ; mais les richesses, la vo- « lupté, l'orgueil personnel et l'orgueil qui se perpétue « dans la race, conduisent trop souvent l'homme et la « femme à l'autel. Ils n'y trouvent point l'Eternel qui « était le lien d'Adam et d'Eve ; leur union se fait sans « la charité du Fils ou la consolation du Saint-Esprit, « aussi l'amour de ces époux périt avec la chair que « rongent les vers du tombeau, tandis que l'amour dont « la source est en Dieu vit éternellement. »

Lorsque le Seigneur demandait aux veuves les sacrifices qui sanctifient leur état, Brigitte cherchait à les y amener, en leur révélant leurs dispositions intérieures. Les orgueilleuses lui résistaient et perdaient leurs âmes. Les humbles se formaient à son école. « Vous avez la « volonté de pécher, » dit-elle, au sortir de l'extase, à une noble dame qui recherchait ses conseils ; « mais « grâce aux prières de l'apôtre saint Pierre, vous n'en « trouvez ni le temps ni l'occasion, ou, s'ils vous sont « laissés, la Mère de Dieu dirige votre volonté. Faites « pénitence, dépouillez-vous de vos parures en souve- « nir de la nudité qu'endura l'apôtre dans les prisons. » La matrone romaine obéit. Saint Pierre lui fit alors de-

mander si elle voulait devenir sa fille ; il aurait d'elle le soin qu'il prenait jadis de Pétronille. « De tout mon cœur ! » dit la veuve. Fut-elle paralytique comme Pétronille, on ne sait ; mais à partir de ce jour la souffrance du corps devint sa compagne et son amie. Quand la mort s'approcha, le chef des apôtres et cet autre Pierre que l'Eglise et l'ordre de Saint-Dominique nomment le Martyr, précédaient notre libératrice. L'agonisante les voyait, la joie transfigurait son visage. « Que Dieu soit béni ! Me voici, je viens, » s'écria-t-elle.

Une autre veuve, celle-ci suédoise, n'avait pu quitter la Ville éternelle à la fin du jubilé. De récentes infirmités la retenaient sur un grabat près duquel Brigitte s'asseyait souvent. « A Rome nous trouvons la rémission de nos peines, dit un jour la malade à son amie ; le contraire n'est point impossible à Dieu, car moi, loin d'en être délivrée, je les y rencontre. » Cette gaieté, qui acceptait la souffrance le sourire aux lèvres, plut à Brigitte. Prévoyant la mort prochaine de l'infirme, sachant du divin Maître que sa pénitence ne rachetait pas encore ses péchés passés, elle l'exhorta à gagner des indulgences et sut si complètement la rendre digne du ciel, qu'elle l'y contempla, près du Christ, au moment même où elle lui fermait les yeux.

L'humble Brigitte adressait moins de conseils aux vierges vouées à Dieu. Cependant elle rappelait à celles qui ne répondaient point à leur vocation, et abandonnaient l'Époux divin pour les créatures, combien le mariage offre de tentations à qui n'y est point appelé, quels prodiges de la miséricorde céleste il faut pour sauver des âmes infidèles à leur serment d'amour en-

vers Jésus-Christ. Puis elle leur déclarait nettement que la fidélité à la vocation et non les conditions matérielles de l'existence constituent l'état d'âme dans lequel on vit. Si des êtres consacrés à Dieu sont, malgré eux, souillés par des impies, ils gardent leur pureté intacte, et la violence subie leur est une cause de mérite. Si, au contraire, des femmes demeurent vierges non par amour du Christ, mais à défaut d'une alliance qui égale leur ambition, elles ne peuvent se prévaloir, pour l'éternité, de leur état dans le temps. « Lorsqu'elles en con-« çoivent de l'orgueil, elles sont même exposées à de « tristes chutes, » ajoutait Brigitte, et dans son auditoire on la croyait d'autant mieux qu'une noble demoiselle suédoise, arrivée à Rome, fière de sa vertu sans tache, venait de partir à jamais déshonorée [1]. Une vérité enseignée par l'Eglise se dégageait d'ailleurs des leçons de Brigitte avec une vive clarté : c'est que chacun reçoit, dès l'heure où il est capable de l'entendre, l'appel auquel il peut répondre, la lumière dont il peut s'éclairer, la grâce dont il peut profiter, afin d'arriver au terme de la perfection qu'il peut atteindre. Elle n'enseignait point son mode de faire pénitence, de travailler, de vivre ou de mourir, et nul ne lui aurait objecté que, comblée de dons et de privilèges extraordinaires, la sainteté lui était facile. Elle ne menait point par sa voie, elle guidait dans la leur ses disciples divers, et ce qu'ils devaient imiter en elle, ils le savaient, ce n'étaient pas ses actes intérieurs ou

1. *Rev. I.* 16. 26. — *IV.* 20, 26, 51. — *VI.* 16, 93, 102. — Cfr. *S. Thom. p.* 2da 2dæ *q. CLI. art.* 1, 2.

extérieurs, c'était son abandon sans limites à l'impulsion divine [1]. Toutes les âmes, vivantes par la vertu, ou assez énergiques pour se relever de la mort du péché, profitaient de la direction de Brigitte ; elle aidait l'ascension des justes vers Dieu ; elle convertissait les pécheurs ; là s'arrêtait sa puissance. Elle ne guérissait pas les malades d'esprit et de cœur.

Cependant Catherine, qui avait appris le latin [2] et se familiarisait avec l'italien, ouvrait sa cellule à tous les êtres désireux de s'instruire des vérités et des promesses de la foi. Elle accueillait l'ignorance de l'esprit, facile à dissiper, l'ignorance du cœur pour laquelle il n'est que des remèdes divins. Autour d'elle se groupaient les âmes infirmes, blessées, demi-mortes. « Tibi derelictus est pauper, » lui disait-on avec le Psalmiste, en voyant sa porte assiégée par les pauvres de foi, de volonté, d'espérance et d'amour, par des malheureux indifférents aux joies de la terre et incapables de comprendre les joies de l'éternité. Brigitte restait sans parole devant de tels découragements, fruits amers de la douleur, qui tous renfermaient quelques germes d'incrédulité. Rien dans sa nature ou dans les « grâces gratuitement données » qu'elle recevait de l'Esprit-Saint [3], rien dans son expérience ou ses révélations surnaturelles ne la rendait familière avec cette épreuve indéfinissable où l'on croit ne pou-

1. *Rev. IV*. 53. — *VI*. 19, 20, 109, 119, 121.
2. Proc. Can. B. Kater. *Dep. Fr. Olavi de Bringat. in art.* 2° *f*. 32 *r*.
3. Διαιρέσεις δὲ χαρισμάτων εἰσὶν. I Cor. XII, 4. Gratia gratis data illa sub se continet quibus homo indiget ad hoc quod alterum instruat in rebus divinis, quæ sunt supra rationem. *S. Thom. p.* 1ª 2dæ, *q. CXI. art.* 4.

voir que souffrir sans espérance, sans charité et presque sans foi, retenu à Dieu par les intermittents réveils d'une volonté toujours prête à faiblir. Qu'enseigneraient la sagesse et la science dans cette nuit ? Que demanderaient-elles à cette prostration ? Catherine n'enseignait ni ne demandait ; elle consolait et elle donnait. Sa prière jetait sur les misérables les larmes répandues par le Christ au Jardin des Oliviers ; les infortunés le sentaient, la douce vierge avait le don de panser les plaies de l'âme ; elle leur appliquait ce que sa mère nommait le souverain remède du suprême Médecin : l'amour [1]. Enfin Catherine s'offrait sans relâche pour expier les fautes de ses protégés. En leur nom elle acceptait la volonté divine, contre laquelle ils étaient révoltés ; en leur lieu et place elle faisait pénitence ; avec le Seigneur Jésus elle les rachetait. Aussi les infirmes se relevaient et marchaient ; ils répondaient à la grâce de leur épreuve, ils apprenaient l'humilité par l'humiliation intérieure. Tout à coup Dieu mettait « leur cœur à l'aise et ils couraient dans la voie de « ses préceptes [2] ».

Ainsi l'apostolat de Brigitte et de Catherine, qui sans l'une d'elles n'eût point été complet, s'étendit à toutes les manières d'être des âmes. Semblable au Bon Pasteur, la jeune vierge cherchait les brebis faibles, attardées sur les chemins, blessées et malades. « Je les porterai sur « mes bras pour les guérir sans qu'elles le sachent, « semblait-elle dire avec le Prophète, je les tirerai

1. *Rev. VI.* 48.
2. דֶּרֶךְ־מִצְוֹתֶיךָ אָרוּץ כִּי תַרְחִיב לִבִּי׃ Ps. CXVIII (Heb. CXIX), 32.

« par les attaches d'Adam, par les liens de la charité [1] ; » et les chargeant sur ses épaules meurtries, elle les déposait devant la bergerie du Père céleste. L'épouse du Verbe entraînait dans son élan les âmes saines ou guéries ; elle ne prenait point ses disciples sur ses bras, elle les emmenait toujours en avant, toujours plus vite jusqu'au sommet du Calvaire. « Voyez, leur disait-« elle, l'amour de votre Dieu ; il souffrirait encore s'il « le pouvait pour chacun de vous ce qu'il a souffert « pour tous les hommes. Volontiers il vous rachète-« rait, vous seul, au prix de sa passion. Votre amour « ne répondra-t-il pas à tant d'amour ? » Au pied de la croix il fallait abandonner Brigitte ou s'élancer à sa suite, afin de jouir, de souffrir, de vivre et de mourir sur le cœur même de Jésus.

1. קָחָם עַל-זְרוֹעֹתָיו וְלֹא יָדְעוּ כִּי רְפָאתִים׃ בְּחַבְלֵי אָדָם אֶמְשְׁכֵם בַּעֲבֹתוֹת אַהֲבָה *Hosea*, XI, 3 et 4.

CHAPITRE IX.

1351-1364.

LA POLITIQUE DE BRIGITTE.

Emeutes à Rome. — Mort de Clément VI. — Avènement d'Innocent VI. — Révélations de la sainte sur ces deux papes. — Françoise des Papuzeri donne son palais à Brigitte. — Embarras d'argent de la colonie scandinave. — Révelations au sujet de la guerre de Cent Ans. — Avis aux Suédois. — Déposition de Magnus II. — Elévation au trône d'Albert Ier.

O Brigitta...
confecisti
plebi tristi
emplastrum penitencie,
dum scripsisti
verba Christi.
Breviarium Birgittinum.

Tandis que Brigitte et Catherine éveillaient chez les Romains l'amour de ce qui demeure pour les faire vivre, dès cette terre, dans le monde de la charité, les vicissitudes de ce qui passe, le bruit de la guerre civile entre les bourgeois, représentants des municipes latins, et les nobles, émules des seigneurs féodaux allemands, montaient jusqu'à leur oratoire. Le 26 décembre 1351, les deux saintes virent la foule courir au Capitole. En présence du peuple sans armes qui s'emparait de l'autorité, et des nobles bardés de fer qui la

perdaient, le vicaire pontifical investissait du pouvoir le nouveau sénateur Cerroni. La rivalité des Orsini et des Colonna avait amené le triomphe populaire, Brigitte en était sûre, et peut-être contribua-t-elle à la réconciliation des deux partis. Toujours est-il que Berthold Orsini et Etienne Colonna, unissant leurs efforts, parvinrent à ressaisir le gouvernement. A la surprise des saintes suédoises, ce fut peine inutile. Le pape Clément VI, suzerain de Rome, était fatigué de voir la puissance disputée par des factions qui s'occupaient moins du bien public que de l'affermissement de leur influence; il ne reconnut pas l'élection des deux barons, qu'il bannit, et les troubles recommencèrent aussitôt.

Durant cette période d'anarchie, le Christ fit à Brigitte une de ses prophéties les plus précises. « Reste « à Rome, lui ordonna-t-il, jusqu'à ce que tu y voies le « Pape et l'Empereur. Tu leur diras, en mon nom, les « paroles que je t'inspirerai. » La sainte fit connaître les instructions de Dieu à maître Pierre et à des amis, parmi lesquels Ange de Grimoard et Renaud Orsini, deux cardinaux qu'elle avait appris à vénérer. Leur étonnement fut voisin de l'incrédulité [1]. Ils rappelèrent à Brigitte que les querelles du saint-siège et de l'empire remplissaient le temps présent. Avait-elle oublié les luttes que Louis de Bavière, empereur irrégulièrement

1. *Rev. Extrav. VIII.* Malgré le terme de quinze ans qui donne la date de cette prophétie, nombre d'historiens, trompés par une certaine confusion dans le récit du prieur d'Alvastra (Proc. Can. *Dep. sup.* 29e *art. f.* 226 *r.*), racontent qu'elle eut lieu en Suède. Leur erreur est réfutée par les dépositions de Magnus Persson et de Catherine. (*Sup.* 29e *et* 32e *art. f.* 110 *et* 135 *v.*)

élu, soutenait contre les papes Jean XXII et Benoît XII, qui ne l'avaient point reconnu? Ne se souvenait-elle pas que le souverain allemand, révolté contre l'excommunication, osait installer au Vatican, comme chef de l'Eglise, un fils rebelle de saint François ? Ces scandales, il est vrai, semblaient terminés ; après la soumission de l'anti pape, le choix des électeurs à l'empire s'était porté, en 1347, sur un candidat approuvé du saint-siège, Charles, roi de Bohème ; mais le nouvel élu avait promis de n'entrer à Rome que pour recevoir la couronne impériale, et Clément VI ne songeait guère à venir sacrer Charles IV au tombeau des apôtres. Brigitte ne s'émut point de ces doutes suggérés par la raison humaine. Elle savait que Dieu mène le monde suivant les desseins cachés de sa providence, et des lumières prophétiques continuèrent à l'éclairer.

Le 2 décembre 1352, la foudre tomba sur les cloches de Saint-Pierre et les fondit. Chacun accourut, discutant le prodige avec la solennité particulière aux Romains ; on voyait là un présage de la mort du pape, alors dangereusement malade à Avignon. Brigitte interrogea son Maître ; il lui apparut, lui rappela le deuil de la création autour du Calvaire, et lui expliqua que, parfois, les forces naturelles sont les instruments et les hérauts du ciel, puis, faisant allusion à l'état d'esprit de Rome, il ajouta : « La ville s'écrie : le pontife est « mort! que ce jour soit béni ! Pourquoi ne souhaite-t-on « pas une longue et heureuse vie à Clément VI ? C'est « aisé à concevoir. Il aurait dû convier les peuples à « sauver leurs âmes. Au lieu de cela, il les invitait à sa

« cour, dont le luxe dépasse celui de Salomon. Son or, « son mauvais exemple, les poussait à leur perte. Mais, « déclarait le Seigneur, l'heure de la colère est venue. « Je jugerai ce pape parce qu'il a dispersé le troupeau de « Pierre. Cependant, s'il se tourne vers moi, je courrai « au-devant de lui comme un tendre père. » Brigitte fit prier son entourage, se répandit elle-même en prières et poussa la justice divine vers la miséricorde ; le souverain pontife reçut le sacrement qui efface toute faute, avant de rendre son âme au Seigneur. Cette âme traversa l'extase de Brigitte. Le pape était terrifié par l'aspect du démon et consumé du désir de posséder le Dieu d'amour. La charité de Clément VI, sa fidélité à ses devoirs de moine bénédictin, militaient en sa faveur et le rachetaient des plus horribles souffrances du purgatoire. Il fallait pourtant qu'il expiât ses désobéissances envers Dieu, ses prodigalités à l'égard de sa famille, ses faiblesses dans la correction et le châtiment de ses amis. Un jour viendrait, et ce jour était pressenti par l'âme prophétique de la sainte, où il jouirait de la gloire des élus [1].

Pendant ce temps les Français, compatriotes de Clément VI, exaltaient ses vertus, les Italiens lui reprochaient ses vices [2] et les cardinaux lui donnaient un successeur : Etienne d'Albret, qui prit le nom d'Inno-

1. *Rev. IV.* 144. — *VI.* 96.
2. Baluze, I, 300. *Tertia Vita Clementis VI.* — Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters von Dr Ludwig Pastor. *Freiburg*, 1886, I, 1-77.

cent VI. « Le pape Innocent, » dit le Christ à sa servante au moment de l'intronisation du pontife, « est d'un « airain mieux trempé que son prédécesseur. A cause de « la malice des hommes, il sera vite enlevé à la terre. Sa « bonne volonté lui tiendra lieu d'actes et sera récom- « pensée. S'il connaissait les révélations que je t'ai « faites, il deviendrait meilleur encore, et ceux qui « lui apporteront tes écrits augmenteront leurs joies « éternelles. »

Brigitte s'efforça de faire parvenir au saint-père quelques feuilles de parchemin, sur lesquelles maître Pierre avait transcrit, en latin, ses révélations. Avignon n'aimait pas les messages de Rome, et celui-là n'arriva point à son adresse. Innocent VI l'eût accueilli avec faveur. Déjà, plein du désir de réformer le clergé, il abolissait la pluralité des bénéfices, préparait le retour du saint-siège au tombeau des apôtres, et nommait légat en Italie un homme capable de replacer sous l'autorité pontificale les Etats de l'Eglise : le cardinal Albornoz. Pourtant la paix ne se rétablit pas aussitôt dans la ville, où Orsini et Colonna maintenaient leur puissance. Brigitte multipliait d'autant plus ses prières pour les Romains, qu'au cours de ses extases elle entendait de terribles paroles. « Rome, disait le Verbe, est un champ sur « lequel croissent les mauvaises herbes ; elle sera rui- « née. Le fer sarclera sa terre, le feu la purifiera, la « charrue la retournera, car ce peuple tout entier oublie « ma mort et la rédemption. Quelques amis de Dieu « prient dans la retraite, mais la foule s'unit aux dé- « mons ; elle méprise le Seigneur, son Eucharistie et ses « saints, et elle ne verra pas la souveraine Beauté. »

Répandues par les disciples de Brigitte, ses révélations furent connues d'un grand nombre de citoyens. Peu d'entre eux firent pénitence. On voyait cependant se multiplier les châtiments du ciel : les peuples n'ont point à subir de purgatoire ; il faut qu'ils expient sur terre. Aux discordes civiles des Romains s'ajoutait un récent fléau : la disette. Des émeutes éclatèrent contre les sénateurs. La bataille s'engagea aux cris de *popolo*, d'une part, d'*Orsini e Colonna* de l'autre. A peine élu tribun, Baroncelli renversa les nobles. Non loin du Campo di Fiore, Orsini périt lapidé. Puis par ces mouvements populaires qu'une seule volonté suffit à diriger, ou se porta au palais Beaufort. La populace n'ignorait ni l'amitié de la sainte pour les Orsini, ni ses menaces prophétiques ; elle confondait sa patrie avec celle des mercenaires allemands, odieux au peuple, enfin elle obéissait à des hommes ennemis de toute vertu. « Folle! sorcière! » criaient quelques forcenés à la noble veuve, que le bruit attirait à sa fenêtre. Aussitôt un meneur parla de la brûler vive. Le sang qui coulait dans les veines de la fille des Vikings aimait à braver le danger : volontiers Brigitte fût morte en héroïne ; avec le secours du ciel, elle se sentait portée au martyre, et joyeusement elle eût offert, pour les pécheurs de Rome, ses souffrances et sa vie, mais elle était entourée de chevaliers qui l'eussent défendue, sa maison abritait des prêtres, des femmes, des malades ; elle demanda conseil au Seigneur. Fallait-il courber la tête et s'éloigner pour un temps? Jésus-Christ n'exigea point pareille humiliation. « Reste, lui dit-il; peu importe qu'on trame ta mort. Ma « puissance mettra un frein à la malice de tes ennemis,

« si les miens m'ont crucifié, c'est parce que je l'ai per-
« mis. » La sainte Vierge ajouta : « Chantez tous en-
« semble chaque jour l'*Ave maris Stella,* et je vous gar-
« derai de tout danger [1]. »

Le cardinal Albornoz rétablit enfin le calme. Installé à Montefiascone, la seule ville des Etats pontificaux restée fidèle à Innocent VI, il saisit l'instant où les Romains, fatigués du règne de Baroncelli, renversaient le tribun, pour faire rentrer à Rome le fameux Rienzi. Brigitte ne le connaissait pas, et au cours de ces événements elle garda le silence. Sa mission dans l'Eglise, que le Christ lui avait d'abord laissé pressentir en Suède, lorsqu'il lui donna l'ordre d'écrire à Clément VI, et qu'il lui définit dès son entrée à Saint-Pierre de Rome, cette mission, elle la remplissait comme un instrument docile sous la main du Seigneur. Seul le Verbe pouvait faire résonner l'instrument, et bien que la sainte orientât sa vie vers un seul objet : la réforme de l'Eglise, poursuivie par un seul moyen : le retour du pape à Rome, elle savait attendre.

Le nouvel état de choses que le gouvernement de Rienzi créa dans la ville, faillit changer les conditions d'existence de la colonie scandinave. Soit qu'il eût le dessein de rentrer à Rome, ou d'offrir l'hospitalité à quelque ami, le cardinal de Beaufort avertit la sainte qu'il ne pouvait plus lui abandonner la jouissance de sa maison. Sans regret Brigitte se fût mise à la suite de Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête. C'était impossible avec sa fille, que la chute des Orsini laissait

1. *Rev. IV.* 10, 57, 136. *Extrav. VIII.*

sans protection; pleine d'alarmes, la jeune femme pleurait, et le Seigneur, se contentant d'ordonner qu'on cherchât un gîte, ne répondit par aucune consolation aux prières de ses servantes. Le cardinal avait laissé un mois de délai. Brigitte erra de rue en rue et de maison en maison; personne ne voulait recevoir des étrangers qu'on savait pauvres, et que le peuple n'aimait point. L'heure fixée pour le départ sonna. La sainte n'avait plus de refuge où cacher sa fille, plus de cellule où se recueillir en Dieu ; il faudrait vivre avec le vulgaire, dans un des asiles que la libéralité de l'Eglise ouvrait aux pèlerins. Résignée, Catherine baissait les yeux, Brigitte les tournait encore vers le ciel, d'où elle attendait le secours. Enfin son Epoux lui apparut. « J'ai permis « cette épreuve, dit-il, afin que, par expérience, tu « connaisses les douleurs des pauvres pèlerins étran- « gers et que tu en aies compassion. Ne sors point de « cette demeure; désormais nul ne t'inquiétera. » Au moment même où la sainte partageait avec ses compatriotes la joie de cette promesse, un message d'Avignon autorisait les Scandinaves à rester chez Hugues de Beaufort tant qu'ils voudraient.

Françoise des Papuzeri, l'une des plus ferventes disciples de Brigitte, avait plaint sa détresse sans pouvoir alors y porter remède ; mais la jeune romaine étant entrée en possession de sa fortune, par la mort de son mari, elle donna aussitôt à sa vénérable amie la nue-propriété de son palais, dont elle ne garda la jouissance que pour mieux l'ouvrir à la colonie scandinave. C'était un édifice de pierre d'une construction originale, situé dans la région d'Arenula, près du Campo di Fiore et

du Tibre. Des colonnes arrachées aux vieux sanctuaires païens en ornaient l'entrée, défendue par les tours, hautes et sveltes, où le moyen âge cachait ses hommes d'armes. Sous les fenêtres s'étendaient de vastes jardins ; l'oranger y mariait son vert feuillage aux touffes des myrtes, aux branches sombres des cyprès et des pins ; plus loin quelques vignes, suspendues aux arbres ou rampant à fleur de terre, laissaient libre passage à l'air ; le silence régnait sur toute une façade de la maison. Là Brigitte aurait vécu tranquille, si l'on avait eu de l'argent ; mais les ressources de Françoise étaient limitées et celles de ses hôtes épuisées par la durée de leur séjour à Rome [1]. L'une des premières prières de Brigitte dans sa nouvelle demeure, fut un cri de détresse jeté à la très sainte Vierge. « Aime Dieu davantage, lui répondit la Reine du ciel. Si tu abandonnes à la Providence tout souci du lendemain, tu « augmenteras en toi la charité.

— « La nourriture de l'âme ne repaît pas le corps, répliqua la pieuse femme.

— « Vends, ou mets en gage tes objets inutiles.

— « Nous n'avons qu'un vêtement chacun, quelques ustensiles de cuisine, les livres des prêtres et leurs ornements sacerdotaux. Puis-je travailler pour vivre ?

— « Que fais-tu chaque jour ?

— « J'apprends la grammaire latine, je lis et je prie.

— « Il ne faut pas changer ce travail en travail manuel.

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 32° *art. f.* 221 *r. et Fr. Papuzeræ sup.* 24° *art. f.* 189 *v.* — *Den Sv. Kol. i Rom.* 211-215.

— « Puis-je emprunter ?

— « Oui, si tu es sûre de rendre. Sinon il vaut mieux te passer un jour de manger.

— « Que mangerons-nous demain ?

— « Demandez l'aumône au nom de Jésus-Christ. »

Brigitte ne craignait pas de mendier son pain. Parfois même elle se mêla aux pauvres qui recevaient leur pitance à la porte du couvent des Clarisses ; mais cela ne suffisait point à entretenir le groupe nombreux de parents, d'amis et de serviteurs auquel on donnait le nom de *famille*. Au début de l'hiver, il fallut emprunter et, avant la fin, les créanciers réclamèrent ce qu'on leur devait. La noble dame, en qui l'administration chrétienne de grands biens avait éveillé un point d'honneur alors peu habituel à sa classe, se jeta aux pieds de son Maître. Il lui apparut et lui ordonna de s'engager à rembourser le jour de l'Octave de l'Epiphanie ; elle n'hésita pas. Au terme fixé, un messager vint de Suède apporter des redevances. C'était le premier argent que Brigitte recevait de sa patrie depuis quatre ans et aussitôt elle paya les dettes. Plus tard il fallut recourir à un nouvel emprunt. En s'adressant au Romain Alamavo, la sainte prit la Pentecôte comme échéance. A l'office de ce jour elle priait le Dispensateur de tout bien de garantir sa parole, quand un de ses débiteurs suédois lui apporta de l'or et de l'argent [1].

Catherine savait que payer les créanciers n'enrichissait point la colonie scandinave, et assistaut,

1. *Rev. VI*, 46. — *Extrav. CIII.* — Proc. Can. *Dep. Fr. Papuzeræ et Pr. de Alvastro sup.* 29° *art. f.* 190 *r. et v. et* 226 *r. et* D^na *Golltiæ ux. Lat. de Ursinis sup.* 18° *art. f.* 193 *r.*

dans la basilique de Saint-Pierre, à la messe matinale qu'on célébrait, à l'autel de Saint-Jean, elle réclama de son Père des cieux le pain quotidien. Près d'elle vint s'agenouiller une femme, revêtue des livrées dominicaines. « Chère dame, dit l'inconnue, priez pour « Gitzla. » Le nom de sa belle-sœur attira l'attention de Catherine. « D'où venez-vous ? » demanda-t-elle. La pèlerine répondit qu'elle arrivait de Suède ; elle devait apprendre à ses compatriotes la fin prématurée de la sénéchale de Néricie. Catherine voulut emmener la tertiaire au palais Papuzeri. « Je ne puis vous suivre, « répliqua celle-ci, mais priez pour Gitzla. Dieu va vous « tirer de la pauvreté dans laquelle vous vivez ; avant peu « de jours on vous apportera la couronne d'or de votre « chère sœur qu'elle vous laisse par testament. N'ou- « bliez point son âme. » La Dominicaine disparut et Catherine resta fort perplexe. Avec qui venait-elle de s'entretenir ? Etait-ce avec une femme ou avec un fantôme ? Ses suivantes avaient entendu le dialogue sans voir l'inconnue. Interrogée par sa fille, Brigitte dit aussitôt : « C'est l'âme de Gitzla ; elle quitte son « corps et nous demande le secours de nos prières. » Quelques semaines plus tard, un vassal d'Eggertsnæs[1] arrivait en toute hâte à Rome, et annonçait à la veuve de son suzerain la mort de la princesse Gitzla. Dans ses mains était la précieuse couronne que la tertiaire avait jadis jetée aux pieds de saint Dominique ; on la vendit, et le sort des Scandinaves fut assuré

1. Ingevald Amundsson, qui devint frère convers au couvent de Vadstena. *Diar. an.* 1391.

pour une année entière [1]. Il semblait que Gitzla, fidèle à sa vocation de tertiaire, voulût pourvoir à la vie matérielle des apôtres du Christ, afin qu'ils pussent se livrer en toute liberté d'âme aux travaux de l'apostolat.

Cependant Albornoz achevait de reconquérir les Etats de l'Eglise. Rome se préparait à recevoir Innocent VI, et Brigitte, qui trouvait les mœurs et les actes du Pontife conformes aux révélations du Verbe, s'attendait à voir bientôt le retour du saint siège. La vieillesse, les infirmités retinrent Etienne d'Albret sous le beau ciel d'Avignon. La voyante s'en affligea d'autant plus qu'au milieu de ses extases le Christ lui montrait que les royaumes ont le sort qu'ils méritent.

L'exemple le plus frappant de cette grande vérité lui était fourni par les vicissitudes de la guerre de Cent Ans. Dans les cieux, Brigitte contemplait la patronne de la France qui, avec saint Denis et les autres saints dont les corps ressusciteront du sol français, implorait le Seigneur pour la fille aînée de l'Eglise. Sur terre elle discernait les rois de France et d'Angleterre ; ils se combattaient sous la figure de deux animaux d'espèces différentes ; leur voix était terrible, leur ardeur dangereuse ; ils se cherchaient l'un l'autre afin de s'entre-dévorer le cœur [2].

Brigitte comprit la cupidité injuste du roi d'Angleterre à l'égard du royaume d'autrui. Elle devina l'am-

1. Proc. Can. Beatæ Kater. *Dep. Marg. Clausdotter in art.* 30° *f.* 57 *v.*

2. Quelques auteurs voient dans cette révélation de Brigitte le récit de la bataille de Poitiers. Il est à remarquer qu'une des premières gravures qu'on ait du fusil à pierre se trouve dans l'édition princeps des œuvres de la sainte.

bition implacable du fils de Philippe VI, le peu de charité envers les hommes de ce Jean, nommé le Bon en dépit de sa dureté d'âme, parce qu'il était brave, et qu'aux époques belliqueuses la vaillance se confond avec la vertu. L'extatique pénétra aussi les secrets desseins de la multitude d'hommes entraînés à la suite des deux rois. La mort moissonnait les armées ; ceux qui faisaient la guerre par devoir entraient dans la gloire des justes ; ceux qui la faisaient par intérêt tombaient dans l'abîme infernal. De la terre Brigitte entendit trois voix s'élever vers la très sainte Vierge. « Si j'avais ce qui m'appartient, disait de la tour de « Londres l'infortuné Jean II, je me soucierais peu « du bien d'autrui ; car je crains de tout perdre ». Et assailli de terreurs, le prince français se tournait vers la patronne de son royaume. « O Marie, s'é« criait-il, priez pour moi ! » De son côté, Edouard gémissait. « Je suis las ! plût à Dieu que je fusse en « mon premier état ! » et lui aussi implorait la Vierge, dont un sanctuaire béni, celui de Chartres [1], se dressait non loin du camp anglais. A la prière des souverains en faveur de la paix, Brigitte entendit se joindre

1 « Le roy Edouart d'Angleterre . et son host vinrent en Chartrain... « Et là chey sur son host et sur lui une très grand tempeste dont moult « d'Anglois moururent..... Ainsi avint jadis en dit terrouail à Rou, roy en « partie de Danemarche, 1er duc de Normendie son antécesseur..... par quoy « le dit Edouart considérant que jadis les ennemis qui gastoient la terre de « Nostre-Dame de Chartres avaient là receu tourment, le plus tôt qu'il poult « se parti du païs. » **Chronique des quatre premiers Valois. 1327-1393,** *publiée par* **Siméon Luce**, *Paris*, 1872 114-115. « E adonc regarda li rois « d'Engleterre devers l'église Nostre-Dame de Chartres et se voa et se rendi « dévotement à Nostre-Dame et promist si comme il dist et confessa depuis, « que il s'accorderoit à le païs. » **Chroniques de Froissart.** ***Ed.*** **Siméon Luce**, *Paris*, 1876. VI, 5.

celle des peuples. Une troisième voix partit du chœur des élus. « Notre-Dame ! murmurait-elle, nous ne « pleurons pas la mort, les misères des vivants, nous « pleurons les âmes qui s'affaiblissent et se perdent. » La Mère des Miséricordes, toute-puissante sur le cœur de son Fils, lui représenta le triste spectacle qu'offraient les royaumes de France et d'Angleterre. « Je pardonne- « rai pour l'amour de vous, répondit le Verbe incarné. « Que les rois s'unissent, qu'ils délivrent leurs sujets « d'impôts injustes, qu'ils répandent la foi et qu'ils « aiment les âmes. A ces conditions ils jouiront d'une « paix durable. Si Jean II ne veut point obéir, il finira « douloureusement sa vie, laissera son royaume en « proie aux tribulations, et sa race s'éteindra dans « une honte qui surprendra le monde. Pourtant, quand « les Français s'humilieront, le royaume appartiendra « au véritable héritier et goûtera une heureuse paix. »

Le traité de Brétigny, qui suivit de près le vœu fait à Notre-Dame de Chartres par Edouard III, sembla d'abord à Brigitte la réponse des miséricordes divines aux supplications des rois et des peuples. Mais nul ne changea de conduite. Les compagnies de mercenaires, fléau que la guerre de Cent Ans jeta sur le continent européen, dévastèrent les villes et les campagnes, plus encore que ne l'avaient fait les armées belligérantes. La mort « douloureuse » annoncée par le Christ frappa Jean II en exil ; cette mort fut pour le malheureux monarque le comble des châtiments de la terre si, déchirant le voile de l'avenir, elle lui montra les derniers Valois, leurs vices, leurs crimes, et la fin de Henri III sous le fer d'un assassin.

La colonie suédoise, réunie au palais Papuzeri, chantait un soir l'*Ave, maris Stella*, quand le prieur des Cisterciens d'Alvastra vint frapper à la porte. Pierre Olafsson avait entrepris un pèlerinage au tombeau des Apôtres, et dès ses premiers pas sur la terre de l'Eglise il connaissait la persécution. Assailli, dépouillé de ses vêtements par des larrons, il se mourait de fatigue et de froid. Tandis qu'on le réconfortait, Brigitte apprit de saint Jean-Baptiste ce qui s'était passé. Dans cette fâcheuse rencontre, le vénérable prieur avait acquis de grands mérites; aux voleurs qui se disputaient sa robe, il abandonnait sa chape et il priait pour eux pendant qu'ils s'éloignaient.

L'arrivée de Pierre Olafsson permit à Brigitte de savoir plus complètement ce que les révélations du Verbe et les nouvelles des pèlerins scandinaves lui apprenaient sur sa chère patrie. Les châtiments qu'elle prophétisait jadis frappaient la Suède depuis 1350. D'abord la peste était entrée en Norvège d'une manière mystérieuse et terrible. Un vaisseau, que nul ne guidait, avait échoué non loin de Bergen. A bord gisaient quelques cadavres, et la riche cargaison, restée sans possesseurs, fut enlevée par les pêcheurs de la côte. L'héritage des morts sema l'épidémie; des paroisses entières succombèrent ; les corps restaient sans sépulture et la terre, privée de vivants, se couvrait d'herbes et de fôrêts comme aux premiers temps de la création. Ainsi le pillage des naufragés avait introduit la peste. Etait-ce une punition de cette habitude inique, si éloquemment flétrie par Brigitte? Nul n'y songea. Ses compatriotes n'acceptèrent point l'épreuve, et

le roi donna le triste exemple de braver la colère du Seigneur.

Loin de pourvoir au bien de ses Etats par une administration équitable, Magnus recourait de nouveau à de périlleux expédients. Il occupait l'activité de ses sujets, et il remplissait son trésor, par la guerre. Une campagne en faveur de tous les chrétiens d'Ingrie et de Carélie, persécutés des Russes, lui permettait de faire main basse sur les décimes que le pape abandonnait aux croisés. Dès l'automne de 1350 il prenait la mer. En son absence, la reine Blanche et Nicolas Turesson, régents du royaume, convoquaient à Jœnkœping une assemblée de la noblesse et du clergé, et sous peine d'excommunication s'engageaient à rendre l'année suivante, au légat pontifical, les subsides de Terre Sainte qu'ils recevaient de lui. La guerre, approuvée du souverain pontife, pouvait, si on le voulait, devenir une croisade. Brigitte s'était donc immiscée de nouveau dans les affaires du pays. Elle avait écrit aux prélats réunis sous la présidence de l'archevêque d'Upsal, et en particulier à Hemming, évêque d'Abo, voisin du théâtre de la guerre, afin de les exciter à s'occuper avec zèle de la conversion des Russes. Employant les paroles mêmes du Christ, elle dévoilait au clergé suédois l'âme des croisés, conduite par la cupidité, la cruauté, les voluptés animales, bien plus que par la foi et la charité. Tournée vers Hemming, la sainte lui rappelait qu'il avait mis le soc de sa charrue dans la terre de Finlande et qu'il devait la défricher avec le secours du pape Clément VI. Tel n'était point le plan de Magnus ; il songeait à l'argent et non au magnifique « négoce des

âmes ». Non content de ce qu'avait abandonné le souverain pontife, il lui arrachait encore la moitié d'un impôt sur les revenus ecclésiastiques, et le percevait si injustement que l'évêque d'Abo était obligé de résister. Brigitte apprit un jour qu'on avait jeté son ami en prison. Des chevaliers, indignes de leurs éperons d'or, s'étaient prêtés à soutenir la violence contre le droit; aussitôt l'extatique prédit à l'un d'eux le châtiment mortel qui ne tarda pas à l'atteindre[1].

Aux côtés de Magnus on distinguait Benoît Algotsson, le favori, et Israël Birgersson, le frère de Brigitte, qu'on nommait son mauvais et son bon génie. Le départ de ce dernier pour la guerre s'expliquait par la marche des événements; servir le roi ne lui semblait plus désirable. Par des raisons qu'il est facile de deviner, cet homme juste et droit avait renoncé à la charge de sénéchal d'Upland, estimant que son patriotisme n'avait d'autre refuge que l'armée. Il comprenait qu'on peut vaincre ou mourir pour Dieu, sous l'étendard d'un prince hypocrite et lâche, et que le chef importe peu dans un combat dont le prix dépend des sentiments du soldat; aussi, sans se demander si le roi portait sincèrement la croix, il se confia aux bulles pontificales, d'après lesquelles les morts de cette campagne mériteraient les indulgences concédées aux croisés tombés devant Jérusalem. Les prières de Brigitte, qui prenait une part apostolique à la croisade par ses paroles et ses pénitences, s'attachèrent à son frère, mais Dieu lui demanda un suprême sacrifice. En

1. *Rev. I*, 17. — *IV*, 103, 104, 105. — *VIII*, 6. 55. *Extrav. LI, LXXI.*

1351, un message de deuil lui apprit la mort d'Israël. Après avoir contribué aux succès des premières rencontres et partagé la défaite de l'armée, il passait de Finlande en Livonie avec Magnus et s'arrêtait à Riga, vaincu par la maladie. Affligé de ne pouvoir mourir pour la foi, sous le heaume et la cuirasse, ce vaillant chrétien voulut du moins rendre le dernier soupir aux pieds de sa Dame. On vénérait dans la cathédrale de Riga une ancienne statue de la Mère du Verbe incarné. Israël se fit porter devant elle, et lui passant son anneau au doigt, il dit à l'immortelle patronne du sanctuaire : « Vous êtes ma Dame et vous me fûtes « toujours très chère, j'en invoque votre propre « témoignage. C'est pourquoi j'abandonne mon âme à « vos soins et à votre miséricorde. » Là, muni du viatique, le chevalier quitta cette terre. Peu après, sa veuve fit ouvrir le tombeau de Birger Persson, afin de réunir les cendres du fils à celles du père, jusqu'au jour où, ensemble, ils se lèveraient pour glorifier l'Eternel [1].

« Mieux vaut mourir à la guerre que de voir les « maux de son peuple et de ses saints [2] ! » Tel fut le cri des âmes sincères en présence des événements qui suivirent la mort d'Israël. Déjà Magnus était de retour à Stockholm. D'une expédition terminée par la défaite et la banqueroute, Benoît Algotsson rapportait les

1. Israël vivait encore en 1349, l'acte de vente publié par le *Diplomatarium* (VI, n° 4463) le prouve. Une lettre qu'adressa le roi Magnus à sa veuve dès 1352 indique qu'à cette époque il n'était plus. Il est donc facile de démentir les récits des vieux chroniqueurs, quand ils assurent qu'Israël refusa vers 1363, le trône de Suède. Cfr. *Sver. Hist. II.* 8, 14.

2. Machabæorum I, III, 59.

éperons de chevalier. Tout-puissant sur l'esprit du roi, il le fit renoncer à l'alliance de l'Ordre Teutonique, à celle de la Hanse, l'une et l'autre désirables pour la Suède; il lui persuada d'enrôler à des conditions onéreuses le prince Louis de Namur, frère de la reine; il le laissa s'engager de plus en plus à l'égard du comte de Holstein, créancier de la couronne, et lui conseilla d'adopter pour vassal le duc de Mecklembourg, qu'un traité secret liait au Danemark. En récompense des maux ainsi accumulés sur le royaume, le favori obtint, contre la volonté du conseil royal, les duchés de Finlande et de Halland, ce qui le rendait l'égal des princes du sang, dans un pays où la noblesse ne portait pas de titres héréditaires[1].

Le ciel s'unit à la terre afin d'éclairer pour Brigitte la voie ténébreuse où marchait Magnus, et la voyante adressa au souverain de sa patrie les conseils de la sagesse divine. « Vous recherchez l'amitié du renard, « écrivait-elle en désignant le duc de Mecklembourg. « Selon la coutume de ces animaux, il fait le mort « afin de tromper les oies crédules, mais il les « plumera toutes. Lorsque cet homme aura obtenu « quelque cession de territoire, il voudra augmenter « son bien et il sèmera la discorde en Suède, où les « indigènes ne s'accordent point avec les étrangers. « S'il s'avance, il ruinera le pays. Acquittez-vous de ce « qui lui est dû comme dot[2], car la semence du loup et « de la vipère élèvera la tête. Cette race déplaît au

1. Reuterdahl, I, 117, — Fryxell, II, 94. — *Sver. Hist. II*, 14, 22. II. Hildebrand. *Kulturhist. skild. II*, 26. — Solovief, III, 324.

2. De la princesse Euphémie, sœur du roi Magnus.

« Seigneur et ses origines heureuses se perdront dans « les ombres de sa fin[1]. » Au sujet de l'anéantissement du roi devant son indigne favori, la sainte était plus vive encore. « Il est honteux, écrivait-elle, de mettre un « serviteur, et un serviteur du diable, à la place du « maître. Lui obéir est plus honteux encore, car c'est « une honte spirituelle. Si vous ne réduisez pas cet « homme au rang de sujet, si vous ne lui ôtez pas les « biens de la couronne, vous serez frappé jusqu'à ce « que vous demandiez miséricorde. Songez-y, vous « répondrez de celui dont vous ne punissez pas les « moqueries contre Dieu. Si, au contraire, vous le « châtiez dans le temps, vous éviterez vous-même et « vous lui épargnerez les supplices éternels[2]. »

Brigitte n'obtint rien. L'influence de Benoît Algotsson subsista; son effet s'affirma, et le roi accéléra encore sa propre perte en mettant le sceau à un acte blâmé par la grande maîtresse de la cour, dès 1344 : le partage de la Suède et de la Norvège entre les princes Eric et Haquin. Au lieu de se soustraire à quelques difficultés, Magnus II aurait dû résister aux Norvégiens, mécontents de l'acquisition de la Scanie, ou s'attirer leur affection par de longs séjours dans leur pays. Il avait préféré leur donner un de ses enfants pour le faire roi sous sa régence. Aussitôt, Brigitte lui avait reproché de se laisser guider par le caprice dans ce démembrement de ses Etats, puisqu'il installait son

1. *Rev. VIII*, 17.
2. *Rev. VIII*, 21. Cfr. Acta III, 19. La sainte semblait prévoir les requêtes que l'assemblée de Jœnkœping adresserait au roi en 1359, et d'avance lui conseiller d'y faire droit.

fils cadet Haquin sur le trône héréditaire de Norvège, et laissait l'avenir de l'aîné soumis aux chances de l'élection des Suédois. « Si vous ne défaites pas ce que « vous avez fait, ajoutait-elle alors, le royaume n'en « sera plus un, les malheurs engendreront la discorde, « l'amertume remplira les jours des jeunes princes; « selon la parole de l'Ecriture : Potentes transmi- « grabunt a sedibus suis, et qui ambulabunt in terris « elevabuntur[1]. » Or, loin de pallier le mal, plus de dix ans après, le roi le rendait définitif. En 1355 Haquin prenait possession du trône de Norvège et, à la cour de Stockholm, Eric était un simple *Junker* qu'éclipsait le favori. « L'amertume » prophétisée par la sainte envahit l'âme de son filleul. Il devint le chef de la noblesse, mécontente des privilèges accordés à Benoît Algotsson, et lorsqu'il épousa Béatrix de Brandebourg, nièce du roi Valdemar de Danemark, celui-ci fut pour

1. *Rev. IV*. 3. La supériorité du trône héréditaire sur le trône électif était une vérité incontestée à cette époque. Un livre aussi célèbre en Suède que le furent dans le reste de l'Europe les ouvrages de saint Thomas et de l'abbé bénédictin Engilbert : *de Regimine principum*, le prouve. Cfr. **Om Styrilsi konunga och höfdinga** *publié par* **Robert Geete**, dans l'HISTORISKT BIBLIOTEK II, XXXIX *Nordstedt och Söner*, *Stockholm*, 1878. Le désir d'excuser Magnus entraîne M. H. Hildebrand (*Kult. Hist. sk. II*, 6, *III*, 401) à attaquer la sainte. Il voudrait la mettre en contradiction avec elle-même, et à cette fin il assure, chose incompréhensible pour le lecteur français, que les tendances aristocratiques de Brigitte devaient la porter à préférer le trône donné par l'élection au trône héréditaire. Il déclare ensuite que le roi n'ayant en dehors d'Haquin qu'un fils, Eric, ce dernier était sûr d'être roi de Suède. Devant cette assertion, on se demande pourquoi les électeurs ne pouvaient pas réunir les deux couronnes sur la tête d'Haquin comme ils le firent en faveur de Magnus lui-même. Enfin on est tenté d'interroger le savant archiviste pour savoir si c'est sérieusement (Cfr. **Historisk Tidskrift utgifven af Svenska Historiska förening af E. Hildebrand**, 1882, 183) qu'on attache de l'importance au vain titre de roi de Norvège accordé à Eric dans quelques prières publiques.

lui un conseiller habile et un allié. La guerre civile éclata ; le père et le fils en vinrent aux mains. Le sénéchal de Néricie, Charles Ulfsson, et le nouveau sénéchal d'Upland, Charles de Tofta qui, par sa femme Hélène Israelsdotter, était le neveu de Brigitte, prirent parti contre Magnus. Voulaient-ils, comme on les en a accusés, élever le pouvoir de l'aristocratie aux dépens de la puissance royale [1] ; on ne saurait le dire, mais ils faisaient partie des belligérants, et dans ces luttes entre concitoyens ils restaient exposés à des dangers plus terribles encore que ceux de la guerre.

Au cours de ces événements, le cuisinier de la colonie scandinave, prétendant rapporter les paroles de quelques pèlerins, annonça la mort du sénéchal de Néricie, mort honteuse, car le noble seigneur avait été pendu! Le premier mouvement de Brigitte la jeta aux pieds de Marie. Elle voyait l'âme de son fils implorer du secours. « Tu sauras, au temps marqué par la Providence, lui « répondit la Vierge Mère, si ce chevalier est mort ou « vivant. Prions Dieu pour qu'il vive mieux qu'il n'a « vécu ! » Le cuisinier s'était permis un cruel mensonge, la sainte le sut bientôt. Elle s'acquit des mérites en lui pardonnant et aida ce malheureux à sortir du purgatoire, où la mort le fit descendre [2].

Quelle que fût l'opinion de Brigitte sur la guerre entre Magnus et Éric, il ne semble pas qu'elle eût donné de conseils aux deux sénéchaux. Elle connaissait peu le mari de sa nièce, et la conduite de Charles, à cette époque,

1. *Sv. Hist. II*, 245.
2. *Rev. IV*, 73. *Extrav. CXII.*

fait supposer qu'il ne subissait en rien l'influence maternelle.

Le sénéchal de Néricie ne s'était point embarqué pour la Russie en 1350 [1]. Sa vie s'écoulait, tout orientée vers le plaisir. Resté veuf de nouveau par la mort de Gitzla, il se remaria à Catherine Glysingsdotter, sœur de la femme que Birger avait épousée longtemps auparavant. Deux enfants animaient le manoir d'Ulfåsa, sans que les joies, longtemps attendues, de la paternité pussent y retenir le courtisan de Magnus. Il était même peu soucieux de sa famille. Son fils cadet étant tombé malade, Brigitte en reçut la nouvelle, non de lui, mais de la jeune châtelaine. « Vous obtenez tout de Dieu, « écrivait Catherine à cette belle-mère inconnue ; mon « enfant se meurt du mal caduc, guérissez-le ! » La promesse de la grand'mère n'avait point eu le temps de passer de Rome à Ulfåsa, que déjà le petit épileptique recouvrait la santé loin des regards paternels [2]. Charles était alors occupé à faire sortir du couvent sa sœur Cécile, qu'il mariait à un familier de la cour. Douleur profonde pour Brigitte ! Elle croyait à sa fille la vocation religieuse et l'énergique résistance de l'âme qui triomphe de la violence. Maintenant elle prévoyait pour Cécile l'incurable tristesse dont la source est l'infidélité à la grâce. Quant au sénéchal de Néricie, sa conduite semblait sans excuses. Plus tard, sa mère

1. Le 25 octobre 1349, le sénéchal de Néricie relève de la gestion de ses biens son fidèle serviteur Linivard Holmgersson (*Diplomatarium VI*, nos 4499 *et* 4500), Charles reprit donc l'administration de sa fortune au retour de la première campagne et ne retourna point à l'armée.

2. Proc. Can. *Dep. Katerinæ uxoris Karoli, f.* 27. *Dep. P. de Alvastra, sup.* 29e *art. f.* 226 *verso*.

comprit qu'il n'avait pas brisé les grilles du cloître, mais emmené par les portes ouvertes la postulante, dont l'ordre de Saint-Dominique n'espérait point faire une religieuse.

Les larmes de Brigitte coulaient d'autant plus sur Cécile et sur Charles que la mort enlevait leur sœur Ingeborge. Cette pieuse Bernardine avait emporté au fond du cloître le souvenir de tous les êtres qu'elle aimait. En son âme elle les tenait sans cesse sous les yeux du Seigneur, quelquefois malgré leurs sentiments et malgré leur conduite. Ce secours allait leur faire défaut ! De ses deux filles, la morte était celle qui semblait à Brigitte le moins loin d'elle. En apprenant le mariage de Cécile, elle avait courbé la tête ; en apprenant la fin prématurée d'Ingeborge, elle s'écria : « Béni soyez-vous, « mon bien-aimé Seigneur, de ce que vous appelez ma « fille avant que le monde l'enveloppe dans ses « filets, » puis elle s'enferma dans son oratoire, seule avec Dieu. Le bruit de ses sanglots parvint aux oreilles de sa famille jusqu'à ce que le Christ l'eût attirée à lui par l'extase. « Femme, pourquoi pleures-tu ? lui dit le « Maître du ciel et de la terre ; bien que je sache toutes « choses, je veux que tu me l'avoues.

— « O mon Dieu ! répliqua la courageuse chrétienne, « je ne pleure pas la mort de ma fille ; je pleure de lui « avoir enseigné l'orgueil.

— « La mère qui s'afflige lorsqu'elle voit sa fille offen- « ser Dieu, est vraiment mère par la charité et par les « larmes. Celle qui ne se soucie point des mœurs de sa « fille, pourvu que son enfant obtienne l'estime du « monde, n'est point une mère mais une marâtre. A

« cause de ton amour et de ta bonne volonté, Ingeborge « va entrer dans la gloire. »

Comme récompense des larmes que la grâce, non la nature, faisait couler, le souverain Seigneur consola Brigitte du mariage de Cécile: « Tu me l'avais donnée, « dit-il, moi je la place où je veux. Certes la virginité « rend semblable aux anges, mais elle n'est point véri- « table si, résidant en la chair, elle ne s'impose point à « l'esprit; le mariage chaste vaut mieux. Une pieuse « épouse peut aimer Jésus-Christ plus que certaines « vierges, et il ne faut pas demander à Cécile de dépasser « le degré de vertu auquel elle est appelée. »

Le regard de Brigitte cherchait son enfant dans sa lointaine patrie; Jésus-Christ fit tomber ce regard sur le roi Magnus. Comparant le maître des terres scandinaves, rebelle à sa haute vocation, à la femme qui remplissait la tâche ordinaire assignée à ses efforts, le Seigneur montrait à l'extatique la jeune mariée dans la voie du salut, et le roi au milieu des périls. Il a échappé au premier d'entre eux : la peste, maintenant il est menacé par ses sujets révoltés contre lui.. Deux partis rivaux sont en présence : le Tout-Puissant réservera sa bénédiction aux humbles, qui demandent miséricorde[1].

A l'instant où la sainte voyait se réaliser la prédiction qu'elle avait faite à Magnus au sujet des jeunes princes, les souverains dont elle lui déconseillait l'alliance étaient les premiers à le trahir et, sur tous les points, les prophéties de Brigitte s'accomplissaient. Le Seigneur choisit ce temps pour lui donner l'explication du spectacle que

1. *Rev. IV, 71. Extrav. XCVIII.*

onze ans auparavant elle contemplait durant une extase[1]. « Tu te souviens, mon épouse, lui dit-il, du ciel troublé « que je t'ai montré à Stockholm. Ce ciel, c'était le « royaume de Suède ; il devrait être paisible : il est « agité par la tempête des tribulations, par les exactions « et les iniquités. Le roi et la reine, qui brillaient à « l'égal du soleil et de la lune, sont aussi noirs que des « charbons éteints. Comment s'en étonner, puisqu'ils « ont changé de volonté et de mœurs ? Pour opprimer « mes amis, ils ont élevé un homme de la race des « vipères. Mais la chute du dragon sera plus prompte « encore que son élévation. Mes amis, délivrés de leurs « souffrances, seront exaltés, et on dira : les téné- « bres qui environnent Magnus égalent sa splendeur « passée. »

Soutenu, soit ouvertement, soit en secret par. l'aristocratie, le clergé, le duc de Mecklembourg et le roi de Danemark, Eric l'emporta sur son père. Un pacte, dont le châtelain d'Ulfâsa fut l'un des signataires, exila le favori, son frère et ses partisans ; ce pacte accorda au jeune prince de porter conjointement avec Magnus II le titre de roi de Suède et lui octroya la possession de terres situées au sud du royaume. La guerre cessa, laissant le duc de Mecklembourg les mains pleines.

Magnus restait en présence d'une difficulté : l'accomplissement des promesses faites au saint-siège par l'assemblée de Jœnkœping. Après des années de pourparlers, de délais et d'exhortations, la patience du pape

1. Voir chap. IV, p. 113.

se lassait, et le 30 mai 1358 Innocent VI formula la sentence d'excommunication contre le roi de Suède. Fidèle à ses habitudes, Magnus oscilla entre la révolte et la soumission. Il contraignit le clergé de tolérer sa présence aux offices, tandis qu'il implorait à Rome la suspension de son arrêt.

Brigitte, éclairée par des visions, écrivit au couple royal de se rendre en cour d'Avignon et de venir à Rome. Ce n'est point à un voyage qu'elle les convie, c'est à un pèlerinage. Magnus s'y préparera par la confession et la communion. Il ne se revêtira point, selon sa coutume, de robes longues à l'instar des bouffons et des femmes, mais d'habits virils. Son escorte sera peu nombreuse et il ne fera pas, par ostentation, de largesses sur son passage. Humblement il demandera au souverain pontife le pardon de ses péchés, car, dit le Christ, des péchés qui atteignent le suprême degré du mal doivent être remis par celui qui a reçu la suprême puissance de pardonner. Si le roi suit les conseils divins, le Dieu des armées le défendra et l'aidera à reconquérir Jérusalem ; le Dispensateur de tout bien acquittera ses dettes ; le Seigneur comptera chaque pas fait pour l'amour de lui, et le mesurera dans l'éternité. En présence d'Innocent VI, Magnus s'accusera avec la plus entière sincérité et le cœur contrit. « Je me suis publiquement parjuré, dira-t-il, j'ai « frappé mes sujets d'impôts injustes, j'ai promu des « clercs indignes aux bénéfices ecclésiastiques, j'ai « persécuté des évêques, j'ai attenté aux lois de mon « royaume et à celles de l'Église ; levez la sentence « qui pèse sur moi ! » Régénéré par cette confession,

il préférera le repos en Dieu à l'accroissement de son patrimoine. L'objet de son amour sera l'humanité rachetée par Jésus-Christ ; son champ de bataille Jérusalem, qu'il aura la volonté de reconquérir. « Si vous vous « révoltez contre le Tout-Puissant, déclarait la sainte « à la fin de sa révélation, vos flatteurs se sépare« ront de vous, votre royaume sera divisé, vos jours « seront abrégés. »

La reine Blanche, complice des péchés de Magnus, doit être sa compagne d'expiation. « N'oubliez pas, « lui écrivit Brigitte, que deux puissances se dispu« tent votre âme. L'Esprit-Saint vous dit : Les richesses « sont lourdes, Dieu demandera compte de chaque « obole. L'honneur humain est un souffle, les joies « du corps passeront comme des songes, il faudra « subir le jugement de Celui qui ne pardonne pas plus « à la maîtresse qu'à la servante et ne croit pas la reine « pétrie d'une autre argile que ses sujettes. — L'esprit « du mal réplique : Le Dieu bon se laisse apaiser. « Possédez audacieusement vos richesses, faites-vous « des amis. Vous êtes née pour recevoir des hommages ; « sans argent vous seriez soumise à ceux qui vous « servent ; le pauvre n'a point de consolations. Gardez « votre état royal ; dompter sa chair est dur. — Votre « ange gardien vous montre le ciel, la route qui « mène à Dieu. — L'esprit de ténèbres multiplie ses « mauvaises inspirations. — L'esprit de lumière con« tinue : Tant que vous serez dans votre patrie, l'or« gueil vous dominera, vous ne renoncerez point au « luxe qui augmente les charges et les souffrances de « votre peuple. Eloignez-vous, gagnez des indulgences

« pour racheter votre âme, et mortifiez votre corps par « les fatigues d'un pèlerinage. — A cela Satan oppose « d'autres arguments. Les pèlerinages, selon lui, sont « le propre d'un esprit inconstant; hors de votre pays « vous serez dépouillée, réduite en captivité, désho- « norée peut-être. L'Esprit-Saint répond et prouve, par « l'exemple d'Elisabeth de Hongrie, qu'on peut trouver « dans la pauvreté des joies qu'on ne connaît point « sur le trône; il déclare que certaines prisons ont été « le théâtre de bonheurs plus grands que ceux de la « liberté; il rappelle qu'il n'y a point de déshonneur « sans capitulation de la volonté. »

Cette volonté, à laquelle Brigitte faisait appel, resta énergique pour le mal. Ce fut en vain que la sainte, pressée par l'Esprit de Dieu, multiplia ses instances, montrant à la reine le temps rapide qui l'entraînait vers le jugement. Magnus et Blanche demeurèrent dans leurs Etats comme des ouvriers de malheur, et quand le pape, influencé par son légat, suspendit la sentence d'excommunication, Brigitte perdit toute chance d'être écoutée. Son silence fut d'autant plus triste qu'elle sentait Magnus de mauvaise foi. « Le roi est aveugle, « sourd, muet et paralytique lorsqu'il s'agit des choses « de Dieu, lui assurait la Vierge Marie ; c'est un « lépreux spirituel dont il faut fuir la présence. »

La paix entre Magnus et Eric ne dura pas même une année. A la reprise des hostilités, le roi, la reine et Haquin passèrent en Danemark. Se jetant dans les bras du plus perfide de leurs ennemis, ils conclurent des fiançailles avec Marguerite, fille de Valdemar, et, à l'aide des armes danoises, ils se rendirent maîtres de

leurs sujets révoltés. « L'homme que vous prenez « pour conseiller est un loup, écrivit alors Brigitte à « Magnus. Il ne peut que tromper et dévorer. Ne « lui donnez ni un pouce de terre, ni des présents, « ni des soldats. Il est cupide et trompeur. Si vous « mettez en lui votre confiance, Jésus-Christ vous « réprouvera, et vous serez ridicule aux yeux de vos « sujets. Voilà, diront-ils, un âne couronné et non « un roi. Vous aurez donc, c'est à craindre, la douleur « de perdre votre royaume. » A la reine Blanche, Brigitte parlait en ces termes : « Vous désirez des descendants « du sang de ce loup ; sachez-le, vous ne vous réjouirez « pas de cette postérité. La semence ne fructifiera « point avec de profondes racines, vos sujets n'auront « pas de joie de votre héritier, car le roi a été injuste « et le cadet a supplanté l'aîné. Quelle est d'ailleurs « l'alliance que vous recherchez ? Celle d'une race « condamnée par l'Eglise. Au mépris des conditions « du mariage chrétien, vous prenez une enfant qui n'a « point l'âge nubile et ne sait à quoi elle consent. Ce « mariage est un mariage de poupées ; en le concluant « vous cherchez la gloire temporelle et non l'honneur « de Dieu. La nouvelle reine, fille de parents que « l'Eglise réprouve, ne subira pas mon courroux, mais « aucun fruit de salut pour le peuple ne germera de « son sang [1]. »

Des messagers portèrent en Suède ces révélations. Cependant les plus étranges tableaux frappaient l'ima-

1. Olaf, le fils de Marguerite, mourut jeune, sans postérité, et l'Union de Calmar fut, pour la Suède et la Norvège, la cause d'incontestables malheurs.

gination de Brigitte. Elle avait devant les yeux cinq rois, qui se montraient sous la figure d'animaux. Le premier ne tenait pas les promesses de sa jeunesse : c'était un âne couronné au cœur de lièvre. Le second, loup insatiable, ne voyait pas sa ruine prochaine. Le troisième, pareil à un aigle altier, n'avait que mépris pour tous. Le quatrième, représenté par un bélier, se précipitait sur les royaumes que châtiait la justice divine et en faisait sa proie. Le cinquième gisait comme un agneau qu'on va égorger ; cet agneau n'était point sans tache, mais sa mort devait causer de grands malheurs. Pouvait-on reconnaître en ces symboles les cinq hommes dont les ambitions désolaient la presqu'île scandinave : Magnus, Valdemar, Albert de Mecklembourg, Haquin et Eric? Brigitte ne le dit pas. Bientôt un sixième roi traversait le monde surnaturel, ouvert à son intelligence. « Tu vois ce prince, disait le Christ « à l'extatique, il déshonorera la patrie des saints, il « répandra le sang innocent et attirera sur son peuple « les colères divines ; l'honneur et la vérité seront écra- « sés, jusqu'à la venue d'un roi qui donnera volon- « tiers sa vie pour la justice. » Ce septième souverain, destiné à régénérer la Suède, n'était point montré à Brigitte [1].

Les promesses d'un avenir meilleur restèrent impuissantes à consoler la sainte des nouvelles qu'elle recevait de son pays. Après une réconciliation entre Magnus et le prince Eric, la reine les avait invités à sa

1. *Rev. I*, 17. — *III*, 31 (*reproduit VIII*, 24). — *IV*, 48, 55. — *VIII*, 14, 16, 20, 31, 52, 53, 54, 56. — *Extrav. XLIII*, *LXXVIII*, *XCIII*.

table avec la princesse Béatrix. Un repas splendide était servi ; la petite nièce de saint Louis remplissait elle-même les coupes de vin français. Tout à coup Béatrix s'évanouit et expire ; Eric se débat à son tour dans les affres de la mort, en accusant sa mère. Blanche était-elle assez perverse pour se venger du fils qui tenait exilé son amant? Les chevaliers se posaient cette question. Le peuple croyait à un meurtre. Déjà, dans les accents doux et tristes qui semblent modulés sur les murmures du vent ou sur les plaintes de la vague, les pêcheurs chantaient la fin cruelle d'Eric et nombre de paysans se soulevaient. Benoît Algotsson, regardé comme le complice de Blanche, était assassiné, non pas par un crédule meurtrier, mais par la famille de sa femme. On racontait qu'au moment où l'âme d'Eric éprouva les peines du purgatoire, Brigitte entendit son filleul réclamer le secours de ses prières [1]. Quelque peu fondé que fût ce récit, il se répandit aussitôt parmi les ennemis du roi et de la reine.

La guerre civile désolait de nouveau la Suède. Magnus voulut prendre un point d'appui dans le peuple, contre la noblesse, et à cette fin il convoqua la première diète générale qui fut appelée à statuer sur les affaires du pays. Cette assemblée ne se réunit pas. Tandis que le duc de Mecklembourg jouait, selon les termes de Brigitte, le rôle du renard dans le poulailler,

1. Commentarii Historici super nonnullis Revelationibus sanctæ Birgittæ et de rege Magno. *Scrip. III*, 16-20. Aucune révélation n'appuie ce fait, qu'on trouve mentionné dans d'autres écrits. Quant à l'empoisonnement du prince Eric, c'est une certitude pour les anciens historiens et une chose fort contestable pour les modernes.

Valdemar, le loup insatiable des révélations, reprenait à Magnus, à l'âne couronné au cœur de lièvre, la Scanie, le Halland et la Blekingie. « Voilà Magnus *Smek*, « Magnus la dupe d'Albert et de Valdemar, » criait le peuple de Stockholm à son souverain dès qu'il l'apercevait. A ces voix railleuses, Brigitte, inspirée du Saint-Esprit, joignit de graves accents. « Des hommes venus d'Orient, disait-elle, ont peuplé la Suède; d'autres arrivant de l'Occident occupèrent le Danemark ; les eaux furent prises comme frontière. Magnus ne peut rien distraire de ses Etats. L'extrême limite de sa puissance serait d'engager quelques terres, durant sa vie, si une cause grave l'y obligeait, mais son successeur, l'élu du peuple « qui est le royaume même », devrait les reprendre après avoir remboursé le créancier de la couronne. Quand des territoires sont arrachés à un roi par violence, il en reste le possesseur à d'aussi justes titres que l'amputé garde ses droits aux membres qu'on lui ôte. Le Seigneur déclare à Magnus que s'il abandonne une partie de son royaume il perdra tout pouvoir, et finira sa carrière en traversant la honte et la prison [1]. »

Brigitte écrivait avec d'autant plus de chaleur que, durant son oraison, elle voyait Magnus entre les esprits qui se le disputaient. Le démon semblait victorieux ; pourtant la sentence restait obscure. Le Christ avertissait sa servante que les prophéties mises sur ses

1. *Rev. IV*, 3. — *VI*, 64. Brigitte admet les limites antiques et rationnelles. Cela explique comment elle trouve que Valdemar peut reconnaître la vente de la Scanie, du Halland, de la Blekingie, de Lister et de Hven à la Suède, tandis qu'elle conteste à Magnus le droit de renoncer à ces provinces.

lèvres ne devaient pas se discuter aux seules lumières de la raison, et que leur accomplissement pouvait être différé ou même empêché par la pénitence du roi. Déjà la Mère des Miséricordes obtenait un sursis à Magnus et faisait assister Brigitte à une scène qui rappelle les visions d'Ezéchiel et de saint Jean.

Au plus haut des cieux l'extatique aperçoit une sorte de pupitre formé de rayons éclatants, parmi lesquels se jouent les diverses couleurs du prisme. Bien que décomposées elles se reflètent les unes dans les autres de telle manière que toutes apparaissent en chacune. Brigitte ne peut, du regard, mesurer la taille du pupitre. Il soutient un livre dans lequel les paroles ne sont point écrites mais vivantes. Devant lui se tiennent debout un ange et un démon. A gauche, un roi mort a tous les sentiments des damnés. A droite, l'âme d'un autre doit endurer les supplices du purgatoire. Entre eux, un troisième monarque, vivant encore, semble enfermé dans une sphère de cristal sur laquelle un glaive est suspendu ; l'ange et le démon se disputent le droit de briser ce globe qui, tantôt glacé, tantôt brûlant, oscille sans cesse du bien au mal et représente l'inconstance du roi pendant sa vie mortelle, dont le cristal est le symbole, dont le glaive marque le terme menaçant. Une voix céleste avertit Brigitte que ce spectacle est une figure ; elle conçoit clairement que les trois rois désignent les états divers de l'âme de Magnus. En dehors du temps, dans l'éternité, le jugement du premier roi retentit. Au mépris des reproches de sa conscience et de la miséricorde divine, qui lui offrait les moyens de se sauver, il a persévéré dans

le mal. Le démon l'accuse, l'ange ne peut le défendre, l'heure irrévocable sonne ; sa mort a semblé au siècle une fin heureuse, il s'est endormi doucement le sceptre à la main, mais il tombe au pouvoir de Satan. « Malheur à moi, s'écrie-t-il ; j'ai été infidèle aux sacre-« ments de baptême et de mariage et à l'onction royale, « maintenant je dois partager la rage des diables, « prendre part à leurs voluptés, et mettre mon orgueil « sous les pieds de Lucifer. »

Le damné fait place au second roi qu'un démon et un ange accompagnent. L'esprit de ténèbre expose à Dieu les péchés du mort, l'esprit de lumière son repentir. « Si le ciel m'était fermé, je voudrais cependant « servir le Seigneur : » telle avait été sa dernière pensée! « Démon, articule le livre de justice, tu ne « peux voir cette âme à cause de son éclat ; ange, tu « ne peux la toucher à cause de son impureté. Toi, « diable, tu assisteras à sa purification ; toi, son gar-« dien, tu la consoleras jusqu'à son entrée dans la « gloire. Ame, regarde l'ange, participe aux mérites de « Jésus-Christ, aux prières de la Vierge Marie et de « l'Eglise.

« — Pour te faire comprendre ce que tu vois, répète « le Verbe à Brigitte, il me faut tout envelopper sous « la similitude de corps. Souviens-toi que les anges et « les démons n'ont point de membres et ne parlent pas. « Le Pupitre signifie la très sainte Trinité, distincte « comme les couleurs du prisme, une comme le rayon « de lumière. Le livre est l'emblème de l'éternelle Jus-« tice et de l'éternelle Sagesse qui conversent avec les « hommes par le Verbe incarné. Tu dois cette vision à

« ma Mère, en témoignage de ma miséricorde pour les « Suédois. »

Magnus lut la révélation sans vouloir se reconnaître.

Plus tard, cette vision du jugement de Magnus qui deux fois déjà, à quelques années d'intervalle, avait frappé les regards de Brigitte, se reforma sous ses yeux. Dans le soleil, figure du Juge suprême, brillaient les mots : *Autorité*, *Vérité*, *Justice*. L'Autorité disait qu'ayant tout créé, elle seule possédait le droit de tout juger ; la Vérité ajoutait qu'elle seule ayant tout déterminé, elle seule pouvait également tout juger. Avant de formuler l'arrêt, la Justice rappelait les leçons données à Magnus sur ses devoirs. « Juge, « s'écria Satan, j'ai fait aimer à ce roi un sujet plus que « lui-même, et à cause de ce sujet il a détesté son propre « fils. Je l'ai porté à commettre des injustices, des « exactions, à livrer les terres de la couronne au sou- « verain d'un autre pays. — Il est juste, répliqua le « Juge, que mes dons diminuent et que les tiens aug- « mentent. »

Brigitte vit l'âme, appauvrie de grâces, s'enfoncer dans le mal.

Le tableau s'agrandit ; au jugement de Magnus succéda un jugement plus étendu. L'Autorité, la Vérité, la Justice, prirent une commune voix. « O cieux, chantaient-elles, ô planètes, faites silence. Écoutez, esprits des ténèbres, le jugement de certains rois de la terre. » L'œil intellectuel de l'extatique s'ouvrit ; elle remarqua qu'elle n'était point environnée de corps, mais d'esprits. Dans une éclatante lumière parurent les saints de l'ancienne Loi. Sur douze trônes siégeaient les apô-

***

tres. Près d'eux se tenaient les martyrs. L'univers semblait s'élever jusqu'aux cieux et s'humilier devant le Créateur. En présence de toutes ces générations d'hommes, un prêtre célébrait le très saint Sacrifice de la Messe. A la consécration, les astres firent entendre leur symphonie dans des accents d'une extrême douceur. Les êtres placés dans la lumière s'inclinaient devant l'hostie, où la sainte Trinité apparaissait, quoique le pain vivant restât aux mains du prêtre. Du sein des ténèbres, les démons témoignaient une crainte mêlée d'horreur. La cour céleste s'assembla. De la terre s'élevait une voix faite de la plainte des opprimés. « Jugez « nos rois, criait-elle au Tout-Puissant. Peu leur im- « porte de sacrifier nos vies à leur orgueil ! » Une clameur sortit aussi de l'enfer : « Jugez nos sou- « verains et nos seigneurs féodaux, vociféraient les « damnés ; ils ne se sont pas plus souciés de nos âmes « que de leurs chiens ! » Du purgatoire montaient des gémissements. La peine y était plus dure, à cause du mauvais exemple donné par les monarques et les suzerains. Les saints priaient Dieu de punir les coupables. La Vierge Marie intercédait pour eux. L'Agneau sans tache, immolé sur l'autel, s'adressait à Magnus, lui reprochait son manque de charité, lui ôtait les grâces dont il abusait, et les faisait passer à un souverain futur.

La vision s'effaça. Brigitte devait la révéler, mais le Seigneur ne lui expliquait point si les rois, accusés par leurs sujets, étaient vivants ou morts, s'ils se convertiraient, s'ils appartenaient aux générations présentes ou à venir. Magnus était désigné d'une manière précise

sans être nommé [1]. On devine comment il accueillit les avis de sa cousine par des paroles que la Vierge adressa peu après à la sainte avec ordre de les communiquer aux grands seigneurs suédois. « La divine « justice se propose d'ôter le gouvernement au roi et « à sa postérité, » devait leur écrire Brigitte, « consultez- « vous secrètement. Cachez vos desseins aux impies. « Agissez en vue de l'honneur de Dieu. Rendez à la « couronne les terres qui lui sont arrachées. L'un de « vous, ou plusieurs des vôtres, interprètes de tous, « diront au roi sous le sceau de la confession : Vous « avez mauvais renom. On vous accuse de commettre « les crimes châtiés à Sodome, et votre conduite rend « l'accusation vraisemblable. On doute de la pureté de « votre foi. Ne vous a-t-on pas vu entrer à l'église en « un temps où vous étiez séparé de la communion des « fidèles? Larron des biens de la couronne, vous avez « livré la Scanie, vos fidèles sujets, votre fils Eric, aux « mains de leur plus cruel ennemi. Voulez-vous repren- « dre vos terres : nous vous seconderons fidèlement; « sinon abdiquez en faveur de votre fils Haquin. Qu'il « jure de reconquérir les provinces, d'aimer ses sujets, « d'entretenir ses soldats, de gouverner avec justice. « Si vous refusez, le Tout-Puissant choisira un roi meil- « leur. Au cas où Magnus se montrerait rebelle à vos « avis, vous publieriez votre entretien, et vous décla- « reriez ne plus vouloir servir un hérétique et un traî- « tre. Si Magnus quitte la Suède, nul de vous ne le « suivra; si Haquin marche sur les traces de son père,

1. *Rev. VIII*, 47, 48, 56.

« tous l'abandonneront. Réunissant autour de la pierre « de Mora les électeurs qui, quarante-quatre ans au« paravant, acclamaient Magnus, vous élirez un roi « capable de combattre pour ses sujets, vous lui four« nirez de l'argent et des soldats, la Mère de Dieu « lui octroiera de l'audace. S'il est parfait, elle le « protégera ; s'il ne l'est point, il disparaîtra prompte« ment[1]. »

Brigitte envoya sa révélation en Suède, sans s'entremettre dans les querelles entre Magnus et Haquin, sans s'exprimer sur l'élévation au trône de Suède du roi de Norvège, appelé à régner conjointement avec son père, sans blâmer les engagements que le jeune prince, au mépris de sa promesse à Marguerite de Danemark, prenait envers Elisabeth, sœur du duc Henri de Holstein. Lorsque, en 1363, le mariage d'Haquin se célébra avec sa première fiancée, la sainte ignora d'autant moins les événements tragiques des fêtes nuptiales, qu'elle en ressentit les conséquences. La reine, avec plusieurs chevaliers de sa suite, parmi lesquels était le mari de Cécile, moururent si rapidement, que le vulgaire les crut empoisonnés. Magnus, atteint du même mal, ne dut la vie qu'aux soins d'un habile médecin, Lars Sunasson, qu'il récompensa en lui donnant la

1. Cette révélation (*Extrav. LXXX*) existe en suédois à la bibliothèque royale de Stockholm, écrite de la main même de la sainte. Elle fait suite à un autre fragment des Révélations (VIII, 56). Le nom de Magnus n'est pas prononcé, quoique ce prince soit clairement désigné par le contexte qui accompagne l'épithète uniforme *le roi*. Nous ne traduisons pas, *in exteno*. Une aussi longue citation fatiguerait la plupart des lecteurs, auxquels nous donnons l'idée exacte du fond et de la forme des écrits de Brigitte en reproduisant sa révélation sur l'Eglise.

main de Cécile [1]. Le premier mariage de sa fille avait ému la conscience de Brigitte; le second blessa son légitime orgueil. L'élévation de Marthe aux fonctions de grande maîtresse de la cour fut loin de la consoler. Le caractère de sa fille aînée ne lui semblait pas fait pour former l'enfance à la vie. C'était la verge à la main que dame Marthe poussait dans les sentiers de la vertu la jeune reine et sa propre fille, Ingegerd Knutsdotter. Marguerite se révoltait et ne cédait qu'à la force. Ingegerd apprenait l'art de feindre, et non l'obéissance.

De graves périls menaçaient Magnus et Haquin, tandis que cette pauvre reine de onze ans restait sous la férule. Les gentilshommes chargés de conduire en Suède Elisabeth [2], l'autre princesse fiancée au jeune roi, s'unissaient au duc de Holstein afin de venger l'outrage fait à sa sœur. Autour d'eux se serrait la noblesse, indignée de la cession de la Scanie, du Halland et de la Blekingie au Danemark.

Les dernières nouvelles que le prieur d'Alvastra apporta à Rome, étaient d'autant plus graves pour Brigitte, que ses révélations ne semblaient point étrangères au parti qu'on venait de prendre. Un groupe de nobles seigneurs, parmi lesquels se trouvaient les sénéchaux d'Upland et de Néricie, l'un son neveu, l'autre son fils, et l'ancien précepteur de ses enfants, Nicolas Hermansson, devenu évêque de Linkœping, allaient

1. Historia Svetiæ et Gothiæ, Joannis Magni Gothi. *Imp. Romæ* 1554, *apud J. M. de Viottis Parmensem in Ædibus S. Birgittæ, XX*, 669 — MUNCH I. 738. 1.

2. La jeune princesse prit le voile en Allemagne. Quelques auteurs la font entrer au monastère de Vadstena. L'erreur est évidente, puisque le couvent n'était pas fondé.

proposer la couronne à l'aîné des fils du duc de Mecklembourg qui, par sa mère, était le neveu de Magnus.

Les arguments de la raison, les traditions de la féodalité, s'unirent aux lumières surnaturelles de Brigitte pour lui prouver que ni la loi suédoise, ni le principe monarchique ne seraient violés par la déposition de Magnus. La soumission à un roi, les lois humaines, pensait-elle, sont une suite de la dégradation de l'homme qui, après avoir refusé « l'obéissance à son Dieu, est tenu d'obéir à son semblable [1], tant que l'autorité de ce semblable garde le caractère de l'autorité divine, dont elle émane. Si cette autorité devient tyrannique, si le roi est accusé d'hérésie, s'il méconnaît absolument l'intérêt moral et matériel du peuple, il faut le déposer [2]. A ses yeux, Magnus n'était donc point un être inviolable, mais un mandataire responsable qui devait perdre le pouvoir, s'il était indigne de l'exercer. Les hommes du Nord, n'ayant jamais connu l'anéantissement des races latines devant le César romain, n'introduisaient pas dans la monarchie cette sorte de culte que les souverains de Constantinople obtenaient du Bas-Empire et la maison de Souabe des Allemands. Comme les Scandinaves qui n'avaient point pratiqué les universités de Paris ou de Bologne, Brigitte ignorait le droit romain, qu'elle désignait sous le terme vague de « loi de l'empereur ». Si les légistes, cette plaie du moyen âge, avaient commenté devant

1. *Rev. VIII*, 4.
2. Cfr. *S. Thom. Opusc. XVI. Tractatus de rege et regno ad regem Cipri. I.* 6.

elle la célèbre maxime : *Quod placuit principi legis habet vigorem*, Brigitte eût été révoltée de l'atteinte que pareille doctrine porte à Celui dont procède la loi, qui est, dans son essence, un règlement conforme à la raison éternelle et non un décret arbitraire [1]. Ce fut donc sans trouble qu'au cours de l'année suivante la sainte apprit la chute de Magnus II et l'élection au trône d'Albert Ier, nommé par l'assemblée du peuple le 24 février 1364.

Grâce à l'appui d'une flotte allemande, le fils du duc de Mecklembourg s'installa au palais de Stockholm. Il entra en lutte avec ses rivaux [2], et selon leurs senti-

1. *Rev. VIII.* 4. Cfr. *S. Thom.* 1a 2dae q. *XCXCVII.*

2. Pour toute la partie historique de cette fin de chapitre, nous avons puisé à deux sources fort diverses. D'une part les chroniques et les histoires anciennes condamnent Magnus avec sévérité, de l'autre les archivistes de notre siècle tentent sa réhabilitation. Parfois il a fallu choisir entre des versions contradictoires. Contre Magnus nous invoquons le témoignage des RIJM CHRÖNIKORNE, *Stockholm.* 1676 *II, (Magni Ericksons forening med Rijkens män.*), de la CHRONICA SUECANA LAURENTII PETRI. *Scrip.* II, 83, d'OLOF DALIN, II 12 et 13, de FRYXELL. II, 91, 111, d'AFZELIUS. IV, 198. 202. de GEJER, IV. 209. 212. de J. B. BEERE. **Der von Christi geburt an bis auf diese zeit regierende Könige in Schweden.** *Nurenberg*, 1673, 226, 230). En faveur de Magnus nous trouvons quelques documents soutenus par une brillante défense des intentions du roi dans la meilleure et la plus récente des histoires de Suède (Cfr. ch. I, p. 11, note 1), celle qu'on doit à une réunion de professeurs qui chacun traitent une époque. M. Hans Hildebrand n'a pas tout à fait le même point de vue que M. O. Montelius, l'historien des premières années de Magnus (*Sver. Hist. I.* 445, 449). Il est pour le roi (*Sver. Hist. II.* 8, 74) un panégyriste indulgent et parfois même un avocat si passionné (II, 30, 65, 69, 73, 74) qu'il a été réfuté dans l'*Historisk Tidskrift* (1881, I, 28, 41). En Suède, le jugement porté sur le roi Magnus semble une question actuelle, parce que ce prince personnifie le premier champion de la classe inférieure. Il serait impertinent de prendre parti sans une étude approfondie de matières qui sortent de notre sujet. La féodalité, disons-le en passant, respectait le peuple plus que les régimes dont elle fut suivie. Après l'Union de Calmar, les guerres civiles se compliquèrent de luttes nationales, au point qu'il paraît difficile d'établir comme on veut le faire une chaîne entre Magnus, Engelbrekt et Gustave Vasa.

ments, les partis trouvèrent dans les révélations de la sainte des sujets d'espoir. Pour les uns, Albert Ier était le souverain que le Christ et la Vierge Marie avaient promis de protéger. Pour les autres il représentait le rejeton du loup et de la vipère, le dernier d'une race condamnée par Dieu. Les électeurs sincères s'accordaient à reconnaître qu'Albert ne remplissait pas les conditions d'éligibilité exigées par la loi, et réclamées par les révélations de Brigitte, puisqu'il n'était pas né dans le royaume.

La sainte laissa dire. Elle laissa même ses enfants se diviser entre les Folkungs et les Mecklembourgeois, dont les compétitions dévastaient la Suède. Ce qu'elle aurait pu écrire d'après ses propres lumières, le grand nombre le savait comme elle. Sa politique appartenait au moyen âge et un livre la résumait pour les Scandinaves d'après des principes identiques à ceux de saint Thomas d'Aquin [1]. Brigitte ignorait l'évolution dans les idées de la société à cette époque, le mouvement en faveur de l'égalité des hommes qui, assure-t-on, entraînait Magnus et quelques esprits inquiets. Si elle en avait eu connaissance, elle n'aurait vu dans ces théories qu'un appel à la confusion des classes, fait pour abaisser le niveau moral de toutes, et pour les mettre en lutte les unes contre les autres. Depuis treize ans elle écrivait au pape et aux Romains, aux rois de France et d'Angleterre, au souverain de son pays et à ses compatriotes, les enseignements que Dieu lui dictait; cette politique-là était de tous les temps

1. Voir note 1, p. 302.

et de tous les pays, elle était compatible avec toutes les formes raisonnables de gouvernement : c'était la grande politique de la justice et de la charité.

CHAPITRE X.

1364-1367

PÈLERINAGES DE BRIGITTE ET DE CATHERINE EN ITALIE.

Prières des deux saintes dans les sanctuaires de Rome. — Elles apprennent la captivité du roi Magnus. — Leurs voyages : Assise, Ortone, le mont Gargan, Manfredonia, Barletta, Bari, Bénévent et Naples, où Brigitte prédit la mort de Nicolas Acciaioli. — La rentrée des saintes à Rome est signalée par la guérison miraculeuse de Gentile Orsini.

> Loca sanctorum adjit
> quam plurima dum vixit ;
> totum iter, quod transiit,
> Christus ei predixit.
> *Hymnus, Br. Lin. L. V.*

Il y avait quatorze ans déjà que Brigitte et Catherine habitaient Rome et, depuis la clôture du jubilé, on ne voyait pas le motif de ce long exil. Seule la volonté de Dieu, qui s'était manifestée à Brigitte, pouvait l'expliquer. Ce que ces pieuses femmes font ici, disait-on, elles le feraient mieux encore dans leur patrie. On ne comprenait point que l'atmosphère de la ville des Apôtres, tout imprégnée des souvenirs et des traditions de la papauté, favorisait la préparation mystérieuse de leurs âmes et les disposait à ramener le pape à Rome, l'une par ses prophé-

ties et ses avertissements, l'autre par son immolation volontaire. Plus leur séjour se prolongeait parmi les ruines de tant de grandeurs humaines disparues, mieux elles concevaient l'idéal impérissable auquel le sang des martyrs avait, en ce lieu même, rendu témoignage. L'habitude ne refroidissait point leur piété et elles visitaient assidûment les sanctuaires, où les souvenirs sacrés parlaient à leur foi. Les deux saintes avaient là des entretiens avec le ciel ; mais elles entendaient un langage différent. Agenouillée au pied des autels, Catherine empruntait à l'Ecriture quelque prière digne d'être écoutée des premiers saints de l'Eglise, et la réponse du ciel ne frappait directement ni son oreille ni son intelligence. Brigitte, au contraire, était ravie en extase. Les textes sacrés tombaient de ses mains ; elle contemplait les bienheureux, elle conversait avec eux et, près de leurs reliques, elle se tenait comme un voyageur au seuil de la patrie. Les apôtres même lui apparaissaient et lui donnaient des commentaires sur la Bible, « plus lumineuse que le soleil, et féconde à l'égal « d'une semence », lui disait saint Jean.

Dans leurs visites quotidiennes aux églises de Rome, Brigitte et Catherine n'avaient point d'itinéraire défini. Depuis le départ du pape, les catacombes, sauf les grottes vaticanes, étaient abandonnées des fidèles. Par révélation, Brigitte connaissait leur infinie richesse. Là reposaient les parcelles du corps divin de Jésus, tombées sous le couteau de la circoncision et les verges des bourreaux, et du sein de cette terre, où les restes des martyrs germaient dans l'attente de la résurrection, la servante de Dieu sentait s'échapper un parfum céleste

assez puissant, assurait-elle, pour réconforter les faibles et guérir les pécheurs [1]; aussi elle entraînait, avec passion, Catherine à travers les voies de Rome souterraine. Au sortir des catacombes les saintes visitaient les sept basiliques. Brigitte y obtenait du ciel des faveurs qui, parfois, appelèrent sur elle l'attention des hommes. Sainte-Marie-Majeure semblait son pèlerinage de prédilection, puis l'admirable relique rapportée de Palestine par sainte Hélène l'attirait de Sainte-Marie-Majeure à Sainte-Croix-en-Jérusalem. Certain soir, où elle s'y rendait en procession, une lueur dont le foyer échappait aux regards, l'inonda de lumière. Tous les pèlerins, au nombre desquels le comte de Nole, furent frappés de ce miracle et suivirent, après l'office, la vénérable veuve. Elle ne les remarqua pas, son entretien avec l'autre monde l'absorbait, et elle laissa deux Ermites de Saint-Augustin pénétrer jusqu'à sa cellule. Des discours pleins d'amour pour Dieu s'échappaient de ses lèvres; soudain les rayons lumineux s'éteignirent; elle se tut, et devant les deux religieux il ne se trouva plus qu'une vieille femme pâle, sous son manteau de bure.

La sainte entrait quelquefois à Saint-Jean-de-Latran au milieu d'une escorte de malheureux. Comme les apôtres devant le Temple de Jérusalem, elle guérissait les malades ou elle exerçait même une sorte de justice. — Pourquoi retiens-tu ce petit juif que tu as volé à ses parents? demanda-t-elle au sortir de la messe à un vieux mendiant, et elle voulut s'emparer de l'être

1. *Rev. IV.* 1, 107. — *VI.* 112.

infirme qu'il tenait par la main. Le superstitieux Italien, s'imaginant que la sainte avait lu son crime dans sa conscience, tandis que le type de l'israélite suffisait à tout révéler, ne répondit pas, et s'enfuit avec sa proie. Mais on l'arrêta : il dut confesser qu'il avait enlevé l'enfant au Ghetto. Le peuple, assemblé sur la place, délivra le captif et le remit à Brigitte. Toute la région la connaissait, et la vénérait comme une thaumaturge, depuis qu'au cours du jubilé, pendant un office solennel de Saint-Jean-de-Latran, elle s'était élevée vers le ciel et avait plané au-dessus des fidèles réunis.

Brigitte partageait, en effet, le privilège accordé, dès cette vie, à beaucoup de saints. Elle traversait l'espace comme si son corps eût été doué de l'agilité qu'auront les bienheureux. A Rome, on la voyait souvent courir sans toucher terre, ainsi qu'en Suède on l'avait vue s'avancer sur les eaux du lac Vetter. Un vendredi elle faisait le Chemin de la Croix au Colisée. Son regard ne portait ni sur les splendeurs de Rome antique, ni sur les dévastations contemporaines, ni sur les ruines d'un récent tremblement de terre. Une vision lui montrait les martyrs dont le sang avait fécondé ce sol ; elle partageait leurs généreuses ardeurs ; elle enviait leur mort glorieuse. Son âme les suivit et entraîna son corps jusqu'aux nues ; emporté par un souffle céleste, il fendit les airs, de même qu'une barque portée par le courant fend les flots. Un religieux fort estimé, qui venait d'arriver à Rome, Jean de Pornacio, fut le premier à s'apercevoir du prodige et à le signaler aux passants. Ceux-ci, s'appelant les uns les autres, formèrent bientôt des groupes et poussèrent de joyeuses acclamations ; mais

Brigitte les dominait de trop haut pour les entendre. La foule ne contemplait point un spectacle nouveau. Souvent, disait-on autour de Jean de Pornacio, nous avons vu cette vénérable femme s'élancer ainsi de Saint-Jean à Saint-Pierre et de la basilique Vaticane à Saint-Paul-hors-les-Murs [1] ; elle partage nos sentiments, elle rend au précurseur et aux deux grands apôtres un culte particulier dont ils la récompensent par des communications extraordinaires.

Depuis 1350, la basilique de Saint-Paul était un sanctuaire favori de la servante de Dieu. Elle y allait en pèlerinage avec les processions ou bien elle suivait seule la route que Pierre et Paul avaient parcourue, avant d'être séparés à l'heure du martyre. Chemin faisant, Brigitte repassait en son âme les ressemblances et les diversités de leurs caractères, telles que le Christ les lui avait révélées. Paul, vierge et défenseur de la foi, n'avait ni vu le Verbe ni écouté ses leçons, il l'avait contemplé et compris dans une vision spirituelle; son amour fit de lui un apôtre et on lui en reconnut la dignité. Pierre, marié avant l'appel de Jésus-Christ, instruit par les enseignements du Maître, était l'apôtre de la foi et de la doctrine. Tous deux avaient poussé le détachement des biens de ce monde jusqu'à mendier leur pain ; tous deux avaient possédé le pouvoir de répandre la grâce divine et d'accomplir des miracles ; tous deux avaient vécu pour les âmes et étaient morts

1. Proc. Can. *Dep. Ingeburgis Ericii f.* 25 *r. Joh. de Pornacio f.* 79 *r. Fr. Aug. de Yspania her. de Montecorvo f.* 79 *v. et* 8 *r. Fr. Aud. de Luca f.* 83 *r. et* 86 *v. Dni Alfonsi Ep. Gien. sup.* 37° *art. f.* 160 *r. Dni Cec. Nicolai Leonis, f.* 187 *v.*

pour elles. Leur martyre semblait différent par le fond et la forme. L'apôtre un instant marié et chef de l'Eglise, souffrit un supplice humiliant, conforme à la passion du Rédempteur. L'apôtre vierge et militant tomba sous le glaive, ainsi qu'un soldat au champ d'honneur. Pierre reposait dans sa ville épiscopale, au milieu des hommes ; Paul au sein de la solitaire et silencieuse campagne romaine.

La basilique élevée sur le tombeau de l'Apôtre des gentils se composait de cinq nefs, soutenues par des colonnes arrachées aux temples païens; dans un angle reculé, l'immense édifice offrait à Brigitte une retraite où, durant de longues heures, elle se tenait à genoux. C'était devant le crucifix du fameux sculpteur romain Pierre Cavallini. Sur la figure du Christ, de grandeur naturelle, la divinité se révèle au travers du corps agonisant. La bouche du Verbe est fermée, les paupières retombent et voilent son dernier regard, la tête s'incline sous la couronne sanglante ; dans la plaie du côté, on aperçoit le cœur de l'Amant divin des âmes, percé de part en part. Un tel spectacle faisait entrer Brigitte en extase : elle voyait le Christ s'animer, elle s'entretenait avec lui, et dès l'année du jubilé le bruit s'accrédita parmi le peuple que le crucifix de Saint-Paul « parlait » à la vénérable étrangère [1]. Le clergé se fit le

1. *Rev. II.* 7, 14. — *III.* 19, 27. — *IV.* 5, 18, — *VIII.* 6. *Extrav. XXXIV.* L'inscription placée dans la basilique :

Pendentis pendente Dei verba accepit aure,
Accipit at verbum corde Birgitta Deum,
Anno jubilei M.CCCL.

rappelle ce prodige.

défenseur de cette légende ; elle fut répandue dans les hautes classes par les Bénédictins chargés du service de la basilique, d'autant plus que Brigitte les avait ramenés à l'observance de la règle[1]. Les Franciscains se plurent à raconter au peuple un fait qui rappelait les entretiens de leur patriarche avec le divin Crucifié, et continuait, dans leur famille, la tradition d'une telle faveur par une sœur du tiers ordre.

Brigitte priait souvent au couvent d'Ara Cœli, sur la montagne du Capitole. L'escalier neuf qui menait à l'église était le seul monument que les papes eussent élevé à Rome depuis leur départ pour Avignon. La sainte se demandait si le pieux et sage bénédictin Guillaume Grimoard de Grisac, qui, sous le nom d'Urbain V, occupait depuis 1362 le siège pontifical, gravirait jamais ces degrés. A l'hospice Saint-Blaise, elle retrouvait aussi sa famille religieuse, mais elle ne semblait point éprouver d'attrait à se mêler aux Mineurs. Dans leurs sanctuaires elle cherchait surtout le souvenir de leurs saints et, en particulier, celui de leur fondateur. L'église San Francesco a Ripa renfermait dans ses murs une chambre habitée au siècle précédent par le séraphique patriarche. Brigitte y faisait oraison le 4 octobre 1364, quand devant elle parut le chevalier de *Dame Pauvreté*, plus beau encore qu'il ne l'était aux regards de ses contemporains : « Viens manger et « boire avec moi dans ma cellule, » dit le saint du ciel à la sainte de la terre. La vénérable veuve comprit qu'elle était conviée au pèlerinage d'Assise et se

1. *Rev. IV.* 102. — *VI.* 18.

prépara, pendant plus d'une année, à s'y rendre pour le *Grand Pardon.*

Les Scandinaves réunis au palais Papuzeri, voulurent suivre Brigitte et Catherine. C'étaient maître Pierre de Skeninge, Ingeborge et deux fidèles servantes, tous quatre venus de Suède avec l'une ou l'autre des saintes, un hôte moins ancien, Magnus d'Eka, arrivé à Rome vers 1355, après la mort de sa femme et de ses enfants [1], le prieur d'Alvastra, enfin l'évêque de Vexiœ qui, au printemps de 1365, paraissait au tombeau des apôtres accompagné de Christine de Tofta, mère du sénéchal d'Upland [2].

Les nouvelles que le prélat, la grande dame suédoise et leur nombreuse suite, apportaient aux deux exilées étaient faites pour tourner l'âme vers la prière, pour l'incliner à réclamer l'intercession des saints. Mieux que personne, Christine de Tofta, dont le fils jouait un rôle prépondérant, pouvait les raconter. Depuis l'élévation au trône d'Albert I[er], la lutte contre ce prince de Magnus et d'Haquin n'avait point cessé en Gothie, la seule province qui leur restât fidèle. Tandis que le nouveau souverain visitait son royaume et se trouvait en Finlande, les Folkungs attaquèrent le sénéchal d'Upland, alors maréchal du royaume et gouverneur de Stockholm. Albert revint en hâte, et le 3 mars 1365 une grande bataille se livra entre Enkœping et Tillinge. Magnus fut fait prisonnier. Haquin quitta le champ de bataille grièvement blessé.

1. Brigitte lui avait prédit ses malheurs. Voir ch. IV, p. 116. — Proc. Can. *Dep. Magni Petri sup.* 15° *art. f.* 106 *v.*
2. *Rev. III.* 12.

Peu après, le roi de Norvège, incapable de continuer la guerre, consentait à traiter, et laissait Magnus captif dans une des grosses tours du château de Stockholm[1].

Brigitte avait prédit, à la fois, le démembrement du royaume et cette reclusion de son cousin. L'heure de l'humiliation n'allait-elle pas être pour Magnus l'heure du repentir? Maintenant qu'il ne pouvait plus rien attendre de soi-même et des autres, sa chute ne lui apprendrait-elle pas à espérer en Dieu? Au cours des récits de Christine, la vénérable veuve se posait ces questions. Si Magnus comprenait la grâce de son épreuve, la déchéance du trône pouvait le préserver de l'éternelle déchéance. Aussi le premier pécheur que Brigitte se proposa de recommander à saint François d'Assise fut-il le prisonnier.

Vers la fin de juillet[2], les Romains apprirent qu'elle s'éloignait de leur ville, et se pressèrent à la porte de sa demeure. Poussée par d'indicibles angoisses, une

1. *Sver. Hist. II*, 65.

2. Il est difficile de donner la date précise des premiers voyages de Brigitte en Italie. Les historiens anciens se contredisent et ne tiennent point compte de la chronologie; les archivistes ne s'occupent pas des traditions ou de l'enchaînement des faits et s'attachent à des pièces, dont la date n'est point infaillible, l'année commençant à des époques diverses selon les différents pays. La déposition de Catherine au procès de sa mère aurait pu guider si une main téméraire n'avait gratté des chiffres pour les remplacer par d'autres. L'encre plus fraîche, non seulement que celle du manuscrit, mais que celle des notes marginales, prouve une intervention relativement récente. Sur l'article 33 f. 136 r. Catherine dit: « Dum prima vice fuit ad Napolim... A. D. 1370. » Selon le sentiment de M. Depres, conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, on a remplacé la date de 1365, qu'on lit encore au travers du papier, par 1370. Nous nous appuyons sur cette indication, sur la déposition de Marguerite des Barthi qui assigne le mois de juillet 1365 comme l'époque où elle s'entretint avec Brigitte à Rome, sur le témoignage du savant jésuite Beatillo, qui place le séjour de la sainte à Bari entre 1364 et 1367 (**Historia dell' illus. conf.**

noble dame se mêlait à la foule. C'était Marguerite des Barthi. Brigitte ne la connaissait pas, mais elle la regardait avec sympathie à cause du long voile des veuves qui entourait sa tête. Le seigneur des Barthi avait péri dans une de ces rixes où se complaisait la noblesse romaine; sa famille poursuivait les meurtriers, et déjà Marguerite, rendue craintive par le malheur, voyait ses fils destinés au même sort que leur père. « Demain, avant trois heures, vous et vos enfants serez « réconciliés avec vos ennemis, » dit la voyante. La prédiction se réalisa [1].

Le bâton à la main, et sur la poitrine la petite croix de bois qu'elle regardait durant son oraison, Brigitte sortit, à la tête des pèlerins, par la porte du Peuple. Elle les guida ensuite à travers les immenses plaines qu'animent des troupeaux sauvages. Ces étendues en pleine lumière, où la faucille et la cognée n'ont point d'emploi; ces déserts où l'eau lente, silencieuse des ruisseaux se creuse un lit à l'ombre d'orchidées aux enivrants parfums; ces majestueuses ruines dont l'histoire lui était peu familière; ces paysages, qui empruntent leur charme au soleil, au passé, à un je ne sais quoi fait de souvenirs et de rêves, plutôt qu'à la nature, ne parlaient point à l'imagination de la Suédoise. Elle les parcourut sans entretenir ses compagnons de la création et du Créateur.

di Christo san Nicolo, *composta dal* P. A. Beatillo, *Napoli e Palermo*: *P. Copposa*, 1642. *III*, 151), enfin sur l'autorité de Marino Palmieri (Muratori SCRIP. RER. ITAL. XIII, 1228 *et seq.*), lequel nous montre Brigitte à Naples en 1366.

1. Proc. Can. *Dep. Marg. Brache de Arenula*, *f*. 235 *r*.

Soit aux gorges de la Somma, soit sous les bois de chênes verts et de sapins massés à l'issue de la large vallée que domine Assise, un orage surprit les pèlerins. Il n'y avait ni bourgade ni maison, et l'on s'abritait de son mieux dans une vieille hutte, quand de nouveaux hôtes envahirent ce refuge. C'étaient des brigands, répandus dans la contrée à la poursuite de quelque butin. Ils allumèrent de grands feux, et lorsque la lueur des flammes leur révéla la beauté de Catherine, ils résolurent de l'enlever. La princesse comprit le péril, et pria le Tout-Puissant d'envoyer à son aide les chérubins, messagers des volontés célestes; aussi, dès que les bandits s'approchèrent, ils entendirent des cris terribles. Une armée semblait s'avancer sous bois; frappés d'épouvante, les malfaiteurs prirent la fuite. Au lever du soleil, les pèlerins quittèrent leur abri. La tempête s'était apaisée, et près de là campaient les brigands; revenus de leurs terreurs, ils s'embusquèrent derrière les arbres à l'ombre desquels Catherine s'avançait avec ses compagnons. Ils se croyaient maîtres de sa personne, quand Dieu renouvela le miracle qui, peu d'années auparavant, l'avait sauvée des mains d'Orsini. Frappés d'aveuglement, comme le baron romain dans les vignes de la voie Appienne, les brigands ombriens ne virent plus que ténèbres, alors que le soleil brillait de tout son éclat. Cependant les pèlerins avaient passé; à la fin du jour ils aperçurent le but de leur voyage: la petite ville d'Assise, attachée au flanc d'une colline fertile, dont les sommets rocailleux se profilent à l'horizon. La vallée du Tibre, où ils marchaient, était dans l'ombre;

la flèche élancée de l'église, la lourde masse du monastère des frères Mineurs, resplendissaient aux feux du soleil couchant. Tout d'abord les Scandinaves voulurent prier près des reliques de saint François.

Jamais Brigitte et Catherine n'avaient vu d'édifice semblable à ce triple sanctuaire d'Assise. Au fond d'une grotte, creusée dans les profondeurs du roc, reposent, loin des clartés du jour, les restes du chevalier de la pauvreté. L'église moyenne, abaissée, austère, sombre comme l'habit franciscain, domine le tombeau. Enfin sous le ciel lumineux s'élève l'église supérieure, svelte de formes, éclatante des couleurs mystiques de l'innocence et du martyre, que figurent le blanc de la pierre et le rouge de la brique. Guido est venu de Sienne et Giunta de Pise pour faire raconter aux murs la beauté du saint et les actes héroïques de sa vie ; Cimabue et Giotto ont continué l'œuvre. Des fresques vivantes représentent le riche marchand d'Assise s'alliant aux trois vertus du cloître. Dame Pauvreté est symbolisée sous les traits d'une femme, qui foule aux pieds des branches d'épines fleuries, emblèmes de toutes les richesses de ce monde. Là Brigitte s'arrêta pour prêcher le détachement des biens périssables, tel que le Christ le lui enseignait.

De l'église, les saintes se rendirent au Sagro Convento. Cette visite les remplit de douleur. L'esprit du siècle s'était introduit dans la maison du pauvre d'Assise ; on avait vu le deuxième général des Mineurs, Elie de Cortone, introduire le relâchement des observances dans la famille franciscaine, et les Conventuels,

fraction des Mineurs qui pactisaient avec la richesse, habitaient là de vastes appartements. Brigitte réclama un remède; mais le Verbe se contenta de signaler le mal : « Mon ami François, disait-il, a quitté les dé-« lices pour la pénitence. Sa vie se passait à méditer « mes œuvres, mes préceptes, mon amour. Aujour-« d'hui, ses frères s'abandonnent aux soins et aux « plaisirs du monde. Ils n'aiment plus la pauvreté qui « fut la joie de leur père. »

Les infidélités à la règle, la sainte ne l'ignorait pas, amenaient une réaction aussi dangereuse que le mal lui-même. La mollesse des Conventuels était combattue par l'orgueilleuse austérité des Spirituels. Au mépris de toute raison, ceux-ci poussaient à l'absurde les tendances de leur fondateur et le pape même ne pouvait les faire changer de conduite. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, Brigitte avait rassuré plusieurs d'entre eux lorsqu'en 1349 leur général était rentré dans l'obéissance envers le saint-siège. Elle avait déclaré à ces religieux que leur adversaire Jean XXII, dont ils attaquaient l'élection, était le légitime successeur de saint Pierre. Avec une singulière précision, elle défendait contre eux la bulle de 1318, qui condamnait leurs erreurs sur divers points de doctrine, et en particulier sur le sacrement de l'Ordre. Elle affirmait avec autorité que les ordinations faites par Jean XXII étaient valides, que le souverain Juge châtierait comme hérétiques les adversaires de ce pape et les détracteurs des prêtres élevés de sa main au sacerdoce. Les Fratricelles, groupe exagéré des Spirituels, attaquaient les célèbres décrétales de Jean XXII : *Super proprio Christi.* Brigitte leur affirmait

que le Christ avait possédé quelque chose sur la terre : la robe tissée par la Vierge et tirée au sort entre les soldats n'était-elle pas le bien propre du Fils de Marie ?

Au Sagro Convento, Brigitte entendit tout discuter, jusqu'aux grâces accordées par Notre-Seigneur à saint François. Certains érudits déclaraient que l'indulgence de la Portioncule, si célèbre dans la chrétienté sous le nom de Pardon d'Assise, était une fiction. Ou le saint avait été le jouet d'un rêve, ou cette vision, dont les contemporains ne parlaient pas, était une fable. Troublés par ces propos, doutant presque de l'indulgence qu'ils allaient gagner, les Scandinaves suivirent sans joie la foule qui, le 1er août, marchait vers la chapelle. A l'entrée du sanctuaire, Brigitte fut ravie en extase. « J'ai « accordé par amour ce que l'amour m'a demandé, » disait le Maître. Rassurée sur la véracité de la tradition, Brigitte s'étonna que le souverain pontife eût réduit à la fête de saint Pierre aux liens l'indulgence que le Tout-Puissant accordait au bienheureux François pour tous les jours de l'année. Le Christ lui expliqua aussitôt qu'en raison de la malice humaine, les papes doivent souvent restreindre, ou même supprimer certaines grâces célestes.

Les cinq jours consacrés au pèlerinage d'Assise passèrent rapidement. A l'heure du départ, Brigitte se recueillit devant la châsse de saint François, pour lui adresser une dernière prière. De la bouche du bienheureux lui-même elle reçut cette réponse : « La cellule « où je t'ai invitée n'était point ma maison d'Assise, mais « la cellule intérieure et mystique où je m'exerçais à « l'obéissance. J'y prenais nourriture en l'âme du

« prochain, que j'amenais à suivre le Seigneur. Ma soif « s'étanchait quand ceux que j'avais convertis ai- « maient Dieu de toutes leurs forces, lui gagnaient de « nombreux serviteurs et s'attachaient à mon amie la « pauvreté. Ma fille, entre dans cette cellule, partage ma « nourriture, accepte mon breuvage, et tu seras rassa- « siée pour l'éternité [1]. »

Brigitte s'éloigna en méditant ces paroles. Les fruits de son pèlerinage lui semblaient si précieux qu'elle résolut de le continuer. Elle obtint l'aveu de ses confesseurs, et avertit ses compagnons qu'ils marcheraient longtemps de sanctuaire en sanctuaire.

La pieuse phalange descendit d'Assise dans le royaume de Naples jusqu'à l'antique port d'Ortone, où depuis un siècle environ se trouvaient les reliques de l'apôtre saint Thomas, rapportées de Mésopotamie après la ruine d'Edesse. Brigitte invoquait avec confiance le disciple, généreux entre tous, qui le premier avait proposé de mourir avec le Jésus-Christ et qui, malgré les ténèbres de son esprit, était devenu fidèle au Maître. Elle appelait son doute, un doute pieux ; elle enseignait aux âmes troublées à se tourner vers lui, sûre qu'un jour le Seigneur les traiterait comme il avait traité son apôtre, et leur ferait toucher du doigt les plaies dont il porte la glorieuse cicatrice. Brigitte trouva le tombeau de saint Thomas si délaissé qu'elle crut avec peine à l'authen-

1. *Rev. IV.* 76.— *VI.* 59.— *VII.* 3, 7, 8 *Extrav. XC.* Nous réunissons ici tout ce qui a trait à l'ordre de Saint-François, mais nous avertissons le lecteur que la révélation concernant les décrétales de Jean XXII fut faite par Brigitte à Fr. Pierre du Transtévère deux jours avant le départ de la colonie scandinave pour Jérusalem. (Proc. Can. *Dep. Alf. ep. Gien. super* 31 *art. f.* 156.)

ticité des reliques; mais elle était vraiment en présence du corps de l'apôtre, le Verbe le lui déclara. « Thomas « demeure sans culte, ajoutait-il, parce que, selon la « parole de l'Ecriture, les souverains du pays ont des « yeux et ne voient pas. » Le sang royal de Brigitte s'anima pour la défense des princes napolitains : « N'ont-ils pas fait bâtir des églises, s'écria-t-elle, et « répandu des aumônes libérales ? » Alors elle entendit le Maître lui témoigner son déplaisir des mariages contractés par la reine de Naples contre les statuts des Pères. Ces unions, il est vrai, ont plus tard reçu l'approbation du pape ; mais si les décrets de l'Eglise sont infaillibles, les époux n'en restent pas moins justiciables au tribunal de Dieu, car leur volonté n'était point droite.

Les pèlerins se rendirent ensuite au mont Gargan, lieu célèbre depuis le VIII[e] siècle par l'apparition de l'archange saint Michel. Les flots de l'Adriatique les avaient portés jusqu'à la base de la montagne. Ils la gravirent au milieu d'arbres admirables et de plantes d'origine méridionale que le chaud soleil fait croître sur ces côtes abritées. A mesure qu'elle montait, Brigitte, ravie en extase, se sentait environnée d'anges et entendait leurs chants. « Béni soyez-vous, Seigneur, di- « saient-ils ; vous nous avez créés pour être vos mes- « sagers et pour consoler l'homme, vous nous confiez « sa garde ; vous nous envoyez vers lui, sans nous pri- « ver de vous voir. En ce lieu, vous avez voulu mani- « fester la dignité que nous tenons de vous afin qu'on « apprenne à désirer notre secours ; mais aujourd'hui, « on n'a plus que mépris pour ce sanctuaire et les habi-

« tants du pays nous préfèrent les esprits immondes. » Une grande pitié remplit le cœur de Brigitte à la pensée des âmes qui résistent à leurs anges gardiens ; une fervente prière pour eux sortit de ses lèvres : « Ils ne comprendront que lorsqu'ils seront frappés, » répondit le Maître à sa servante.

Après avoir, dans l'église de Saint-Michel, réclamé la protection de l'archange chargé de présenter nos âmes au jugement, les voyageurs descendirent vers Manfredonia. L'évêque de Vexiœ s'avançait sur un cheval ; l'orgueil de race, dont il n'était point exempt, l'amour de ses aises ou sa mauvaise santé, lui avaient fait préférer une monture au bâton du pèlerin. Dans une pente escarpée sa bête s'abattit ; roulant à terre, Thomas de Malstad se cassa deux côtes et on eut quelque peine à le porter jusqu'à la petite ville que Manfred avait bâtie non loin de l'antique Siponte.

Brigitte s'intéressa plus à la vieille cité, aimée de l'archange, qu'à la ville neuve. Elle savait que les restes de nombreux martyrs gisaient sans honneur sous des décombres, et elle s'en plaignit à Notre-Seigneur. Le Christ lui avait jadis raconté le sort de Siponte ; sa destruction était le châtiment de ses iniquités. Toutefois, les grâces accordées par les souverains pontifes à ses sanctuaires restaient vivantes, au milieu de l'anéantissement des choses visibles ; ceux qui venaient les chercher avec foi et charité les trouvaient efficaces et abondantes.

L'évêque de Vexiœ souffrait au point de ne pouvoir continuer le voyage. On devait se mettre en route de très grand matin pour Barletta, à cause des cor-

saires qui infestaient la côte et débarquaient en Pouille; sans oser prendre la responsabilité de retarder le départ, le prélat s'effrayait de rester seul à Manfredonia. Au point du jour il appela Brigitte : « Pour l'amour de « Jésus-Christ, lui dit-il, touchez mon côté, et je ces« serai de souffrir. » Cette femme, si maîtresse d'elle-même, fondit en larmes : « Je ne suis que néant ! s'écria« t-elle ; malgré tout prions Dieu, il répondra selon sa « volonté à notre foi. » La sainte s'agenouilla, et son oraison terminée, elle plaça ses mains sur le malade : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous guérisse, » dit-elle. L'évêque n'éprouvait plus aucune douleur. Il se leva et l'on partit[1].

En quelques heures de marche, on atteignit la petite cité de Barletta et, comme on n'y connaissait personne, on entra dans une hôtellerie. Tout à coup le repos des voyageurs fut troublé par une rixe terrible. Les glaives étaient tirés, des cris de mort éclataient. Brigitte voulut conjurer, par la prière, le massacre qui menaçait de commencer sous ses yeux ; elle implora le Seigneur et au milieu de ses supplications elle assista, en esprit, à une lutte plus épouvantable encore : celle des anges et des démons qui se disputaient les âmes des combattants. Saisie d'effroi et de pitié, la sainte priait tout haut. « Donnez la paix ! » criait-elle au Seigneur. Son oraison s'acheva dans un profond silence extérieur et intérieur, les querelles avaient cessé[2].

Au sortir de Barletta, les pèlerins gagnèrent Bari.

1. *Rev. III.* 12. — *IV.* 114, 125, 131. — *VII.* 4.
2. Proc. Can. *Dep. Pr. de Alvastro sup.* 34° *art. f.* 224 *v.*

Pareille à « une galère dont la poupe toucherait la terre et dont la proue s'élancerait vers Candie, » la vieille cité s'élevait sur les bords de l'Adriatique, autour de l'église consacrée à saint Nicolas. Le lointain duché de Lorraine avait disputé aux Italiens la joie d'honorer son patron. De toutes parts les rois et les reines rivalisaient de générosité envers le saint, et la basilique était devenue le digne reliquaire du corps qu'elle renfermait. Brigitte y pria avec un tel élan, que son oraison obtint la présence du bienheureux. Elle vit couler sur lui l'huile sacrée que les fidèles recueillent de ses ossements, et qui figure l'abondance de la grâce divine en sa personne. Il parlait, il expliquait ce prodige par lequel Dieu récompensait l'humilité et la pureté de sa vie [1].

Le prieur du chapitre de Saint-Nicolas, Marin Vulcano [2], se fit honneur de recevoir les Scandinaves chez lui. C'était un grand seigneur, jeune, fort riche, et plus occupé de satisfaire ses intérêts et sa vanité que d'aimer Dieu et de bien gouverner ses nombreux chanoines. La sainte lui communiqua des révélations du ciel à son sujet. Il en fut si frappé qu'il aurait voulu retenir Brigitte avec toute sa suite; mais la période de liberté dont jouissait l'évêque de Vexiœ n'était point sans limites et d'autres sanctuaires sollicitaient sa dévotion. Il fallut donc quitter les côtes de l'Adriatique et gagner sans délai, par la via Appia, la vallée où, entre de

1. *Rev. VI.* 103 — P. Beatillo. *Hist.* 510.
2. Le P. Beatillo (632) nomme ce prieur Marino Bulcano. Dans les documents napolitains, la transposition du *b* et du *v* est une chose fréquente. Marino mourut en 1395, après avoir reçu d'Urbain VI le chapeau de cardinal. Quelques auteurs ont fait de lui le « prieur de l'île de Volcano. » L'erreur est évidente, cette île étant déserte.

hautes montagnes, se dresse la ville de Bénévent. Là reposaient les reliques du seul des douze apôtres que le Maître trouva parmi les puissants de la terre : saint Barthélemy. En ce lieu, la main divine s'appesantit de nouveau sur le prélat suédois. Des médecins, appelés pour le soigner, reconnurent qu'il souffrait de la pierre ; ses douleurs étaient intolérables, et il dut encore implorer une femme, qui n'avait aucune intelligence des sciences naturelles : « Aimez Dieu, lui dit-elle, et il « vous rendra la santé. » Thomas de Malstad comprit que la plénitude de la loi est l'amour ; il guérit, et se releva de son lit de souffrances doux, humble et dévoué [1].

Ce fut un grand jour pour les pèlerins, que le jour où ils s'approchèrent de Naples, terme de leur voyage. Le moins poète, le moins lettré d'entre eux, s'était senti attiré par cette Parthénope, si aimée, si vantée. Déjà, au milieu des eaux bleues du golfe, les voyageurs apercevaient le rocher de Capri, et les contours du Vésuve arrêtaient leurs regards. C'était comme une transfiguration des grands fjords de Norvège. La nature méridionale leur semblait plus lumineuse, plus féconde, plus variée, que celle de leur patrie ; mais il lui manquait un je ne sais quoi de voilé et de mystérieux qui, dans le Nord, appelle le désir vers les lointains et vers l'au delà, en faisant songer à l'infini.

Depuis Nole, les pèlerins avaient un nouveau compagnon : Nicolas Orsini, l'ami de Brigitte. Après l'avoir reçue dans sa ville, il entendait lui ouvrir le beau palais

1. *Rev. III.* 33. — *IV.* 107, 125. — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 34° *art. f.* 133 *v.*

qu'il possédait à Naples [1]. La joie de loger des apôtres sous son toit fut pourtant ravie au comte de Nole; il dut la céder à la noble Jacqueline Acciaioli, sœur du grand sénéchal de la reine et femme du seigneur des Buondelmonti [2]. Au fond d'une demeure qui semblait loin de la cour par l'austerité des mœurs et qui s'en rapprochait par le rang social de ses maîtres, Brigitte apprit l'histoire des princes, dont le Christ l'entretenait à Ortone.

Jeanne Ire avait perdu le meilleur bien terrestre de toute femme : sa réputation. On l'accusait d'adultère et du meurtre de son premier mari, André de Hongrie. Bien que le témoignage presque unanime de ses sujets, comme le jugement du pape Clément VI, eussent proclamé l'innocence de la « douce reine », on l'attaquait sans relâche. Son chapelain Pétrarque ne parvenait point à la défendre contre Boccace, témoin de la mort du roi, et parmi les ennemis de l'Église, on laissait entendre que la beauté de Jeanne et la cession intéressée d'Avignon au pape, n'avaient point été sans influence sur les arrêt des la cour pontificale. Un sévère veuvage eût désarmé la critique. Mais Jeanne avait dix-huit ans; ses qualités comme ses défauts la portaient à fuir la retraite, et, sans même attendre les dispenses de l'Église, elle épousait alors son cousin Louis de Tarente, accusé de complicité dans l'assassinat d'André. Après la mort de son second mari et celle de ses enfants, en dépit des souffrances qu'elle avait éprou-

1. Proc. Can. *Test. Nic. Com. de Nola sup.* 3° *art. f.* 92 *v.*
2. LITTA, VII, I.

vées dans deux unions bien différentes, la reine venait encore de mendier le bonheur à la terre, par son mariage avec un de ses parents, Jacques d'Aragon, infant de Majorque, le plus beau prince de ce temps. De nouveau elle s'était hâtée de conclure l'alliance, avant d'avoir reçu l'autorisation du saint-siège. Telles étaient les fautes de Jeanne et, à Naples, Brigitte comprit le langage que le Verbe lui avait tenu ailleurs.

La reine voulut voir la sainte. De sa première éducation la princesse gardait une foi vive. Sa grand'mère l'avait élevée dans la crainte du Seigneur, et ce sentiment revenait dominer Jeanne sitôt que se taisait autour d'elle la voix des flatteurs et en elle la voix des passions. L'austère veuve fut écoutée; elle donna des conseils qui semblèrent compris, et elle pria pour une âme que tant de généreuses vertus disputaient aux entraînements des sens. La cour suivit l'exemple de son idole. Les seigneurs napolitains sortirent volontiers de leurs palais de la rue Capouane ou de la rue du Nil, pour se mêler aux pauvres et aux infirmes qui assiégeaient la maison de la sainte. Dans le groupe de ses visiteurs, celle-ci distingua un jeune étudiant de l'Université de Bologne, proche parent de la comtesse de Nole : Elzéar de Sabran. Comme Brigitte, il descendait d'une race de preux, comme Brigitte aussi, il pouvait s'instruire à l'exemple des saints de sa famille. Son oncle, dont il portait le nom, était vénéré de l'Église, qui se préparait à le canoniser; la légende de sa tante Delphine, épouse d'Elzéar, faisait battre les cœurs d'un meilleur amour que les chants du *gai savoir* ; enfin son cousin germain occupait le trône pontifical

sous le nom d'Urbain V. L'étudiant avait, par hasard, rencontré la sainte chez un malade que tous deux visitaient. Avec l'abandon de la jeunesse, il s'était approché d'elle pour invoquer le secours de ses prières et réclamer un règlement de vie, puis, apprenant qu'on pouvait lui parler au palais Buondelmonte, il s'y était rendu et se proposait de lui confier tout ce qui s'agitait en son âme de désirs contradictoires. Il ne se comprenait pas lui-même ; le plaisir l'attirait, et s'il se mêlait aux joyeux de la terre, leur joie le remplissait de tristesse ; il ne pouvait s'égayer avec eux, et ne se sentait consolé qu'en séchant les larmes de quelque malheureux. Au lieu de le recevoir, la sainte lui envoya aussitôt par son chapelain un pli scellé. Dès leur rencontre, l'âme d'Elzéar laissait deviner à la voyante l'agitation qui précède les grands renoncements et la paix ; mieux que l'adolescent, elle comprenait le secret de sa jeune vie et, sous l'inspiration de la très sainte Vierge, elle lui avait écrit :

« Monsieur, vous devez veiller sur votre corps, « demeure de votre âme, et défendre celle-ci par « tous les efforts de votre volonté. Les uns vous ré- « pètent : restez dans le monde, épousez une femme « belle, noble et riche, réjouissez-vous de transmettre « l'héritage de vos ancêtres à votre postérité, ainsi « vous échapperez aux tribulations de la chair. Soyez « prêtre si vous le voulez, reprennent les autres, mais « appliquez-vous aux arts libéraux ; soit par des solli- « citations, soit par des présents, vous obtiendrez les « biens de l'Eglise ; les honneurs seront le prix de « votre science, vos richesses vous procureront des amis

« et des serviteurs. Votre raison doit répondre aux « premiers, que vous endureriez volontiers toutes les « tribulations de la chair pour garder la chasteté, et « aux seconds que si vous êtes docteur ès arts, ce sera « pour la défense de la foi catholique et la confusion « de l'erreur. Quant aux dignités ecclésiastiques, ajou- « terez-vous, il en sera ce que voudra la Providence ; « si elles m'arrivent, je tâcherai de les employer à « l'honneur de Dieu et au bien du prochain. Certes, « l'amour des créatures disputera votre cœur à « Jésus-Christ. Priez en ces termes : Seigneur, je pré- « férerais la mort plutôt que de vous offenser ; ma « volonté vous sacrifierait vie, biens, honneurs, et « jusqu'à la tendresse de mes proches ! Vous aurez « soin, Monsieur, de n'écouter ni les molles har- « monies des instruments, ni les douces chansons, « ni les contes qui exaltent l'orgueil et éloignent du « Christ. Fermez les yeux aux richesses de la terre, « sous quelque forme qu'elles vous apparaissent ; « dites-vous d'avance : si jamais je possède ces biens, « je les placerai dans le lieu où ils sont à l'abri de la « rouille et des voleurs. Après avoir écarté le superflu, « vous réglerez le nécessaire ; vous donnerez à « votre corps ce dont il a strictement besoin pour « conserver la santé, utile au service du Seigneur. « Ainsi vous arriverez à jouir des quatre plus grandes « béatitudes que réserve l'éternité : vous posséderez « Dieu ; vous entendrez les symphonies angéliques ; « vous louerez le Seigneur, vous serez uni aux purs « esprits et aux saints. »

Elzéar fut surpris de trouver dans cette lettre la

réponse aux conseils secrets de deux amis, dont il subissait l'influence ; l'un voulait qu'il se mariât, l'autre qu'il poursuivît les honneurs de l'Eglise. La sainte lui donnait des arguments contre tous deux. A partir de ce moment, l'étudiant devint le disciple de la vénérable veuve. Elle le traitait en fils et lui révélait les plus intimes mouvements d'âme qu'il éprouvait. Sans cesse il relisait le feuillet de parchemin qui lui semblait le gage tangible de leur union spirituelle. Un soir il ne le retrouva plus. Que faire ? L'adolescent s'ouvrit de sa peine à maître Pierre. Le vieux prêtre, un peu rigide, imposa une dure pénitence, mais il donna copie du document [1].

Elzéar de Sabran entra avec énergie dans la voie du sacerdoce. Il fut raillé des poètes, des musiciens, des courtisans de la reine ; mais les graves jurisconsultes, connus de l'Europe entière, qui faisaient l'ornement et la dignité de la société napolitaine, le défendirent non moins vivement que les prêtres et les religieux de la ville. Les philosophes païens, disaient-ils, demandent à la jeunesse des sacrifices semblables à ceux que Brigitte exige d'Elzéar, et ils n'ont ni les mêmes mobiles à invoquer, ni les mêmes récompenses à promettre.

Plus d'une année s'était écoulée depuis que le pèlerinage scandinave avait quitté Rome. L'évêque de Vexiœ pressa la sainte de songer au départ ; les intérêts de

1. *Rev. VIII.* 5. — Proc. Can. *Dep. Elzearti card. Theol. sup.* 30° *art. f.* 103 *r.* 104 *v. Dep. Kater. Alfon. ep. Gien. sup.* 30° *art. f.* 132, 156 *r. et* 227 *v.* — **Légende de Delphine de Signe.** *Bib. nat. de Paris*, n° 1816, *Réserve.* — **Discorsi delle famiglie nobili del regno di Napoli del Sig. Carlo de Lellis.** *Napoli*, 1654, 157, 164.

son diocèse le rappelaient : il fallait quitter Naples. L'heure fixée pour les adieux allait sonner, quand une prédiction, tristement réalisée, fit éclater dans tout le pays le don prophétique de Brigitte. Au sortir de l'oraison, elle révéla à Jacqueline des Buondelmonti que les jours du grand sénéchal étaient comptés. La noble dame, qu'une tendre affection unissait à son frère, voulut le voir. Ne le trouvant point chez lui, elle se précipita sur le quai et entra au palais royal [1]. Fort bien portant, Nicolas Acciaioli traitait avec la reine des affaires de l'Etat. Il s'agissait peut-être de la rançon de Jacques de Majorque, fait prisonnier en Espagne, où il défendait les intérêts de son père. La réalité démentait les prévisions de Brigitte; son hôtesse rentra délivrée de tout souci. Le sénéchal avait cinquante-six ans à peine; il était plein de forces; avant le coucher du soleil il se sentit néanmoins terrassé par la maladie. A son chevet, Brigitte veillait et priait. Ravie en extase, elle contempla un palais incompréhensible par sa grandeur. Le Juge suprême s'y tenait sous la forme d'un éblouissant soleil. A ses côtés était la Vierge; autour d'eux siégeaient d'éclatantes multitudes d'êtres, dont chaque unité semblait occuper la place qui lui était propre. Les hymnes mystérieux des anges et des élus retentissaient. L'accusé parut devant ce tribunal. C'était une âme revêtue de son corps : un vivant. Comme dans les scènes de l'ancien Testament, le démon se mêlait aux enfants de Dieu. « Juge équi-

1. Descrizione della città di Napoli del D. Giuseppe Sigismondo Napolitano. *Frat. Ferres*, 1788. *II*. 326.

table, » disait Satan, représenté sous les traits d'un Ethiopien, « cet être touche au terme de son existence. « Laissez-moi le châtier dans son corps et dans son âme « avant leur séparation. » A ce moment, un ange, qui avait la forme d'un guerrier, déclara que la miséricorde divine suivant l'homme jusqu'à la dernière limite de la vie, il ne pouvait être question de jugement. Le débat s'engagea entre les puissances du bien et du mal. Le démon prouvait que la crainte, non la charité, était le mobile des actes chrétiens de ce malheureux : il se confessait, mais il n'avait jamais éprouvé de contrition. Semblables aux étincelles échappées d'un feu ardent, les démons accouraient. « Pourquoi ne nous adjugez-« vous pas le coupable? » disaient-ils à l'Eternel. Un son pareil à celui de la trompette éclata. Tout se tut. « Bons « anges et démons, murmura une voix douce, écoutez la « Mère de Dieu ! » Ouvrant les plis de son manteau, la Vierge Marie laissa voir une église où priaient, avec des moines, les amis de l'accusé. Ensemble ils s'écriaient : « Pitié, Seigneur miséricordieux ! » Marie se joignit à eux. « La foi parfaite soulève des montagnes, arti-« cula la Reine du ciel : cet infortuné a supplié les « croyants d'intercéder pour lui, leurs larmes et leurs « prières lui obtiendront la contrition, j'y ajouterai « mes requêtes, les saints qu'il honorait m'imiteront. « Quant à vous, démons, je vous ordonne d'observer ce « que décide la justice du Juge. — Vos prières tournent « cette justice vers la miséricorde et l'amour, » s'écrièrent les esprits impurs. Une voix sortit alors de la splendeur : « Grâce aux prières de mes amis, « déclarait le Christ, cet homme se convertira avant sa

« mort ; mais il expiera ses péchés avec ceux qui souf-
« frent les plus graves peines du purgatoire. »

Un abîme se creusa devant Brigitte. Les âmes y étaient exposées à la vue des esprits impurs avant de s'élever jusqu'au lieu où l'on souffre seulement de son infirmité. Puis s'ouvrait la demeure où l'on ne connaît pas d'autre châtiment que la séparation d'avec Dieu. L'homme dont la sainte regardait le supplice était puni dans les membres qui avaient offensé le Seigneur. « Malheur à moi, répétait l'infortuné, je n'ai
« pas aimé le Créateur qui m'avait doué de vertus et
« de grâces ! Malheur à moi, je n'ai pas craint la jus-
« tice divine! Malheur à moi, j'ai recherché la volupté !
« Malheur à moi j'ai voulu les richesses et les hon-
« neurs ! Malheur à moi, de ce que je vous ai connus,
« Louis et Jeanne ! »

Le feu roi Louis et Jeanne Ire pesaient sur la destinée de ce pécheur. Par intérêt il avait aidé à leur mariage, célébré contre les décrets de l'Eglise [1], et il aurait subi sa peine jusqu'au jugement final, si un saint vénéré de lui, le martyr Laurent, n'avait pas fait à Brigitte une révélation. Il y était dit qu'en expiant au lieu et place du sénéchal les péchés dont il venait de s'accuser, et en obtenant pour lui le pardon du saint-siège, on l'élèverait du gouffre des tortures aux sommets où l'on espère la vue de Dieu. « Un seul *Pater noster* a des ailes et tire de l'abîme, » dé-

1. Le texte latin de la révélation : « qui non minus quadam consanguinitate « conjuncti erunt quam si fuissent de proxima parentela » semble sous-entendre non seulement la parenté, mais une cause plus grave qui, selon le droit canon, met obstacle au mariage.

claraient les élus groupés autour de saint Laurent. « Béni soit celui qui dans le monde aide les âmes de « ses oraisons, de ses œuvres et de son travail, » ajoutait l'ange gardien d'Acciaioli.

La sainte révéla ses visions à Dom Pierre. Il en rédigea le récit, et le remit à la famille du sénéchal, au moment où celui-ci expirait entre les mains de Brigitte. La vénérable veuve veilla le mort et jeta dans les balances de l'éternelle justice ses oraisons, ses larmes, ses pénitences sanglantes et son amour[1]; puis après s'être inclinée sous la bénédiction du nouvel archevêque de Naples, le Français Bernard de Bosquet[2], elle s'embarqua pour Ostie avec ses compagnons.

Une prophétie avait signalé le départ de Brigitte; un miracle marqua son retour. Elle arrivait à Rome, lorsque la comtesse Orsini la fit mander en hâte. Son dernier fils, son Gentile, se mourait à douze ans. Il était dévoré par la fièvre, et sous l'ardent soleil d'août les médecins déclaraient tout espoir perdu. Seule, car le comte Latino était retenu au loin par les intérêts du saint-siège, la malheureuse mère luttait encore. La thaumaturge entra escortée de Catherine, de Françoise des Papuzeri et de quelques amis. « Si vous touchez « mon enfant, il guérira, » s'écria Golizia avec un grand élan de foi. Eloignant tout le monde, la vénérable servante du Christ appuya son visage sur la pâle figure qui lui rappelait ses fils Gudmar et Benoît,

1. *Rev. IV.* 7, 8, 9. — Proc. Can. *Dep. Kater. et P. de Alvastro sup.* 33° *art. f.* 135 *et* 221 *v.* — MURATORI, XIII, 1228.
2. **Antistitum pr. Napolitanæ Ecclesiæ catalogus. Auct. B. Chioccarello.** *Neap.* 1643, 234.

à leur dernière heure. « Dors, Lello, dors, » répéta-t-elle à voix basse, jusqu'à ce que Gentile fût plongé dans un calme sommeil. Golizia s'approcha : « Votre fils ne mourra pas, » dit simplement Brigitte. Au réveil, l'enfant ne gardait nulle trace de son mal [1].

Le pèlerinage des Scandinaves durait depuis deux ans. Ils avaient quitté Rome dans les derniers jours du mois de juillet 1365, ils y revenaient au cours du mois d'août 1367 et, las de les attendre, les Suédois arrivés avec l'évêque de Vexiœ et la sénéchale d'Upland s'étaient éloignés du tombeau des apôtres. Cette nouvelle consterna Thomas de Malstad. Ses diocésains, ne le voyant pas rentrer en Suède avec les autres pèlerins, allaient, pensait-il, s'inquiéter à son sujet. Comme Brigitte avait calmé ses souffrances corporelles elle apaisa le trouble de son âme. « Vous partez le dernier, « mais vous arriverez le premier, lui dit-elle. Vous « ramènerez au sénéchal d'Upland sa mère saine et « sauve. » Puis détournant des chemins de la terre les regards du prélat, pour les porter vers ceux du ciel, elle ajouta : « Vous aimez à ménager votre corps et « vous perdez votre temps à désirer des honneurs. « Souvenez-vous des promesses que vous avez échan-« gées avec la Reine des anges au sommet du mont « Gargan ; elle ne peut y être fidèle si vous ne l'êtes

1. Proc. Can. *f.* 15. *Dep. sup.* 34° *art. Golitiæ ux. Lat. de Ursinis, Latini, Magni Petri, Alfonsi ep. Gien., Fr. Papuzeræ, f.* 134 *r.* 147 *r. et v.* Le comte Litta (VII, XI) dit que ce miracle eut lieu au cours de l'année 1372 en faveur de Gentile, fils de Nicolas Orsini, comte de Nole. L'erreur de personne et l'erreur de date du célèbre généalogiste sont évidentes, car dans sa déposition le comte Latino Orsini dit que son fils fut guéri au mois d'août 1367.

« vous-même. Rompez donc toute attache au péché, « pour que à votre dernière heure Marie vous reçoive « sous sa garde. » L'évêque de Vexiœ reprit la route de son diocèse, et la prédiction de sa vénérable amie se réalisa. Il devança en Suède ses compagnons, partis de Rome avant lui.

Cependant Brigitte résumait et repassait en son esprit les lumières que, depuis sa grande révélation de 1346, elle recevait au sujet de l'épiscopat suédois. Plusieurs des prélats dont la très sainte Vierge lui parlait alors étaient entrés dans le royaume de Dieu. Dès 1351, « le Juge miséricordieux avait rappelé l'archevêque « d'Upsal et lui avait épargné la vue des maux à venir ». Son premier successeur était cet évêque de Linkœping, dont Brigitte prophétisait la marche ascendante vers le bien et aussi vers les dignités ecclésiastiques. Au cours de ses pèlerinages, à Naples sans doute, la vénérable veuve avait contemplé l'âme du primat quittant la terre. Cette âme effleurait à peine les ombres du purgatoire avant d'entrer dans l'éternelle lumière. Dès son retour à Rome, la sainte y apprit la fin de l'évêque d'Abo ; il mourait de la mort de prédestiné qu'elle lui prédisait vingt ans auparavant. Plein de santé il s'était agenouillé, pour faire oraison, devant le tabernacle, et sans qu'on la vît partir, son âme atteignit l'union avec Dieu [1].

De telles visions étaient consolantes. Sous le regard

1. *Rev. III.* 12, 13. — *IV.* 125 *et* 130. — Jo. Magni. *Hist. metr. Ecc. Upsal. Chron. Rhytmic. Ep. Scaren. Chron. Episc. Arosensium cont. Chron. Episc. Wexion. Chron. Ep. Finlanden. Script. III.* 49, 51, 118, 119, 124, 125, 131, 132, 133, 134. — *Rhyzelii. Episcoposc.* 41, 331.

de l'extatique, ceux que le siècle appelait des morts habitaient la terre des vivants. Mais dans ses révélations, il était des évêques qu'elle ne nommait pas plus qu'autrefois. En l'un d'eux on reconnaissait le nouvel évêque de Linkœping. Au mépris de la volonté des chanoines, le roi Albert Ier l'avait substitué à leur élu Nicolas Hermansson, et la sainte semblait bien en droit d'exhorter cet Allemand à considérer la manière dont il prenait possession de son siège. « Venez à Rome expier vos fautes, disait-elle, « sans quoi la Mère de Dieu m'avertit que vous tom- « berez comme Joab et ne verrez la vérité qu'en subis- « sant l'arrêt de notre juge [1]. » Livrés à d'insatiables cupidités, à d'infinies ambitions, d'autres prélats traversaient les visions de Brigitte. Pour eux et pour la Suède, elle multipliait ses prières dans les églises romaines et surtout près des reliques d'une martyre qui l'honorait de fréquentes apparitions, sainte Agnès.

La dernière parole proférée par Brigitte avant de quitter la ville des apôtres relevait l'espérance d'une veuve ; l'acte qui signalait son retour consolait une mère ; la première prière sortie de ses lèvres militait en faveur de ses compatriotes. Les circonstances fortuites qui l'avaient fait parler, agir et prier, semblaient favoriser ses penchants naturels ; mais en elle un amour l'emportait encore sur les autres : c'était son amour pour l'Église. Sans doute, au cours de ses pèlerinages, elle entretenait les saints de l'âme d'Ulf, restée vivante en la sienne par le lien mystérieux, plus fort que la mort,

1. *Rev. III.* 30, 33. — *IV.* 11, 17, 68, 97, 126, 130.

dont Dieu se fait le nœud dans le sacrement de mariage ; sans doute elle attirait le regard des bienheureux sur les huit enfants qu'elle voulait trouver à ses côtés au jour de la résurrection ; sans doute elle recommandait singulièrement aux héroïques serviteurs du Christ son peuple, son clergé, et l'ordre qu'elle avait entrepris de fonder en Suède ; cependant son premier intérêt était pour la mission particulière qu'elle avait reçue du Seigneur, et dans les sanctuaires de la Ville éternelle, dans ceux d'Assise, d'Ortone, du mont Gargan, de Bari, de Bénévent et de Naples, elle demandait surtout au ciel la réforme de la chrétienté par le rétablissement du saint-siège à Rome.

CHAPITRE XI.

1367-1371.

LE RETOUR DU PAPE A ROME.

Brigitte assiste à l'entrée triomphale d'Urbain V. — Révélations au souverain pontife et à l'empereur Charles IV. — Elle présente ses fils Charles et Birger au pape. — Pèlerinages de la colonie scandinave à Ortone, au mont Gargan, à Bari, à Amalfi et à Salerne. — Le chapelet de Brigitte. — L'office et la règle de l'ordre du Sauveur. — Bulle d'approbation accordée par Urbain V. — Alphonse de Vadaterra dernier confesseur de la sainte. — Elle prophétise la mort d'Urbain V. — Ses lettres à Grégoire XI successeur d'Urbain. — Elle prévoit le rétablissement du saint-siège au Vatican.

Totumque mundum in admirationem traxerit,
Quod Deus uni mulieri,
Cui alioquin in ecclesia tacendum erat,
Tanta in Ecclesia eloquenda secreta revelarit.
Ap. Od. Raynaldum.

Le 16 octobre 1367, Brigitte tomba aux pieds de son divin Maître la joie dans le cœur et la louange aux lèvres : Urbain V rentrait à Rome.

Dès l'année précédente, le pontife avait déclaré qu'à Pâques il sortirait d'Avignon, et la sainte appelait de tous ses vœux le jour de cette résurrection. Par la pensée elle suivait le voyage de la cour pontificale, la descente du splendide cortège sur le Rhône, l'embarquement à Marseille. Elle se représentait volontiers la

pompe dont le souverain pontife était entouré; son imagination lui montrait les galères de Naples, de Venise, de Gênes et de Pise transformant la mer en une ville flottante, et voguant avec docilité dans le sillage de la barque de Pierre. Elle se figurait la première messe du souverain pontife en Italie. Urbain la célébrait sur le rivage, à ciel ouvert, et nul ne pouvait compter le nombre des fidèles inclinés sous sa bénédiction. Mais comme s'il hésitait à pénétrer dans sa ville épiscopale, le pape s'arrête. Avec ses compatriotes les Français, croit-il que cette terre est la terre des morts? Son esprit est-il frappé de voir tomber en vue de Rome, comme Moïse en vue de la Terre promise, celui qui ramenait le saint-siège de la captivité, le grand cardinal Albornoz [1]? La servante de Dieu l'ignore, cependant sa prière touche le Maître qui affermit les forts et relève les faibles. Urbain V continue sa marche. Enfin le grand jour se lève, les cloches sonnent, les chants sacrés retentissent, la Ville éternelle s'anime. Plus de deux mille évêques, abbés et prieurs, entourent l'étendard de l'Église. Onze cardinaux français suivent, résignés, le coursier blanc d'Urbain V, que guident les princes italiens ; la basilique vaticane ouvre ses portes : *Evviva il Papa!* La promesse faite par saint Pierre à Brigitte en 1350 se réalise ; une voix céleste chante aux oreilles de la sainte : « Voici le vicaire du Christ « qui rétablit le saint-siège dans la cité du prince

1. Collectio actorum veterum quorum facta est, in Notes Baluzii ad vitas Paparum Avenionensium, *Par.*, 1693. *Iter italicum Urbani V auctore Garosco de Ulmoisca..*

« des apôtres [1] ». Elle s'élance hors de son oratoire et voit « les serpents changés en agneaux, les lions « en colombes. » Avec l'enthousiasme propre aux races méridionales, la foule n'a plus qu'un cri : « Vive le vi- « caire de Jésus-Christ ! » Urbain donne la bénédiction *Ubi et Orbi ;* pendant que Brigitte s'incline à la voix du chef de l'Église universelle, elle sent tomber les paroles pontificales sur sa lointaine patrie, sur la tête de ses enfants, de ses amis et de son roi, sur la tombe de ses morts et sur le sol du futur monastère de Vadstena.

Soit de son propre mouvement, soit à l'invitation du pontife, Brigitte se présenta sans tarder au Vatican et s'entretint avec Urbain V des grands intérêts de l'Eglise. Elle lui raconta une vision qui l'avait miraculeusement avertie de son retour. « Il semblait (disait-elle « en se désignant elle-même), il semblait à une per- « sonne qui veillait et ne dormait point qu'elle se trou- « vait dans un palais en présence d'un très grand « soleil. Devant l'astre étaient placées comme deux « chaires, l'une à droite, l'autre à gauche. Entre les « chaires et le soleil il y avait un espace. Du soleil « s'échappaient comme deux rayons dirigés l'un vers « la chaire de droite, l'autre vers la chaire de gauche. « De cette dernière une voix commença de parler. Bien « que dans la chaire on ne vît personne, on entendait « pourtant la voix se plaindre. Elle disait au soleil : « Salut, Roi éternel ! tu es Créateur, Rédempteur et « Juge équitable. Rien ne t'est caché, tout t'est connu.

1. *Rev. IV.* 49.

« Mais (*je parle* [1]) pour la personne qui maintenant « écoute parler et répondre avec ta permission. La « voix dit : O Maître ! ton vicaire qui est assis à ta « place a transporté le (*saint-*) siège dans la vieille ville « de Rome, où reposent les corps des premiers papes, « ceux de Pierre, de Paul et de beaucoup d'amis choisis « de Dieu. De la chaire de droite une voix répondit « ainsi : L'arrivée du (*saint-*) siège à Rome satisfait « Dieu, qui abhorre la chute et la corruption de la sainte « Eglise, dont les portes s'inclinent plus qu'elles ne « devraient vers la terre. Les crochets des portes « sont aussi redressés qu'ils peuvent l'être et ne sont « plus du tout recourbés. Le pavé est creusé de tels « trous qu'ils n'ont point de fond. Du toit tombent des « gouttes de soufre enflammées et brûlantes. Elles « répandent une fumée désagréable. Les murs sont « aussi horribles à voir que s'ils étaient enduits de sang « corrompu. Lorsqu'il eut été parlé de la sorte, une voix « s'éleva à main gauche et dit à celui qui avait parlé : « Explique les mots que tu as proférés et ce que signi- « fie au spirituel ce que tu as exprimé sous une « forme matérielle. A main droite, la voix répondit « ainsi : La sainte Eglise est la société des chrétiens ; « le pape est comparé aux portes ; les cardinaux aux « crochets ; tous les autres clercs séculiers au pavé ; « les ordres religieux qui devraient suivre leur règle « sont le toit ; les laïques chrétiens les murailles. Le « pape peut, s'il le veut, renouveler cette église et la

1. Les mots en italique sont ajoutés au texte de la sainte que nous traduisons littéralement. Voir Avant-propos, p. 2, note 4.

« rendre plus belle. Qu'il commence d'abord par soi-
« même. Qu'il recherche et s'informe s'il y a quelque
« revenu, impôt, contribution ou service pontifical qui
« soit devenu déraisonnable, puis, qu'il fasse restitu-
« tion au légitime possesseur. Ensuite, qu'il considère
« sa propre maison, ses meubles, ce qui est en or et
« en argent, ses animaux et ses vêtements. Qu'il
« prenne le nécessaire et qu'il donne le superflu,
« conservé par orgueil, à ceux qui ont de justes besoins.
« Enfin, que selon les convenances il administre sa
« maison. Il lui est permis, s'il voit qu'il le faut, d'a-
« voir des troupes mercenaires, non point qu'elles
« puissent défendre sa vie : sa vie est entre les mains
« de Dieu, quand Dieu voudra l'appeler à son tribunal ;
« mais il doit les avoir afin de réprimer les hommes
« déloyaux. Que le pape élève le désir de son amour
« au-dessus des choses caduques. Qu'il tourne ce désir
« vers le séjour où se trouve tout le nécessaire avec
« la joie sans terme préparée par Dieu, au royaume
« des cieux, à ceux de ses vicaires qui, assis à sa
« place dans le royaume de la terre, suivent sa volonté.
« Alors les portes de la sainte Eglise seront relevées
« de terre, alors toutes les choses imparfaites seront
« conduites avec sagesse. Il (*le pape*) se tiendra dans
« l'abstinence raisonnable et aimera ses sujets d'un
« amour venant de Dieu. Les crochets figurent les car-
« dinaux qui devraient soutenir les portes. Ils tendent
« le plus qu'ils le peuvent vers l'orgueil, la cupidité et
« la volupté. C'est pourquoi le pape doit prendre un
« marteau et une pince afin de courber les crochets
« selon sa volonté. Qu'il les courbe d'abord avec la

« pince, c'est-à-dire avec de douces paroles, avec des « conseils inspirés de Dieu, poûr qu'ils renoncent à la « simonie, aux mœurs pécheresses et à tout superflu. « Le pape frappera de son marteau celui qui n'obéira « pas, c'est-à-dire qu'il manifestera sa colère, dimi- « nuera les prébendes et courbera les (*cardinaux*) à sa « volonté, de telle sorte qu'ils puissent être les crochets « de la sainte Eglise et mériter ce nom. Le pavé de la « sainte Eglise signifie les évêques et les clercs sécu- « liers. Leur avarice est si profonde que rien n'y peut « suffire. Leur superbe, leur vie impure jettent une « écume qui est cette fumée abominable à *sentir* [1] pour « les amis de Dieu. S'il le veut, le pape peut beaucoup « améliorer cette situation, en conseillant à tous les « évêques d'agir au sujet des richesses et du reste « selon les conseils qu'il a été convenable que lui- « même reçût. Ensuite il invitera chaque évêque à con- « sidérer la vie de ses clercs. On prendra la prébende « qu'ils tiennent de l'Eglise à ceux qui ne voudront « pas s'amender et vivre dans la chasteté. Il est plus « agréable à Dieu qu'on ne dise pas de messe en une « ville que de laisser des mains prostituées manier son « corps béni. Que la simonie soit écrasée et poursuivie « autant que possible. En faisant les choses qui vien- « nent d'être dites, le pape pourra renouveler le pavé « de l'Eglise. Ceux qui ont abandonné le monde et se « sont liés sous la règle de l'obéissance, sont comparés « au toit. De même qu'un toit garantit de l'humidité et

1. Le texte porte *höra*, entendre ; mais par le conseil de M. Klemming nous supposons une faute de rédaction et traduisons comme s'il y avait *lukta*.

« du mauvais temps, ainsi les réguliers devraient « défendre (*la chrétienté*) de la colère de Dieu, par leur « humilité, leur abstinence, leurs prières et leur psal- « modie; maintenant, au contraire, ce type maudit excite « le courroux céleste. Ils ont abandonné l'humilité et « sont l'orgueil même. Ils ont méprisé les débuts et le « mode de vivre de leurs bons patriarches ; aussi le « démon a rendu leurs cœurs brûlants d'un feu figuré « par celui du soufre enflammé. Ce feu ne sort pas « seulement de l'orgueil, mais de beaucoup d'autres « péchés et de mœurs impures qui sont comparées au « goudron et à la poix. L'exemple (*des réguliers*) a con- « duit un grand nombre (*d'âmes*) à la réprobation. « Le pape peut renouveler le toit et le mieux faire [1]. »

Ce n'était pas la première fois qu'Urbain V entendait ce langage. Avant le rétablissement du saint-siège à Rome, Brigitte écrivait à un prélat influent de la cour d'Avignon :

« Révérend seigneur, faites avertir le pape de l'état « lamentable de la ville. Les édifices où reposent les « ossements des martyrs sont détruits, les temples « souillés par les hommes et même par les animaux. « Les constitutions des papes, directement inspirées de « l'Esprit-Saint, sont remplacées par des abus inspirés « du démon. Les clercs, de vie irréprochable, qui vi- « vaient des revenus de l'Eglise, cèdent la place à des « laïques; obligés de renoncer au mariage pour obtenir « les prébendes du canonicat, ceux-ci se livrent ouver-

1. Ainsi que nous l'avons dit (Avant-propos, p. 2, notes 1 et 2). Ce document, écrit de la main même de Brigitte, est conservé à la bibliothèque royale de Stockholm. Il a été publié par M. Klemming (*Uppen. IV.* 177, 181). C'est le chap. XLIX, livre IV, de la traduction latine des Révélations.

« tement à l'inconduite. Véritables entremetteurs du « diable, les prêtres les imitent; ils ne rougissent pas « d'avoir des maîtresses et tirent gloire de leurs enfants « naturels. Les moines, qui jadis chantaient nuit et « jour les louanges de Dieu, vont à peine au chœur. « Parfois il n'y a dans les couvents ni vie, ni messe de « communauté[1]. Les abbés habitent des châteaux situés « en pleine campagne, les religieux, des maisons de la « ville, et ils avouent des paternités criminelles. On ne « les reconnaît point à l'habit, qu'ils raccourcissent à « la façon des vêtements séculiers. Ils cachent leur « scapulaire comme une honte, et portent des armes. « Quel contraste avec les saints qui abhorraient la « richesse, l'orgueil et la concupiscence de la chair! « Les règles de saint Augustin, de saint Benoît, de saint « Dominique et de saint François ne sont plus ob- « servées. Les religieux, les pénitenciers absolvent les « pécheurs à prix d'argent et s'enorgueillissent de « richesses mal acquises. A-t-on oublié que l'Eglise « ordonne qu'on se confesse et qu'on reçoive le corps « du Christ au moins une fois l'an, qu'on se marie si « l'on n'est point appelé au célibat, qu'on jeûne des « jours déterminés, qu'on se repose le dimanche et les « jours de fête, qu'on ne gagne point d'argent par « l'usure? Or, il y a dans la ville de Rome des centaines « d'adultes qui meurent sans avoir reçu les sacrements « de Pénitence et d'Eucharistie. Des hommes mariés « chassent leurs épouses légitimes, les remplacent par « des maîtresses ou réunissent l'une et l'autre sous le

1. « Ideo, dit le texte latin, talia loca similiora sunt lupanaribus quam « sanctis claustris. »

« même toit. On ne jeûne guère durant le carême, et « certains de ceux qui semblent jeûner mangent la nuit. « Les riches envoient leurs serviteurs travailler les « jours fériés. Les chrétiens exercent l'usure avec « plus de cupidité que les Juifs. On ne craint plus les « châtiments de l'Eglise ; les excommuniés osent « assister aux offices ; les prêtres les accueillent, et si « l'on paie ils ne refusent pas de les enterrer. La foi « catholique disparaîtra à moins qu'un homme plein « de foi, guidé par l'amour de Dieu et du prochain, « n'abolisse ces abus. »

Il était arrivé le pontife libérateur attendu de la sainte et des fidèles serviteurs du Christ. Brigitte continua de le prendre pour confident de ce que le Verbe révélait sur l'Eglise militante. Avec une infinie miséricorde, la divine Trinité considérait non seulement les catholiques, mais ces infidèles, ces juifs et ces hérétiques qui ne font pas partie du corps de l'Eglise et qui par leur bonne volonté font partie de son âme. C'était à tous que le Seigneur chargeait sa servante de porter la parole divine : « Mes révélations, disait-elle, ne « sont point mystérieuses et voilées comme celles de « saint Jean et de saint Paul, chacun peut les compren- « dre. » Elle racontait donc au souverain pontife que l'humanité lui était montrée sous la forme de cinq personnes. La première représentait le clergé, qui devrait imiter la pauvreté des apôtres. A une époque indéterminée, un pape, que le Seigneur ne nommait pas dans la vision, se fait le meurtrier des âmes confiées à sa garde, il les tue par le mauvais exemple et les livre à l'ennemi même à qui le Christ les avait arrachées, aussi son trône

s'engloutit au milieu de l'abîme et ses mauvais conseillers brûlent d'un feu inextinguible[1]. Brigitte voyait souvent des membres du clergé devant le tribunal de Dieu. Un cardinal était livré au démon en châtiment de ses concupiscences[2]. Un archevêque était condamné pour avoir conseillé le mariage des prêtres, que le pape lui-même ne pouvait permettre, assurait la sainte, sans encourir la damnation Plus tard, la vision céleste lui montrait certain prélat hypocrite sous la forme d'un corps en pourriture. Puis elle voyait clairement que la vie des évêques qui ne résident pas est contraire à leur état. « Ils sont comme des porcs revêtus d'habits « sacerdotaux, » écrivait Brigitte au gouverneur de la Marche d'Ancône. Le ciel se plaignait encore de ce que les curés fissent de leurs fonctions un objet de trafic. Elle en prévient le souverain pontife et lui signale aussi la misère morale des moines. Ils recherchent les biens temporels, non pour exercer la charité, mais pour satisfaire leurs passions ; ils se livrent à l'étude sans discipline, discutent sur des subtilités et perdent leur temps. Les docteurs travaillent uniquement afin d'acquérir des dignités. La science théologique ne doit servir qu'à éclairer notre charité et à l'augmenter par la connaissance de Dieu, mais ils l'oublient. Une voix appelle

1. *Rev. III.* 26. — *IV.* 33, — *VI.* 77, 83. On reconnaît généralement à ce portrait le pape Clément VI. Peut-être la désignation n'est-elle pas absolue et faut-il voir un reproche plus général, dans lequel Urbain VI aurait sa part.

2. Cette révélation (VI, 70) a rappelé à M. Baudrillart (*Hist. du luxe*, III, 648, 649), la lettre satirique écrite à Clément VI de la part des diables. On pourrait multiplier les citations des écrits de Brigitte qui ressemblent par les idées et la forme aux censures portées à cette époque contre le clergé, régulier et séculier.

tout le clergé ; qu'il se tourne vers son Rédempteur.

La seconde personne offerte aux regards de Brigitte est la figure des mauvais laïques. La sainte entretenait Urbain des chrétiens qui, après avoir juré de servir Dieu, l'oublient comme s'il n'existait pas. Ces ingrats traitent d'insensé le Christ mort pour leur salut. Ils ne craignent plus le glaive de l'Eglise et n'ont de confiance qu'en leurs richesses. De tels pécheurs, qui se préfèrent à Dieu, tomberont dans l'abîme infernal.

« La troisième personne, disait Brigitte au souverain « pontife, représente Israël, peuple choisi de Dieu, « dont naquit la Mère du Rédempteur. » Il n'a point reconnu le Messie et l'a crucifié, les juifs ne verront donc point Jésus-Christ dans sa gloire : c'est la terreur de leurs consciences qui les éclairera.

La quatrième personne que juge le Seigneur est l'image des païens. Dieu les a créés et rachetés. Cependant ils sont aveugles, et le manque de bonne volonté les retient captifs de leur ignorance. Au dernier jour, ils apercevront la lumière sans pouvoir en jouir.

Enfin la sainte montrait la tendresse du Christ pour la cinquième personne, qui figurait les amis de Dieu. Sur terre ils souffrent une dure captivité ; s'ils prêchent, on leur ferme la bouche ; s'ils font du bien, on leur perce le cœur ; mais tout cédera devant l'ardeur de leur zèle ; le Seigneur les multipliera et les honorera.

Urbain V ne négligea pas ces avertissements. Austère, savant et pieux, il réprima, dès la première heure, les abus qui déshonoraient l'Eglise. La simonie fut recherchée, condamnée, et le vice n'osa plus se montrer à la cour pontificale. En même temps, le pape

régnait seul maître à Rome. Appauvri, fatigué d'un pouvoir qu'il ne savait point exercer, le peuple avait fait sa soumission. La noblesse, déjà rompue au joug par la démocratie, s'empressait d'accepter une suzeraineté plus digne. Les barons, qui s'étaient éloignés de Rome, y rentrèrent. La sainte put assurer à son ami, le comte Latino, que le pontife français était aussi pieux que le pape Nicolas III, cette gloire de la maison des Orsini, et que le premier souci d'Urbain semblait l'honneur de l'Eglise. Elle faisait remarquer qu'avant même de restaurer le Vatican, on relevait les sanctuaires. Charles IV ratifiait toutes les donations de l'empire aux successeurs de saint Pierre et les privilèges de l'Eglise. Déjà, sous l'influence de la cour romaine, une ligue s'organisait pour défendre la papauté contre son plus sérieux ennemi, Visconti, seigneur de Milan. Enfin l'arrivée des souverains nominatifs de Terre Sainte, la reine de Naples, héritière de Jean de Brienne, et le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, réveillait l'espoir d'entendre le pape prêcher la croisade.

Le jour après lequel Brigitte soupirait depuis quinze ans se leva enfin. L'empereur et le pape se rencontrèrent à Rome, et la sainte vit le pouvoir né de la volonté des hommes s'incliner devant l'autorité du vicaire de Jésus-Christ. Le matin du 31 octobre 1368, un imposant cortège entrait par la porte Collena et se dirigeait sur Saint-Pierre. Urbain V montait une blanche haquenée, dont l'empereur tenait les rênes avec un fidèle serviteur de l'Eglise, le duc de Savoie. Arrivé devant la basilique, le pontife mit pied à terre, entra au milieu d'une

foule immense et célébra la sainte messe, que servit Charles IV.

A Viterbe, l'empereur avait reçu de Brigitte un pli de parchemin. La sainte recommandait à Sa Majesté Impériale quatre filles du ciel : l'Humilité, l'Abstinence, l'Abnégation et la Charité que la Volupté avait chassées de leur héritage et remplacées par ses enfants : l'Orgueil, le Plaisir, le Luxe et la Simonie. Quittant la forme allégorique, Brigitte s'adressait de nouveau au souverain allemand et lui transmettait ces paroles du Seigneur : « Je suis la lumière qui illumine toutes choses « et s'est rendue visible en mon humanité. Je t'ai établi « dans le monde comme un flambeau destiné à éclairer « les hommes, et je t'avertis que j'ai révélé à une femme « les paroles de ma justice et de ma miséricorde. Exa- « mine-les. Sache que j'ai dicté à celle qui t'écrit une « règle d'ordre religieux en l'honneur de ma Mère ; lis « toute cette règle, efforce-toi de la faire approuver « par mon vicaire, ainsi que moi-même je l'ai approuvée « devant tous les bienheureux [1]. »

En présence du plus grand d'entre les souverains temporels et des princes de l'Eglise témoins de ses dons surnaturels, la sainte remit au pape, pour en solliciter l'examen, les constitutions de son ordre. Urbain fit une réponse évasive, et Charles quitta Rome sans s'occuper davantage de la requête de Brigitte. On ne s'en étonna point : aux yeux des hommes, l'empereur et la sainte se montraient sous des aspects fort dissem-

1. *Rev. I.* 23, 24, 28, 41, 55, 56. — *III.* 8, 24, 28, 133. — *IV.* 22, 45, 116. *VI.* 11, 15, 68, 70, 72, 73, 77, 89, 101. — *VII.* 10, 29, 31. — *VIII.* 51. *Extrav.* 34.

blables. La fière Scandinave personnifiait la foi vigoureuse, la chevaleresque poésie de la féodalité, déjà sortie du domaine de la politique pour entrer dans le domaine de l'histoire ; le monarque étonnait son temps par des accommodements et des idées neuves ; elle vivait du passé, lui de l'avenir, et ils ne voyaient pas de même le présent [1].

Sur ces entrefaites, un pèlerinage suédois se présenta au tombeau des apôtres. A sa tête étaient les deux fils de la sainte, l'évêque de Vexiœ et la vieille sénéchale d'Upland. Recevoir la bénédiction du saint-père, au moins une fois au cours de la vie, semblait une tradition de leurs races, et ils profitaient de ce que rien ne les retenait en Suède pour venir s'incliner sous la main d'Urbain V. Charles n'aimait point sa femme et n'en était point aimé ; Birger avait perdu la sienne, et les enfants des deux frères restaient sous la protection d'un homme fort puissant à la cour, leur commun aïeul maternel, dont les ancêtres étaient compatriotes du nouveau roi. Charles et Birger n'emportaient donc pas d'inquiétudes au sujet de la famille. Quant à la patrie,ils se sentaient impuissants à la servir dans les luttes de partis coupables. Le sénéchal de Néricie, relevé de ses fonctions, était alors chargé de recruter des milices, emploi sans honneur s'il s'agit de la guerre civile [2] ; il s'empressa encore plus que Birger d'échanger son épée contre le bâton du pèle-

1. Geschichte Kaiser Karls IV und seiner zeit von Dr C. Werunski. *Insbruch*, 1880.

2. Bidrag till Skandinaviens Historia ur Utländska arkiver Samlade och utgifna Af. C. G. Styffe, *Stockolm Nordstedt*, 1859. *I*, 118, 121.

rin [1]. Thomas de Malstad portait en cour de Rome des requêtes pour son diocèse, et la veuve d'Ulf (Sparre) de Tofta espérait, dans la ville sainte, mieux prier, mieux mériter pour l'âme de son époux.

Comme toutes les joies terrestres, la réunion de la famille de Brigitte, séparée depuis vingt ans, fut mêlée de quelque amertume. Le premier regard de la sainte sur son fils aîné, lui montra qu'il était miné par une maladie de poitrine. Elle l'attira sur son cœur, et aussitôt un flot de sang jaillit des lèvres du chevalier ; mais il emportait le mal ; le contact du cœur maternel venait de guérir Charles Ulfsson. Catherine avait aussitôt compris le miracle et elle l'expliqua aux Romains qui l'interrogeaient [2].

La dame de Tofta ne demanda point un prodige mais des prières. Lors du premier pèlerinage de l'évêque de Vexiœ et de sa diocésaine à Rome, Brigitte, ravie en extase, avait assisté au jugement d'Ulf Sparre. Le démon faisait le procès de cette âme, représentée sous la forme d'un cœur tremblant. Sans doute la charité du mort effaçait ses iniquités, cependant les péchés commis devaient être expiés. Le chevalier restait condamné à subir en tout son être, jusqu'au dernier jugement, la peine qui purifie. La Mère des Miséricordes et les saints qu'il avait honorés, intervinrent et obtinrent une mitigation de l'arrêt ; puis il fut révélé à

1. Les documents anciens diffèrent sur la date de ce voyage. En les compulsant, en les comparant avec les actes publics signés par Charles ou par Birger, il est facile de s'assurer que ceux-ci vinrent deux fois à Rome : en 1367 et en 1370.

2. Proc. Can. *Dep. Cec. Nicolay f.* 187 *v.*

l'extatique qu'en rendant aux légitimes possesseurs les biens mal acquis par le mort, qu'en faisant des aumônes et des prières à son intention, on abrégerait ses souffrances. La veuve d'Ulf se souvenait qu'au jour de leur mariage elle avait promis d'être le secours de son époux, et tout ce qu'indiquait le ciel, elle l'accomplissait. Maintenant elle réclamait de nouvelles lumières. Brigitte pria, et une vision lui montra de nouveau l'âme du chevalier au tribunal suprême. « Des larmes d'amour ont « coulé devant moi pour cette âme, disait le Maître, faites-« la entrer en ce repos qu'elle ne saurait concevoir, « si elle était encore sur terre. » L'âme monta, pareille à un astre qui se lève ; mais de la bouche du Christ sortaient des paroles sévères : « Le temps est proche, « déclarait-il, où je ferai justice. La progéniture de ce « mort s'enorgueillit ; elle recevra son châtiment. »

La sénéchale avait délivré l'âme attachée à la sienne. Elle chanta son *Nunc dimittis* et offrit peut-être sa vie pour ses enfants, que Brigitte voyait menacés des colères célestes au milieu de la guerre civile. Toujours est-il qu'elle mourut dans la Ville éternelle et y fut enterrée près des saints [1].

Urbain V reçut en audience particulière Brigitte, ses fils et leurs compagnons. Birger ressemblait à un homme d'armes des vieilles légendes du Nord. Charles brillait par le luxe fastueux que les Suédois empruntaient aux Allemands. Sur sa cotte de mailles, il portait une ceinture d'argent massif et drapait un manteau couvert d'hermines, enrichies des plus étincelantes pierre-

1. *Rev. III.* 12. — *VI.* 39, 49.

ries. L'austère pontife regarda les deux étrangers :

« Vous êtes bien le fils de votre mère, dit-il à Birger.
« Vous, continua-t-il en se tournant vers Charles, vous
« êtes un fils du siècle. »

La sainte se prosterna aux pieds du successeur de saint Pierre.

« Donnez à mes enfants l'absolution de leurs fautes, » s'écria-t-elle.

Avec la fine ironie d'un gentilhomme français, Urbain V sourit. Il souleva la riche ceinture de Charles.

« Porter ces pesants habits sera sans doute une péni-
« tence suffisante ? » demanda-t-il.

L'ancienne dame d'honneur de la reine releva ses yeux clairs et les fixa sur le pape.

« Très saint Père, dit-elle d'un ton respectueux
« mais ferme, ôtez-lui ses péchés, moi je me charge de
« lui ôter sa ceinture [1]. »

Cette entrevue avec Urbain V ne fut point, comme Brigitte l'avait espéré, suivie de rapports fréquents. Saisi d'un dégoût maladif pour le séjour de sa capitale, le pape quitta le Vatican et s'installa tantôt à Viterbe, tantôt dans le triste château de Montefiascone qui, pareil à une noire prison, s'élevait près du riant lac Bolsena. La fièvre brûlait le sang du pontife, ses rêves lui montraient le beau palais d'Avignon construit par ses soins. L'effort de volonté qui le retenait dans le patrimoine de Saint-Pierre ne suffisait plus à soutenir l'activité imposée par les intérêts de l'Eglise. Brigitte comprit qu'il ne lui accorderait pas, en ce moment, la

1. Proc. Can. B. Kater. *f.* 63 *r. et v.* — *Chron.* 211.

seule chose dont elle n'avait point obtenu qu'il s'occupât: l'approbation de la règle du Sauveur. Elle savait persévérer sans jamais tomber dans le découragement ; mais elle savait aussi qu'on s'agite en vain si l'on prétend agir avant l'heure de Dieu, et elle mit son espoir en la Providence. Aussitôt le Christ lui apparut. « Parfois, « lui dit-il, je t'ordonne d'attendre, parfois de marcher. « Aujourd'hui je t'envoie au tombeau de mon apôtre « André. » Comme elle objectait sa vieillesse, ses infirmités et le manque d'argent, il promit de pourvoir à tout [1].

L'idée d'un pèlerinage à Amalfi fut joyeusement acceptée au palais Papuzeri. Les trois enfants de la sainte, l'évêque de Vexiœ, le prieur d'Alvastra, Magnus d'Eka, maître Pierre et d'autres encore pressèrent Brigitte de partir. C'était entreprendre un véritable voyage. De graves maladies régnant sur le rivage occidental de la presqu'île, on verrait les plages de l'Adriatique avant celles de la mer de Sicile, puisqu'on devait passer par Bari, singulier chemin pour gagner les environs de Naples.

Les Scandinaves obtinrent du saint-siège un sauf-conduit afin de traverser la Pouille, où le comte de Bari guerroyait contre la reine Jeanne Ire, et d'autres faveurs assurèrent leurs pratiques religieuses. Avec la rémission de leurs péchés et l'indulgence plénière à l'heure de la mort, Urbain V accordait à Brigitte et à Catherine le droit de faire célébrer la sainte messe, sur un autel portatif, partout où elles se trou-

1. *Rev. VI.* 107.

veraient, même dans les lieux frappés d'interdit [1]. En marche on réciterait un chapelet enrichi de grâces singulières par le souverain pontife : une indulgence de cent jours était attachée à chaque grain. L'habitude de compter le nombre des prières sur des boules ou des clous enfilés datait de la primitive Église et restait généralement répandue, mais sauf dans l'ordre de saint Dominique, où, suivant l'exemple du fondateur, on continuait à dire cent cinquante *Ave*, divisés par quinze *Pater* et autant de *Gloria*, le rosaire avait été oublié durant la grande peste. Chacun disposait le chapelet suivant son attrait particulier. Celui de Brigitte était de réciter soixante-trois *Ave* en l'honneur des soixante-trois années de vie terrestre que la tradition assigne à la Vierge ; sept *Pater* pour célébrer les sept douleurs et les sept allégresses de Marie; enfin sept *Credo* au lieu des *Gloria* du rosaire. Elle formait ainsi une suite de six dizaines terminées chacune par un *Pater* et un *Credo*, et achevées par la récitation d'un dernier *Pater*, d'un *Credo* et d'un *Ave* [2].

L'Avent commençait quand on partit, et le jeûne préoccupa la sainte. Elle souffrait du foie; plusieurs de ses compagnons ne jouissaient point d'une robuste santé et, dans le chemin qu'on allait prendre au travers de l'Italie, on craignait de ne pouvoir se procurer de

1. *Urbani P. nob. mul. Birgittæ et Katerinæ. Dat. ap. montem Flas. II. Id. Jun. pont. VII. Viaticum pro Dna Birgitta ejusque liberis Carolo de Ulfasa, Birgero et Catharina de Romana curia recedentibus ad S. Nicolaum de Baro et locum S. Angeli de Monte Gargano. Siponte diocesi Dat. Rom. ap. S. Petri IX, kal. Dec. P. VIII.* CELSE *Bull.* 131-132. Ces pièces sont reproduites dans le Bullaire romain et dans d'autres ouvrages.

2. *Arch. de la Chanc. de la Congrégation des indulgences, VI,* 144.

poisson. Devait-on se rendre malade ou risquer de scandaliser le prochain ? Avec la filiale confiance dont elle avait la coutume, Brigitte demanda au Seigneur ce qu'il fallait faire. La réponse du Maître fut pleine de douceur. Comme dans l'Évangile, il recommandait à ses serviteurs de ne point suivre l'exemple des pharisiens et de manger ce qui était utile au soutien de leur vie.

Le bizarre itinéraire qu'imposaient les épidémies et les cordons sanitaires permit aux Suédois de s'arrêter à Ortone, où plusieurs d'entre eux avaient suivi Brigitte en 1365. Impatient d'y arriver, on voulut, malgré le conseil des guides, presser le voyage et gagner une étape, aussi, quand on parut sous les murs de la ville, les portes ne s'ouvraient plus. Il fallut passer la nuit dehors. Brigitte la consacra tout entière à l'oraison. Au point du jour, le Christ l'avertit qu'il la punissait ainsi de l'ardeur avec laquelle elle avait suivi sa volonté propre. « Entre maintenant, dit le Maître, mon servi« teur Thomas te donnera ce que tu désires. » Près des reliques de l'apôtre, Brigitte jouit encore de la présence sensible du Seigneur Jésus. « Voilà mon trésor, ma « lumière, » disait le Verbe incarné, montrant l'apôtre sous une forme corporelle. Et celui-ci ajoutait : « Je « vais te donner ce que tu souhaites depuis long« temps. » Alors les pèlerins, groupés autour de la châsse, les confesseurs et les enfants de Brigitte, furent témoins d'un éclatant miracle. Le coffre qui renfermait les ossements du bienheureux s'ouvrit de lui-même ; un fragment des reliques traversa l'espace et tomba sur les mains de la sainte. Brigitte désirait,

en effet, dès son premier pèlerinage, ce qu'elle obtenait au second [1].

Comme deux ans auparavant, on se rendit au sanctuaire des saints Anges, puis on aperçut les remparts de Bari.

L'évêque, Barthélemy Carrafa, se souvenant des apparitions miraculeuses de saint Nicolas à Brigitte, offrit son palais aux pèlerins. Il leur rendit la possibilité du jeûne et de l'abstinence en les invitant à manger les poissons qu'on pêche sur le rivage.

La halte des Scandinaves à Bari fut courte. Le Seigneur ordonnait de passer les fêtes de Noël à Naples, il fallait se hâter. Une pénible course des rives de l'Adriatique au golfe de Salerne conduisit les voyageurs dans l'antique cité où reposent les reliques de saint Matthieu. Brigitte s'agenouilla devant la châsse. « Vous avez été un excellent changeur, dit-elle au « publicain devenu évangéliste : vous avez troqué les « biens périssables pour les biens éternels ; comme prix « de vous-même vous avez reçu Dieu. » L'apôtre se montra aux regards privilégiés de la voyante : « Béni « soit le Seigneur qui t'a inspiré de me saluer ainsi, » répliqua-t-il. Puis, pour l'instruire, avec tous les chrétiens, il continua : « Dans la charge que j'exerçais au « service de l'Etat, je m'efforçais de tout régler avec « équité ; je cherchais Dieu seul, et au premier appel je « le suivis. La richesse, les honneurs n'étaient plus rien « à mon âme remplie de reconnaissance et d'amour.

1. Proc. Can. *Dep. Pr. de Alvastro sup.* 19° *art. f.* 208 *r. et v.* — *Rev. VIII.* 14. *Extrav. XCIX.*

« Après la passion, je rapportai ce que j'avais vu et en-
« tendu, non par vaine gloire, mais pour la louange du
« Maître et le bien des hommes. Aujourd'hui on s'efforce
« de détruire l'action de mes écrits, on y trouve des
« contradictious. On dispute sur les préceptes évan-
« géliques au lieu d'y conformer sa vie. » Avant de quitter le sanctuaire, Brigitte eut l'intelligence d'une autre vision qu'elle n'avait jamais pleinement comprise. Quelques années auparavant Jésus-Christ lui était apparu : il excitait ses serviteurs à convertir des âmes. Ceux qui vivaient dans le siècle donnaient leur cœur à l'apostolat ; mais leurs forces, leur esprit, leur temps étaient consacrés à d'autres objets que le salut des hommes. Outre leur cœur, les religieux offraient leur obéissance ; quant à leur volonté, elle n'était pas dans ce sacrifice de soi au prochain. Enfin, prête à braver la mort, une élite peu nombreuse s'offrait tout entière. Au tombeau de saint Matthieu, Brigitte pénétra les sentiments de cette élite, qu'elle avait seulement devinés autrefois, car le Verbe lui fit éprouver l'amour qui, sans aucun désir de récompense, porte à se sacrifier aux êtres en péril de mort éternelle. Elle sentit avec une intensité extrême la force de l'exemple silencieux, des paroles persuasives où l'éloquence humaine n'a point de part, du pardon des injures, de la prière, de l'offrande de soi-même. Saint Etienne était présent avec l'évangéliste ; grâce à eux elle vit clairement que, pour sauver ses frères, il faut savoir prier, prêcher, souffrir et mourir.

L'écho des paroles entendues à Salerne résonnait au plus profond de son âme quand, au sortir de la ville,

elle suivit la côte ensoleillée d'Amalfi. Au milieu des splendeurs de la nature, de la végétation embaumée d'une terre égayée par le murmure des eaux et les sourires du ciel, le Verbe disait à son épouse qu'il faut fermer les yeux aux biens d'un jour afin de les ouvrir à l'invisible, à l'infini, mille fois plus beau et désirable[1].

Les pèlerins entrèrent dans Amalfi vers la fin de l'Avent. L'antique rivale de Venise était bien déchue ; pourtant l'église, où depuis 1208 reposait le corps de saint André, étincelait encore de splendides mosaïques. Brigitte entendit-elle, comme d'autres, les ossements du bienheureux saluer la croix? On ne sait. Mais Notre-Seigneur lui assura que cet apôtre était le secours des justes et des pécheurs, qui obtenaient à son tombeau le pardon de leurs fautes. « Il n'a point eu honte de ma « croix, il l'a portée joyeusement, disait le Maître, « aussi j'écoute ses prières[2]. »

Il semble qu'en quittant Amalfi les fils de Brigitte aient repris le chemin de la Suède avec l'évêque de Vexiœ et le prieur d'Alvastra, car ils ne parvinrent point à Naples. Tandis que cette partie des pèlerins regagnait le Nord, l'autre recevait de nouveau l'hospitalité au palais Buondelmonte. Jacqueline se souvenait de la puissance surnaturelle de l'étrangère ; elle lui amena son fils Esaü qui, à sept ans, se mourait d'une maladie de langueur, et avec un signe de croix la sainte guérit

1. *Rev. III.* 1. — *IV.* 2, 129.
2. *Rev. VI.* 107. — Istoria dell'antica Reppublica d'Amalfi di F. Pansa. *Napoli, Severini*, 1724, I. 2. 173.

l'enfant. Après une courte adoration près de la crèche, les pèlerins durent se rendre à Rome [1].

En des temps meilleurs, Brigitte ne fût point passée une seconde fois au pied de la célèbre abbaye du Mont-Cassin sans vénérer les reliques de saint Benoît; mais, pour l'heure, la maison bénédictine, que le pape entendait réformer en la faisant passer des moines noirs aux blancs camaldules, ressemblait à un repaire de voleurs. Suivant la voie de terre, les Scandinaves atteignirent le rocher escarpé sur lequel s'appuie la petite ville de Sermoneto. Là, le curé, don Sancio Citroli, leur offrit un logement. Malgré la saison avancée, cette partie de la campagne romaine était ravagée par la fièvre. Une robuste servante de Brigitte, la Flamande Catherine, fut prise de violents frissons. Rester à Sermoneto était coûteux ; on s'unit donc pour supplier la sainte de guérir la malade, et maître Pierre le lui commanda au nom de l'obéissance. Prosternée sur le sol, les bras en croix, la bouche collée contre terre, Brigitte pria longtemps, puis elle appela sa servante: « Lève-toi, Catherine, » lui dit-elle. Il n'y avait plus trace de mal, et la Flamande partit pour Rome avec sa maîtresse [2].

1. Proc. Can. *Dep. Magni Petri et Kater. sup.* 34° *art. f.* 136 *v.* *et Pr. de Alvastro sup.* 19° *art. f.* 208 *v.* Ce miracle eut lieu en 1370 et non en 1372, comme le veulent la plupart des historiens, car Alphonse de Vadaterra, qui était du dernier voyage, n'en fut pas témoin. Il l'explique lui-même. (*Dep. sup.* 34° *art. f.* 159 *r.*)

2. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 34° *art. f.* 136 *r.* Dans leurs dépositions sur ce même article (*f.* 158. *f.* 223 *r.*). l'évêque de Jaen et le prieur d'Alvastra déclarent tenir de Catherine et de maître Pierre le récit du miracle de Sermoneto. Il eut donc lieu en 1370 et non au moment du voyage de Terre Sainte dont Alphonse de Vadaterra et le cistercien faisaient partie. La

Aux premiers jours du printemps de 1370, Brigitte rentra dans la ville des apôtres. Une nouvelle douloureuse, incroyable, l'y attendait : Urbain V songeait à quitter son siège épiscopal pour sa patrie terrestre. Quand la sainte le revit, il était entouré d'une multitude de fidèles, qui le suivait du Vatican à Latran, pour assister à l'exaltation des chefs de saint Pierre et de saint Paul. Pendant la procession, tout le peuple racontait l'histoire des restes sacrés, enlevés au premier siècle de l'église par les Orientaux, puis repris par les Romains, et cachés dans les catacombes jusqu'à l'avènement du pape saint Corneille. Près de la vénérable veuve se tenait le prieur du chapitre de Saint-Nicolas de Bari, qu'elle avait converti en 1365. Il la supplia d'expliquer si vraiment les serviteurs de Dieu avaient été abandonnés sans gloire aux entrailles de la terre. Brigitte déclara que les reliques trouvées dans les catacombes étaient bien authentiques ; pouvaient-elles, tant que Dieu voulait les dérober à la vénération des fidèles, recevoir une plus digne sépulture qu'en la compagnie de nombreux martyrs gardés par les milices angéliques[1] ? On pénétra dans l'église. Le saint-père exposa sur l'autel des reliquaires splendides, que le roi de France venait d'enrichir de fleurs de lis en pierreries. Puis, la bénédiction du souverain pontife tomba une dernière fois sur les Romains prosternés devant lui. Le

date a été grattée au f. 136 recto du procès de canonisation et remplacée par celle de 1365 ; il est facile de s'en convaincre en regardant au travers du papier.

1. *Rev. IV*. 107. Marin Vulcano fut fidèle aux enseignements de la sainte. Trente ans après sa conversion, il mourut à Rome appelé par voix céleste, peut-être celle de sa vénérable amie.

lendemain même de ce jour, Urbain V quitta le Vatican pour Viterbe. Il ordonnait à la chancellerie de se préparer à partir, et l'on sentait qu'à jamais il abandonnait son poste.

Vingt ans auparavant, le Seigneur avait appelé Brigitte à travailler au retour du saint-siège dans la capitale du monde chrétien ; l'œuvre était accomplie. Maintenant que la volonté du pape semblait se révolter contre celle de Dieu, fallait-il agir? La sainte demanda des lumières au ciel. Elle en reçut d'abondantes, mais le Verbe se complut à éprouver sa foi. Tout en elle protestait; son impétueuse nature la jetait sur la route d'Avignon pour la fermer au pape, dût-elle mourir à ses pieds. Jésus-Christ ne lui dit pas une parole de l'inquiétude dont elle avait l'âme pleine. Ce fut un message très différent qu'il l'envoya porter à Urbain V.

Le pape s'était établi au château de Montefiascone. Brigitte lui demanda une audience. Ceux qui cherchent soit en eux-mêmes, soit en la politique humaine, le mobile de leurs actes, crurent qu'elle représenterait au pontife le péril où sa désertion mettait l'Eglise. De tout autres paroles lui étaient dictées : « Va vers le pape, « commandait le Christ à sa servante, il est bon et « serait un instrument utile s'il ne se laissait pas em- « prisonner dans les sollicitudes de la terre. Dis-lui : « votre temps est court, songez au salut des âmes qui « vous sont confiées. Je vous ai présenté une règle « dictée de Dieu pour l'ordre qui doit être fondé à « Vadstena, Jésus-Christ veut que vous la confirmiez. « Comme dot spirituelle, vous assurerez au monastère « le don que lui fait le Seigneur : les indulgen-

« ces dont jouit l'église de Saint-Pierre-aux-liens. »

Dès 1368, Brigitte avait remis au chef de l'Eglise l'office des futurs religieux, le plan du monastère de Vadstena et les constitutions de l'ordre du Saint-Sauveur, non point modifiées, mais complétées d'après les enseignements successifs du Verbe. En 1370, la présence simultanée à Rome de Thomas de Malstad, du prieur d'Alvastra et de Pierre de Skeninge fournissait à la sainte les trois témoins suédois, l'un évêque, l'autre moine, le troisième prêtre, par lesquels le Christ lui ordonnait d'appuyer sa parole.

Lorsqu'elle habitait la maison du cardinal de Beaufort, Brigitte avait reçu du ciel le texte des leçons de matines, différent selon les jours, et propre à l'office des sœurs nouvelles. « Je t'enverrai mon ange, » disait le Maître à sa servante, après lui avoir déclaré que les religieuses ne devaient point réciter les heures canoniales, mais celles de la sainte Vierge : « mon messager « te révélera les leçons qui devront être lues dans le mo« nastère. Ecris sous sa dictée. » L'oratoire de Brigitte communiquait, par une fenêtre, avec l'église Saint-Laurent *in Damaso*. Chaque jour elle s'assit près du vitrail ouvert, tenant sa plume et récitant des prières, jusqu'à ce que l'ange lui apparût sous une forme humaine. Tourné vers le tabernacle, il s'adressait à elle en suédois. La sainte écrivait et remettait chaque soir à son directeur quelques pages d'une écriture large et irrégulière qui donne peu l'idée de son caractère ferme. Parfois elle attendait inutilement le pur esprit. Sa journée finie, elle disait à maître Pierre : « Je n'ai rien fait. L'ange n'est pas venu. » Le messager céleste

acheva enfin son œuvre, qui porte le nom de *Sermo Angelicus,* et la divisa en vingt et une leçons pour les sept jours de la semaine.

Le dimanche, les trois leçons exposent et commentent l'amour que, de toute éternité, la Trinité sainte éprouva pour la Vierge Marie, aimée de Dieu plus qu'aucune créature.

Le lundi, on médite sur la nécessité du libre arbitre laissé aux purs esprits et aux hommes, sur la connaissance que les anges eurent de la Vierge, supérieure à tous par le degré de sa soumission au Seigneur.

Le mardi, on songe à la joie d'Adam lorsqu'il connut, par prescience, la naissance de Marie et celle du Rédempteur. On s'associe aux sentiments des prophètes et des patriarches dans leur attente de la Vierge.

Le mercredi, les leçons traitent de l'union de saint Joachim et de sainte Anne, de l'humilité de Marie dont la profondeur dépasse l'intelligence humaine, de sa beauté qui réjouit le ciel et la terre.

Le jeudi est consacré à réfléchir sur l'usage que la Vierge faisait de sa volonté, tout orientée à Dieu pour le bien des hommes; seule de la race humaine, elle n'avait aucune inclination au péché.

Le vendredi, on repasse les prophéties de la passion. Marie les comprenait mieux que ceux mêmes qui les ont proférées. On entre dans ses sentiments alors que chaque regard jeté sur Jésus le lui montrait au jour du Calvaire, et alors qu'elle seule gardait foi en la résurrection.

Le samedi, les religieuses considèrent l'emploi que

la Vierge fit de ses forces pour donner des âmes à Dieu. Elle instruisit les apôtres, les docteurs auxquels elle expliqua rationnellement et selon la révélation ce qu'ils ignoraient de la vie du Verbe. Ayant porté les douleurs de la passion, elle pouvait animer les martyrs à souffrir pour le Christ. Son exemple forma les vierges. Les veuves apprirent d'elle à se séparer de leur meilleur amour. Contemplant sa charité, les époux sentirent s'accroître leur réciproque tendresse.

Ce discours sur l'*Excellence de la bienheureuse Vierge* terminé, l'ange dit à Brigitte : « Voici que j'ai tissé la « robe de la Reine du ciel ; cousez-la comme vous « pourrez [1]. » Coudre, c'était traduire et rédiger. Pierre d'Alvastra avait mis en latin le manuscrit de Brigitte. Pierre de Skeninge distribua ensuite ces leçons de matines, les psaumes et les cantiques de l'office, puis à trois hymnes célèbres de Fortunat [2], il en joignit non moins de vingt-huit, appropriées à la Vierge Marie, complétées ou composées de sa main. Il empruntait le chant aux airs anciens usités dans l'Eglise, se bornant à y introduire quelques variantes ; chant grave, pas accompagné d'instruments, car « l'esprit n'est point « sans péché, avait dit le Verbe à la fondatrice, « quand la note plaît davantage au chanteur que ce

1. *Rev. IV.* 137. *Regula Salvatoris XXI*, 151. PROLOGUS IN SERMONEM ANGELICUM. SERMO ANGELICUS DE EXCELLENTIA B. MARIÆ VIRGINIS QUEM IPSE ANGELUS DICTAVIT, 652, 671. Un texte suédois manuscrit de ce dernier document, écrit en 1385 par Fr. Jordan, fut compris dans un échange fait sous le second empire entre la bibliothèque de Paris et celle de Stockholm. M. Klemming l'a édité au tome IV de la version suédoise des Révélations, pages 215 à 276.

2. *O gloriosa Domina. — Quem terra, pontus, æthera. — Ave, maris Stella.*

« qu'il chante. Ce chanteur est même abominable de-« vant l'Eternel s'il élève la voix plus par amour de « ses auditeurs que par amour de Dieu [1]. »

Avec l'office [2] qui serait d'obligation pour les religieuses [3], maître Pierre composait à l'usage des

1. L'œuvre de maître Pierre existe manuscrite, 1° à la bibliothèque d'Upsal, cod. 8 ; 2° à Merton College (*Oxford*), cod. 215 ; 3° à Balliol Coll. (*Oxford*), cod. 226. Elle fut imprimée en 1570 à Gênes. M. Klemming a publié les 28 hymnes, d'après le manuscrit d'Upsal dans les *Piæ Cantiones*. — Le professeur **Weibull** (**En vigtig handskrift till Birgitta Litteraturen.** *Histor. Tidskrift* 1887, 1) prétend à tort que la sainte était l'auteur de l'office. Cette opinion, impossible à soutenir sérieusement, a été réfutée par **H. Schück** (**Den Nyfunna Birgitta Handskriften.** *Samlaren* 8, 1887. *Upsala Berling*), qui avait déjà parlé de l'œuvre de maître Pierre dans son Histoire de la littérature suédoise (172). Le *Rituale*, connu aussi sous le nom de *Cantus sororum*, et auquel maître Pierre ajouta des explications qui portent le titre de *Celeste Viridarium*, fut traduit en suédois au XVI[e] siècle par Nicolas Ragvaldsson (JOMFRU MARIÆ YRTEGARDIR, *Bib. Roy. de Stkhm.*, cod. A, 12). L'office et les chants de maître Pierre sont encore en usage dans l'ordre. Nous avons communiqué l'Antiphonaire du couvent d'Altomünster à Dom Pothier de Solesmes, dont l'autorité est souveraine en semblables matières. Voici ce qu'il nous écrit : « Le texte de cet « antiphonaire est emprunté soit à la liturgie romaine, soit aux liturgies du « moyen âge. Toutefois, beaucoup de morceaux semblent avoir été composés « pour l'usage de l'ordre, mais à la façon du moyen âge et plus particu-« lièrement dans le goût du XIII[e] et du XIV[e] siècle. Parmi les morceaux em-« pruntés aux autres liturgies, plusieurs ont été modifiés pour qu'ils pussent « s'appliquer à la sainte Vierge ; car tout cet ensemble d'office... est en « l'honneur de Marie et se rapporte à ses mystères. Les antiennes et les ré-« pons empruntés à la liturgie romaine ou aux usages du moyen âge ont la « mélodie traditionnelle, celle des manuscrits. Les pièces composées plus ré-« cemment sont dans le goût de l'époque, c'est-à-dire d'un style grégorien, « mais plus travaillé que le grégorien pur. Les hymnes sont sur des airs « anciens encore en usage dans la liturgie actuelle. Certaines variantes propres « à l'antiphonaire de sainte Brigitte sont assez curieuses. Il faut remarquer « dans cet antiphonaire l'usage des Benedicamus *farcis* ainsi que des tropes « ou laudes, spécialement pour le *Salve, Regina.* »

2. **Breviarium sororum ac sanctimonialium Sacri Ordinis Divæ Brigittæ, Horarum Deiparæ Virgini de dicatarum.** *Campis*, 1544 — *Abrebati, M DCX* — *Coloniæ M.DC.XXIIX* — **Breviarium sacrarum Virg. Ord. SS. Salvatoris vulgo S. Birgittæ,** *Landishuti, M.DC.XCVII.*

3. Elles y ajoutent de chanter chaque jour la sainte messe en l'honneur de la Vierge et le samedi le *Salve, Regina.*

moines un bréviaire nouveau[1], si peu différent du bréviaire romain que les prêtres entrés tard dans l'ordre pourraient, au besoin, garder les livres de leurs diocèses, dont ils avaient l'habitude. Alternativement les religieux devaient réciter les heures canoniales, et les religieuses chanter l'office, afin que le monastère fît sans trêve monter sa voix vers le ciel.

Au cours de ce travail, la très sainte Vierge n'avait pas cessé d'encourager maître Pierre par la voix de Brigitte. Le style de l'écrivain n'était point magistral, la Reine des docteurs le reconnaissait ; mais elle préférait ce langage, inspiré de l'amour, au pur latin des savants sans foi ; dès que l'œuvre fut achevée, elle y donna son approbation, demandant que la règle et l'office, qui procédaient également du Saint-Esprit, fussent communiqués à l'évêque d'Abo et qu'on en déposât le manuscrit au monastère d'Alvastra jusqu'à ce que celui de Vadstena fût construit. Les ordres de la Mère de Dieu étaient suivis. Hemming avait participé au travail de Pierre Olafsson avant d'aller rejoindre au ciel la Vierge immaculée, et l'on n'attendait plus que l'approbation d'Urbain V.

Pendant les guerres civiles, provoquées et entretenues par la désobéissance de Magnus aux conseils de la sainte, les restes du château royal, qui auraient pu faire partie du monastère de Vadstena, avaient été

1. **Breviarium Birgittinum** (Mss. à la bibl. roy. de Stockholm), *Imp. à Lübeck* 1512. La bulle du pape Pie V : *Quod a nobis*, qui, le 9 juillet 1568 obligea les catholiques tenus aux heures canoniales à se servir du Bréviaire romain, quand le leur n'avait pas deux siècles d'existence, ne put atteindre les Birgittins. Ils faisaient remonter la date de leur office à 1344, époque des premières révélations de la fondatrice.

détruits. Mais on n'abandonnait point le projet d'élever le sanctuaire national. En 1367, Albert Ier, se conformant à une révélation de Brigitte, demandait à chaque habitant du royaume, exception faite des religieux, des prêtres et des serviteurs, un denier en faveur du couvent, et l'aristocratie suédoise dotait Vadstena de riches domaines. Vers 1369, la sainte avait fait reprendre les travaux, mollement continués depuis son départ. Un de ses parents, Jean d'Ulberstad, frère de Magnus d'Eka, retournait de Rome en Suède. Elle le prit à l'écart pour lui dire : « Allez à Vadstena. Selon la volonté du « Seigneur, bâtissez là une maison, et restez-y jusqu'à « ce que je vienne.

« — Je suis marié, Madame, j'ai des enfants, s'était écrié « le seigneur d'Ulberstad, je ne saurais me faire moine.

« — Allez, reprit la prophétesse d'un ton auquel on ne « résistait pas. Votre femme prendra l'habit et j'aurai « soin de vos enfants. »

Un singulier sentiment s'était éveillé en l'âme du chevalier, tout dévoué à Brigitte. Rien n'était changé aux conditions de sa vie, et pourtant il lui semblait que, des premiers, il pratiquerait la règle du Sauveur. Bientôt sa femme lui confiait le désir d'entrer dans un cloître. Il s'unit donc avec zèle aux évêques de Linkœping et de Vexiœ pour provoquer les donations, les recevoir et construire un monastère sur le domaine royal, où l'on n'apercevait que trois masures. La sainte entendait ne consacrer aux travaux que des richesses d'une source pure. « Celui qui édifie la maison du Seigneur, disait cette « femme instruite par Jésus-Christ, ne doit point em- « ployer une seule obole mal acquise. Il est des gens qui,

« au lieu de rendre à chacun le bien qui lui appartient, « abandonnent à l'Eglise l'argent dont l'origine les in- « quiète ; de tels dons ne peuvent plaire à Dieu. » Avec netteté la fondatrice indiquait comment l'édifice devait s'élever au bord du lac Vetter. Durant leurs entretiens surnaturels, Notre-Seigneur lui-même précisait les moindres détails. L'église, qui renfermerait de nombreux autels dédiés aux Apôtres, à saint Paul, à saint Michel archange et à d'autres saints, était décrite dans toutes ses proportions, ainsi que des chœurs superposés permettant aux religieuses d'assister aux prédications et aux offices sans être vues des moines. Même pour le sanctuaire du Dieu vivant, l'ordre du Sauveur garderait l'esprit de pauvreté. Les murailles seraient bâties avec de la pierre tirée des carrières voisines. Les colonnes seraient simples, les voûtes sans ornement, les peintures naïves, le pavé uni, malgré les pierres tombales, afin que la beauté du lieu ne détournât point les fidèles de contempler Dieu. Les trois portes ont chacune leur signification mystique. Ceux qui en franchiront le seuil seront appelés à des faveurs célestes, mais sur les battants on n'apercevra pas trace de sculpture. Aux fenêtres point de vitraux décorés, de simples vitres blanches ou glauques. Dépeint par le Maître, tout le futur monastère, encadré de jardins, apparaissait à l'extatique. La maison principale s'élevait flanquée de trois annexes : l'une destinée aux princes et aux évêques, la seconde aux amis, la troisième aux malades[1].

1. *Rev. I*, 18. — *IV*, 32. *Extrav*. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 18, 25, 26, 28, 29, 31, 32, 34, 38, 113, 114, 115, 113. — *Sver. Hist. II*, 90. — SILFVERSTOLPE *Klostret i Vads*. 6. — *Diarium. an*. 1405. — *Nachrichten*. 38.

Les manuscrits de Brigitte, qui depuis longtemps étaient en la possession du pape, firent le sujet de négociations compliquées. Le comte de Nole, chargé de les présenter au souverain pontife et aux hommes doctes et pieux que désignait Urbain, s'était aperçu que la forme nuisait au fond ; le style barbare des confesseurs de Brigitte n'était point compris des disciples de Cicéron. Craignant l'insuccès de l'œuvre, le grand seigneur napolitain, élevé dans une cour lettrée et savante, avait substitué sa plume à la leur. De l'avis de la sainte, le travail fut deux fois remanié. Maintenant il était examiné par les cardinaux Martellini et de Cabassole, assistés de maîtres en théologie.

A la fin de juillet, Brigitte fut avertie que le pape lui accordait une audience. Elle partit pour Montefiascone avec un ami dont la science, la sagesse et la sainteté étaient universellement estimées.

Alphonse de Vadaterra, tel était le nom de son compagnon de voyage, lui avait été amené dès 1352. La vénérable femme s'était plu à discerner en lui les qualités des races dont il tirait son origine : par son père il sortait de Sienne, qu'on nomme à bon droit la patrie des saints ; par sa mère, par le lieu de sa naissance, il se disait enfant de la catholique Espagne, où l'amour de Dieu suscite d'innombrables lignées de mystiques. Depuis leur première rencontre, Brigitte regardait ce religieux, qu'elle avait éclairé de lumières nouvelles, agir toujours sous l'inspiration du Saint-Esprit. Appelé à l'évêché de Jaen, il avait donné l'exemple des vertus parfaites de son état ; puis, jeune encore, il suivait l'appel d'une voca-

tion plus monastique et, distribuant ses biens aux pauvres, il revenait à Rome, afin d'y pratiquer, dans la retraite, les strictes observances des ermites de Saint-Augustin. La fondatrice le consulta au sujet de l'approbation de sa règle ; religieux et évêque, il était appelé à bien comprendre les intérêts de l'ordre du Sauveur, et ses relations avec la curie le feraient accueillir avec faveur à Montefiascone.

Brigitte vit Nicolas Orsini en arrivant au château, et comme l'accent septentrional de la Suédoise, le peu de soin qu'elle prenait d'emprisonner sa pensée sous une forme grammaticale, pouvaient la faire mal entendre du pape, tandis que le latin, prononcé à la française par Urbain V, serait peut-être peu intelligible pour elle, le comte de Nole dut servir d'interprète. La sainte répéta au souverain pontife les paroles du Christ. Comme signe de la véracité de sa révélation, elle promit au mélancolique Urbain, dont la tristesse était sans trêve, des instants de joie céleste [1]. Les désirs de la fondatrice furent, avec quelques réserves, exaucés du pape. Par une bulle adressée aux évêques de Strengnæs et de Vexiœ, Urbain V approuvait d'une façon générale les modifications que la vénérable Suédoise avait apportées aux constitutions de saint Augustin ; il autorisait l'achèvement du monastère de femmes commencé à Vadstena, et l'érection d'un monastère d'hommes dans le même lieu ; mais il s'agissait de deux maisons différentes et non du couvent, unique en deux parties, que

1. *Rev. IV*, 137.— Proc. Can. *Test. Com. de Nola, et dep. Kater. sup* 21° *art. f.* 94 *r. et v. et f.* 130 *r. Dep. Alph. Ep. Gien. sup.* 23° *art. f.* 154 *r.* — *Vita sanctæ Birgittæ*, 204.

la fondatrice voulait établir à l'exemple des célèbres abbayes fontevristes [1].

Dès son retour à Rome, Brigitte reçut la visite du confesseur d'Urbain V. Les joies célestes promises au pontife inondaient son âme, et celui-ci faisait demander, d'une manière générale, des révélations sur les volontés divines. La pieuse femme se mit en oraison. Marie apparut et lui dit : « Le pape Urbain « a obtenu par mes prières la lumière de l'Esprit-Saint. « Il devait vivre à Rome, au sein de l'Italie, y exercer « une justice tempérée de miséricorde, établir la paix, « affermir la foi et réformer l'Église. C'est pour cela « que, le gardant de tout péril, je l'avais ramené d'A- « vignon. Maintenant il se détourne de moi et écoute « les suggestions de l'esprit du mal, les conseils d'a- « mis de la terre qui flattent ses volontés sans songer « au salut de son âme. Il craint le labeur, les fati- « gues corporelles, et il suit le penchant humain qui « l'attire vers sa patrie. S'il y retourne, il sera frappé « au point que son visage pâlira, sa vue s'obscurcira, « son corps frémira, ses dents grinceront, son âme se « refroidira. L'Esprit-Saint s'éloignera de lui, et aussi « les cœurs dont les prières le soutenaient. Au juge- « ment dernier, il devra rendre compte non seulement « de ses actes, mais de ses omissions, alors qu'il était « puissant pour le service de Dieu [2]. » La sainte fit

1. Bulla dat. ap. monte Flasc. non. aug. an. VIII. CELSE *Bull.* 132. Dans la seconde vie d'Urbain V (412), Baluze parle de cette bulle, qu'il fait remonter au mois de juin 1370. Consalve Durant assure que l'approbation définitive de la règle ne date que d'Urbain VI. Cet avis a prévalu sur celui du P. Buæus. (Acta SS. 422.)

2. *Rev. IV.* 138.

traduire le récit de sa vision par maître Pierre, puis elle confia le pli de parchemin à l'évêque de Jaen, chargé de le remettre au pape.

Un ordre du Christ attribuait au religieux espagnol tout pouvoir sur les révélations. Il devait les rédiger, les expliquer, sans altérer leur « sens catholique », c'est-à-dire conforme à l'enseignement de l'Eglise. De plus il était appelé à remplir par rapport à Brigitte l'office « d'évangeliste »[1]. La nouvelle qu'il fallait annoncer n'était pas précisément une bonne nouvelle; un peu inquiet de l'effet de cette lettre sévère, Alphonse voulut se décharger de sa mission et la passer au neveu de Clément VI, Pierre de Beaufort. Plus occupé de ses études de droit que de mysticisme, le cardinal se récusa. Brigitte n'était point d'une nature à craindre les responsabilités. Elle partit pour Montefiascone, demanda audience, et en présence du comte Latino Orsini, du cardinal de Beaufort et de l'évêque de Jaen, elle délivra elle-même au souverain pontife le message de la Vierge Marie[2]. Soit aveuglement, soit manque d'héroïsme, Urbain recula devant le calice qu'il croyait éloigné de lui, et que de nouveau on présentait à ses lèvres. Moins intrépide que ne l'était, en 1350, l'âme de la fille de Brigitte, cette âme que le corps semblait affaiblir par ses maux,

1. *Rev. Extrav. XLIX.* — *Vita sanctæ Birg.* 204. Le récit des confesseurs de la sainte contredit la version ordinaire qui place durant le voyage de Chypre le travail d'Alphonse de Vadaterra.

2. Proc. Can. *Dep. Katerinæ, Alf. Ep. Glen. et Pr. Alvastr. sup.* 19e *art. f.* 129 *r.*, 152 *v. et* 226 *r.*

ne sut pas rompre le lien qui, chaque jour, l'attirait, plus fortement vers Avignon [1].

Le 16 septembre 1370, Urbain V foulait de nouveau le sol français. Cependant Brigitte demandait au Christ, resté sur la croix jusqu'à la mort, le salut du pape qui abandonnait son poste. La fièvre à laquelle ce pontife croyait échapper traversait la mer avec lui et le dévorait lentement. De sa patrie, le malade laissait errer un regard de regret sur les champs de l'Église, où il n'avait pas jeté la semence de Dieu. Il songeait à la moisson, riche en fruits éternels, qui serait le partage d'un meilleur ouvrier. Fallait-il donc mourir ? finir sa journée sans achever sa tâche ? L'œil de l'agonisant se tournait vers l'Italie comme vers une terre promise, la terre promise du labeur. Il enviait ceux « qui sèment « dans les larmes afin de recueillir dans la joie, ceux « qui, joyeux, paraîtront devant le Seigneur les mains « pleines de gerbes [2]. » Si la vie lui était rendue, il jurait de vivre à Rome. Mais Urbain V n'avait pas vu passer l'heure de Dieu. Il n'était plus temps. Le 19 décembre il se fit emporter, mourant, du palais qu'il avait tant aimé. Au milieu des souffrances que Brigitte lui avait prophétisées, il rendit le dernier soupir. Quoiqu'il n'expirât pas, comme Pétrarque l'eût voulu, devant l'autel de saint Pierre, il finissait sa vie en pénitent sur un misérable grabat. Son corps ne reposa

1. BALUZE. *Sec. Vita Urb.* V[ti] 412-414. A l'article *Brigida de Svecia* (1056) est rapportée la déposition de Thomas Petra. Ce chanoine affirme que le pape mourut comme la sainte l'avait prédit.

2. הָלוֹךְ יֵלֵךְ וּבָכֹה נֹשֵׂא מֶשֶׁךְ־הַזָּרַע בֹּא־יָבֹא בְרִנָּה נֹשֵׂא אֲלֻמֹּתָיו. Ps. CXXV (Heb. CXXVI), v. 6

point près des martyrs de la ville sainte. On l'enterra, dit amèrement le poète, « parmi les pêcheurs d'Avi- « gnon. » Pourtant le repentir avait purifié Urbain V. L'Église le vit ressusciter au plus haut des cieux et le béatifia.

La vacance du saint-siège ne dura que les dix jours consacrés par la chrétienté au deuil de son souverain. Dès le 30 décembre, le conclave élut à l'unanimité des voix le cardinal de Beaufort. Il fut ordonné prêtre le 4 janvier, et le lendemain sacré et couronné sous le nom de Grégoire XI.

Bien que, le jour de son élection, ce Limousin, sujet de la France, eût annoncé la nouvelle au roi Charles V, bien que le choix d'un pape étranger mécontentât les Romains, indociles à donner la souveraineté de leur ville à un septième pontife français, les espérances de Brigitte pour le retour du saint-siège à Rome et la réforme de l'Église se ranimèrent. Le nouvel élu connaissait la dernière révélation de la sainte à Urbain V ; il n'était point alors partisan du séjour d'Avignon, et on ne pouvait supposer que son sentiment sur le devoir du pape changerait, quand il aurait lui-même à le remplir.

L'Église traversait une épreuve ; fidèle à sa mission Brigitte pria pour le chef de l'Église, et de nouveau ses supplications firent apparaître la Mère de Dieu. La vision de la sainte fut importante. Elle la redit à ses con fesseurs, et Alphonse de Jaen en rédigea la traduction- que le chef des Orsini de Rome, le comte Latino, fut chargé de porter à Grégoire.

« Une personne qui veillait et ne dormait point,

« disait le document, fut ravie en esprit, son cœur « brûlait d'un amour fécond en joies, son âme était « consolée, son intelligence pleine de force divine, « sa conscience éclairée. Elle entendit alors la Vierge « lui parler du pape. Marie comparait son amour « envers lui à l'amour d'une mère pour son nou- « veau-né. Elle le garderait du mal et de la souf- « france s'il consentait à revenir en Italie ; elle le « protégerait s'il habitait Rome ; elle le secourrait s'il « réformait l'Église ; elle briserait en ce cœur de prêtre « toute attache terrestre et le remplirait du Saint-Esprit ; « il ne désirerait rien, pas même la vie, si ce n'est pour « l'employer à l'honneur de Dieu. Mais, ajoutait Marie, « si le pape ne m'obéit point, il ressentira les effets de « la colère céleste. Ses jours seront abrégés et il paraî- « tra au jugement de mon Fils, sans que les puissances « terrestres, la science des médecins ou l'air natal « puissent prolonger sa vie. »

Grégoire XI reçut le parchemin que lui envoyait Brigitte et, devant le tabernacle, il médita les paroles de la voyante. Elles conspirèrent avec sa conscience pour lui rappeler son devoir, mais elles ne le décidèrent pas à quitter Avignon. Bientôt il commençait à les discuter avec lui-même, se persuadant qu'on le trompait par quelque subterfuge, et il pria le comte de Nole d'accompagner chez la sainte le nonce apostolique Gérard, abbé du monastère de Marmoutier, afin de demander des éclaircissements [1].

Brigitte ne donnait point de conseils humains. Elle

1. *Rev. IV*, 139. — Proc. Can. *Dep. Alf. Ep. Gien. sup.* 19e *art. f.* 152 *v.*

attendit que le Seigneur l'inspirât, puis elle remit à l'évêque Alphonse le récit d'une nouvelle vision :

Père saint, écrivait Brigitte au souverain pontife, voici ce qui est arrivé à cette personne que vous « connaissez. Alors qu'elle veillait et priait, le cœur « plein de l'Esprit-Saint et brûlant de charité, elle « s'entendit dire : — Toi qui as l'intelligence des « choses spirituelles, écoute mes avis et communique- « les au pape Grégoire. Je suis la Mère de Dieu. » Brigitte transmettait ensuite au chef de l'Église les paroles de la Vierge. « Jésus-Christ, assurait la Mère « des Miséricordes, avait accordé une grande grâce « au nouvel élu, lorsque, par la première révélation de « Brigitte, il lui intimait les ordres divins. Cette grâce, « Grégoire XI la doit plus aux prières des amis de « Dieu qu'à ses propres mérites. Pourtant il n'en pro- « fite point. L'action du démon, celle de sa famille et « son propre désir retardent son retour. Chaque jour « d'abandon aux conseils perfides l'affermit dans le mal « et l'énerve pour le bien. Cependant, ajoutait Marie, « puisque le pape veut connaître avec certitude les « volontés divines, qu'il sache que son devoir est de « revenir sur l'heure à Rome. S'il y arrive dès la fin de « mars ou le commencement d'avril, je serai sa mère, « et je tiendrai toutes mes promesses. S'il désobéit, je « ne lui parlerai plus, et, lors du jugement suprême, il « répondra de sa résistance aux ordres de Dieu. En « outre, je l'avertis que la France ne connaîtra ni paix « ni sécurité tant que les Français n'auront point « apaisé par de grandes œuvres de charité et d'humilité « la colère de mon Fils. Enfin, que ce pontife ne l'ignore

« point, les gens iniques qu'on envoie au saint sé-« pulcre plaisent aussi peu au Seigneur que le veau « d'or d'Israël. »

Là s'arrêtait la connaissance des secrets célestes accordée à Grégoire XI, mais, pour la sainte, Marie formulait des instructions précises. L'évêque Alphonse expédierait au pape, fermée et scellée, sa rédaction latine des paroles de Brigitte; il lui était enjoint d'en garder une copie; il la lirait au nonce et à Nicolas Orsini comte de Nole, puis tous troisensemble la déchireraient et disperseraient les morceaux aux vents. « Ce « sera, disait Marie à l'extatique, la figure sensible du « sort réservé au patrimoine de saint Pierre si Gré-« goire XI ne revient pas tout de suite en Italie ; car « les États de l'Église, unis sous sa loi, seront partagés « entre ses ennemis ; quand, plus tard, ses armées « combattront sous ses yeux, elles ne ramèneront point « les rebelles à l'obéissance. » Brigitte ne devait point divulguer au pape cette terrible prophétie : « La « semence, déclarait la très sainte Vierge, reste cachée « au sein de la terre jusqu'à ce qu'elle fructifie en « épis[1]. »

Dès que l'évêque de Jaen eut achevé la version latine du manuscrit de Brigitte, il se rendit à Tuderto, non loin de Pérouse, où se trouvait le comte de Nole, alors vicaire de l'Église, et il le chargea de remettre la révélation, en main propre, à Grégoire. Nicolas Orsini prit le conseil du nonce et de deux cardinaux qui se trouvaient près de lui, s'ouvrit de cette affaire au gouver-

1. *Rev. IV.* 140

neur de Spolète, Gomez Albornoz[1], neveu du grand cardinal, et partit pour Avignon[2].

Alphonse de Vadaterra s'apprêtait à reprendre le chemin de Rome quand le duc de Spolète[3] parut chez lui. Les paroles de Brigitte au souverain pontife portaient Gomez à faire un examen de conscience, et il s'avouait peu soucieux de remplir les devoirs de la charge dont Grégoire XI l'avait investi. Effrayé de ne point se trouver les vertus de sa vocation, il doutait de cette vocation elle-même, aussi priait-il l'évêque de demander à la sainte en quel état il était appelé à servir Dieu. Brigitte recommanda au ciel l'âme qui se tournait vers elle, et la très sainte Vierge lui dicta pour Albornoz des conseils précis. Il devait restituer le bien mal acquis, ne point faire peser sur ses vassaux de nouvelles charges, se contenter de ce qu'il possédait, en réglant ses dépenses sur son bien, ne point entreprendre de guerre sinjustes, fréquenter les sacrements, être fidèle à la foi jurée au mariage et méditer la passion du Rédempteur. Albornoz comprit qu'il lui était commandé de se sanctifier dans sa condition. Docile, il se conforma sans réserves aux ordres de la Providence, et bientôt on le vit remplacer ses plaisirs par de courageuses pénitences, ses prodigalités par des aumônes. Dans son cœur il n'y avait

1. En 1360, Gomez Albornoz avait pris possession de Bologne pour le pape. Il fut gouverneur du duché de Spolète de 1371 à 1376, puis sénateur de Rome. **Cronaca mss. di Spoleto di Mgre Don Luigi Pila Carocii.**

2. Proc. Can. *Test. Nic. Com. de Nola sup.* 19e *art. f.* 93 *v.* et 94 *r.*

3. Comme la famille des anciens ducs de Spolète n'existait plus depuis le XIIe siècle, on donnait à Gomez Albornoz le titre de sa charge.

place que pour ses vassaux, sa famille et Dieu [1].

Cependant, l'arrêt du ciel, écrit de la main d'Alphonse et signé par Brigitte, était remis à Grégoire XI. La conscience du pape n'avait pas besoin d'être éclairée, puisqu'un vœu fait avant son élection l'obligeait de ramener le saint-siège à Rome; c'était son caractère indécis qui le portait à temporiser. Sans doute il voyait que le retour d'Urbain V en Provence n'avait produit aucun des effets qu'on se promettait. Il s'assurait de près que les armes de du Guesclin, et non les paroles du pape, chassaient les Anglais de la Guyenne, du Poitou et de la Normandie, il sentait l'Eglise se corrompre dans l'atmosphère païenne d'Avignon. Pourtant il ne répondit rien au second message de Brigitte.

La sainte attendit et pria; son espérance était invincible. Aussi, devant les yeux levés vers lui avec une pleine confiance, le Verbe fit passer la plus consolante vision. Brigitte apercevait une vaste plaine bornée par le Vatican, le château Saint-Ange, l'hôpital du Saint-Esprit et la basilique de Saint-Pierre; de fortes murailles entouraient l'espace, diverses demeures s'y élevaient. « Le pape qui aime son épouse de l'amour dont moi et « mes amis nous l'aimons, disait le Christ, possédera « ce lieu avec ses conseillers; libre et en paix, il y « gouvernera l'Eglise [2]. »

1. *Rev. VII.* 11.— Proc. Can. *Dep. Alf. Ep. Gien. sup.* 30e *art. f.* 156.

2. *Rev. VI.* 74. On a voulu faire porter cette révélation sur le temps présent. L'application à notre époque de diverses prophéties de la sainte est réfutée dans l'intéressante étude intitulée : **Die avignonesischen Päpste von Dr C. Höfler.** *Wien.* 1871, 248-249.

CHAPITRE XII.

1371-1372.

LA TERRE SAINTE.

Le Seigneur ordonne à Brigitte de se rendre en pèlerinage à Jérusalem. — Arrivée à Rome de Charles et de Birger. — Embarquement pour Naples de la sainte et de sa suite. — La reine Jeanne Ire. — Mort de Charles. — Messine. — Cos. — Halte dans l'île de Chypre. — Les Lusignan. — Jaffa. — Rama. — Jérusalem. — Révélations de Brigitte sur la Passion du Christ et la vie de la très sainte Vierge. — Bethléem. — Le Jourdain.

> **Feruens amore fortiter**
> **etati non pepercit,**
> **Hierusalem hilariter**
> **et Bethleem perrexit.**
> ***Br. Linc. L. V.***

« Préparez-vous tous au voyage de Jérusalem. Dès « que je vous avertirai, vous quitterez Rome et vous « visiterez les lieux saints. » Tel fut l'ordre du Christ à Brigitte le 25 mai 1371.

Vingt ans auparavant, elle s'était entendu dire par la Vierge Mère : « Tu iras à Bethléem, et là, selon la « volonté de mon Fils, je te révélerai le mystère de sa « naissance. » Alors elle se fût volontiers élancée vers l'Orient. Maintenant elle ne souhaitait plus ce pèlerinage de Terre Sainte, qu'elle avait rêvé dans sa jeunesse, et passionnément désiré dans son âge mûr. Le voyage,

l'effort, tout ce qui avait excité son imagination vive, sa nature avide d'action, l'effrayait. Elle se sentait accablée de lassitude, sa santé s'affaiblissait et ses yeux voilés cherchaient moins la trace des pieds de Jésus-Christ sur la terre, que le vol de son ascension au plus haut des cieux. Cependant toutes ses visions lui montraient le Calvaire ; dans tous ses entretiens surnaturels résonnait le nom de Jérusalem.

Au cours de l'été, l'appel du Maître retentit : « Venez « à mon tombeau, disait-il, et, jetant un regard de « miséricorde sur sa vieille servante il ajoutait : Ne te « lamente pas. J'affaiblis et je fortifie la nature suivant « mon bon plaisir. Je vous conduirai, je vous ramè- « nerai à Rome, je ne vous laisserai manquer de rien [1]. »

Brigitte annonça son départ à ses fils. Leurs ancêtres visitaient la Terre Sainte ; peut-être pourraient-ils, eux aussi, se prosterner au sépulcre du Rédempteur, car les intérêts de la patrie ne les réclamaient plus. L'année précédente, lors de leur retour d'Amalfi à Stockholm, ils avaient dû se tenir près du roi Albert de Mecklembourg, que sa partialité pour ses sujets allemands rendait odieux. Peu de temps après, vers le mois d'avril 1371, une multitude de paysans et de marchands était venue assiéger Stockholm afin de délivrer Magnus II. Avec leur cousin le sénéchal d'Upland, avec leur neveu Pierre Ribbing, une grande partie de la noblesse suédoise et des troupes allemandes, les deux frères avaient résisté à l'armée

1, *Rev. VI.* 108. — *VII.* 1, 6, 9. — Proc. Can. *Dep. P. de Alcastro sup.* 29° *art. f.* 226.

norvégienne d'Haquin. Birger était même le signataire d'un des armistices qui précéda la délivrance de Magnus, racheté, par son fils, au prix d'une forte rançon. A l'heure présente tout était apaisé ; le vieux souverain s'était retiré chez le roi Haquin, et, bien qu'au mépris des conventions faites avec Albert Ier les Folkungs détinssent encore quelques territoires suédois, on ne se battait plus. Charles et Birger étaient libres de tout engagement ; ils partirent et arrivèrent à Rome dans l'automne de 1371.

A ses enfants Brigitte réunit les amis qui voulaient faire le pèlerinage de Terre Sainte : l'ancien évêque de Jaen, le prieur d'Alvastra, maître Pierre de Skeninge, le chapelain Frédéric Gudmarsson dont la parole éloquente était chère à la colonie scandinave [1], le chevalier Magnus d'Eka et une religieuse espagnole, sœur Praxède. De pieuses servantes, l'une suédoise, l'autre norvégienne et la troisième italienne, les suivirent.

Brigitte entendait s'arrêter à Naples et à Chypre ; ni elle ni ses compagnons ne prirent donc l'habit des pèlerins, mais elle ne laissa point la petite caravane s'encombrer de bagages. Alphonse de Vadaterra, pensant terminer sa vie en Terre Sainte, se chargeait de choses superflues : « Mon fils, lui dit-elle, n'emportez qu'un ou deux « livres, nous ne serons pas longtemps à Jérusalem et « nous reviendrons ici. » Divers amis, parmi lesquels Latino Orsini [2], firent escorte aux voyageurs jusqu'à

1. STYFFE 44. — *Sver. Hist. II*, 71. — FRYXELL. II, 99. — *Diar.* an. 1399.
2. Proc. Can. *Art.* 14, *f.* 6. *Dep. Fr. J. de Pornacio f.* 78 *r. Dep. Latini Bar. Rom. sup.* 13° *art. f.* 146. *Dep. Alf. Ep. Gien. sup.* 28° *art. f.* 155 *r. Dep. P. de Alvastro sup.* 19° *art. f.* 208 *v.* — Proc. Can. Beatæ Katerinæ. *Dep. soror. Annæ Pauli et soror. Ragnilde Nigliseadotter in art.* 4° *f.* 64 *r.*

Ostie, et les embarquèrent sur la galère génoise qui les attendait à l'embouchure du Tibre [1]. On leva l'ancre. Brigitte, les yeux fixés sur ses compagnons, murmura d'une voix émue au prieur d'Alvastra : « Nous revien- « drons, sauf l'un de vous, que j'aime entre tous [2]. »

Jadis, les ancêtres de Brigitte, qui entreprenaient leur pèlerinage aux saints lieux, partaient sur les vaisseaux de leurs princes. La coque de ces légers navires était de couleur éclatante. Au-dessus de leur haute proue, de leur poupe plus élevée encore, se dressaient des figures curieusement sculptées. On déployait une vaste voile de soie pourpre, et à l'extrémité de chaque mât se balançaient des dauphins d'or. Les hommes d'armes formaient l'équipage; lorsqu'on entrait dans un port, on suspendait aux cordages leurs écus armoriés. A Finstad, à Ulfâsa, la jeune Brigitte avait vu passer de tels bateaux au milieu de ses rêves. Que de fois elle avait cru fendre les flots en compagnie des grands morts de sa race, vivants dans son imagination! Un demi-siècle la séparait de ses désirs, et elle n'était pas moins différente d'elle-même que ne l'était du vieux vaisseau scandinave et de ses guerriers, la galère et ses matelots.

Ce bâtiment, à deux rangs de rameurs, n'avait point l'originalité du canot des Vikings. Pareilles aux hirondelles s'envolant des côtes d'Europe, les galères quittaient Venise et Gênes ; toutes elles portaient à leur grand mât le drapeau blanc orné de la

1. Cet itinéraire, le seul probable, repose sur les usages du temps. Les documents font défaut pour la première partie du voyage.

2. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 29° *art. f.* 131 *v.*

croix rouge des croisés et se ressemblaient tellement que l'œil même de leur maître ne pouvait, en mer, les distinguer. Ce maître n'était point un noble chevalier, mais un avide *patron*. Il songeait d'abord à se faire payer, puis à donner aux voyageurs le moins de nourriture possible. A son coup de sifflet, tous devaient obéir. Envers l'équipage, composé d'Orientaux et d'esclaves fugitifs, point de mauvais traitements dont il n'eût abusé ; pour le forcer à ramer, il n'épargnait même pas les coups et souvent Brigitte eut à souffrir d'un tel spectacle. Sur la poupe se dressait le *château*, demeure des privilégiés. Là, au-dessous du pilote et des autres hommes chargés de la direction du navire, au-dessous de la chambre du patron et des officiers et, pour ainsi dire, à fond de cale, les deux saintes, leurs compagnes et leurs servantes, occupaient la chambre réservée aux femmes. Presque sans lumière et presque sans air, elles passaient dans cette retraite les nuits et une partie des jours, car l'usage leur interdisait de répondre à l'appel de la trompette, et de venir, avec les hommes, manger autour du grand mât. La douce chanson du veilleur de nuit qui, les yeux fixés sur les étoiles, indiquait le temps au pilote et guidait la marche du navire, venait seule les distraire. Les fêtes, les dimanches passaient, sans qu'à bord de la galère on pût recevoir le corps sacré du Rédempteur. On n'osait point exposer les saintes espèces aux hasards des tempêtes et selon les décrets de l'Eglise, la Messe ne se lisait que jusqu'à l'évangile. Les malades étaient entassés dans la cale avec la masse des pèlerins ; la tête de ces infortunés n'avait d'autre appui que les planches

de la galère; leurs pieds heurtaient la petite caisse qui les séparait du passager couché vis-à-vis d'eux ; leur grabat touchait le grabat voisin. S'il fallait mourir, les agonisants partaient sans viatique.

La galère fit un heureux voyage; l'arrivée de la sainte à Naples fut un véritable triomphe. Depuis qu'elle avait prédit la mort du grand sénéchal et celle du pape Urbain, les Napolitains la regardaient comme une nouvelle sibylle de Cumes, aussi les splendides palais de la via Capuana s'ouvrirent-ils devant elle.

Soit que les voyageurs ne voulussent point enchaîner leur liberté, soit qu'ils fussent tenus à de certaines austérités par le but de leur route, ils préférèrent à tant de demeures dignes de leur rang, l'hospice Santa-Maria dell'Avvocata. C'était une dépendance du couvent des Frères Hospitaliers de Saint-Jean, destinée aux pèlerins de Terre Sainte. L'une des rues que Jeanne avait fait ouvrir pour les étrangers, la via Francese, y conduisait, et la mer battait les murs de ses flots.

Le premier soin de Brigitte fut de faire demander, par le comte de Nole, une audience à la souveraine de Naples. Jeanne Ire arrivait d'Avignon, où le pape Grégoire XI l'avait accueillie avec honneur. Le pontife, disait-on, songeait à revenir à Rome, il entretenait sa cour de ses désirs afin de l'amener à les partager, et Jeanne rapportait mieux, peut-être, que des espérances.

Ce fut au célèbre château de l'Œuf, dans toute la splendeur d'une audience solennelle, que la reine reçut les pèlerins suédois. Autour des hautes murailles, les échos de l'île semblaient garder mémoire de tout ce qu'ils avaient entendu : des chansons bachiques de Lu-

cullus et de ses compagnons; de l'austère psalmodie des fils de Saint-Basile et de Saint-Benoît; des énervantes mélodies de Frédéric II et de ses poètes italiens ou arabes. Le murmure du vent, le bruit de la mer parlait à l'imagination de ce passé évanoui. Selon les heures, tout cela pouvait tour à tour charmer Jeanne et convenir à sa nature.

Aux côtés de la reine se pressaient les graves et savants jurisconsultes, les poètes et les troubadours provençaux de cette cour de Naples, célèbre dans toute l'Europe par la science, l'esprit et le faste qu'on y trouvait réunis. Des dames d'honneur remarquables par leur beauté et leur parure environnaient le trône. Brigitte et sa suite s'avancèrent et, selon l'étiquette, Birger s'inclina jusqu'aux pieds de la souveraine. Mais comme s'il eût été sous l'empire d'un rêve, Charles s'arrêta devant le dais royal.

Bien que Jeanne eût près de quarante-cinq ans, l'âge respectait encore son incomparable beauté, et l'art jetait des voiles sur ce que le temps avait touché. Elle était là, dominant sa cour de toute sa grande taille. Relevés sous une coiffure de velours et de perles, ses cheveux dorés laissaient à découvert un front large et haut; deux grands yeux noirs, au regard profond, éclairaient son visage, à qui le sourire des lèvres, toujours entr'ouvertes, et la finesse du nez, légèrement retroussé, donnaient du piquant. Dans la réserve presque juvénile de son maintien, la dignité de la femme l'emportait encore sur la majesté de la souveraine. Tout ce que Charles avait entendu dire de la reine Jeanne se présenta confusément à son esprit. Il perdit le souvenir

des propos méchants que tenaient les étrangers, et vit la *douce reine* comme elle apparaissait à ses propres sujets. Il partageait leurs sentiments, il s'étonnait de tout ce que renfermait la jolie tête de cette princesse, qui avait promulgué tant de lois sages et pris tant de mesures utiles aux finances du royaume, mais il songeait plutôt aux vers qu'elle avait écrits en diverses langues, à la voix ravissante dont elle les chantait. Il était frappé d'admiration à la vue de cette belle taille souvent chargée de l'armure, et de ces mains blanches et longues également capables de tenir l'épée contre des vassaux rebelles et de s'ouvrir avec une grâce pleine de douceur pour répandre sur eux le pardon et les bienfaits [1]. Cédant à une impulsion irrésistible, le chevalier s'approcha de la reine et lui baisa les lèvres. Cependant il n'était plus un jouvenceau ! Les fidèles gentilshommes du palais, et à leur tête Landolfo Crispano, lieutenant de la chambre royale, portèrent la main à l'épée. Jeanne les contint ; elle agréait l'hommage de cet homme d'armes du Nord ; pour s'exprimer il ne savait point d'autre langue.

Brigitte reprit avec tristesse le chemin de son hospice et elle se rendit à l'église des Frères de Saint-Jean, voisine de sa demeure. Prosternée sous les voûtes ogivales de la chapelle de la Vierge, elle se perdit dans la contemplation d'un crucifix peint à fresque sur le

1. Proc. Can. *Test. Nic. Com. de Nola sup.* 3e *art.* — **Historia della citta e regno di Napoli di G. A. Summonte.** *In Napoli MDCII*, II. 468. — **Le vite de re di Napoli** *raccolte* **da Bastiano Biancardi Neapol. chiamato Dom Lalli** *Venet.* **1737.**

mur ; puis ses yeux se fermèrent à l'image visible de la Passion pour laisser « l'œil de son intelligence » surnaturalisée contempler le Christ vivant[1]. Désormais elle ne quitta guère ce refuge. On lui amenait des infirmes et des démoniaques ; souvent elle guérissait l'âme en même temps que le corps des malades ; les pécheurs et les révoltés subissaient son empire; il s'étendait sur tous, excepté sur celui qui faisait répandre à la malheureuse mère des torrents de larmes devant Dieu.

Loin de songer au départ, Charles semblait renoncer au pèlerinage de Terre Sainte et prendre Naples pour une seconde patrie. Il s'attachait partout aux pas de la reine. Cette *servance* plut à la princesse. Son ancien aumônier Pétrarque ne lui avait point prêché de rigueurs contre les chastes amours, et elle arrivait de Provence où, avec les chantres du *gai savoir*, avec Arnaud Daniel, on s'écriait volontiers à l'automne de la vie :

L'amors novela
Mi fa l'cor reverdir.

Les amoureux s'abandonnèrent à ce sentiment d'arrière-saison où ils jetaient leurs dernières espérances de joie. Soudain ils prirent un parti que certes ne leur eussent point suggéré les courtisans, accoutumés à porter le Décameron de Boccace en guise de livre d'heures. Jeanne manifesta l'intention d'épouser le seigneur d'Ulfâsa. La disparition de Jacques de

1. Napoli sacra di D. Cesare d'Engenio Caracciolo. *Napoli*, 1623 413-415. — Monografia di S. Giovanni a mare per Michele Radogna. *Napoli*, 1873, 38. La peinture devant laquelle priait Brigitte n'existe plus.

Majorque sur les champs de bataille espagnols l'autorisait à se croire veuve [1]. Les querelles des grands vassaux de la couronne, la récente incursion d'Ambroise Visconti dans ses États, la forçaient d'endosser son armure plus souvent qu'elle n'aurait voulu. Ses sujets souhaitaient un chef militaire capable de les guider, peut-être même de les protéger, et Jeanne était sûre de l'accueil que son conseil ferait au chevalier suédois. Brigitte apprit l'incroyable nouvelle. On la vit se précipiter chez la reine et lui rappeler que Charles était marié. Jeanne répondit sans se troubler qu'elle était sûre de triompher de toutes les résistances. Déjà la charmeuse avait endormi les scrupules de l'homme qu'elle aimait; déjà elle avait su lui persuader qu'une pauvre châtelaine scandinave, perdue dans les forêts vierges, au fond de la forteresse d'Ulfåsa, ne pourrait être un obstacle à leur union. Nul dans le clergé de Naples ne savait l'existence de cette femme, et le mariage conclu, on s'efforcerait de le faire valider par le pape.

Au palais de Jeanne, tout se préparait pour des divertissements magnifiques. La cour, les bourgeois, le

1. Quand mourut Jacques de Majorque, c'est difficile à dire. SUMMONTE (II. 448). C. DE LELLIS (III. 12). **Carrafa (Historia del regno di Napoli.** *Napoli*, *Cacchij*, 1572-132), les **Giornali Napoletani**, MURATORI (*Rer. Ital. XXI*, 1036), le font disparaître dès 1368. MAZZELLA (**Le Vite dei re di Napoli del sig. S. Mazzella**, *Napoli*, *Bonfadino*, *MDXCIV*, 320), rapporte qu'il vécut peu de temps. *Biancardi* (181) assure qu'il mourut après deux années de mariage, c'est-à-dire en 1368. L'**Historia regum majoricensium** *auctore* **J. Samblancato XC**., donne l'an 1375, que confirme l'*Art de vérifier les dates* (*III*, 829). MARGUERITE CLAUSDOTTER (*Chron.* 211), parlant de Jeanne au moment de la mort de Charles, assure qu'elle était veuve. En tous cas, Jacques de Majorque quitta Naples dès 1368 et n'y revint jamais.

peuple, avides de spectacles, s'empressaient de contribuer à la splendeur des fêtes. A cette heure suprême, Brigitte se tourna vers le Maître du monde ; seul il semblait plus puissant que l'irrésistible Napolitaine. Laisserait-il périr le fils de ses larmes ? Permettrait-il le crime qui pouvait le séparer d'elle dans l'éternité ? Le 24 février, la reine attendit son fiancé au milieu des danses et des jeux ; il ne vint pas, et quand elle l'envoya chercher, son chambellan le trouva sans force et presque sans voix. Durant quinze jours, la fièvre consuma peu à peu la vie du malade. A mesure que son corps s'affaiblissait, son âme énervée renaissait. Près de lui veillaient sa mère et sa sœur; entre elles il vit venir la mort et se tourna vers Dieu avant d'expirer. Lorsque Alphonse de Vadaterra eut recommandé l'âme aux miséricordes du Créateur et du Rédempteur, l'héroïque sainte leva vers le ciel ses mains amaigries, ses yeux qui ne pleuraient plus, et s'entretint avec la Mère des Douleurs, la seule créature dont elle voulait être plainte. Déjà septuagénaire, elle savait que la vie humaine ne peut se prolonger au delà d'une certaine limite, qui pour elle était proche. Mais quelle serait pour Charles la durée de l'expiation au purgatoire? Quand l'éternité lui rendrait-elle son enfant? L'inquiétude maternelle, l'une des rares épreuves qu'elle n'a pas connues, émut de pitié la très sainte Vierge. Dans une vision, elle parla en ces termes à Brigitte : « Avant que ton fils eût « rendu l'esprit, je me suis approchée de lui ; je lui ai « ôté la mémoire des amours terrestres, et sa volonté « s'est unie à celle de Dieu ; j'ai éloigné les démons « de son âme. Lorsqu'il est entré dans l'éternité, je

« l'ai gardé de leur contact ; je l'ai protégé comme on « protège un nouveau-né à son entrée dans la vie. Plus « tard tu connaîtras les jugements de Dieu sur ton « fils[1]. »

Cependant Jeanne de Naples commandait de superbes funérailles pour celui qu'elle s'obstinait à nommer son fiancé. L'archevêque Bernard de Montaure arrivait d'une mission diplomatique près de l'empereur. Il officia lui-même à la cathédrale et chanta l'office des morts en présence de Brigitte, de ses enfants, de la reine, de la famille royale et de toute la cour. Puis une longue procession escorta les restes du chevalier au monastère franciscain de Sainte-Croix, son dernier asile[2]. Les curieux prétendirent reconnaître sous l'habit des pénitents le roi Jacques de Majorque[3] et la veuve du mort[4] ; mais c'étaient là des rêves d'imaginations surexcitées. Les mères se signaient au passage de Brigitte. Sur ce visage, transfiguré par l'extase, la joie céleste brillait comme une lumière, sans cacher les traces de l'angoisse. Les lèvres de la sainte articulaient

1. Proc. Can. *Dep. Kater. et Alfon. Ep. Gien. sup.* 19ᵉ *art. f.* 128 *r. et* 152 *r. Dep. Alf. sup.* 34ᵉ *art. f.* 222 *v.* — *Rev. III.* 13. Le sommaire de cet entretien dit que la révélation commença, dès la mort de Charles Ulfsson, à Naples, qu'elle se continua durant le voyage de Terre Sainte et s'acheva dans l'église du Saint-Sépulcre. La seule division logique du texte latin est en trois parties. Nous plaçons ici la première, la seconde à Rama, et la troisième à Jérusalem.

2. Italia Sacra *auct.* F. Ughello, *Ven.* 1720. VI. 132. — CHIOCCARELLO, 235.

3. Dans sa déposition (*sup.* 19ᵉ *art. f.* 152 *r.*), Alphonse de Vadaterra affirme que Jacques assista aux obsèques de Charles. L'ancien évêque de Jaen avait sans doute recueilli quelque récit romanesque du peuple napolitain.

4. P. A. Ling. Den Heliga Birgitta, Sorgespel, *Bonnier, Stockholm*, 1863.

clairement : « Va, mon fils, va, voyageur, vers Celui qui « t'a racheté par son précieux sang, va béni de Dieu et « de ta mère. » Au moment où la terre recevait le corps de Charles, Françoise de Sabran, comtesse d'Ariano, dont Brigitte donnait en 1366 le fils à Dieu, osa interroger la sainte sur son amour maternel, sur cet amour si désintéressé qu'il ne semblait point se plaindre d'être privé de son objet. « Je ne voudrais pas rappeler mon fils aux calamités de la vie, quand même on m'assurerait qu'il va devenir roi de l'univers, » répondit Brigitte [1].

Les Franciscains se mirent en prières sur la tombe nouvelle que recouvrait une dalle de leur monastère, et la sainte s'unit à l'office de leurs voisines, les pauvres Clarisses, qui étaient ses amies. L'une d'elles, sœur Claire, possédait des reliques précieuses entre toutes : quelques cheveux de la Vierge Marie. A cette heure où, sur les traces de la Mère des Douleurs, Brigitte se tenait debout à l'ombre de la croix, la vieille franciscaine la fit appeler : « Conserve ce trésor qu'il m'a été enjoint « de te remettre, lui dit-elle. Afin que tu ajoutes foi « à mes paroles, je te prédis ma mort prochaine. » En pleine santé, sœur Claire fut aussitôt rappelée par Dieu. Quant à Brigitte, elle pressait sur ses lèvres la relique sacrée, et la Reine du ciel elle-même lui apparaissait et confirmait l'authenticité de ce don précieux [2].

La galère à bord de laquelle les voyageurs devaient

1. Proc. Can. *Dep. Elzearis Card. Theat. sup.* 18ᵉ *art. f.* 102 *v. et* 103 *r. et Alf. Ep. Gien. sup.* 33ᵉ *art. f.* 158 *r.*
2. *Extrav. XCXI.* — Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 32ᵉ *art. f.* 220 *r. et v.*

continuer leur route vers Chypre, entrait dans le port de Naples. Le jeudi 10 mars 1372 [1], ils s'embarquèrent. La sainte compta tous ses fidèles, sauf ce « bien-aimé entre tous » destiné à ne plus la suivre, et elle admit parmi ses compagnes une jeune femme espagnole. Trois jours entiers on attendit un vent favorable; enfin, les voiles se gonflèrent et le navire gagna le large. Le 19 mars, on jeta l'ancre devant Messine, où les passagers descendirent. A l'abri des montagnes la vieille cité s'élevait en amphithéâtre au bord de la mer; un printemps éternel égayait ces contrées, mais le vrai repos des Suédois fut dans les églises. Privés, depuis leur départ, de la présence adorée du Dieu vivant, ils ne pouvaient s'arracher des sanctuaires. Le vendredi saint il fallut cependant reprendre sa route. On mit à la voile pour Chypre. Quelques jours après, une tempête violente s'éleva, et les pèlerins furent heureux de trouver un refuge sur les côtes de Céphalonie. Ils le quittèrent trop tôt. La mer était dure, longtemps le vaisseau lutta en gardant sa direction ; il la perdit, et pendant un jour et une nuit il erra sans gouvernail, battu par les vagues. « On ne doit rien craindre en « mer, disait le Christ à Brigitte, si avec soi on a « celui qui arrête le vent, amollit l'écueil, gouverne la « tempête et peut lui ordonner de pousser le navire au « port. » Puis invitant sa servante à lever le regard au delà de l'univers périssable, le Maître ajoutait : « Les

1. **Momenta quædam itineris S. Birgittæ**. *Scrip. III*, 217. Par les jours de fêtes mobiles mentionnés avec leurs dates dans cet itinéraire, attribué à l'ancien évêque de Jaen, il est facile de rectifier l'erreur du *Diarium*. Elle provient de celle de deux témoins au procès de canonisation (*f.* 185 *r. et v. et* 186 *r.*) qui disent avoir rencontré la sainte à Chypre en 1371.

« hommes sont semblables à des bateaux qui voguent « sur les eaux du monde. Certains de ces bateaux « ont perdu leurs mâts, leurs agrès et leur gouvernail, « qui est Dieu. Ils errent dans les tempêtes de la « vie, jusqu'à ce que, submergés au sein des voluptés, « ils abordent désespérés à l'île de la mort. D'autres « ont encore leur mât et leur gouvernail, mais l'ancre « maîtresse, c'est-à-dire la règle religieuse, est brisée ; « s'ils font irruption, les flots emporteront le gouver- « nail. Enfin, on voit de beaux vaisseaux, chargés de « voiles ouvertes au vent, intacts, prêts à naviguer, « quel que soit le temps ; ils sont plus forts que l'orage « et résistent à l'écueil, car Dieu les mène [1]. »

Encouragée par l'entretien du Sauveur, la sainte restait calme, quoique l'équipage eût perdu toute confiance. Elle décida les passagers et les matelots à se tourner avec elle vers le tout-puissant Seigneur des mers. Aussitôt, l'ouragan, changé en brise légère, fit aborder le bateau à la petite île de Cos, qui, avec ses plantations de limoniers et d'érables, apparaissait comme une oasis sur la mer grise. Les chevaliers de Rhodes possesseurs de l'île, aidaient les navigateurs en détresse; on put donc réparer ses avaries et quitter Cos le 8 avril. Le lundi 12, on gagna Chypre et, toutes voiles dehors, on entra dans les eaux de Baffa, l'antique Paphos. C'était une halte pour attendre le bon vent. Il se leva pendant la nuit, et bientôt la galère jeta l'ancre en rade de Famagouste.

Au cours de ses voyages, Brigitte avait vu nombre

1. *Rev. IV.* 44 *et* 48. — Proc. Can. *Dep. Alfon. Ep. Glen. sup.* 19e *art. f.* 152 *r.*

de contrées et de peuples. Pourtant l'aspect du port cypriote la surprit. Au milieu de la population indigène pour qui la beauté semblait un patrimoine commun, s'agitaient les riches marchands génois et vénitiens, les trafiquants de l'Europe entière. Chacun passait, plein des soucis de la terre ; les uns appelés par la volupté, les autres lancés à la poursuite de la fortune. Sur le mont Olympe la statue de l'archange saint Michel remplaçait le temple de Vénus, mais les vrais dieux de l'île demeuraient l'amour vénal et l'argent.

La sainte n'ignorait pas l'état de ce royaume, indépendant de fait sous la suzeraineté nominale de l'Angleterre. La seconde maison de Lusignan, qui possédait alors les couronnes de Chypre et de Jérusalem, était représentée par un enfant : Pierre II, fils de Pierre le Grand et d'Eléonore d'Aragon. Cette princesse passait pour une mère sans autorité et une épouse sans vertu. Le roi, brave soldat, dont le courage ne pouvait faire oublier ni l'immoralité, ni la cruauté, s'était rencontré avec Brigitte à Rome en 1368. Il était alors félicité par le Pape de sa lutte héroïque contre les Sarrasins et les Turcs ; tout récemment, la chrétienté venait d'apprendre avec la nouvelle de son assassinat [1].

Si Brigitte connaissait Chypre, elle n'y était point, non plus, inconnue. Dès son arrivée, elle se vit offrir l'hospitalité au palais. Par amour pour les âmes de la

1. **Description de toute l'isle de Cypre, par le R. P. Estienne de Lusignan, de la royale maison de Cypre, lecteur en théologie aux Fr. Prescheurs, traduite en français.** *Paris*, 1580. — **Histoire contenant une sommaire description des généalogies, alliances, etc., par le R. P. Estienne de Lusignan.** *Paris*, 1579.

famille royale, elle accepta cette invitation, qui lui permettait de rencontrer, outre le jeune roi et la reine mère, Jacques et Jean d'Antioche, frères de Pierre le Grand et, disait-on, ses meurtriers. La reine et les princes s'entretinrent tous trois avec l'étrangère. Eléonore parla de ses ardentes jalousies, des préférences que le roi affichait pour la dame de Montolfi, de sa vengeance contre sa rivale, de sa propre trahison à la foi jurée. Elle ne regrettait pas la mort de Pierre le Grand ; elle avoua même qu'elle en était la première cause. Sans altérer la vérité, ce récit pouvait se faire de diverses manières. Eléonore donnait pour excuse de son crime les mauvais traitements et l'exemple du roi ; elle trouvait naturel que les Cypriotes eussent pris parti en sa faveur contre lui. Si l'intervention des grands seigneurs avait exaspéré Pierre, jusqu'à le rendre pour sa famille et pour la noblesse un tyran odieux, était-ce sa faute ? La reine n'avait eu aucune part au meurtre de son époux, elle désirait même découvrir et punir les assassins. Ensuite elle avait l'intention de contracter un nouveau mariage et de retourner en Espagne, sa patrie. Brigitte écouta ses hôtes, leur promit des prières et, quand elle aurait reçu pour eux les lumières du ciel, des avis ; elle consentit même à les suivre à Nicosie, l'ancienne capitale de Chypre. A l'ombre d'orangers séculaires, aussi élancés que des arbres de haute futaie, on suivit les ruisseaux rapides et on gagna la ville forte dont les palais, d'architecture gothique, portaient presque tous des écussons français.

Une inspiration soudaine de l'Esprit-Saint poussa Brigitte à s'adresser aux habitants de Nicosie. Dominés

par un sentiment de curiosité, les Lusignan firent aussitôt rassembler les gens de toutes conditions autour de la cathédrale, trop petite pour contenir pareille multitude. En présence de l'archevêque, l'étrangère déclara que Dieu l'envoyait exhorter les Cypriotes à la pénitence. Sans énumérer les iniquités dont ils étaient chargés, elle leur faisait comprendre qu'elle ne les ignorait point, et elle les forçait à interroger leur conscience; puis elle offrait aux coupables son intercession : « La vengeance divine est proche, » disait-elle avec un accent prophétique. Si vous ne faites pénitence, elle sévira contre vous. » Le plus grand nombre des auditeurs se mit à rire. Les marchands étaient parmi les plus moqueurs. Un riche Génois, Charles Malansel, que ses affaires retenaient alors à Chypre, voulut leur imposer silence. On le tourna en dérision et il ne put se faire entendre que d'un petit groupe de pénitents. Ceux-là se frappaient la poitrine et imploraient les prières de la voyante [1]. Parmi les plus contrits on remarqua un jeune écuyer et un vieux moine. Le premier se nommait William Williamson ; arrivé depuis peu d'Angleterre, il laissait sa vertu s'énerver sous le ciel trop doux de la Méditerranée. Brigitte lui rappela des joies meilleures que celles dont il devenait l'esclave et lui permit de se joindre à ses compagnons de voyage. L'autre était le franciscain Martin d'Aragon, secrétaire de la reine. Malgré tous ses efforts et ses vœux de religion, il ne pouvait rompre avec le siècle ; Bri-

1. Proc. Can. *Dep. Kar. Malansel sup.* 28ᵉ *art. f.* 185 *r. Guill. Gullesson scutifer de Anglia et Magni Petri sup.* 29ᵉ *art. f.* 185 *v.* 186 *r. et* 110 *r.*

gitte raffermit son courage et lui ccorda aussi la faveur de l'accompagner en Terre Sainte.

A cause de son caractère épiscopal, dont rien ne pouvait le dépouiller même après qu'il eut renoncé aux honneurs de l'Eglise, Alphonse de Vadaterra exerçait, contre son gré, toute autorité sur ses compagnons de route. Brigitte ne subissait pas seulement cet empire d'une manière extérieure. Sans se dérober à l'obéissance envers maître Pierre, elle soumettait sa conscience à l'évêque espagnol. Au moment de quitter Chypre, qui était le vrai point de départ du pèlerinage, et la dernière étape en venant d'Europe, la Mère de Dieu l'entretint longuement de son nouveau directeur; elle lui définit même les rapports qui devaient régner entre eux. « Cet évêque est mon « ami, déclarait-elle. Il doit t'aimer comme sa mère, « sa dame, sa fille et sa sœur. Comme sa mère, en rai- « son de ton âge et des conseils que tu lui donnes ; « comme sa dame, à cause des grâces exceptionnelles « que tu reçois de Dieu et des révélations par lesquelles « tu fais connaître les secrets de l'infinie Sagesse; « comme sa fille, parcequ'il t'enseigne, te console et te « pourvoit des biens les plus utiles ; comme sa sœur, « puisqu'il t'avertit de tes fautes et que ses paroles et « son exemple te poussent à la perfection. »

Depuis soixante-dix ans qu'elle vivait sur la terre, Brigitte s'était pliée à diverses directions. Sa jeunesse, mêlée à toutes les affaires de la famille et du siècle, trouvait un guide dans le savant chanoine Mathias qui, par état, restait lui-même au milieu du monde, soumis aux multiples devoirs de la charité. Plus tard, quand

le Seigneur avait appelé sa servante à fonder un ordre religieux, il l'avait mise sous la main du prieur d'Alvastra, moine dégagé de tout souci terrestre, séparé des intérêts temporels par sa règle et ses vœux. Quant à maître Pierre de Skeninge, il appliquait plutôt la loi dictée par autrui, qu'il ne prenait lui-même d'initiative, ce n'était point un directeur, c'était le confesseur, toujours présent, envers lequel la sainte avait le mérite de la soumission quotidienne. Maintenant, Brigitte se voyait confiée à un homme qui joignait à la connaissance du monde et de la vie religieuse, la perfection réservée aux évêques par la dispensation de l'Esprit-Saint.

Comme tous ceux qui ont passé quelque temps en ce monde, Alphonse de Vadaterra ne connaissait que trop le spectacle humiliant de la décadence humaine. Il avait vu comment de grandes intelligences s'obscurcissent et commencent à déraisonner, avant de s'éteindre dans l'impuissance. Il était familier avec cette usure de la volonté que bientôt les caprices gouvernent en maîtres. Il avait assisté à la lutte que se livrent chez les vieillards le dégoût du temps et la crainte de l'éternité, alors que l'ombre de la mort s'étend sur la vie pour la glacer, alors que le terme, devenu proche, semble un abîme où, malgré sa résistance, on est entraîné par l'implacable fatalité. Son expérience n'ignorait pas comment se détruit et s'anéantit l'être humain. Quel contraste avec Brigitte ! Certes elle connaissait bien l'ennui de la vie, l'inexorable *tædium vitæ* qui tôt ou tard atteint les fils d'Adam, et la tristesse sous laquelle faillit succomber Notre-Seigneur lui-même au jardin

des Oliviers. A son expérience n'avait échappé aucun des pénibles sentiments dont les racines, ensevelies au fond de nos cœurs, croissent et empiètent sur nos désirs, nos ambitions et nos joies, jusqu'à ce qu'elles absorbent ce qui est de la terre. Pas un mortel ne s'y dérobe, à l'exception de ces êtres frivoles, qui semblent demeurer dans une perpétuelle enfance, indifférents à tout, sinon à leurs hochets. La septuagénaire n'aimait plus rien de ce que le monde peut donner. Elle aimait les âmes que Jésus-Christ veut racheter, et Lui par-dessus tout. Tant qu'ici bas il serait un objet de haine pour les impies, de scandale pour les aveugles, de contradiction pour les incertains, tant qu'il y aurait des pauvres de cœur et de corps à secourir, des pécheurs à racheter, tant que, par amour, les créatures généreuses pourraient participer à la passion et sauver les hommes, la vieille servante du Seigneur aspirerait à le servir. Son corps s'alourdissait, il devenait un fardeau; la grâce de son imagination, la vivacité de son entretien diminuaient, sa compréhension des choses humaines s'éteignait, mais sa beauté intellectuelle et sa beauté morale apparaissaient resplendissantes ; elle n'était point une ruine minée par le temps, elle se transfigurait. La lumière prophétique, la vision d'en haut tombant sur cette créature privilégiée la formaient à nouveau. La terre ne lui échappait pas; elle savait la dominer. Peu lui importait de la quitter ou d'y prolonger son séjour ; sa course, tout orientée vers Dieu, ne devait point être interrompue par la ligne qui brise le temps au seuil de l'éternité. L'évêque de Jaen aiderait son âme à progresser encore dans la charité, jus-

qu'à ce qu'elle atteignît le degré de perfection que le Christ voulait trouver en elle.

Moins de quinze jours après avoir pénétré dans le port de Famagouste, la galère des pèlerins scandinaves reprit la mer. Brigitte et ses compagnons y montèrent revêtus de l'habit des pèlerins de Terre-Sainte. La robe de bure, brun foncé, était serrée autour de leurs tailles par une corde ; de larges pèlerines retombaient sur leurs épaules, et des croix rouges ornaient leurs grands chapeaux. Les Cypriotes conseillèrent aux femmes de se noircir le visage, afin de ne point attirer l'attention des Orientaux ; mais le Seigneur, consulté par sa servante, déclara inutile un pareil artifice [1].

Les princes et Eléonore, qui avaient escorté Brigitte, lui témoignèrent alors le désir de la revoir. Elle promit de s'arrêter à Chypre lorsqu'elle reviendrait de Palestine. Elle y était attirée par ce qui eût éloigné un cœur moins vaillant : les innombrables offenses faites à son Maître et le péril des pécheurs. Volontiers son adieu à la reine de ce royaume splendide, riche et florissant, eût été la parole du roi de l'Ancien Testament à Abraham : « Donnez-moi les âmes et gardez tout le reste [2]. »

Au départ de Chypre, un vent favorable enfla les voiles de la galère et poussa les pèlerins vers la côte de Palestine. Déjà on entrait dans la dangereuse rade de Jaffa, quand des chocs terribles ébranlèrent le navire; sa quille avait heurté un écueil, son flanc entr'ouvert

1. *Rev. VII.* 16.
2. תֶּן־לִי הַנֶּפֶשׁ וְהָרְכֻשׁ קַח־לָךְ. *Gen.* XIV, 21.

laissait pénétrer l'eau, bientôt il allait s'engloutir. L'évêque Alphonse se précipita dans la chambre des femmes et se hâta de les faire monter sur le *château*. De toutes parts s'élevaient des cris de terreur ou des lamentations. Pour alléger la galère, et lui donner une chance de se relever, on jetait à la mer, avec la cargaison, les petites caisses des passagers ; leur vie était menacée, leurs biens perdus.

Appuyée sur le cœur de Brigitte, Catherine mettait sa confiance en sa mère. Parfaitement maîtresse d'elle-même, la sainte, avertie par une vision céleste, ne se préparait point à la mort : « Personne ne périra, » dit-elle. En effet, personne ne périt ; une petite barque recueillit les pèlerins et les conduisit à terre. Lorsqu'ils abordèrent au rivage, ils possédaient pour toute fortune ce qu'ils portaient sur eux. Alphonse, dont les livres étaient au fond de la Méditerranée, se souvint alors de tout ce que la sainte l'avait obligé à laisser en Italie. Il s'approcha d'elle, afin de la remercier, et surpris de l'expression joyeuse de son visage, si différente des physionomies consternées qui l'entouraient, il l'interrogea : « Mon fils, lui répondit-elle, je « rends grâces à Dieu de ce qu'il m'a jugée digne de « souffrir quelque chose pour lui[1]. » Arriver pauvre sur cette terre de Palestine, où son divin Maître avait vécu dépourvu de tous les biens d'ici-bas, était doux à la tertiaire franciscaine.

D'ordinaire, les pèlerins attendaient dans leur galère

1. Proc. Can. *Dep. sor. Praxedis de Yspania f.* 83, *v. Magni Petri et Katerinæ, sup.* 19ᵉ *art. f.* 108 *et* 129 *r. Alfon. sup.* 19ᵉ *et* 28ᵉ *art. f.* 152 *r. et v. et* 155 *r.*

que le gouverneur de Jérusalem, le père gardien des Franciscains et l'émir de Rama, se fussent entendus pour leur envoyer une escorte et des montures. Les Suédois et les trois Espagnols passèrent quelques jours dans la ville de Jaffa, à laquelle les Hébreux avaient donné un nom digne d'elle, en la nommant la Belle. Calme, riante, la vieille cité orientale s'étendait entre la mer azurée et la plaine de Sâron, unie comme la mer.

Lorsqu'on put partir, Brigitte dut se résoudre à monter sur un âne. Le pèlerinage à pied aurait mieux répondu à son désir; mais l'escorte était à cheval, et la crainte qu'inspiraient les Arabes empêcha les voyageurs de se disperser. Ensemble ils traversèrent l'admirable forêt d'arbres fleuris qui commence aux portes de Jaffa; ils en respirèrent les senteurs enivrantes; ils admirèrent, comme le prophète Isaïe, le lis et le narcisse des vallées. Quelques années plus tôt, ils eussent été défendus par les Templiers, dont le manteau blanc et la croix rouge semblaient encore errer à l'ombre des palmiers ; mais la France avait anéanti cette œuvre des croisés, et le Temple qui profilait, au couchant de la vieille ville de Rama, ses ogives ornées avec une élégance tout arabe, était silencieux et désert.

Au milieu d'une oasis de nopals et d'oliviers, Brigitte reçut l'hospitalité des Franciscains établis à Rama depuis soixante-seize ans [1], et elle obtint du père gardien

1. **Guide Indicateur des Sanctuaires et Lieux historiques de la Terre Sainte, par le Fr. Liévin de Hamne, Franciscain résidant à Jérusalem,** 3e *éd. Jérusalem*, **1887. I, 114 et 115.**

le plus précieux des viatiques : la sainte Eucharistie. Dans la patrie de Joseph d'Arimathie, dont les mains avaient enseveli le Sauveur, la sainte se souvenait de l'ensevelissement de son fils bien-aimé ; elle se demandait s'il était appelé aux joies éternelles : « Tu vas « assister à son jugement, dit la très sainte Vierge, « apparaissant à l'affligée ; afin que tu comprennes « ce spectacle surnaturel du monde des esprits, il se « déroulera pour toi selon la marche du temps et « sous des formes perceptibles par les sens. » Un palais où Notre-Seigneur régnait entouré de sa Mère, des milices angéliques et des saints, s'ouvrit. L'âme de Charles, terrifiée, presque aveugle, et pourtant consciente de son état misérable, y apparaissait figurée par un nouveau-né. Un ange et un démon la gardaient. Le démon se plaignit de ce que, contre toute justice, la Reine du ciel avait étendu sa protection sur le pécheur. La très sainte Vierge répondit elle-même à Satan : « Tu as l'intelligence de l'éternelle justice, quoique « dans ton libre arbitre tu préfères haïr Dieu à l'aimer ; « je te déclare donc qu'il m'appartient de présenter « cette âme au tribunal suprême. Elle a eu un tel « souci de mon honneur et de ma gloire que pour que « je n'en fusse pas privée elle aurait subi tous les supplices, même ceux de l'enfer. »

L'âme avait aimé la Mère du Christ plus que soi-même ; l'esprit de ténèbres le reconnut ; mais si cela lui valait la protection de Marie à l'heure dernière, l'heure du jugement devait livrer ce pécheur à l'enfer. Tourné vers Dieu, Satan accusa le mort d'avoir suivi la volonté qui l'entraînait à l'orgueil et aux folles joies. L'ange

gardien s'interposa : « Quand la mère de Charles voyait « la volonté de son fils portée au péché, répliqua-t-il, « elle implorait la pitié du Seigneur par d'infatigables « prières, par d'incessantes bonnes œuvres, jusqu'à ce « que, plein de repentir, il confessât ses fautes.

« — Je vais énumérer les péchés de cet homme ! » s'écria le démon. Mais dans le livre accusateur tout était effacé, et la matière des fautes et le temps et le lieu.

« — Les larmes de sa mère lui ont obtenu la contrition et ont tout lavé, reprit l'ange.

« — Et sa paresse et sa lâcheté à réparer le mal et à « faire le bien ? » continua l'esprit de ténèbres.

Tandis qu'il cherchait en vain ses preuves, l'ange répéta : les larmes de sa mère ont tout détruit.

« — Les indulgences n'ont point effacé ses péchés « véniels, criait Satan ; j'en ai inscrit plus de mille mil- « liers.

« — Il a abandonné ses biens et ses amis afin de faire « des pèlerinages, dit l'ange, montrant aussi que toute « trace des péchés véniels de Charles était anéantie. « Pour l'amour de sa mère, Dieu a pardonné.

« — Mon cœur garde une accusation que nul ne « saurait détruire, assura Lucifer. Cet homme possédait « des biens injustement acquis, il le savait, et ne les a « point restitués.

« — Les aumônes de sa mère ont plaidé pour lui, ré- « pondit l'ange ; Dieu a permis qu'avant sa mort il ait « promis de rendre à chacun ce qui lui était dû. Ses « héritiers tiendront ses engagements.

« — Si je ne puis le punir de ses péchés, s'écria enfin

« le démon, je le châtierai du moins de ses omissions.
« — Il est écrit : on donne à celui qui demande ; « on ouvre à qui frappe avec persévérance, répliqua « l'ange. Or voilà plus de trente ans que sa mère « frappe pour lui aux portes des miséricordes divines. « Grâce à sa mère terrestre et à sa mère céleste, la « Vierge Marie, grâce à l'intercession des saints qu'il « aimait, le chevalier, appelé par la mort, s'est trouvé « prêt. Brûlant d'amour pour Dieu, il n'avait qu'un « désir : exposer sa vie contre les infidèles, et délivrer « le saint sépulcre.

« — Du moins je diminuerai sa couronne, vociféra Satan.

« — Non, répliqua l'ange ; ceux qui ont triomphé « d'eux-mêmes participent à la couronne céleste qu'a « remportée la nature humaine du Christ.

« — Malheur à moi ! s'écria le démon ; j'ai tout oublié, « jusqu'au nom dont le chevalier était baptisé sur terre.

« — Maintenant, assura l'ange, le ciel le nomme le « *fils des larmes !* »

Le fils des larmes de sa mère, tel était le nom que Charles devait porter durant une éternité d'amour et d'infinies félicités. La tendresse maternelle de Brigitte avait pu s'unir aux mérites du Rédempteur pour racheter son enfant. Partout, dans les entraînements, dans les périls, la sainte avait poursuivi le pécheur : humble, lorsqu'il s'abandonnait à l'orgueil de la vie ; austère, lorsqu'il laissait les voluptés séduire ses sens ; ferme, persévérante, en présence des défaillances de sa volonté et des capitulations qu'il faisait avec sa conscience. Sous le regard miséricordieux du Seigneur, ces deux

existences s'étaient pour ainsi dire confondues. Comme les flots capricieux, vagabonds, stériles des torrents se jettent dans les fleuves aux eaux dociles et fécondes, le cours des jours du fils s'était perdu dans le cours des jours de la mère. Le Juge ne voulait plus les séparer.

Un hymne de reconnaissance s'éleva du cœur de Brigitte ; une joie que le monde ne sent ni ne comprend le remplit. Pourtant elle ne savait point encore si son fils bien-aimé partageait la gloire éternelle; la vision s'était effacée avant que le Juge eût prononcé son arrêt.

Peu après avoir quitté Rama, les pèlerins entrèrent dans les montagnes de Judée. Chaque pas réveillait en eux les souvenirs de l'Ecriture, familiers à leur mémoire. Ici la demeure du bon Larron dont le repentir et le témoignage consolèrent Jésus-Christ; plus loin la sombre vallée du Térébinthe où David, « figure du fort entre les forts, » extermina Goliath [1]. Enfin, après l'ascension pénible d'un grand entassement de rochers, la caravane parvint sur les hauteurs d'où apparaît la ville sainte. Tous tombèrent à genoux sans dire une parole. Devant eux était la fille de Sion assise à l'ombre de ses noirs cyprès, dominant un paysage désolé où les pierres du sol se confondaient avec celles des ruines. Comme au temps de Jérémie, elle était captive, sans consolateur, sans repos, pleine d'angoisse et d'amertume entre les mains de ses persécuteurs; impure, oppressée par le poids des infidèles, ensevelie ainsi qu'une morte dont l'âme s'est affaissée. A l'exemple de leur divin Maître,

1. *Rev. IV.* 126, 174. — *VII.* 13.

les pèlerins pleuraient la ruine de Jérusalem. Contrits, ils se frappaient la poitrine, en songeant à la somme des iniquités humaines et à leurs propres péchés.

Ce fut le 13 mai 1372 qu'ils se présentèrent à la porte du Chastel David [1]. Le vieux sang des croisés se révolta dans les veines de Brigitte lorsqu'elle dut payer neuf ducats, tribut accoutumé, et recevoir d'un musulman le droit de prier au tombeau du Christ. Volontiers les voyageurs eussent accepté l'hospitalité des Franciscains qui, depuis 1342, gardaient les saints Lieux et ouvraient aux pèlerins l'hospice qu'ils venaient de construire. Mais la Vierge Marie en décida autrement. Les frères Mineurs ne vivaient point dans l'union parfaite ; leurs hôtes seraient sans doute appelés à prendre parti. Si Brigitte soutenait les forts, peut-être scandaliserait-elle les faibles, il valait donc mieux frapper à la porte de l'hospice Saint-Jean, où les couvents séparés des frères et des sœurs s'ouvraient, l'un aux hommes, l'autre aux femmes. Selon l'usage, Brigitte, et sa suite avaient reçu des Franciscains de Rama les *vingt-sept conseils* qui formaient le code des relations avec les habitants de Terre Sainte. Avant d'accorder aux Suédois l'entrée des saints Lieux, où il leur était permis de passer dans le jeûne et la prière la nuit qui précédait l'octave de l'Ascension, le père gardien leur donna de nouveaux avis par rapport aux huit nations représentées sur le Calvaire.

La servante de Dieu s'agenouilla devant le tombeau où, durant trois jours, avaient été ensevelies toutes nos

1. *Vita S. Birgittæ*. 203.

espérances. Elle entra en extase, et le premier nom qui passa sur ses lèvres fut celui de son fils bien-aimé. Alors le Libérateur des âmes parut à ses regards ; elle l'entendit adresser à Charles les paroles qui ouvrent le ciel : « Viens, mon élu ! » L'amour maternel triomphait du dernier obstacle, Brigitte se réjouissait presque à l'égal des bienheureux ! « O vertu éternelle, articulait-elle « à voix basse, vous versez dans les cœurs les prières « et les larmes, vous y cachez vos dons et vos faveurs. « Ensuite vous récompensez ces choses d'un prix glo« rieux ; vous m'êtes plus chère que mon âme. » Tout entière à sa joie, la sainte n'aurait peut-être pas songé à répandre les lumières qu'elle venait de recevoir, si capables pourtant de consoler les mères et de leur inspirer l'idée de ce qu'elles peuvent pour leurs enfants. Un ange l'avertit et lui dit : « Sache que cette vision sur « l'âme de ton fils ne t'est point montrée pour ta seule « consolation ; elle doit prouver aux amis de Dieu ce « qu'ils obtiennent de lui [1]. »

Le lendemain, vendredi, aux heures mêmes où le Verbe incarné avait souffert, les pèlerins gravirent la Voie Douloureuse. Perdue dans cet abîme que l'âme humaine garde en soi et ne révèle pas, la vierge Catherine marchait silencieuse. Brigitte versait des larmes ; en sa pensée elle repassait les leçons divines et humaines qu'elle avait reçues sur la Passion; elle écoutait la Mère des Douleurs et le Rédempteur lui retracer les événements de cette journée, unique entre tous les jours. Soudain l'acte d'amour du

[1] *Rev. VII.* 13, 17.

Christ, méconnu, injurié, frappé, supplicié par ceux-là mêmes qu'il voulait sauver, se déroula devant elle. Dans une saisissante vision, Jésus lui apparaît les yeux pleins de larmes, le corps baigné des sueurs de l'agonie. Le faible Pilate rend son inique jugement. Tout bas, les juifs se communiquent leurs craintes : « Cet homme guérit les malades et ressuscite les morts, « disent-ils ; il renverse ce qui lui résiste, il pénètre « nos pensées; s'il continue, nous lui serons soumis. » En révolte contre l'empire du Messie, ils trament sa mort. Abandonné de ses amis, le Sauveur sort seul du prétoire. Ses ennemis le tournent en dérision ; ils le jettent sur le sol, et on le traîne vers une colonne ; il se relève, se dépouille de ses vêtements et souffre dans son humanité la honte d'être exposé nu aux regards des hommes. Les fouets tombent sur ce corps sans tache ; ils effacent par le sang du Christ les innombrables souillures de la race d'Adam. Jésus, qui aime les âmes humaines par-dessus toutes les créatures, laisse volontiers, pour elles, déchirer sa chair jusqu'aux os. Cependant Marie [1], bravant les soldats, s'est rapprochée. Elle entend le premier coup de verges, ce coup la frappe au cœur ; elle perd l'usage de ses sens et tombe à la manière des morts ; mais sa volonté, s'unissant à la grâce toujours active en elle, la relève ; ses yeux se fixent sur le Christ ; de toutes parts le sang jaillissait de la chair lacérée. Alors une voix

1. Telle que Brigitte la dépeint dans son récit, la très sainte Vierge n'est pas seulement affligée ou consolée par les témoins de la passion, mais aussi par des ennemis et des amis futurs du Christ et de l'Église, que lui révélait la vision prophétique.

s'éleve de la foule : « Allez-vous le tuer ainsi sans juge-« ment, crie-t-elle, et voulez-vous que sa mort cause « la vôtre ? » Celui qui parlait, s'approchant de la colonne, coupe les liens. Les impitoyables bourreaux poussent Jésus vers le prétoire, tandis qu'il s'efforce de remettre sa robe. Chacun des pas du supplicié laisse sur le sol une trace sanglante. Il reparait vêtu de pourpre et couronné d'épines. *Ecce homo !* s'écrie Pilate. Marie reconnaît à peine son Fils, dont le sang voile le visage. Il sort, s'essuie les yeux avec sa tunique, prend sa croix, et se hâte de courir au supplice. La populace, les soldats éloignent la très sainte Vierge. Elle ne voit plus le Christ, tout en entendant les outrages dont on l'accable ; les mots : traître, menteur, espion, parviennent à ses oreilles avec le bruit des coups portés au corps qu'elle a enfanté. Cependant l'humanité du Verbe s'affaisse sous le poids de la croix; il faut qu'un passant secoure Jésus dans son rude labeur. Marie a devancé au Golgotha le douloureux cortège. Le Christ arrive ; de nouveau il se dépouille de ses vêtements, que les soldats saisissent avec avidité. « Tout cela est à nous, il est condamné à mort, » disent-ils , et un spectateur donne au Maître du monde le linge qui couvre sa nudité. On affermit la croix par des coins ; les bourreaux montent sur les degrés placés près d'elle, et le Rédempteur les suit doux comme un agneau. Sur l'ordre des soldats, il tourne le dos à la croix ; sans qu'on l'y contraigne il étend les bras. Les bourreaux élèvent très haut sa main droite, placent un clou entre les os et un terrible coup de marteau retentit. La Mère de Dieu tombe sur

le sol, ses yeux ne voient plus, ses pieds chancellent, ses mains tremblent, elle est dans une sorte d'extase douloureuse. Le Sauveur donne son autre main ; on la tire avec des cordes, la fixant plus haut que la tête, qui ne trouve où se reposer, car un nœud du bois de la croix s'avance entre les deux épaules. Le corps est si violemment étendu que les muscles se rompent. Enfin deux clous traversent les pieds croisés ; le gauche est placé sur le droit ; ensemble ils soutiennent le poids du Christ. La couronne, un instant ôtée, entoure de nouveau la tête du Roi des rois. Les épines percent sa chair, son visage et ses yeux ruissellent de sang. On place l'inscription ; en plusieurs langues elle se moque du roi des Juifs. On retire les échelles ; la croix, droite et haute, demeure chargée du Maître de l'univers qui attend la mort. Marie a tout entendu. Soutenue par ses sœurs, par saint Jean, elle se relève et s'approche. Les regards du Fils et de la Mère se rencontrent. Jamais celui de Jésus n'a exprimé pareille tendresse ; le Verbe incarné et la Vierge ne se sentent qu'un cœur pour racheter le monde, vendu par Adam et Ève, et ce cœur est plein d'amour. La volonté de Marie reste unie à celle du Sauveur ; elle ne l'arracherait point à la mort si elle le pouvait ; pour notre salut, elle s'offre avec lui. Nul sur terre n'a souffert et ne souffrira autant qu'eux : l'homme est incapable de comprendre l'excès de leur douleur. La Reine des Martyrs gagne sa couronne près du Crucifié. Au spectacle des larmes de la très sainte Vierge, plus cruelles à Jésus que son supplice, à la vue des angoisses de ses bien-aimés, à la pensée des défaillances de quelques-uns d'entre eux, des

injures par lesquelles l'homme répond à la manifestation de chacune de ses vertus, des blasphèmes de l'humanité contre le libre arbitre, la loi nouvelle, la virginité, la maternité de Marie et la passion endurée pour l'amour de chaque mortel, le Rédempteur éprouve de telles douleurs en son âme qu'elles laissent loin les douleurs de son corps ; il permet que son intelligence humaine soit troublée. « J'ai soif, » dit-il enfin avec larmes et, s'adressant aux âmes, son cœur ajoute: « j'ai soif de vous. » Après avoir recommandé sa mère à saint Jean, il s'adresse au seul qui peut le secourir. « Seigneur, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? » La chair meurtrie et pâle du Rédempteur est tordue, desséchée dans la souffrance ; ses cheveux sont raidis par le sang qui les inonde, ses nerfs distendus, ses membres arrachés à leurs jointures ; le sang s'échappe de sa bouche abreuvée d'amertume et de fiel. Tout son corps doit souffrir afin de purifier tout le nôtre. En ce corps sain et pur la vie et la mort se livrent un rude combat. Le Crucifié s'écrie: « O mon Père! je remets mon esprit entre vos mains. » Il avait relevé la tête, il la baisse, et dans cette attitude il se laisse mourir. La divinité se voile au monde, car l'homme ne peut, dit la sainte Écriture, voir Dieu et vivre. « Ton Fils n'est plus, » crient les Juifs à la Mère des Douleurs, et les orgueilleux, les moqueurs, l'accablent de cruelles paroles. « Il est mort, mais il ressuscitera, » répliquent les fidèles. Un soldat se précipite vers la croix ; les hommes sont si avides du sang de Jésus qu'ils le blessent même après sa mort! Un coup de lance perce le côté droit du Crucifié et traverse de part en part le cœur invincible

qui, glorifié dans l'éternité, est honoré et loué sur terre, plus encore par les soldats que par les autres chrétiens. Marie croit que le fer a frappé son propre cœur; elle n'entend rien ; seuls les derniers accents de son Fils retentissent à son oreille ; toujours elle les écoute. Sa volonté s'unit à la volonté du Tout-Puissant ; elle le remercie pour toutes les créatures, et la joie traverse son insondable tristesse. Silencieuse, elle ne répond point aux fidèles qui lui parlent de résurrection, aux fidèles qui, pour délivrer le Christ, braveraient jusqu'aux supplices de l'enfer. A cette heure la création épouvantée se trouble ; il semble que , malgré leur impassibilité, les anges, la divinité et l'âme immortelle du Verbe incarné aient pitié de l'humanité du Rédempteur. Rassemblés, les démons ressentent un commun effroi. Abraham et les justes se précipiteraient volontiers dans l'abîme infernal [1], si ce sacrifice d'eux-mêmes arrachait le Messie à la mort. Au fond du cœur, les gentils ressentent une peine, les bourreaux une agitation qu'ils ne s'expliquent pas.

Immobile, Brigitte se tenait au sommet du Golgotha. « Vois ce que mon Fils a enduré pour toi, » lui redisait Marie, et l'épouse du Verbe écoutait résonner en son cœur de douces paroles, plusieurs fois entendues des lèvres mêmes du Christ : « Je t'aime « d'un amour infini ; plutôt que de me priver de ton « âme j'endurerais ma Passion et ma mort pour toi « seule. » Cependant les soldats romains s'écartent, et

1. Ils se seraient résignés à tous les tourments, sauf, bien entendu, à la séparation d'avec Dieu.

deux amis de Jésus détachent de la croix le corps de celui qui volontairement y était resté jusqu'à la mort. Ils le déposent entre les bras de sa mère. Marie éprouve de nouvelles douleurs lorsqu'elle ferme les yeux ouverts sur le monde, et la bouche qui semble proférer un suprême pardon. Les membres gardent l'attitude du supplice ; les bras demeurent étendus pour embrasser le genre humain. Brigitte croyait suivre les porteurs de ce corps sacré en compagnie de Magdeleine, des saintes femmes et d'une multitude d'anges. Les mains de Marie enveloppent son Fils, mais elle ne laisse point attacher le suaire, selon la coutume, sachant bien que la chair du Messie est incorruptible. Elle aimerait à s'ensevelir vivante avec Jésus. N'a-t-elle pas partagé tous ses supplices ? Abandonner ces restes inanimés lui est cruel ; mais docile aux instructions du Sauveur, elle suit le disciple bien-aimé, n'ignorant pas que de toutes les créatures humaines, elle sera la première à revoir sur terre le Christ ressuscité, et que bientôt il la consolera par sa présence sensible.

Auprès du Libérateur, une grâce miraculeuse montra soudain à Brigitte des parents, des amis de tous les pèlerins. Ces âmes s'élevaient du purgatoire vers le ciel à mesure que la troupe fidèle, gravissant la Voie douloureuse, se purifiait de ses péchés et méritait pour autrui [1].

1. *Rev* *I*, 6, 7, 10, 20, 27, 30, 32, 33, 35. 37, 39, 45, 51, 52, 53, 58. — *II*. 15, 16, 21, 24. — *III*. 13. — *IV*. 10, 58, 70, 119, 129, 133. — *V. Resp. Int* *IX. Rev*. 8. — *VI*. 11, 12, 19, 20, 57, 94. — *VII*. 14, 15. — *Serm. Ang*. 17, 18. *Extrav. LI, LXXXII, LXXXIII*. — *Quatuor Orat. S. Birg. div. revel.* — *Hel. Birg. Uppen. IV*. 160. Nous avons groupé les révélations qui forment le commentaire de Brigitte sur la passion sans distinguer des autres la vision

Au fond de l'église du Saint-Sépulcre, appuyée à la base de la colonne où les soldats flagellèrent le Rédempteur, la sainte raconta sa vision du Calvaire à l'évêque de Jaen, et dans le couvent franciscain, situé à l'intérieur de la basilique, elle écrivit son récit de la passion que maître Pierre d'Alvastra traduisit en latin [1].

Plus les souffrances de son Maître, les premières que son cœur d'enfant eût devinées et partagées, étaient présentes à sa foi, moins elle concevait l'indifférence des hommes envers le divin Crucifié. Elle aurait voulu faire pleurer à la terre entière la passion du Christ, car, elle le concevait, la révélation surnaturelle des souffrances du Seigneur lui était accordée afin qu'elle rappelât aux hommes le grand mystère d'amour consommé sur la croix. Brigitte écoutait le Sauveur se plaindre de l'ingratitude humaine. « De même que les Juifs, les « chrétiens me jettent hors de leur temple, hors du « temple de leur âme, disait-il. Je les ai évangélisés, « j'ai souffert pour eux et je leur semble un menteur ! « Jadis les laïques, reconnaissants de mes dons, en « usaient avec mesure, s'en privaient par le jeûne et « l'aumône, m'en remerciaient avec foi et charité. Le « clergé, attiré vers moi grâce à l'étude des Écritures, « y puisait la science et instruisait les hommes ; les « religieux, séduits par mon amour, me suivaient dans « la solitude et imitaient mon obéissance. Maintenant les

qu'elle eut dans l'église du Saint-Sépulcre. Les détails ajoutés à l'Évangile par la sainte ne le contredisent jamais.

1. Proc. Can. *f.* 9, *v. Dep. Mag. Petri, Kater. et Alf. ep. Gien. sup.* 32° *art. f.* 111 *v.* 157 *r. et* 220 *r. et v.*

« laïques regardent les biens que je leur donne comme « le fruit de leur industrie, ils s'en croient les maîtres; « le clergé veut acquérir des richesses, les moines ne « cherchent dans le cloître que le repos, la satisfaction « de leurs penchants et l'estime des hommes. Aussi je « me tourne vers les païens et je les appelle. Entrez, « leur dis-je, reposez-vous dans les bras de ma charité. « Quant aux chrétiens, qu'ils demandent grâce, sinon « ma puissance jettera la terreur chez ces mortels *in*« soucieux de la mort. Pareils à des bêtes féroces, ils ne « peuvent se rassasier ou se reposer; leur cœur n'aime « pas, jamais ils ne me disent : Seigneur, vous nous avez « rachetés ! Soyez loué de votre très amère passion ! »

Parmi la masse des pécheurs, le Verbe incarné désignait à son épouse ceux qu'elle pouvait éclairer ou secourir et, deux fois, il l'entretint des Lusignan. De cette terre de Palestine où leur race s'était, tour à tour, montrée vaillante jusqu'à l'héroïsme et lâche jusqu'à la honte, Brigitte devait leur donner de sages conseils. Bien que le Seigneur dictât la lettre, il lui enjoignait d'écrire en son propre nom. Plus tard, elle s'arrêterait à Chypre, et alors exhorterait, de la part de Dieu même, les souverains de l'île à la pénitence [1]. Alphonse de Vadaterra rédigea en latin cette missive, et une des galères qui faisaient escale, soit à Famagouste, soit à Némosie, l'emporta, grâce aux soins du secrétaire de la reine Eléonore, frère Martin d'Aragon.

La servante du Christ formait de jour en jour ce religieux à l'image du pauvre d'Assise. « Saint

1. *Rev. I.* 6, 30, 37, 44, 55, 57. — *VII.* 18 et 19. — *VIII.* 47. *Extrav. LXXXII, LXXXIII.*

« François, lui disait-elle, en répétant les leçons qu'elle « recevait du Maître, avait abandonné toutes les joies « et accepté toutes les souffrances pour l'amour de Dieu. « Sa règle était dictée par la volonté divine; mais après « l'avoir fidèlement observée durant quelques années, « les Franciscains suivirent l'exemple et les conseils de « l'un d'eux, que le démon inspirait et qu'on peut, à juste « titre, nommer le *frère ennemi*. Ce religieux entendait « conserver sa liberté, posséder, jouir, briller, s'élever « à de hautes dignités dans l'Église ; il fit école au point « que son parti devint plus nombreux que les fidèles « de saint François. A ceux-ci les béatitudes infinies ; « aux autres, s'ils ne se corrigent point, les châtiments « éternels. La pauvreté doit être le seul patrimoine des « frères Mineurs ; lorsqu'ils violent leurs vœux et pos- « sèdent les biens de la terre, les offrandes qu'ils en « font à l'Église sont l'abomination de l'Éternel [1]. »

Martin d'Aragon vit qu'il s'était laissé entraîner au relâchement des Conventuels, qui énervait sa famille religieuse, et il résolut de revenir à la règle. Les grâces qu'il recevait, assurait Brigitte, lui étaient obtenues par un grand serviteur de Dieu. Sans doute l'avocat inconnu de frère Martin appartenait à l'ordre des Mineurs. Vivait-il au couvent de Jérusalem ? On pourrait le croire, puisque la Vierge Marie avait révélé à l'extatique la haute vertu de plusieurs religieux du monastère; en tous cas, les gardiens du saint sépulcre connurent ces paroles du Christ. Ils ne semblent pas pourtant avoir

1. *Rev. VII.* 20. — Proc. Can. *Dep. Alf. ep. Glen. sup.* 31° *art. f.* 157 *r.* Il est probable que la sainte parle d'Élie de Cortone ; l' « ennemi » est évidemment un Conventuel, et non un Spirituel.

écouté la vénérable femme, qu'ils guidaient dans les saints lieux.

Les pèlerins suédois ignoraient le terme de leur séjour à Jérusalem. De même que le Maître avait fixé le moment du départ, il fixerait celui du retour. Sans compter les heures, Brigitte s'abandonnait aux consolations de la prière et de l'extase, en parcourant cette terre de Judée, dont le passé ressuscitait pour elle. Rien ne l'obligeait à l'itinéraire banal des voyageurs; elle suivait celui qui répondait à ses souvenirs et aux enseignements célestes. Un seul des « témoins » du Christ fut présent à sa pensée, tout entière absorbée par le Rédempteur et la Vierge. Sur le chemin de Damas, on lui montra le lieu où Étienne souffrit le martyre ; elle se rappela le jeune saint, tel qu'il lui était apparu à Rome. Là il lui racontait sa jeunesse pieuse, son ardeur à suivre Jésus, à écouter la parole divine, son union aux apôtres après l'Ascension ses prédications, aux Juifs; s'inclinant vers la vénérable veuve, il lui prophétisait qu'elle irait à Jérusalem et visiterait les lieux de son martyre. Maintenant Brigitte croyait assister à une scène terrible et touchante, que jadis saint Paul lui avait révélée. Il lui semblait entendre l'exposition de notre doctrine par Étienne, les coups de pierres, seule réponse des savants pharisiens. Elle pénétrait le cœur de Saul qui, ardent au supplice d'un chrétien par foi israélite, priait pour sa victime, tandis qu'Étienne obtenait du Christ, des lumières pour le persécuteur [1].

La pieuse veuve entra dans la demeure d'Anne

1. *Rev. IV.* 6 *et* 129. — *VI.* 108.

et de Joachim [1]. Elle connaissait la mère de Marie, elle avait reçu de ses reliques au monastère de Saint-Paul-hors-les-murs et, durant une extase, elle s'y était entretenue avec la sainte de l'ancienne loi. A Jérusalem, sous la grotte même où est née la Vierge, Anne parla longtemps de l'amour réciproque qu'elle et Joachim se portaient, amour conjugal plus pur que celui de tous les autres époux, et dont les racines partaient du ciel. La veuve d'Ulf était digne d'entendre l'expression de cette tendresse, soumise aux volontés divines, dont la volupté n'avait jamais troublé l'innocence. Elle partageait les sentiments d'Anne et de Joachim, quand un ange leur annonçait qu'ils donneraient le jour à la Vierge Mère de Dieu et que l'enfant naîtrait dans les conditions ordinaires de l'humanité, quoiqu'elle sortît pure de la postérité souillée d'Ève, comme une fleur immaculée sort d'un germe tombé en pourriture. La très sainte Vierge, visible aux regards de Brigitte, lui disait elle-même : « *J'ai été conçue sans péché*, » et lui expliquait comment son âme, venant habiter son corps, le sanctifiait et répandait une joie mystérieuse dans tout l'être de sa mère [2]. Marie décrivait l'allégresse des anges, la terreur des démons, au moment de sa nativité ; elle racontait tout le cours de sa vie. Dès son enfance, Satan avait cherché à la tenter ; mais il ne parvenait pas à la distraire de Dieu un seul instant. La plénitude de la grâce en son

1. La tradition occidentale fait naître Marie à Nazareth ; mais la tradition orientale et le sentiment unanime des Franciscains de Terre Sainte, est que la Vierge vit le jour à Jérusalem, près de la piscine Probatique. *Guide Ind.*, 310.
2. *Rev. VI.* 49 et 104.

âme était telle que nul vide ne laissait place au péché. Aussitôt que la jeune israélite connut la loi, elle l'observa. Les prophéties sur la venue du Messie l'occupaient; pour les méditer, elle s'éloignait des hommes, et suppliait le Seigneur de la laisser vivre jusqu'à ce qu'il naquît. Quoiqu'elle se jugeât indigne d'un tel rôle, elle espérait servir la mère de Dieu, et fit vœu de rester vierge. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle possédait. Après sa présentation au temple, elle rechercha la solitude, de crainte de voir, d'entendre, ou de dire quelque chose qui déplût au Seigneur. En son intelligence, la volonté divine se reflétait comme en un miroir, et ainsi que le lis se meut au gré du vent, le corps sacré de la Vierge se mouvait au souffle du Saint-Esprit. Joseph savait son vœu, qu'il s'était engagé à respecter, et aimant la pureté d'intentions, de pensées, de paroles et d'actes de Marie, il l'épousa pour la protéger.

Brigitte croyait accompagner les chastes époux au sortir du temple. Remontant vers le Nord, elle s'éloignait de Jérusalem et entrait dans la vallée fleurie de Nazareth creusée, comme un berceau, au flanc bleuâtre des montagnes. Les anges avaient, disait-on, emporté à Lorette la maison de Joseph et de Marie, mais une portion de la sainte demeure, taillée dans le roc, était restée au lieu béni où, selon la parole de l'Évangéliste, « le Verbe se fit chair. » Là Brigitte contemplait la très sainte Vierge en oraison. Devant Marie se tenait l'ange. Les paroles du messager céleste prononcées, la Vierge dit au tout-puissant Amour ce seul mot d'obéissance : « Que votre volonté soit faite. » Déjà l'éternelle Vérité s'incarnait en elle. Pleine de beauté, de suavité, de

force, d'allégresse, Marie s'humilia dans un anéantissement complet et sincère. Puis la Mère du Rédempteur obéit à l'attrait qui la guidait vers les parents du Précurseur.

Gravissant les montagnes de Judée, Brigitte parvint à Hébron, et elle s'imagina être le témoin de la scène dont elle tenait le récit, comme pour l'Annonciation, des lèvres de la très sainte Vierge. Elle entendait les paroles au-dessus de nos pensées et de nos conceptions que, sous l'inspiration du Saint-Esprit, Marie proférait dans l'excès de son allégresse. Après quelques jours passés à louer Dieu avec sa cousine, la Vierge se demandait ce qu'elle rendrait au Seigneur pour son inexprimable grâce, ce qu'elle répondrait aux interrogations des hommes, à celles de Joseph. Un ange, semblable à Gabriel, apparut et lui dit : « Notre « Dieu, qui est éternel, demeure en toi, ne crains « pas ! Il parlera pour toi. Sa puissance et sa sagesse « achèveront son œuvre. » Quant au protecteur de la Mère et de l'Enfant, peut-être un doute pénible effleura-t-il son âme mais, grâce aux révélations d'un messager céleste, ce doute ne la pénétra pas et il environna la Vierge de respect et d'amour. Dans l'attente de l'heure de Dieu, qui imposait à son Fils de naître selon les lois de la nature humaine, Marie s'unit au Verbe par l'oraison. La vérité divine renfermée en son sein l'illuminait au point que nul ne pouvait la tromper.

Durant l'octave de l'Assomption, Brigitte se dirigea vers Bethléem. Ouverts aux mystères de la foi, ses yeux ne voyaient ni les montagnes de Moab, derrière lesquelles se lève le soleil, ni celles de Judée qui le ca-

chent à la fin du jour. Se laissant porter par l'âne sur lequel on l'avait placée, elle cheminait, oublieuse d'Abraham, de Jacob, de David, d'Élie, qui avant elle avaient foulé ce sol ; elle passait indifférente au souvenir de saint Jérôme, dont les écrits lui étaient familiers [1] ; ravie en extase, elle écoutait les récits de la Vierge Marie. Par un étroit sentier, elle parvint au sommet de la colline d'où Bethléem domine une longue vallée. Sans s'arrêter au sanctuaire, elle descendit à la crypte, et s'agenouilla dans les lieux mêmes où le Christ était né. Lorsque Brigitte baisa le sol qui reçut le corps nouveau-né du Rédempteur, une ineffable vision, cette vision que la très sainte Vierge lui promettait depuis vingt ans, ravit ses regards. Marie, vêtue de blanc, entre dans l'étable suivie de Joseph, qui conduit le bœuf et l'âne. Le saint vieillard allume une lampe, la fixe à la muraille et se met en prière près de la porte. Cependant la Vierge quitte son manteau et son voile, laisse tomber ses longs cheveux sur ses épaules, s'agenouille adossée à la crèche, les yeux fixés au ciel, les mains levées vers le Seigneur ; immobile, en extase, elle attend. Soudain l'enfant naît, comme naissent les hommes, mais en respectant l'intégrité de sa mère, et sans qu'une goutte de sang soit répandue ; il semble seulement à Marie que la moitié de son cœur s'est échappée d'elle-même quand Jésus s'est élancé de son sein avec joie, avec hâte d'entrer en ce monde. Une lumière éclatante rayonne du Dieu fait homme ; elle éclaire la grotte, que remplissent les concerts des anges : « Soyez

[1] Rev. IV. 21. — VI. 56.

« le bien venu, mon Dieu, mon Seigneur et mon Fils, » dit la Vierge-Mère à l'enfant. Jésus pleure en tendant les bras. Elle le prend, le réchauffe sur son sein et le revêt de langes neufs. Joseph rentre, il s'approche d'eux, versant des larmes de joie ; il aide Marie à mettre Jésus dans la crèche. Silencieux, ces deux gardiens du Christ se prosternent et l'adorent. Le temps n'est point venu de révéler au monde le mystère de la Nativité. Pourtant voici les pasteurs ; dans la joie et l'amour ils saluent leur Dieu sous les regards de Brigitte. Les rois mages arrivent ensuite ; Marie ne s'étonne point de cette visite ; instruite par les prophètes, elle l'attendait. Jésus accueille par un sourire les premiers hommes qui le reconnaissent pour leur Sauveur, et cette expression joyeuse des traits de son Fils, que la Vierge-Mère ne connaissait point encore, se reflète sur son propre visage, joie rapide comme toutes celles qui descendent sur terre. Déjà la consolante vision de la Nativité a disparu. Brigitte ne perçoit plus rien de surnaturel, mais elle se souvient de ses visions passées. Jadis, le jour de la Chandeleur, elle a pénétré en esprit dans le temple de Jérusalem; il était rempli d'anges et d'élus, au milieu desquels se tenait le grand prêtre, la Vierge-Mère et l'enfant ; un glaive sanglant était le symbole des douleurs à venir de Marie. A Bethléem la sainte écoute de nouvelles leçons. La Mère du Christ se sent destinée à souffrir plus qu'aucune autre créature de Dieu, cependant les paroles du vieillard Siméon la frappent au cœur ; tant qu'elle fut sur terre, la plaie demeura. Chaque fois qu'elle regardait le corps du « bel enfant né pour combattre », elle voyait ce corps immaculé dans les tor-

tures de la Passion. Peu après la sainte famille fuyait devant les émissaires d'Hérode ; par son obéissance aux décrets divins, le Rédempteur rachetait la révolte d'Adam. Le premier acte de soumission du Verbe entraîna son premier miracle ; dès son entrée en Égypte, les idoles des Pharaons ne rendirent plus d'oracles et leurs temples s'écroulèrent.

A la fin du mois d'août, les pèlerins se dirigèrent vers le Jourdain ; bien que ce voyage fût fatigant, au point qu'on en mourait parfois, Brigitte entendait se purifier dans les eaux où Notre-Seigneur avait été baptisé. Suivant le vallon de Bethléem, la sainte et ses compagnons passèrent avec une difficulté extrême les montagnes rocheuses situées vers l'Orient. Les dangers qui tenaient à la nature du sol n'étaient pas seuls à les menacer. Souvent des caravanes entières disparaissaient, massacrées par les Arabes. Brigitte ne songeait point aux périls ; elle méditait l'Évangile, et les commentaires qu'elle en recevait de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Elle se représentait Jésus soumis aux moindres désirs de Marie et de Joseph, travaillant, acceptant la pauvreté, l'aumônemême, guérissantles malades, exorcisant les possédés, discutant avec les hommes afin de les instruire des choses invisibles de la vie future, aidant Marie à unir sa volonté à celle du Tout-Puissant quand les angoisses de l'avenir, prédit par les prophètes, venaient fondre sur la Vierge-Mère. Mais elle aimait encore plus à se figurer le Rédempteur environné de lumières célestes, entouré de milices angéliques et uni par la prière à son Père éternel.

Au terme de leur journée de marche, les voyageurs

aperçurent à leurs pieds la vallée du Jourdain. « Ce « fleuve, dit le Seigneur à sa servante, est l'image du « monde. Ses eaux, tantôt hautes, tantôt basses, figu- « rent la prospérité et l'adversité du siècle, qu'il faut « traverser, comme jadis Hélie traversa le Jourdain, « avant d'entrer au désert pour entendre les secrets de « Dieu ». Les pèlerins atteignirent les flots rapides et dorés dans lesquels le Sauveur reçut le baptême. Grâce à ses visions passées, Brigitte voyait en imagination la scène qui ouvre la carrière publique du Messie. « Voilà mon ami Jean, » disait le Christ. Sous le baptême du Précuseur, la sainte contemplait Jésus avec les traits que lui avait dépeints la Vierge-Mère, à laquelle il ressemblait. Vigoureux, élancé, plus grand que la moyenne des hommes, il était sans aucune imperfection ; la barbe, les cheveux et les sourcils d'un blond éclatant ; le front et le nez droits, les yeux si beaux et si purs que leur regard plaisait à ses ennemis eux-mêmes ; les lèvres minces et rouges, le teint légèrement coloré. Celui qui devait épuiser le calice des douleurs humaines réjouissait par sa présence. Même ceux qui ne soupçonnaient pas sa divinité disaient : « Allons voir « le fils de Marie, il console la souffrance de nos « cœurs [1]. »

Brigitte ne visita point le lac de Génésareth, mais le Christ lui parla de la foule qui le suivait sur ces rives. « Les uns, lui disait-il, venaient à moi pressés par l'a- « mour, d'autres cédaient à l'occasion, à la curiosité ;

1. La description que Brigitte fait du Christ est considérée, dans sa patrie, comme l'expression la meilleure du sentiment de la beauté au moyen âge. *Scer. Medel. I*, 160.

« un grand nombre avaient l'âme pleine de colère, d'en-
« vie, de trahison ; aux simples, je parlais simplement,
« aux sages je tenais un langage plus élevé. Les para-
« boles et les énigmes dont je me servais provoquaient
« les questions et éclairaient les esprits de bonne vo-
« lonté ; quant aux hommes peu sincères, témoins vé-
« ritables selon l'ouïe, ils étaient de faux témoins selon
« l'intelligence et ne comprenaient pas mes paroles.
« Les récits évangéliques, continuait le Maître, ont
« aussi de la diversité dans leur commune vérité ; les
« uns rapportent mes paroles, les autres en manifestent
« le sens. » Enfin sur cette terre d'Orient, patrie des poétiques légendes, le Seigneur gardait sa servante des confusions. « Il faut, lui assurait-il, distinguer entre l'É-
« criture inspirée du Saint-Esprit et les pieux travaux
« des chrétiens. Seuls les Évangiles qu'admet l'Église
« sont dictés par la science divine. »

A leur retour du Jourdain, les pèlerins s'arrêtèrent au premier sépulcre d'où sortit un corps ressuscité, et le Maître commenta pour Brigitte les faits que rapporte l'Écriture ; il lui montra la faveur qu'il avait faite à Lazare en le laissant rentrer dans le temps, et mériter une vie meilleure pour l'éternité. Cette faveur était une figure de la résurrection des âmes par la grâce, qui les arrache à la mort du péché. Brigitte le comprit, et elle courut s'agenouiller au saint sépulcre, berceau de tous les ressuscités. Ses yeux ravis par l'extase apercevaient le Libérateur des âmes. Comme les saintes femmes, elle vivait près de lui ; à sa suite, elle gravissait le mont des Oliviers, et le Messie lui décrivait l'Ascension. « Des-
« cendu ici-bas en pèlerin, disait-il, je suis remonté

« vers mon Père en conquérant. Jadis on voyait les
« croisés regagner leur patrie après la victoire, suivis
« de captifs délivrés du joug; ainsi j'ai pénétré au ciel,
« ainsi j'ai ramené dans ma patrie les captifs qu'aux
« limbes et sur la terre j'ai arrachés à Satan. Marie, qui
« a reçu tous les enseignements de la foi catholique,
« a été laissée avec les hommes pour les convertir, les
« instruire, les fortifier et les consoler, pour défendre
« la doctrine chrétienne partout attaquée, pour soute-
« nir la constance des apôtres que leurs persécuteurs
« pouvaient ébranler. »

Le Cénacle s'ouvrait aux yeux de Brigitte. Autour de Marie elle discernait : Pierre, le premier des apôtres, grâce à la vocation et au choix ; Jacques, ce fils de Zébédée qui par sa patience et l'ardeur de sa parole mérita d'entrer le premier dans la gloire ; Jean, le plus sublime des évangélistes, dont la chasteté attira l'amour de Jésus ; Barthélemy, qui avait si promptement abandonné ses richesses pour courir au-devant du labeur et des supplices ; Philippe, plus soucieux d'engendrer des âmes à la vie éternelle que de continuer une race illustre ; Thomas, dont la foi, puisée au cœur entr'ouvert de son Maître, devait persévérer dans la perfection de l'amour ; André, qui embrassait la croix ; Matthieu, le docteur des âmes ; Jacques le Mineur, semblable au Fils de Marie par les traits du visage ; Simon, l'amant de l'éternelle Sagesse ; Thaddée au cœur pur ; Mathias, dont l'humble détachement des biens terrestres faisait oublier les cupidités du traître Judas. Marie entretenait Brigitte de la douleur que lui avait causée la séparation d'avec Jésus, des extases où elle retrou-

vait son Fils [1]. Jean, vierge comme elle, témoin de la Passion à ses côtés, l'aidait à subsister. Plus de quinze ans après l'Ascension, l'ange Gabriel lui apparut. « Ton Fils m'envoie t'annoncer que le temps est venu « de monter vers lui afin de recevoir ta couronne, » dit-il à la Reine du ciel.

« Connais-tu l'heure où je dois quitter le monde ? » demanda Marie au messager. Gabriel ne répondit point à cette question. « Les amis de ton Fils enseveliront « ton corps, » ajouta-t-il, puis il disparut. La Vierge-Mère fit un dernier pèlerinage dans tous les lieux où le Christ condamné à mort avait souffert, et le souvenir de l'amour de Jésus la remplit d'une telle joie, que son pauvre cœur humain, de tous les cœurs le plus ardent d'amour envers Dieu et les créatures, ne put contenir tant d'allégresse : il se brisa. Aux yeux des hommes elle sembla s'endormir et son âme se perdit dans l'amour infini.

La Vierge ne révéla point à sa servante ce qu'elle ressentit alors. « Tu ne saurais me comprendre, » dit-elle. Cependant la sainte contemplait la Reine des anges, belle d'une triple beauté, reflet de la beauté divine, recouverte d'une tunique éclatante comme l'or des rayons du soleil, revêtue d'un manteau aussi bleu que l'azur céleste, couronnée de sept lis rehaussés de sept pierres précieuses, emblèmes de ses vertus. Elle entendait le Rédempteur proclamer Marie

1. Fr. Cajetan Benitez de Lugo (*Anal. Jur. pontif.* 19e *ser.* 1880. 911) met les Révélations (I, 8) en contradiction avec sainte Thérèse. Cette discussion porte sur un point de théologie, à savoir si les apparitions de Notre-Seigneur sont personnelles ou si elles se font par le ministère des anges.

la fleur dont le parfum l'emporte sur tous les autres, l'arc-en-ciel, l'arche de la nouvelle et de l'ancienne alliance, l'aurore du matin, l'aimant qui attire les pécheurs. De même que saint Jean-Baptiste avait été le précurseur de la première venue du Christ, la Vierge, dans toute sa miséricorde, devait précéder l'avènement du Juge sévère des vivants et des morts.

Au terme de la route par laquelle les apôtres, environnés d'innombrables esprits célestes, avaient porté le corps immaculé de Marie, la sainte s'agenouilla dans l'église souterraine où il avait été déposé [1], près des corps de Joachim, d'Anne et de Joseph. Brigitte baisa cette terre vénérée, et des paroles que le Verbe mit sur ses lèvres montèrent vers la Mère des Miséricordes. « Une telle salutation t'a été révélée par celui qui est « sans principe et sans fin, » lui répondit Marie. « Sois « humble, et je te serai miséricordieuse. » La très sainte Vierge choisit alors le lieu de sa dernière demeure, pour avertir Brigitte que le temps arrivait de réunir ses compagnons et de quitter Jérusalem. « Retournez aux « terres des chrétiens, ajoutait la Reine du ciel ; cor« rigez vos âmes ; que le souvenir des saints lieux vous « garde du péché jusqu'à votre dernier jour [2]. »

1. Le texte des Révélations dit que la Vierge demeura quinze jours au tombeau, mais le commentaire assure qu'il y là une faute de copiste. L'opinion des Pères est que les anges emportèrent le corps de Marie le troisième jour.

2. *Rev. I.* 8, 9, 10, 20, 26, 31, 32, 45, 51, 52, 53, 54, 59. — *II.* 15, 29. — *III.* 10, 11, 20, 21, 23, 25, 32. — *IV.* 18, 19, 21, 22, 23, 57, 58, 61, 63, 70, 72, 74, 78, 79, 86. — *V. Rev.* 4, 12, *Resp.* 10, 12. *Int.* 13. — *VI.* 1, 28, 48, 49, 51, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 88, 104, 106, 122. — *VII.* 2, 21, 22, 23, 24, 25, 26. *Serm. Angel. Fer. II. Lect. III. Quat. Orat. Extrav. XXXIV.* Deux de ces révélations, les chapitres 22 et 26 du livre VII, sont datées de Jérusalem. — Proc. Can. *f.* 90. *Dep. sup.* 32ᵉ *art. Magni Petri, Katerinæ et Alf. ep. Gien. f.* 111 *v.* 135 *et* 158 *r.*

La Vierge parlait ainsi le 8 septembre, quatre mois après le débarquement des pèlerins à Jaffa. Afin de manifester à ses compagnons les intentions célestes, Brigitte se dirigea vers l'endroit où elle se croyait sûre de les rencontrer, vers la grotte où Jésus avait attendu l'heure, désirée et redoutée à la fois, de sa Passion. Songeant au sommeil des amis du Christ, au seul apôtre qui veillait, à ce Judas dont la volonté perverse avait résisté à l'amitié de Jésus, la noble dame se figurait sous les oliviers séculaires qui avaient abrité les entretiens du Maître avec ses disciples, un Juif, à l'âme basse, au cœur fermé, plus corrompu et fétide que le corps de Lazare avant sa résurrection. Il s'approchait du Dieu qui déjà souffrait pour ses bourreaux. Jésus s'inclinant l'embrassait. « Mon ami, » disait une dernière fois le Sauveur au traître, « Mon ami, « pourquoi es-tu venu ? » Méditant ces paroles, la sainte se sentait défaillir. Elle se souvenait des innombrables ingrats de son siècle, dont elle connaissait les calculs et les trahisons. Avaient-ils, eux aussi, entendu une dernière fois la voix de l'ami mort pour eux ? Iraient-ils à leur tour se livrer au démon par désespoir de la miséricorde divine ? Magnus, roi de Suède, serait-il abandonné de l'immortel Ami des âmes ? Treize siècles auparavant, l'humanité témoignait de sa dégradation originelle en vendant son Rédempteur ; le Christ était mort pour l'amour d'elle, et les hommes n'avaient point changé. Le monde roulait dans ses sollicitudes qui lui semblent des joies, dans le bruit, dans le labeur inutile, et tout ce que, jadis, Notre-Seigneur reprochait aux Juifs, il le reprochait maintenant

aux chrétiens. En parcourant l'étroite vallée fermée au nord par les hauteurs sombres où se cachent les tombes des rois d'Israël, ombragée à l'ouest par les murs de Jérusalem et traversée par le torrent de Cédron, Brigitte recevait en son âme ces leçons divines[1].

Le Maître n'avait rien dit à sa servante du mystère caché au fond de la grotte de Gethsémani. Il ne lui révélait point ses angoisses au sein des ténèbres. Ferme, sereine, la sainte s'approcha des Suédois et des Espagnols. Tous priaient, et bien des larmes coulaient dans le silence qui, plus que toute parole, rend gloire à Dieu. Ces pèlerins ne recevaient point de communications surnaturelles, ils ne contemplaient pas les cieux ouverts, et leur lieu d'oraison habituel était ce Gethsémani qui gardait les vestiges les plus compréhensibles pour eux du passage de Jésus sur terre. Ils les connaissaient ces heures où le courage manque à l'égal des forces, où la peine présente se multiplie à l'infini, par les terreurs d'un douloureux lendemain auquel Dieu semble abandonner l'âme. Que de fois ils avaient répété avec David : « Les eaux montent jusqu'à « mon âme, je suis plongé dans le gouffre de fange... « et le torrent me submerge. Seigneur, tirez-moi de la « boue, l'opprobre a brisé mon cœur. Je souffre ! j'attends qu'on me plaigne..... personne ! qu'on me « console : je ne trouve rien. » Quelques-uns d'entre eux livraient le combat intérieur que tous les fils d'Adam livrent plus d'une fois. Irrésolus, frémissants, terrifiés, ils jetaient d'abord au Seigneur le cri d'effroi

1. *Rev. I.* 27, 39. — *III.* 1. 19. — *IV.* 58, 98, 99, 106, 126. — *V.* 8. — *VI.* 53. *Orat. III.*

recueilli par les faibles sur les lèvres du Christ : « Que ce calice s'éloigne de moi ! » Puis commençait l'agonie destinée à discipliner leur volonté, et quand ils se relevaient, décidés à accepter tout ce que la nature déteste, disant : « Non point ma volonté, mon « Dieu et mon Père, mais la vôtre, » ils rencontraient l'ange consolateur et reconnaissaient dans leur peine un sceau de prédestination. Au pied de la montagne où le Maître était tombé sous le faix des souffrances avant de s'élever jusqu'au ciel, ils voyaient que, loin de les anéantir, la douleur les élevait vers des régions plus pures. Ils ne craignaient plus, ils se sentaient aimés : Jésus était avec eux. Pourquoi redouter le Calvaire ? Si le Maître les y envoyait, il y serait pour les attendre et les soutenir. Plus et mieux que chacun, Catherine épanchait son cœur aux pieds du Messie agonisant. Sa vocation l'appelait à veiller et à prier près de lui ; elle ne laissait point, comme les trois apôtres, passer cette heure qui ne revient pas, et autant qu'on pouvait pénétrer son âme voilée, on la sentait bien là.

L'annonce du départ fut accueillie avec obéissance. Brigitte disait : Dieu le veut ; c'était assez pour qu'on se soumît. Une grâce restait à recevoir. Birger accomplissait son pèlerinage avec les sentiments d'un croisé ; joyeux il eût donné sa vie pour reprendre Jérusalem aux infidèles. Il savait qu'on fait la conquête du royaume des cieux sur les traces du plus grand des chevaliers : Jésus-Christ, et dès sa jeunesse il les avait suivies. Les Franciscains voulurent donc l'armer chevalier du Saint-Sépulcre [1].

1. *Rev. I. 6. — Chron. III.* 214.

Le pèlerinage était achevé ; rien ne restait à remplir de l'itinéraire tracé par le Seigneur. Brigitte avait visité les lieux où la Vierge était née, la grotte de Bethléem, le Jourdain, le tombeau du Christ et le mont des Oliviers. Dieu s'était plu à l'y combler de lumières. Elle quittait la Palestine[1], connaissant le Sauveur et sa très sainte Mère comme si elle avait vécu près d'eux en disciple fidèle.

1. Pour ce qui concerne la Terre Sainte nous avons consulté : **Bernardi de Breydenbach Opusculum sanctorum peregrinationum,** *Maguntiæ, ed. princeps*, 1486. — **Early travels in Palestine by Thomas Wright,** *London*, 1848. — **Peregrinatores Medii Ævi quatuor...** *recensuit* **J. C. Laurent.** *Lipsiæ*, 1864. — **Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades, par le Comte Paul Riant,** *Paris*, 1865. — **Itinéraires à Jérusalem publiés par H. Michelant et G. Raynaud.** *Genève*, 1882. — **Epistola F. Felicis Fabri O. P. ad Fratres Conventus Ulmensis ej. Ord. De peregrinatione Terræ Sanctæ et Jherusalem,** *Bibliothek des Literarischen Vereins in Stuttgart.* — **F. Felicis Fabri evagatorium in Terra Sancta, etc.,** *edidit* **Cunradius Dietericus Hafsler Gymnasii Regii Ulmano Professor.**

CHAPITRE XIII.

1372-1373.

LA MORT DE BRIGITTE.

Brigitte quitte Jaffa. — Prophéties aux souverains et au peuple de Chypre. — Séjour à Naples. — Avertissements à Jeanne Ire et aux Napolitains. — Retour à Rome. — Quatrième révélation à Grégoire XI. — Derniers conseils, mort et funérailles de la sainte.

Sancta Birgitta do tha i Rom.
Chron. Epis. Lincop.
M. C. ter et decies septem tres Apolinaris
Hanc incepta dies celestibus advehit aris.
Ins. domûs sanctæ Birgittæ

Les forces de Brigitte avaient décliné durant son séjour en Palestine et lorsqu'elle reprit la mer à Jaffa, au cours du mois de septembre, ses fatigues se transformèrent en souffrances aiguës. Elle ne pouvait presque plus manger, et une fièvre ardente la consumait. A bord de la galère, ses enfants, ses amis s'attristaient de la voir manquer de tout ; mais elle leur répétait sans jamais se décourager : « Ne vous affligez point ; j'ai « reçu de Dieu tant de biens, que si tous mes membres « étaient brisés, il ne faudrait pas me plaindre. Les « souffrances de cette vie ne sont rien auprès de la « gloire future qui nous est révélée. » Debout sous

l'étreinte de la maladie, la servante du Christ le remerciait de ce nouveau moyen d'acquérir des mérites. Faire joyeux accueil aux maux, c'était agir par la foi, c'était, en expiant pour eux, secourir les vivants et les morts, c'était porter avec Jésus-Christ le fardeau des pécheurs. A un âge où d'ordinaire l'horizon ne s'agrandit plus, le Maître montrait à sa servante une voie où elle n'avait point encore marché à sa suite. Comme souvenir du pèlerinage de Terre Sainte il lui donnait une croix; docile, elle s'y attacha, promettant d'y demeurer jusqu'à la mort.

La navigation des pèlerins fut heureuse, et dès le 8 octobre ils débarquèrent à Famagouste. « Cette cité, « dit le Christ à l'extatique, est une vraie Gomorrhe « luxurieuse, superbe et prodigue. Ses édifices s'écrou- « leront; elle sera diminuée, désolée. Ses habitants, « gémissants de douleur, s'enfuiront accablés du poids « des tribulations. Sur le chemin ils tomberont en dé- « faillance, et leur honte sera connue dans un grand « nombre de pays. »

Les révélations que, de Jérusalem, la sainte adressait à la maison de Lusignan, n'avaient point été divulguées selon la volonté du Seigneur. Jean d'Antioche feignait de mettre en doute l'inspiration divine de la vénérable femme et envoyait au-devant d'elle son confesseur, frère Simon, afin qu'il l'interrogeât. Brigitte reçut ce dominicain avec sa simplicité accoutumée. Bien qu'il connût les conseils donnés par saint Thomas d'Aquin à l'un des ancêtres de son prince dans l'opuscule célèbre : *de Regimine principum*, où, en protestant contre le droit qu'on s'arroge de tuer

un souverain légitime, le Docteur Angélique semblait condamner d'avance l'assassinat du roi de Chypre, frère Simon n'admit pas la culpabilité de son pénitent. Au contraire, il commença un magnifique éloge. Cependant les sens de Brigitte souffraient de l'odeur, perceptible pour elle seule, des péchés du religieux. Elle l'écouta avec peine, en détournant la tête, et lui fit connaître les arrêts célestes sur Jean d'Antioche et sur lui-même : « Ce prince, qui fut complice du « meurtre de son frère, se glorifie de ses vices, sans souci « du scandale, disait-elle; s'il ne pleure pas maintenant « ses fautes, après sa mort, plus dure que la mort du « roi, il les pleurera. Vous, son confesseur, vous n'êtes « point un guide, mais un de ces trompeurs qui con« seillent d'acquérir les biens temporels au prix de « l'honneur. Vous auriez dû rester dans votre cou« vent, vous n'auriez pas tant de fautes à expier et « votre éternité serait plus glorieuse. Dieu vous châ« tiera. » Le dominicain sortit un sourire moqueur aux lèvres ; on était bien crédule de croire ces sottises, assurait-il, et de supposer que le Christ apparaissait à cette femme.

Malgré la fâcheuse influence que frère Simon exerça sur eux, la reine et les princes ne purent refuser une audience à la prophétesse. De la part du Christ, Brigitte enjoignit à Éléonore de rester à Chypre et de servir Dieu dans le veuvage et la pénitence. « Vous avez « semé la division, lui dit-elle, désormais travaillez « à la paix, protégez les opprimés, défendez le peuple « contre de nouvelles taxes, pardonnez à vos ennemis, « aux meurtriers de votre époux, laissez la justice à

« l'Éternel. Que votre fils soit le premier objet de vos « soins. Portez-le à l'amour divin, entourez-le de con« seillers sages, d'amis vertueux, afin qu'il craigne le « Seigneur, gouverne selon l'équité, compatisse à la « souffrance d'autrui et préfère aux flatteurs les justes, « fussent-ils pauvres et méprisés. Renoncez au luxe, « payez vos dettes. Que votre confesseur soit mort au « monde et plus soucieux des âmes que des présents. « Obéissez-lui comme à Dieu même.

Le palais était rempli des grands seigneurs et des hauts dignitaires du royaume. Ils venaient faire cortège aux princes, car deux jours plus tard devait avoir lieu le sacre du jeune Pierre II. Selon la tradition, le roi recevrait à Famagouste la couronne de Chypre, puis à Nicosie celle de Jérusalem, vain hochet du passé, les Lusignan n'ayant pas su la défendre contre les infidèles. En présence de tous, Brigitte osa accuser la famille royale de braver le ciel. « Quand je priais pour vous au saint sépulcre, « disait la voyante, le Christ me répondait : Pourquoi « m'implores-tu pour ces petits rois ? Tu perds ton « temps. Ils promettent de s'amender, mais ils ne « le feront jamais. Avertis-les donc de ma part que « s'ils n'expient pas l'assassinat de Pierre le Grand, « s'ils ne renoncent pas aux voies iniques où ils mar« chent, je les châtierai sévèrement. » Poussés par le confesseur du régent, les courtisans traitèrent la sainte de folle et insultèrent ceux qui l'écoutaient. Elle ne se laissa pas décourager. Aux souverains en titre de Jérusalem, aux prélats de leur maison, elle répéta d'autres paroles du Christ. Notre-Seigneur leur reprochait de

perdre tout souvenir des saints lieux, de préférer au spectacle de la terre arrosée de son sang, celui d'arènes où les bêtes sauvages combattent des chiens lancés contre elles. Si les Lusignan et leurs conseillers ecclésiastiques ne s'amendent point, ils seront condamnés.

Après avoir nettement formulé ces menaces, Brigitte résolut de faire connaître partout les révélations qu'elle avait reçues à Jérusalem au sujet de l'île de Chypre. Elle sortit donc du palais, et à l'exemple de son Maître elle se mit à prêcher au milieu des carrefours et des places. Sur ses lèvres étaient les expressions mêmes du Tout-Puissant : « Peuple de Chypre, écoute-moi, disait « le Verbe, mon amour pour les hommes est aussi in- « compréhensible qu'au temps de ma Passion. Si de « nouveau il m'était possible de souffrir, je souffrirais « pour chaque damné tout ce que j'ai souffert pour « l'humanité. Quant à toi, peuple de Chypre, je t'ai aimé « comme un père aime son fils unique. J'ai voulu t'éle- « ver à tous les honneurs. Je t'ai donné la fortune, je « t'ai envoyé la lumière et le feu du Saint-Esprit. En « tes adversités je t'ai protégé, je t'ai gardé dans mon « cœur tant que tu l'as voulu, et des multitudes d'âmes « se sont élevées de ton île vers les béatitudes célestes. « Maintenant tu n'aimes ni ton Créateur, ni ton Rédemp- « teur; tu ne crains point ton Juge et tu pèches ainsi « qu'une brute sans raison. Si tu ne veux pas te corriger, « j'anéantirai ta génération et ta postérité. Je te ruine- « rai au point d'effacer le souvenir de ton existence. « Reviens donc à moi. Pareil au bon Pasteur, chargé « de sa brebis égarée, je te porterai jusqu'au ciel. Tu « me hais, et tu étais indigne de mes avertissements ;

« mais, dans ton sein, tu renfermes quelques justes « qui ont intercédé pour toi. Voici ce que je vous com- « mande, à toi et à tes souverains : par amour pour « moi, que le roi pardonne à tous ceux qui ont trempé « dans l'assassinat de son père ; qu'il confesse ses « péchés ainsi que le régent ; ensemble ils recevront « la sainte Eucharistie et n'auront qu'un cœur pour « aimer Dieu et pour s'occuper du salut des Cyprio- « tes. Les prélats réformeront les mœurs des grands « comme des petits, des militaires comme des civils, « des réguliers comme des séculiers ; ils obligeront les « pécheurs publics à la pénitence. Parmi les schisma- « tiques grecs, les uns, reconnaissant dans leur cœur « la vérité, se séparent du pape afin de donner libre « cours à leur cupidité ou à leur volupté. Les autres, « au contraire, cherchent la vérité et, malgré leur « bonne volonté, ils ne la trouvent point. Les premiers « ne méritent pas de pardon, les autres seront ac- « cueillis par la miséricorde divine au jour du juge- « ment. Mais que les Grecs le sachent, leurs royaumes « ne connaîtront la paix et l'honneur que lorsqu'ils se « conformeront aux doctrines de l'Église romaine. »

Les prophètes de malheur ne trouvent guère de crédit parmi les peuples, et Brigitte fut traitée comme l'avaient été Jonas et Jérémie. On crut pouvoir pécher sans porter atteinte à la prospérité de Chypre. Quant aux allusions à la ruine de Constantinople, c'était trop insensé pour qu'on s'en occupât. « Au lieu d'écouter « cette vieille radoteuse, disait la foule, hâtons-nous « de préparer les fêtes du couronnement. »

A peine débarquée, Brigitte avait parlé à la cour et

au peuple. Le lendemain de sa prédication, était le jour fixé pour les cérémonies et les réjouissances du sacre, jour qui devait être pour Chypre le début d'un deuil éternel. Au banquet royal, des querelles de préséance s'élevèrent entre les consuls de Gênes et les bailes de Venise; le sang coula. Des premiers blessés fut Pierre Malansel, cousin de ce marchand qui avait prêté une oreille attentive aux conseils de Brigitte. Prosternée devant le tabernacle, la sainte assistait en extase à ces tristes violences. Elle voyait le Génois, frappé d'un coup de dague, agoniser entre les mains des médecins incapables de le sauver. Appelant Alphonse de Vadaterra, elle l'envoya au blessé : « Vous ne mourrez point, lui faisait-elle dire ; la grâce « de Dieu vous soutiendra. » Et il en fut ainsi. Peu après, le religieux recevait un autre message de sa fille spirituelle. Celui-là s'adressait à Éléonore, et dans la sanglante rixe des Génois et des Vénitiens montrait le commencement des colères célestes. Une dernière fois la sainte demandait aux Lusignan s'ils ne voulaient pas faire pénitence [1]. Rien ne tira cette race déchue du tourbillon de plaisirs où elle vivait; aussi Brigitte, jugeant sa présence inutile, mit à la voile pour Naples le 17 octobre 1372 [2].

1. *Rev. VII.* 16, 18, 19. *Extrav. LXVII.* — Proc. Can. *f.* 9. *Dep. Magni Petri sup.* 31° *art. f.* 111 *r. Dep. ejusd. Katerinæ et Alf. ep. Gien. sup.* 36° *art. f.* 113 *v.* 137 *v.* 159 *v. Dep. Alf. ep. Gien. et nob. viri K. Malansel de Jan. sup.* 19° *art. f.* 15 *v. et sup.* 31° *art. f.* 157 *r. Dep. P. de Alvastro sup.* 25° *art. f.* 212 *r.*

2. Cette date est donnée par Charles Malansel dans sa déposition ; mais il place le voyage de Brigitte à Chypre en 1371, erreur expliquée par les diverses époques auxquelles commençait l'année.

Au sortir du port de Famagouste, ses yeux se portèrent avec tristesse sur la ville destinée à périr, puis sur l'île, qui sortait des flots, belle et parée comme pour une fête. Chypre allait être le théâtre de guerres cruelles. Malgré l'héroïsme de quelques grands chrétiens, ses habitants devaient s'y montrer lâches devant l'ennemi; vainement ils sacrifieraient l'honneur pour racheter la vie, ils seraient exterminés. Aujourd'hui on les comptait par millions, bientôt il en resterait à peine quelques milliers; jamais plus ils ne connaîtraient la liberté dans la foi. Quant aux Lusignan, après l'incompréhensible assassinat de Jean d'Antioche par la reine Éléonore, après une politique aussi folle que coupable, ils s'éteindraient pour toujours dans l'obscurité [1].

Chypre disparut à l'horizon, et Brigitte se prit à songer à l'autre condamnée du Seigneur, la lointaine Constantinople. Voyait-elle déjà se dessiner les événements dont quelques mois à peine la séparaient? Pressentait-elle que les Paléologues préféreraient servir le sultan plutôt que de mourir en chrétiens? Entendait-elle les cris de triomphe des infidèles qui, moins d'un siècle après sa mort, devaient régner dans la ville de Constantin [2]? Elle ne le dit pas. Silencieuse, elle sup-

1. Le plus rapide regard sur l'histoire de Chypre suffit pour discerner la réalisation de ces prophéties. Dès 1373, les Génois vengeaient l'affront fait à leurs ambassadeurs par l'incendie de la flotte cypriote, la prise et le pillage de Famagouste. Plus tard, la domination vénitienne s'étendit sur l'île. Au XVIe siècle, Chypre subit le terrible joug des Turcs et n'en fut délivrée que pour passer aux mains des hérétiques.

2. Cette révélation s'accorde avec l'histoire qui prouve l'influence du schisme grec sur la ruine du Bas-Empire. Cfr. **Les origines de la civilisation moderne, par G. Kurth**. *Paris*, *Lecoffre*, 1886. I, VI.

portait d'incessantes douleurs, mais nul ne devinait pour qui elle les offrait à Dieu.

Lorsque les pèlerins rentrèrent à Naples, ils trouvèrent la ville livrée aux horreurs de la peste. Se souvenant de la puissance surnaturelle de Brigitte, l'archevêque, la reine et la ville entière vinrent sur le port au-devant de cette grande sainte, et la supplièrent de chasser le fléau. « Seule la pénitence détourne des rois « et des peuples la colère divine, répondit-elle ; j'im- « plorerai les lumières de Dieu et je vous les ferai « connaître [1]. »

Brigitte se recueillit et, durant son oraison, sa première pensée fut pour la reine Jeanne. Il eût été doux à la sainte de relever et de sanctifier la femme qui l'avait privée de son fils. Le Maître, aidant son désir, lui dicta une lettre adressée à la souveraine de Naples : « Confessez vos fautes avec sincérité et le ferme propos « de vous amender, disait le Seigneur ; songez à la « manière dont vous avez rempli vos devoirs d'épouse « et de reine. Restituez le bien mal acquis. Soyez juste « avant de vous montrer généreuse. Déchargez vos « sujets d'impôts tant que vous le pourrez. Entourez- « vous de conseillers francs, sages et désintéressés. Ne « fardez pas votre beau visage afin de perdre les âmes. « Soyez humble. Aimez et soulagez les pauvres. Méditez « la Passion du Christ et craignez le Seigneur, car vous « avez plutôt mené la vie d'une femme légère que « celle d'une reine. Jamais vous n'aurez d'enfants.

1. Proc. Can. *Dep. Magni Petri et Kater. sup.* 25° *art. f.* 109, 133 — *Vita auct. Bertoldo. Acta SS.* 492-502.

« Réglez donc les affaires de votre royaume de telle « sorte que la paix y règne après votre mort. Il vous « reste peu d'années à vivre, employez-les au service « de Dieu et à la pénitence, sinon, au jugement dernier, « vous serez traitée comme une ingrate, odieuse au « Seigneur, aux anges et aux hommes. »

Selon l'ordre divin, Magnus d'Eka remit à Jeanne Ire l'écrit de Brigitte. La sainte connaissait les secrets de conscience de la reine, et se réservait de lui parler sans témoins [1]. Jeanne accorda des audiences privées à cette dure conseillère. Lui ouvrit-elle son cœur ? On l'ignore, mais la voyante avait sans cesse l'image de la belle princesse sous les yeux. Tantôt la reine apparaissait revêtue de haillons souillés. Oubliant son âme, née du souffle divin, elle suivait les penchants de la brute. Tantôt la couronne royale se transformait en diadème de paille, le trône en poutre chancelante. « Cette femme « effrontée et audacieuse semble la maîtresse du « monde, disaient des voix célestes. Devant Dieu elle « est abjecte. » Brigitte contemplait aussi la reine assise sur un siège d'or sous la garde de deux nègres. Celui de droite lui tendait une coupe pleine de sang. « Bois, s'écriait-il, bois selon ton instinct. » L'autre lui offrait du feu avec ces mots : « Prends cette image de « ta nature, et jette-la dans l'eau [2]. » A ce moment l'apparition d'une vierge merveilleusement belle mettait

1. *Rev. VII.* 11. La révélation est tronquée et se termine ainsi : « Ego « permisi eam exaltari in regnum, etc. » La première partie eut sans doute l'ancien évêque de Jaen pour traducteur, et la seconde fut dite de vive voix à la reine. — Proc. Can. *Dep. Mag. Petri sup.* 25ᵉ *art. f.* 103 *v. et Alf. ep. Gien. sup.* 19ᵉ *art. f.* 155 *r.*

2. Cfr. Apoc. XVI, 6.

les deux noirs en fuite. « Si cette reine suit sa volonté, « disait la vision, beaucoup en souffriront ; si elle con- « sent à souffrir elle-même, ses tribulations lui seront « utiles pour la vie éternelle. » Aux côtés de la vierge se montra Jésus-Christ : « La reine que voici, déclara-t-il, « agit parfois de manière à me plaire. Je réponds donc « aux prières de mes amis pour elle en lui montrant le « chemin par où elle fuira l'opprobre des hommes et « la perte de son âme. Qu'elle ne résiste pas à la voix « paternelle qui l'avertit. »

Brigitte n'oubliait point la requête qu'en débarquant à Naples elle avait reçue de l'archevêque, et Magnus d'Eka fut chargé de porter au prélat une lettre, traduite en latin, qui indiquait les moyens d'écarter la peste et d'échapper non seulement aux châtiments terrestres, mais encore aux peines éternelles.

« Révérend père et seigneur, écrivait Brigitte à Ber- « nard de Montaure, la Reine du ciel est apparue à la « personne que vous connaissez, alors abîmée dans la « contemplation, et lui a dit : Je suis comme un jardi- « nier au milieu du jardin de ce monde. Si le vent « impétueux des tentations souffle, j'accours afin de « protéger les âmes, de les empêcher d'être déracinées « et emportées, pareilles à des arbrisseaux frappés par « l'orage. Secrètement la ville de Naples se souille par « des péchés trop horribles pour qu'on en parle, et pu- « bliquement par des iniquités que je te veux faire « connaître. Les grands seigneurs achètent des païens « et les réduisent à l'esclavage ; puis ils ne s'occupent « point de leur baptême. S'ils le font, ils les laissent « ensuite sans connaissance de la doctrine chrétienne,

« sans participation aux autres sacrements de l'Église,
« de sorte que ces infortunés commettent d'innombra-
« bles péchés dont ils ne savent point se relever ni se
« guérir par la pénitence et l'Eucharistie. Souvent on
« fait subir aux jeunes infidèles les dernières insultes ;
« en les y exposant, on cherche à gagner un argent
« honteux. On a vu des esclaves si misérables qu'ils
« échappaient aux injures et aux coups de leurs maîtres
« par le suicide. Malheureux ceux qui oublient que pour
« tous Dieu s'est incarné et a souffert sur la croix. La
« noblesse et le peuple de Naples s'abandonnent aux
« superstitions païennes. Hommes et femmes se préci-
« pitent à l'envi chez les devins, les sorciers et autres
« enchanteurs. L'un veut être passionnément aimé,
« l'autre désire des enfants ; ceux-ci réclament la santé,
« ceux-là les faveurs de leurs seigneurs, et parfois
« ils cherchent à dévoiler l'avenir. Certes, le Saint-
« Esprit et la grâce se retirent de chrétiens qui agissent
« ainsi. S'ils font pénitence, ils trouveront miséricorde ;
« sinon, ils seront haïs de Dieu. »

L'archevêque reçut cette lettre avec respect. Il la méditait et songeait à la répandre parmi ses diocésains, quand le Christ éclaira l'extatique de nouvelles
« lumières, et l'envoya dire au prélat : « Seigneur,
« souvent vous voyez sortir un feu beau et utile d'une
« noire cheminée. C'est ainsi que les paroles divines
« sortent de moi, il faut donc en rendre grâces à Dieu
« seul. Je viens vous parler de choses qui touchent les
« âmes, vous déclarer que vous ne devez point admet-
« tre aux ordres sacrés, ni laisser admettre par vos suf-
« fragants, des hommes dont les aptitudes n'ont point

« subi un sérieux examen. Lorsque, par complaisance,
« paresse ou crainte, on accepte des sujets insuffisants,
« on oublie qu'on rendra un compte sévère à Dieu. Con-
« voquez, au moins une fois l'an, ceux qui ont charge
« d'âmes dans votre diocèse. Prêchez-les, entretenez-les
« de leur salut et du salut de ceux dont ils répondent.
« Réformez les mœurs des prélats, des chanoines et
« des prêtres. Qu'ils ne croient point échapper au juge-
« ment parce qu'ils évitent les péchés terribles qu'on
« n'oserait nommer. Tout prêtre dont la vie n'est point
« sans tache sous l'œil de Dieu devra se repentir ou sup-
« porter les châtiments éternels. Assurez-leur donc que
« s'ils préfèrent une créature au Créateur, le baiser de
« paix qu'ils donnent à Jésus-Christ au saint sacrifice de
« la Messe est un baiser de Judas. Vous-même, seigneur,
« craignez le luxe. Réglez, selon les fonctions attribuées
« à chacun et selon votre rang, le nombre d'ecclé-
« siastiques attachés à votre maison; que la vanité
« ne vous fasse pas une cour. Guidez, corrigez même,
« ceux qui sont vos familiers. En vrai père de famille,
« élevez-les à la vertu. Si votre demeure abritait
« des méchants, il vaudrait mieux qu'elle fût vide.
« Quant à vos vêtements, à vos meubles, à votre ar-
« genterie, gardez le strict nécessaire et distribuez le
« superflu. L'abondance d'or et d'argent qui règne
dans les palais épiscopaux est en abomination au
« Sauveur. Ne s'est-il pas soumis à la pauvreté pour
« nous enseigner que le superflu nuit à nos âmes ?
« Que votre nourriture soit frugale ; vos chevaux
« d'un prix modéré ; les grands coursiers ne sont utiles
« qu'aux défenseurs de la patrie et de l'Église; alors

« que les prélats les enfourchent et les éperonnent par « gloriole, les démons montent sur ces cavaliers et « les aiguillonnent vers le mal. Rompez avec les mau- « vaises coutumes introduites dans l'Église et reprenez « la tradition établie par les apôtres après l'Ascension « de Jésus-Christ. Dussiez-vous exposer votre vie, « n'hésitez pas ; ne reculez devant aucun péril, sauf « celui de perdre les âmes. »

Bernard de Montaure profita de ces leçons, et Brigitte en reçut d'autres qui s'adressaient à la ville entière. « Ecoute, lui disait son Maître, écoute, toi qui « vois et entends par l'esprit ; sois attentive et retiens « mes enseignements. De ma part tu les transmettras « aux nations ; tu ne parleras point par orgueil, tu ne « te tairas pas par respect humain, d'autant plus que « cette révélation n'est point accordée à tes seules « prières, mais à celles que m'adressent depuis de lon- « gues années mes amis de Naples. Laissant dans « l'ombre les iniquités honteuses des grands pécheurs, « dont je ne veux pas parler, avertis les âmes attachées « au péché véniel qu'elles se trompent lorsqu'elles « croient leur salut assuré. Ainsi les Napolitains et les « Napolitaines se fardent le visage et portent des vête- « ments de forme étrange, pour s'exciter réciproque- « ment à la volupté. Ne comprennent-ils pas qu'ils dé- « chirent les ornements de leurs âmes, qu'ils s'éloignent « de l'inspiration divine, qu'ils établissent sur eux l'em- « pire du démon ? O mes ennemis ! s'écriait tout à coup « Jésus-Christ, en fardant vos visages, songez au sang « qui couvrit le mien ; en peignant vos yeux, pensez « aux larmes qui voilaient ma vue ; en parant vos corps

« contemplez ma nudité, ma flagellation, mon supplice !
« Vous me méprisez. Si quelque parole réveille en vous « la contrition ou la charité, vous étouffez ces mou« vements de la grâce. Craignez le jugement. Tournez« vous vers moi par l'aveu de vos fautes, la pénitence, « et une persévérance que la sainte Eucharistie sou« tiendra. Je vous accueillerai, et vous recevrez plus « de grâces que vous ne pouvez espérer. Cependant, si « vous vous obstinez dans votre iniquité, j'agirai « comme le pêcheur qui jette sa ligne au fond des eaux « où les poissons s'ébattent joyeusement. Un à un je « vous arracherai à la vie du siècle ; durant vos plus « grandes voluptés, l'éternelle mort vous saisira [1]. »

L'ordre du Christ était précis ; il fallait que sa servante s'adressât non seulement à Bernard de Montaure, mais à tous. Elle réunit donc autour du prélat le haut clergé, des docteurs en droit canon, des maîtres en théologie, parmi lesquels on distinguait deux Franciscains et le Dominicain Nicolas des Carracioli, inquisiteur général du royaume. Alphonse de Vadaterra leur lut le texte latin de la révélation. Tous s'inclinèrent devant les paroles qu'ils entendaient, et l'archevêque ordonna que cet écrit fût divulgué et commenté en chaire [2]. On s'efforça d'attirer des auditeurs à la cathédrale en racontant les prophéties réalisées de l'étrangère, les miracles dont, à l'exemple du divin Sauveur, elle

1. *Rev. VII.* 11, 12, 27, 28. Le P. Buæus (*Acta SS.* Com. præv. XXIII, 457) place ces révélations avant le départ de Brigitte pour Jérusalem. Le procès de canonisation prouve son erreur.

2. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 29° *art. f.* 127 *r. Kater. sup.* 30° *art. f.* 133 *v. Alf. ep. Gien. sup.* 19° *art. f.* 153 *r. Fr. Nicolai Card. tit. Circaci, sup.* 29° *art. f.* 234 *r.— Vita S. Birg.* 205.

appuyait ses avis. Brigitte m'a prédit la vocation et la mort de ma fille, assurait cette Marie que la sainte avait emmenée à Jérusalem. D'autres personnes donnaient tous les détails de la guérison d'un moine, que l'excès de travail avait rendu fou. Tous célébraient la délivrance d'une possédée de la ville de Nole, la belle Preziolella, qui attirait l'attention de la contrée entière par des luttes sensibles contre Satan. Un vénérable prêtre, l'évêque de Fermaplen [1], racontait les miracles de la grâce dont, en son âme, il avait éprouvé l'efficacité, miracles moins frappants aux yeux du vulgaire que ces guérisons et ces prophéties, mais pleins d'espérances pour ceux qui ont l'intelligence des choses de Dieu.

Toutes les classes furent représentées au pied de la chaire où l'archevêque faisait prêcher sur les révélations de Brigitte. Il y eut d'éclatantes conversions : cardinaux, religieux, gentilshommes, artisans, nobles dames, servantes, trouvaient leur aliment propre en méditant ces conseils donnés au nom du Seigneur ; la foule, hélas ! ne fit point pénitence [2].

Brigitte vivait depuis plus de deux mois à Naples, le corps passif sous la souffrance, l'âme active au service de Dieu et du prochain. Le 26 janvier, pendant qu'elle était ravie en extase et priait pour Grégoire XI, son Maître lui apparut : « Le pape est sem-
« blable à un paralytique, disait-il. Ses mains n'agis-
« sent pas, ses pieds ne marchent point, tant son amour

1. Nous laissons le nom que nous trouvons dans le procès (f. 41). Il nous est impossible de découvrir ce lieu. Les Bollandistes proposent l'hypothèse d'Hermopolis.

2. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 30e *art. f.* 133 v.

« immodéré pour sa famille lui ôte tout élan vers moi. « Cependant les prières de ma Mère vont lui rendre « quelque volonté de m'obéir et de revenir à Rome. Il « y arrivera, c'est certain, et il y commencera à faire le « bien, mais il n'achèvera pas ses œuvres. — O Sei- « gneur mon Dieu, répliqua Brigitte, le roi de « France et les cardinaux empêchent le départ du pape, « la reine de Naples et beaucoup d'autres personnes « l'assurent, et ceux qui prétendent avoir l'esprit de Dieu « dissuadent par leurs révélations et leurs visions Gré- « goire XI de se mettre en chemin. — Lorsque Jérémie « prophétisait à Jérusalem, continua le Seigneur, le « roi écoutait des devins. S'il avait ajouté foi au pro- « phète, je lui aurais pardonné. Il en est de même main- « tenant. Quoi que les rêveurs, les sages du siècle, les « amis selon le monde disent au pape, moi je prévau- « drai contre eux et je le conduirai à Rome. Quant à « toi, il ne t'est pas donné de savoir si tu l'y verras « ou non. »

La sainte ne révéla point les paroles du Christ à Grégoire XI. Rien ne lui était ordonné, elle se tut. Peu après le comte de Nole lui demandait certains éclaircissements sur des révélations de 1370, que le pontife voulait mieux comprendre, et au cours de février elle dicta une longue lettre à l'évêque Alphonse. Celui-ci la rédigea en latin et la porta au pape, les écrits de ceux qui demandaient le retour du saint-siège à Rome courant risque d'être interceptés par la curie.

« Saint-Père, disait Brigitte, la personne que con- « naît Votre Sainteté priait et veillait. Elle fut ravie « en esprit, la contemplation lui ôta l'usage de ses

« sens. Devant elle s'élevait un trône ; Jésus-Christ
« fait homme l'occupait dans le rayonnement de son
« inexprimable beauté et de son incompréhensible puis-
« sance. Il était entouré de la multitude des saints et
« de légions angéliques ; en sa présence se tenait un
« évêque, revêtu d'habits pontificaux. — Mon Père m'a
« donné tout pouvoir sur le ciel et sur la terre, déclarait
« le Christ, et bien que je semble parler seul, le Père et
« le Saint-Esprit parlent avec moi, car les trois person-
« nes ne sont qu'une dans la substance divine. Tourné
« vers l'évêque, le Verbe ajoutait : — Ecoute mes
« paroles, ô pape Grégoire, et médite-les. Pourquoi me
« hais-tu à ce point ? Pourquoi ton audace, ta présomp-
« tion sont-elles si grandes ? pourquoi ta cour mon-
« daine exerce-t-elle des ravages dans ma cour céleste ?
« Orgueilleux ! tu me dépouilles de mes brebis et des
« biens ecclésiastiques qui sont ma propriété ! Tu extor-
« ques l'or des sujets de mon Eglise afin de le distri-
« buer à tes amis du siècle. En dépit de toute justice, tu
« saisis ce qui appartient à mes pauvres et tu le prodi-
« gues à tes riches. Que t'ai-je donc fait, ô Grégoire ?
« J'ai permis que tu fusses élevé au saint-siège. Par
« les lettres que je t'ai envoyées de Rome, je t'ai averti de
« ma volonté. Comment as-tu répondu à mes bienfaits ?
« La superbe la plus effrénée règne sur ta cour avec
« l'insatiable cupidité, l'exécrable luxure et l'horrible
« simonie. Tu me dérobes les âmes ; tu attires dans les
« abîmes infernaux celles qui viennent à ta cour. Ma
« justice pourrait te condamner ; ma miséricorde t'ex-
« horte. Reviens à Rome, reviens, le plus vite que tu
« pourras, occuper ton siège épiscopal. Plus tu tarderas

« plus ton âme et tes forces s'affaisseront. En Italie, au « contraire, la vertu, les dons du Saint-Esprit, le feu « de ma divine charité, t'attendent. Je te laisse fixer « le jour de ton départ, mais arrive promptement, avec « humilité, avec amour, et point au milieu de ton luxe « accoutumé. Ecarte les conseils de ta famille et des « laïques. Commence ! ne crains rien, revêts-toi d'une « force confiante, renouvelle mon Église, rachetée de « mon sang, rends-lui son ancienne pureté. Si tu « n'obéis pas, tu seras dégradé devant ma cour céleste « comme l'est, sur la terre, un prélat coupable. Publi- « quement on lui enlève ses vêtements sacrés et la gloire « du pontificat ; il reste couvert d'ignominie et de malé- « dictions. Ainsi en sera-t-il de toi. Je souffre ta déso- « béissance et ici-bas je te laisse dans la prospérité. « O mon fils Grégoire ! reviens humblement à moi. « Obéis au conseil de ton Père, de ton Créateur. Si tu « te soumets, je te recevrai avec une tendresse pater- « nelle. Entre courageusement dans la voie droite et « tu seras heureux ; ne méprise pas celui qui t'aime, « celui qui fera miséricorde à ton obéissance. Je te « bénirai, je te revêtirai des précieux habits pontificaux « d'un vrai pape, je t'envelopperai de moi-même, de « telle sorte que tu seras en moi et moi en toi. Eter- « nellement je te glorifierai. — Très saint Père, ajou- « tait Brigitte, au moment où le Christ dit ces paroles, « ma vision s'effaça [1]. »

Près de deux années s'étaient écoulées depuis les premiers messages de la prophétesse au pontife. La sa-

1. *Rev. IV.* 141, 142.

gesse humaine conspirait avec les ordres divins pour montrer à Grégoire XI que la route de l'Italie était celle du devoir, qu'en tardant à la prendre il achevait ce qu'avait commencé Urbain V : la ruine de l'œuvre immense d'Albornoz. Déjà les Romains, ressaisissant l'autorité civile, obligeaient en quelque sorte le pape à retirer sa garnison du fort Saint-Ange. On pouvait donc espérer que cette révélation de la sainte, la plus importante qu'elle eût proférée, arrivait à l'heure opportune et serait écoutée. Pourtant, après la lecture de la lettre, le pontife français se tut. Les avis divers qu'il recevait de vrais et de faux saints le maintenaient dans l'indécision, et la maladie lui enlevait l'énergie à laquelle sa jeunesse lui donnait droit. Si son vœu, si la voix de sa conscience s'unissaient à la sainte pour le rappeler à Rome, l'influence de volontés inflexibles, s'exerçant chaque jour sur ses impressions mobiles, le gardait dans son palais d'Avignon. Il convenait mieux à son tempérament passif d'y rester soutenu par l'approbation de sa famille et de sa cour, que d'agir seul et sans appui, en opposition avec tous ceux qu'il aimait. Cependant Grégoire XI se montra plein d'affabilité à l'égard de l'évêque de Jaen, et le garda près de lui. Brigitte, que la Providence éclairait, considéra ce faible témoignage de bonne volonté comme le premier pas de Grégoire vers l'Italie. Elle ne cacha pas ses espérances et les offrit à la jeunesse qu'elle savait attirer et retenir.

Le fils aîné du comte de Nole venait d'arriver à Naples pour servir dans l'armée. De Rome il apportait l'écho de nombreux découragements et avouait à sa vénérable amie qu'il perdait toute foi au retour de

Grégoire XI. « Sois sûr, Robert, lui répondit-elle d'un ac-« cent convaincu, que non seulement tu verras le pape « Grégoire à Rome, mais que tu l'y accompagneras. » Averti par l'accent prophétique et le regard inspiré de Brigitte, le jeune chevalier comprit la portée de ces paroles. Il les répandit parmi les Orsini, sa famille paternelle, et parmi les Sabran, sa famille maternelle. Les promesses de l'avenir consolèrent ces fidèles serviteurs de l'Église des douleurs du présent.

Sur ces entrefaites, la Providence donna l'ordre à Brigitte de retourner dans la ville des apôtres. La sainte se sentit fort perplexe: où trouver de l'argent pour le voyage ? Les communications avec la Suède étaient difficiles, Birger et Catherine n'avaient rien reçu de leurs vassaux, et la bourse des pèlerins ne contenait plus une obole. Fidèle à son invariable coutume, Brigitte interrogea le Seigneur. La réponse fut paternelle. Les pèlerins avaient joyeusement dépensé leurs biens pour l'honneur de Dieu, il était juste qu'ils reçussent ceux du clergé, qui sont le propre du Christ. L'archevêque de Naples leur viendrait en aide.

On n'eut point à implorer la générosité de Bernard de Montaure. Jeanne Ire, devinant la gêne des étrangers, leur fit, avec sa libéralité accoutumée, porter un royal présent. Brigitte se demanda s'il fallait le recevoir. Elle pardonnait à la reine d'avoir pour ainsi dire tué Charles par son coupable amour ; volontiers elle eût souffert au service de Jeanne, avec la joie intime qu'éprouvent les fidèles du Christ à s'immoler pour ceux qui les frappent. Elle eût même, elle, la fière sénéchale de Néricie, reçu l'aumône de la main qui l'avait frappée au cœur en

la faisant douter du salut éternel de son fils et, dans ce sacrifice, elle eût trouvé la preuve que la grâce domptait sa nature ; mais, elle le sentait, la belle souveraine ne revenait point à Dieu. Son envoi était une largesse princière et non une offrande chrétienne, faite aux amis de Jésus-Christ pour l'amour de lui. Accepter ? refuser ? Où était le devoir ? De nouveau elle interrogea son divin Maître. « Faut-il rendre le mal « pour le bien et l'inimitié pour l'amitié ? lui répon- « dit-il. Faut-il couvrir de neige un cœur froid et le « glacer ? Quoique la reine t'ait donné cet argent sans « affection, tu dois le recevoir avec respect et amour. « Tu prieras pour elle, et le feu de ta charité la réchauf- « fera. »

Les remerciements de Brigitte émurent Jeanne. Elle désira emmener sa vénérable amie au château d'Aversa et passer quelques jours en sa compagnie. De ce lieu, tristement célèbre par l'assassinat du roi André, les pèlerins suédois devaient partir pour Rome.

Pendant le séjour de la sainte, son ascendant s'exerça avec une évidence dont la cour fut surprise. Un familier du palais, Antoine de Carletto, sollicitait le poste de directeur des douanes. Jeanne, qui protégeait les marchands de son royaume au point d'avoir, en 1352, aboli les droits de sortie afin de laisser renaître le commerce éprouvé par la peste et la guerre, voulait charger de cette fonction les plus intègres d'entre ses sujets. A la première parole de Brigitte, sans s'informer des mérites de Carletto, elle promit d'octroyer le poste sollicité. Le courtisan, avide d'honneurs, avait d'abord su tromper le regard pénétrant auquel Dieu n'ac-

cordait point l'infaillibilité ; mais, près de son protégé, Brigitte se sentit un jour environnée des nuages de soufre qui, pour elle, étaient l'atmosphère sensible du péché, et le Seigneur la reprit de la légèreté avec laquelle, dans sa vieillesse, elle s'était portée caution pour un inconnu. Son devoir était d'avertir la reine et de dire à Carletto lui-même que, s'il arrivait au but de ses désirs, il perdrait à la fois les biens temporels et les biens spirituels. La sainte obéit, et Jeanne subit son empire au point de partager une opinion si différente de la première. Carletto n'obtint pas la charge pour laquelle il était déjà désigné[1]. Cependant peu importait à la vénérable femme de prendre quelque autorité sur des actes déterminés. Il ne s'agissait pas seulement de dominer Jeanne, il s'agissait encore de la faire persévérer. Rien n'était obtenu, si cet être ardent et mobile ne se soumettait pas à la loi de Dieu. Une réforme sérieuse ne pouvait venir que du libre arbitre de la reine, et sa volonté restait rebelle à l'effort. Le jour où il fallut lui dire adieu, les sentiments de Brigitte et de Catherine furent opposés. L'épouse mystique du Verbe n'abandonnait pas sans regret sa singulière fille spirituelle. Dans la carrière agitée de Jeanne, les élans, les chutes, les retours à Dieu, les reprises de soi continueront donc jusqu'à l'instant où, de son sceau éternel, la mort viendra sceller soit le bien, soit le mal ? Telle était la question que se posait la sainte. Quant à la douce créature que l'Église devait honorer du double titre de vierge

1. *Rev. VII.* 11. *Extrav. CX. CXI.* — Proc. Can. *Dep. Kater. Alf. ep. Gien. et P. de Alvastro sup.* 36° *art. f.* 137 *v.* 160 *r. et* 227 *r.* — SUMMONTE. 423. — GIANNONE. 251. — LITTA. VII. XI.

et de veuve, elle paraissait se détourner avec effroi de l'âme troublée de la princesse, où, malgré l'âge, vibraient toutes les passions. Brigitte tardait à partir, Catherine avait hâte de s'éloigner.

Le printemps rendit le voyage facile. Les Suédois se dirigèrent vers Rome par les routes directes. La sainte semblait ne plus vivre sur terre ; ses forces s'affaiblissaient ; ses révélations prenaient presque toutes le caractère de prophéties et, chaque soir, on se demandait avec inquiétude si le lendemain ne serait pas son dernier jour.

Quand, après deux années d'absence, elle rentra au palais Papuzeri, le carême de 1373 s'ouvrait. Immédiatement elle reprit ses habitudes, et on aurait pu supposer qu'elle n'avait jamais quitté la ville des apôtres. Malgré la souffrance, elle n'entendait point se priver de ses stations dans les sanctuaires de Rome, ni de recevoir les nombreux visiteurs qui venaient chercher une direction. Elle alla même chez ceux de ses amis qui ne songeaient point à la revoir, craignant qu'ils ne s'éloignassent d'elle parce qu'ils s'étaient déjà éloignés de Dieu.

L'ancienne grande maîtresse de la cour de Suède savait mettre au service de sa charité les formes qui pouvaient la faire accepter. On le comprit lorsque, dès son retour, on la vit arriver au palais du comte Latino Orsini. « Vous m'avez escortée à mon départ, aus-
« sitôt revenue, je veux vous remercier, dit-elle gra-
« cieusement au gouverneur de la Sabine. » Durant la visite, il éprouva quelque embarras. Sa vénérable amie ne lui adressait aucun reproche, mais elle laissait

comprendre qu'elle se trouvait, chez lui, environnée de cette odeur de putréfaction, qu'exhalaient, pour elle, les pécheurs. Il s'interrogea, scruta sa conscience, et s'accusa d'avoir opprimé ses vassaux. Peu après, la même scène se renouvelait dans le palais Marino, et pour beaucoup d'âmes le retour de Brigitte fut le signal du retour à la vertu.

L'inquiétude que l'extrême changement du visage de la sainte faisait éprouver à tous, attirait chacun vers elle. On voulait jouir des derniers jours qu'elle passait sur la terre. De près, de loin, on accourait. Parmi les visiteurs, on remarqua le duc de Spolète et sa famille. Il supplia les Scandinaves de s'asseoir une fois à sa table. Brigitte accepta ce repas d'adieu, et alors que tous les convives causaient ensemble, elle prit Gomez à part et l'entretint de la vie éternelle. Le grand seigneur espagnol ouvrait son âme sans la livrer ; la sainte lui disait ce qu'il s'avouait à peine. Avant de le quitter, elle l'encouragea à continuer ses grandes aumônes et lui donna une règle de vie qui devait le maintenir dans la vertu, lorsque, quatre ans plus tard, en des temps difficiles, il serait nommé sénateur de Rome.

La sérénité de la vieille servante de Dieu, au milieu de souffrances sans trêve, parlait mieux encore que ses paroles. Pourtant ce qu'on apercevait de ses épreuves était plutôt le remède que le mal. Au seuil du tombeau, le corps mourant de Brigitte entrait, pour la première fois, en lutte avec l'âme vivante à laquelle il échappait et poussait l'esprit à la rébellion. Par une lutte incessante la sainte avait brisé l'obstacle qu'on discernait entre elle et Dieu : l'orgueil. Maintenant

la partie sensible de son être, qu'elle avait toujours dominée sans effort, venait prêter des forces nouvelles à l'ennemi vaincu. Sous le fardeau de l'âge, où l'homme fait de boue est dompté dans ses révoltes par le souffle divin qui l'anime, l'austère disciple du Christ sentait en elle certains germes cachés du péché originel. Les tentations que sa jeunesse avait ignorées au foyer paternel et au foyer conjugal, tentations dont son âge mur eût oublié la puissance sur l'humanité sans les confidences des âmes qu'elle dirigeait, venaient en foule l'assaillir. Son orgueilleux cerveau doutait des mystères qu'il était incapable de concevoir ; il se glorifiait de comprendre toutes choses ; il se réjouissait de la louange et des hommages. Son pauvre corps exténué de mortifications, réclamait des soins et des joies ; glacé par la vieillesse, brûlé par la fièvre, le sang qui coulait dans ses veines était toujours le sang des rois ; le corps s'en souvenait et prétendait avoir le droit de s'abandonner à la mollesse, à la sensualité. L'épouse du Verbe était depuis longtemps prévenue de ces combats suprêmes, sans quoi elle se fût étonnée de l'humiliation jetée sur ses derniers instants. Son âme vaillante lutta contre l'esprit et contre la chair. Lorsqu'à l'élévation de l'hostie sacrée les démons moqueurs lui répétaient que ce pain, touché par des mains souillées, exposé à toutes les profanations, ne pouvait être le corps de Jésus-Christ, elle obtenait que son ange gardien les mît en fuite, et que le divin Maître affermît sa foi en commentant pour elle l'admirable prose *Lauda*, *Sion*, *Salvatorem*. Au fort de ses tentations d'orgueil, elle répétait à Satan : « Pourquoi

« tirer vanité de mon sang? la chair d'une reine n'est « pas meilleure que celle d'une servante, toutes deux « sont faites de vile terre. Je m'humilierai. De moi- « même je ne puis, sans l'aide du Seigneur, avoir une « seule bonne pensée. » — « L'humilité est une échelle « qui de la terre monte au cœur de Dieu, » déclarait alors le Christ. La nuit, quand le démon lui livrait les mêmes assauts qu'à saint Paul, Brigitte se tournait vers la Vierge-Mère. « Mettez un frein à « mes lèvres, criait-elle ; mon corps est comme un « animal indomptable. Jetez un filet sur ma volonté qui, « pareille à l'oiseau, s'envole au souffle de mes vaines « pensées. Conduisez-moi où me veut votre Fils. » Le carême entier se passa dans ces combats. Le dimanche de Pâques, Brigitte entendit la voix de « l'Espoir « des désespérés ». — « Tes oraisons méritent d'être « exaucées, lui assurait Marie ; voici l'anniversaire du « jour où mon Fils m'a consolée moi-même, je veux « calmer tes tentations et t'enseigner à les vaincre. Tu « es tentée dans ta vieillesse, comme tu ne l'as jamais « été au cours de ta vie, pour te prouver que tu ne « peux rien sans Dieu. Privée de son secours, il n'est « point de péché que tu ne fusses capable de commettre. « Si tu ne parviens pas à conduire et à purifier ton « esprit, dis à ton divin Maître : Empêchez-moi de me « complaire dans ces vaines pensées. Si les paroles se « pressent sans réflexion sur tes lèvres, ajoute : Jésus, « qui avez gardé le silence devant vos juges, retenez ma « langue jusqu'à ce que j'aie compris ce que je dois dire, « et comment je dois le dire. Enfin si ta volonté te « porte à agir ou à te reposer, ajoute encore : Notre-

« Seigneur Jésus-Christ, qui avez été garrotté, diri-
« gez ma vie, que tous mes actes aient un but loua-
« ble. Dorénavant ton corps ne prévaudra pas contre
« l'âme, sa maîtresse. »

Brigitte retrouva, en effet, l'équilibre de ses facultés, le gouvernement de soi, et elle reprit toute son énergie. Grégoire XI lui avait envoyé le nonce Gérard et le comte de Nole afin que, de nouveau, elle sollicitât pour l'Eglise les lumières célestes. Sans hésiter elle répondit : « Un
« regard désintéressé sur le monde chrétien suffirait à
« prouver que seul le retour du pape en Italie peut
« pacifier ce pays, ensanglanté par les Visconti sei-
« gneurs de Milan, ennemis du pouvoir temporel. »
D'Avignon on luttait par l'anathème et par les armes contre Barnabé et son frère Galéas. Le capitaine de Grégoire, Amédée, duc de Savoie, les avait vaincus, mais jugeant trompeuses leurs propositions pacifiques, il continuait la guerre : le simple sens commun faisait prévoir de futurs désastres. Cependant la sainte ne se refusa point à prier pour le vicaire de Jésus-Christ. Peu après, au début du mois de juillet, elle envoya de nouvelles révélations du divin Maître à son confesseur.

« Seigneur évêque, écrivait-elle, notre Dieu Jésus-
« Christ m'ordonne de vous adresser ces paroles pour
« le pape. Comme les pharisiens au Messie, Gré-
« goire XI demande à Dieu des signes. L'avis que vous
« lui donnerez de sauver les âmes et de réformer
« l'Eglise devra en être un premier ; s'il n'obéit pas, s'il
« ne revient pas en Italie, non seulement il perdra ses
« biens temporels, mais encore ses biens spirituels.

« Tant qu'il vivra, il ressentira les tribulations du cœur;
« ce sera là le second signe. Le troisième consiste dans
« les merveilleuses paroles que Jésus-Christ m'adresse
« à moi, simple femme, pour le souverain pontife, lui
« assurant par ma bouche que sa querelle avec Bar-
« nabé est odieuse au Seigneur, puisqu'elle met les
« âmes en péril. Dût le pape être chassé de ses Etats, il
« vaudrait encore mieux qu'il fît la paix que de peu-
« pler l'enfer ! »

Brigitte entretenait ensuite le prélat du royaume de Charles V, où le souverain pontife reprenait les hérésies des Turlupins, sorte de secte manichéenne, et des Vaudois, qui prétendaient tout anéantir, sauf les rapsodies de leurs prédicateurs. « Même pour ce qui
« concerne l'amendement de la France, écrivait la
« sainte, Grégoire n'aura d'avis personnel qu'à son
« retour ici. Il est comme un arbre déraciné qu'on
« cherche à faire tomber avec des cordes. La foule tire;
« seule la volonté du pape fait contrepoids. S'il cède,
« ce sera pour la perte des âmes; s'il se tourne vers
« Dieu avec confiance, le Seigneur, venant à sa ren-
« contre, le secourra, et nul ne prévaudra contre lui.
« Qu'il n'hésite donc plus à rentrer dans Rome, à
« conclure la paix et à réformer l'Église. Jésus-Christ
« veut qu'il arrive en Italie l'automne prochain. Il ne
« peut rien faire d'aussi agréable au Seigneur, que d'y
« rétablir le saint-siège. »

Grégoire XI ne laissa pas deviner ses résolutions. L'appel suprême de la prophétesse resta sans réponse, comme les lettres qui l'avaient précédé.

Les chaleurs de l'été accroissaient encore les infirmi-

tés de Brigitte. Une vision de sainte Agnès vint à la fois la consoler et lui faire pressentir de nouvelles épreuves. « Viens, ma fille, disait la martyre, mets « sur ta tête une couronne faite de sept pierres pré- « cieuses. » Ces pierres : le jaspe, le saphir, l'émeraude, la perle, la topaze, le diamant et l'escarboucle, étaient douées, par les anciens, de vertus qui les rendaient des symboles. Chacune représentait le prix d'un acte de patience de Brigitte ; la vierge romaine le lui expliquait en ajoutant : « Pour achever ta couronne, il faut « d'autres pierres. » L'épreuve, qui devait donner à l'épouse du Verbe un trait d'admirable ressemblance avec son Epoux divin, allait en effet lui être imposée. Comme le Christ au Calvaire, elle se crut abandonnée de Dieu. Prier lui devint si difficile, qu'elle remplaça l'oraison par le travail. Ses longues veilles ne se passaient plus en union avec le Seigneur, mais en luttes contre ses défaillances. La fièvre, qui lui donnait une sorte de vie nerveuse, cessa brusquement. Il fallut renoncer aux offices, à la visite des sanctuaires, et s'enfermer dans sa demeure [1]. La pauvreté y était si grande, qu'un tailleur suédois, de passage à Rome pour se rendre à Jérusalem, prêta sa bourse aux enfants de la malade et retourna en Suède, muni de leur billet, chercher, près de leurs débiteurs, l'argent d'un nouveau voyage [2]. Chaque jour la messe était célébrée dans la

1. *Rev. II.* 54. — *IV.* 61, 63, 68, 94, 124, 143. — *V.* 6. — *VI.* 29, *Extrav. XCIII.* — Proc. Can. *Dep. Magni Petri et Lat. Orsini sup.* 30° *et* 36° *art. f.* 111 *et* 113 *r.* 147 *et* 148 *r. Kater. sup.* 29° *art. f.* 132 *r. Alf. ep. Gien. et P. de Alvastro sup.* 30° *art. f.* 156 *r. et* 228 *v. P. de Alvastro sup.* 31° *art. f.* 229 *r.* — *Vita S. Birg.* 196.
2. *Diar.* 1405.

chambre de Brigitte, soit par son chapelain, soit par l'un de ses confesseurs. Elle communiait et trouvait dans la grâce du sacrement la volonté de souffrir.

Le 17 juillet, la Mère des Miséricordes se pencha sur l'héroïque femme, qui subissait un véritable martyre. « D'après les médecins tu ne mourras pas, disait Marie ; « savent-ils donc ce que c'est que mourir ? Celui-là « meurt qui, se séparant de Dieu par l'attache au péché, « perd la foi et l'amour. Celui qui craint le Seigneur et « se purifie sans cesse par la confession vit à jamais. « Vois saint François, il porta de grands fruits selon « la volonté de Dieu ; maintenant, il fait de plus « grandes choses encore. Tu pourrais demander pour-« quoi ta maladie est si longue, pourquoi tes forces « sont anéanties ; je te répondrais que c'est parce « que mon Fils et moi nous t'aimons. A Jérusalem il « t'a rendu l'innocence baptismale. Il t'a dit que tes « péchés étaient remis, mais il ne t'a pas dit que « tu ne souffrirais plus sur la terre. La créature doit « effacer les négligences de sa vie par la patience « dans les infirmités. Quant aux prophéties que tu as « reçues du ciel, tu ne les verras pas toutes réalisées « avant de quitter ce monde. Pourtant la promesse de « mon Fils va s'accomplir, et on te considérera comme « une religieuse du monastère de Vadstena. »

La croix sombre et accablante que Brigitte portait depuis de longs jours, redevint lumineuse et légère. La malade se complaisait dans l'oppression de son cœur, jadis trop mobile, dans la lourdeur de ses membres, trop agités en leur jeunesse, dans la lenteur de sa parole, autrefois trop vive, dans cette prise de pos-

session que l'infirmité exerçait sur son être entier, car sa vie passée, admirable aux yeux de tous, lui semblait impure, et elle se réjouissait de ses souffrances expiatoires ; sa faiblesse, qu'elle voulait et acceptait parce que tel était l'ordre de Dieu, lui devenait une invincible force.

Après la douceur d'entendre parler Marie, Brigitte eut celle de sentir la présence du Christ. Elle le contempla de ses yeux devant l'autel où, victime volontaire, il venait de descendre à la voix du prêtre. « Ce « temps a été pour toi un temps d'épreuve, dit-il. Si « l'homme n'avait point de mauvaises pensées, il serait « un ange, non un homme. La tentation lui est né« cessaire afin qu'il comprenne sa faiblesse et son « besoin de moi. Pourquoi te troublais-tu ?

« — Je ne pouvais chasser ces pensées, répliqua la « sainte, et je craignais vos terribles jugements.

« — Voilà ma justice, reprit le Verbe. Jadis tu aimais « les créatures contre ma volonté, aujourd'hui j'ai « permis que, contre la tienne, ces pensées vinssent « t'assaillir. Si ton âme travaille à ne point consentir « aux coupables désirs, à ne s'y point délecter, elle se « purifie par l'épreuve et acquiert des mérites. J'ai « agi comme l'époux qui se dérobe aux regards de « l'épouse, pour faire désirer son retour. Voici l'heure « de la consolation. Prépare-toi, j'accomplirai ce que « j'ai promis. Ici, devant mon autel, tu vas être admise « à ta prise d'habit et à ta profession. Désormais on te « regardera non point seulement comme mon épouse, « mais comme une religieuse, abbesse du monastère de « Vadstena. »

Brigitte s'inclina sous la main du Maître, et reçut les grâces attachées à ces vêtements bénis, qu'on porte avec joie, non point pour eux-mêmes, mais à cause de leur signification mystique. Elle eut le mérite des vœux qu'on jure d'observer jusqu'à la mort. Maintenant elle serait à jamais la mère de toute une famille qui, après la consommation des siècles, pourrait garder encore son caractère, son union, sa personnalité, dans la symphonie des élus. A cette religieuse nouvelle le Seigneur n'ouvrit point de cloître. « Je prends la bonne volonté « pour l'acte même, déclara le Christ; je ne veux plus « de labeurs. Tu mourras à Rome. O Rome ! ma Rome ! « s'écria tout à coup le Maître du monde. Le pape « me méprise et n'écoute pas mes paroles. Il préfère « l'incertain au réel, il veut à sa volonté régir le temps « de mes miséricordes, aussi n'entendra-t-il plus la « voix de ma servante. »

Le Verbe entretint alors Brigitte des révélations qu'elle avait reçues. A l'heure voulue elles profiteraient soit aux privilégiés à qui elles étaient faites, soit à d'autres. Les prophéties arriveraient en leurs temps. Il fallait que la sainte remît ses écrits au prieur d'Alvastra ; il les enverrait à l'évêque Alphonse, que la Providence comblerait de grâces. Le Christ recommandait particulièrement à leurs soins la révélation qui, tout en concernant d'une manière spéciale la ville de Naples, s'adressait à chaque peuple chrétien et l'avertissait des jugements de Dieu.

Au jour surnaturel dont elle était éclairée, Brigitte vit les âmes qu'elle aimait. « Dans cinq jours, lui dit le « Maître, après avoir fait la sainte communion, tu ras-

« sembleras ceux que je te désigne et tu leur indique-
« ras leurs devoirs, puis, soutenue de leurs prières, ton
« âme entrera dans ton monastère, c'est-à-dire dans
« les joies éternelles. Leurs mains rapporteront ton
« corps à Vadstena. » La pensée de la mourante se tourna vers tout ce qu'elle aimait sur terre, vers tout ce que Dieu lui ordonnait d'accomplir. Pour le premier monastère de son ordre, sa vigilance ne négligea aucun détail. Elle fixa des choses d'aussi peu d'importance que l'heure des messes en hiver. Décidée à ne pas laisser sa tâche incomplète, elle soumit ses derniers règlements à l'approbation pontificale [1].

Ce n'était point, hélas! son manuscrit des révélations que Brigitte envoyait à l'évêque Alphonse ; il n'aurait pas compris l'original suédois, écrit tantôt d'un jet sous l'irrésistible action de l'Esprit-Saint, tantôt par un travail de l'intelligence qui, « après avoir tourné et retourné les
« paroles de Dieu afin de les mieux comprendre, les dic-
« tait à la plume qui les écrivait et les corrigeait, jusqu'à
« ce que le sens en fût exprimé [2]. » C'était la traduction latine rédigée par le prieur d'Alvastra, secondé de maître Pierre et d'Alphonse de Vadaterra lui-même. Là étaient rapportés, tels que la sainte les entendait au cours de ses extases, les enseignements de Dieu, du Christ, de l'Esprit-Saint, de la Vierge, des anges et des bienheureux au sujet de la Trinité, de la création, de la chute, de la rédemption et des sacrements ; les leçons aux papes, au clergé, aux rois et aux peuples et les

1. La bulle, datée du 7 août 1373, arriva après la mort de Brigitte.
2. *Rev. II. 27. — III. 19. — VII. 31. Extrav. LXVII. LXVIII.*

constitutions de l'ordre du Saint-Sauveur. Les tableaux tracés par Brigitte donnaient une forme aux abstractions de la théologie. On concevait mieux ce qu'elle définissait sous les figures qu'elle avait contemplées. Bien que ces figures fussent souvent étranges, ou même vulgaires, au sens que la critique littéraire attache à ce mot, elles ne semblaient point inusitées. Le type s'en retrouvait dans l'Ancien et le Nouveau Testament, l'un et l'autre familiers à la sainte, qui sans cesse se reportait, par la citation des textes, aux promesses de l'ancienne loi, qu'elle montrait réalisées grâce à la nouvelle. Si l'objet des comparaisons était emprunté au monde matériel, on se sentait sur la verte terre de Suède, voilée de brumes, ainsi que dans l'Ecriture on se croit sur le sol doré de la Palestine, éclairée par un ardent soleil. Si Brigitte traitait de l'idéal, ses expressions rappelaient Ezéchiel et saint Jean. Quand elle dépeignait les manifestations de la gloire de Dieu ici-bas son langage faisait songer à celui du prophète; si sa vision lui ouvrait le ciel, la tournure de ses paroles rappelait l'Apocalypse. Par l'esprit prophétique élevée au-dessus du temps et de l'espace, Brigitte voyait les choses dans les décrets éternels et les promulguait selon les arrêts de Dieu ; mais elle n'assignait point d'époque pour l'accomplissement de ses prophéties, et elle était la première à déclarer que les actes des hommes pouvaient, en fléchissant la justice de Dieu, ou en lassant sa miséricorde, modifier les événements annoncés. Avec la généreuse charité qui veut connaître pour aimer davantage, Brigitte méditait la vie de la Vierge-Mère. Plus avant peut-être qu'aucun autre

saint, elle pénétrait les profondeurs d'amour de ce cœur maternel et elle devançait les définitions de l'Eglise au sujet de deux dogmes : l'Immaculée Conception de Marie et sa glorieuse Assomption au ciel [1]. Le Verbe incarné était l'objet habituel de son oraison. L'idée de l'humanité du Christ, cette idée si différente pour chaque chrétien, se personnifiait pour Brigitte sous la forme d'un chevalier au cœur héroïque, impatient de lutter, ardent à se sacrifier, non pas dans la mesure du possible, mais dans l'infinie mesure de l'amour; sous la forme d'un chevalier victorieux, conquérant, dont la devise dès son premier jour sur la terre était : *Veni pugnaturus*, je suis venu combattre.

Quelle confiance allait-on témoigner aux révélations? N'était-il pas permis de croire que la sainte les avait écrites sous l'influence de ses directeurs? Mais ceux-ci, maître Mathias, Pierre de Skeninge, le prieur d'Alvastra, l'évêque de Jaen, se déclaraient ses disciples et non ses maîtres ; en dehors des questions de conscience, ils ne lui avaient donné aucun enseignement et s'étaient, au contraire, mis à l'école de cette femme inspirée. Elle avait eu de fréquents rapports, il est vrai, avec les moines Cisterciens et avec les fils de saint Dominique.

1. *Rev. I.* 8. — *II.* 28. — *V.* 10, 10, 12, 13. — *VI.* 49, 55, 61, 70, 71. — *VIII.* 48. — *Extrav. XX. XLIX.* Dans les notes explicatives dont il fait suivre le texte latin des révélations, Gonsalve Durant montre sur ces points la science infuse de la sainte d'accord avec la science acquise des théologiens; puis il répond à ceux qui, sur la foi d'un document apocryphe, mettent Brigitte en opposition avec Catherine de Sienne au sujet de l'Immaculée Conception. C'est au savant théologien que nous renvoyons M. Hammerich qui (*Den Hel. Birgitta*, 191), afin de faire ressortir le désaccord de deux saintes sur un point de dogme, s'arrête à une question dont on ne le supposerait pas préoccupé.

Fallait-il supposer qu'elle s'était nourrie de leurs doctrines? Moins encore. Quand elle se présentait dans un monastère, c'était pour communiquer ses lumières, non pour en recevoir. Ne pouvait-on alors se figurer qu'elle avait été guidée par ses lectures, et que son livre reproduisait simplement les impressions qu'elle en avait recueillies? Pas davantage. Sur une foule de points, sa théologie était celle de saint Thomas, sa morale celle de saint Bernard; mais, on le voyait, la mémoire n'apportait qu'un insignifiant concours à l'action directe de l'Esprit-Saint. Les révélations n'auraient-elles pas besoin d'éclaircissements? La mourante n'en fournit aucun à son dernier directeur. Retenu près du pape, il n'était pas là pour les recevoir, et d'ailleurs tout ce qu'elle aurait pu lui dire était compris dans l'œuvre même. Derechef, selon l'ordre du ciel, Alphonse devait diviser en livres et en chapitres ce texte qui sans chronologie, sans ordre, traitait les sujets les plus divers, passant de l'un à l'autre et réunissant dans la même phrase l'avenir au passé ou au présent, l'idéal au réel, le général au particulier. Déjà modifiées, les révélations étaient léguées à un nouvel interprète.

Après avoir songé à sa famille spirituelle, la sainte, qui ne parla ni de Grégoire XI, ni du roi Magnus, ni de sa patrie, n'oublia pas son fils. Supposant que Birger serait élu sénéchal de Néricie, elle lui donnait des conseils écrits où se mêlaient la prévoyance maternelle, la science du monde et la science surnaturelle [1]. Bientôt

1. Cette lettre n'est pas datée. L'année 1370 qu'Afzelius (V. 29) lui

elle entra dans une extase non interrompue. Au cours de ses révélations elle déclarait que la Vierge Marie et saint Jean avaient, par leur martyre au pied de la croix, mérité une douce fin tout éclairée de rayons de gloire [1]. Elle participait à leurs privilèges. A la dévote de la Passion, qui, depuis près de soixante-dix années, compatissait aux douleurs du Calvaire, Dieu accordait la faveur d'un départ calme ; son corps, accoutumé à se soumettre à l'âme, tombait sans lutte.

Le 22 juillet, Brigitte attira sa fille et lui prédit que le lendemain serait le jour des adieux. Dès l'aube du 23, le Verbe incarné, libérateur de la mort, éveilla la sainte et apparut à ses yeux presque éteints. Sur l'autel portatif dressé au milieu de la cellule, Pierre d'Alvastra commença le sacrifice de la messe. Pour cette âme qui partait à jamais du monde où les hommes avaient crucifié leur Rédempteur, le sang divin s'offrait en holocauste. L'hostie sacrée descendit sur les lèvres de la mourante ; elle ne vivait plus de sa vie isolée, c'était Jésus-Christ qui vivait en elle. Par humilité elle s'était fait étendre, revêtue de son rude cilice, sur une table de bois. Quand le prieur d'Alvastra eut terminé le saint sacrifice, maître Pierre s'avança, et l'huile bénite de l'Extrême-Onction passant sur ce corps flétri par la

assigne est contredite par l'en-tête même qu'il y joint : « Au sénéchal de Néricie. » Les sentiments, le tour des idées n'ont rien de l'élévation et de l'originalité des autres écrits de la sainte. Si ce document n'avait pas été imprimé d'après une note du Lagbok d'Arvid Trolle (*Mss. à la Biblioth. de Stockholm. B.* 4) et offert au public (*Hel. Birg. Upp. V.* 140. *Bih*) par M. Klemming, nous aurions des doutes sur son authenticité.

1. *Rev. VI.* 23.

maladie, déformé par l'infirmité, usé au service du Maître, le prépara aux splendeurs de la résurrection. Lorsqu'ils se rouvriraient, ces yeux contempleraient toutes les splendeurs du ciel; ces oreilles entendraient les paroles de l'éternelle Sagesse; ces narines se gonfleraient aux parfums de la gloire ; ce palais goûterait la suavité du Seigneur; ces mains toucheraient le Christ; donnant une nouvelle forme au corps, l'âme lui rendrait un mouvement, une vie, dont la conception dépasse la pensée [1].

L'une des grâces multiples de l'Extrême-Onction se manifesta aussitôt en Brigitte ; elle se ranima, et suivant l'ordre qu'elle avait reçu du Christ cinq jours auparavant, elle s'adressa pour la dernière fois à ses enfants, à ses familiers, aux amis venus de toutes parts, qui remplissaient sa cellule. Selon ce que Dieu attendait des âmes différentes par leur nature, leurs aptitudes, leur état et leurs aspirations, elle commenta pour chacune le commandement qui renferme la loi entière : « Aime Dieu de tout ton cœur, et ton prochain « comme toi-même. » Elle parlait en extase ; elle y demeura, lorsque Magnus d'Eka qui, au retour de Jérusalem, avait été ordonné prêtre [2], commença la messe d'action de grâces qu'elle avait coutume d'entendre après la communion. Le devoir de vivre, accompli jusqu'à l'héroïsme, avait épuisé les forces de l'agonisante, et cependant, on le remarquait, rien en elle ne demandait à être déchargé de son fardeau, avant l'heure

1. **Cfr. Divi Thomæ Aquinatis Expositio super Epist. S. Pauli apost. ad Philippenses. II.** *Vivès, Paris,* **1874. II. 331, 1.**
2. *Diar.* 1400.

mystérieuse que Jésus fait homme donne l'exemple d'attendre. Certes elle souhaitait l'union avec le Christ, certes elle s'élançait vers cette mort, qui depuis la Rédemption n'était plus la sombre suivante du péché, venue sur la terre pour y défigurer l'œuvre du Créateur, mais la compagne du Ressuscité, l'amie dont le baiser ouvre le ciel. Pourtant on sentait Brigitte retenue au rivage terrestre par un dernier sentiment humain. Quelques instants encore, et elle ne pourrait plus souffrir : son sacrifice serait consommé. Cette minute était la dernière où il lui serait permis de s'immoler, et son âme ne comprenait pas encore l'amour sans le sacrifice. Ce qu'au cours de ses longues années elle avait offert à Dieu : ses richesses, ses honneurs, la santé, la joie de vivre dans sa patrie près de sa famille, tout cela lui semblait méprisable en échange de l'amour qu'elle demandait à son Bien-Aimé. Plus éloquemment que des paroles, la vie de la tertiaire franciscaine disait avec le pauvre d'Assise :

Per comperar l'amor tutto ho dato,
Lo mondo e me ho tutto perbaratto
Se fosse mio quel ch'è creato
Darialo per amor sanza ogni patto [1].

Il suffisait d'avoir vécu près de la vénérable femme et d'avoir médité ses écrits pour deviner l'unique regret qu'elle emportait. A l'heure suprême où le temps finissait pour elle, il lui coûtait d'abandonner un privilège attaché à notre terre : celui de pouvoir se faire aimer davantage de Jésus-Christ et de pouvoir l'aimer davan-

1. *Opusc. Beati Francisci.* III. Cfr. *Cant. VIII*, 7.

tage aussi. Les disciples de l'agonisante ressentaient en eux-mêmes comme une charité plus vive, reflet de celle de son cœur. Ils se souvenaient d'un de ses derniers entretiens avec son Maître : « Très doux Seigneur, disait-« elle alors, quand vous visitez mon cœur je ne puis, à « cause de la divine charité que je sens en lui, empê-« cher mes bras d'embrasser ma poitrine... Vous m'êtes « plus cher que mon âme. — Ma fille, avait répondu « le Maître, comme la cire reçoit l'empreinte d'un « sceau, ton âme recevra celle du Saint-Esprit. Ma « chaleur s'ajoutera à la tienne. En s'approchant de « toi, on sera réchauffé et éclairé. Après ta mort on « dira : Nous le voyons, elle était remplie de l'Esprit-« Saint. »

Magnus d'Eka achevait les prières de la consécration. Présent sur l'autel en l'Eucharistie, le Christ s'offrait comme victime à son Père. Agenouillés dans la cellule, les enfants, les confesseurs, les amis, les serviteurs de la sainte, cherchaient à résigner leur douleur sous la main de Dieu Tous sentaient la présence de l'immortel Epoux de Brigitte, celle de la Mère des Miséricordes. Sans doute Marie répétait à l'agonisante les paroles qu'elle lui avait dites un jour : « Mon Fils te défendra durant ta vie, et après la mort tu ne craindras rien ! » Les êtres pleins de foi qui environnaient la mourante devinaient à son chevet la multitude d'anges dont elle avait entendu les leçons, les saints avec lesquels elle conversait, les élus sans nombre enfantés à la grâce par ses prières. Les Italiens s'abandonnaient à une douleur pleine de larmes. Silencieux, les Suédois fixaient sur Brigitte un regard qui toujours la cher-

cherait. Ainsi que dans leur patrie la création s'endort tout l'été, aux rayons du soleil, Brigitte s'endormait sans traverser d'ombres. Sa fin, illuminée comme l'était sa vie, rappelait celle des longs jours du Nord, que la clarté du soleil couchant éclaire encore, quand déjà l'aurore radieuse paraît à l'Orient. L'extase amenait la sainte à la vision béatifique.

La cloche de la messe tinta. L'hostie montait vers le ciel. Brigitte s'appuya sur ses enfants afin de s'incliner devant son Dieu. Vaillante elle se redressa ; sa tête se leva, son regard chercha son Epoux divin sous les espèces eucharistiques : *Domine*, s'écria-t-elle d'une voix forte, offrant à son Créateur les mérites de son Rédempteur et faisant à l'exemple du Christ le sacrifice volontaire de sa vie, *Domine, in manus tuas commendo spiritum meum*. Des sanglots lui répondirent ; elle ne les entendait plus. Dans la 71e année de son âge, le samedi 23 juillet 1373, durant la dixième heure du jour, haute et puissante dame Brigitte Birgersdotter, veuve du sénéchal Ulf Gudmarsson seigneur d'Ulfåsa, s'endormait sur terre sans autre crainte que celle de Dieu [1], et s'éveillait au sein de l'immortalité où il n'y a plus ni labeur ni larmes, parce que le passé a disparu et que le présent éternel, c'est l'amour.

La vêture de Brigitte comme religieuse du Saint-Sauveur était toute mystique; elle ne possédait point le costume de son ordre. Les sœurs de sa jeunesse, les tertiaires Franciscaines, réclamèrent donc le privilège de

1. *Rev. II* 29. *Extrav. CXVI.* — Proc. Can. *f.* 9 *r. Dep. Magni Petri, Katerinæ, Fr. Papuzeræ sup.* 25e *art. f.* 109, 131 *et* 190 *r.*

l'ensevelir. Elles ne la couvrirent point de sa robe grise et son voile noir, mais de leur habit[1]. Pour elles la tunique brune, le scapulaire et la corde à nœuds de Saint-François, n'étaient point comme un autre suaire destinés à disparaître dans la poussière du tombeau. C'étaient de symboliques vêtements bénits, avec lesquels chacune voulait que son corps traversât la mystérieuse période de transformation qui précède la vie nouvelle.

Les fidèles de la sainte vinrent ensuite s'agenouiller près de ses restes. Elle n'avait point droit à cette transfiguration poétique que le dernier sommeil prête aux vies brisées dans la jeunesse. Sa destinée s'était déroulée tout entière. Son corps, usé au service du Rédempteur, de l'Eglise et des âmes, portait les blessures du combat; la mémoire qu'on gardait d'elle n'était pas ce vague et doux souvenir, où les espérances irréalisées se mêlent aux actes accomplis et permettent à chacun de créer la morte à son image personnelle, pour s'en faire une idole. Depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, Brigitte s'était avancée au grand jour, dans une voie singulière qu'elle se frayait sur les sommets, grâce à l'impulsion directe du Saint-Esprit. Partout où elle avait marché, sa trace demeurait lumineuse et profonde et ses efforts restaient définis; on voyait leurs objets divers, leur but unique. Nul n'ignorait les résultats de son action pour

1. C'est à tort qu'Hélyot (IV, 39) et Baillet (Vies des Saints. MDCCIV, X, 217) prétendent que Brigitte fut ensevelie dans l habit birgittin. Sa consécration à Dieu fut mystique, et Wadding a toutes les probabilités pour lu lorsqu'il déclare que le dernier vêtement de la sainte fut celui de la famille religieuse où elle avait fait profession de tertiaire.

la gloire de Dieu, ni ce qu'elle laissait inachevé des quatre grandes tâches qu'elle avait reçues : de prêcher aux Suédois la pénitence, d'exhorter les chrétiens à réformer leurs mœurs, de ramener le pape à Rome et de fonder un ordre nouveau. On pouvait comprendre qu'une telle vie aurait des apologistes convaincus, mais qu'elle trouverait, comme tout ce qui dépasse la vertu ordinaire, de passionnés détracteurs.

L'heure présente appartenait aux amis. Selon la volonté divine, révélée à la sainte, ils résolurent d'emporter ses restes chez les Clarisses de Saint-Laurent, jusqu'à ce qu'on prît les mesures nécessaires pour les ramener à Vadstena. La nuit du 23 juillet tombait quand la noble suédoise quitta pour la dernière fois sa maison de Rome. Elle avait demandé à être enterrée après la fin du jour, suivant l'usage italien. Bien qu'elle eût interdit de lui faire cortège, autour de son cercueil se groupa une longue procession, où les cardinaux, les grands seigneurs, les clercs et le peuple se pressaient dans un élan spontané. Tous accompagnèrent Brigitte sur les hauteurs du Viminal. A leur départ de la terre, les plus fiers ancêtres de cette noble dame n'avaient point eu si grande multitude pour leur rendre hommage ni si grand deuil de cœurs reconnaissants. Nul ne songeait à chanter l'office des morts. Seuls des psaumes de triomphe, des hymnes de louange venaient se mêler aux larmes que chacun versait sur soi-même, songeant à l'appui enlevé à son courage et à sa vertu.

Arrivée au monastère, la foule, qui s'était accrue à chaque carrefour, ne permit pas aux Clarrisses de sous-

traire à son culte les restes vénérés de Brigitte. Il fallut violer les volontés dernières de l'humble sainte et l'exposer en chapelle ardente dans l'église. Toute la ville accourut [1]. La foi éclairée implorait des grâces, la foi naïve des miracles, et tandis que certains fidèles de Brigitte se sentaient en communication directe avec elle, d'autres lui devaient la santé. Déjà un malade incurable venait la remercier de sa guérison. Les prodiges furent si nombreux qu'on cessa de les compter. Au-dessus de tous on en célébrait deux, parce qu'ils avaient eu de nombreux témoins. Le premier semblait le remerciement de la sainte aux Clarisses, pour l'accueil fraternel qu'elles lui faisaient. L'une d'elles, Françoise Savelli, se voyait réduite par la maladie à ne plus suivre la règle ; les deux années qu'elle avait passées ainsi lui semblaient lourdes. Elle se fit porter près des reliques, et y demeura jusqu'au jour, demandant par l'intercession de la bienheureuse la force de pratiquer les observances franciscaines. Le lendemain, rendue à la santé, elle rentrait debout dans le cloître, et se sanctifiait avec ses sœurs. En même temps, une Romaine bien connue par son goître immense touchait le corps de Brigitte et était guérie. L'église retentissait d'actions de grâces ; aussi, le 26 juillet, dut-on faire acte d'autorité, pour soustraire aux fidèles ce qui restait de leur puissante amie. Une dernière fois, Catherine et Birger tinrent entre leurs bras la mère qui les avait enfantés plus encore à la vie éternelle qu'à la vie du temps. Offrant leur douleur à Celui qui compte nos

1. Proc. Can. *f.* 9. — Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Johannis in 4° art. f.* 23 *r.*

larmes pour les essuyer lorsque son heure sera venue, ils enfermèrent la bienheureuse dans un cercueil, enveloppé d'étoffes précieuses, sur lequel Birger, le comte Latino Orsini et plusieurs barons romains apposèrent leurs sceaux. Avant de quitter Rome, les enfants et les confesseurs de Brigitte entendaient prendre l'avis d'Alphonse de Vadaterra ; il ne pouvait fixer le terme de son séjour en Provence, et il fallait attendre.

Les funérailles furent célébrées dans la nuit du 26 au 27 juillet. Saint-Laurent ne pouvait contenir les nobles barons, la bourgeoisie et le peuple, accourus pour rendre un dernier hommage aux restes, qu'on déposa dans un monument de marbre blanc. Une bienfaitrice du monastère, Etiennette Savelli, l'avait fait sculpter pour sa propre sépulture et cette pieuse femme ouvrait son sépulcre à Brigitte, comme jadis Joseph d'Arimathie avait ouvert le sien au Rédempteur. Bientôt le tombeau disparut sous les *ex-voto* et la reconnaissance prit toutes les formes, tous les langages pour s'exprimer [1]. Près des reliques on remarqua bientôt une jeune étrangère, au type oriental. C'était le témoignage vivant des sentiments de Jeanne I[re]. Docile aux révélations de sa vénérable amie, la souveraine de Naples s'occupait des captifs vendus dans sa capitale ; on lui avait donné une noble fille turque et elle l'envoyait à la sainte. Quand arriva ce doux présent empreint de la délicatesse de cœur de la « bonne reine », son amie venait

1. Proc. Can. *f.* 9 *et* 11 *v. Dep. P. de Alvastro sup.* 26° *art. f.* 212 *v.* Parmi les nombreux miracles que rapporte le procès de canonisation, nous suivons le choix du pape Boniface IX et signalons ceux que mentionne sa bulle.

d'expirer. Catherine et Magnus d'Eka instruisirent l'enfant, la firent baptiser et lui donnèrent leurs deux noms [1].

Rome entière passa dans l'église Saint-Laurent. Il semblait qu'en perdant son avocate auprès des souverains pontifes, elle eût perdu sa patronne ; elle rappelait que l'Église nomme la patrie des saints le lieu dont ils partent pour la vie éternelle, et non celui où ils naissent à la vie du temps. Mais Brigitte n'était que prêtée à la ville des apôtres. Selon l'ordre de Dieu, elle allait regagner son lointain pays de Suède, pour y attendre l'heure où chaque peuple chrétien verra ressusciter, de son sol, les saints demeurés sous sa garde.

1. *Diarium*.1414.—*Kl. i Vadstena*. 12, 13. Désormais on l'appela Catherine Magnussadotter. Les abbesses Marguerite Clausdotter et Anna Paulsdotter dans leurs dépositions au procès de Catherine (*in art.* 5° *f.* 59 *r. et* 63 *v.*) et l'auteur du **Vitis Aquilonia (seu Vitæ Sanctorum**. **J. Vastovii**. *Col. Agrip. Ant. Hieratl, an.* 1623, 141), bâtissent tout un roman sur cette jeune fille dont ils font une princesse tatare donnée, non point à Brigitte, mais à Catherine, par la reine de Naples.

CHAPITRE XIV.

1373-1381.

CATHERINE DE SUÈDE, FONDATRICE DU MONASTÈRE DE VADSTENA.

Panégyrique de Brigitte par sa fille. — Birger et Catherine rapportent les reliques de la sainte en Suède. — Miracles qu'elles opèrent. — Catherine remplit la charge d'abbesse de Vadstena. — Son retour à Rome. — Son voyage à Naples. — Ses rapports avec Grégoire XI, Urbain VI et Catherine de Sienne. — Le grand schisme d'Occident. — Rentrée de l'abbesse dans son monastère. — Sa mort.

Questa e certo la tua relligione,
La regola e norma del Salvatore.
Laude della B. Chaterina.

Brigitte laissait un legs sacré à recueillir : l'apostolat qu'elle avait reçu du Seigneur. Le vulgaire vit en sa fille l'héritière de sa mission. Il ignorait qu'on est apôtre de Jésus-Christ par la seule volonté de Dieu, et il voulait faire revivre Brigitte dans la compagne des vingt-trois dernières années de sa vie. Douée d'une autre nature, d'autres dons spirituels, prédestinée à d'autres épreuves comme à une autre part du ciel, la contemplative pouvait-elle donc quitter le sentier silen-

cieux et caché, où elle marchait depuis sa jeunesse, pour reprendre la route bruyante et admirable où l'active servante de l'Église venait d'expirer? Fallait-il s'étonner si, à l'abri des voiles que son veuvage ajoutait à l'auréole de sa virginité, elle fut occupée ici-bas d'un seul souci : la canonisation de la vénérable Brigitte, remplie d'un unique désir : celui de s'enfermer au monastère de Vadstena avec les reliques de la nouvelle sainte ? Et pourtant on ne concevait pas comment les humbles devoirs de la piété filiale, mêlés à l'oraison, pouvaient suffire à la fille d'une telle mère. Catherine n'expliqua pas plus sa conduite qu'elle ne l'avait fait lors de son mariage. Recueillie au fond du palais Pàpuzeri, elle attendit le retour d'Alphonse de Vadaterra, durant cinq semaines. Alors, sous la conduite du saint évêque, elle se rendit le 17 septembre au couvent des Clarisses. Elle était accompagnée de son frère, du prieur d'Alvastra, de maître Pierre et de nombreux seigneurs romains, parmi lesquels Latino Orsini. Une foule de curieux la suivait. En présence de ces témoins de toutes conditions, on ouvrit le cercueil de Brigitte. La plupart des Italiens craignaient la vue et l'odeur du cadavre, enseveli depuis plus d'un mois ; mais le corps ne portait aucune trace de cette pourriture, œuvre du péché, dont Dieu a préservé son Messie et qu'il éloigne parfois des saints. Les habits franciscains de la tertiaire ne recouvraient plus qu'un squelette blanc comme l'ivoire, dans lequel le cœur reposait intact ; il était la semence jetée en terre afin de germer au dernier jour, lorsque l'énergie toute-puissante du Christ donnera une forme nouvelle, la forme de son corps

glorifié, à nos pauvres corps [1]. Ce cœur exhalait des effluves de résurrection. Comme enivrée par le céleste parfum, Catherine rejeta soudain son voile en arrière, ses yeux se fixèrent sur la multitude des fidèles. Cherchant tous les regards pour y faire pénétrer sa pensée, elle raconta l'histoire de Brigitte : Mortua adhuc loquitur ! s'écriait-on au récit de la vierge suédoise. En effet, la morte était ressuscitée. Cette grande figure, dont chacun ne connaissait pour ainsi dire qu'un trait fugitif, se dressait dans son harmonieux et parfait ensemble. Elle s'animait, elle appelait les âmes à imiter sa fidélité à suivre la vocation de Dieu. Catherine sentit tout l'auditoire se convertir en l'écoutant. Ce fut là, dit-elle, un grand miracle opéré par sa mère.

Après avoir rendu hommage aux reliques de la grande sainte, on les renferma dans un coffre soigneusement scellé. Les Clarisses se séparaient avec tant de peine de ce corps sacré, qu'on leur donna le bras gauche de leur amie ; puis les Scandinaves se préparèrent au départ. Il fallait tracer l'itinéraire du voyage, réunir l'argent nécessaire pour en payer les frais, et s'assurer l'appui du pouvoir souverain des pays divers qu'on devait traverser. On fixa la route à suivre ; au commencement de décembre, la bourse des pèlerins fut remplie, et par un sauf-conduit délivré à Birger et à Catherine, les magistrats de Rome recommandèrent aux puissances amies du peuple romain, les compagnons, les enfants

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup.* 26° *art. f.* 212. Cfr. *Pauli ad Corinthios* I, 1. XV. 35, 36, 37, 38, 42, 43, 44. *Ad Ephesios* I. 1. *Ad Philipp.* III, 21.

et les reliques de Brigitte. Rendant un éclatant hommage à la mémoire de la sainte, ils parlaient de ses prophéties, de son influence sur la vie des rois et du clergé, et de ses miracles [1]. Le glorieux cercueil partit au milieu d'une foule immense ; nombre de Romains voulurent l'accompagner tant qu'il serait sur les terres de l'Église.

La première halte fut comme le prélude du procès de canonisation. C'était à Montefiascone, où se trouvaient le nonce apostolique, le gouverneur du duché de Spolète et Galhard évêque du diocèse qui, le 14 décembre, procéda à l'examen de la vie et des miracles de Brigitte. L'ancien évêque de Fermaplen, désormais simple ermite de Saint-Augustin, raconta ses entretiens avec la servante de Dieu et deux miracles obtenus grâce à elle au cours des mois d'octobre et de novembre : la guérison d'une agonisante et celle d'un lépreux. Trois jours après, le prieur d'Alvastra et maître Pierre de Skeninge remettaient à l'évêque un cahier contenant l'histoire de leur pénitente écrite en « pure vérité », ainsi qu'ils l'attestaient par serment.

Le 18 décembre, la procession se remit en chemin. Non loin d'Ancône, où l'on devait s'embarquer, l'une des filles de service tomba comme morte. Les soins du prieur d'Alvastra et du chapelain Magnus, tous deux versés dans les sciences naturelles, étaient impuissants à la rappeler à la vie ; on l'approcha des reliques, et ce simple contact lui rendit la santé.

1. Ce document est conservé aux archives royales de Stockholm. Il porte la date du 13 novembre 1373 et a été publié plusieurs fois. Fr. Matthias en fait mention dans sa déposition au procès de Catherine (*in art. 4° f. 39 r.*).

Une galère attendait les Scandinaves; ils y placèrent leur précieux fardeau avec l'aide de deux prélats romains qui accompagnèrent la bienheureuse, non seulement jusqu'à Trieste, mais au travers de la Carinthie, de la Styrie, de l'Autriche, de la Moravie et de la Pologne. Partout les églises s'ouvraient aux ossements de Brigitte. Plus libérale encore que pendant sa vie terrestre, la morte protégeait de tout péril ceux qui portaient son cercueil et payait par d'éclatants miracles l'hospitalité des terres étrangères. Près de Brünn, au moment où des voleurs se jetaient sur les Suédois, la sainte apparut et frappa les malfaiteurs d'aveuglement. Aux environs de Cracovie, les voyageurs entendaient la messe dans un monastère, lorsqu'une mourante fut sauvée par sa foi envers Brigitte[1]. Sortant de la contemplation, qui lui était une seconde nature, Catherine convertissait les âmes en leur faisant connaître la vie et les révélations de sa mère.

Sur les confins de la Prusse, Winrick de Kniprode quitta la résidence de Marienbourg qui, pour le grand maître des chevaliers Teutoniques, remplaçait maintenant celle de Saint-Jean d'Acre, et se porta jusqu'à Dantzig au-devant du funèbre cortège. Allié de la Suède contre le Danemark, il n'ignorait pas les révélations de la grande sainte du Nord aux souverains de ces pays et aux hospitaliers de Saint-Jean, ancêtres des chevaliers Teutoniques. La réception fut royale. Revêtus du manteau blanc où près de la croix noire de leur reli-

1. Proc. Can. *Relatio Galhardi Episcopi f.* 28 *r. à* 42 *r. f.* 56 *v. et* 57 *r. Dep. Mag. Petri sup.* 49° *art. f.* 117 *v.* 118 *r. Kater. sup.* 50° *art. f.* 141 *et* 142 *r. P. de Alvastro sup.* 26° *et* 45° *art. f.* 212 *et* 229 *v.*

gion, brillait la croix d'or de Jérusalem, ces vaillants guerriers, dont la sainte estimait si haut la vocation, se groupèrent autour de son corps pour l'introduire dans la cathédrale. Tandis qu'un petit nombre d'entre eux restaient à prier près d'elle, les autres étonnaient les Scandinaves par la splendeur de leur hospitalité. Ils n'étaient plus de pauvres religieux, établis en Palestine afin d'y défendre les Allemands. Dès le treizième siècle ils avaient obtenu en Europe de vastes territoires et, sans abandonner la Terre Sainte, ils venaient évangéliser les populations slaves des confins de la Baltique, et la Prusse idolâtre. Leur province avait l'apparence d'un État religieux ; toutes les villes étaient consacrées à la très sainte Vierge, mais les mœurs des chevaliers ne gardaient plus rien de monastique. Surpris, les deux prélats romains tentèrent de ramener leurs hôtes à l'observance de la double règle qu'ils tenaient des Hospitaliers de Saint-Jean et des Templiers. Catherine, pressentant peut-être que les dissensions et la décadence morale feraient de la terre prussienne un foyer d'hérésie [1], osa retracer le magnifique idéal que sa mère se faisait du moine-soldat. Puis on se quitta ; les Teutons rentrèrent à Marienbourg, les prélats romains retournèrent en Italie, et seuls avec leur chère relique, les Suédois descendirent la Vistule. Arrivés dans la Baltique, ils mirent à la voile pour la côte orientale de leur patrie, en se demandant où il convenait d'aborder. Le

1. En 1525, Albert de Brandebourg, trente-cinquième grand maître de l'ordre, se fit luthérien, et s'attribuant les domaines dont il n'était qu'usufruitier, il jeta l'un des fondements de la monarchie prussienne.

royaume était sans cesse troublé par des rixes entre les Allemands dont s'entourait le roi Albert I[er], et les Suédois qui supportaient avec peine l'autorité des étrangers. Comment préserver le pieux cortège de toute hostilité? Soudain, en plein midi, apparut à l'horizon une brillante étoile. C'est l'astre de Brigitte qui se lève au ciel pour répandre sa lumière sur la chrétienté, dit une voix céleste aux navigateurs. A l'exemple des Mages, ils suivirent le météore qui leur fit éviter les écueils.

Avant de toucher le sol suédois, les reliques signalèrent leur puissance. Un gentilhomme, que des pirates emmenaient captif, les aperçut le 23 mai, et plein de confiance en Brigitte, il lui demanda sa délivrance. Aussitôt des libérateurs, surgissant à l'improviste, sauvèrent le prisonnier, dont la barque accompagna le vaisseau de la sainte [1].

Le 14 juin 1374, l'étoile disparut sous les nuages, et les Scandinaves jetèrent l'ancre dans la baie de Sœderkœping. Après un quart de siècle d'absence, Catherine revoyait la terre natale ; pourtant son regard ne se portait que sur le cercueil de sa mère. Le funèbre cortège parcourut une distance de quarante milles à travers la Gothie orientale, et atteignit la ville épiscopale de Linkœping. A la tête de son clergé et de ses fidèles, l'évêque du diocèse, Nicolas Hermansson, ami de Brigitte et précepteur de ses enfants, attendait les reliques.

Rosa rorans bonitatem,
stella stillans claritatem,

1. Proc Can. *f.* 43 *r. et* 57 *v.*

Brigida vas gratiæ !
rora cœli pietatem ,
stilla vitæ puritatem
in vallem miseriæ [1],

chantait le prélat qui venait de composer cette hymne en l'honneur de la future canonisée. Dans le chœur de l'église les restes de Brigitte furent exposés à la vénération des chrétiens, et Pierre d'Alvastra prononça le panégyrique de celle dont il avait dirigé la vie.

Nicolas Hermansson offrit l'hospitalité de son palais à son ancien élève et à la pieuse dame qu'il avait baptisée, plus de quarante ans auparavant, au château d'Ulfåsa. Leur entretien eut d'abord Brigitte pour sujet. Volontiers la silencieuse Catherine sortit de sa réserve, car il s'agissait de faire connaître aux Suédois l'histoire de sa mère durant les années passées loin d'eux, de rappeler à sa patrie les prophéties de Brigitte. Elle-même, inspirée du Saint-Esprit, prédit que Magnus II, réfugié en Norvège à la cour d'Haquin, périrait dans un naufrage [2], L'évêque de Linkœping écoutait Catherine avec surprise. Il fut plus étonné encore lorsque, restée seule avec lui, elle lui reprocha d'oublier les révélations de Brigitte. Ne consumait-il pas son temps et ses forces dans la pénitence solitaire, au lieu de se consacrer aux âmes dont il répondait devant Dieu ? Ne songeait-il point à se démettre de sa charge, non qu'il en craignît le poids, mais parce qu'il pensait que son église et son clergé trouveraient ainsi un meilleur

1. *Latinska Sånger* 35.
2. Proc. Can. Beat. Katerinæ. *Dep. Fr. Matthias in art.* 3° *f.* 38 *v.*

défenseur? Nicolas Hermansson ne croyait plus entendre Catherine. C'était la voix de Brigitte qui résonnait à ses oreilles. Certes, depuis dix années la vie du saint homme traversait les plus cruelles vicissitudes; ballotté du parti d'Albert I[er] à celui des Folkungs par les intérêts de ses diocésains, chassé de son siège, rappelé au cours des luttes d'Avignon avec le chapitre électeur, installé définitivement cette année même, après l'assassinat de son compétiteur, il laissait s'affaiblir son espérance en Dieu. Aux exhortations de Catherine il répondit par le serment de reprendre d'une main ferme sa crosse pastorale, et de la porter jusqu'à Vadstena avec les reliques de sa vénérable amie[1].

Chemin faisant, la petite phalange ouvrait ses rangs à quiconque pouvait quitter son château ou sa chaumière. Une paralytique invoqua Brigitte avec de tels sentiments de foi qu'elle se leva guérie et partit. Chacun rendait hommage aux vertus de la bienheureuse. On rappelait ses prophéties, et on reconnaissait qu'en faisant pénitence, la Suède eût échappé aux cruels châtiments dont la justice divine l'accablait depuis plus de vingt ans. « Hélas! hélas! disaient humiliés et contrits « des Suédois de tout état, malheur à nous! Jadis « nous refusions de croire aux prédictions de cette « sainte femme, et nous ne tenions pas compte des « arrêts de Dieu. C'est pourquoi nous avons enduré « les peines que nous méritons tous. Maintenant nous

1. *Chron. Rhytmic. Episc. Lincop.* 106, 108.

« recevons son corps vénéré comme une espérance.
« Par ses mérites elle nous obtiendra la paix, la déli-
« vrance de nos maux. »

Le 4 juillet [1], les reliques de Brigitte entraient où elle avait souhaité vivre et mourir. Le lendemain, on les exposait aux regards des fidèles dans la grande chapelle de bois, encore inachevée, car le couvent semblait attendre pour s'édifier, comme la communauté pour se constituer, la présence de ces restes vénérables. Pendant une semaine, des multitudes se pressèrent autour du cœur, qui avait tant aimé la Suède. Avec Birger et Catherine priait leur sœur, Cécile, mariée pour la troisième fois à l'un de ses parents paternels de la maison des Oxenstiern. Non loin d'eux se tenait leur belle-sœur Catherine, veuve de Charles et épouse du chevalier allemand Jean de Moltke. Marthe n'était plus, mais on voyait ses enfants près de leurs cousins.

Dans l'église et même dans toute la contrée, les miracles se succédèrent sans trêve. Comme durant sa vie, il semblait qu'entre toutes les douleurs, la bienheureuse voulût consoler la douleur des mères. Cependant des muets parlaient, des aveugles voyaient, des infirmes marchaient, des fous recouvraient la raison, des morts ressuscitaient ; au loin, elle sauvait les naufragés de la tempête, ainsi qu'elle sauvait jadis son bien-aimé Ulf des flots du Boren. Ses reliques placées sur le cœur des fidèles y calmaient les haines, y ranimaient la charité; avec une égale puissance, Brigitte faisait disparaître

1. Proc. Can. *f.* 10 *v.* *à* 11 *r.* *et* *f.* 58 *r.* *Dep. Katerinæ sup.* 19e *art.* *f.* 128 *r.*

les visibles plaies du corps et les invisibles plaies de l'âme [1].

Au bout de huit jours on dut rendre à la terre les ossements qu'aucun décret de l'Église n'autorisait à élever sur les autels. Birger portait le cercueil avec les plus fidèles amis de sa mère. « Je puis marcher la tête « haute, s'écria-t-il, je n'ai plus à la baisser en silence « comme lorsque le roi Magnus me demandait : Qu'a « rêvé cette nuit notre bonne cousine [2] ? » Si le prince qui parlait ainsi, plus de trente années auparavant, avait envoyé à Vadstena un témoignage de repentir, Birger ne se fût pas exprimé de la sorte ; mais tandis qu'Albert I[er] protégeait le nouveau monastère, le vieux roi, sans autre souci que ses plaisirs, naviguait sur les côtes de Norvège, où il subit, cette année, la mort prédite par Catherine. Sa dynastie allait s'éteindre avec son petit-fils Olaf V. De la maison qui avait gouverné la Suède durant plus d'un siècle, il ne resterait aucun vestige.

Catherine demandait à entrer parmi les novices de l'ordre du Sauveur. Les habitants du cloître de Vadstena, qui se formaient à la vie religieuse, sous la conduite de quelque supérieure de l'ordre de Saint-Augustin [3], réclamèrent comme première abbesse la fille

1. Proc. Can. *f.* 11 *à f.* 43 *r. a* 56 *v. et f.* 57 *v. à* 64 *r. Dep. Magni Petri, sup.* 40°, 43°, 44°, 45°, *art. f.* 114 *r. à* 116 *r.* La plupart de ces faits sont consignés dans un autre ordre et avec de faibles variantes au t. IV d'octobre des Acta Sanctorum (547-559). M. Annerstedt a publié quelques fragments des dépositions (*Scrip. III.* 232-237). Plusieurs miracles sont signalés par la bulle de canonisation.

2. *Chronic.* 215.

3. Ce cas semblait prévu par le chapitre 30 de la règle où il est dit : « Deinde regula confirmata concedat papa ipsam incipere volentibus per-

de leur fondatrice. L'archevêque d'Upsal, Birger, parent des deux saintes, les évêques de Linkœping, de Strengnæs et de Vexiœ, favorisèrent ce choix et vainquirent les scrupules de Catherine. Considérant les années qu'elle avait passées près de la fondatrice de l'ordre comme un postulat et un noviciat suffisants, on l'admit à une sorte de prise d'habit et de profession provisoires. Vêtue comme les sœurs Augustines, elle ne porta pas la couronne blanche ornée de drap rouge, qui devait distinguer les religieuses du Saint-Sauveur ; la dignité d'abbesse que lui conféra Nicolas Hermansson et que reconnut la cour de Rome, précédait son entrée régulière en religion [1].

Il importait peu que son autorité comme abbesse fût mal définie au regard des hommes, elle venait de Dieu, et Catherine sut l'exercer. La fille de Brigitte se trouvait d'ailleurs environnée d'amis. Les confesseurs choisis par l'autorité épiscopale étaient maître Pierre de Skeninge et Magnus d'Eka ; deux des postulants groupés autour de ces hommes vénérables, Frédéric Gudmarsson et Nicolas de Hæradshammar, avaient accompagné la sénéchale de Néricie et sa fille en Italie. Parmi les laïques qui espéraient revêtir l'habit de

« sonas de aliis religionibus, quæ regulam suam cum divina charitate « tenuerant in istam regulam secum assumere, quæ usque ad mortem se « cum eis promittunt permansuras ». Cfr *Nachrichten*, 9.

1. Au procès de canonisation de Catherine (*in* 4° *art. f.* 53), Fr. Clément Persson donne, d'après un document signé en 1374 par l'évêque de Linkœping, l'assurance de l'« institutionis dominæ Katerinæ in Abbadissam « Monasterii Vadsten », et Fr. Matthias (*in* 3° *art. f.* 39 *r.*) s'exprime ainsi : « Katerina nominatur Abbadissa Monasterii Vadsten in quadam Bulla do- « mini Urbani papæ VIti data et concessa apud S. Mariam in Transtiberium « d. secondæ non. Januarij. Pont. sui anno primo. »

l'ordre nouveau, on distinguait Jean d'Ulberstad et l'humble tailleur Pierre dont, à Rome, la bourse de pèlerin procurait jadis le pain quotidien à toute la colonie scandinave. Les servantes de la châtelaine d'Eggertsnæs l'avaient suivie en qualité de converses. Au chœur, son entourage semblait choisi dans sa famille et ses amies ; on y voyait deux parentes de Brigitte, puis la propre nièce de l'abbesse, Ingegerd, fille de Marthe et de son second mari, Knut Algotsson.

Ingegerd comptait près de vingt ans, lorsque, le 26 mars 1375, elle frappa à la porte du cloître, apportant plus de dot que de vertus. Compagne d'enfance de la reine de Norvège Marguerite, elle avait assez respiré l'air de la cour pour savoir dissimuler, et les religieuses ne comprirent pas, dès lors, que cette enfant joignait à l'orgueil de sa mère, l'insatiable cupidité de sa famille paternelle. Par ce que Catherine dit un jour, sans motif apparent, à sa nièce, on put supposer qu'elle prévoyait déjà l'avenir de la postulante. Ensemble les sœurs travaillaient aux merveilleux ouvrages d'aiguille pour lesquels leur ordre est célèbre, quand l'abbesse voulut connaître le dessin jeté sur le métier d'Ingegerd. « Je brode deux animaux qui se mordent le dos, » répondit la postulante. « Très doux Jésus, répliqua Catherine, par l'intercession de notre Mère détournez de son ordre les morsures empoisonnées de la critique [1] ! »

En 1375, nul ne critiquait le monastère naissant.

1. Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 50° *art. f.* 141 *r.* — Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Sr. Marg. Clausd. in art.* 1° *f.* 55. *Dep. Sr. Annæ Pauli et Sr. Ragnildis Niglissadotter in art.* 4° *f.* 64 *v.* 67 *r. et* 68 *v.* — *Diarium* 1409. — REUTERDAHL. III. 238. — *Vita Kater.* 257, 258. — *Klostret i Vadstena*, 13.

Bien qu'une loi commune ne les régit pas encore, ces hommes, ces femmes rivalisaient d'efforts afin de comprendre et de pratiquer les constitutions de Brigitte. Autorisée par ses supérieurs ecclésiatiques, l'abbesse expliquait aux moines futurs, aux religieuses en espérance, les additions de la fondatrice du nouvel ordre à la règle de saint Augustin. D'une main ferme, elle formait ses enfants spirituels aux principaux emplois de leur religion : chanter les louanges du Seigneur, puis travailler de l'esprit et des mains. Mais avant tout elle déclarait à la famille religieuse de Vadstena que l'ordre du Sauveur faisait partie du corps enseignant de l'Église et était obligé à l'apostolat. Les religieux prêcheraient d'une façon simple, brève, sans aucune subtilité. « Ce « que le peuple ne comprend pas, avait dit Brigitte, « l'émerveille sans l'édifier ; si simples que fussent « Pierre et François, ils convertissaient à Dieu, mieux « que d'éloquents maîtres en théologie, parce qu'ils ai- « maient les âmes [1]. » Les sœurs aideraient les frères « de toutes leurs facultés, » comme les saintes femmes de l'Évangile aidaient le Christ et les disciples. Aux uns et aux autres, l'abbesse rappelait que parmi leurs observances monastiques, il n'en était pas de plus strictes que la pauvreté, le silence et la clôture.

Catherine parut bientôt environnée de l'auréole qui n'appartient qu'aux primitifs des ordres. Dieu se plaisait à exaucer les prières de sa servante, quelles qu'elles fussent. Les faits les plus naïfs s'ajoutaient à de vrais miracles dont on rencontrait dans le monastère même

1. *Extrav. XXIII.*

la preuve éclatante : c'était une petite fille estropiée, que ses parents avaient jetée dans le couvent et que Catherine venait de guérir par un Ave Maria. L'existence même de l'abbesse était un prodige. Active tout le jour pour la pratique des plus austères vertus, jalouse de remplir les moindres prescriptions de la règle qu'elle enseignait, elle passait la nuit près du Dieu vivant en l'Eucharistie. Comme sa mère, assurait-on, elle entendait la voix du Verbe incarné. Si on l'interrogeait à ce sujet, elle ne niait pas son union mystique avec le Christ, mais, à l'exemple de la Vierge immaculée, elle gardait en son cœur ces secrets de l'amour divin ; il ne lui était pas permis, disait-elle, de les révéler. A Vadstena, la vie de communauté avait pour aliment un contact d'âme intime ; dans ce monde du cloître, bien différent de celui du siècle où se mouvait Brigitte, voir sans cesse pratiquer l'enseignement du Maître valait mieux que d'entendre prêcher sa morale, et l'exemple silencieux de Catherine portait plus de fruits que ne l'eussent fait des paroles [1].

L'épanouissement spirituel du couvent sembla entraîner à sa suite l'abondance des biens matériels. Des donations dont l'abbesse prenait l'initiative tout en ne frustrant pas ses héritiers de leurs légitimes espérances [2], étendaient rapidement les domaines de l'ordre

1. Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Matthias in art.* 3° *f.* 38. *Ejusd. Fr. Olavi de Bringatomptom et Sr. Annæ in art.* 4° *f.* 34 *r. et v.* 38 *et* 68 *v. Fr. Johan. in art.* 5° *f.* 26 *r. Fr. Johannis, Fr. Martini, Sr. Annæ, et Sr. Ragnildis in art.* 7° *f.* 65 *et* 68 *v. et* 70 *r.*

2. Le 25 mars 1375, Catherine donna cinq domaines au couvent, mais par sa volonté certains de ses biens passèrent aux chevaliers de sa famille. (Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Clem. in art.* 1° *f.* 51 *r.*)

et Birger, nommé curateur des biens de Vadstena, apportait à la fortune du monastère l'avantage d'une administration vigilante. Tant de prospérité augmenta encore la renommée de Brigitte. Les pèlerinages se multiplièrent à son tombeau, les prodiges se succédèrent par son intercession. Ses fidèles crurent donc qu'on devait continuer les examens commencés en 1373 sur le degré héroïque de ses vertus et l'authenticité de ses miracles. Grâce à l'initiative de l'archevêque d'Upsal et de plusieurs d'entre ses suffragants, grâce à l'appui de seigneurs, parents ou dévots de Brigitte, trois prêtres [1] interrogeaient des témoins, et vérifiaient leurs attestations. Dans un cahier, achevé le 2 mai 1375, ils consignaient la preuve que Brigitte avait obtenu du ciel, avec le soulagement des divers maux dont souffre l'humanité, la résurrection de plusieurs morts [2].

Ce travail terminé, on crut ne pouvoir envoyer en cour de Rome une meilleure ambassadrice que la fille de la sainte. Vadstena n'était point régulièrement constitué, aucune grille ne fermait les cloîtres. Quand l'évêque de Linkœping enjoignit à Catherine de sortir, elle dit à ses sœurs : « Dieu m'est témoin que je dé« sire donner mes forces et ma vie pour la canonisa« tion de ma mère ; cependant si mon confesseur me « faisait un devoir de rester parmi vous, j'obéirais

1. Gudmar Fredericsson, Jean Gunderius et Kettilmund. Ils résidaient au monastère et se préparaient à y prendre l'habit. Proc. Can. *f.* 42 *r.* et *f.* 56 — *Diar.* 1383, 1389, 1391.

2. Proc. Can. *f.* 57 *a* 64 *r.* A l'exception des *f.* 58 *r.* 61 *r. et v.* 62 *v. et* 63 *v.* le manuscrit est reproduit avec de légères variantes p. 542-546 des Acta SS. Il se termine par un éloge de la bienheureuse dont les savants Jésuites font l'exorde de la VI[e] partie de leur Appendice.

« aussitôt. » Dans cet abandon de sa volonté à la Providence, elle partit au printemps de 1375 en compagnie d'un chapelain et des plus anciens amis de Brigitte : maître Pierre de Skeninge et le prieur d'Alvastra ; une converse l'escortait pour la servir.

A la surprise générale, l'abbesse, chargée d'un message pour Grégoire XI, ne se dirigea pas sur Avignon, mais sur Rome. Eclairée par les lumières divines, elle savait que le pontife, cédant aux instances de la chrétienté, aux révélations de Brigitte, à la voix d'une autre sainte, se préparait à reprendre, dans la Ville éternelle, la charge qu'il tenait de Dieu. Moins de deux ans après avoir quitté le palais Papuzeri, Catherine revint frapper à cette porte hospitalière[1]. Aussitôt on l'entoura ; on voulait seconder ses efforts au sujet de la canonisation. Afin que la sainteté de la fille fût un témoignage vivant en faveur de sa mère, Dieu se plut à prouver, sur l'heure, la puissance des prières de Catherine.

Venozza Orsini, l'une des sœurs du comte Latino, vivait depuis quelques années dans les plus coupables joies du siècle. Ni les exhortations de ses proches, ni les châtiments spirituels de l'Église ne pouvaient mettre un terme aux scandales qu'elle se plaisait à donner. Elle tomba dangereusement malade. Condamnée par les médecins, la noble dame refusait de se préparer à la mort. Catherine sut faire agréer sa présence et goûter son entretien ; tout entière à cette pécheresse, elle

1. Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Sr. Ragnildis in* 3° *art. f.* 167, 168. — *Vita Kater.* 258. — Proc. Can. *Dep. Fr. Papuzeræ sup.* 24° *art. f.* 189. Le *Diarium* (an. 1375) assigne au départ de Catherine la date du 22 avril Elle quitta peut-être le monastère ce jour-là, mais elle s'embarqua plus tard, emportant le cahier terminé le 2 mai.

la servait le jour, et la nuit elle priait Dieu de la convertir. Sur ces entrefaites, une fumée noire sembla s'élever du Tibre et environner la demeure des Orsini. Le palais était dans les ténèbres, alors qu'un brillant soleil éclairait Rome. Que ce brouillard fût un effet naturel ou surnaturel, il effraya Venozza ; prise des affres de la mort, elle voyait l'enfer s'ouvrir sous ses pieds pour l'engloutir. « Très sainte dame Catherine, s'écriait-elle en saisissant la main de l'abbesse, sainte fille d'une très sainte mère, aidez-moi, ne me laissez pas enlever par Satan, je ferai tout ce que vous voudrez. » Le prêtre s'approcha ; humblement la malade confessa ses péchés avec le repentir qui en obtient le pardon, et son âme entra dans l'éternité soutenue par les prières de Catherine.

L'abbesse remit à la curie et au vicaire pontifical le précieux cahier apporté de Vadstena. Lorsque les notaires apostoliques jetèrent les yeux sur ce document, ils objectèrent qu'il n'était point enregistré. La féodale scandinave abaissa de haut son regard sur les clercs qui l'écoutaient. « Dans ma patrie, dit-elle, quand les nobles et les évêques parlent, cela suffit. » Certes le témoignage de la noblesse et du clergé valait celui des notaires ; mais on n'était pas en pays de droit germanique, on était sur une terre latine vouée aux légistes. Catherine dut se soumettre et renvoyer en Suède son chapelain faire régulariser les écritures [1].

1. LITTA VII. XX. — Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Johannis et Sr. Marg. Clausd. in* 10° *art. f.* 30 *et* 61 *r.* — *Vita Kater.* 743. — *Om. Skt. Katar. af. Sver.* 554-557. — Proc. Can. *Dep. Kater. sup.* 50° *art. f.* 144 *v. et Alf. ep. Glen. sup.* 40° *art. f.* 176.

L'arrivée de Grégoire XI à Rome n'était point annoncée, et la sainte, éloignée de toute participation aux affaires politiques, subissait ce délai sans en connaître la cause. Un seul des événements de l'année 1375 : la révolte de Florence et d'une partie des républiques italiennes contre le saint-siège, l'émut profondément ; elle voyait se réaliser une prophétie de sa mère et pouvait invoquer ce fait en faveur de la canonisation de Brigitte [1].

Las de laisser leurs jours s'écouler dans l'inaction, les Suédois résolurent de parcourir les États de Jeanne Ire afin de procéder à un travail semblable à celui qu'on avait entrepris en Suède et à Rome. De nombreux miracles obtenus à Naples attestaient la puissance de la sainte et son image peinte sur les murs du Carmel était, en toute saison, environnée de fleurs et de cierges. Dès l'arrivée de Catherine, l'ancien ami de Brigitte, l'archevêque Bernard de Montaure, forma une assemblée choisie parmi le clergé et les autorités civiles. Au cours des mois d'octobre et de novembre, ces hommes d'élite examinèrent des témoins venus de tous les points du royaume. Sur des preuves sérieuses, ils rédigèrent le récit des principaux prodiges dus à l'intercession de la vénérable servante de Dieu [2].

1. *Rev. IV.* 140 et 143. La critique moderne considère aussi ces révélations comme une prophétie. Cfr. Pastor. *Ges. der Päpste*, 89.

2. Proc. Can. *f.* 65 *v.* 71 *r.* Les Bollandistes ont publié tout ce long mémoire (534-539), mais Magnus Persson d'Eka (*Dep. sup.* 49e *art. f.* 119 *r. a* 120 *v.*) cite une foule de miracles dus à l'intercession de la sainte dans le royaume de Naples, et ceux-là ne sont point tous mentionnés par les *Acta* SS. Un des témoins était cet Antoine de Carletto (voir ch. XIII, p. 479 et 480), qui avait dû sa faveur, puis sa disgrâce au crédit dont Brigitte jouissait près de la reine Jeanne. Après s'être fait

L'abbesse de Vadstena et la reine de Naples ne se rencontrèrent point. Malgré le soin que Jeanne apportait à procurer la canonisation de Brigitte, elle ne suivait en rien les conseils de la sainte. Veuve de trois maris, elle allait épouser Othon d'Este-Brunswick, et sa cour, toute en réjouissances, n'était point faite pour attirer l'austère religieuse. Mais Catherine laissa des traces bénies de son passage : une possédée retrouva le calme, beaucoup de malades recouvrèrent la santé, et un singulier prodige vint frapper les esprits.

La femme du sénéchal Jamotti de Salerne, Alfarana, avait confié à Catherine sa douloureuse histoire. Sept fois ses plus chères espérances avaient été déçues; sept fois elle avait préparé un berceau et vu emporter un cercueil. Son mari, la croyant maudite, lui témoignait une haine croissante. Que serait-ce si, pour la huitième fois, le sort cruel de ne peupler ni le monde des vivants, ni celui des élus, l'attendait ? Catherine releva le courage de l'infortunée, lui donna des reliques de sa bienheureuse mère et lui promit de l'assister. Peu après, le palais, où toutes les naissances se passaient dans les bras de la mort, retentit des cris d'un être vivant : c'était une fille qu'on nomma Brigitte, et elle fut la première, en Italie, à porter le nom de la sainte suédoise.

accorder à l'aide d'importunes sollicitations l'emploi qu il était incapable de remplir et avoir été chassé comme concussionnaire, l'infortuné expiait ses péchés, se recommandait à la sainte, exerçait en son nom une sorte d'apostolat et mettait aux mains des désespérés une croix qu'il tenait d'elle. Le contact de cette croix venait de guérir un chevalier fort connu, André des Mormili, et d'arrêter le blasphème sur ses lèvres. — Proc. Can. *Dep. Alf. ep. Gien. sup.* 45e *art. f.* 178 *r.* — Proc. Can. Beatæ Kat. *Dep. Fr. Johannis in* 5e *art. f.* 24 *v.*

Tandis que l'abbesse de Vadstena regagnait Rome, Grégoire XI quittait Avignon. Après un long et pompeux voyage, il arriva le 17 janvier 1377 à la ville des Apôtres. Catherine vit le pape aux portes de la basilique de Saint-Pierre. Robert Orsini tenait les rênes du coursier blanc de Grégoire : « Très Saint-« Père, disait au pontife le vaillant capitaine, je com-« prends aujourd'hui la prophétie que la bienheureuse « Brigitte me faisait il y a cinq ans, en m'annonçant « que non seulement je vous verrais à Rome, mais que « je vous y reconduirais. »

A cette preuve de la sainteté de Brigitte se joignit pour Grégoire XI la preuve de la sainteté de Catherine. Le Tibre venait de rompre ses digues ; répandu dans la campagne, il se précipitait déjà au milieu de Rome, détruisant le pont de Latran, arrachant du monastère de Saint-Jacques les moines qui périssaient dans ses eaux. L'inondation menaçait la ville ; nul ne savait où chercher du secours, lorsqu'un dévot de Brigitte, l'invoquant à haute voix, fit songer à sa fille. Aussitôt le souverain pontife et le sacré collège se rendirent au palais Papuzeri. Grégoire XI, entrant dans la demeure de l'abbesse de Vadstena, la supplia de sauver Rome. « Quel pouvoir ai-je sur les « flots, répondit l'humble religieuse, comment puis-je « leur parler en maîtresse ? » La foule qui envahissait la maison n'écouta point Catherine et l'entraîna toute en pleurs jusqu'au Tibre. Alors un prodige dont la noble femme fut elle-même singulièrement surprise, montra la puissance que Dieu donne à ses saints. Chaque pas de Catherine vers la rive faisait reculer les eaux impé-

tueuses du fleuve et les refoulait dans leur lit. Les flots reprirent leur cours, et un Alleluia spontané, sonore, s'éleva vers la demeure de Dieu. Pleine de curiosité, la foule tardait à se disperser. Le prieur d'Alvastra répondit aux questions de tous en parlant de l'abbesse suédoise ; mais il le fit de la seule manière qui ne devait point la blesser : il loua la mère d'une telle fille et demanda la canonisation de Brigitte.

L'audience que désirait Catherine ne fut pas difficile à obtenir. Au Vatican elle remercia le souverain pontife d'avoir, dès 1375, ordonné un nouvel examen des miracles dus à l'intercession de Brigitte ; elle lui témoigna sa reconnaissance des informations prises dans le royaume de Naples ; elle lui rappela les deux lettres des évêques, du roi et de la noblesse suédoise qu'il venait de recevoir ; puis elle lui remit les pièces nécessaires à l'instruction du procès : d'abord le cahier contenant les premiers témoignages recueillis à Vadstena auquel les trois prêtres avaient, à la fin de 1376, ajouté un second recueil ; enfin le texte latin des révélations de Brigitte. Pour sa mère l'abbesse demanda les honneurs du culte, et pour les constitutions de l'ordre elle implora une approbation plus large que celle accordée par Urbain V.

Les avocats ne manquèrent point à la vénérable servante de Dieu. La supplique de l'assemblée du clergé réunie à Telge, celle de la noblesse qui siégeait à Vadstena, celle de l'empereur Charles IV et de la reine des Deux-Siciles arrivèrent à Rome en 1377, pendant

qu'au monastère, l'examen des miracles se poursuivait avec activité [1].

Grégoire XI ne cessait pas de donner au nouvel ordre des preuves de sa paternelle sollicitude, ni d'accorder à la chapelle de Vadstena les faveurs spirituelles de l'Eglise. De nombreuses bulles en font foi [2]. Il réunit donc les deux requêtes de l'abbesse et les confia à l'examen d'une commission où l'on admit Alphonse de Vadaterra. Sauf le cardinal d'Aigrefeuille, l'assemblée se composait d'Espagnols. Avant la fin de l'année 1377, le maître du sacré palais [3] Jean de Torquemada proposa la canonisation de Brigitte en consistoire public, devant le pape Grégoire XI. Le zèle du docte dominicain, croissant à mesure qu'il pénétrait mieux la grande âme que l'Eglise le chargeait d'étudier, eût sans doute fait juger le procès sans autres délais que ceux imposés par l'instruction de la cause, si le 27 mars 1378 la mort prématurée du souverain pontife n'était venue jeter un premier obstacle dans les négociations [4].

1. L'évêque d'Odensée, revêtu de toute autorité par le primat de Lund, y interrogea quatre amies de Brigitte : les trois premières ses compagnes à Ulfåsa, et la dernière, cette Ingeborge qui l'avait rejointe à Rome pour ne plus la quitter. Le prélat fit ensuite comparaître les Cisterciens d'Alvastra contemporains de la bienheureuse, et ceux qui gardaient la tradition de ses enseignements ; enfin Julienne, la fille d'Emborg Dannæs, et la comtesse des Orcades. La pureté de foi et de mœurs, l'héroïcité des vertus de Brigitte, le nombre, la portée, l'authenticité de ses miracles, ressortaient de cette instruction. — Proc. Can. *f.* 20, 21, 22 23, 24 *r.* 28 *r.* 42 *et* 57. *Dep. Magni Petri et Alf. ep. Gien. sup.* 48° *art. f.* 116, 177 *v. et* 178 *r. eorumdem et Kater. sup.* 49° *art. f.* 120 *r. et v.* 143 *et* 177 *v.* — Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Johannis, Fr. Matthias et Margaretæ Clausd. in* 11° *art. f.* 30 *et* 43 *r.* 61 *v. Dep. Sr. An. in* 7° *art. f.* 64 *v.* — *Vita Kater.* 259-260. — *Om Skt. Katar.* 559-561.

2. CELSE. *Bull.* 136, 137, — *Kl. i Vads.* 10.

3. Ce poste est toujours confié à un fils de saint Dominique.

4. Baluze croit que Grégoire XI prévit les malheurs de l'Eglise, et Gerson

Le conclave allait se réunir; par de menaçantes clameurs, les Romains demandaient un pape qui les rassurât sur l'éventualité d'un retour du saint-siège en France, et tout le monde désignait au choix du sacré collège l'archevêque de Bari : Barthélemy Prignano. Alphonse de Vadaterra conseilla donc à l'abbesse de voir le futur pontife avant l'élection, afin de l'intéresser à la grande cause qu'elle poursuivait. Catherine se plaça sur le passage du prélat ; avec sa grâce accoutumée elle lui adressa sa requête, qui sembla une prophétie. Intronisé peu après sous le nom d'Urbain VI, le nouveau pape reçut l'abbesse de Vadstena en présence du sacré collège et lui dit au cours de l'entretien : « Vraiment, ma fille, vous êtes nourrie du lait de votre mère. »

Déjà la plus terrible épreuve que l'Eglise ait connue, le grand schisme d'Occident, menaçait la chrétienté. La hauteur avec laquelle le pape imposa des réformes que la charité pouvait seule faire accepter, lui rendit hostile la hiérarchie ecclésiastique. Le 20 septembre 1378, Catherine apprit qu'une partie des cardinaux, au mépris de leur honneur, déposaient celui qu'ils avaient eux-mêmes élu et proclamaient un anti-pape sous le nom de Clément VII. « Voilà, dit aussitôt l'abbesse, le

prétend qu'à l'heure de la mort le pape blâma les visions des hommes et des femmes, entendant par là : Pierre d'Aragon, Brigitte de Suède et Catherine de Sienne. Natalis réfute victorieusement ces recits, la bulle de canonisation de la sainte siennoise prouve qu'en 1378 on ne pressentait aucun schisme, et nul témoignage ne confirme les dires du docte chancelier. Cfr. *Acta SS.* 416. D'autres racontent que le chapelain de Grégoire XI réclama les lumières et les prières de Catherine pour le pape agonisant, et les Franciscains assurent que la pieuse abbesse, aurait dit de Barthélemy Prignano : « Cet homme troublera le monde et l'Eglise de Dieu.» De telles légendes sont peu vraisemblables. BALUZE. *Annot. ad Vita papar. Aven. Col.* 1223.

« schisme prédit par ma mère [1]. » Alphonse de Vadaterra défendit la validité de l'élection d'Urbain. En rédigeant son mémoire, il songeait aux chrétiens tristes et troublés aperçus par l'âme prophétique de Brigitte : « Les hommes désireront la mort, disait alors l'extatique, et elle s'enfuira loin d'eux [2]. »

Malgré ses périls, Urbain VI gardait mémoire de l'ordre du Sauveur et de la canonisation de la fondatrice. Partout il favorisait la dévotion envers Brigitte, encourageant les copistes à multiplier les exemplaires des révélations que se disputaient les souverains, les évêques, les universités et les bibliothèques [3]; permettant qu'on peignît sur vélin l'image de la sainte [4] et qu'on eût confiance en elle ; ratifiant la promesse d'Urbain V qui octroyait à la chapelle de Vadstena les mêmes indulgences qu'à celles de la Portioncule; affranchissant les biens du monastère des droits perçus par les légats ; protégeant ses franchises, ses revenus; garantissant l'immunité de l'ordre du Sauveur des Interdits dont le royaume pouvait être frappé [5], confirmant l'approbation verbale donnée par Grégoire XI à la règle telle que le Christ, « ut pie creditur », l'avait dictée

1 En 1346 et en 1350. Voir ch. V, p 162, 163, et ch. VII, p. 248.

2. *Od. Raynald. Annal. ad an.* 1379 n° 10. — *Rev. III.* 10. — *VI.* 110.

3. Dans son prologue, qui figure en tête des diverses éditions du texte latin, le cardinal de Torquemada cite l'empereur, le roi de France, les reines de Castille, de Chypre et des Deux-Siciles, l'université de Prague, les frères Mineurs, les chevaliers Teutoniques, les villes de Rome, de Gênes, etc., etc.

4. L'auteur de l'intéressant *Recueil de notes* publié sous le titre : **Ur en Antecknares Samlingar** (*Nya Uppl.* 97) nous dit que Catherine pria l'archevêque d'Upsal de faire reproduire l'image de sa mère, d'autant plus qu'elle se trouvait en Italie, et jusque dans la chambre du souverain pontife. **S. Birgittas porträtt**. *Histor. Tidsk.* 1883.

5. *Klostret i Vadstena*. 13.

à la bienheureuse. Plus large qu'Urbain V, le nouveau pontife permettait l'érection d'un unique monastère pour les frères et les sœurs du Sauveur, et fixait des détails de titres et d'élection comme les avait souhaités la mère de l'ordre nouveau [1].

Cependant, une commission composée de trois cardinaux auxquels on adjoignit huit de leurs collègues, dont deux amis de la sainte : Elzéar de Sabran et Nicolas Carracciolo, était chargée du procès de canonisation de Brigitte. Le pape remit tous les documents qu'il avait entre les mains, y ajoutant, peu après, l'attestation par l'évêque de Linkœping de miracles obtenus en 1377 et en 1378, puis de nouvelles lettres du roi, de la noblesse, du clergé régulier et séculier de Suède que Magnus d'Eka et un autre prêtre de Vadstena venaient d'apporter à Rome [2]. Au mois de juillet 1379, les commissaires présentèrent une liste de cinquante et un articles sur lesquels on devait déposer [3]. Du 18 juillet 1379 au 13 mars 1380, les témoignages se succédèrent sans arrêt. Le premier qui parla devant la vénérable assemblée fut le cardinal Elzéar de Sabran; après lui vinrent Magnus d'Eka, Catherine fille de Brigitte,

1. La question de la règle est traitée en détail (*Acta SS.* §. *XV.* 419, 426), par le P. Buæus. Le savant écrivain démontre qu'il n'y a point eu deux constitutions différentes approuvées l'une par Urbain V et l'autre par Urbain VI, mais un remaniement de la même œuvre que le dernier pontife sanctionna le 3 décembre 1378 (Celse, 139, nº 4) ou 1379 (*Diar. an.* 1379. Ciacconius Vita et res gestæ Pont. Rom. II. 636, 638, 640, 641, 644. 647.) par la bulle : *His quæ pro divini cultus augmento*.

2. Proc. Can. *f. I. III. f.* 73 à 75 *r. f.* 237, 240, *an.* 1379 *d.* 18 *Januarii*.

3. Proc. Can. *f.* 4, 18. Les trente-huit premiers traitaient des vertus de la sainte, le trente-neuvième attestait la notoriété des faits rapportés, les onze suivants énuméraient les miracles, le cinquante et unième affirmait la notoriété de ces miracles.

Latino Orsini, l'ancien évêque de Jaen, Malansel, Guillaume Williamson, Françoise des Papuzeri, Golizia Orsini, le prieur d'Alvastra, Nicolas Carracciolo et d'autres encore [1]. Ces témoins racontaient les événements de la vie de la sainte, puis ils affirmaient la délivrance de grands périls, la guérison de malades, d'infirmes, de fous, la résurrection de morts par des prières à Brigitte.

Au cours de l'audition des témoins, on reçut cinq lettres [2] concernant la cause pendante, et lorsqu'on coordonna tant de dépositions, on regretta le silence d'un des guides de la vie de Brigitte : Pierre de Skeninge, endormi dans la paix du Seigneur dès 1378. Puis on remarqua que durant ses fréquentes apparitions à ses dévots, la sainte ne les entretenait jamais des affaires de la chrétienté ; même les malheurs de la Suède n'appelaient point les conseils de cette âme bienheureuse. Une seule fois, elle avertit que le Seigneur menaçait le royaume de ses châtiments. « L'humilité et la pénitence,

1. Hartlev évêque de Vesteras, le Prieur de S. Jean de Latran, Ottileria Colonna, Lucie Tartari, Thomas de Montenegro, Angla, Jacqueline de Salva, Jacobelli Celgata, Françoise Sarracini, François Nicolay, le curé de Norkœping et Marguerite Brache.

2. La première contenait l'attestation d'un vénérable moine du Transtevère, ami de la sainte ; la seconde énumérait les témoignages de religieux ayant voyagé avec Brigitte; la troisième était la déposition de Nicolas, comte de Nole (publiée en partie par les Bollandistes, 541-542, et par M. Annerstedt, Scrip. III, 223); la quatrième rappelait les procédures passées, elle renfermait d'intéressants récits, entre autres celui de Jean de Pornacio ; la dernière, adressée par la reine Jeanne à l'abbesse de Vadstena, célébrait la guérison d'un enfant, son parent, que des prières à Brigitte rappelaient à la santé, en présence de plus de trente témoins et des médecins dont la science présageait la mort du malade. — Proc Can. *f.* 100 235. *Dep. Kater. sup.* 5° *art. f.* 43 *v. Alf. ep. Gien. sup.* 45° *f.* 178 *v.* — *Johannæ I reginæ Siciliæ Epist. ad S. Catharinam. ex cod. mss. Bib. Upsaliæ n°* 15. RIETZ. *Scriptores suecii Medii Ævi III. Lund* 1843, 221-222.

« ajoutait-elle, peuvent seules changer la justice divine « en miséricorde. » Sans doute, voyant les chevaliers, le haut clergé et tous les actifs de la nation ardents à lutter pour ce qu'ils déclaraient le bien de leur pays, elle ne les avait pas trouvés assez sincères, car elle adressa son unique avis à une mendiante d'Alvastra, dont elle avait jadis guéri les membres fracturés. Les vertus de cette pauvresse donnaient une telle force à son témoignage que nul n'en douta [1].

La canonisation de Brigitte fut résolue. Comme trois ans auparavant, on la proposa en consistoire public devant le pape. Volontiers Urbain VI eût inscrit la vénérable Suédoise au livre d'or des saints ; mais le schisme qui divisait l'Eglise le contraignit à une sorte d'inaction. Recueillie loin des événements du siècle, Catherine interrogea le Ciel avec anxiété : qu'allaient devenir l'œuvre et la mémoire de sa mère ? La Providence répondit en plaçant devant la fille de Brigitte la femme choisie comme héritière de la grande mission de cette sainte : la réforme de l'Eglise et de la chrétienté par le retour du pape à Rome. Comment Catherine de Suède connut-elle Catherine Benincasa de Sienne ? Une ambassade qu'Urbain VI entendait leur confier, les mit en rapport pour la première fois.

L'abbesse de Vadstena fut surprise du contraste qu'offraient Brigitte et la continuatrice de son œuvre. Du groupe fidèle de chrétiens dont la constante prière défendait le chef de l'Eglise en péril, une vocation semblable avait appelé ces femmes à son secours. Toutes

1. Proc. Can. *Dep. P. de Alvastro sup* 45ᵉ *art. f.* 230 *r.—Acta SS.* 544.

deux étaient comblées des faveurs divines attachées à leur vocation particulière : la science infuse, les lumières prophétiques, la pénétration des âmes et la plénitude de grâces réservées aux apôtres. Mais qu'elles se montraient dissemblables d'état, de condition, d'éducation et de nature! Combien les dons de l'Esprit-Saint étaient divers et différemment manifestés en chacune! La vénérable veuve suédoise, nourrie dans les mœurs de la féodalité, élevée à l'école des plus doctes de sa patrie, s'était instruite de tout ce que des maîtres peuvent enseigner avant que la science infuse illuminât son esprit; pourtant sa théologie ne portait le sceau d'aucune école, et elle n'avait point eu l'occasion de se plier aux lois d'un ordre religieux, pas même du sien. La jeune vierge italienne sortait du peuple et ignorait ce que les hommes professent; quand l'Esprit incréé l'avait éclairée, il lui avait appris tout ce qu'elle savait, même à lire; puis, afin qu'elle ne fût pas étrangère au sein de la famille spirituelle, où un irrésistible attrait la poussait à solliciter le plus humble rang : celui de tertiaire, il lui révélait miraculeusement l'admirable théologie dominicaine, et faisait d'elle une disciple et une émule de saint Thomas d'Aquin. Brigitte avait courbé au joug de la direction une nature indépendante; Catherine Benincasa se sentait portée à l'obéissance religieuse dont elle n'avait point fait vœu. La fière scandinave s'était à regret mêlée au vulgaire; sans effort, la plébéienne siennoise paraissait, se cachait, parlait et se taisait, s'ouvrant à tous avec une vraie candeur, non pour dévoiler son âme, mais pour montrer celui qu'elle y portait : son Maître et son Époux. Si de la vie extérieure on passait à la

vie intérieure, combien plus vivement s'accusait le contraste ! La transformation de ces deux âmes dans le Christ prenait une forme différente selon l'idée qu'elles se faisaient de lui. Catherine aimait le Médiateur entre Dieu et la créature surtout comme la vraie lumière qui illumine les intelligences ; Brigitte l'aimait surtout comme le plus noble des chevaliers, comme le victorieux Libérateur de l'humanité. Près de Jésus, Catherine cherchait les idées directrices de sa vie ; Brigitte demandait au triomphateur souverain de porter à l'action toutes ses facultés. L'une se recueillait pour comprendre et obéir, l'autre implorait une impulsion qui la précipitât vers le but. Pénétrée des clartés surnaturelles, la fille de Saint-Dominique rayonnait d'une foi éblouissante ; la fondatrice de l'ordre du Sauveur possédait au plus haut degré la force d'où jaillit une admirable espérance. Aussi Catherine enseignait à se conduire, et Brigitte commandait. Le *Dialogue* écrit par la vierge de Sienne éclairait l'intelligence ; les *Révélations* de la veuve suédoise s'adressaient surtout à la volonté pour la soumettre à Dieu. Par son exemple et sa persuasion, la dominicaine portait à expier avec le Rédempteur les péchés d'autrui ; la fille des rois entraînait les êtres vers la pénitence comme un héros mène son peuple à la victoire, en brisant tous les obstacles.

Plus semblable à la vierge de Sienne qu'à sa propre mère, l'abbesse de Vadstena discernait de son regard de sainte, non seulement les nuances de grâces et de vertus en deux âmes surabondamment riches des richesses divines, mais le caractère qui distinguait la part de chacune dans cette grande œuvre du retour de

la papauté que leur concours devait accomplir. Au service de l'Eglise, Brigitte avait dépensé tous les jours d'activité d'une longue existence et Catherine de Sienne y consacrait l'ardeur empressée de s'immoler. Ce que Brigitte avait commencé par sa vie donnée à l'Eglise, Catherine l'achèverait par sa mort offerte pour l'Eglise ; ensemble ces deux épouses du Christ obtiendraient de lui le rétablissement du saint-siège à Rome.

L'abbesse voulut savoir tout ce qu'avait fait la nouvelle servante de la papauté, depuis qu'elle remplaçait Brigitte. La dominicaine raconta donc que dès 1373, inspirée du Saint-Esprit, elle s'adressait au légat du pape en le priant de s'occuper de la pacification de l'Italie et de la croisade. Puis elle parla des querelles des républiques italiennes avec le saint-siège, de ses propres efforts pour les ramener dans l'obéissance ou l'alliance de l'Eglise ; de ses lettres à Grégoire XI et à divers cardinaux au sujet de la réforme du clergé et du retour des souverains pontifes à Rome. Avec la simplicité propre aux saints, elle faisait le récit de son ambassade en cour d'Avignon, où les Florentins l'envoyaient traiter de la paix avec le pape. Elle ne cachait point ses luttes contre le faible pontife, indécis de quitter la France ; sa victoire quand, éclairée de lumières surnaturelles, elle put lui révéler le vœu qu'il avait fait dès avant son élection, de rentrer comme pape dans la ville des Apôtres. Elle regrettait les difficultés que la mort de Grégoire jetait dans la pacification de Florence et se félicitait de l'avènement d'un Italien au trône de saint Pierre. Mais le schisme, qu'elle aussi avait prédit, portait un coup cruel à ses espé-

rances. En vain, dès 1378, elle exhortait le sacré collège à ne point sortir de la soumission jurée à Urbain VI, en vain elle le suppliait maintenant d'y rentrer : l'épreuve d'un anti-pape était infligée à l'Eglise.

De même que l'abbesse de Vadstena avait saisi l'opposition des caractères de sa mère et de la jeune italienne, elle comprit que leurs moyens d'action sur les papes étaient dissemblables. Brigitte agissait surtout par le don de prophétie. Ses conseils à Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI étaient de ceux qui jettent dans la conscience non seulement les lumières du présent, mais celles de l'avenir. Comme un rayon unique d'une inconcevable puissance, cette lumière éclairait le devoir dont l'amour est l'origine et la fin. Le pape n'avait plus en quelque sorte qu'à se révolter contre sa conseillère ou à lui obéir. Au contraire, dans ses lettres aux souverains pontifes Grégoire XI et Urbain VI, Catherine de Sienne mettait en action tout ce qui peut séduire le cœur, persuader l'esprit et convaincre la raison : la sage politique qui fait la grandeur des Etats et leur donne la paix, la dignité de l'homme, tout cela s'ajoutait à l'appel de Dieu. La vierge dominicaine répandait sur les sentiments et l'intelligence des papes une lumière qui pénétrait toutes leurs facultés ; eux-mêmes étaient contraints de raisonner, de prendre des partis, de discerner le devoir qu'il leur fallait accomplir.

Le schisme troublait toutes les consciences, les âmes les plus droites cherchaient la vérité sans la trouver. Catherine de Sienne et Catherine de Suède n'avaient pas hésité à encourager les chrétiens dans l'obéis-

sance à Urbain VI qui l'ayant su présenta la jeune tertiaire à l'abbesse. Il avait résolu d'unir leurs efforts et d'en user pour ramener sous son autorité une souveraine qu'il venait, par sa hauteur, de jeter dans le parti de l'anti-pape Clément VII: Jeanne Ire de Naples. La reine s'était montrée satisfaite de l'élévation d'un de ses sujets au trône pontifical; elle l'avait témoigné en comblant Urbain VI de cadeaux et en lui adressant ses félicitations par son grand chancelier. L'accueil du pape avait mortifié le messager et blessé Jeanne qui répondit, le 20 novembre 1378, en reconnaissant Robert de Genève. Urbain sentait sa faute, il espérait que la sainte de Sienne, estimée de Jeanne, saurait par son éloquente parole calmer cette irritation, et il donnait Catherine de Suède pour compagne à l'humble siennoise, afin de mettre son ambassadrice sous la protection du souvenir laissé par la bienheureuse Brigitte. Au premier mot, la dominicaine se déclara prête à partir; mais l'abbesse de Vadstena se refusa péremptoirement au voyage. Les conseils de sa mère étaient oubliés de la reine, elle n'entendait point faire un acte inutile et entreprendre une mission pour laquelle Dieu ne lui donnait ni armes ni espoir. Urbain VI ne témoigna pas de mécontentement de ce refus. Ce furent les événements, et non le manque de zèle du souverain pontife, qui empêchèrent la canonisation de Brigitte.

Partout le pape devait se défendre contre les schismatiques, préserver sa personne de leurs armes et de leurs embûches, ses Etats de leurs incursions, la chrétienté de leurs mensonges. L'Eglise militante luttait

pour vivre, avant de rendre gloire à l'Eglise triomphante. Catherine de Suède, dont les ressources pécuniaires étaient épuisées, s'éloigna de la Ville éternelle, après un séjour d'environ cinq années. Elle laissait le procès de canonisation de sa mère pleinement terminé ; il n'y manquait que l'approbation pontificale. Urbain VI protégea l'abbesse au delà de ses Etats, lui donnant des lettres pour les seigneurs des terres qu'elle devait traverser, et un prélat comme escorte, jusqu'au pied des Alpes. Les cours d'Italie et d'Allemagne offrirent l'hospitalité à la voyageuse, mais elle préféra demeurer dans les monastères, afin de s'instruire pour la conduite de l'ordre du Saint-Sauveur. La seule trace de son passage à travers l'Europe fut sur les terres des chevaliers Teutoniques, où elle guérit, par l'imposition des mains, un de ses serviteurs dangereusement blessé.

Le 6 juillet 1380, Catherine rentra dans son monastère. Sa famille religieuse comprit qu'on ne la garderait point ; son beau visage portait ce reflet de la mort que tous voient avec angoisse sur des visages aimés. Cependant l'abbesse reprit sa charge. Pour le temporel, son frère Birger fut le premier à lui rendre des comptes ; elle put le louer de son administration ; elle ne le loua pas de sa conduite. Au mépris de ses devoirs évidents, des conseils qu'il avait demandés et reçus, Birger venait de se remarier. Sa sœur lui prédit que puisqu'il avait connu la volonté divine et refusé de s'y soumettre, il verrait mourir ses deux fils, prophétie bientôt réalisée, châtiment qui releva vers le ciel les yeux de Birger, dont, sur terre, la postérité avait disparu. Parmi les nouveaux bienfaiteurs de l'ordre, Catherine se plut à

faire inscrire son neveu Pierre Ribbing. Passant à Rome pour se rendre en Terre Sainte, le gentilhomme, qui n'avait point d'enfants, faisait à sa tante présent de plusieurs terres pour le couvent de Vadstena. Il ne prévoyait pas que ce dépouillement volontaire précédait de peu le grand abandon exigé par la mort. Déjà le second fils de Marthe et de Sigvid Ribbing s'était noyé par accident ; il ne restait plus trace de la descendance du « larron » que Brigitte avait tenté de convertir, mais le souvenir de cette famille vivait dans la maison de prière fondée par la sainte.

Vadstena possédait alors plus de cent domaines. Les travaux de construction avaient marché avec tant de rapidité que l'abbesse prévit la consécration prochaine du monastère. Sa voix encourageait les ouvriers ; s'ils souffraient, sa main les guérissait. L'un d'eux étant tombé des voûtes de la chapelle, ses compagnons apportèrent à Catherine le corps tout mutilé : elle lui rendit pleinement la santé[1]. En même temps qu'elle veillait au temporel, l'abbesse n'oubliait point le spirituel. Dès son retour elle faisait promulguer par l'évêque de Linkœping la bulle d'Urbain VI et elle ne négligeait rien pour donner l'esprit de la règle aux vingt-deux moines et aux trente-cinq religieuses qui s'étaient groupés sous son gouvernement[2].

1. Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Olavi et SS. An. in art.* 7° *f.* 35 *à f.* 65.

2. *Kl. i Vadstena* 14. L'ordre du Saint-Sauveur se recrutait comme les autres familles religieuses. Les enfants illégitimes étaient exclus pour les raisons ordinairement invoquées, et on ne pouvait sortir, après avoir prononcé ses vœux, qu'afin d'entrer dans un institut plus austère, par exemple celui des Chartreux.

Au cours de devoirs vaillamment accomplis, l'appel de l'Époux se fit entendre. Catherine inclina la tête; Son âme tout entière répondait : « me voici. » Se sentant frappée du coup mortel, elle désira paraître devant son Dieu dans la pureté que la tristesse de toute imperfection ajoute à l'innocence de tout péché. Tandis que sa patience édifiait le monastère, et en particulier la converse chargée depuis cinq ans de son service, il fallut que Magnus, ou le vieux confesseur du couvent, Jean surnommé *l'autre Chrysostome*, entendissent, non plus une fois, mais plusieurs fois le jour, le récit de ce qu'elle nommait ses fautes. Même au seuil de l'éternité, Notre-Seigneur laissait Catherine dans la voie du sacrifice, car la maladie dont elle souffrait était d'une nature qui ne permettait pas de recevoir l'Eucharistie, et l'hostie offerte à son adoration [1] ne lui fut point donnée en nourriture. Toute la vie de Catherine portait un caractère d'attente. Mariée, elle avait renoncé à l'amour humain de son époux pour cette union plus parfaite qui se cimente après la mort. Veuve, elle n'avait point consolé la dernière heure de celui qu'elle recommandait sans trêve aux miséricordes divines. Religieuse, elle ne portait pas l'habit de son ordre et n'y avait pas fait de profession régulière. Abbesse, elle n'était point élue à son emploi et ne voyait pas la consécration de son monastère. La grande œuvre de sa vie, la canonisation de sa mère, restait inachevée. Elle partait pour le voyage suprême privée de viatique. Sans

1. Selon la règle, es sœurs lui apportèrent l'ostensoir, lui disant : *Fides tua proficiat tibi ad salutem et vitam æternam. Extrav. XXXVIII.*

une plainte, elle se tourna vers le ciel, et une dernière fois elle attendit. Ses lèvres ne prononcèrent pas une parole ; son cœur gardait le secret de l'entretien qu'elle avait avec le Christ. Doucement les ombres de la terre se dissipèrent aux lumières d'en haut. Comme ces fleurs qui ouvrent au soleil leur corolle fermée et lui gardent tout leur parfum, son âme s'épanouit ; quittant le corps usé, elle s'exhala dans les profondeurs intimes de l'amour réservées aux vierges [1].

La contrée entière se reposait dans le jour du Seigneur, et le couvent de Vadstena n'était pas seul à prier autour de la mourante, quand les oiseaux du ciel qui, en ces temps de foi, avaient la coutume de chanter l'entrée des saints dans la gloire, vinrent par milliers se percher près des fenêtres. Au moment où partit l'âme de Catherine, de nombreux regards furent attirés à l'horizon par le lever d'une étoile dont l'éclat éclipsait tous les astres. La lumière nouvelle montait au ciel ; planant au-dessus du monastère, elle vint, pareille à un cierge béni de Dieu même, garder la morte jusqu'à l'heure des funérailles.

La sainte s'était endormie dans la paix du Christ le 22 mars. Ceux qui voulaient assister à ses obsèques se rassemblèrent. Thord, évêque de Strengnæs, toucha une dernière fois la main qui, en 1373, l'avait aidé à monter au trône épiscopal, et la main glacée qu'on croyait immobile jusqu'au jour de la résurrection serra fortement celle du prélat. Catherine, à ce qu'il

1. Παρθένοι γάρ εἰσιν οὗτοι οἱ ἀκολουθοῦντες τῷ ἀρνίῳ ὅπου ἂν ὑπάγῃ. — *Apoc*. XIV, 4.

crut, lui rappelait ses devoirs d'état. Le prince Eric, fils du roi de Suède, une foule de grands seigneurs fiers de leur parenté avec la morte, secondaient Birger et Cécile, les seuls survivants des enfants de Brigitte, dans les devoirs qu'ils rendaient à leur sœur.

Vadstena pleura en Catherine non seulement sa première abbesse, mais encore Brigitte, cette fondatrice de l'ordre que le monastère n'avait point connue. S'occupant de la nouvelle sainte, les gens du siècle parlaient surtout de sa mère ; les œuvres, les miracles, la gloire de celle-ci éclataient à leurs yeux, tandis que l'âme voilée de celle-là échappait aux regards. Comprenant le mot: Beati pauperes spiritu, si souvent redit à propos d'elle [1], non comme le signe de son détachement de ce qui est indigne de l'intelligence, mais comme un manque de sensibilité aux choses de l'esprit, ils voyaient en elle un être sans personnalité [2]. Pourtant, si on avait offert aux moines, aux religieuses et aux intimes amis de l'ordre l'éternité bienheureuse de l'une ou de l'autre des deux vénérables femmes, ils eussent hésité dans leur choix. A côté de la carrière glorieuse fournie par Brigitte, ils discernaient l'intelligence de Catherine, l'activité de ses souffrances, sa vie répandue aux pieds du Maître comme le vase de parfums brisé par Marie Magdeleine. Selon la mesure de son amour pour lui, Dieu a mesuré la part de douleur imposée à Catherine,

1. Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Matth. in art.* 6° *f.* 41 *r. Fr. Joh. Fr. Ol. et Fr. Mart. in* 8° *art. f.* 29 *r.* 35 *v. et* 48 *r. Fr. Johan. et Sr Marg. Clausd. in* 7° *f.* 28 *et* 60 *r.* — *Vita Kater.* 262, 263.

2. C'est aussi le sentiment de M. Hammerich. Après avoir attribué à l'abbesse de Vadstena un livre apocryphe: **Själens Tröst**, *la Consolation de l'âme*, il ajoute: « elle était un peu bornée. »

déclaraient-ils; « goutte à goutte » il lui a demandé « le sang de son cœur », et durant une existence de cinquante années, sauf quelques mois à Rome, jamais la victime n'est restée passive, jamais elle n'a cessé de s'offrir en sacrifice volontaire. Or nous le savons : « Si « tous les cœurs des hommes étaient un seul cœur, « il ne pourrait, sans se briser de joie, contenir le « moindre des salaires que le Christ donnera dans « l'éternité à la moindre des peines endurées pour l'a- « mour de lui [1]. »

1. Und wären alle Herzen ein Herz, sie möchten nicht ertragen den mindesten Lohn, den ich geben will in Ewigkeit um das mindeste Leiden, das ein Mensch von Minne um mich leidet. H. Suso. *Ewige Weisheit. XIII.*

CHAPITRE XV.

CANONISATION DE BRIGITTE ET PROSPÉRITÉ DE SON ORDRE.

1381-1490

Bénédiction du monastère de Vadstena. — L'abbesse Ingegerd et la reine Marguerite. — Boniface IX canonise Brigitte. — Fondation de vingt monastères Birgittins. — Décisions des conciles de Constance et de Bâle au sujet de la sainteté et des révélations de Brigitte. — Ingeborge de Holstein abbesse de Vadstena. — Politique du monastère. — Procès de canonisation de Catherine.

Annis millenis transactis bis quadragenis
Et tricentenis monos (*sic*) juncto quasi plenis
Post ortum Christi mortem Katerina subisti.
Hic dum vixisti prelucida stella fuisti,
Tutrix, adjutrix miseris in agone laboris
Nutrix ac alitrix, multis ad culmen honoris
Dux, comes et via, lux, requies pia, nos laqueatos
Protege preuia, duc, rege deuia, respice gratos (1).

Telle fut l'épitaphe que, dans l'église de Vadstena, l'ordre du Sauveur grava sur la pierre sépulcrale de la première abbesse. L'inscription n'était point rédigée avec élégance, elle ne rappelait aucun des titres qu'avait

1. *Mscr, Bib. Reg. Holm.* Proc. Can. Beat. Katerinæ *Dep. Fr. Olavi et Fr. Martini in art.* 8° *f.* 35 *v. et* 47 *r.* Les *Historicæ Cantiones Holmiæ* 1887. *Norstedt et filii f.* 103 donnent une eçon qui rétablit la rime intérieure des vers.

portés la belle sainte, soit au milieu du monde, soit derrière les grilles du cloître ; mais elle rendait témoignage à ses lumières, à sa charité, à sa puissance pour le salut des âmes. Bientôt la dalle disparut sous les *ex-voto*.

Le 28 avril, Urbain VI, ne sachant pas encore que Catherine était passée de l'Eglise militante dans les rangs de l'Eglise triomphante, lui renouvelait, pour la canonisation de sa mère, des promesses dont l'évêque de Linkœping seul eut connaissance. Voyant toute vérité en Dieu, déjà la bienheureuse comptait sa mère parmi les saints.

Cependant Marguerite, veuve de Birger Oxenstiern, était appelée, sans élection régulière, à remplacer Catherine avec le titre d'abbesse. Aussitôt elle pressa les travaux qui permettaient d'ériger canoniquement son monastère [1]. Dès 1384, il s'éleva sur les rives du Vetter, d'après le plan laissé par la fondatrice. Deux édifices de pierre, indépendants l'un de l'autre et réunis par une chapelle provisoire, construite en bois, le composaient. L'aile du nord était destinée aux sœurs, l'aile du sud aux moines. Chacun des cloîtres avait son jardin séparé ; celui des religieuses s'étendait jusqu'au lac, celui des frères, montant vers la ville, s'abritait à l'ombre de l'église paroissiale. Les religieux communiquaient avec leurs sœurs par un tour où passaient

1. Pour multiplier les ressources, elle s'adressait au roi Albert Ier et l'archevêque d'Upsal ; ils imposèrent aux fidèles l'obligation de payer, comme en 1367, le *denier de la Vierge*. La nouvelle abbesse fit aussi doter la chapelle d'indulgences propres à y attirer. Proc. Can. Beat. Kater. *Dep Fr Joh. et Fr. Matth. in 8o art. f.* 28 *v. et* 29 *r. et f.* 43 *r.* — Celse. *Bull.* 144, n° 34. — *Kl. i Vadst.* 13.

la nourriture, les vêtements et l'argent que leur octroyait l'abbesse.

L'évêque de Linkœping bénit le couvent soumis à sa juridiction, dont il était de droit le visiteur ; un ami de Brigitte, le nouvel archevêque d'Upsal Henri, présidait la cérémonie. Pieds nus, l'abbesse se tenait à l'entrée des lieux réguliers avec quarante-cinq religieuses, novices ou postulantes. Toutes devaient, en ce jour, renouveler ou prononcer leurs vœux selon la règle du Saint-Sauveur et revêtir l'habit propre à leur ordre [1]. Au doigt de chaque sœur l'évêque passa un anneau semblable à celui de Brigitte [2], en disant : « Je te bénis comme épouse et possession éternelle du Seigneur ». Parmi ces victimes volontaires on distinguait la belle Turque [3] que Jeanne de Naples [4] avait donnée à son amie, et on remarquait la petite-fille de Brigitte, Ingegerd. L'ordinaire bénit le couvent; les sœurs prirent possession des cellules d'où elles ne devaient sortir qu'à l'appel suprême de leur Epoux, et la clôture fut prononcée.

1. D'admirables prières dictées à Brigitte par le Christ précisent la signification symbolique des diverses parties de ce costume ; on les récite pendant la messe de la sainte Trinité, à l'offertoire.

2. Helyot IV. 33. — Reuterdahl III. 237. — *Diar. an.* 1408. — Cet anneau est orné de la croix du Rédempteur sous laquelle se tiennent la Vierge Mère et Jean l'Evangéliste. Le **P. Estienne Binet S. J., (Vie admirable de sainte Brigitte,** *Paris*, **1634**, 370), l'a décrit, et de nos jours les religieuses d'Altomünster le portent encore.

3. Catherine Magnussadotter mourut en odeur de sainteté. — Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Sr Marg. Clausdotter in art.* 5e *f.* 59.

4. Une main presque parricide avait jeté la pauvre reine au sein de l'éternité, alors qu'elle était en prières devant le saint Sacrement ; sans doute l'oblation de l'âme qui lui devait la foi, pesa pour elle dans les balances de la divine justice.

Le lendemain on observa le même cérémonial pour le couvent des hommes. Neuf pères[1] et sept frères prononcèrent leurs vœux et on élut Magnus d'Eka Confesseur général. Bientôt des familles entières trouvèrent sous la loi de Brigitte un commun refuge contre le monde. Cependant, le chiffre indiqué par la règle laissait quelques places à prendre ; elles furent si vite occupées, que les postulants de l'un et l'autre sexe se présentèrent d'avance pour remplir les vides produits par la mort. Ils furent frères et sœurs « votifs », en attendant qu'ils pussent faire profession.

La règle qui venait s'ajouter à celle de saint Augustin était la *Regula Salvatoris*, dictée à Brigitte par le Sauveur. Les sœurs refusèrent de pratiquer les *Constitutiones* que le prieur d'Alvastra voulut y ajouter, trouvant à l'unanimité certains travaux au-dessus de leurs forces physiques ; Pierre Olafsson sentit la justesse de leurs réclamations, et il s'occupait à modifier son travail quand, le 9 avril 1390, la mort le surprit. Par une de ces grâces où se dévoile l'infinie tendresse du Seigneur, il rendit le dernier soupir près des reliques de sa sainte amie.

L'expulsion des Mecklembourgeois, à laquelle contribuèrent le fils et la famille de Brigitte, fit monter au trône de Suède celle que le Nord nomme la Grande Marguerite. Cette même année eut lieu la première investiture réguliere d'une abbesse à Vadstena. Ingegerd

1. Deux pères absents pour le service du couvent firent profession quarante-huit heures plus tard.

fut désignée au choix par le sang qui coulait dans ses veines[1].

La nouvelle abbesse, tous se le rappelaient, était la compagne d'études et de jeux de la nouvelle reine. Elles s'étaient liées quand Marguerite, devenue l'épouse du roi de Norvège Haquin, fut confiée à la garde de Marthe, fille de Brigitte. Vadstena trouva en l'intelligente souveraine une protection puissante, et les sentiments conspirèrent avec la politique pour recommander à la faveur royale les membres de l'ordre du Sauveur, qu'on nommait communément les Birgittins. C'était flatter l'orgueil national que de favoriser l'ordre suédois. Quelques semaines après l'installation d'Ingegerd, un incendie, dont on crut découvrir la prédiction dans les écrits de Brigitte, dévora la chapelle, deux édifices de pierre, presque tout le couvent des religieuses, et fit même quelques victimes. Comme Marguerite attribua aux Birgittins la plus grande part des 10,000 marcs d'argent qu'elle prélevait en faveur des fondations pieuses sur le don de joyeux avènement, on put restaurer les ruines; on enleva aussi à la terre les ossements de Catherine pour les placer dans un sépulcre au-dessus du sol. A ce moment de suaves parfums se répandirent, pénétrant les sens de leurs effluves, et apportant aux âmes une force mystérieuse. Beaucoup de malades et de malheureux accoururent[2]; ils furent guéris ou consolés.

1. L'évêque officia selon le cérémonial de saint Benoît, sauf pour la crosse et l'anneau qu'on benit d'avance.

2. *Extrav. XXII. XXIX.* — Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Johan. Fr. Matthias et Sr. Rag. in* 8° *art. f.* 28 *v.* 29 *r.* 43 *r.* 72 *v.* 73 *r.* — *Diar.* 1388, 1389, 1390. — *Kl. i Vadstena*, 17, 18.

Cependant la canonisation de la fondatrice semblait à la veille d'être proclamée. Un jubilé universel était fixé pour l'année 1390; au milieu des solennités, Urbain VI avait dessein d'inscrire Brigitte sur le livre d'or des saints et il appela Magnus d'Eka à Rome. Mais le pape ne reçut pas ceux qu'il appelait; dès le 15 octobre 1389, il rendit son âme à Dieu, et ce fut Pierre Tomacelli, intronisé sous le nom de Boniface IX, qui vit arriver le confesseur général et son *socius*. Les Birgittins remirent au pontife des lettres de la reine Marguerite [1], des principaux personnages laïques et ecclésiastiques du royaume, et de l'abbesse de Vadstena, puis une requête des magistrats de Rome et des Clarisses de Saint-Laurent, enfin deux volumes pareils. Le premier contenait le texte latin des révélations; le second, intitulé *Liber Attestationum*, renfermait une vie abregée de Brigitte, une notice sur sa famille et le récit d'environ 200 miracles [2].

Le procès n'était plus à faire; tout avait été terminé en 1380; pourtant une vénérable assemblée de seize membres recommença , sous la direction des cardinaux Philippe d'Alençon, Adam Eston et Landolfo Matamori, une nouvelle enquête; le pape

1. L'intimité de la reine avec l'abbesse attira les sympathies sur le monastère. Les évêques de Strengnæs et de Vesteràs imitèrent l'archevêque d'Upsal; ils témoignèrent leur bienveillance en autorisant le confesseur général à donner l'absolution des cas réservés, et en accordant une indulgence de 40 jours à ceux de leurs diocésains qui se confesseraient à Vadstena.

2 *Diar.* 1390. Magnus d'Eka fit faire seize copies du *Liber Attestationum* et les distribua aux cardinaux. Peut-être ne comprit-on pas dans cette transcription la biographie de la sainte par ses confesseurs, ce qui expliquerait qu'elle ait échappé aux recherches des Bollandistes.

était bienveillant. Parfois il puisait dans les révélations de Brigitte des arguments pour soutenir son droit au trône pontifical, et il laissait ses capitaines attribuer à l'intercession de la servante de l'Eglise, certaines de leurs victoires sur les armes de l'antipape [1]. A l'unanimité, la canonisation de celle que les Suédois nommaient leur patronne, fut décidée. Par des affiches apposées à la porte des basiliques, les cardinaux invitèrent tout venant à faire valoir ses objections à l'élévation de Brigitte sur les autels. Deux personnes seulement parurent. On répliqua par de si sérieux arguments à la première que l'autre se tut.

Le 7 octobre 1391, la bulle *Ab origine mundi* [2] fut promulguée. Après avoir rappelé les diverses manifestations de l'Esprit divin à ceux qui, sous l'ancienne comme la nouvelle loi, étaient devenus les pierres vivantes de l'Eglise, le souverain pontife leur adjoignait la sainte veuve Brigitte. Donnant une rapide esquisse de sa vie, il indiquait les miracles qui s'étaient accomplis pour elle et par elle; il louait aussi son austerité, ses pèlerinages, ses travaux, sa charité, sa règle, son aptitude à discerner l'Esprit de lumière d'avec l'esprit de ténèbres, et ses révélations. Dans la chapelle du palais [3], le pape entendit la messe que son état de santé ne lui permit pas de célébrer. Au sortir du très saint sacrifice, Boniface IX, s'inspirant de deux

1. *Acta SS.* 475.
2. CELSE. *Bull.* 149, n° 9.
3 D'ordinaire, ces cérémonies avaient lieu à la basilique vaticane. On resta dans le sanctuaire privé de Boniface IX, parce qu'il était souffrant. Cfr. *Acta SS.* 474.

versets divers d'un même psaume [1], en fit le texte de son discours sur la vie de la bienheureuse [2], puis l'Eglise militante psalmodia pour la première fois : *Ora pro nobis, sancta Brigitta !*

Trois de ceux qui avaient travaillé jusqu'à leur dernière heure à la cause de Brigitte ne voyaient pas, sur terre, sa canonisation : Frédéric Gudmarsson dormait au cimetière de Vadstena ; le 27 août 1391 [3] Birger rejoignait sa mère dans l'éternité ; depuis un an déjà, Nicolas Hermansson [4] chantait, non plus avec les hommes, mais avec les élus, les louanges de la bienheureuse ; aux côtés de Catherine, de maître Pierre et du prieur d'Alvastra, ils fêtaient, dans l'Eglise triomphante, la gloire de la nouvelle sainte.

Le dimanche 8 octobre, Boniface IX se rendit à Saint-Pierre, précédé des cardinaux, de deux patriarches et de tout le clergé, et fut recu par le chapitre avec la

1. Le traducteur allemand de la Vie de sainte Brigitte par M. Hammerich. (S. **Birgitta**. *Deutsche Autorisirte Ausgabe von* **Alexander Michelsen**. *Prediger. Gotha. G. Schloeszmann* 1872) remarque (247) que : « der Papst redete über das Psalmwort 132, 15, 18, nach der vom Grundtexte sehr abweichenden Vulgata. » Cette réflexion, ajoutée par M. Michelsen au texte danois, ferait supposer un contre-sens de saint Jérôme. Il s'agit d'une faute de copiste. Les Septante avaient rendu צֵידָהּ par θηραν. Une version portant χηραν servit pour la Vulgate. Boniface IX dit donc : « Viduam ejus « benedicens benedicam, » puis il appropria le verset 18 à ce sens du verset 15. Dans sa version faite sur l'hébreu, saint Jérôme rétablit la vraie leçon : « venationem ejus benedicens benedicam. »

2. Il accorda de nombreuses indulgences à des stations soit à Saint-Pierre, soit à Saint-Laurent *in Panisperna*, comme à l'assistance aux fêtes du lendemain. *Acta SS.* 474. — CELSE. *Bull.* 149, n°s 7 *et* 8.

3. *Diar.* 1389, 1391.

4. *Diar.* 1391. Il fut en 1520 le dernier Suédois canonisé par l'Eglise. Son épitaphe à la cathédrale de Linkœping rappelle ses écrits sur Brigitte. — REUTERDAHL III, 380, 381. — RHYZEL. *Episcopos. Sviog.* 112.

pompe la plus solennelle. Pour la première fois il allait célébrer la messe de sainte Brigitte [1]. Les fidèles remplissaient la basilique; la foule couvrait la place quand la bénédiction du pontife descendit sur tous. Il écrivit au livre d'or le nom de Brigitte [2], et les hérétiques en furent surpris. C'est le pouvoir même blâmé par cette femme qui sanctionne sa parole, disaient-ils; le pape met au rang des saints l'austère prophétesse qui reprochait à Clément VI sa prodigalité et ses vices, à Innocent VI sa faiblesse, à Grégoire XI ses défaillances dans la décision comme dans l'action, à toute

1. A l'offertoire, les trois prélats chargés de terminer le procès firent au souverain pontife les présents d'usage; le cardinal prince du sang français donna deux cierges, l'évêque anglais, deux pains, l'archevêque italien, deux flacons de malvoisie. Chacun de ces objets était orné de l'écusson de la noble suédoise. Les cinq procureurs, au milieu desquels on distinguait Magnus d'Eka, s'avancèrent ensuite portant deux pigeons blancs et du tourterelles. MISSALE ET BREVIARIUM ROMANUM. *In fest. S. Birgittæ viduæ.* — *Missæ propriæ Sanctorum regni Sueciæ. Ant. ex off. Plantiniana. Moreti* 1680, 18 et 19. — *Missale Lundense* A. I. D. 1513 d. 7. *octobris.* L'office de Brigitte fut composé par Birger, archevêque d'Upsal, et inséré dans le bréviaire de Strengnæs. (*Holm.* 1495.) Un autre office figure dans le bréviaire de Linkœping. (*Norimb.* 1493.) Les vers de Nicolas Hermansson: IN TRANSLATIONE B. BIRGITTÆ, y forment les antiennes. Diverses oraisons ou séquences se trouvent dans le missel incunable d'Upsal, dans celui de Strengnæs (*Lübeck.* 1487), dans le bréviaire birgittin (Lubecæ, 1512), dans les éditions de 1492 et 1496 des Révélations, etc. Des étrangers, parmi lesquels un Augustin de Naples, FR. HILARIONE DI SANT' ANTONIO, (*Piæ Cantiones Sancti Sueciæ, additamenta,* II, 48 *c. et* 48 *d.*) écrivirent des poésies latines en l'honneur de la sainte.

2. Canonizatio sanctæ Birgittæ, Petro Amelio auctore. (MUSEO ITALICO *ed. Mabillon*, II, 535, 538. Lut. Par. MDCLXXXIX.) Cette description d'un témoin que sa situation mettait à même de tout voir ôte de l'intérêt à la LEGEND OM BIRGITTAS KANONISATION de J. Benekin, au récit d'Erasme, secrétaire de Gustave I (publié par le *Fornsk Sällsk. IV.* 31-39) et aux relations imprimées dans le JUNGFRU SPEGEL de L. Lælius, les IMAGINES FAMILIÆ BRAHÆ (*Visingsborg*, 1673) et la généalogie de cette maison (*Holm.*, 1647).

la cour romaine ses mœurs corrompues, son trafic des choses sacrées. Pourtant les deux papes napolitains, promoteurs de la canonisation, ne sont point des saints : la cruauté de l'un, l'avarice de l'autre se trouvent même flétries par les révélations qu'ils approuvent. Les catholiques répliquaient : Les péchés de son chef et de ses membres n'empêchent pas l'Eglise d'accueillir comme venant de Dieu l'exhortation au repentir et à la réforme ; mais le cachet de vérité exigé des interprètes du Seigneur est le *serviam* des milices angéliques, opposé au *non serviam* des orgueilleux démons. Alors même qu'elle traitait le pape de Lucifer, Brigitte lui eût, sur des points de dogme, soumis sa raison sans hésiter, tandis que beaucoup de docteurs, encore à genoux devant le trône pontifical, ne se guident plus que selon leur volonté pervertie.

Le premier miracle qui suivit la canonisation rendit la vue à une aveugle[1] ; des centaines de prodiges, obtenus dans la chrétienté entière, se joignirent à celui-là, et les fidèles célébrèrent joyeusement la thaumaturge aux jours autorisés pour le gain des indulgences. Ils fêtèrent sa naissance à l'éternité le 23 juillet, sa glorification le 7 octobre, la translation de ses restes le 28 mai, puis la dédicace de l'autel que Boniface IX permit de lui consacrer à Vadstena[2]. Le dimanche de la sainte Trinité 1393,

1. *Diar.* 1391.
2. Sous Urbain VIII, la solennité fut transférée du 7 octobre au 8 ; cependant la Suède et la Pologne obtinrent de continuer à la célébrer au jour anniversaire de la canonisation (*Analecta Juris pontificii*, 7ᵉ. *Ser.* 1864, c. 202. nº 832) Restée semi-double jusqu'en 1724, la fête de Brigitte fut élevée au rang de fête double par Innocent XIII. Nous tirons ces indications d'un calendrier du XVIᵉ siècle (Cod. A. 29, *Bib. Roy. de Stockholm*).

eut lieu l'exaltation des reliques. L'archevêque d'Upsal et quatre de ses suffragants portèrent la châsse sur le maître-autel du sanctuaire qu'on bâtissait pour remplacer la chapelle brûlée cinq ans auparavant[1].

L'affluence des pèlerins, la protection sensible que Brigitte étendit sur ses fidèles durant leurs voyages au monastère, les prodiges qu'elle fit en leur faveur, dépassèrent toute espérance. Maintenant ce n'étaient plus seulement les Suédois qui priaient près des reliques ; les étrangers accouraient de tous les points du Nord. La reine Marguerite, que les affaires des trois royaumes retenaient dans ses États au moment où sa grande sujette était canonisée, obtint du saint-siège une faveur, trop facilement accordée, hélas ! par Boniface IX[2]. Durant une période de l'année 1394, tous les pèlerins obtinrent à Vadstena les indulgences du jubilé de Rome. On conçoit quelles multitudes s'agenouillèrent au tombeau de la sainte nationale quand on compte les 10.000 marcs d'argent laissés au couvent en aumônes[3]. La vue de l'or, de cet or si redouté par Brigitte pour sa postérité spirituelle, éveilla en l'abbesse Ingegerd les instincts de cupidité

L'autel de Brigitte fut enrichi d'indulgences lors de son érection en 1392. (*Acta SS.* 477-478.)

1. Les travaux étaient peu avancés. En 1398, l'église restait encore un édifice provisoire de bois, nous dit l'abbesse Marguerite Clausdotter (*Chron.* 213).

2. Svenskt Diplomatarium utgifvet af Riks-Archivet genom C. Silfverstolpe, *Stockholm*, 1875-1885. I. n°s 62, 63. — Fleury XX, 411.

3. La moitié de ces offrandes qui représentaient l'aumône ordinaire du jubilé, plus ce qu'aurait coûté aux pèlerins le voyage, fut envoyée au souverain pontife. L'autre moitié, gardée à Vadstena, devait être affectée à l'achèvement du monastère. *Kl. i Vads.* 20. — *Sver. Hist.* II. 160.

héréditaires dans sa race paternelle. Oublieuse de son vœu de pauvreté, elle disposa selon son gré des biens de Vadstena. Il lui fallut des complices, aussi ne la calomnia-t-on point, peut-être, en assurant qu'après avoir manqué à l'un de ses vœux elle viola les autres. Catherine de Suède n'avait-elle pas du reste prévu, dès le noviciat de l'abbesse, les critiques dont, par sa faute, l'ordre deviendrait l'objet ? Cette affaire, qui divisa les Birgittins, fut portée en cour de Rome. Malgré l'appui que le nouvel évêque de Linkœping donnait à Ingegerd, sa petite-nièce, elle fut contrainte de remettre la crosse à Gerdica, simple bourgeoise de Skeninge. Mais elle sut du moins accepter le châtiment ; une sincère pénitence lui obtint le pardon du ciel [1], et sa famille religieuse se souvint des faveurs que l'abbesse déposée avait obtenues.

Sous le règne d'Ingegerd, l'influence de l'ordre était, en effet, considérable. L'Italie avait appelé les Birgittins dès 1394 pour fonder, aux portes de Florence, le monastère de Paradiso [2]. Peu après, quelques moines

1. Protestatio contra Ingegerdem, *Diplom.* I. n° 258. *Bulla Bonifacii IX.* 3 *nov.* 1402 *et* 5 *fev.* 1403. — *Diar.* 1412. L'évêque de Linkœping Canut (Natt och Dag) resta pourtant le zélé protecteur du couvent qui avait contraint Ingegerd de renoncer à sa charge En 1420, il mitigea les constitutions du prieur d'Alvastra, et les imposa au monastère. Ces constitutions (**Constitutiones seu addiciones ad Regulam Salvatoris per Petrum Olavii priorem de monasterio de Alvastro confirmatæ a Kanuto Episc. Lincopense an. 1420.** *Cod. A.* 45 *Bib. roy. de Stockholm*, publiées dans *les Uppen. V*, 53 55) complétées par le **Lucidarium** (dont le texte latin original a paru en partie au t II de la revue finlandaise HISTORIALNIEN ARKISTO, 90, 11 , *Helsingfors*, 1868), continuèrent à être maintenues par les visiteurs ; l'ordonnance de 1455 le prouve. Cfr. **Stadga af 1455 för Vadstena Kloster.** (*Uppen. V.* 129-139, d'après le *Cod.* 9 *de la Bib. roy. de Stockholm.*)

2. Offert par Antoine Affroudeno. — *Diar.* 1394. — *Nachrichten*, 210-

s'installaient à Rome dans la maison où la sainte était morte. L'entreprise offrait des difficultés. La donation faite à Brigitte, puis à sa famille spirituelle, par Françoise des Papuzeri était contestée; il fallut s'en remettre à un arbitre, Gentile Orsini [1], qui donna gain de cause aux Birgittins. Ceux-ci comprirent l'importance qu'il y aurait pour leur ordre, le seul national, à être représenté à Rome, où il deviendrait l'intermédiaire entre l'épiscopat suédois et la curie romaine. Ils offrirent donc aux évêques le palais Papuzeri, pour y faire un *Hospitium* à l'usage des voyageurs ecclésiastiques du Nord. Cette proposition était fort à l'avantage des Birgittins, puisqu'elle leur permettait de garder sous leur direction tout le clergé scandinave qui venait au tombeau des apôtres. Elle fut acceptée en 1396 par le concile provincial d'Arboga [2].

Ingegerd avait maintenu des rapports excellents avec le saint-siège; une bulle de 1399 assurait au confesseur général de Vadstena le rang de prélat et lui donnait droit de visite dans tous les monastères présents et futurs [3]. La grande reine qui venait en 1397 de faire décréter à Calmar l'union de ses trois royaumes,

211. Ce monastère fut tout de suite très important. Le 10 juin 1405 (*Dipl. I. n°* 598), nous voyons les chefs du parti guelfe de Florence écrire à Vadstena pour réclamer de nouveaux sujets et des reliques de sainte Brigitte, puis le même jour (*Dipl. I, n°* 599) adresser aussi ces requêtes à l'évêque de Linkœping.

1. On ne sait si ce Gentile était le fils du comte Latino, guéri par Brigitte, ou l'un des fils cadets du comte de Nole.

2 En même temps, la vénérable assemblée reconnaissait la fondatrice de Vadstena comme l'une des patronnes du royaume, et déclarait que le 7 octobre on célébrerait sa fête dans tout le pays. — *Acta SS.* 478. — *Den. Sven. Kolon. i Rom.* 211-217.

3. *Diplom. I. an.* 1403, *n°s* 329, 330, 331. — *Diar.* 1403.

n'avait point été poussée à la rancune par l'abbesse déposée. Bien loin d'être malveillante, elle croyait, durant ses rêves, voir Brigitte lui recommander l'ordre du Sauveur ; elle se laissait déposséder en faveur du couvent des droits de suzeraineté qu'elle avait sur la ville ; enfin elle s'affiliait à la confrérie de frères et de sœurs *ab extra*[1]. Auprès de sa propre famille, Ingegerd restait le soutien de la famille spirituelle qui l'avait châtiée. Quand le neveu et héritier de Marguerite, Eric de Poméranie, épousa Philippa d'Angleterre, cette princesse eut pour grande maîtresse de sa maison la sœur cadette de l'ancienne abbesse[2]. Aussitôt Ingegerd tourna vers son monastère les regards de la future reine. Philippa vint à Vadstena, et l'un des seigneurs anglais de sa suite[3] offrit à l'ordre son manoir de Hintrim. Il y entretint à ses frais une colonie birgittine jusqu'à ce qu'Henri V, en actions de grâces de la victoire d'Azincourt, fonda pour l'ordre du Sauveur,

1. Ils imitaient dans le monde les vertus de la châtelaine d'Ulfåsa ou se réfugiaient à l'ombre du monastère, comme jadis la vénérable veuve chez les Cisterciens. Les auteurs modernes ont à tort nommé cette association un tiers ordre. Elle n'en eut aucun des caractères et ne reçut point d'approbation pontificale ; elle n'était, disent aujourd'hui les Birgittines, qu' « une sorte de confrérie ». (Cfr. *Nachr.* 37.) Plusieurs membres des familles royales des Bonde et des Vasa s'y firent inscrire, aussi M Hammerich la croit-il un refuge pour l'aristocratie, idée plus fausse encore, car rien ne ressemble moins à un chapitre noble.

2. Catherine Knutsdotter, veuve de Jon Hafnorsson Roos, seigneur d'Erdvalla. — *Diar.* 1406 1407.1413. — *Kl. i Vadstena*, 17.

3. Sir Henry Fitzhugh de Ravenswater. Apprenant le récent miracle par lequel la sainte avait sauvé la vie d'un prédicateur italien célèbre, l'évêque Robert. envoyé de Rome en Écosse, se souvenant peut-être aussi du témoignage rendu par Brigitte à Thomas de Canterbury (*Rev.* III. 13), il désira attirer les Birgittins en Angleterre. Cfr. *Diar. an.* 1406. — *Kl. i Vadstena*, 25.

vis-à-vis de Richmond, le splendide monastère de Syon-House [1].

Cependant la nouvelle abbesse rétablissait les finances dilapidées de l'ordre. L'indulgence plénière qu'elle avait obtenue du pape pour ceux qui, chaque année, visiteraient Vadstena le dimanche de *Lætare*[2], attirait des pèlerins dont les aumônes permettaient de continuer les travaux du sanctuaire et d'accepter diverses offres de fondations. En 1407, le grand maître de l'ordre Teutonique appela les Birgittins aux environs de Revel [3]. De là partirent les premiers habitants des monastères de Lübeck et de Stralsund [4]. L'ennemi des moines guerriers, le roi de Pologne Ladislas II, célébra sa vic-

1. *Diar.* 1406-1415. — **The History of the ancient Abbeys, by J. Stevens.** *London*, II. 1723, 333. — **Sir W. Dugdale, (Monasticon Anglicanum**, II, 360), publie la belle charte du roi Henri V, donnée aussi par les *Analecta Jur. Pontif.* 5a. *Ser.*, 1861, c. 546. — **C. P. Wilhelm Freiherr von Nettelbla, Vorläufige kurzgefasste Nachricht von einigen Klöstern der Heiligen Schwedischen Birgitta.** *Frankfurt, Wohler*, 1766, 9, 13. — *Kl. i Vadst.* 19. — **History of the English Bridgittine Nuns.** *Plymouth, Brendon*, 1886, 5, 6. Il est hors de doute que malgré l'envoi de nouveaux sujets de Vadstena à Syon-House en 1415, Henri V ne fit que donner un monastère aux frères et aux sœurs établis à Hintrim. La preuve existe de nos jours, puisque les religieuses du couvent actuel de Syon-House disent un office anniversaire pour le repos de l'âme de Sir Henri Fitzhugh, inscrit dans leur obituaire. (Lettre de Sr Mary Cecilia of Jesus, *Syon Abbey, may* 17, 1888.) Dès 1420, la profession de 27 religieuses, de 5 prêtres, de 2 diacres et de 4 convers, tous sujets du roi d'Angleterre, ôta au couvent, placé sous la crosse d'une abbesse indigène, son cachet étranger.

2. Ce pardon était en tout semblable à celui qu'on gagnait le 2 août à la Portioncule. Au pignon oriental de la chapelle, une plaque de marbre rouge porte une inscription tirée des Révélations (IV, 137). Elle indique que les indulgences ont été accordées à la sainte par Jésus-Christ lui-même.

3. A Mariendal. — *Diar.* 1407. — Nettelbla 23, 30. — *Nach.* 127.

4. Marienwald et Marienkrona. — *Diar.* 1416. — Nettelbla, 30, 51. — *Nach.* 131-133.

toire en fondant près du champ de bataille où il les avait défaits un couvent birgittin [1].

Sur ces entrefaites, Marguerite manifesta l'intention d'ouvrir le Danemark à l'ordre suédois. Avant qu'elle pût exécuter son projet, elle fut surprise par la mort; au cours de l'année 1412, la reine et son amie Ingegerd quittèrent ce monde, où toutes deux déployaient une rare activité, et elles allèrent recueillir le salaire de leurs seuls actes véritables : ceux dont Dieu était le principe et l'objet. Le successeur de Marguerite, Eric XIII, vint apporter de riches aumônes à Vadstena; il entendait donner suite au projet de sa tante et peupler le monastère qu'elle avait bâti à Laaland [2]. Trois ans après, la colonie était assez florissante pour qu'une autre s'implantât par ses soins dans la patrie de saint Anschaire [3]. En 1426, l'année même où le Paradiso de Florence fondait un couvent à Gênes [4], la sœur d'Eric XIII, qu'on avait enlevée du noviciat de Vadstena, pour la marier au fils de l'empereur, appelait les Birgittins en Bavière et leur donnait Gnadenberg, d'où l'évêque d'Augsbourg tira des sujets pour Mayingen [5]. La Norvège appela les Birgittins danois près de Bergen, dans la célèbre abbaye de Munkalif [6]. En même temps, Stralsund peuplait

1. Transporté plus tard à Lublin.
2. Maribo. — *Diar.* 1413, 1416. — NETTELBLA, 14, 20. — *Nach.* 124, 125.
3. Mariagers. **Enumeratio Monasteriorum Ordinis Birgittæ**, publiée d'après le cod. A. 23 de la bibliothèque royale de Stockholm. *Scrip* III. 297-298. — *Sver. His.* II. 159, 160 et 163 ; les fig. 130, 131, 132, représentent les couvents de Mariendal et de Mariagers.
4 Scala Cœli. *Nach.* 211. C'est à l'abbesse et aux religieuses de ce monastère que le P Burlamacchi dédia en 1692 sa Vie de sainte Brigitte.
5 Maison fondée par le comte d'Œttingen en accomplissement d'un vœu.
6. *Diar.* 1434. — NETTELBLA, 20, 22. — **De Norske klostres Historia**

Maria-Forst de Cologne et le monastère hollandais de Maria-Koudewater [1], qui lui-même fonda des couvents à Kempis, Utrecht, Dendermonde, et jusqu'en Prusse [2].

Lorsque la réunion du concile de Constance fit espérer la paix de l'Eglise, les trois royaumes unis par le traité de Calmar et quelques souverains étrangers prièrent la vénérable assemblée et le pape Jean XXIII d'approuver la règle du Saint-Sauveur, les révélations, et de confirmer la canonisation de Brigitte. Le pontife, favorable à l'ordre dont il avait assuré les privilèges spirituels et défendu les intérêts temporels [3], accueillit les trois moines de Vadstena porteurs de ces requêtes et chargés de répondre aux questions du concile. Le principal des Pères de Constance, le célèbre Gerson, déclara que la bulle d'un pape canoniquement élu n'avait pas besoin d'être confirmée, puis il fit l'examen des révélations. Comme la plupart des docteurs, le chancelier de l'Université de Paris éprouvait peu d'attrait pour les ignorants que Dieu instruit sans le secours de la science humaine. Dans son savant traité, *de Probatione Spirituum*, sa conclusion, si toutefois on peut l'appeler

af A. Lange. *Christiania, Tonsberg*, 1856, 59.69.289. 315. — **De Norske Kirkes Historia under Katholicismen af R. Keyser.** *II*, *Christiania, Tonsberg*, 1858, 478-484.

1. NETTELBLA, 52-60. — *Nach.* 138, 139, 173-174. — **Het Klooster Maria Koudewater.** *Notice hollandaise manuscrite*, communiquée par la R. Mère MARIA BIRGITTA VAN DYCK, ABBESSE DE MARIA-HART.

2. A Kempis : Maria-Star. 1457. A Utrecht Onser : Lieve Vrouwe in den Wijngaard, 1641. (**S. Birgitte en hare aflaten te Utrecht.** *J. J. Dodt van Flensburg.* 1843. II, 60-65) A Dendermonde : Maria Troon. 1464. — A Clèves : Maria Baum. 1640. — *Nach.* 146, 167, 193.

3. Par la bulle *Mare Magnum*, (*Diplom.* II, 11, n° 1714) que Martin V inséra plus tard dans sa confir mation de la canonisation de Brigitte.

ainsi, était, au sujet de Brigitte, qu'il y a autant de raisons pour approuver les révélations que pour les rejeter. Le pape fut affirmatif ; il rendit hommage aux écrits de la vénérable veuve, et assisté de quatre patriarches, de vingt-neuf cardinaux, de quarante-sept archevêques et de cent cinquante-neuf évêques, il confirma la canonisation [1].

Le concile termina le schisme en 1417, grâce à l'élévation du cardinal Othon Colonna au pontificat, vacant par la mort ou la déposition des trois papes rivaux. Quand son intronisation sous le nom de Martin V eut été reconnue, les royaumes scandinaves, désireux de donner aux arrêts de Boniface IX et de Jean XXIII une incontestable validité, s'adressèrent au nouveau pape et obtinrent une bulle qui confirmait la sainteté de Brigitte avec les privilèges de l'ordre. L'année ne s'achevait pas, cependant, sans que le souverain pontife causât des inquiétudes sérieuses aux Birgittins. Il avait augmenté les indulgences concédées à la chapelle de Vadstena, approuvé les fondations anglaises et les constitutions du Saint-Sauveur, maintenant il révoquait certaines faveurs et frappait l'ordre dans son essence même, en interdisant les monastères doubles. Il fallut obtenir cassation de l'arrêt pontifical, et une nouvelle bulle [2]. Quelques années plus tard, le pape déclarait que tous les couvents seraient sous la

1. FLEURY. An. 1415. 227-228.

2. *Dipl. III. an.* 1415. *n*os 2073, 2086, 2087, 2088. — CELSE. *Bull* nos 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23. — *Kl. i Vadstena*. 24-25. Un moine birgittin, impatient de la domination d'une femme, avait fort exagéré l'inconvénient de l'autorité des abbesses sur le temporel et le danger de réunir deux communautés en une seule maison.

direction de celui de Vadstena, où devaient se tenir les chapitres généraux [1]. Si l'on juge des assemblées de l'ordre par celle de 1429, elles ne furent point pacifiques ; pourtant les monastères fonctionnèrent régulièrement sous cette autorité unique.

Vers 1422, on élut une nouvelle abbesse, Benoîte, qui pressa avec activité les travaux de la chapelle, commencés à la fin du XIVe siècle. Brigitte ayant interdit, comme un luxe, l'emploi de la brique à Vadstena, on construisit l'édifice en pierres calcaires aux reflets bleus, tirées des flancs de l'Omberg. La lumière douce du Nord pénétrait dans le sombre vaisseau par des ogives ornées de vitraux blancs et jaunes ; avant de glisser sur des pierres tombales [2] de la plus grande simplicité, elle éclairait le chœur orienté à l'ouest [3] et trois nefs d'égale hauteur, que soutenaient des piliers octogones sans sculptures. La paix régnait ; le silence n'était troublé que par le bruit des flots du Vetter, agitation si semblable aux mouvements de l'âme humaine dans la pensée des races du Nord que, pour elles, l'âme, la mer et le lac sont comme un même mot [4].

1. L'extension de l'ordre, les circonstances modifièrent cette disposition et firent varier les lieux de réunion. *Diar.* 1422. — *Kl. i Vadst.* 30. — CELSE. *Bull.* 7, 8, 39, 43, 46.

2. Autour de Catherine, de maître Pierre qui, disait-on, suivait l'exemple des saintes et répondait par des miracles (*Diar.* 1390-1408), à certaines prières, dormirent deux reines, de grands seigneurs, de nobles dames, la plupart alliés à la fondatrice de l'ordre. La liste de ces sépultures n'a d'intérêt que pour le lecteur suédois ; elle serait facile à dresser.

3 Selon le plan de Brigitte. *Extrav. XXVIII.* — **Den Kyrliga Konsten af Hans Hildebrand.** *Stockholm.* 1875. 54.

4 « Soul is the Gothic *Saivala* », dit **Max Muller** (**Lectures on the Science of Language.** I, IX). « And this is clearly related to another

Une splendide châsse de vermeil renfermait les reliques de Brigitte[1]. Devant elle des foules de pèlerins priaient sans trêve. En 1401 Boniface IX, en 1405 Innocent VII, en 1409 Alexandre V, en 1412 Jean XXIII, en 1420 Martin V, avaient accordé des indulgences au sanctuaire. Lorsque la chapelle neuve fut achevée, l'archevêque birgittin d'Upsal la bénit et consacra le monastère à la sainte Vierge, joignant, selon le désir de l'ordre, le vocable de Brigitte à celui de la Mère de Dieu[2].

On venait de creuser une nouvelle tombe à Vadstena : celle de Philippa d'Angleterre. Reçue dans la confrérie *ab extra* en 1415, l'infortunée princesse s'était, aux jours d'épreuve, retrempé l'âme près des Birgittins ; ils lui montraient, écrivait-elle au souverain pontife, « le chemin de la vérité, » ils lui offraient « le meilleur des cordiaux [3]. » Soutenue par leur amitié, elle finit, près du cloître, une vie dont les brutalités d'Eric XIII avançaient le terme. Sur la pierre sépulcrale, l'indigne monarque alluma des cierges et prodigua des aumônes. Bien que plus tard, dans ses

gothic word *saivs* which means the sea ». Le suédois nomme l'âme *själ* et appelle *sjö* la mer et le lac.

1. Deux frères Sténon et Ture Bengtssöner l'avaient fait fabriquer à Stockholm en 1412, d'après leurs dessins. Elle pesait 129 marcs d'argent. *Diar.* 1412. — *Sver. Hist. II.* 168.

2. *Diar. an.* 1430. — *Klostr. i Vadst.* 51. — A. Ripa. *Vadstena.* 14. Les voûtes du chœur de l'église de Vadstena remontent à 1398. Le mur extérieur à 1414. Les piliers à 1416. Les voûtes des nefs à 1420, En 1453, on éleva les pignons. Un clocher, démoli à la fin du XVIIIe siècle, fut placé sur la toiture de l'édifice.

3. *Diar.* 1415. — **Svenska Medeltidens Rimkrönikor II. Nya Krönikan I.** *Utgifven af G. E. Klemming* Stockholm. 1866. — 17 Reuterdahl III. 254-255.

moments de détresse, il ait pillé les Birgittins[1], il resta leur protecteur jusqu'à sa déposition, et quand le concile général du Nord, tenu à Rœskild, voulut se porter défenseur de la règle de sainte Brigitte à laquelle le concile de Bâle faisait des objections, il appuya de sa signature les lettres que douze prélats de ses royaumes[2] expédièrent à la vénérable assemblée.

Un message jeta l'alarme dans l'ordre. Non seulement le concile attaquait la règle, mais les révélations de sainte Brigitte. Sans tenir compte de l'approbation donnée aux huit premiers livres par les papes Grégoire XI et Urbain VI, comme des louanges que leur prodiguait Boniface IX, on y relevait 123 articles[3] qu'on prétendait erronés, si bien que les Pères mandaient à Bâle l'abbesse et le confesseur général, leur enjoignant d'y apporter les documents relatifs aux révélations et les brefs qui octroyaient certaines indulgences.

Benoîte ne quitta pas le monastère; en 1433, le

1. La *Nya Krönika* ou Nouvelle Chronique, (an. 1498-1521), donne à ce sujet des vers forts curieux qui commencent ainsi

> I Calmarna Sundh munde Kongen koma
> Thz war sancte Birgitte lithen froma, etc.

2. Ces lettres se trouvent aux Archives de Stockholm; elles ont été publiées plusieurs fois.

3. Les écrits de faux savants portèrent ce chiffre à 181, ainsi répartis : 41 au l. I des Révélations; 15 au l. II; 9 au l. III; 22 au l. IV; 14 au l. V; 35 au l. VI; 6 au l VII; 8 au l. VIII; 12 dans la Règle; 5 au cours des Oraisons; 30 dans le *Sermo Angelicus*; 4 dans le prologue. Puis on atteignit le nombre de 200 articles incriminés. Un moine de Vadstena, Olaf Persson, connu par ses travaux sur l'Ecriture, réunit ces objections, les lettres des adversaires des révélations, les réponses des défenseurs et les explications du concile. Ce curieux document est conservé au couvent bavarois d'Altmünster. *Cfr. Acta SS.* 412. — *Kl. i Vadst.* 24.

confesseur Gervin et son *socius*[1] partirent seuls pour le concile. Ils emportaient le manuscrit des révélations, divisées en huit livres par Alphonse de Vadaterra. L'ordre des matières était très imparfait [2], et tout lecteur du Nord sentait ce que le latin avait enlevé de charme à la forme du récit, ce que la traduction ôtait de clarté à des exposés où la valeur propre de chaque mot a une importance pour la conclusion. Mais si les confesseurs de la sainte n'avaient pu échapper aux défauts ordinaires des éditeurs et des traducteurs, le dernier d'entre eux complétait l'œuvre du premier, maître Mathias, en accompagnant l'ouvrage d'un travail critique auquel sa triple qualité de théologien, d'évêque et de témoin, donnait la plus grande autorité. En tête du huitième livre intitulé : *Liber cœlestis Imperatoris ad reges revelatus*, il écrivait l'*Epistola solitarii ad reges.* Dédiée plus spécialement aux rois, cette lettre s'adressait, de fait, à tous les lecteurs des œuvres de Brigitte. D'abord le commentaire parlait des visions : « Matière... presque inconnue des hommes « qui ne possèdent ni science sacrée des Ecritures, ni « expérience de l'oraison, de la contemplation ou de

1. Ako Johansson ; il fut plus tard évêque de Vesteras. *Diar.* 1433.
2. Sauf le cinquième livre, tout entier consacré à la vision que Brigitte avait eue sur la route de Vadstena, et le huitième, qui renferme les exhortations de l'Empereur du ciel aux rois de la terre, les livres et même les chapitres passaient d'un sujet à l'autre A peine pouvait-on dire que la fin du quatrième livre réunissait des révélations faites aux souverains pontifes, que le sixième visait des particuliers, que le septième embrassait les écrits de Brigitte durant son pèlerinage à Jérusalem, que les quatre premiers traitaient surtout du Christ, de la Vierge, du ciel, du purgatoire et de l'enfer. Les exceptions à signaler eussent été sans nombre. Vingt-six chapitres du huitième livre étaient d'ailleurs disséminés dans les autres livres et répétés deux fois.

« la vie spirituelle. Pareils à des aveugles, ajoutait-il, « beaucoup d'hommes condamnent sans un sérieux « examen les âmes simples unies à Dieu ; dans leurs « jugements inconsidérés, ils allèguent une seule chose « raisonnable : à savoir que Satan se transforme en « ange de lumière. Les incrédules fouillent le passé « afin de mettre en relief l'exemple de personnes spiri- « tuelles trompées par le diable, oublieux de ceux qui, « éclairés par les visions et infusions divines, ont rem- « pli l'Eglise de lumières... Ils condamnent surtout « le sexe féminin, les simples, les inintelligents, qu'ils « croient indignes d'avoir des visions divines ou pro- « phétiques et ne considèrent pas que dans l'ancien « et le nouveau Testament le Seigneur a montré sa « toute-puissance en choisissant, pour confondre les « sages, les faibles de l'un et l'autre sexe. » Alphonse de Vadaterra citait alors Moïse, Marie sa sœur, David, Judith, Esther, Debora, Anne fille de Phanuel, Elisabeth, sainte Lucie, d'autres encore, et s'appuyant sur les textes de l'Ecriture, des Pères, des Docteurs, le prélat abordait l'examen des visions en général et de celles de Brigitte en particulier. « La sainteté de la « vénérable femme inspire confiance, disait-il. Ses « visions avaient lieu pendant la veille et non durant « le sommeil ; elles étaient rarement corporelles ou ima- « ginaires, mais intellectuelles et par conséquent de « celles où le démon peut le moins tromper les âmes. « La preuve qu'elles venaient du Saint-Esprit est d'ail- « leurs facile à donner : c'est la transformation pro- « duite en Brigitte comme en ceux qu'elle instruisait. « Les voix que la sainte entendait, s'exprimaient soit

« littéralement, soit avec des figures. Si Dieu s'adressait « à elle, par l'intermédiaire des anges et de la très « sainte Vierge, il lui parlait encore directement, et la « clarté des prédictions de l'extatique témoignait du « degré extraordinaire auquel elle avait reçu le don « de prophétie [1]. »

Dès leur arrivée à Bâle, les deux moines furent soutenus par l'ardent promoteur de la canonisation de Brigitte, Torquemada, par les membres de diverses commissions saisies de la cause sous Grégoire XI, Urbain VI et Boniface IX, enfin par le savant cardinal anglais Geofroy de Ballaland. Au mois de mars 1435, le concile accepta les conclusions de Torquemada, chargé avec un maître en théologie de l'examen des révélations. Le disciple de saint Thomas relevait toutes les objections, retournant contre les adversaires de Brigitte leurs arguments. A l'aide de leurs propres termes, il prouvait que le livre ne pouvait être considéré comme suspect ni *in qualitate*, parce que la doctrine en est pure, ni *in figura*, parce que la forme s'accorde avec celle de l'Ecriture et des Pères, ni *in pondere*, puisque, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, tout, selon la parole de saint Augustin, s'y équilibre dans l'amour [2].

A cette époque, de profondes dissensions troublaient la Suède. Le peuple, froissé par la prépondérance que l'Union de Calmar donnait aux Danois, prétendait se défaire d'eux, comme il s'était défait des Allemands.

1. La lettre d'Alphonse de Vadaterra se trouve dans toutes les éditions des Révélations.

2. Prol. *Joan. Card. de Turrecremata* et *In Defen. ej. sup. revel.* c. VI. — Celse. *Bull.* n° 5.

Toutes les classes, et le clergé avec passion, prenaient parti dans l'un ou l'autre camp. Vadstena était sans cesse le théâtre d'assemblées bruyantes. Depuis 1412, le monastère refusait de leur ouvrir la grande salle du chapitre, les trouvant incompatibles avec la paix d'un cloître ; mais elles avaient coutume de se réunir en ce lieu et la ville les recueillit quand le couvent les expulsa. Ce fut bien près des reliques de Brigitte et par des principes qu'elle n'eût pas désavoués, qu'en 1434 Engelbrecht proposa le renversement d'Eric XIII. Deux ans après, la cruauté de la guerre se faisait sentir jusque dans le monastère dont les Dalécarliens violaient le droit d'asile [1]. Malgré les sentiments patriotiques qui éclatent dans le *Diarium* ou journal de Vadstena, l'ordre national restait en dehors des agitations de la politique et acceptait, sans bassesse, la protection du souverain légal. Lorsqu'en 1439 la déposition d'Eric donna des espérances au Suédois Charles Knutsson Bonde, nommé gouverneur du royaume, et au roi de Danemark Christophe de Bavière, qui maintenait l'Union de Calmar, les Birgittins ne conspirèrent ni pour l'un ni pour l'autre. Loin de participer aux luttes du siècle qu'ils avaient quitté, ils étendirent le règne de Dieu jusqu'en Finlande où s'ouvrit le monastère de Nådendal [2]. Deux ans plus tard, fidèles à leurs principes de

1. *Diar.* 1431-1436. — *Nya Krön.*, I, 153. L'asile et la sépulture accordés à l'assassin d'Engelbrekt, Jösse Eriksson, ne doivent point induire en erreur sur les sentiments du couvent à l'égard de la victime. Les moines admiraient le patriote suédois au point d'enregistrer dans leur journal la croyance populaire à sa sainteté et aux miracles obtenus à son tombeau.

2. *Diar.* 1440. — *Nach.* 126. — REUTERDAHL. III. 271. La fondation eut d'abord lieu à Ayles.

soumission au pouvoir établi, ils reçurent avec honneur le prince bavarois, devenu roi de Suède, et lui firent confirmer les privilèges du couvent. Christophe amena sa jeune reine à Vadstena ; on se préparait alors à nommer abbesse, Ingeborge fille du duc Gérard de Schleswig, entrée au monastère avec une dispense d'âge en 1408. Le confesseur général était un grand seigneur danois, Magnus Unnasson, dont la sœur, dame d'honneur d'Ingeborge, avait pris le voile à Vadstena avec la princesse. Ces amis naturels du souverain attirèrent sa bienveillance sur le couvent; sa mort, arrivée en 1448, ne causa dans aucune partie du royaume autant de regrets que parmi les religieux [1]. Le successeur que les Suédois lui donnèrent avait cependant plus de raisons encore que lui d'être favorable à Vadstena.

Charles Bonde était, par sa mère, petit-neveu de sainte Brigitte; sa fille, Richissa [2], postulait l'habit birgittin ; sa bien-aimée femme Catherine [3] s'abritait près du cloître afin de faire vaillant accueil à la mort qui minait sa jeune vie et demandait à reposer dans la chapelle, où elle reçut la sépulture en 1450. Le nouveau roi se montra pour les Birgittins ce qu'il était pour tous, plein de généreuses impulsions, audacieux, inconstant et personnel. Il maintint la suzeraineté du

1. *Diar.* 1408, 1442, 1446, 1448, 1491. — REUTERDAHL, III. 238. — *Sver. Hist.* 11-167. — *Kl. i Vadst.* 39

2. Bien que dans la généalogie publiée par RIETZ, (*Scrip. Suecici, III.* 239) Richissa soit indiquée comme Monialis Vadstenæ †. 1452, il est probable, puisque le *Diarium* ne mentionne pas sa pro ession, qu'elle mourut jeune comme la plupart des enfants de a reine Catherine et n'eut pas le temps de prononcer ses vœux.

3. Elle descendait de la tante de Brigitte, celle-là même qui avait recueilli la sainte à Aspenæs. (Cfr. MESSENIUS. *Theat. XLI*, 44.)

couvent sur la ville de Vadstena [1], s'ingéra dans les modifications apportées en 1451 à la discipline du monastère et prétendit, l'année suivante, exercer son autorité au delà de toutes les bornes [2]. Le neveu de l'abbesse [3], Christian roi de Danemark, élevant des prétentions au trône de Suède, et le confesseur général étant soupçonné d'appartenir au parti qui soutenait l'Union de Calmar, Charles VIII exigea que, sans motif, on privât l'abbesse et le confesseur de leurs charges. Ces charges étaient à vie [4]; l'indignité seule pouvait amener une déposition. A l'unanimité, les couvents et l'ordinaire protestèrent en faveur d'Ingeborge et de Magnus. Fidèles à l'esprit de paix qui distinguait l'ordre dans ces temps troublés, ceux-ci donnèrent aussitôt leur démission : « ils voulaient, disaient-ils, « préserver le monastère de la disgrâce royale. » L'abbesse et le confesseur, élus pour remplacer les deux Danois, furent choisis parmi les religieuses et les moines suédois.

La réponse de Charles VIII à tant de soumission ne se fit pas attendre. En 1455, il donnait au monastère sa

1. *Diar*. 1450. — *Kl. i Vadst.* 39 — A. RIPA, *Vadstena*. 1-7. De nos jours, la ville porte encore pour armoiries l'image nimbée de Brigitte sur champ de sable.

2. ORDINEM REGIMINIS MON. VADSTENENSIS *a rege Carolo VIII, Vadstenis an* 1451 *mense sept. datus*, publié par RIETZ (*Scrip. Suec. III*, 241), par G. E. KLEMMING. (*Uppen. V. Bih.*, 109-126) et par LINDSTRÖM (*Stockh.* 1845), d'après trois codex différents.

3. Ingeborge avait écrit pour lui les *Consilia de Vita christiana ad regem Christiernum I.* — REUTERDAHL, III, 457.

4. Bien que le plus souvent les titulaires fissent prévaloir leur désir d'en être relevés lorsque l'âge les avertissait de tourner leurs forces vers la préparation au jugement divin. Cfr. *Nach.* 23.

troisième fille : Brigitte. Le pape accordait une dispense d'âge à cette princesse qui, dès l'enfance, semblait portée, par la grâce de Dieu, au cloître où sa sœur Richissa était morte. Accompagnée de quatre autres postulantes, elle s'y précipita, joyeuse de vivre dans l'amour qui, en elle, prévenait tout autre sentiment. Lorsque l'archevêque d'Upsal la consacra au service de Dieu, il conspirait contre le roi afin de rétablir l'Union de Calmar. Avant tout le prélat sentait bouillonner en ses veines le sang des Oxenstiern, écarté du pouvoir par Charles Bonde ; de même que son suffragant l'évêque de Linkœping, il préférait l'épée à la houlette du pasteur et jouait un rôle prépondérant au milieu des luttes qui ensanglantèrent le royaume.

Charles VIII fut trois fois roi et trois fois déposé. Il se montrait peu scrupuleux à l'égard des biens du clergé, et prit aux Birgittins, en les payant d'un prix illusoire, les deux diadèmes enrichis de pierreries et les autres bijoux qu'ils tenaient de la reine Philippa. Il craignait, assurait-il, que la richesse ne fût, pour le monastère, une tentation propre à perdre les âmes. Rappelé au trône, Christian Ier enleva sans phrases à Ingeborge, qui avait recouvré sa crosse en même temps que lui sa couronne, un legs fait par Eric XIII [1].

La mort d'Ingeborge mit le pouvoir aux mains de Catherine Bonde, nièce de Charles VIII, et le couvent, très suédois de sentiments, exigea la démission de Magnus, rentré en charge [2]. Au cours des règnes et

1. *Diar.* 1452-1454-1455-1456. — REUTERDAHL. III, 238. — H. HILDEBRAND. *Kulturhistorisk Skildr. I*, 503. — *Kl. i Vadst.* 37, 38, 41.

2. Le *Diarium* se montre sévère pour les conspirations danoises de l'é-

des dépositions de Christian Ier et de Charles, ce prince mourut sur le trône. Pour le bonheur de sa patrie, il laissa le pouvoir au sage Sténon Sture. Celui-ci sut le garder en ménageant les suceptibilités de ses pairs et en ne prenant pas le titre de roi. Mais la guerre avec les Danois continua et l'hospice de Vadstena s'ouvrit à de nombreux blessés.

A Catherine Bonde succéda une autre parente de Charles VIII, Marguerite Clausdotter (Natt och Dag). Par son *Chronicon de genere et nepotibus sanctæ Birgittæ*[1], elle jeta de précieuses lumières sur la généalogie et la famille de la fondatrice de son ordre. Pour le passé, l'abbesse possédait des traditions légendaires plutôt que des documents; mais à mesure que ceux dont elle parle devenaient ses contemporains, elle précisait avec sûreté leur sort, leurs alliances et leur postérité. Après avoir montré Marthe loin de sa mère dans la mort comme dans la vie, et enterrée en Norvège, sa terre d'adoption, elle racontait les dernières années de Cécile. A son troisième veuvage, cette cadette de la famille s'était retirée avec ses filles au monastère de Vadstena, où l'une d'elles prit l'habit. La narratrice s'occupait ensuite de la courte lignée du fils aîné de la sainte. Le premier de ses enfants était mort jeune, et celui que Brigitte

piscopat suédois ; sur toute cette époque il est une admirable chronique. L'an 1465, il dit qu'après la mort d'Ingeborge les deux couvents se refusèrent à toute élection d'abbesse qui ne serait point précédée de la démission du confesseur général Magnus.

1. Une partie de cette chronique se retrouve dans un manuscrit du XVIe siècle: **Birgitta Andersdotters Breviarium och Bönbok.** Elle forme les variantes publiées par M. ANNERSTEDT (*Scrip.* III, 209, 212-216) au texte que, d'après lui, nous citons dans notre volume.

avait guéri par ses prières restait le seul représentant de son père à la première génération. Se sentant appelé de Dieu, il faisait ses études théologiques quand son dépit du mariage de sa mère avec Jean de Moltke le rejeta au sein du siècle. Animé de haine contre les Allemands, il voulut à tout prix soustraire son héritage aux enfants de sa mère, et il quitta le bréviaire pour épouser Catherine Sture et succéder à ses ancêtres dans la charge de sénéchal de Néricie. Un jour où il priait dans la chapelle de Vadstena près de la châsse de sa grand'mère, celle-ci lui apparut et l'avertit qu'il fallait mourir. C'était au mois de septembre 1398. Charles, frappé d'un mal soudain, ne rentra dans son château d'Ulfåsa que pour y souffrir; quelques semaines plus tard, il rendait son âme à Dieu. Les biens qu'il avait gardés des Allemands furent portés aux Danois, ennemis de la Suède, par le mariage de sa veuve avec Haquin Tott[1]. La fille unique de Charles, Brigitte, favorisée d'une apparition de sa sainte patronne, avait fini sa vie au monastère de Vreta[2]. Bientôt la seconde fille de Cécile venait mourir près des tombes de ses fils, enterrés au monastère; son mari Sténon Bjelke, sénéchal et conseiller du royaume, entrait dans le cloître et se sancti-

1. La fille de Catherine Sture et d'Haquin Tott hérita d'Ulfåsa et le fit entrer dans la famille Natt och Dag. De nos jours, le Friherr Axel Hermelin possède ce domaine. Non loin du château moderne, on voit les ruines du vieux manoir et la trace des fortifications qui défendaient l'accès.

2 On rapporta ses restes à Vadstena près de sa grand'mère Catherine Glysingsdotter, de sa tante Catherine Knutsdotter, de sa cousine la comtesse des Orchades et de toute sa famille. *Diar.* 1384, 1395, 1398, 1399, 431.

fiait sous l'humble habit de frère convers. Marguerite Clausdotter montrait la lignée de Brigitte éteinte à la troisième génération [1].

Au milieu de la chapelle, qui s'embellissait toujours et que le pays nommait *Templum Cathedrale*[2], se dressait le sépulcre de Catherine. Marguerite Clausdotter ne songeait point à écrire son histoire. L'œuvre avait été entreprise et menée à bonne fin dans le premier quart du xv[e] siècle par un des plus saints moines de Vadstena : Ulf Birgersson [3]. Tout rendait l'hagiographe digne de parler de son héroïne : sa vertu, son attachement aux moindres détails de la règle, son intelligence particulière des révélations de Brigitte, ses propres visions. Son entrée dans l'ordre était une action de grâces envers la fondatrice, qui l'avait sauvé d'un naufrage, sa biographie de Catherine un *ex-voto* à cette bienheureuse vierge dont l'intercession venait d'arracher à la mort Benoîte abbesse de Vadstena[4]. L'étude du livre [5] d'Ulf, intitulé *Legenda Katerinæ sanctæ memoriæ*,

1. *Chron.* 207-216. — Proc. Can. Beat. Kater. *f.* 143, *r.* 150 r.

2. On dit d'ordinaire que la chapelle de Vadstena fut commencée en 1414 et terminée en 1424. Ceci ne peut s'appliquer qu'aux travaux extérieurs. Beaucoup d'autels et de tombes semblent avoir passé des anciennes églises dans la nouvelle, et jusqu'au moment du pillage de Vadstena par les luthériens, on ne cessa pas d'embellir le sanctuaire. En 1459, un nouvel autel orné d'un tableau qui coûtait 600 marks fut dédié à Brigitte. Cf. *Klostr. i Vadst.* 39.

3. Fils de Birger de Larbo et d'Ingeborge, sœur *ab extra* de Vadstena. Il fit profession en 1407, fut confesseur général en 1423 et se démit de ses fonctions en 1426, pour ne pas se plier à des modifications introduites dans la règle. Il commenta certains points obscurs des Révélations et mourut en 1433. *Diar.* 1433 — *Vitis Aquil.* 143.

4. Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Fr. Johan. in 7° art. f.* 28 *r. et v. Fr. Clem. Petri in 2° art. f.* 28 *r. et v. Sr. Marg. Clausd. in art.* 1° *f.* 55, *et Sr Ragnildis. in art.* 9° *f.* 69 *v.*

5. Sorti le premier de l'imprimerie de Stockholm en 1474. Réimprimé

fit espérer à Marguerite qu'on pourrait reprendre avec succès les négociations commencées en 1464, et poursuivies depuis 1469, pour la canonisation de la première abbesse.

Trois cardinaux avaient tiré treize articles de la *Legenda Katerinæ* et chargé l'archevêque d'Upsal, l'évêque de Linkœping et un chanoine d'examiner les témoins sur chacun des points mentionnés. Le 27 août 1475, le monastère de Vadstena reconnut toute autorité à cette commission qui ouvrit ses séances au couvent. Les premiers témoins entendus furent le confesseur général, un religieux de très noble famille, Olaf de Bringetofta [1], et deux autres moines auxquels succédèrent l'abbesse Marguerite et cinq sœurs [2]. En dehors de quatres miracles relevés par le livre d'Ulf [3], les commissaires entendirent s'assurer de l'authenticité d'innombrables prodiges qu'on attribuait à l'intercession de Catherine ou au contact de ses reliques. Une foule, dans laquelle toutes les classes et les ordres religieux avaient des représentants, se pressa aussitôt à Vadstena. Les uns racontaient la protection que la bienheureuse accordait à leurs animaux et à leurs biens en calmant les tempêtes, en éteignant les incendies. D'autres rappelaient comment ils avaient été délivrés

en 1552, en 1557, dans les *Acta SS. T. III Martii*, et enfin au T. III des *Scriptores Rer. Suecicarum.*

1. Le texte du procès de canonisation de Catherine (f. 31 v.) travestit Bringetofta en Bringatomptom ; c'est le nom du lieu dont Olaf était curé.

2. Proc. Can. B. Kater. f. 19 *r. a* 74 *v.*

3. La conversion de Venozza Orsini ; la naissance de Brigitte fille du sénéchal Jamotti de Salerne ; la délivrance d'un enfant qui allait périr dans les flots, et la guérison d'une birgittine paralytique.

des dangers qui menaçaient la vie du corps ou celle de l'âme. Enfin des voix émues parlaient de la résurrection d'enfants devenus des hommes. Près de Dieu comme ici-bas, Catherine participait aux χαρίσματα ἰαμάτων [1] de l'Esprit-Saint. Elle secourait les malheureux qui, sur le point de désespérer, lui confiaient leur cause dans un cri d'angoisse [2].

La difficulté des voyages, et surtout la guerre civile, interrompirent les séances de la commission. Les travaux ne recommencèrent qu'au printemps de 1477. A Stockholm et à Vadstena, on entendit des témoins. De fort grands seigneurs, tous parents de Brigitte en ligne collatérale, comparurent au monastère. Parmi eux on distinguait la fille du roi Charles VIII, Magdeleine, NicolasSture et bien d'autres notables personnes. Après avoir répondu aux questions qui leur étaient posées, et mêlé à leurs recits de touchantes traditions, transmises par les aïeules, tous racontaient de récents miracles dont ils avaient été les spectateurs. Ils parlaient avec orgueil de plusieurs héros des derniers combats, guéris miraculeusement sur le champ de bataille par l'intercession de Catherine. L'un de ceux-ci, Canut Posse, était connu du royaume entier par la noblesse de sa race, sa science et sa bravoure [3].

Le 1er juillet 1477, le manuscrit fut expédié au pape

1. *I Corinth.* XII. 9 « la grâce des guérisons », dit le texte français qui ne peut rendre l'expression grecque.

2. Proc. Can. Beat. Kater. *f.* 95 *r.* *à* 96 *v.* Les Bollandistes (t. III, Martis, 516-528) et M. Annerstedt (*Script.* III, 263-268) donnent le récit de ces miracles. Ils ne passent sous silence que 27 d'entre eux qui n'offrent point d'intérêt particulier.

3. Proc. Can. Beat. Kater. *f.* 158 *à* 196. Le peuple voyant Canut Posse,

Sixte IV. Après une longue attente, l'ordre du Sauveur s'adressa de nouveau à ce pontife qui le 16 août 1482, permit de rendre un culte à Catherine [1]. On s'attendait à voir placer l'abbesse de Vadstena sur les autels, et ce fut une faible consolation au désappointement qu'on éprouva. La mort de Sixte IV porta un coup fatal à la canonisation. Bien que son successeur Innocent VIII eût promis de définir la cause, il se contenta d'autoriser les Birgittins à célébrer solennellement la fête de leur première abbesse par l'office et la messe des vierges [2]. La série des miracles ne cessant point, on fit de nouvelles démarches, et au mois d'octobre 1488, le confesseur général rapportait de Rome un bref et deux bulles qui permettaient la translation des reliques.

Pendant près d'une année on s'occupa des préparatifs de cette fête. Le 31 juillet 1489, l'archevêque d'Upsal parut au monastère accompagné de ses suffragants et suivi d'une multitude d'abbés, de docteurs,

élève de l'Université de Paris, disserter mieux qu'un clerc après s'être battu comme l'élite des chevaliers, le croyait quelque peu sorcier. (Cfr. AFZÉLIUS, V, 191.)

1. H. HILDEBRAND. *Sv. Kol. i Rom*, 234-236.

2. *Missæ propriæ sanct. reg.* 8-18. Messe : Dilexisti justitiam. Le Missel d'Abo (Lübeck, 1488) contient des additions manuscrites dans lesquelles se trouve la sequence : « Recensemus in hac die, » publiée par le P. Papebroek (*Acta SS. T. III Martii* 501) et par G. E. KLEMMING (*Hymni Sequent.*, 75). L'office de Catherine fut écrit longtemps avant son procès de canonisation par le moine birgittin JEAN BENGTSSON, † 1461. M Klemming l'a imprimé d'après le bréviaire manuscrit de Gnadenberg. (*Additamenta*, f. 74 a. 74 k.) Dans le même volume (f. 74 l. et 75 l.), le savant bibliothécaire de Stockholm donne aussi une hymne en l'honneur de la bienheureuse composée au XVII[e] siècle par FR. HILARION DE NAPLES, et l'oraison : « O Swecorum advocata, » qu'on adressait à Catherine même avant l'exaltation de ses reliques. Dans les livres des religieuses birgittines (*Bib. roy. de Stock. Cod. A.* 43, *f.* 145 *et Birg. Andersd. Breviarium f.* 184-185), on trouve deux prières dont la seconde est enrichie d'indulgences

de moines et de clercs. Sténon Sture, gouverneur du royaume, dont la fille Brigitte était religieuse à Vadstena, tout son conseil, soixante cavaliers, des foules innombrables de seigneurs, de bourgeois et de peuple, faisaient cortège au clergé. La chapelle où l'on exposait les vases sacrés, héritage de famille donné au monastère par sa première abbesse, était décorée d'une splendide tapisserie représentant Catherine. On reconnaissait la belle sainte aux deux attributs dont ses dévots aimaient à l'entourer : une lampe, dont la flamme pure et ardente brûlait voilée, comme brûlait au cœur de Catherine l'amour du Verbe, et le daim réfugié sous son manteau [1], doux emblème de sa protection sur les faibles. Un savant docteur prononça son éloge en latin.

La chapelle s'éclaira de mille feux rouges et blancs. Ils figuraient la couronne qui surmonte le voile des sœurs, la croix et le cercle portés par les pères. Ces étincelants symboles donnaient à la solennité un caractère tout birgittin et le luxe banal, signe de décadence pour les familles religieuses, ne troublait point la prière des fidèles. Toute la nuit, des masses compactes se succédèrent, avides de gagner l'indulgence plénière accordée par Innocent VIII. Le lendemain, les prélats, assistés de Sténon Sture et de son conseil, prirent les ossements

1. *Diar.* 1485, 1488. — Proc. Can. Beat. Kater. *Dep. Marg. Clausd. in art.* 1° *f.* 56. Une statue, dont nous avons déjà parlé, représente la sainte avec un animal à ses pieds et une lampe dans la main gauche. Une autre où elle tient un objet qui, à notre sentiment, ressemble plus à un ciboire qu'à la monstrance décrite par le P. Cahier : (**Caractéristiques des saints dans l'art populaire, par le R. P. Ch. Cahier, de la Compagnie de Jésus**, *Paris*, *Poussielgue*, 1867, 565), est reproduite en gravure dans l'histoire de Suède si souvent citée. (*Sver. Hist.* II, fig. 82.)

de la bienheureuse en vue de les diviser et de les placer dans de splendides reliquaires, puis l'évêque de Linkœping prononça un nouveau panégyrique. Pourquoi pleurait-on de joie ? Nul ne le demanda, car il n'y avait point de curieux, mais des croyants qui louaient Dieu et ses saints. Formé en longue procession, on portait avec la châsse de Catherine celle de sa mère. Le vulgaire continuait à chercher ces deux femmes au sein de la gloire éternelle comme elles avaient passé sur la terre, l'une en pleine lumière, l'autre dans l'ombre, idée toute mondaine que les vierges du cloître ne partageaient point.

Cependant les hymnes en l'honneur de Catherine éclataient de toutes parts. Les unes racontaient sa vie, d'autres répondaient en célébrant des miracles, enfin toutes les voix s'unissaient pour supplier :

O Svecorum advocata
Katherina sociata
Christo æternaliter...
prava quæque perpetrata,
prece dele cum beata
deprecando Dominum [1] !

C'était sur un nouveau rythme, *in discantu in nova mensura*, que des musiciens et des chanteurs, cachés à tous les yeux, psalmodiaient les louanges de Catherine. Il est permis de croire que Brigitte, soucieuse de la pureté du plain-chant dans son ordre, n'aurait pas approuvé ce changement barbare.

Les solennités, pendant lesquelles Sténon Sture

1. *Mss. Aboense Lub.* 1488, *Hymn.*, *Seq.*, *Additamenta*, 74 c.

porta lui-même et mit en place la statue de la bienheureuse, durèrent quatre jours. Elles se terminèrent par la messe de Catherine chantée à un autel élevé en son honneur. Deux chaires avaient été dressées dans le cimetière et tous purent entendre l'éloge de celle qu'invoquait l'Eglise. L'abbesse de Vadstena distribua aux principaux assistants des images de Catherine et de petits abrégés de sa vie. Les couvents étrangers demandèrent et obtinrent des reliques. Désormais on honora la Vierge suédoise d'un culte [1].

La fille de Brigitte, jugée sainte par les souverains pontifes, les cardinaux et la foule des fidèles, n'a cependant point été inscrite au livre d'or de l'Eglise. Après avoir guidé toute sa vie, sa vocation de renoncement aux biens de la terre retentira pour elle jusqu'à ce que la terre ait passé. Comme son âme, sa gloire reste voilée aux yeux des hommes. Quand, au sein de la création renouvelée, tout ressuscitera pour ne plus mourir, le Christ ouvrira son livre de vie et couronnera Catherine de Suède en présence de l'univers.

1. **En Historie om Sanctæ Chatarinæ Sanctæ Birgittæ dotters canonisering som skedde i Vadstena, A. D. 1489.** Ce récit, dû à un témoin oculaire, **Nicolas Ragwaldsson**, confesseur général de Vadstena, fut publié d'après un Mss. de la Bibliothèque d Upsal par SCHRŒDER (*Upsal*, 1832-1833) et par M. ANNERSTEDT (*Script.* III, 268). — *Diar.* 1489-1506. — Suecia, 1490 (*Historicæ Cantiones utgif. af.* G. E. KLEMMING. 105-108.) — REUTERDAHL, III, 382. Les monastères italiens et polonais ne purent s'entendre avec les autres sur les anniversaires des fêtes. On célébrait l'entrée de Catherine dans la patrie céleste du 22 au 31 mars, à des jours différents. La translation de ses restes, soit le 25 juillet, soit à la fête de saint Pierre aux liens. Le pape Jules II confirma les droits de l'ordre à rendre un culte à sa première abbesse. Par un bref du 21 avril 1512, Léon X fixa la fête au 24 mars et la translation des reliques au 25 juin.

CHAPITRE XVI.

1490-1891.

L'ORDRE DEPUIS LA RÉFORME JUSQU'AU TEMPS PRÉSENT.

Esprit et influence des Birgittins. — Le monastère de Vadstena. — Expulsion des moines et des religieuses. — Les reliques et le culte de Brigitte. — Ses révélations. — Les Birgittines anglaises, hollandaises, allemandes et espagnoles. — La maison de la sainte à Rome. — L'oratoire de Vadstena.

Nicht länger werden Eure stillen Zellen
Ein Opfer trauriger Verödung sein
Da neue Schwestern sich mit Gott vermählen
Und neue Kräfte Eu'rem Kloster weih'n.
J. S.

La prospérité spirituelle et matérielle des Birgittins atteignit son apogée vers la fin du xve siècle [1]. L'appel d'une colonie dans l'ancienne abbaye bénédictine d'Altomünster [2] portait, en 1497, au chiffre de vingt et un les monastères qui formaient l'auréole de Vadstena. A Rome, l'ordre se tenait en rapports permanents avec le saint-siège par l'entremise de l'Hospitium fondé dans la maison de Brigitte. Selon les circonstances les chapitres généraux s'ouvraient sous les voûtes de quel-

1. Les nombreux actes de donation de 1391 à 1414 publiés par le *Diplomatarium* prouvent la richesse du monastère.
2. Près d'Augsbourg.

qu'un des principaux monastères, et maintenaient l'union entre tous les couvents. Pénétrés de l'esprit de leur fondatrice, les Birgittins s'appliquaient à le répandre au dehors.

Après avoir élucidé, commenté et traduit en suédois le texte latin des révélations [1], après y avoir puisé d'admirables prières [2], après l'avoir reproduit à l'infini par la copie, ils résolurent de le faire imprimer. L'abbesse envoya donc le prieur de Vadstena et un convers au couvent de Lübeck, ville où l'art de Gutenberg avait d'habiles artisans [3]. Outre la version d'Alphonse de Vadaterra [4], les deux religieux emportaient plusieurs notes, rédigées par le confesseur de Brigitte Pierre d'Alvastra, et revues par Catherine et par Nicolas Hermansson [5]. Elles formaient une neuvième partie nommée les Révélations extravagantes, afin d'indiquer, par

1. *Bib. roy. de Stockholm*, Cod. A. 5, 29, 33, 44. *Bib. de Skokloster*, nos 5 et 36. *Bib. de l'Université d'Upsal*, n° 61. *Bib. de l'Université de Lund.* Cod. *Bergmanianus*. Nous citons ces manuscrits et tous ceux mentionnés au cours du chapitre d'après M. Klemming : (Birgitta Litteratur, *Uppen. V Bihang.*). Mais nous en connaissons les textes imprimés, qui ont paru dans diverses publications. Au XVe siècle, les moines Störkarus, Ulf Birgersson, Pierre Olafsson et J. Borqvard écrivirent des commentaires et des éclaircissements sur la règle, que complétaient les *Constitutiones* de Pierre d'Alvastra et le *Lucidarium*.

2. *Bib. roy. de Stock.*, Cod. A. 36, 27, 29, 43, 37, publiés par M. Klemming, *Uppen*, *IV*, 132. 176.

3. C'était sans doute l'avantage de loger dans un monastère birgittin qui faisait préférer cette imprimerie allemande à celle fondée dès 1483 à Stockholm.

4. Le VIIIe livre était précédé de l'*Epistola solitarii ad reges* et suivi de la Règle du Sauveur et du Sermon de l'ange. La division de l'ancien évêque de Jaen ne fut pas scrupuleusement suivie, nous le voyons par la remarque : *hic est finis quarti libri secundum Alphonsum*, placée après le 130e chapitre du IVe livre, quand quatorze chapitres précèdent encore le livre V.

5. Les Birgittins accompagnèrent ce travail d'un prologue. *Rev.* 681.

un mot en usage dans les écrits ecclésiastiques, qu'elles ne faisaient point corps avec l'œuvre principale. Le livre était publié, assurait la préface, sur les manuscrits originaux conservés à Vadstena [1].

Au mois de novembre 1492, les Birgittins revinrent à leur couvent avec huit cents exemplaires sur papier, seize sur parchemin et tout ce qu'il fallait pour monter une imprimerie. Cet instrument de diffusion pour les travaux de l'intelligence humaine excita encore l'activité à Vadstena, où l'on se livrait avec persévérance à l'étude de l'Ecriture sacrée. De nombreuses copies, des traductions, permettaient aux moines et aux religieuses de garder entre leurs mains les textes auxquels on joignait quelques-uns des commentaires dus à la plume des saints. La théologie avait une large place dans ces travaux : saint Thomas [2], saint Bonaventure et même Gerson [3] et Hugues de Saint-Victor étaient transcrits, traduits et commentés. S'il n'exista jamais chez les Birgittins d'enseignement théologique qui fît école, ni de sentiment personnel sur les questions où l'Eglise invite au débat, l'ordre fut éclairé par les frères Mineurs et plus encore par les frères Prêcheurs ; il eut des prédicateurs célèbres, des missionnaires entraî-

1. Outre les Révélations, il contenait des documents recueillis en 1446 par l'ancien maître du sacré palais, devenu le cardinal de Torquemada, à savoir : la lettre dont le prélat avait accompagné l'envoi de sa défense des Révélations ; un long prologue, où il établissait la réalité des visions de Brigitte ; la bulle de Boniface IX confirmée par Martin V ; les quatre oraisons de la sainte, un résumé de sa vie, et l'hymne : *O Birgitta mater bona.*

2. *Diar.* 1391, 1438, 1446, 1452, 1461, 1492, 1514, 1535. — *Bib. roy. de Stock.* Cod. A. 1, 3. — REUTERDAHL. III. 455.

3. Rietz trouva dans un manuscrit de Vadstena la traduction de l'ARS MORIENDI et la publia.

nants [1], des directeurs fermes et austères [2]. Dans l'un et l'autre cloître, les écrits des docteurs, ceux de saint Bernard surtout, faisaient l'objet des méditations [3]. Il en était de même des livres mystiques contemporains que les moines et les sœurs traduisaient en suédois; par exemple : le *Miroir des Vierges* [4], tant aimé de Brigitte, l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Livre de l'éternelle Sagesse* d'Henri Suso [5], les œuvres d'Alain de la Roche [6], les *Instructions* d'Antonin, archevêque de Florence [7]. On lisait les Vies des Pères du désert et de presque tous les saints et saintes connus; déjà on invoquait Élisabeth de Hongrie et Catherine de Sienne. La transcription de bréviaires, de prières à de nombreux saints, et en particulier à Brigitte et à sa fille, l'exécution soignée de missels, d'hymnaires et d'antiphonaires occupait les moines et les religieuses et leur don-

1. *Diar.* 1389, 1391, 1406, 1445, 1470, 1525. — On trouve des plans de sermons dans les Cod. A 33 de la bibliothèque de Stockholm et 61 de la bibliothèque d'Upsal. Ils ont été publiés : **Svenska Medeltids Postillor.** II. 162, 176, 299, 302.

2. **Förmanelse bref** adressé aux religieuses de Vadstena par **Johan Matsson**; publié par Rietz (*Scrip. Suec. III.* 128, 138) et réimprimé par le *Sv. Fornsk. Sällsk.* dans le **Läsning för Klosterfolk**, 148.

3. *Bib. univ. d'Ups.*, 15. — *Diar.* 1470.

4. *Diar.* 1486.

5. *Bib. roy. de Stock.* Cod. A. 4. Cette traduction fut copiée par deux religieuses de Vadstena, Catherine fille du maire de la ville, et Christine Hansdotter Brask, que Wieselgren (*Sv. Skön. Litt. II.* 384) désigne à tort comme les auteurs de la version. R. Bergstrœm l'a publiée sous le titre de **Gudliga Snilles Väckare af Henrik Suso**. *Stockh.* 1868-1870.

6. *Bibliothèque roy. de Stockholm.* Cod. A. 2

7. Ce manuscrit de Vadstena appartient à la bibliothèque de Linkœping; il contient en outre la traduction suédoise d'un opuscule attribué à Henri de Hesse : De Vita cœnobitica et les Meditationes vitæ monasterialis secundum regulas ord S. Basilii et Benedicti. Il a été publié par Rietz (*Scrip. Suec. III.* 105-127. 138-152. 183-193).

nait la connaissance de la liturgie et du plain-chant [1]. Dans le monastère, toutes les sciences du moyen âge étaient cultivées. Parmi les moines on comptait des métaphysiciens, des astronomes, des docteurs en droit canon. Sous l'influence de l'ordre national, les études historiques et littéraires rendaient à la langue suédoise un empire que l'Union de Calmar lui avait enlevé en forçant les trois royaumes à adopter l'emploi du danois dans toutes les transactions officielles. Enfin les artistes étaient nombreux, et les convers portaient les arts manuels à un haut degré de perfection [2].

Les sœurs ne le cédaient point aux frères. On n'ignorait pas avec quelle habileté elles pratiquaient la médecine, avec quel goût elles savaient tisser, broder et faire de la dentelle, avec quel art elles enrichissaient les manuscrits de fines miniatures, avec quelle élégance et quelle érudition elles écrivaient sur des sujets très divers. Le plus célèbre document, on peut le

1. *Bib. roy. de Stock.* Cod. A. 3 (où nous signalons en particulier : **Catharina af Siena underverk**, traduction de SVEN THORDSSON) et Cod. A. 12, 27, 29, 36. — *Diar.* 1378, 1384, 1391, 1399, 1443, 1446, 1447, 1452, 1461, 1513, 1519.

2. *Diar.* 1388, 1391, 1393, 1404, 1405, 1414, 1419, 1424, 1443, 1446, 1448, 1451, 1454, 1455, 1514, 1515, 1519, 1524. Au commencement du XVe siècle, Pierre Dasypodius fit non seulement des conférences sur le globe terrestre, mais il enrichit la cathédrale d'Upsal d'une horloge qui rivalisait avec celle de Strasbourg. L'office de Brigitte qu'on trouve dans le bréviaire de Gnadenberg, celui de Catherine par JEAN BENGTSSON DE CALMAR, les prières des Cod. A. 38 et 43 de la bibliothèque de Stockholm (publiées en 1882 : **Medeltids Dikter och rim**, 160, 163), prouvent que les moines de Vadstena écrivaient, eu égard à leur temps, assez purement le latin. M. HAMMERICH (295-324) s'occupe de l'influence des Birgittins sur les lettres danoises et norvégiennes ; il donne d'intéressantes citations en prose et en vers, dont les meilleures sont tirées du livre de prières danois d'Anna Brahe.

regretter, est le cri d'angoisse d'une recluse involontaire dont Dieu n'était pas le premier amour ; mais ce n'est pas la seule page remarquable, beaucoup d'autres seraient à citer [1].

Si, au point de vue intellectuel, l'ordre se distinguait parmi tous ceux établis en Suède, au point de vue spirituel il l'emportait aussi, grâce à ses vertus monastiques et apostoliques. Les preuves sont nombreuses : on a conservé le souvenir de religieux morts en extase devant le tabernacle. Mais de telles exceptions n'attestent pas le niveau élevé d'un couvent. Le meilleur témoignage est encore le souvenir consacré à la multitude des moines et des sœurs « appelés aux joies éternelles pour avoir, selon l'expression du Diarium, vécu saintement tous les jours de leur vie religieuse ». Cette vitalité permit aux fils de Brigitte de supplanter en Suède ceux de saint Benoît et de saint Dominique, dont l'esprit religieux s'était affaibli. A la tête des hautes études, dans la chaire et sur les sièges épiscopaux, on ne vit plus que des Birgittins [2].

Les monastères étrangers imitaient Vadstena. Ils éclairaient les consciences, dominaient les volontés et prenaient de l'empire sur les esprits par les concours littéraires où ils distribuaient de riches diplômes qu'on venait se disputer.

1. Lettre d'Ingrid Pehrsdotter à Axel Nilsson Ros. Mss. aux archives de la famille de la Gardie, reproduite par Afzelius (VII, 148) et par une foule d'auteurs. *Bib. roy. de Stock.* Cod. A 2, 3, 4, 37, 38. *Bib. de Berlin.* Cod. 3762, 726. *Inscr. Ger.* On voit encore à Vadstena de beaux ornements faits par les religieuses. Elles étaient d'habiles dentellières et la ville leur doit cette industrie encore florissante de nos jours.

2. *Sver. Hist. II.* 196.

Tout à coup, ce grand éclat se voila. Les abbesses de Vadstena furent assaillies par des difficultés matérielles et morales. Au cours de l'année 1495, un incendie dévorait l'hôpital, l'imprimerie et un grand nombre d'exemplaires des Révélations. Non seulement en Suède, mais dans presque tous les pays du Nord, les évêques se montraient hostiles. Ils violaient les privilèges de l'ordre, ils lui reprochaient ces défaillances de la foi et des mœurs qui se montraient partout avant le concile de Trente. Les colonies contestaient l'autorité du monastère suédois, et cette autorité, n'étant point établie par les constitutions, avait pour seul fondement des bulles pontificales que rien n'empêchait de faire modifier. L'abbesse ne pouvait compter sur la maison de Rome, appelée *Domus Birgittæ*. Deux moines la gouvernaient, mais les frais de séjour de leurs hôtes, les vols du recteur qui fut quelquefois étranger à l'ordre, avaient réduit l'établissement à la détresse. Doués d'un caractère fort différent des races du Midi, les fils de sainte Brigitte se faisaient mal juger de la curie. Ils avaient même un instant attiré les peines de l'excommunication sur leur famille religieuse [1].

Pour comble de misères, la Suède traversait une longue période de luttes sanglantes. Le monastère n'y fut point mêlé ; cependant les moines, dans leur Diarium [2], s'élèvent avec une amertume patriotique contre l'oppression danoise. A la mort de Charles VIII, les Suédois avaient chargé Sténon Sture, chef de la noblesse,

1. Reuterdahl. III. 260. — *Sr. Kol. i Rom*. 217, 252.
2. *Diar*. 1490 — 1523.

d'administrer le royaume; il repoussa les tentatives du roi de Danemark pour rétablir l'Union de Calmar; mais au joug étranger avait succédé un autre mal : la discorde. La noblesse et le clergé conspirèrent contre Sténon et ses successeurs : Svante et Sténon II. Afin d'arracher le pouvoir à ce dernier, l'archevêque d'Upsal appela de Copenhague le roi Christian le Tyran, sorte de fou cruel dont la victoire et l'avènement furent signalés par quatre-vingt-quatorze exécutions. Etait-ce pour se purifier qu'il venait, trois jours après, prier devant les reliques de Brigitte et de Catherine, encore tout souillé du sang de leurs proches? On ne le crut pas. Il s'était présenté en roi, non en pénitent, et quand Gustave Vasa l'eut chassé, les Birgittins ne cachèrent pas leur satisfaction.

Le libérateur de la Suède était l'arrière-petit-neveu de Brigitte. Il avait passé ses premières années dans les mêmes lieux que la sainte, car Eric Vasa et Cécile d'Eka, ses parents, possédaient le château de Finstad [1]. Au sujet de ce domaine, on racontait une histoire qui caractérise les sentiments de ses nouveaux seigneurs. Le feu y avait éclaté. Lorsque les flammes, respectant le château neuf, dévorèrent la vieille chapelle où la patronne du royaume disait jadis ses premières prières, Cécile fondit en larmes, pendant qu'Eric Vasa, au contraire, se félicita du cours que prenait l'incendie. Le fils ressemblait à son père ; les biens visi-

1. Entré dans leur famille par le mariage de Jean Vasa, leur père, avec Brigitte Sture, descendante d'Israël, frère de notre sainte. Maintenant le château de Finstad n'est plus qu'une ruine et la terre a été morcelée entre les paysans du district.

bles et tangibles de cette terre lui paraissaient les meilleurs. Le monastère de Vadstena, où, si l'on en croit une tradition de l'ordre [1], était entrée une de ses sœurs, ne tarda pas à le comprendre.

Gustave Vasa rompait à jamais l'Union de Calmar soutenue depuis soixante-dix ans par l'épiscopat suédois. Persuadé qu'il aurait dans le clergé d'irréconciliables ennemis, il se préparait à la lutte. Quatre sièges étaient vacants. Des vieillards insignifiants en occupaient deux. L'ardeur de Hans Brask, évêque de Linkœping, s'éteignait, épuisée au service de la patrie et des âmes ; c'était le seul prélat dont Gustave pût craindre l'influence. Alors le prince fit élire par les chapitres de Skara et de Strengnæs des hommes sans vices comme sans vertus, caractères faibles qui devaient céder à toutes les menaces, et dès son avènement au trône en 1523, il voulut encore s'ingérer dans d'autres nominations d'évêques. Rome s'y opposant, le souverain se souvint des leçons qu'il avait entendues à Lübeck, où il s'était réfugié quand il fuyait les Danois, bourreaux de sa famille. C'était l'hérésie rationaliste, déjà puissante en Allemagne, qui fournirait une arme contre le clergé suédois.

Sans rompre ouvertement avec le pape, Gustave encouragea deux prêtres d'une bonne renommée et d'un incontestable talent : Olaüs Petri et son frère Laurent, à propager les enseignements rationalistes ; puis la conspiration et le supplice de l'évêque de Vesteras

1. *Nachrichten*, 86, 103. Ni les généalogies modernes ni le Diarium ne mentionnent Anna Vasa, dont le nom figure dans le *Theatrum* de MESSENIUS. *Gen.* XXXII. 35.

ayant rendu ce siège vacant, le favori de Gustave, Laurent Andersson, qui arrivait de l'Hospitium, proposa pour remplir le poste, le procureur de la maison de Brigitte, Pierre Månsson, candidat propre à réaliser certaines espérances du roi. Dès 1518, ce Birgittin de famille noble, d'aptitudes scientifiques et littéraires exceptionnelles, entretenait son abbesse de Luther et des doctrines nouvelles. Les termes de la lettre [1] révélaient le manque de conviction et de caractère de l'écrivain. Gustave souhaita donc l'élévation de Pierre Månsson à l'épiscopat, et volontiers le chapitre élut un Birgittin. L'autorité ecclésiastique approuva ce choix ; elle ne pouvait point pénétrer les desseins de Gustave qui, décidé à organiser une église dont la génération spontanée eût alarmé les consciences dans un pays où les hérésies n'étaient connues que de nom, choisissait pour être l'instrument de ses ordres futurs et pour donner aux novateurs l'onction sainte, un membre de l'ordre national, successeur incontestable des apôtres quand il aurait été sacré à Rome, sous les yeux mêmes du chef de l'Eglise universelle.

Le nouvel évêque rentra en Suède et son monastère reçut une singulière lettre du favori. Un mois auparavant, le réformateur Andersson, séjournait parmi les moines, maintenant il les exhortait à s'instruire des nouvelles doctrines. « Luther, disait-il, est armé des Écritures, non point de celles de sainte Brigitte ou de toute autre, mais des Écritures divines. » Entraîné

1. Cette lettre fut publiée par Benzelius en appendice au Diarium. Troil (Skrifter och Handlingar, 333-345) donne la correspondance du moine de Vadstena ; on la retrouve aussi dans la Vie de Pierre Månsson.

par la controverse, l'archidiacre ne songeait plus qu'avec les théologiens de Vadstena il avait lu dans saint Thomas [1] que la doctrine catholique n'accorde aucune autorité aux révélations privées à l'égard des questions de dogme ; il perdait tout souvenir des copies, des traductions, des commentaires de l'Écriture sacrée qui remplissaient la riche bibliothèque du monastère, des homélies prêchées en langue vulgaire selon les instructions des conciles et la volonté expresse de Brigitte.

Les savants fils de la sainte n'avaient point attendu le conseil d'Andersson pour s'instruire des objections rationalistes. Les discussions publiques d'Olaüs Petri et du champion de la vérité révélée, Pierre Galle, faisaient grand bruit et parvenaient jusqu'à eux. Mais tandis que, par une hypocrisie dont la tradition n'est point perdue, Gustave demandait à l'ordre des missionnaires pour évangéliser les Lapons, Vadstena sentait un ennemi dans le descendant de sa fondatrice. Bien que le roi eût reconnu les privilèges du couvent « en tous leurs points et articles », les Birgittins cherchaient à s'envelopper de silence. Les questions religieuses se mêlaient étroitement aux questions politiques. Repousser l'hérésie était en quelque sorte repousser le libérateur de la Suède, terrible complication, qui permettait de rouer vifs, ou de décapiter comme rebelles des prélats fidèles à la foi, et de confondre en un même supplice les martyrs et les émeutiers. Hans Brask lui-même, gagné par la faiblesse des autres évêques,

1. *Pars I. Quæst.* I, *art.* 8.

céda aux menaces du roi sur des points importants ; sa conduite enseignait la défaillance, non le courage, aux moines de Vadstena. Sans doute il avait d'abord excommunié le ravisseur d'une religieuse birgittine ; mais devant la colère du roi, il s'était incliné, et le mariage des amants prouvait le succès remporté par le pouvoir civil sur le pouvoir ecclésiastique.

Des spoliations successives tinrent le monastère au fait des événements[1]. Il n'y avait pas pour les moines à chercher du secours près des prélats. Sous prétexte d'une ambassade, Gustave Vasa exilait l'archevêque d'Upsal. Accusé de haute trahison, Hans Brask s'enfuyait vers la Pologne, tandis que l'évêque de Skara passait à l'étranger, et que la mort arrachait celui de Vexiœ à pareille tentation. L'ordre du Saint-Sauveur vit l'assemblée d'Œrebro porter un coup décisif à la vraie doctrine. Dans cette Néricie où Brigitte avait donné l'exemple de toutes les vertus, on proscrivit sa foi. Olaüs Petri mettait aux mains du clergé des livres nouveaux ; désormais on dut célébrer la messe en suédois ; pourtant on ne se disait pas luthérien ! Ce mot, dont le peuple comprenait vaguement le sens, soulevait des émeutes, et Gustave Vasa ne voulait pas encore qu'il fût prononcé. Il demandait seulement à l'ordre de sainte Brigitte d'étudier, de s'instruire de la vérité, de l'accepter, de renoncer à de vieilles superstitions, de revenir à la morale évangélique. Il

1. En 1524, les coffres de vermeil renfermant les reliques étaient enlevés; bientôt après, Gustave extorquait aux Birgittins 249 marcs d'argent. Le riksdag de Vesteras osa, en 1527, reconnaître à la noblesse le droit de reprendre les dons que, depuis 1453, ses ancêtres avaient faits aux églisos et aux couvents, et Vadstena fut encore dépouillé.

ne chassait personne des cloîtres, mais il en ouvrait les portes, offrant aux moines éloquents des chaires, soit dans les églises, soit à l'Université d'Upsal ; aux agriculteurs, aux artistes, aux savants, des travaux ; aux religieuses l'indépendance, des dots et des maris. Une persécution sanglante eût moins énervé les courages que cet état d'attente, où la vie régulière du cloître n'existait plus. Il y eut des renégats ; plusieurs moines partirent. L'un d'eux, dit-on, revint faire pénitence près des frères qu'il avait trahis. Un autre, devenu pasteur de Vadstena, fut frappé d'apoplexie en chaire, au moment même où il prêchait contre les écrits de sainte Brigitte. Quelques religieuses se marièrent ; elles trouvèrent, assure-t-on, le joug conjugal un peu lourd. Pour la plupart, les Birgittines furent fidèles à leurs vœux. Les faits seuls sont connus, car le Diarium devint de plus en plus succinct, à mesure que la liberté de penser et d'écrire était contestée aux catholiques.

Dans cette agonie religieuse, Vadstena aurait néanmoins pu connaître un beau jour. Les prévisions de Gustave se réalisaient : presque tous les sièges étaient vacants. Il s'arrogea le droit de nommer de nouveaux titulaires et désigna comme primat Laurent Petri, qui professait publiquement l'hérésie. Or il n'y avait plus en Suède que deux évêques, le minimum du nombre exigé pour les sacres par l'Église. L'un était Magnus Sommar, évêque de Strengnæs, l'autre Pierre Månsson. Seuls ils pouvaient donner à l'intrus la consécration nécessaire. Jadis, Gustave Vasa conseillait à l'archevêque catholique d'Upsal de

réclamer son salaire à sainte Brigitte ; que fût-il arrivé si, rappelant au roi ses sarcasmes, le moine birgittin avait dit : « Eh bien, c'est de sainte Brigitte que je « veux recevoir ma récompense ! Je préfère la mort « des martyrs à la honte de transmettre à cet hérétique « la grâce épiscopale que je tiens des apôtres et de leurs « successeurs » ? Ici la question se posait claire, sans équivoque ; il n'était plus question de politique, on restait sur le terrain de la conscience. Le monastère suédois dut se voiler la face ! Pierre Månsson imposa ses mains défaillantes sur le protégé de Gustave Vasa ; il lui confia l'enseignement de la doctrine et la garde de la morale, tandis que le nouveau primat jurait d'être dévoué au saint-siége, de se soumettre et de soumettre les autres à l'autorité du pape. On ne sait quelle restriction mentale faisait l'hérétique qui, par ce parjure, prétendait obtenir la transmission canonique des dons du Saint-Esprit. Quant aux évêques de Strengnæs et de Vesteras, dans une lettre adressée au souverain pontife, ils plaidèrent la contrainte et déclarèrent nul le sacre que leur lâcheté venait d'accomplir. Trois ans après, on lisait dans le journal de Vadstena : *Frater Petrus Magni episcopus Arosiensis obiit dominica infra Ascensionis ;* la plume était ensuite tombée des mains de l'écrivain, il ne pouvait, hélas ! ajouter : *Iste est sanctus qui pro Dei amore minas hominum contempsit.* Déposé de son siège, Magnus Sommar s'éteignit au monastère de Krokek. Désormais tout l'épiscopat appartenait à l'hérésie.

Quelle était cette hérésie ? Il eût été difficile aux Birgittins de la bien définir, tant le roi s'efforçait de

ne point laisser dire de paroles qui eussent alarmé les consciences. Enfin Gustave se déclara nettement. Les premiers apôtres suédois des nouvelles doctrines étaient mal en cour, parce qu'ils ne trouvaient pas la morale de leur vindicatif et cupide souverain conforme à la morale évangélique. Aussi, quand Olaüs et Laurent Petri osèrent cacher un attentat contre le roi, appris en confession, ils furent condamnés à la peine de mort. La bourgeoisie suédoise eut peine à délivrer ses malheureux pasteurs, dont elle paya la vie au prix de l'or. Leur enseignement n'était plus le vrai. Deux Allemands, qui joignaient aux doctrines luthériennes celles parfois opposées de Mélanchthon, apportèrent la religion préférée de Gustave Vasa. Alors il n'y eut plus de limites aux déprédations de la propriété ecclésiastique. En 1540, le monastère de Vadstena fut dépouillé de tout ce que ses quelques habitants n'eurent pas le temps de cacher. Le roi leur prit une statue de Brigitte, les archives du couvent et la bibliothèque, l'une des plus complètes du Nord[1]. Peu après, un malheur autrement grave jetait la désolation dans le cloître. Gustave Vasa venait encore de lutter contre les paysans qui le combattaient au nom de la foi ; il s'irrita du foyer catholique demeuré à Vadstena. Le sanctuaire

1. Sauf des ouvrages de droit canon, cette bibliothèque renfermait des manuscrits et des livres sur tous les sujets. On les retrouve dans les collections d'Upsal, de Stockholm, de Skokloster et de Linkœping. Les manuscrits se reconnaissent à l'écriture. On distingue les livres par la reliure. Une peau rosée recouvre les plats, et sous une feuille de corne, transparente au point qu'on la prendrait pour du verre, on voit la marque du monastère. La multitude de ces documents montre à quel point les Birgittins contribuaient au développement intellectuel du pays.

de sa sainte parente jetait dans la nuit quelques clartés vers lesquelles on pouvait se tourner ; il les éteignit. L'évêque protestant de Linkœping vint tenir un synode sous les voûtes du monastère, y fit célébrer la messe nouvelle, nomma des prédicateurs chargés d'exposer la doctrine luthérienne, s'empara des vases sacrés, et défendit tout office au chœur, « *anihilando*, dit le journal de Vadstena, *servitium Dei* ». Un an après, dans une nouvelle diète tenue à Vesteras, la Suède rompait ouvertement avec Rome.

Les religieux de l'ordre du Sauveur se dispersaient peu à peu. En 1544, lors de son voyage à Vadstena, où il élevait le splendide château de Vettersborg, Gustave expulsa du monastère les quatre moines qui s'y trouvaient encore. Cédant aux promesses ou aux menaces, ils apostasièrent. Le Diarium finit avec cette année. Puisqu'il n'était point un martyrologe, il n'avait aucune raison d'exister. Protégées par la seconde femme de Gustave, les Birgittines ne furent pas jetées hors de leur cloître. Elles y souffrirent les persécutions les plus basses. L'abbesse, femme d'une rare piété, fut accusée par le « *Bon Homme* » chargé d'instruire le couvent, d'avoir conseillé à ses sœurs de se boucher les oreilles avec de la cire ; on la flagella comme le Christ à la colonne. Les hérétiques affamaient les religieuses ; ils déclaraient à ces filles, pour la plupart de race noble, qu'ils les feraient périr sous le fouet, si elles ne se convertissaient pas.

La mort de Gustave Vasa les livra à des mains plus impies encore. Le château de Vettersborg était tombé en partage au troisième fils du roi, Magnus duc d'Os-

trogothie. Non content d'arracher à la bibliothèque du couvent de belles boiseries, ce jeune prince fit détruire l'autel où reposait la châsse de sainte Brigitte, dévaster le chœur des moines, puis mutiler et tourner en dérision les statues de ses saintes parentes. En même temps il enlevait trois religieuses. Quelle fut la lutte que Magnus engagea avec la conscience de ces vierges vouées au Seigneur ? on ne sait ! Mais peut-être montèrent-elles au ciel avec la palme du martyre, car elles furent décapitées dans la cour du château. Quant à leurs sœurs, elles endurèrent un supplice lent et sans gloire, dont Dieu seul fut le témoin. Sous cette race des Vasa, dont la violence de tempérament a mené parfois les hommes à la démence et les femmes à l'inconduite, tandis que le meurtre du frère par le frère rappelait les drames des Folkungs, l'unique consolation des Birgittines était d'invoquer la miséricorde divine pour les malheureux. Au plus fort des crimes d'Eric XIV, la fille du peuple qu'il avait élevée au trône implora pour lui les prières des pauvres recluses de Vadstena. La nouvelle de l'empoisonnement de ce roi ne fut point faite pour inspirer aux Birgittines un bien grand espoir dans le prince qui parvenait au trône par le meurtre. En effet, bien que Jean III abjurât l'hérésie, il n'avait rien d'un champion de la foi. Au lieu d'accepter les décrets du concile de Trente, il s'appliquait à louvoyer entre la vérité et l'erreur. La reine Catherine Jagellon, une vraie croyante, s'entourait de religieux appartenant à la Compagnie de Jésus, que Dieu suscitait pour combattre l'hérésie rationaliste. Grâce à cette princesse et aux Jésuites, les Birgittines purent vivre selon leur

foi et presque selon leur règle[1], jusqu'à l'époque où la Suède eut vraiment un roi catholique : Sigismond, fils de Jean III, qui du chef de sa mère régnait sur la Pologne.

Dès l'avènement du jeune souverain, onze religieuses le prièrent de confirmer le choix qu'elles avaient fait comme abbesse de Catherine Olafsdotter. Aussitôt Sigismond répondit à leur appel par des lettres de protection. Cependant il ne put pas plus empêcher son oncle, Charles de Sudermanie, de chasser les Birgittines, qu'il ne put lui disputer une couronne à laquelle il n'entendait pas sacrifier sa foi.

Un soir de novembre, Vadstena était déjà dans les ténèbres, lorsque le dernier fils de Gustave Vasa s'en fit ouvrir les portes. L'archevêque luthérien d'Upsal l'accompagnait, et sur-le-champ on réclama de l'abbesse les objets de prix que les pauvres recluses possédaient encore. Une partie de leurs souvenirs, confiés à Eric Brahe, étaient déjà en sûreté au château de Wisingsœ mais leurs reliquaires, le linceul brodé d'or de sainte Catherine, des vases sacrés et quelques chasubles tombèrent entre les mains de celui qui devint bientôt roi de Suède sous le nom de Charles IX. Malgré ses tendances calvinistes, ce prince adopta la confession d'Augsbourg, utile à sa politique, et chassa de Suède quiconque ne l'embrasserait pas. Sept religieuses fu-

1. Au moment même où le légat pontifical Antoine Possevin voyait son royal converti renoncer au catholicisme pour conserver sa couronne, et que le prélat s'éloignait attristé du château de Vettersborg, il trouvait dans le cloître voisin des sujets d'espérance. Dix-huit religieuses y vivaient « pures comme des anges » et inébranlables dans leur doctrine, tandis que huit novices prononçaient leurs vœux en sa présence. A la mort de la reine, le pape Grégoire XIII et Possevin n'oublièrent pas les Birgittines.

rent recueillies provisoirement par des habitants de la ville, deux autres suivirent, dit-on, leurs persécuteurs, l'une pour se marier, l'autre comme demoiselle d'honneur de la duchesse de Sudermanie[1]. La plus fidèle des Birgittines, confiante en la protection de son éternel Époux, se cacha derrière les grilles brisées de son cloître et attendit. Bientôt elle était rejointe par celle de ses compagnes qui avait fui le monastère pour la cour. Triste de la tristesse qui est soit un germe de mort, soit un germe de vie, selon que l'âme se ferme ou s'ouvre à la miséricorde divine, la Birgittine revenait mourir où elle s'était donnée. Ces deux religieuses du Sauveur l'adorèrent jusqu'à la mort en esprit et en vérité, sur les ruines du monastère national[2], tandis que la Suède se détournait de ses saints, dont elle fermait la liste par les noms de Brigitte et de sa fille[3].

Cependant l'abbesse de Vadstena s'était éloignée du monastère qui, au cours de deux siècles, avait abrité cent soixante-huit moines et trois cent dix religieuses, nés pour la plupart en Suède et presque tous dans les trois royaumes scandinaves[4]. Elle avait réuni quelques

1. *Diar. an.* 1523-1526. **Peder Månssons Stridkonst och Stridslag utgifven af Hyltèn Cavallius,** *Stockholm*, 1845. *Sv. Fornsk Sällsk. Saml.* 3. *Peder Månssons Lefnad*, LVII, LXXIX. — AFZELIUS VIII, 16 à 29. — RHYZELIUS I, 262. — REUTERDAHL. III. 260, 386, 437. IV. 167, 175, 245, 252, 442, 444. — OLAUS MAGNUS, *de Moribus sept.* 629. — FRYXELL III. 1-345. — OSKAR ALIN *Sver. Hist. III, Stock. Lindström*, 1878, 19 — 409. — **Konung Gustaf den Förstes Historia af Dr Ol. Celsius.** *Lund.* 1792, 345 — 371. — *Klost i Vadst.* 56 à 61.

2. On possède encore des lettres de ces Birgittines datées de 1496. — *Kl. i Vadst.* 61.

3. Birgitta Vastenis och hennes dotther Katherin.
Lilla Rimkrön. 195.

4. *Kl. i Vadst.* 63 — 72.

Birgittines et prenait avec elles le chemin familier aux exilés de leur patrie : celui de Dantzig. La ville possédait un couvent dont l'ordre avait appris la fondation avec déplaisir, et qu'il ne reconnaissait point volontiers pour sien ; c'était une maison de repenties qui, avec les prêtres séculiers chargés de l'assister spirituellement, avait à la fin du xiv[e] siècle embrassé la règle du Sauveur. On y reçut les fugitives suédoises, dont le roi Sigismond paya la pension. Lorsque le fils de Catherine Jagellon renonça pour lui-même et pour son héritier à la couronne de Suède, qu'on leur offrait au prix d'une apostasie, et retourna en Pologne, les Birgittines de Vadstena l'accompagnèrent. Elles s'établirent au couvent de Lublin, et comme gage de leur reconnaissance elles donnèrent au digne descendant de Brigitte l'anneau de leur fondatrice, porté par sa fille Catherine et par toutes les abbesses du monastère [1].

Sigismond avait vainement cherché à soustraire aux protestants les reliques de Vadstena. Enterrées à deux reprises par les ennemis des saints, puis retrouvées en partie, elles furent dispersées. On en montre encore d'insignes dans l'ancienne sacristie du monastère [2]. Le comte de Courson, ambassadeur du roi Louis XIV à la cour de Christine, dut à cette reine le frontal et les pariétaux de sainte Brigitte qu'il offrit à son église paroissiale. Sauvée par des fidèles pendant la révolution, cette relique fut rendue au culte, grâce à Monseigneur Bernadou, archevêque de Sens. En voyant toute

1. *Diar.* App. V. — *Nach.* 134, 137.
2. Ces reliques, dont l'authenticité est douteuse, sont conservées dans un ancien reliquaire que Gustave III fit sortir du musée de Stockholm et rendre

une population vénérer la sainte étrangère[1], on se souvient tristement de l'abandon où sa patrie laisse ses reliques. Vivants comme une semence de résurrection au milieu de notre peuple catholique, les restes de la Suédoise ne sont plus pour son pays qu'un souvenir. Distraite, par les intérêts du siècle, de toute vie surnaturelle, la Suède s'écrie avec le Psalmiste aux jours de la décadence d'Israël : « il n'y a plus de saints ». Mais les âges de foi ont semé pour les âges d'incrédulité, et les témoins du Christ qui jetèrent la lumière dans les ténèbres de leur terre natale défendent le foyer qu'ils ont allumé. Aujourd'hui on compte trois mille croyants en Suède et un millier environ en Norvège. Chaque année leur nombre s'accroît[2]. Une étincelle ranimera la flamme qu'on supposait éteinte. Elle éclatera ardente et impétueuse. Au dernier jour, Brigitte se tournera vers les vaillants catholiques suédois de tous les siècles, comme aussi vers les égarés sincères qu'elle protégeait de son vivant, et elle introduira les uns et les autres dans l'unique bergerie de l'unique Pasteur.

Le culte de la sainte disparut bientôt des pays hérétiques ; après avoir défendu de l'invoquer, on détruisit ses autels; mais les terres catholiques lui adressèrent

à Vadstena. Un autre reliquaire enlevé à la cathédrale de Linkœping fait partie de la collection du musée d'antiquités de Stockholm, où nous l'avons vu ; il a la forme d'un bras. (*Cfr. Sver. Hist.* fig. 86.)

1. Acta SS. 483-484. *Semaine religieuse du diocèse de Sens, mai* 1875. Correspondance avec M. L'ABBÉ CHAUVIN, curé-doyen de Courson (6 février 1889), et avec M. L'ABBÉ BUREAU, curé de Saint-Martin-sur-Ouanne.

2. Nous devons ces renseignements à Mgr Bitter, vicaire et protonotaire apostolique, résidant à Stockholm. Plusieurs prêtres placés sous les ordres du prélat remplissent les fonctions du ministère sacré. Les prédications des Révérends Pères Jésuites, des fils de saint Dominique et d'autres missionnaires secondent les efforts de Mgr Bitter.

de fervents hommages. Parmi les sanctuaires, trop nombreux pour être mentionnés, qu'on lui consacra et qu'on lui consacre encore, s'élève à Vienne le célèbre *ex-voto* de l'empereur Ferdinand III, gage d'une victoire remportée sur les Turcs [1].

Dans les beaux-arts, les visions de Brigitte ont inspiré des sujets de miniatures, de tableaux, de sculptures et de gravures. On a reproduit son image et celle de sa fille ; on ne possède point de portraits, car dessiner et peindre d'après le modèle vivant n'était point la coutume au moyen âge. Il a fallu se borner à les représenter avec des signes caractéristiques [2] qui rappellent les voyages, les travaux, les vertus et les rapports de l'une et de l'autre avec le monde surnaturel [3]. Depuis le XIVe siècle, on n'a cessé de célébrer leur mémoire ; si, dans les royaumes scandinaves, on les accuse d'avoir été « voilées par les nuages de la superstition », on

1. En Danemark, on bâtit des chapelles à sainte Brigitte non loin de Ribes, et près de la célèbre cathédrale de Rœskilde. A Naples, trois églises et une chapelle, chacune ornée de peintures la représentant, lui étaient consacrées. Santa Brigida sul Monte Posilipo appartint longtemps à l'ordre des frères Prêcheurs. On y voit, au-dessus du maître-autel, un excellent tableau de la fin du XVe siècle exécuté à la détrempe et à l'œuf. Brigitte, de grandeur naturelle, se tient à genoux au pied de la croix ; le visage de la sainte est d'une grande beauté. Trompée par une inscription amphibologique, la pieuse population de Pausilippe croit Brigitte de l'ordre de Saint-Dominique et l'invoque comme telle. L'ancien couvent adjacent à l'église est la demeure du vicomte Alexandre d'Agiout, qui nous a donné de précieux documents sur le royaume de Naples au XIVe siècle. A Rome, à Gênes, à Bologne et jusque dans notre France, Brigitte avait des sanctuaires. Près de Cosne (Nièvre), on lui a dédié la chapelle de Villechaud, dont les malades n'oublient pas le chemin.

2. R. P. CAHIER. *Carac. des saints. I.* 60, 198, 294, 463, 527, 680, 756 — 189, 505, 503, 519.

3. Ces œuvres de toutes les époques sont répandues en divers pays déjà, au procès de canonisation de 1379 (*sup.* 32e *art. f.* 95), le comte de Nole assurait avoir vu à Naples, dans l'église de Saint-Antoine *extra muros*,

n'en dispute pas moins aux catholiques l'honneur d'écrire leur biographie. L'histoire, les œuvres, la famille de Brigitte sont l'objet de recherches persévérantes. Tout ce qu'on a pu réunir de documents a été tiré des archives et des bibliothèques par les premiers savants de Suède. Qu'ils s'adressent aux érudits, aux lettrés, aux foules, aux enfants, les historiens font l'éloge de leur grande compatriote. Pour incompréhensibles que soient à des rationalistes le mobile et le but de ses actes ou sa canonisation, peu d'entre eux mêlent une note discordante à leurs commentaires [2]. Même les romanciers ont une parole de vénération pour notre grande sainte, et ils aiment à présenter le monastère de Vadstena dans leurs récits du moyen âge [3].

Les manuscrits des Révélations ont été l'objet d'intelligentes recherches. Si les fragments originaux que possède la bibliothèque royale de Stockholm n'y sont point

un tableau représentant la Nativité du Christ selon la vision de Brigitte. M. H Hildebrand (*Sver. Hist. II.* 88) parle de peintures, inspirées par les Révélations, qu'on admire sur un coffre d'autel de l'église de Lye en Gothie, et donne (*Sver. Hist. II, f.* 81, 84, 88, 85) la reproduction de miniatures ou de sculptures suédoises. M. Hammerich (337) en signale de danoises. Un manuscrit italien des Révélations écrit au xv[e] siècle et faisant partie de la collection de M. Ambroise Firmin-Didot est enrichi d'une superbe miniature gravée par J. Petot.

2. Seul, Lagerbring (Sammandrag af Svearikes historia, *Stockholm*, 1781, 86) écrit ces mots restés sans écho dans sa patrie : « La canonisation « de Brigitte coûta 5,000 ducats; c'est une belle somme pour... moins que « rien ». Nous sommes frappés, au contraire, du respect témoigné à Brigitte par les auteurs anciens qui accréditent sur notre foi, notre culte des saints et nos monastères, les fables puériles dont la critique protestante moderne fait justice.

3. Il nous faut cependant signaler comme un tissu d'erreurs les deux volumes intitulés : *Vadstena Kloster, Historisk roman. Stockholm. A Bonniers förlag* 1848. L'auteur, C. D. Arfvedsson, résout le singulier problème de ne dire la vérité sur aucun point.

entourés d'une vénération pieuse, ils y sont du moins regardés comme un codex curieux pour l'histore de la langue. En ce siècle, parmi les dévots de la sainte, nul n'a mieux travaillé à sa gloire littéraire que ses concitoyens, M. Klemming, conservateur de la bibliothèque royale de Stockholm, et M. Annerstedt, conservateur de la bibliothèque universitaire d'Upsal. Depuis 1492, les éditions des Révélations se succédèrent avec rapidité [1]. Il en fut de même des traductions. Au XIV[e] siècle, les religieux avaient remis le texte latin en suédois, et bientôt après il passa dans toutes les langues de l'Europe [2]. Il est regrettable que le principal interprète de la sainte dans notre patrie ait rendu beaucoup de passages incompréhensibles par d'inconcevables contre-sens, auxquels des erreurs typographiques ajoutent le comble de la confusion [3].

Lu par toute la chrétienté, ce livre eut ses détrac-

1. M. KLEMMING, (**Birgit'a Litteratur**, 182, 209) compte neuf éditions du texte latin dont la dernière est de 1680, et treize publications de fragments dont la première date de 1485.

2. M. KLEMMING (209, 233) indique en français, italien, espagnol, allemand, hollandais et anglais, des versions de l'ensemble ou de fragments des Révélations. Dans sa liste des manuscrits, (*Handskriftsbeskrifningar* 145-178), il mentionne des traductions dans les trois langues scandinaves.

3. Sans nous arrêter à un opuscule contemporain insignifiant, **Les Révélations de sainte Brigitte**, *Paris*, *Gaume*, 1834, *et Lyon*, *Perisse*, 1836, don l'auteur, l'abbé Lesurre, se dit naïvement le premier traducteur des Révélations, nous passons à la version de maître Jacques Ferraige, docteur en théologie, imprimée dès 1624. D'après l'édition d'Avignon (*Seguin aîné*, 1850 *4 vol. in*-12°), nous signalons au lecteur quelques-unes des innombrables erreurs.

Revelationes S. Birgittæ. — Antverpiæ, 1611.	Les Révélations célestes et divines de sainte Brigitte de Suède, traduites par maître Jacques Ferraige. Avignon, Séguin, 1850.

L. III. c. XXVI.

Filius... a Patre potenter et inef-	Le Fils... engendré du Père puis-

teurs ; même des rangs catholiques s'élevèrent quelques paroles d'ironie. On condamnait l'austérité de la morale et l'on doutait de la réalité des visions. A ces critiques, les Birgittins firent observer que la morale était celle de l'Évangile, et qu'on peut jouir ici-bas d'un reflet de la vue de Dieu, bien qu'il soit impossible d'en avoir aucune expérience scientifique [1]. A

fabiliter genitus principium de principio.... .	samment et ineffablement principe du Prince.
qui ita est unum in essentia quod etiam sunt distincti proprietate personarum.	Il est tellement un en essence qu'il y a néanmoins distinction de personnes.
L. IV. c. XXXIV.	
Hic fuit Marscalcus regis.	Celui-ci fut Marséalons roi.
L. IV. c. LXXI.	
Ista virgo creditur fuisse Domina Cecilia, filia S. Brigittæ, de qua vide infra in vita sua.	On croit que cette vierge fut dame Catherine, fille de Brigitte, de laquelle on peut voir en sa vie de grandes merveilles.
L. IV. c. LXXVII.	
Ego responsionem tuam prius novi quam tu eam cogitasti.	J'ai connu votre épouse avant que vous ne l'ayez conçue.
L. VIII. c. IX.	
Istud matrimonium similis est pupis et ludo puerili.	Ce mariage est semblable à la poupe des navires et aux jouets des enfants.
Extr. XCII.	
Maritus sanctæ Birgittæ... infirmari cœpit in Atrabato.	Le mari de sainte Brigitte... tomb malade à Atrabale.

1. Certes sainte Brigitte ne prétend point contempler Dieu autrement que Moïse dans la « contemplation éminente et familière » que les théologiens placent immédiatement au-dessous de la vision de l'essence divine. (*S. Thom. Pars Ima 2dæ, Q 98. Art. 3, ad 2.*) Elle ne parle point du ministère des anges (*S. Thom. Cont. Gen. L. 3, Q. 151*), mais elle ne le nie pas et ne s'explique nulle part sur la suspension des sens extérieurs et intérieurs, lorsqu'elle décrit ses visions intellectuelles. L'une des plus vives attaques contre elle se trouve dans le **Commentarius Casimiri Oudini de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis**. *Lipsiæ*. 1722, *III*, *col*. 1093-1099-1100. Le P. Buæus (*Acta SS.* 412-416) a fait justice des invectives de ce Prémontré

qui peut-on d'ailleurs accorder sa confiance, ajoutaient-ils, si on la refuse à une œuvre dont l'orthodoxie est attestée par quatre papes, deux conciles, nombre de cardinaux et des théologiens de presque tous les ordres religieux [1] ? Pour répondre aux attaques, l'édition que le pape Paul V fit publier en 1606 fut enrichie par l'évêque Consalve Durant de commentaires développés. Ils prouvaient la soumission de la sainte à l'Église dans les questions doctrinales, sa concordance avec les docteurs quand subsiste la liberté d'examen, et ils mettaient en lumière ses tendances thomistes. Aux partisans de Brigitte, les protestants reprochaient d'attribuer à ses écrits une autorité égale à celle de la Bible ; les Birgittins répliquaient que l'Eglise s'était toujours élevée contre une confusion si peu raisonnable ; mais avec saint Augustin et saint Thomas ils déclaraient que si l'on ne peut donner à ces Révélations un assentiment de foi catholique, on doit les croire d'une foi privée [2].

Les protestants n'ont pas du reste engagé une trop violente polémique contre les défenseurs de Brigitte. Ils ont même cherché à l'inscrire au nombre des leurs, la

défroqué. On s'étonne de la rigueur des appréciations de la science acquise envers la science infuse, pour transitoire qu'on reconnaisse cette dernière, quand les détracteurs des révélations de sainte Brigitte sont orthodoxes et savants comme le dominicain Fr. Cajetan Benitez de Lugo. (*Analecta juris pontificii* 19ª *ser. col.* 531-911.)

1. Dès 1373, nous dit le P. Buæus (*Acta SS.* 408-409), le dominicain anglais Thomas Stubbes expliquait à Londres les révélations de Brigitte ; en 1381, Richard Lavingham, professeur de théologie, les faisait connaître à Oxford. Au début de sa Vie de la sainte, le P. Burlamacchi donne la longue liste des défenseurs et des panégyristes des révélations.

2. Benedicti XIV. *De Canonisat. l. II.* 32, nº *IX. De serv. Dei beatif et Beator. Can. l. III. c. ult.* nº 15.

présentant comme une réformatrice dont l'œuvre avait devancé le mouvement rationaliste du XVIe siècle. Qui cependant pourrait douter de son orthodoxie? Mais les écrivains attachés à la confession d'Augsbourg, et de nos jours M. Hammerich, ont négligé ce qui en donnait la preuve. Ils n'ont tenu compte ni de sa foi à la présence réelle et à l'immaculée conception, ni de son opposition au mariage des prêtres, ni de son obéissance absolue au chef de l'Église. Pour employer les termes de Brigitte, elle voulait « la réforme dans l'amour et l'humilité ». Ses adversaires ont dénaturé sa pensée et s'emparant de ce mot de réforme, ils l'ont confondu avec le cri de révolte poussé par Luther. Aujourd'hui on a cessé de croire à ces réformés de la première heure. Les luthériens eux-mêmes ont vu le professeur Ritschl, un de leurs plus célèbres théologiens, traiter la question avec non moins de bonne foi que de talent, et démontrer que de longues années avant Luther et après, l'Église catholique a travaillé à se réformer [1].

1. Au sujet des soi-disant pré-réformateurs, nous ne citons même pas NEANDER et ULLMANN, tant la critique protestante contemporaine les tient en petite estime. Quant à **Matthias Flacius Illyricus**, il a consacré deux articles à la sainte, l'un dans son **Catalogus testium veritatis**. *Francofurti, anno* 1666, 773-774 — 89-82, l'autre à la suite de ce livre : **Tres aurei Tractatus**. *Cattopoli*, 1667 *I*. 168-176. C'est de ces ouvrages et de la **Dissertatio Theologica qua revelationes Birgittæ suecicæ excutit R. et R. M. J. Friderico Augusto S. P. R. præside Martino Chladenio S. Theol. doct. ac prof. publico, eruditorum judicio submittit M. Benj. Capsius, D. 30 Dec. A. O. R. 1715**. *Vitembergæ ex Offic. Vid. Gerdesianæ*, que M. Hammerich a tiré presque tout ce qui dans son livre choque le lecteur catholique. Il n'y a rien là qui mérite une réfutation. Le professeur **Ritschl** (**Geschichte des Pietismus**. *Bonn. A. Marcus. Prolegomena I* — **Festrede über Reformation in der Lateinischen Kirche des Mittelalters**. *Bonn. A. Marcus*, 1887), réduit à néant les soi-disant liens de Brigitte avec les rationalistes auxquels il appartient. Qui donc verra **Brigitte et les**

Peu importe encore si, pour de pauvres illuminés, les écrits de Brigitte sont une sorte de préface aux rêveries de Swedenborg [1], ou si des rationalistes ont voulu confondre cette âme mystique avec les êtres faibles dont la maladie ébranle le système nerveux. Que ces confusions soient volontaires ou non, il n'y a point lieu d'ouvrir un débat. Il s'agit simplement d'établir une distinction entre les excentricités de la nature et l'état surnaturel ; or d'excellents travaux l'ont déjà fait.

A quoi bon discuter aussi les prophéties des Révélations ? On s'accorde à reconnaître que Brigitte a prédit la peste, les vicissitudes de la politique en Suède, la mort de deux papes, le schisme, la fin tragique de Jeanne Ire, la chute du bas empire et le concile de Trente. Mais autant ces prophéties sont indiscutables, aussi peu l'on s'entend sur les autres. Ici l'on prétend découvrir la rupture de l'Union de Calmar, les luttes de la Suède contre le Danemark [2], la réforme de Luther, la venue d'Ignace de Loyola. Ailleurs on fait prévoir à Brigitte la captivité du saint-père au Vati-

Birgittins en union avec les frères Bohèmes de Milicz ou les frères errants de Wicleff, parce que la sainte emploie l'expression « amis de Dieu » pour désigner les fidèles, et que les moines du Saint-Sauveur traduisent l'Ecriture en langue vulgaire ? A ce compte, Abraham serait le patriarche de la secte, saint Jacques son apôtre, et les disciples ceux qui ne comprennent pas l'hébreu, le grec ou le latin.

1. WIESELGREN, 371.

2. Nous avons donné notre propre hypothèse. Pour la plupart des historiens, Albert Ier est le loup qui ne peut se rassasier, la grande Marguerite l'aigle au vol élevé, Eric de Poméranie le bouc inquiet, Christian l'agneau égorgé, Charles-Gustave le roi vengeur. Cependant le résident danois à Hambourg, Martin Rasch, voyait dans cette révélation des augures favorables à son souverain.

can [1], la fin des révolutions en France et le rétablissement de la dynastie légitime [2]. On pourrait tout tirer de son livre : aussi ces recherches nous semblent indignes d'examen.

L'ordre du Saint-Sauveur ne fut point épargné par la Réforme. Plusieurs monastères disparurent. Plusieurs aussi s'élevèrent au milieu des troubles. Avant l'expulsion des religieuses de Vadstena, l'ordre disparaissait de Norvège et de Danemark. Vers 1575, les schismatiques russes brûlèrent le couvent de Rével, mais la catholique Pologne conserva la plupart de ses monastères jusqu'au milieu de ce siècle ; de nouveaux furent même fondés à Lemberg, Lûck et Grodno [3].

En Angleterre, l'ordre du Sauveur tomba un des premiers sous les coups de Henri VIII. Dès 1535, Richard Reynolds[4], alors confesseur général, payait de son sang sa résistance à l'hérésie. Quatre ans plus tard, les soixante-treize habitants de Syon-House dont le cardinal Pole louait la régularité et la ferveur, étaient expulsés et recueillis chez leurs frères et sœurs de Dendermonde. Rappelés au temps de Marie Tudor, chassés par Élisabeth, puis de nouveau persécutés des luthériens aux Pays-Bas, ils durent quitter la Hollande et venir à Rouen, où les habitants leur construisirent un

1. *Rev. II*. 6, 22. — *III*. 27. — *IV*. 5, 33, 49. *Prol. Lib. quæstionum*. — *VI*. 74. — BURLAMACCHI, 514. — C. HOFLER (*Die Avig. Päpste*. 248) cite ce sentiment de Genarelli et de Döllinger (**der Weissagunsglaube und das Prophetenthum in der Christlichen Zeit. 243**), disant qu'ils ont tort d'appliquer au temps présent une partie de ces révélations.

2. **Fin de la Révolution**, **par J. H. Pézieux**. *Paris. Aniéré*, 1881, 97.

3. REUTERDAHL, IV, 167. — *Kl. i Vadst*. 62. — LANGE, 311-315. — *Nach*. 125-130 — NETTELBLA, 18.

4. Le P. Reynolds vient d'être béatifié par le pape Léon XIII.

monastère. La crainte des huguenots les fit mettre à la voile pour Lisbonne ; dans cette ville, leur établissement resta double jusqu'à la mort des derniers moines. Notre siècle a vu rentrer en Angleterre les restes de cette communauté que trois cents ans d'exil n'ont pu dissoudre ; elle est installée dans le nouveau monastère de Saint Bridget's abbey of Syon, bâti pour elle en Devonshire, et garde les curieux manuscrits, livres et ornements d'église qui l'ont suivie dans ses pérégrinations. Bien que ces religieuses disent l'office romain et qu'elles aient des confesseurs étrangers à l'ordre, elles observent fidèlement la *Regula Salvatoris* [1].

Dans les Pays-Bas et en Flandre, plusieurs monastères disparurent, d'autres se fondèrent et n'eurent point une longue existence. Quelques communautés émigrèrent. La Hollande possède encore deux maisons ; l'une, celle d'Uden [2], abrite quarante-deux religieuses qui tiennent un pensionnat. En 1843, elle donna une colonie à Weert ; là aussi on fait la classe aux enfants et on possède une imprimerie d'où sortent certains livres de chœur [3]. On y a même organisé une touchante association de prières pour le retour de la Suède à la vraie foi [4]. Toutes ces religieuses hollandaises observent

1. Le Martyrologe et le Nécrologe de Syon-House sont au British Museum. Lettre de Sr MARY CECILIA OF JESUS. May 17 1888. — **History of the English Brigittine Nuns**. *Plymouth, W. Brendon and sons*, 1886.

2. Elle n'est autre que le couvent de Maria Koudewater transporté là en 1715. Expulsée, privée de ses pères qui s'établirent près d'Anvers, dispersée par la sécularisation, rassemblée de nouveau, chassée par Napoléon, cette communauté s'est toujours reconstituée dans le même monastère. Cfr. *Het Klooster Maria Koudewater*.

3. MATUTINUM CUM LAUDIBUS EXCUDEBANT SORORES BIRGITTINÆ MONASTERII MARIÆ CORDIS, WERTHÆ, 1857.

4. ST BIRGITTAS BÖNEFÖRENING.

la règle du Saint-Sauveur sous la juridiction de l'ordinaire et disent l'office birgittin [1].

Les Belges favorisèrent l'expansion du couvent de Dendermonde, et un essaim de ce cloître vint à Bruxelles. Pourtant l'ordre du Sauveur disparut vite, sans laisser d'autre souvenir que celui de deux saintes qu'on voudrait voir sur les autels. Une autre colonie de religieuses de Dendermonde, appelée en 1604 à Lille par Nicolas de Montmorency, dota encore notre patrie des couvents d'Arras, de Valenciennes et de Douai. Ces monastères, détruits par la révolution [2], ont laissé d'autant moins de traces qu'ils vivaient sous une règle mitigée par les papes Clément VIII et Grégoire XV. Séparées des Pères quand ceux-ci habitaient la même ville comme à Douai, ou le voisinage comme à Armentières et à Auxi-le-Château, les Birgittines françaises tenaient, paraît-il, des pensionnats. Les pères, adoptant avec cette règle remaniée le nom de *Novissimi Birgittini*, s'établirent en Allemagne, dans les Flandres et dans quelques localités françaises des diocèses de Senlis et d'Amiens. Lorsque le chapitre général des couvents de l'ordre voulut ramener ces religieux à l'observance des constitutions, ils s'y refusèrent. Exclus de la famille religieuse de Brigitte, ils vécurent encore quelque temps et disparurent faute de sujets et de ressources [3].

1. Lettres de la R. M. Birgitta Van Dyck, (1888).
2. Le couvent d'Arras finit héroïquement ; toutes les religieuses voulurent y rester et terminèrent leur vie dans les épreuves et les privations. Deux professes moururent en odeur de sainteté : la R. M. Bridoul, dont la vie a été publiée à Lille (*Nicolas Rache*, 1667), et la R. M. Adrienne de Venant qui appartenait à l'une des principales familles de la ville. Lettre de M. l'abbé Depotter, vicaire général du diocèse d'Arras (1890).
3. Cameracum Christianum ou Histoire ecclésiastique du diocèse

Certains monastères allemands se déplacèrent devant les guerres de religion, et se transportèrent dans des régions plus calmes. La communauté de Clèves vint se réfugier à Calcar, et fonda non loin de là un petit hospice desservi par les pères. Au XVII[e] siècle, l'établissement de Cologne se scinda et peupla le bel édifice de Sion. Soit à la fin du XVIII[e] siècle, soit au commencement du nôtre, plusieurs couvents disparurent. Un seul reste debout en Allemagne : Altomünster, où l'ordre occupe l'antique abbaye bénédictine fondée par saint Alto. Rien n'a pu atteindre la vie de cette vaillante communauté, qui traverse victorieusement toutes les épreuves. En 1522, dix religieux la quittèrent afin de rejoindre Luther [1]. Pendant la guerre de Trente Ans, la guerre de la Succession d'Espagne et les campagnes de 1795 et de 1800, le pays où s'élevait Altomünster fut le théâtre de luttes sanglantes. Au milieu du péril, l'abbaye garda fidèlement sa règle et ne fut jamais abandonnée de ses habitants. Après la sécularisation qui suivit le traité de Lunéville, le couvent des pères fut vendu : ils se logèrent dans le voisinage, et comme on ne trouva pas d'acquéreur pour le cloître

de Cambrai, *Lille*, 1849, *Lefort*. — P. IGNACE, *Mém. Mss. II*, *f.* 109. — Souvenirs à l'usage des habitants de Douai, publiés par le conseiller Plouvain, *Douai*, 1822, *in*-12. Correspondances avec MM. les ARCHIVISTES DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS et avec M. L'ARCHIVISTE MUNICIPAL DE DOUAI. — Constitutions ou règles de sainte Brigitte, *à Douai*, V[ve] *Marc. Wyon*, 1635, 1 — 128. — HELYOT, IV, 34, 35. — *Annal Juris pont.*, 23[a] *ser.*, 995. — *Nach* , 206, 209.

1. Leur guide Æcolampad, célèbre par ses efforts pour trouver aux rationalistes des ancêtres chez les Vaudois, s'éloigna jetant au frère portier cette douloureuse parole : « Je puis t'appeler heureux, ta simplicité te conduit « au ciel, tandis que notre vaine science de docteurs nous mène à l'enfer. »

des religieuses, la majorité d'entre elles continua d'y vivre, soumise à la direction spirituelle des pères, jusqu'à la mort du dernier en 1826. Les filles de sainte Brigitte voient refleurir leur ordre. Grâce à la protection du roi de Bavière Louis Ier, les quelques professes dont la vie allait s'éteindre, furent autorisées à recevoir des postulantes. Le pape Grégoire XVI accorda une dispense qui permit à Altomünster de s'établir en forme de communauté, sous la juridiction épiscopale, et le 8 octobre 1844 le monastère ressuscita pour la gloire de Dieu. De nos jours on y récite l'office birgittin [1] et, sauf la substitution de l'ordinaire aux moines, on y observe la règle du Saint-Sauveur. Comme leurs ancêtres à Vadstena, les filles de sainte Brigitte y manient la plume avec facilité, et nous leur devons de connaître non seulement l'histoire de leur monastère, mais celle de l'ordre [2].

En Italie, l'ordre prospéra et eut des représentants jusqu'en 1810. Gênes avait fondé un second couvent [3], non moins important que le premier. Paradiso de Florence, dont les lettres italiennes gardent souvenir, loua Catherine en vers gracieux et écrivit la légende

1. Aux heures indiquées, hormis pour matines et laudes.

2. Leurs archives sont riches, grâce aux savants travaux d'un des prieurs, le P. Simon Hörmann, et à leurs propres recherches, et ces religieuses témoignent, nous pouvons le dire par expérience, la plus aimable charité aux moindres des dévots de leur fondatrice. — Correspondance avec la **R. M. Maximilienne Hirschauer**, prieure du couvent d'Altomünster, 1888-1891. — **Kurze Geschichte des Klosters Maria Altomünster**, *München*. 2te *Auflage*, *Stahl*, 1884. C'est aux Birgittines de ce cloître qu'on doit l'opuscule souvent cité au cours de ce livre : **Gesammelte Nachrichten über die einst bestandenen Klöster vom Orden der Heiligen Birgitta**, *Schuch und Cie*, *München*, 1888.

3. Nostra Signora della Misericordia. BURLAMACCHI, 563. — *Nach.*, 210-212.

des deux saintes [1]. De plus, il sut les faire aimer au point qu'une association ouvrière, la *Venerabile Compagnia de santa Brigida* [2], se forma sous la direction d'un père de l'ordre et dura plus de deux siècles.

L'Hospitium de Rome fut d'abord le refuge des catholiques suédois [3], et jusqu'en 1542 il conserva un procureur birgittin envoyé de Vadstena. Peu après, le pape Pie IV disposa de la maison en faveur d'une communauté de femmes. Vadstena se plaignit et ne fut

1. **Manuscrit petit in-quarto de la fin du XV[e] siècle.** Incipit : **In nomine Domini mei Jhu Xpi. Amē. Commincia la legenda e vita della mia gloriosa madre sancta Brigida.** Explicit : **Amor perfetto prudentia e unitade ancor ti priega per la terra nostra.**
(la dernière ligne est effacée). Il appartient à M. Aimé Buffet, figure au Catalogue des Libri Carucci, (*Paris*, *Victor Tilliard*, 1855, *n°* 1837), et contient : 1° les abrégés des vies de Brigitte et de Catherine, écrites vers 1490, dit le copiste, par quelque moine du monastère. et 2° la LAUDE DELLA BEATA VERGINE CHATERINA FIGLIOLA DI S. BRIGIDA COMPOSTA DA UNA MONACA DI PARADISO.

2. **Capitoli della Venerabile Compagnia di S[ta] Brigida A. D 1638. Manuscrit in-4°, 67 ff.** En tête est une miniature datée de 1589 (14 c. 9 m. de haut, 10 c. 5 m. de large), représentant Brigitte sous l'habit dominicain entre deux orangers. Ces emblèmes, joints au crucifix et au livre qu'on place d'ordinaire près de la sainte, ont peut-être trait à la légende italienne qui fait d'elle une tertiaire dominicaine. Dans la reliure est un ovale (haut de 8 c. 5 m., large de 6 c.), où une peinture tristement restaurée nous montre Brigitte sous le même habit avec la croix des pèlerins et le livre. Ce beau manuscrit appartient à M. de Girardin.

3. Malgré la misère qu'ils endurèrent, l'archevêque dépossédé d'Upsal Jean Magnus et son frère Olaüs y publièrent des livres restés célèbres, la quatrième édition des Révélations, (*Romæ*, *In ædibus diuæ Birgittæ viduæ XXI Augusti M.DLVII*) et la Vie abrégée de sainte Brigitte : **Vita abbreviata prædilectæ Spon. Christi S. Birgittæ**, *Romæ*, 1553. Dans ces ouvrages ils prônaient quinze oraisons apocryphes qu'on attribuait à la sainte depuis 1480. Traduites dans toutes les langues, répandues partout, ces oraisons sont peut-être plus connues que les Révélations. La Bibliothèque nationale de Paris en possède un beau manuscrit français de 1456 (Fds fr. 2446), qui provient de la bibliothèque de Blois et semble avoir appartenu au roi Louis XII.

point écouté. Son avocat, Antoine Possevin, préférait même établir dans l'édifice un collège catholique plutôt que de le restituer à l'ordre. Il fallut attendre le séjour de la reine Christine à Rome pour que la Suède pût revendiquer ses droits. Alexandre VII rendit une justice relative en assurant la jouissance de l'Hospitium à la petite-fille de Gustave Vasa. Cependant la famille religieuse de Brigitte s'occupait de recouvrer le lieu où elle avait vécu. On en parla au chapitre général de Cologne, et à la mort de Christine le prieur d'Altomünster sut faire prêter l'Hospitium suédois à son couvent. Un siècle après, les Birgittins étaient chassés par l'invasion française. Faute d'occupants, la maison de Brigitte et l'église adjacente, placée sous le vocable de la sainte, redevinrent propriété du saint-siège. Le pape Léon XII les loua au chapitre de Santa Maria in Trastevere, qui les cède à la congrégation française de Sainte-Croix [1]. L'église, due au Bramante et restaurée en 1858, possède des tableaux qui ne manquent pas de mérite [2]. Dans les cellules des vénérables suédoises, on voit la table sur laquelle Brigitte écrivait et mourut. Des inscriptions rappellent comment elle vivait, avec sa fille, entre ces murs. Chaque année, le 8 octobre, les pèlerins envahissent la maison.

1. *Den Sv. Kolon. i Rom*, 252-258. Dans l'appendice de cet article (259), M. E HILDEBRAND donne la liste des 25 procurateurs qui, de 1418 à 1575, administrèrent la maison de Brigitte. Ainsi que nous l'avons dit plusieurs d'entre eux furent étrangers à l'ordre. *Gesch. des Kl. M. Altomünster*, 49-53. Correspondance avec M. L'ABBÉ BEAULIEU, chapelain de l'église de Sainte-Brigitte, 1884.

2. Le meilleur de ceux qui décoraient la maison a été emporté en Amérique, à l'université de Chicago ; c'est une toile de la fin du XIVe siècle ; elle semble représenter des images de fantaisie, comme les comprenait le

On peut presque dire que l'ordre suédois s'établit en Espagne par l'intervention directe de Dieu. Une pieuse fille de Valladolid, Marina de Escobar, que sainte Thérèse avait éloignée du Carmel, lui disant qu'elle était appelée à une grande mission, connut l'ordre du Sauveur grâce à des révélations surnaturelles et à des apparitions de sainte Brigitte. De même que le Seigneur avait dicté la règle des Birgittins à leur fondatrice, il dictait à Marina de Escobar de nouvelles dispositions, mitigeant ce qui ne convenait plus au xviie siècle, moins grand, moins simple dans sa foi que le moyen âge, ou aux Espagnols, race très différente des Scandinaves. Cela fait, il ordonnait à Marina, malade et infirme, de fonder un couvent de Birgittines à Valladolid. Jugée d'abord impossible, l'entreprise réussit[1] et de nos jours, cinq monastères de *Recoletas Brigidas* attirent sur la catholique Espagne les bénédictions célestes[2]. Par de certains côtés, la vie

moyen âge, de Brigitte, de Catherine et de deux autres saints. Cfr. **Sta Birgittas porträtt samt några nya upplysningar om hennes hospital i Rom.** *Hist. Tidskrift. utgifven af Sv. Hist. Fören. af E. Hildebrand*, 1883, 355-362. — **Un prétendu portrait de sainte Brigitte et de sainte Catherine sa fille, par le Cte P. Riant.** *Bull. de la Société des antiq., séance du* 19 *avril* 1882. Il est regrettable que les souvenirs des deux pieuses femmes, mentionnés dans l'inventaire de 1465, aient disparu et qu'il ne reste plus aucun manuscrit de la bibliothèque parmi lesquels on remarquait le récit des miracles dus à Catherine et un volume contenant la vie de la bienheureuse dominicaine Ingrid, sur qui les frères Prêcheurs ne possèdent point de documents.

1. En 1628, le pape Urbain VIII approuva les constitutions nouvelles ; en 1651, le roi Philippe IV fonda le premier couvent.

2. Ces monastères furent établis à Valladolid en 1651, à Vitoria en 1653, à Lasarte et à Paredes de Nava en 1671, à Azcoytia en 1690. La suprématie de Valladolid sur les autres maisons est acceptée. Si quelques modifications dans l'office ou l'habit, si l'absence d'un monastère de pères diminue

de Marina de Escobar rappelle celle de Brigitte. Toutes deux aimèrent avec passion les pauvres et les malades; toutes deux fondèrent une religion sans en porter l'habit; toutes deux virent le souverain pontife approuver leur règle ; ni l'une ni l'autre n'étaient sur terre quand s'édifia le premier monastère de l'ordre nouveau. Les révélations, les prophéties sur les événements importants de l'époque, le commerce surnaturel avec le monde des élus, leur furent communs. Si Marina ne put, à l'exemple de Brigitte, servir l'Eglise par son activité extérieure, elle lui consacra une activité intérieure non moins efficace : celle de l'infirmité corporelle acceptée, voulue et endurée avec héroïsme, pour l'avènement du règne divin sur terre, et les Recollettes espagnoles espèrent que leur mère sera, elle aussi, inscrite au livre d'or des Saints [1].

De tous ces pays où l'ordre existe encore, les Birgittines, réunies dans neuf monastères, prient pour la

l'empreinte de la grande sainte du Nord sur ces religieuses, du moins la force de son esprit, son amour exalté de la pauvreté demeurent intacts.

1. **Breve Noticia de la Vida y muerte de la venerable Virgen Doña Marina de Escobar por el Padre Andres Pinto Ramirez de la Compañia de Jesus.** *Imp. en Madrid, reimpr. en Valladolid por P. Miñon Año de* 1800. — **Reglas y constituciones de la Orden de N. M. S[ta] Brigida dispuestas y ajustadas segun inspiracion de Dios por N. V. M. y señora Doña Marina de Escobar, fundadora de la Recoleccion de la misma Orden. Aprobadas por nuestro S[to] Padre Urbano VIII, año de 162**3. *Reimpreso en Valladolid.* 1850. — *Analecta Juris pontificii,* 5[a] *ser.*, 1861, *col.* 545. Correspondance avec la R. M. MARIA NIÉVES DE S AGUSTIN, abbesse du couvent de Valladolid, (1888). — **Historia de la muy noble y real ciudad de Valladolid, por el D[r] Don Mathias Sangrador Vitores.** *D. M. Apavicio, Valladolid,* 1854. II, 269-275, 353-392. — **Vida de la venerable Madre Josefa de S[mo] Sacramento religiosa recoleta de N[tra] Santa Brigida, en el convento de Santa Cruz de Azcoitia, escrita por Don Agustin Ignacio de Aguirre.** 2[da] *Edicion, Bilbao, Delmas,* 1858

conversion de la Suède et n'oublient point Vadstena, berceau de leur famille religieuse. La ville, si florissante jadis, est l'image de la mort ; le château royal reste muet et désert. Quant aux couvents, celui des religieuses, où l'on voit encore la salle du chapitre et quelques cellules, servit successivement de demeure aux invalides de la guerre de Trente Ans, à des détenus et à des folles. Sur les ruines du cloître des moines, un hôpital est installé, et les beaux jardins du monastère ont été conservés et entretenus. Mais ce sont des mercenaires qui soignent les malades ; on ne voit plus, disent avec regret les écrivains protestants, des filles de rois se pencher vers les enfants du peuple, leur adressant le doux nom de frère, et les soutenant de la main et du cœur. La chapelle, où de 1550 à 1578 on célébra le culte bizarre qui gardait le nom et les formes extérieures de nos saints mystères, est abandonnée[1].

Le protestant captif de la raison humaine ne voit plus passer les longues processions des « prisonniers

1. L'intérieur garde sa beauté et sa majesté. Au travers de quatorze ogives, la lumière du ciel vient se jouer sous les voûtes ; le maître-autel, resté debout, est orné d'un magnifique rétable. Aux murs pendent quelques souvenirs du passé. Des sculptures vénitiennes du XVI[e] siècle montrent Brigitte environnée de moines et de religieuses ; un grand crucifix en bas-relief rappelle sa dévotion aux souffrances du Christ. Les pierres tombales parlent des siècles écoulés ; à côté des reines Catherine et Philippa, dorment des rejetons de presque toutes les familles historiques suédoises. La dernière sépulture qui eut lieu avec quelque apparat fut celle de Magnus Vasa, le plus cruel ennemi des Birgittins. Il était mort fou, l'année même où son frère expulsait les religieuses de leur chapelle. Sans doute, les deux solitaires, cachées derrière la grille, portèrent à son tombeau la fervente prière que les amis du Christ lui adressent toujours pour le salut de leurs bourreaux. La sacristie contient, outre le reliquaire rendu à Vadstena par Gustave III, de superbes broderies et une peinture du XIV[e] siècle représentant Brigitte. Tout cela est regardé comme des choses banales, curieuses par leur antiquité.

de l'espérance[1] » qui portaient à Vadstena une fraction de ces douleurs infinies dont chaque homme croit connaître le fardeau, alors qu'il en ignore tout, sauf le faible poids placé sur ses épaules. Désormais, nul ne vient chercher près du cloître la douceur de ces amitiés qui, attirant l'âme vers les sentiments éternels, l'isolent au moins un instant des passions du siècle ; nul ne demande au souvenir des vies de Brigitte et de Catherine la force que les combattants puisent dans le commerce des victorieux ; nul ne quitte Vadstena guéri, délivré, encouragé, ou consolé. La religion nouvelle médite avec nous les promesses du Maître à ses fidèles ; elle croit aux miracles des disciples de Notre-Seigneur, aux guérisons que les chrétiens des temps apostoliques obtenaient par le contact des reliques de leurs frères ; mais elle déclare que Jésus-Christ n'accorde plus à ses témoins la puissance, émanée de la sienne, que leur reconnaît l'Évangile. Elle assigne une borne à l'action infinie, un temps aux pactes éternels et, tandis qu'elle nous montre le pouvoir des contemporains du Christ sur les malades, les démoniaques et les morts, elle traite de superstition le cri de reconnaissance parti des cœurs le jour où l'Église mit sur les autels les saintes suédoises.

Non loin du couvent détruit est le temple luthérien. On frappe à la porte, « mais l'âme agitée, tourmentée, « qui voudrait hors de la maison et des misères quoti- « diennes trouver un lieu où prier en paix, où répandre « devant Dieu ses angoisses, frappe en vain ; le sanc-

1. אֲסִירֵי הַתִּקְוָה. *Zacharie*, IX, 12.

« tuaire est fermé. Notre Église ignore les souffran-
« ces du cœur, dit alors le protestant déçu ; elle ne les
« devine pas, elle n'a nulle intuition des mystères de
« la tendresse, aucune suavité religieuse... Nous avons
« perdu le sens mystique, et qu'est une religion sans
« mysticité ? Une rose sans parfum [1]. »

Le parfum se répand de nouveau à Vadstena. Au fond d'une maison, dépendance de l'ancien monastère, un saint prêtre dévoile l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour chacun de nous à des auditeurs de jour en jour plus nombreux. Ce prêtre [2] est un compatriote de Brigitte et de Catherine. Dans son pauvre oratoire où, le 7 octobre 1891, il a célébré avec une entière espérance le cinquième centenaire de la canonisation de Brigitte, il offre chaque jour au Tout-Puissant le corps et le sang du Rédempteur. Grâce à lui, « l'humanité pour la-« quelle Jésus-Christ est mort le tient ressuscité dans « ses deux mains [3] » et le fait demeurer d'une présence réelle sur la terre que nos chères saintes ont tant aimée.

Prierons-nous Brigitte et Catherine en étrangers, en gens d'un autre temps? Certes non. A mesure qu'on s'élève, les frontières des pays disparaissent, et les bornes des siècles s'effacent. Héritiers de l'espérance des pèlerins du moyen âge, habitués à voir les deux saintes avec leurs énergies, leurs aspirations et leurs générosités, nous dirons à la vénérable veuve, à l'épouse

1. **H. F. Amiel. Fragments d'un journal intime.** *Genève, Robert*, 1887, I, 147.
2. M. l'abbé Carlèn.
3. H.-D Lacordaire, 39e conférence.

du Verbe : Révélez-nous l'Amour ! Faites-nous comprendre combien nous sommes aimés du Seigneur Jésus[1] ! Portez-nous à combattre jusqu'à la mort sous la bannière de notre Libérateur, quand l'Église, la foi, le règne de Dieu sont menacés ! Tournés vers la première disciple de la grande sainte, la silencieuse vierge Catherine, nous ajouterons : Enseignez-nous à rendre nos souffrances fécondes ! Que l'expérience de nos douleurs nous permette de consoler la douleur d'autrui ! Amenez-nous à vouloir nos peines, à les aimer comme une richesse bénie, à sentir en elles un témoignage de l'amour du Rédempteur, une marque de sa confiance en notre amour, le gage des joies qu'il nous réserve, après l'épreuve de la vie, dans sa bienheureuse éternité !

1. Καὶ ἡμεῖς ἐγνώκαμεν καὶ πεπιστεύκαμεν τὴν ἀγάπην ἣν ἔχει ὁ Θεὸς ἐν ἡμῖν. I. Joan. IV, 16.

sainte Brigitte.

e Gothie orientale, † 1263,
DE, † 1262.

hie orientale, † 12..?
ES SIGRIDE, † 1289.

, † 1314.

CATHERINE, épouse Magnus GUDMARSSON DE LOHOLM

RGE, † 1390, épouse en secondes noces Erengisle SUNASSON,
comte DES ORCADES, † 1392.

1,
ER ;
TTER.
et
rité.
, remariée
in TOTT,
domaine
elle hérite
itte.

Ste CATHERINE de Suède, abbesse de Vadstena, † 1381, épouse Edgard DE KYRN, † 1352.

INGEBORGE, religieuse de Cîteaux, morte au couvent de Risaberg.

CÉCILE, épouse : 2° Laurent SUNASSON ; 3° Benoît OXENSTIERN.

2. BRIGITTE religieuse de Vadstena.

2. CATHERINE, † 1386, épouse Sténon BJELKE, † 1395, sénéchal de Vestmannie et de Dalécarlie, frère convers à Vadstena.

Deux fils morts sans postérité.

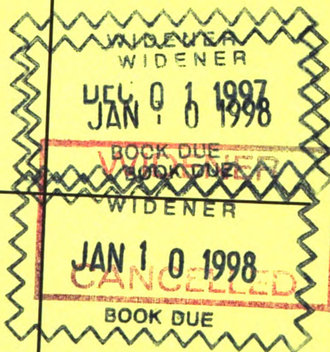
1

MARTHE
épouse Erengisle DE HAMMERSTAD
lui apporte le château d'Ulfåsa.

TABLE DES MATIÈRES

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.


3 2044 009 948 035


WIDENER
DEC 0 1 1997
JAN 1 0 1998
BOOK DUE
WIDENER
JAN 1 0 1998
CANCELLED
BOOK DUE